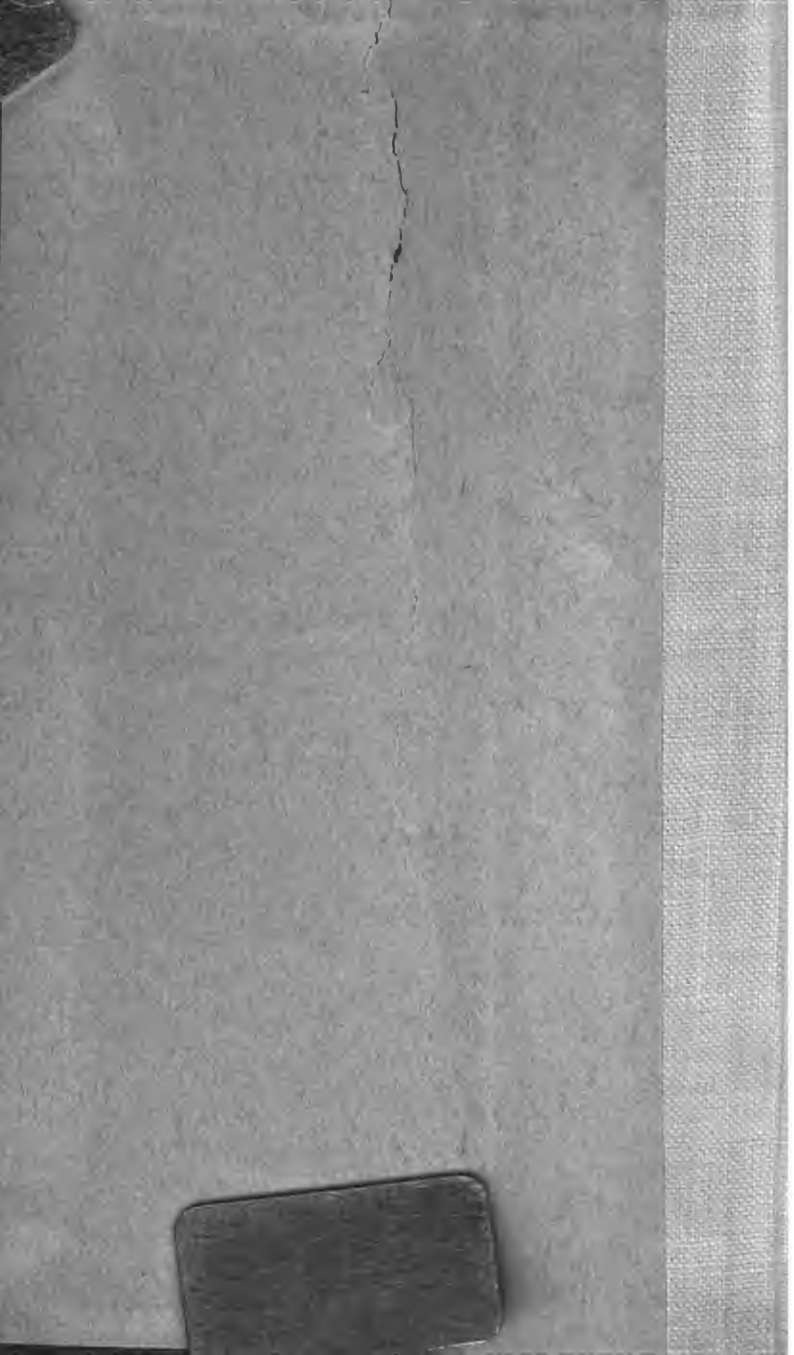


NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08160129 0



Lacroix
BAB





*Not in
Oct. 1. 23*

DICTIONNAIRE

1
1
HISTORIQUE

DES

SIÈGES ET BATAILLES

MÉMORABLES

DE L'HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE,

OU

ANECDOTES

MILITAIRES

DE TOUS LES PEUPLES DU MONDE,

TOME PREMIER.

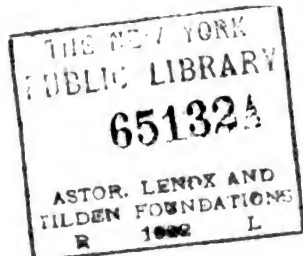


A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur - Libraire,
rue Saint Severin.

M DCC LXXI.

Avec Approbation, & Privilège du Roi,





P R E F A C E.

L'OUVRAGE que nous présentons au Public renferme tout ce que l'Histoire du monde offre de plus mémorable : les exploits immortels de ces héros fameux , qui , remplis d'un généreux zèle , ont versé leur sang pour la défense de leurs compatriotes , & pour la gloire de leur patrie.

Nous ne craignons point d'avancer qu'il réunit à-la-fois l'utile & l'agréable , & que , pour cette raison , il peut instruire & amuser également les deux sexes & tous les âges.

Les jeunes gens , & sur-tout les jeunes militaires , y verront agir les grands capitaines : ils partageront , pour ainsi dire , les entreprises hardies de ces ames intrépides ; & , par une illusion flatteuse , ils se croiront les soldats de Cyrus , d'Alexandre , d'Annibal , de Scipion , de César , de Turenne & de Condé. A l'école de ces guerriers magnanimes , ils apprendront à prévenir , à surprendre l'ennemi , à l'attaquer avec bravoure , à le presser

avec sagesse , à le poursuivre avec prudence. Epris du beau feu qui enflammoit leurs cœurs , ils voudront braver , comme eux , les glaives , les foudres & la mort. Point de remparts qui les arrêtent , point d'armées qui les étonnent , point de fatigues qui les rebutent. Ils s'empresseront de marcher sur les traces glorieuses de leurs peres : peut-être même s'efforceront-ils de les surpasser , & de voler plus loin qu'eux dans la carrière de l'honneur.

Les vieillards , & ces héros subalternes , qui , dans le sein d'une famille chérie , jouissent , à l'ombre de leurs lauriers , d'un doux & noble loisir , liront avec quelque satisfaction le récit des actions courageuses de leur jeunesse. Ils feront remarquer à leurs enfans les causes du gain ou de la perte des batailles auxquelles ils ont assisté. Ils compareront leurs exploits avec ceux des guerriers qui ont illustré les siècles précédens ; & , par ce parallèle , en allumant dans ces jeunes cœurs l'ardent desir de les imiter , ils prépareront à la patrie une foule de héros qui voudront à l'envi se sacrifier pour elle.

Les Dames , que les guerriers , ou leurs actions , intéressent si vivement , jouiront ,

P R É F A C E. v

sans sortir de la retraite où les ont condamnées nos Constitutions , du grand & terrible spectacle des batailles. Elles verront des armées nombreuses s'entre-choquer , se renverser , se détruire ; des bataillons escalader des remparts effrayans , franchir des fossés profonds , emporter des retranchemens formidables ; & souvent elles admireront des héroïnes dont l'intrépide courage & la mâle bravoure leur fourniront les moyens de venger leur sexe aimable de la prétendue foiblesse dont l'accusent nos préjugés.

Le curieux & l'observateur trouveront aussi de quoi satisfaire leurs goûts. Les anecdotes sans nombre , les traits intéressans , & tout ce qui peut piquer un amateur , amuseront le premier. Le second remarquera les différentes révolutions du courage , & les divers degrés par lesquels le grand art de la guerre a passé , pour arriver à ce haut point de perfection où l'ont porté Turenne , Condé , Montécuculi , Vauban , & tous les grands généraux de l'Europe moderne.

Afin que le lecteur n'eût rien à désirer , nous avons rangé dans un ordre chronologique tous les faits dont nous parlons ;

vj *P R Ê F A C E.*

& nous y avons ajoûté une table alphabétique des personnages célèbres dont nous racontons les exploits.

En un mot, nous n'avons rien négligé de tout ce qui pouvoit rendre ce Dictionnaire intéressant. Nous n'avons puisé que dans des sources pures. Nous avons banni ce faux patriotisme, qui pallie ou qui rabaisse les exploits des Puissances rivales, pour relever les triomphes de la nation, ou pour dissimuler ses pertes. Nous n'avons consulté que la vérité : elle a seule conduit notre plume. Puissent les grands exemples que nous offrons à nos concitoyens entretenir & augmenter dans leurs cœurs ce courage magnanime, qui, dans tous les tems, a fait la gloire & la sûreté de la France ! C'est-là l'unique objet de nos travaux.





TABLE

CHRONOLOGIQUE

Des Sièges & des Batailles mémorables dont
il est parlé dans ce Dictionnaire.

§. I. Depuis l'an 2130 avant J. C. jusqu'au règne d'Alexandre le Grand.

<i>Av. J. C.</i>	<i>Av. J. C.</i>
Bactre. 2130	Laurente. 1204
Indiens, 1. 2090	Ammonites. 1170
Sodome. 2017	Amphéc. 1100
Indiens, 2. 1718	Mafpha. 1098
Méroë. 1515	Jabès. 1094
Amalécites. 1491	Philistins. 1093
Jéricho. 1451	Sicéleg. 1054
Haï.	Jérusalem, 1. 1048
Chananéens. 1451	Rabba. 1035
Gabaa. 1432	Euphrate. 1027
Gorgones. 1348	Mahanaïm. 1023
Thermodoon. 1328	Jérusalem, 2. 971
Thabor. 1305	Samaron. 958
Gédéon. 1258	Saphat. 955
Thèbes en Béo-	Samarie, 1. 909
tie, 1. 1252	Samarie, 2. 908
Sichem. 1215	Ramoth. 897
Thèbes en Palestine. 1214	Asphaltide. 896
Troye. 1209	Moabites. 895

Av. J. C.

Av. J. C.

Samarie, 3.....	887
Tégée.	811
Elos.	
Thyréa.	
Therza.....	766
Cénine.....	748
Rome, 1.....	748
Ninive, 1.....	747
Amphée.	743
Jérusalem, 3.....	742
Fidènes, 1.....	738
Camers.	738
Véiens, 1.....	730
No-Amon.....	725
Ithome.....	723
Samarie, 4.....	721
Ira.	670
Albe.	667
Véiens, 2.....	665
Fidènes, 2.....	664
Azor.	660
Béthulie.....	656
Sabins.	652
Médullie.	650
Ragau.	634
Ninive, 2.....	626
Milet, 1.....	614
Magédo.....	610
Téveron, 1.....	594
Fidènes, 3.....	589
Erète.	588
Jérusalem, 4.....	588
Tyr, 1.....	578
Arménie.	557
Nérigliffor.....	556
Tymbrée.....	553
Sardes, 1.....	553
Babylone, 1.....	538

Sueffa-Pométiā, 1.....	529
Gabies.	528
Scythes, 2.....	526
Péiuse.	525
Cybaris.	520
Babylone, 2.....	516
Scythes, 2.....	514
Indiens, 3.....	509
Ardée.	509
Rome, 2.....	508
Gardes, 2.....	500
Régille.	494
Sueffa-Pométiā, 2.....	493
Corioles.	491
Marathon.	490
Rome, 3.....	486
Himère, 1.....	484
Thermopyles, 1.....	480
Artémise.	
Athènes, 2.....	
Salamme, 1.....	
Latmus.	
Andros.	488
Platée, 1.....	479
Mycalé.	
Etrusques.....	479
Crémère.	475
Eione.....	471
Eurymédon.....	470
Thase.	469
Algide.	459
Tanagre.	456
Byblos.....	454
Cypre.	450
Citium.	449
Corbion.....	443
Samos.	440
Fidènes, 4.....	435

CHRONOLOGIQUE: ix

<i>Av. J. C.</i>	<i>Av. J. C.</i>
Véiens, 3.....434	Faleries.....391
Epidamne.....432	Rhègè.....388
Sibote.....	Allia.....387
Potidée.....432	Rome, 4.....387
Platée, 2.....427	Lanuvium.....386
Mitylène.....427	Sutrium, 1.....386
Pyle.....425	Satrique.....383
Dèlie.....424	Olynthe, 1.....380
Amphipolis, 1.....422	Thèbes en Béo-
Voliques.....420	tie, 2.....378
Tusculè.....415	Tégyre.....376
Syracuse, 1.....413	Leuctres.....371
Sélinonte.....412	Cynoscéphales, 1.....364
Himère, 2.....412	Tévéron, 2.....364
Agrigente, 1.....409	Mantinée, 1.....363
Cyzique.....408	Amphipolis, 2.....358
Byzance, 1.....408	Gaulois.....355
Ephèse.....407	Méthone.....353
Argineuses.....406	Rhodes, 1.....352
Egos-Potamos.....405	Olynthe, 2.....348
Athènes, 2.....404	Phocéens.....346
Motya.....403	Pomptin.....346
Syracuse, 2.....	Périnthe.....341
Anxior.....403	Byzance, 2.....341
Athènes, 3.....402	Crimise.....340
Cunaxa.....401	Gaurus.....
Némée.....394	Saticule.....
Cnidos.....	Sneffula.....340
Coronée.....394	Chéronée, 1.....338
Véies.....393	Véferis.....337

§. II. Depuis le règne d'Alexandre le Grand, jusqu'à la bataille d'Actium.

<i>Av. J. C.</i>	<i>Av. J. C.</i>
Thèbes, 3.....335	Granique.....
Lampsaque.....334	Milet, 2.....

	<i>Av. J. C.</i>		<i>Av. J. C.</i>
<u>Halycarnasse.</u>	334	<u>Salamine, 2.</u>	306
<u>Célènes.</u>	333	<u>Rhodes, 2.</u>	304
<u>Gordion.</u>		<u>Ipfus.</u>	301
<u>Iffus.</u>	333	<u>Volaterra.</u>	298
<u>Tyr, 2.</u>	332	<u>Tiferna.</u>	297
<u>Gaza, 1.</u>	332	<u>Murgance.</u>	296
<u>Arbelles.</u>	331	<u>Sentines.</u>	295
<u>Uxiens.</u>		<u>Aquilonie.</u>	293
<u>Perfépolis.</u>	331	<u>Cominium.</u>	
<u>Taxante.</u>	329	<u>Sépine.</u>	293
<u>Scythes, 3.</u>	329	<u>Arrétium.</u>	284
<u>Pétra-Oxiana.</u>	328	<u>Siris.</u>	280
<u>Nyse.</u>	327	<u>Asculum.</u>	279
<u>Mazaguès.</u>		<u>Crotone.</u>	277
<u>Aorne.</u>		<u>Bénévent.</u>	275
<u>Hydaspe.</u>	327	<u>Lacédémone, 1.</u>	272
<u>Oxydraquès.</u>	326	<u>Argos.</u>	272
<u>Indiens, 4.</u>	326	<u>Volfinies.</u>	265
<u>Coffeens.</u>	324	<u>Messine.</u>	264
<u>Palépolis.</u>	323	<u>Agrigente, 2.</u>	262
<u>Samnites.</u>	322	<u>Myle.</u>	260
<u>Lamia.</u>		<u>Alérie.</u>	259
<u>Larande.</u>	322	<u>Myrtilstrate.</u>	258
<u>Cappadoce.</u>	321	<u>Ecnome.</u>	256
<u>Orcynium.</u>	320	<u>Adis.</u>	255
<u>Nora.</u>	319	<u>Clypéa.</u>	255
<u>Caudium.</u>	319	<u>Panorme, 1.</u>	254
<u>Lucérie.</u>	318	<u>Sicyone, 2.</u>	252
<u>Grande-Ville.</u>	318	<u>Lipari.</u>	252
<u>Sycione, 1.</u>	317	<u>Panorme, 2.</u>	250
<u>Sabène.</u>	315	<u>Drépane.</u>	249
<u>Tyr, 3.</u>	313	<u>Erix.</u>	246
<u>Gaza, 2.</u>	312	<u>Corinthe, 1.</u>	244
<u>Sora.</u>	312	<u>Lilybée, 1.</u>	241
<u>Sutrium, 2.</u>	309	<u>Tunis.</u>	238
<u>Pérouse.</u>	308	<u>Clofium.</u>	225
<u>Vadimon.</u>	308	<u>Télamon.</u>	225
<u>Mévania.</u>	307	<u>Mégalopolis.</u>	223

CHRONOLOGIQUE. xj

Av. J. C.

Sélasic.	
Adda.	223
Claffidium.	222
Caphyes.	221
Ambracie, 1.	219
Pfophis.	
Dimale.	
Pharos.	219
Sagonte.	218
Rhône.	
Alpes.	
Turin.	
Tésin.	
Trébie.	
Lilybée, 2.	
Sciffis.	
Palée.	
Therme.	218
Thèbes de Phthioti-	
de.	217
Raphia.	
Trasimène.	
Casilin, 1.	
Larine.	217
Cannes.	216
Nole.	
Casilin, 2.	
Litane.	
Ebre.	216
Cornus.	215
Illiturgis, 1.	215
Calore.	214
Syracuse, 3.	
Aoùs.	214
Lissus.	212
Anitorgis.	
Lucanie.	212
Capoue.	211

Av. J. C.

Rome 5.	211
Salapie, 1.	210
Carthagène.	
Herdonée.	210
Tarente.	209
Canonze.	
Bétule.	209
Pétilia.	208
Salapie, 2.	208
Grumante, 1.	207
Métaure.	
Oringis.	
Elis.	207
Silpia.	206
Illiturgis, 2.	
Astapa.	
Mantinée, 2.	206
Aufetans.	205
Locres.	205
Saléra.	204
Utique, 1.	203
Zama.	202
Abyde.	201
Octolophe.	200
Crémone, 1.	200
Etolie.	198
Cynoscéphales, 2.	197
Mincio.	197
Côme.	196
Lacédémone, 2.	195
Gythium.	
Empories.	195
Modène.	193
Chalus.	192
Thermopyles, 2.	191
Héraclée.	
Coryce.	191
Seste.	190

Panorme, 3.	190
Pergame.	189
Sida.	186
Coryque.	186
Myonése.	184
Magnésie.	181
Lulitanie.	178
Ambracie, 2.	177
Olympe.	173
Samé.	171
Asta.	169
Calagurris.	168
Messine.	168
Ebora.	166
Istrie.	165
Népartie.	162
Caryste.	161
Pénée.	161
Haliarte.	155
Uscana.	151
Scodra.	148
Pydna.	148
Béthoron, 1.	148
Eméus.	147
Bethsura, 1.	146
Bethsura, 2.	146
Béthoron, 2.	146
Berfeth.	146
Delminium.	146
Cauca.	146
Intercatie.	146
Tribola.	146
Ségobrige.	146
Néphéris.	146
Carthage.	146
Scarpée.	146
Corinthe, 2.	146
Contrébie.	143

Nergobrige.	143
Venus. (<i>Mont-</i>)	142
Itaque.	141
Erisane.	141
Lanci.	137
Pallance.	133
Numance.	132
Tauroménium.	132
Enna.	129
Stratonicee, 1.	123
Baléares. (<i>isles</i>)	123
Salluviens.	120
Samarie, 5.	112
Cirte, 1.	110
Suthul.	108
Vacca.	107
Thala.	107
Capfa.	107
Mulucha.	106
Cirte, 2.	106
Toulouse.	102
Arc.	101
Vercil.	101
Triocales.	96
Castulon.	92
Amnias.	92
Stratonicee, 2.	90
Tolénus.	90
Acerres.	90
Grumante, 2.	89
Tenna.	89
Pompéii.	88
Efernia.	87
Asculum.	86
Rome, 6.	86
Chéronée, 2.	86
Orchomène.	84
Sagriport.	84

CHRONOLOGIQUE. xiiij

<i>Av. J. C.</i>	<i>Av. J. C.</i>
Préneste.....82	Avaricum.....52
Hénarès.....77	Gergovie.....
Laurone.....77	Paris, 1.....
Italique.....76	Alife.....52
Sucrone.....	Uxellodunum.....51
Ségontia.....76	Pindémiffus.....50
Cyzique.....74	Rimini, 1.....49
Véluve, 1.....73	Cortinium.....
Lemnos.....73	Brindes.....
Brutium.....71	Marseille, 1.....49
Amifus.....71	Gomphi.....48
Sinope.....70	Pharfale.....48
Tigranocerte, 1.....69	Alexandrie.....47
Artamias.....68	Munda.....46
Nisibe, 1.....68	Thapsus.....
Zéla.....67	Unique, 2.....46
Coracésium.....67	Atégua.....45
Jérusalem, 5.....63	Xanthe.....43
Panticapée.....63	Philippes.....42
Pistoie.....62	Métulum.....40
Bibraâté.....60	Myfiens.....39
Sambre.....57	Aradus.....38
Aduatiques.....57	Cumes.....38
Vénètes.....56	Jérusalem, 6.....37
Rhin, 1.....55	Nauloque.....35
Ichnée.....53	Actium.....30

§. III. Depuis la bataille d'Actium, jusqu'à la prise de Constantinople par les Ottomans.

<i>Av. J. C.</i>	<i>Dep. J. C.</i>
Médullius.....25	Dethmold.....9
Lencia.....25	Adrana.....15
Sapata.....24	Longs-Ponts.....15
<i>Dep. J. C.</i>	Indistarius.....16
Germaines.....9	Aulun.....21
Arduba.....	Pagyda.....22

*Dep. J. C.**Dep. J. C.*Thubusque.....24Camulodunum.....43Volandum.....59Artaxates.....Tigranocerte, 2.....59Mona.....67Albium-Intémélium...68Jotapat.....Ganiala.....Japha.....Tarichée.....68Bédriac.....69Crémone.....Gelduba.....69Vétéra.....70Jérusalem, 6.....72Machéronte.....Massada.....72Grampius.....84Daces.....105Crésiphon.....115Atra.....117Bitther.....135Danube.....170Iffus, 2.....194Byzance, 3.....196Lyon.....197Nisibe, 2.....217Aquilée.....238Vérone, 1.....249Edeffe.....260Murfe.....260Tarragone.....265Naïffus.....269Tyane.....272Immæ.....Emeffe.....Palmyre.....272Cremna.....279Boulogne-sur-Mer...292IV^e SIÈCLE.Langres.....301Marseille, 2.....309Suze.....312Turin, 2.....Vérone, 2.....Tibre.....312Cibales.....314Mardick.....314Andrinople, 1.....323Chrysopolis.....323Singare.....348Nisibe, 3.....350Murfe, 2.....351Strasbourg, 1.....357Amide.....359Bérabde.....360Aquilée, 2.....361Anatha.....363Pirifabore.....Maogamalque.....Maranga.....363Chalcédoine.....365Cyzique, 2.....365Thyatire.....366Nacolie.....Philippopolis.....366Scarponne.....Châlons-sur-Marne. 366Sultz.....368Ifaïiens.....374Andrinople, 2.....377Salces.....377Argentaria.....378Sicia.....388

CHRONOLOGIQUE. xv

Pétau.....	388
Engidus.....	394
Ardalion.....	398

V^e SIÈCLE.

Hellespont.....	400
Pollence.....	402
Florence.....	406
Rome. 7.....	408
Trèves, 1.....	420
Théodosiopolis.....	421
Hippone.....	430
Tournai, 1.....	434
Cambrai, 1.....	435
Narbonne, 1.....	436
Vieil-Hesdin.....	437
Ute.....	447
Asémonte.....	448
Orléans, 1.....	451
Catalanniques.....	451
Aquilée, 3.....	452
Orbègue.....	456
Sinuëlle.....	458
Sardique.....	466
Pavie, 1.....	476
Papyre.....	485
Gorgo.....	485
Soissons, 1.....	485
Ulca.....	488
Sontius.....	489
Vérone, 3.....	489
Adda, 2.....	490
Coryée.....	492
Ravenne, 1.....	493
Claudiopolis.....	494
Tolbiac, 1.....	496
Zurte.....	499

VI^e SIÈCLE.

Amide, 2.....	502
---------------	-----

Suphrin.....	503
Constantine.....	503
Edeffe, 2.....	503
Amide, 3.....	504
Margus.....	505
Vouglé.....	506
Arles.....	508
Nagra.....	522
Véleronce.....	525
Mindone.....	529
Dara.....	530
Satale.....	530
Callinique.....	531
Abgerlate.....	531
Unstrut.....	531
Narbonne, 2.....	531
Décime.....	533
Tricamare.....	533
Pappuas.....	534
Panorme, 4.....	535
Mamma.....	536
Burgaon.....	536
Tigifi.....	536
Membreffe.....	536
Naples, 1.....	536
Rome, 8.....	537
Scales.....	537
Petra-Lata.....	538
Rimini, 2.....	538
Ancône.....	538
Urbini.....	538
Orvierte.....	538
Milan.....	538
Fésules.....	539
Auxime.....	539
Ravenne, 2.....	539
Zerbule.....	539
Tumar.....	539
Géminien.....	539

Sura.....	540
Bérée.....	
Antioche, 1.....	
Edesse, 3.....	
Dara, 2.....	540
Vérone, 4.....	541
Faënza.....	
Mucelle.....	
Pétra, 1.....	
Sifaurane.....	541
Naples, 2.....	542
Anglon.....	543
Thébeste.....	
Adrumet.....	
Sicca-Vénézia.....	543
Edesse, 4.....	544
Rome, 9.....	545
Saragolle, 1.....	545
Capoue, 2.....	547
Rusciane.....	548
Rome, 10.....	549
Pétra, 2.....	549
Hippis.....	550
Pétra, 3.....	551
Archéopolis.....	
Sinigaglia.....	551
Lentagio.....	552
Vésuve, 2.....	553
Cumes, 1.....	
Lucques.....	553
Casilin.....	554
Compfa.....	
Téléphis.....	
Onogure.....	
Phafe.....	554
Zachar.....	555
Constantinople.....	559
Adige.....	563
Ambrun.....	569

Pavie, 2.....	572
Métiline.....	576
Chlomare.....	578
Constantinople, 2.....	581
Solacon.....	586
Apiaria.....	587
Béjude.....	587
Martyropolis.....	589
Sisarbane.....	591
Balarath.....	593
Drizipore.....	
Zurulle.....	593
Droissi.....	594
Leucosao.....	596
Dormelle.....	599

VII^e SIÈCLE.

Tomes.....	600
Estampes.....	603
Toul.....	612
Tolbiac, 2.....	612
Jérusalem, 8.....	615
Ganzac.....	623
Bèdre.....	
Ohod.....	623
Sarus.....	625
Véser.....	626
Zab.....	627
Khaïbar.....	627
Mouta.....	629
Mecque. (la).....	
Honain.....	629
Akrébah.....	632
Bostra.....	632
Tadun.....	633
Gaza, 3.....	633
Damas.....	634
Aïnadia.....	
Hirah.....	634
Baalbec.....	

CHRONOLOGIQUE. xvij

Daalbec.....	635
Arrestan.	636
Emesse.....	636
Yarmouc.....	636
Jérusalem, 9.	637
Alep.	637
Aazaz.	638
Antioche.....	638
Nahavend.	638
Césarée.....	638
Tyr.	638
Mesrah.	639
Alexandrie.....	640
Cadésie.....	645
Mondin.....	645
Gialoulah.	645
Alexandrie.....	645
Unstrut, 2.....	646
Yacoubé.....	648
Arade.....	648
Bénévent.....	663
Castellone.....	663
Constantinople, 2.....	669
Médine.....	682
Teftri.....	687
Côme.....	690

VIII^e SIÈCLE.

Léthé.....	714
Cordouë.....	714
Murcie.....	714
Ausène.....	715
Cologne.....	716
Amblef.....	716
Vinci.....	717
Poitiers.....	722
Bourges.....	762
Eresbourg.....	772
Pavie, 3.....	774

Pampelune, 1.....	778
Roncevaux.....	778
Lihési.....	778
Sintal.....	783

IX^e SIÈCLE.

Naples, 3.....	818
Fontenoi.....	842
Alvéda.....	846
Thin.....	880
Vienne-en-Dauphi-	
né.....	880
Haslou.....	882
Paris, 2.....	885
Mont-Faucon.....	888
Meaux.....	888
Gulia.....	891
Dyle.....	891

X^e SIÈCLE.

Chartres, 1.....	910
Soissons, 2.....	912
Eu.....	925
Burnamburg.....	934
Aschir.....	935
Zénata.....	936
Astura.....	982
Laon.....	990

XI^e SIÈCLE.

Pise.....	1005
Kiovie.....	1008
Luni.....	1016
Elney.....	1016
Ploësko.....	1043
Civitade.....	1053
Hastings.....	1066
Przemyślie.....	1070
Berzem.....	1072
Kiovie, 2.....	1074

Gerberoy.	1079
Tolède.	1085
Zélaka.	1087
Mantes.	1087
Mont-Saint-Mi- chel.	1090
Séville, 1.	1091
Valence.	1095
Malleville.	1096
Nicée, 1.	1097
Antioche.	1097
Jérusalem, 10.	1099

XII^e SIÈCLE.

Tinchebrai.	1107
Glogaw.	1109
Gisors.	1110
Brenneville.	1117
Chartres, 2.	1118
Saragosse, 2.	1118
North-Allerton.	1138
Weinsperg.	1138
Gallucio.	1139
Oxford.	1142
Almería.	1146
Lisbonne.	1147
Fez.	1148
Maroc.	
Méandre.	
Damas.	1148
Deukalé.	1149
Wallingfort.	1153
Tunis, 2.	1159
Dol.	1173
Verneuil.	1173
Alexandrie de la Paille.	1174
Cuença.	1176
Boves.	1184

Tibériades.	1187
Jérusalem, 11.	1187
Acre.	1191
Fréteval.	1194
Courcelles.	1197
Chalus.	1199

XIII^e SIÈCLE.

Tonquin. ...	1200
Château - Gaill- lard, 1.	1203
Rouen, 1.	1204
Constantinople, 3.	1204
Béziers.	1209
Muradel.	1210
Castelnaudari.	1211
Muret.	1213
Bouvines.	1214
Douvres.	1216
Toulouse.	1217
Lincoln.	1217
Avignon.	1226
Cordouë.	1236
Valence, 2.	1237
Martos.	1238
Lignitz.	1241
Frontenay.	1242
Saintes.	1242
Séville.	1247
Parme.	1248
Damiette.	1249
Thanis.	1249
Bélinas.	1253
Naples.	1253
Xérès.	1262
Lewes.	1264
San-Germano.	1266
Bénévent.	
Tagliacozzo.	1266

CHRONOLOGIQUE. xix

Bagdad.	1267	Pontorson.	1361
Tunis.	1270	Valognes.	1364
Meilne.	1282	Auray.	1364
Girone.	1285	Najara.	1366
Belvédère.	1289	Montiel.	1368
Tariffe.	1292	Limoges.	1370
Lille.	1296	Balk.	1370

XIV^e SIÈCLE

Courtray.	1302	Rochelle. (1a)	1372
Mons-en-Puelle.	1304	Thouars.	1372
Bannockburn.	1314	Brest.	1373
Courtray.	1315	Lourde.	1373
Blackmère.	1323	Ardres.	1377
Cassel.	1328	Mortagne.	1378
Nicée, 2.	1329	Saint-Malo.	
Plowcze.	1331	Alfuro.	1378
Cambrai.	1337	Randan.	1379
Salado.	1340	Naples.	1380
Ecluse. (1 ^r)		Commines.	1382
Tournai, 2.		Rosbec.	
Salisbury.	1340	Bolita.	1382
Aigéfire.	1342	Nocéra.	1385
Vannes.	1348	Cassovie.	1389
Bergerac.	1345	Razboc.	1390
Quimpercorentin.		Nicopolis.	1396

XV^e SIÈCLE.

Angoulême.		Jénishéhir.	1401
Aiguillon.	1345	Angora.	1402
Caen.	1356	Shrewsbury.	1403
Crécy.		Tongres.	1408
Calais.	1346	Tannenberg.	1410
Trente. (combat des)	1350	Améquéra.	1410
Romorantin.	1356	Ham.	1411
Poitiers.	1356	Paris.	1411
Rennes.	1357	Bourges.	1412
Longueil.	1358	Soissons.	1414
Melun.	1359	Arras.	1414
Rheims.	1359	Harfleur.	1425
Briguis.	1361	Azincourt.	1415

b ij

Senlis, 1.....	1418	Pontoise.....	1436
Rouen, 2.....	1418	Belgrade.....	1436
Château-Gaillard,		Montereau - Faut-	
2.....	1418	Yonne.....	1437
Pontoise.....	1419	Meaux.....	1439
Melun.....	1420	Pontoise.....	1441
Meaux.....	1421	Naples.....	1442
Verneuil.....	1424	Zurich.....	1444
Montargis.....	1427	Varne.....	1444
Orléans.....	1428	Cassovie.....	1447
Jargeau.....	1429	Rouen, 3.....	1449
Patay.....		Harfleur.....	1449
Troies.....		Fourmigny.....	1450
Paris.....	1429	Caën.....	
Saint - Pierre - le-		Cherbourg.....	1450
Moutier.....	1430	Bordeaux.....	1451
Compiègne.....	1430	Bayonne.....	1451
Chartres.....	1432	Castillon.....	1452
Lagny.....	1432	Bordeaux.....	1452
Calais.....	1436	Constantinople.....	1453

*§. IV. Depuis la prise de Constantinople par
les Ottomans, jusqu'à la paix conclue
en 1763.*

<i>Suite du XV^e Siècle.</i>	Liège.....	1468
Belgrade.....	Banbury.....	1469
Saint-Albans.....	Strafford.....	1470
Blore-Héath.....	Barnet.....	1471
Northampton.....	Tewkelsbury.....	1471
Sandal.....	Beauvais.....	1472
Croix - de - Morti-	Ricardi.....	1472
mer.....	Zamora.....	1476
Tawton.....	Granfon.....	
Paris.....	Morat.....	
Montlhéry.....	Nanci.....	1476
Dinant.....	Saint-Omer.....	1477

CHRONOLOGIQUE. xx

Dole, 1.....	1479	Rhodes, 3.....	1521
Guinegatte.	1479	Bude.	1523
Aire.	1482	Rébec.	1524
Alhama.		Marfeille.	
Loja.....	1482	Tumber.	1524
Ronda.	1485	Pavie.	1525
Bosworth.	1485	Governo.	1526
Vélez.	1487	Rome, 11.....	1527
Malaga.	1487	Vienne-en-Autri-	
Saint-Aubin.....	1488	che.	1529
Baza.	1489	Bude.	1530
Cassovie.	1490	Volterra.....	
Grenade.	1491	Gavignana.	
Atelle.	1496	Florence.	1530
		Tunis.	1537
		Monte-Murlo.....	1538
		Duren.	1543
		Landrecies.....	1543
		Cérifoles.	1544
		Mulberg.	1547
		Metz.	1552
		Ivoi.	1552
		Thérouanne.....	1553
		Renti.	1554
		Sienna.	1554
		Saint-Quenrin.	1557
		Calais.	1558
		Dreux.	1562
		Rouen, 4.....	1562
		Montbrifon.	1562
		Orléans.	1563
		Zathmar.	1564
		Malthe.....	1665
		Sigeth.	1566
		Saint-Denis, 1.	1567
		Valenciennes.....	1567
		Dalem.....	1568
		Héligerlée.	
		Gemminghen.	

XVI^e SIÈCLE.

Capoué.	1501
Séminare.	1503
Cérignoles.	
Naples.	1503
Oran.	1508
Oïa.	1508
Agnadel.....	1509
Padoué.	1509
Mirandole.	1510
Bastide.	1511
Boulogne-en-Italie.	1512
Bresse.....	
Ravenne, 3.....	
Pampelune.....	1512
Riora.	1513
Thérouanne.....	
Tournay, 3.....	1513
Tauris.	1514
Marignan.	1515
Alep.	1517
Tabasco.....	1519
Belgrade.	1520
Mézières.	1520

b. iij

Chartres.	1568	Tournai, 4.	1581
Jarnac.	1569	Oudenarde.	1582
Montcontour.		Anvers.	1583
Saint-Jean-d'An-		Ypres.	1584
geli.	1569	Anvers.	
Middelbourg.	1572	Tenremonde.	1584
Mons.		Grave.	1586
Hotéage.		Venlo.	
Ruremonde.		Nuys.	
Tergoës.		Axel.	
Zutphen.		Doësborg.	1586
Naerden.	1572	Coutras.	1587
Harlem.	1573	Ecluse. (l')	1587
Alcmaër.		Bonn.	1588
Zuiderzée.		Vachtendouck.	
Rochelle. (la)	1573	Paris.	
Mooch.	1574	Arques.	1588
Livron.		Senlis, 2.	1589
Leyde.	1574	Nimègue.	
Buren.	1575	Rhimberg.	1589
Oudewater.		Ivri.	1590
Schonoven.	1575	Lagny.	
Zuriczée.	1576	Corbeil.	
Mastreicht.		Leucate.	
Gand.		Bréda.	1590
Villefranche.		Deventer.	1591
Anvers.	1576	Knotsembourg.	
Gemblours.	1578	Saint-Denis, 2.	
Sichen.		Chartres.	
Nivelle.		Rouen, 5.	1591
Philippeville.		Aumale.	1592
Limbourg.		Covorden.	1592
Rimenante.	1578	Gertruidenberg.	1593
Mastreicht.	1579	Fescamp.	1593
Cahors.	1580	La-Capelle.	1594
Polocz.		Groningue.	1594
Groningue.	1580	Fontaine-Françoi-	
Plescow.	1581	se.	1595
Stéenvich.		Cambrai.	

CHRONOLOGIQUE. xxiiij

Egre.	1595
Hulst.	1596
Amiens.	1597
Linghen.	1597
Ortoij.	1598
Bommel.	1599
Rées.	1599

XVII^e SIÈCLE.

Nieuport.	1600
Montmélian.	1600
Ostende.	1601
Albe-Royale.	1601
Albe-Royale.	1602
Bois-le-Duc.	1603
Oldensfel.	1605
Mulheim.	
Crakou.	1605
Lokem.	1606
Groll.	1606
Smolensko.	1611
Saint-Damien.	1617
Vercueil.	1617
Saint-Jean-d'An-	
geli.	1621
Nérac.	
Neuhausel.	
Montauban.	1621
Vimphen.	1622
Royan.	
Munster.	
Brieste.	
Berg-Op-Zoom.	1622
Bréda.	1625
Bagdad.	1625
Minden.	1626
Rochelle. (la)	1627
Manenverder.	1629
Yeillane.	1630

Magdebourg.	1631
Lutzen.	1632
Castelnaudary.	1632
Mothe. (L)	1634
Nordlingen.	1634
Philisbourg.	1635
Avein.	1635
Buffarola.	1636
Brême.	1638
Rhinfeld.	
Bagdad.	1638
Brilac.	1638
Hesdin.	1639
Arras.	1640
Turin.	1640
Wolfembutel.	1641
Marfée.	1641
Perpignan.	1642
Lérída.	1642
Keynton.	1642
Rocroy.	1643
Thionville.	1643
Yorck.	1644
Fribourg.	1644
Mariendal.	1645
Roses.	
Naësby.	
Nordlingen.	
Mardick.	
La Canée.	1645
Courtray.	1646
Dunkerque.	1646
Armentières.	1647
Lérída.	
Lens.	1647
Sommerhausen.	1648
Ypres.	
Lens.	
Colchester.	1648

b iv

Paris.	1649	Trembawla.	1675
Cambrai.	1649	Trèves, 2.	1675
Rherel.	1650	Limbourg.	1675
Worcester.	1651	Haguenaw, 1.	1675
Limerik.	1651	Furnes.	1675
Bléneau.	1652	Condé.	1676
Dunkerque.	1652	Bouchain.	1676
Bordeaux.	1653	Mastrecht.	1676
Roquette.	1653	Philisbourg.	1676
Stenay.	1654	Woygnaff.	1676
Arras.	1654	Lunden.	1677
Mont-Medy.	1657	Valenciennes.	1677
Dunes.	1658	Cambrai.	1677
Cronembourg.	1658	Cassel.	1677
Neuhausel.	1663	Fribourg, 2.	1677
Saint-Godart.	1664	Ypres.	1678
Villaviciosa.	1665	Lewe.	1678
Lokou.	1665	Strasbourg, 2.	1681
Tournai, 5.	1667	Vienne en Autri-	1683
Lille.	1667	che.	1683
Dole, 2.	1668	Barkam.	1683
Candie.	1669	Zetchin.	1683
Rhin.	1672	Luxembourg.	1684
Kaminieck.	1672	Bude.	1684
Bodegrave.	1672	Neuhausel.	1685
Mastrecht.	1673	Cassovie.	1685
Choczin.	1673	Némez.	1688
Befançon.	1674	Mohats.	1687
Dole, 3.	1674	Athènes.	1687
Sintzeim.	1674	Herfan.	1687
Senef.	1674	Agria.	1687
Ensheim.	1674	Albe-Royale.	1688
Dinant.	1674	Alger.	1688
Mulhausen.	1675	Belgrade.	1688
Turckheim.	1675	Philisbourg.	1688
Salsbach.	1675	Londondery.	1689
Altenheim.	1675	Mayence.	1689
Saverne.	1675	Bonn.	1689
Sbarras.	1675	Fleurus.	1699

CHRONOLOGIQUE. xxv

Boyne.	Hocstedt.
Staffarde.	Gueldres.
Belgrade. 1690	Thorn.
Mons. 1691	Spierbach.
Ahgrim.	Passaw.
Coni.	Landau.
Nice.	Munderkingen.
Leuze.	Elbing. 1703
Montmélian. 1691	Vercell. 1704
Namur. 1692	Derpt.
Steenkerque. 1692	Selbourg.
Landen. 1693	Hocstedt.
Marsaille. 1693	Posnanie.
Ostalic. 1694	Narva.
Palamos. 1694	Malaga.
Namur. 1695	Léopold.
Bruxelles. 1695	Gibraltar.
Ath. 1697	Ivrée.
Barcelone. 1697	Brifac. 1704

XVIII^e SIÈCLE.

Coppenhague. 1700	Verruë. 1705
Riga.	Nice.
Dinamond.	Valencia d'Alcantara.
Narva.	Mittau.
Petzur. 1700	Cassano.
Duna. 1701	Barcelone.
Landau. 1702	Gurau. 1705
Luzara.	Fravenstad. 1706
Guastalla.	Alcantara.
Crémone.	Haguenaw.
Keyserwert.	Calcinato.
Governoio.	Barcelone.
Mantoue.	Ramillies.
Cracovie. 1702	Kalick.
Kell. 1703	Turin.
Ekeren.	Ath. 1706
Brifac.	Almanza. 1707
Limbourg.	Toulon.
	Lérída.
	Lézart.

Modène.	1707	Belgrade.	1717
Grodno.	1708	Syracuse.	1718
Oudenarde.		Frédéricks-Hall.	1718
Borisfou.		Isfahan.	1720
Holoffin.		Giulnabat.	1723
Smolensko.		Nichabur.	1727
Leszno.		Oran.	1732
Oran.		Bagdad.	1723
Lille.	1708	Kell.	
Pultowa.	1709	Milan.	
Rumorsheim.		Pavie.	
Malplaquet.		Pitzighitone.	
Mons.	1709	Novare.	1733
Helfimbourg.	1710	Trarbach.	1734
Wibourg.		Tortone.	
Riga.		Bitonto.	
Alménéra.		Parme.	
Saragoffe.		Dantzick.	
Villaviciosa.	1710	Colorno.	
Pruth.	1711	Philisbourg.	
Rio-Janéiro.		Modène.	
Bouchain.		Guastalla.	1734
Tortose.	1711	Shwérin.	1735
Quesnoi. (<i>le</i>)	1712	Mirandole. (<i>la</i>)	
Denain.		Monte-Philippo.	1735
Landrecies.		Asoph.	1736
Marchienne.		Niffa.	1737
Douai.		Candahar.	1737
Gadelbusch.	1712	Méadia.	1738
Bender.	1713	Jaffy.	1739
Landau.		Kiernal.	1739
Tonningen.	1713	Porto-Bélo.	1740
Barcelone.	1714	Glogaw.	1741
Alapd.	1715	Molvitz.	
Pennamondre.		Grotkan.	
Stralzund.	1715	Brieg.	
Péterwaradin.	1716	Neiff.	
Corfou.		Lintz.	
Témefwar.	1716	Saint-Augustin.	

CHRONOLOGIQUE. xxvij

Namslaw.	Saverne.
Ens.	Weissembourg.
Fruidentall	Fribourg. 1744
Prague.	Wilshoven. 1745
Olaw.	Scherding.
Olmultz.	Fontenoi.
Pyseck.	Novi.
Otmachow. 1741	Tournai.
Iglaw. 1742	Oudenarde.
Glatz.	Friedberg.
Egra.	Nieuport.
Munich.	Rosemberg.
Modène.	Gand.
Leutmeritz.	Konigstein.
Czaflaw.	Plassendal.
Sahai.	Ostende.
Prague.	Pfaffenhoffen.
Carthagène.	Ath.
Straubing. 1742	Josseau.
Ertingen. 1743	Valence.
La Goméra.	Edimbourg.
Reignac.	Prandnitz.
Egra.	Preston-Pans.
Ingolstadt.	Gorlitz.
Munich.	Tanaro.
Campo-Santo. 1743	Montésémo.
Menin. 1744	Milan.
Toulon.	Savonne.
Neumarch.	Hennerdorff.
Ypres.	Tortone.
Kenoque. (la)	Leypfick.
Furnes.	Asti.
Suffelsheim.	Kesseldorff. 1745
Villefranche.	Falkirk. 1746
Rhinfeld.	Mons.
Nice.	Culloden.
Château-Dauphin.	Inverness.
Prague.	Bruxelles.
Démont.	Malines.

Orient. (l').....	Chotemitz.....2
Anvers.	Hastembeck.
Saint-Guislain.	Memel.....
Valence.	Verden.
Charleroi.....	Rosback.
Vintimille.	Colicotta.....
Namur.....	Chandernagor.....
Zuccarello.	Breslaw.
Raucoux.	Harbourg.....
Louvan.	Lipstad.
Guaftalla.	Liffa.....1757
Lierre.	Crevelt. 1758
Plaisance.	Marpurg.
Final.	Louis-Bourg.....
Tidon.	Zorndorff.....
Grasse.	Olmultz.
Gènes.	Lutzelberg.....
Louis-Bourg.	Olkirken.
Madras. 1746	Cherbourg.....
Ectufe. (l') 1747	Saint-Cast.
Philippine.	Ticondéraga.
Sas-de-Gand.....	Sandershausen.....
Axel.	Saint-Goar. 1758
Mont-Alban.	Berghen.....1759
Lawfelt.	Guadelouppe.
Exiles.	Minden.
Hulft.	Francfort sur-l'Oder.
Lillo.	Gondelour.....
Berg-Op-Zoom.....	Divicottey.....
Finistère. 1747	Arcate.
Mastrecht.....1748	Saint-David.
Pondichéry. 1748	Québec.
Lowositz. 1756	Meissen.
Pirna.	Maxen.
Bull.	Lagos.
Chouéguen.	Belle-Isle.
Leypsick.	Munster.....1759
Port-Mahon.....1756	Dresde. 1760
Prague.....1757	Landshut.....

CHRONOLOGIQUE. xxix

Lignits.	Mahé.
Saint-George.	Willinghausen.
Corback.	Colberg.
Wandanasch.	Meppen.
Gießen.	Schweidnitz. 1761
Karixfergus.	Martinique. 1762
Halberstat.	La Havane.
Worbourg.	Cavite.
Gottingen.	Miranda.
Rhimberg-Camp.	Grébenstein.
Wandiwas.	Joannesberg.
Berlin.	Aménebourg.
Corongoloy.	Schweidnitz.
Torgaw. 1760	Cassel. 1762
Tappanoly. 1761	
Pondichéry.	Paix générale, signée
Marlborough.	à Paris, le 10 Février
Belle-Isle.	1763.
Grumberg.	

Fin de la Table chronologique.



A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de monseigneur le Chancelier, un Manuscrit ayant pour titre : *Dictionnaire des Sièges & Batailles* ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le premier Juillet 1770.

Signé MONTUCLA.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sieur DELACROIX Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, qui a pour titre : *Dictionnaire historique-portatif des Sièges & Batailles mémorables de l'Histoire ancienne & moderne*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité &

condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit, qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Se-

xxxij

crétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Com-
mandons au premier notre Huissier ou Sergent sur
ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous
actes requis & nécessaires, sans demander autre per-
mission, & nonobstant clameur de Haro, Charte
Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est
notre plaisir. DONNÉ à Paris, le seizième jour du
mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent soixante-
dix, & de notre Règne le cinquante-cinquième.
Par le Roi en son Conseil. *Signé* LE BEGUE.

Je cède & transporte pour toujours le présent
Privilège à M. VINCENT. A Paris, ce vingt-sept
Juillet mil sept cent soixante-dix.

Signé DELACROIX.

*Registré le présent Privilège, & ensemble la Cession;
sur le Registre XVIII de la Chambre Royale & Syn-
dicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 1064,
Fol. 215, conformément au Règlement de 1723. A
Paris, ce 31 Juillet 1770.*

Signé J. HÉRISSANT, Syndic.



DICTION-



DICTIONNAIRE DES SIÈGES ET BATAILLES.



[A A Z]



AZAZ. (*prise d'*) Semblables à ces torrens destructeurs qui renversent tout ce qui s'oppose à leur cours impétueux, les disciples de Mahomet portoient dans les provinces de l'Empire

Romain la désolation & la mort; & ce vaste corps, l'ouvrage de tant de siècles, trembloit devant la fortune des Sarasins. Déjà maîtres de la plus grande partie de la Syrie, ces conquérans fanatiques, embrasés d'un zèle homicide, alloient couronner leurs exploits par la prise d'Antioche. Mais un scélérat, vil déserteur de la Religion Chrétienne, dont il étoit devenu le plus implacable ennemi, leur conseilla d'attaquer auparavant le château d'Aazaz, situé entre Alep & Antioche. Youkinna

S. & B. *Torne I.*

A

(c'étoit le nom du perfide) s'offrit de les faire entrer dans cette importante citadelle, où commandoit Théodore, son cousin-germain. Il prit avec lui cent cavaliers, gens de résolution, qu'il habilla comme les Grecs; &, suivi, à quelque distance, de mille autres Barbares, il s'achemina, durant la nuit, vers les portes de la place. Il alloit y entrer, lorsque Théodore, que l'on avoit instruit des desseins de son indigne parent, tombe sur lui; l'arrête, & le jette dans un cachot avec ses cent satellites. Cependant Malec, chef de mille autres Sarasins, surprit un capitaine Grec, appelé *Lucas*, qui conduisoit cinq cens chevaux dans la forteresse, & l'enveloppa. Ayant fait prendre à ses soldats les habits & les drapeaux des prisonniers, il envoya dire au gouverneur que Lucas venoit à son secours; puis, à la faveur de ce déguisement, il se mit en marche. Pendant qu'il approchoit, Léon, fils de Théodore, éperdument amoureux de la fille d'Youkinna, vint offrir à ce traître de briser ses chaînes, & même de tuer l'auteur de ses jours, s'il vouloit lui donner sa fille pour épouse. Youkinna promit tout, & sortit de prison avec les compagnons de sa captivité. Pour mettre le comble à son crime, Léon courut à la maison de son pere, afin de lui plonger un poignard dans le sein; mais il étoit déjà mort. Luc, son frere, épris de la même passion, & voulant mériter au même prix la main de sa maîtresse, lui avoit disputé l'horreur de cet affreux parricide. Après cette exécrationnable scène, ils sonnerent de la trompette,

& poufferent de grands cris. Les Sarasins tomberent sur la garnison, &, secondés par Malec qui arriva dans ce moment, la taillerent en pièces. Luc se présenta devant le capitaine Musulman, qui lui donna sa bénédiction, avec de grands éloges, pour avoir sacrifié son pere au desir d'embrasser la religion du grand prophète. 638 de J. C.

ABGERSATE. (*prise d'*) Après la célèbre bataille de Callinique, les Perses, enflammés de colere & de haine contre les Romains, entrerent en Mésopotamie, & vinrent assiéger Abgersate, forteresse de l'Orhoène. La garnison se défendit, du haut des remparts, à coups de traits; & mille Perses payerent de la vie leur bravoure téméraire. Quand les carquois furent épuisés, on s'arma de frondes; & les pierres, lancées par des mains adroites, abbatirent encore une foule d'ennemis. Les assiégeans, ainsi maltraités, pratiquerent une mine qu'ils poufferent jusques sous la muraille; & déjà ils commençoient à l'étayer, lorsque les habitans, qui s'étoient apperçus du malheur qui les menaçoit, se hâterent de le prévenir. Femmes, vieillards, enfans, tous les citoyens, sans exception, travaillerent, jour & nuit, à une contre-mine. Leur ardeur fut si grande, qu'en peu de tems ils atteignirent les travailleurs, & les massacrerent. Mais, pendant qu'ils combattoient sous terre, les Perses donnoient l'assaut à la ville, & s'en rendirent maîtres par escalade. Ils firent main-basse sur les malheureux assiégés, & les immolerent tous à leur vengeance. Il n'y eut que

ceux qui s'étoient échappés avant la prise de la place, qui éviterent la mort, ou l'esclavage plus triste que la mort même. 531 de J. C.

ABYDE. (*siège d'*) Philippe, pere de Persée, roi de Macédoine, étant en guerre avec les Rhodiens, alla mettre le siège devant Abyde, place forte, située au détroit des Dardanelles, & qui tenoit pour eux. On n'omit rien, de part & d'autre, pour bien attaquer & pour bien défendre. Cependant les assiégés se trouverent serrés de si près, qu'ils parlerent d'accommodement. Le roi de Macédoine leur proposa des conditions dures qu'ils rejetterent avec indignation. Poussés par un désespoir aveugle, ils jurèrent avec les plus horribles imprécations de ne point survivre à leur patrie, à leur liberté. On enferme dans les temples les femmes, les enfans, les vieillards, toutes les richesses; puis on fait promettre, en présence des dieux, aux citoyens les plus distingués, de donner la mort à ces infortunées victimes, & de mettre le feu partout, si la ville étoit prise. Enfin, animés d'une émulation fatale, ils courent à l'envi, comme des phrénétiques, aux brèches & sur les remparts, où presque tous ils se font tuer en vendant chèrement leur vie. Dans ce moment, deux Abydédiens, de concert avec les prêtres, ouvrirent les portes au monarque vainqueur. Mais Philippe, instruit de la fureur de ceux qui, fidèles à leurs abominables sermens, immoloient les malheureux restes de leurs concitoyens, leva le siège, & leur laissa trois jours pour se tuer à leur aise.

N'eût-il pas mieux servi l'humanité, en arrêtant les tristes effets de cet emportement barbare ? 201 avant J. C.

ACERRES. (*bataille d'*) La guerre sociale devenoit, de jour en jour, plus fâcheuse pour les Romains, soit par l'imprudence, soit par l'incapacité des généraux de la république. Junius étoit revêtu du consulat. Il n'eut pas d'abord de grands succès ; mais ses fautes le rendirent plus sage, & ses défaites lui apprirent à vaincre. Papius, chef des Alliés rebelles, assiégeoit la ville d'Acerres, en Campanie. Fier de ses avantages, ce capitaine voulut mesurer ses forces contre celles du Consul qui s'étoit posté dans son voisinage ; &, voyant qu'il ne sortoit point de son camp, il essaya de forcer ses retranchemens. Les Romains se défendirent avec une valeur héroïque ; &, pendant qu'ils arrêtoient l'ennemi du côté de l'attaque, Junius fit sortir par une autre porte sa cavalerie, qui, prenant en queue les assaillans, les mit tellement en désordre, qu'il en resta six mille sur la place. Cette victoire rendit la joie & l'espérance aux Romains. Le général vainqueur fut proclamé *Imperator* (a) par ses soldats ; & dans la capitale on quitta l'habit de guerre. 90 avant J. C.

ACRÉ. (*siège d'*) Les mauvais succès des premières Croisades, loin de ralentir la pieuse fureur des princes Chrétiens, sem-

(a) *Imperator* signifie uniquement Général d'armée. C'étoit une dénomination honorifique, accordée aux généraux vainqueurs, par les soldats.

bloient donner au fanatisme de ce siècle un nouveau degré de mérite. Rome ne cessoit de présenter aux regards de l'Europe la triste image de Jérusalem en proie aux Barbares , les Lieux saints profanés par les Musulmans , & ces royaumes , fondés dans la Palestine par la valeur des fidèles , renversés , anéantis. Ces touchantes peintures , accompagnées de grandes promesses d'indulgences , eurent un merveilleux effet. La France & l'Angleterre , Philippe Auguste & Richard , persuadés par la voix du saint pere , leverent des troupes pour venger la cause de Dieu. Suivis de nombreux bataillons , accompagnés des plus grands seigneurs de leurs Etats , les deux monarques s'embarquerent , & se joignirent à Messine. Tancrede , roi de Sicile , s'efforça de les brouiller ; & déjà le flambeau de la discorde , allumé par ce prince inquiet , alloit causer un terrible incendie ; mais une modération religieuse calma cet orage naissant. Les fougueux pèlerins s'embrasserent ; & les François , sous la conduite de leur roi , cinglerent vers Ptolémaïs , qu'on nomme *Acre* , ou *Saint-Jean-d'Acre*. C'étoit un port très-renommé , une ville très-riche , très-forte , également nécessaire & aux Chrétiens , pour conserver Tyr , Antioche , Tripoli , & aux Sarasins , pour assurer la communication de l'Egypte avec la Syrie. Depuis plus de deux ans , Gui de Lusignan , roi de Jérusalem , en avoit formé le siège avec beaucoup moins de troupes qu'il n'y en avoit à la défendre ; mais les divers torrens de Croisés , dont l'Occident inondoit sans cesse la Terre-sainte ,

& les débris de l'armée d'Allemagne conduite par l'empereur Frédéric ayant grossi ses bataillons, il osa marcher contre Saladin qui étoit accouru au secours de la ville. Jamais les légions Chrétiennes n'avoient montré tant d'ardeur. « Qui pourroit nous résister, disoit aux soldats l'un des principaux chefs? Qui ne trembleroit devant nous? » Que Dieu nous laisse faire, sans prendre parti pour ni contre; & la victoire est à nous. Pour triompher, nous n'avons besoin que de nous-mêmes. » A peine eut-il fini son humble & religieuse harangue, qu'on donna le signal. Le combat fut sanglant, & le succès douteux. Chacun s'attribua l'honneur de cette journée. La perte fut moindre du côté des Croisés; &, pour attester leur victoire, ils recommencerent à presser la ville qui continua de se défendre avec la même vigueur. Tel étoit l'état du siège, lorsque Philippe-Auguste arriva dans le camp. Il y fut reçu comme l'ange du Seigneur. Ses libéralités, sa bravoure, sa vigilance, ranimerent la valeur & l'espérance des assiégeans. Les murs tomberent bientôt sous les coups des François; & le soldat victorieux alloit se répandre dans la place, si le roi, par égard pour le monarque Anglois (a), n'eût arrêté cette ardeur incivile. Le tems qu'il fallut perdre à l'attendre fit respirer les assiégés qui réparèrent leurs brèches,

(a) Quelques auteurs modernes ont révoqué ce fait en doute; mais leurs raisons ne doivent pas prévaloir contre l'autorité des originaux.

& reprirent le courage qu'ils avoient perdu.

Richard arriva enfin , après avoir conquis l'isle de Chypre , & traînant à sa suite l'empereur Isaac Comnène qu'il avoit dépouillé de ses Etats. Les princes , agissant de concert , & partageant l'honneur & le danger de chaque action , firent espérer d'abord qu'au premier assaut Ptolémaïs seroit emportée. Ils convinrent de ce plan d'opérations : lorsque le monarque François attaquoit la ville , l'Anglois montoit la tranchée : le jour suivant, lorsque le prince Anglois conduisoit l'assaut , le François pourvoyoit , à son tour , à la sûreté des assiégeans. L'émulation & la rivalité , qui régnoient entre les deux rois & les deux nations , produisirent des actes de valeur extraordinaires. Richard sur-tout , animé d'un courage plus impétueux que celui de Philippe , attira sur lui l'attention universelle , & s'acquit une réputation éclatante. Mais la discorde rompit cette heureuse harmonie. Le trouble & la dissension , suites funestes d'une ambition sans bornes , souleverent toute l'armée Chrétienne. On fut plus d'une fois à la veille d'en venir aux mains , pour décider la querelle par un combat sanglant. Tout étoit perdu , si quelques personnages distingués par leur sagesse n'eussent engagé les deux rivaux à remettre après la prise de la ville la discussion de leurs droits. On recommença donc à presser le siège plus vivement que jamais ; & Saint-Jean-d'Acre fut enfin forcée de capituler. Le traité portoit qu'on rendroit la vraie Croix prise à la bataille de Tibériade ; qu'on briseroit les fers de tous les Chrétiens esclaves , & qu'on

payeroit aux deux rois , pour les frais de la guerre , deux cens mille bezans d'or. Saladin ne voulut pas souscrire à ces conditions ; & Richard , pour s'en venger , fit couper la tête à cinq ou six mille captifs , ne réservant que les chefs & les plus riches , dont il tira une grosse rançon.

La France vit périr à ce siège fameux , qui avoit si long-tems attiré l'attention de l'Europe & de l'Asie , & coûté trois cens mille hommes , l'élite presque entière de ses braves. La mort de Raoul , sire de Coucy , eut des circonstances bien touchantes. Mortellement blessé , il se fait porter dans sa tente ; écrit à la dame du Fayel , qu'il aimoit tendrement ; charge son écuyer de lui porter son cœur ; expire quelques momens après. Le gentilhomme , fidèle aux ordres de son maître , se hâte de les remplir. Déjà il étoit aux portes du château de la dame , lorsqu'il fut rencontré par le mari jaloux , qui le fit fouiller , & lui trouva le fatal présent. Transporté de rage , Fayel fit mettre ce cœur en ragoût , & le servit à son épouse. Elle en mangea beaucoup. Alors le barbare lui découvrit le funeste secret. La dame , saisie d'horreur , jura qu'après une nourriture si chère , si précieuse , elle n'en prendroit jamais d'autre , & mourut peu de jours après.

La conquête d'Acre fut le terme des exploits des Croisés. Philippe , ne pouvant s'accommoder avec Richard , & d'ailleurs indisposé , remonta sur ses vaisseaux , & revint dans ses Etats chercher du repos & de la santé. Mais , pour se mettre à l'abri des reproches du roi d'Angleterre , il lui laissa dix mille fantassins

& cinq cens cavaliers, avec l'argent nécessaire pour les entretenir durant trois ans. A la tête de ces troupes, Richard fit des merveilles. Il alloit assiéger Aſcalon. Saladin, avec trois cens mille hommes, s'opposoit à son passage. Le preux & vaillant monarque, sans s'effrayer de ce nombre immense, ordonne l'attaque; fond sur l'infidèle; le frappe; le terrasse, & dissipe comme de vaines ombres ses bataillons nombreux. Quarante mille Musulmans restèrent sur la place. Tout le pays lui fut ouvert. Mais ce terrible vainqueur s'arrêta au milieu de ses triomphes; &, quelqu'un lui montrant Jérusalem, dont il n'étoit éloigné que de trois ou quatre lieues, il tourna les yeux de l'autre côté, n'étant pas digne, disoit-il, de la regarder, puisqu'il ne pouvoit la délivrer. Il fit avec Saladin une trêve pour trois ans, trois mois, trois semaines, trois jours & trois heures, & revint en Angleterre. 1191 de J. C.

ACTIUM. (*bataille d'*) Antoine & Auguste s'étoient rendus seuls maîtres de l'univers; & le vaste Empire de Rome, ouvrage de plus de sept cens ans, étoit devenu la proie de deux ambitieux qui, pour élever l'édifice de leur fortune, avoient immolé les plus respectables victimes, sacrifié la liberté de leur patrie, foulé aux pieds les droits les plus saints, & versé le plus pur sang de la république. La jalousie du gouvernement, si naturelle entre des Puissances égales en dignité, rompit bientôt la paix qui régnoit entr'eux, & arma leurs bras parricides. Tout le monde connu s'ébranla pour cette guerre; &, dans

ce conflit terrible , l'Orient se heurta contre l'Occident.

Antoine , adoré de ses soldats , maître de l'Asie & de l'Egypte entiere , Antoine , qui comptoit sous ses étendards des monarques puissans , des potentats fameux , leva une armée de plus de deux cens mille hommes , & mit en mer une flotte de cinq cens vaisseaux , la plûpart à huit & à dix rangs de rames , superbement ornés , suivant le goût de magnificence & même de luxe qu'il portoit par-tout.

Auguste , maître de l'Afrique , de l'Espagne , des Gaules , de l'Italie , avoit des troupes & une flotte moins nombreuses ; mais ses soldats étoient plus Romains , ses matelots plus habiles ; & sa cause paroïssoit être celle de la patrie. Ce qui lui donna sur-tout l'avantage sur son rival , fut la passion funeste qu'Antoine avoit conçue pour la trop fameuse Cléopatre , reine d'Egypte. Cette artificieuse princesse , si connue par ses attraits séducteurs & par ses licentieuses amours , s'étoit acquis un tel empire sur l'esprit du général Romain , qu'elle lui avoit fait oublier & le soin de sa gloire & celui de sa fortune. Cet homme , devant qui fléchissoient les maîtres des nations , ne rougissoit pas de recevoir la loi d'une coquette ; & la volonté de sa maîtresse étoit la règle suprême de toutes ses démarches. Ses plus habiles officiers lui conseilloyent de vuidier sa querelle avec Auguste , par une bataille en pleine campagne , parce que son armée de terre étoit incomparablement plus forte que celle de son

ennemi ; mais Cléopâtre , qui avoit ses desfeins , & qui , dès avant le combat , songeoit à la fuite , voulut qu'une bataille navale décidât de cette guerre ; & Antoine eut la foiblesse de suivre ce parti , parce qu'il étoit du goût de la reine , quoique les vaisseaux fussent en désordre , pesans , mal fournis. Il régla donc le choix de ses meilleurs bâtimens sur le nombre d'hommes qu'il avoit pour les servir & pour faire une manœuvre intelligente. Il brûla tous les autres ; & sa flotte se trouva réduite à cent soixante-dix vaisseaux qui n'avoient pas même leur équipage complet. En y ajoutant soixante-dix galeres que commandoit Cléopâtre , il étoit encore inférieur à Auguste qui avoit alors deux cens soixante vaisseaux bien équipés. Les siens étoient plus grands & plus hauts de bord : aussi comptoit-il que cet avantage suppléeroit à ce qui lui manquoit du côté du nombre. Il embarqua sur cette flotte vingt mille soldats légionnaires & deux mille arbalétriers , avec les premiers & les plus illustres de ses partisans , afin qu'il leur fût plus difficile de passer du côté de l'ennemi , s'ils étoient tentés d'imiter l'exemple de ceux qui , depuis le commencement de la guerre , s'étoient rangés sous les drapeaux d'Auguste.

Pendant cet embarquement , un vieux Centurion , de tout tems attaché à la cause d'Antoine , & qui avoit reçu mille blessures en combattant pour lui , s'étant approché de ce général : « Quoi ! seigneur , lui dit-il , les larmes aux yeux , quoi ! vous voulez confier vos espérances sur un bois fragile ! Vous

» voulez exposer à la merci des flots des sol-
 » dats accoutumés à combattre sur terre !
 » Vous défiez-vous de cette épée qui tant de
 » fois vous a si bien servi ? Doutez-vous de
 » l'affection de vos troupes qui si souvent
 » ont bravé la mort pour votre gloire ? Ah !
 » mon général , laissez , laissez les Egyptiens
 » & les Phéniciens combattre sur mer. La
 » terre est notre élément. Donnez-nous la
 » terre , & nous vous assurons une victoire
 » complete. »

A ce discours , Antoine ne répondit rien ;
 mais , prenant un air de sérénité , & , de la
 main , faisant signe au Centurion d'avoir bon
 courage , il continua son opération. Il re-
 commandoit à cet officier généreux une con-
 fiance qu'il n'avoit pas lui-même ; & l'on re-
 marqua que , les pilotes voulant laisser les
 voiles à terre , parce que les rames suffisoient
 pour le combat , il ordonna qu'on les portât
 dans les vaisseaux , sous prétexte qu'il ne fal-
 loit pas que l'ennemi pût échapper par la
 fuite. Auguste sentit bien tout l'avantage que
 lui donnoit son ennemi , en lui présentant la
 bataille sur mer. Il fit de son côté tous les
 apprêts du combat , & n'oublia rien pour
 fixer la fortune dans son parti.

Les deux armées se rangerent près du pro-
 montoire d'Actium. Les troupes de terre ,
 simples spectatrices du combat , étoient pos-
 tées sur les rivages ; celles d'Antoine , com-
 mandées par Canidius ; celles d'Auguste , par
 Statilius Taurus : puissant encouragement
 pour les deux flottes qui alloient décider de
 la fortune de leurs maîtres. Antoine offrit la

bataille, mais sans envie d'attaquer le premier. Il avoit recommandé à ceux qui présidoient à la manœuvre, d'attendre l'ennemi, sans faire aucun mouvement, & de se précautionner contre les écueils & les bancs de sable, dangereux dans cette mer étroite, toute voisine des terres. Ses soldats avoient ordre de se battre comme s'ils eussent été en terre ferme, & de regarder leurs vaisseaux comme des citadelles qu'ils auroient à défendre contre une troupe d'assaillans. Auguste vit avec étonnement la tranquillité de la flotte ennemie. Il ne jugea pas à propos de l'attaquer si près des terres, où l'agilité de ses vaisseaux & l'habileté de ses rameurs auroient été de peu d'usage. Il se contenta de demeurer en présence, à la distance d'un quart de lieue. Cette inaction dura jusqu'à midi. Alors un vent de mer s'étant élevé, les officiers & les soldats d'Antoine, impatiens d'un délai qui irritoit leur courage, ébranlèrent leur gauche, & firent un mouvement vers l'ennemi. Auguste en fut charmé; &, pour les engager à s'éloigner d'avantage du détroit & des terres, il ordonna à sa droite de reculer vers la pleine mer, afin que ses vaisseaux, dont la manœuvre étoit parfaite, eussent tout l'espace nécessaire pour assaillir à leur avantage les lourdes masses d'Antoine, qui, par leur pesanteur, & le défaut d'équipages, ne se manioient que difficilement & avec lenteur. Bientôt on s'approche; on se mêle; on commence un combat terrible. Les soldats se servent de piques, de boucliers, de longues perches armées de fer par le bout, de pots à

feu; & même, du côté d'Antoine, comme les poupes de ses navires portoient des tours de bois, on emploie les catapultes, les balistes, & toutes les machines propres à lancer des traits & des pierres. Pendant que l'on combattoit ainsi à l'aile droite, Agrippa, qui commandoit la gauche, l'étendit pour envelopper l'ennemi. Publicola, général d'Antoine, & qui étoit opposé au lieutenant d'Auguste, fut obligé d'en faire autant; &, en s'avancant, il se sépara peu-à-peu du centre où le trouble commença à se mettre.

Cependant la victoire étoit encore indécise, lorsque tout-à-coup on vit les vaisseaux de Cléopâtre qui déployoient leurs voiles pour se retirer, & qui prirent la fuite au travers des combattans. Alors Antoine vérifia ce que l'on dit des amans, que leur ame habite dans la personne qu'ils aiment. Oubliant qu'il étoit général, oubliant qu'il étoit homme, il perdit la tête, & se sentit entraîner malgré lui vers une femme perfide qui le trahissoit. Il abandonna ses fidèles soldats qui se faisoient tuer pour lui; &, montant sur une galere à trois rangs de rames, accompagné seulement de deux hommes, il suivit la reine d'Egypte. Cléopâtre, l'ayant reconnu, fit lever en l'air le pavillon de son vaisseau. Il y aborda. Il y entra sans la voir & sans en être vu. Elle étoit à la poupe. Il passa à la proue; & là, demeurant assis seul, & dans un profond silence, il tint long-tems sa tête avec ses deux mains. Cependant ses guerriers soutinrent encore avec un courage invincible les furieux assauts des vainqueurs. L'attachement

pour leur général , l'amour de la gloire ; étoient si vifs dans le cœur de ces braves soldats , qu'ils ne voulurent point recevoir le quartier qu'Auguste leur offroit , jusqu'à ce qu'enfin , la mer commençant à élever de grosses vagues & à fatiguer leurs bâtimens , las de résister à la fois aux ennemis , aux vents & aux flots , ils se soumirent à la loi du plus fort. Le nombre des morts ne passa pas cinq mille. Les vaisseaux pris , de toute grandeur & de toute forme , monterent à trois cens. L'armée de terre d'Antoine , manquant de tout , & livrée par ses chefs , céda à la nécessité , & passa sous les drapeaux d'Auguste , le septieme jour après la bataille. Cet heureux Romain , devenu , par ce mémorable triomphe , le seul maître , le seul souverain du monde , ne se pressa point de poursuivre son ennemi ; persuadé qu'il étoit tombé si bas , qu'un délai de quelques mois ne pourroit pas lui donner moyen de se relever. D'ailleurs il n'estimoit rien tant que la circonspection. Il avoit toujours à la bouche le proverbe grec : « Hâtez-vous lentement ; » & souvent il citoit ce vers :

La prudence vaut mieux qu'une heureuse hardiesse.

Il commença donc par porter ses soins sur les objets les plus proches. Il rendit des actions de grâces à Apollon , son dieu tutelaire , & de tout tems honoré sur le promontoire d'Actium. Après cet acte de piété , il pardonna à tous ceux qui avoient porté les armes contre lui , voulant , par cette clémence
inespérée ,

inespérée , effacer l'horreur encore récente de ses premières proscriptions. Il parcourut la Grèce qu'il combla de ses bienfaits ; entra dans l'Italie , où il appaisa quelques séditions , & revint ensuite en Asie , pour achever d'accabler son rival.

Cet infortuné Romain , dévoré par la mélancolie la plus noire , gémissoit , presque anéanti sous le poids de sa disgrâce. Ces jours de bonheur & de joie , qu'il avoit passés auprès de Cléopâtre , s'étoient évanouis comme l'ombre. On n'encensoit plus sa fortune : on n'adoroit plus sa grandeur. Ses amis l'abandonnoient. Les foibles restes de ses nombreuses armées couroient à l'envi se prosterner devant Auguste. Cléopâtre elle-même , Cléopâtre , qui , par reconnoissance , devoit au moins partager les malheurs de son triste amant , étoit changée à son égard ; & cette princesse infidèle ne cherchoit qu'à mériter la grace du vainqueur , en perdant un homme qui l'avoit comblée de bienfaits. Il la revit pourtant , & entra avec elle dans Alexandrie. Ce fut dans cette capitale de l'Egypte qu'Auguste vint l'attaquer , pour la dernière fois. Antoine , rappelant alors toute sa valeur , fit une sortie si vive , & combattit avec tant de courage , qu'il mit en fuite la cavalerie ennemie , & la poursuivit jusqu'à ses retranchemens. Comme il étoit naturellement présomptueux , il fit trophée de cette victoire ; & , en rentrant dans la ville , il alla droit au palais ; embrassa Cléopâtre tout armé , & lui présenta un cavalier qui s'étoit distingué par sa valeur. La reine récompensa magnifiquement.

ment ce guerrier, & lui fit présent d'une cuirasse & d'un casque d'or. Mais le rusé soldat, au lieu de se piquer de reconnoissance, voulut mettre en sûreté le riche don qu'il venoit de recevoir. Dès la nuit suivante, il passa dans le camp ennemi. Antoine fut mortifié ; mais, pour se venger, il invita lui-même à la désertion les soldats de son adversaire, & fit répandre des billets qui promettoient quinze cens dragmes à quiconque prendroit parti dans ses troupes. Auguste appréhenda si peu l'effet de ces sollicitations, qu'il les exposa publiquement à son armée ; & ses soldats n'en conçurent qu'un nouveau surcroît d'indignation contre leur auteur & d'attachement pour leur chef. Le lendemain, Antoine envoya défier Auguste à un combat singulier. Auguste lui répondit que, s'il cherchoit la mort, il avoit assez d'autres voies pour la trouver. Il la cherchoit en effet ; & , croyant ne pouvoir se la procurer plus glorieuse que dans une bataille, il résolut de combattre par terre & par mer en même tems. La veille du jour destiné à ce dernier coup de désespoir, il ordonna aux officiers de sa bouche de lui préparer un grand repas :
» Bon vin, bonne chère, & en abondance,
» leur dit-il. C'est peut-être aujourd'hui la
» dernière fois que vous me servirez. De-
» main peut-être ne serai-je plus qu'un ca-
» davre & un vain phantôme. »

A ces tristes paroles, tous ses amis fondirent en larmes. Il leur déclara qu'il ne vouloit point les mener à un combat où il se proposoit pour fin la mort bien plus que la

victoire. Au point du jour, il rangea ses troupes de terre sur les collines qui s'élevoient à l'entrée de la ville ; & de-là il considéroit ses vaisseaux qui s'avançoient en bon ordre vers la flotte ennemie. Il s'attendoit à être spectateur d'un combat ; mais quelle fut sa surprise & son désespoir, lorsqu'il vit ses galères saluer celles d'Auguste ; en recevoir le salut, & ensuite les deux flottes réunies prendre, de concert, la route du port ! Dans le même moment, sa cavalerie déserte. Il tente un combat d'infanterie. Il est vaincu. Furieux, il rentre dans la ville, & crie à haute voix qu'il est trahi par Cléopatre, & livré par cette ingrate princesse à ceux contre lesquels il ne combattoit que pour l'amour d'elle. La reine effectivement avoit donné des ordres secrets à la flotte. Craignant la juste vengeance de son amant, elle s'enferma dans son tombeau, & lui fit dire qu'elle s'étoit donné la mort. Antoine crut sans hésiter cette triste nouvelle ; &, pénétré de douleur :
 » Malheureux ! se dit-il à lui-même, qu'at-
 » tends-tu donc encore ? La fortune vient de
 » te ravir l'unique bien qui te faisoit aimer
 » la vie. » En prononçant ces mots, il entre dans sa chambre ; saisit son épée ; &, poussant de profonds soupirs : « O Cléopatre ! s'écrie-t-il encore, ô moitié de moi-même ! je ne me plains pas d'être privé de toi. Je vais te rejoindre. Ah ! si je gémis, c'est que tu m'as vaincu en courage, en magnanimité. »

Il avoit un esclave, nommé *Eros*, de la fidélité duquel il étoit assuré. Cent fois il lui

avoit fait jurer qu'il le tueroit dès qu'il lui en donneroit l'ordre. Il l'appella; &, lui présentant son épée, il lui demanda l'accomplissement de sa promesse. Eros prit le glaive, & le leva comme pour fraper son maître; mais tout-à-coup, détournant la vue, il se perce lui-même, & expire. Antoine, admirant ce grand courage: « Généreux Eros! » s'écria-t-il, esclave magnanime! quels éloges ne mérites-tu pas! Tu me donnes l'exemple: ton maître va t'imiter. » En même tems, il se plonge l'épée dans le sein, & se laisse tomber sur un lit de repos, qui étoit près de lui. Mais, la mort tardant trop au gré de ses desirs, il supplie, il conjure ceux qui étoient entrés dans sa chambre de l'achever. A cette parole, tous prennent la fuite, saisis d'horreur & d'effroi. Dans ce moment, Diomède, secrétaire de Cléopâtre, lui annonce que sa maîtresse vit encore. Aussi-tôt il se fait porter au tombeau de la reine. La princesse n'ouvrit point; mais, se montrant à une fenêtre haute, elle jetta des chaînes & des cordes. On y attacha Antoine; & son amante, aidée de deux femmes, seules compagnes de sa retraite, le monta dans sa chambre. Jamais spectacle ne fut tout à la fois & plus touchant aux yeux d'un cœur tendre, & plus ridicule aux yeux d'un sage. Antoine, couvert de sang, & presque sans vie, ne respiroit encore que pour son indigne maîtresse; & l'on voyoit un grand général, n'aguères maître de la moitié du monde, deshonoré les derniers instans de sa vie par une action indécente. Il mourut peu de tems

après. Cléopâtre ne lui survécut pas longtemps. Voyant bien qu'Auguste, qui s'étoit emparé de toute l'Égypte, vouloit la faire servir à la pompe de son triomphe, elle se donna la mort sur le tombeau de son amant, après avoir tenté toutes les voies imaginables pour conserver sa couronne & sa vie. Ces grands évènements illustrèrent la 30^e année avant J. C.

ADDA. (*batailles de l'*) 1. Une nombreuse armée de Gaulois, s'étant répandue dans l'Italie, pilloir, ravageoit cette fertile contrée. Les Romains, commandés par le consul Flaminius, allèrent au-devant de ces ennemis redoutables, & les joignirent sur les bords de l'Adda. Le combat fut terrible, & le courage égal de part & d'autre. Mais les longues piques, dont se servirent les légions pour émousser les épées des Barbares, leur procurèrent une victoire complète. On tua huit mille hommes : on fit près de seize mille prisonniers, & l'on recueillit un immense butin. 223 avant J. C.

2. Odoacre & Théodoric se disputoient l'Empire de l'Italie. Pour satisfaire leur ambition, & pour fixer la fortune, ils résolurent de mesurer leurs forces dans une bataille. Leurs armées se rencontrèrent dans la plaine qu'arrose l'Adda; & sur le champ elles en vinrent aux mains avec fureur. Le combat fut opiniâtre, & le carnage affreux. Enfin les bataillons d'Odoacre, enfoncés de toutes parts, prirent la fuite, & abandonnerent la victoire au roi des Goths, qui, de ce jour, prit le titre de Roi d'Italie. Le 11 Août 490 de J. C.

ADIGE. (*bataille de l'*) Le comte Widin, seigneur Goth, un de ceux qui s'étoient établis en Italie, du consentement de l'empereur Justinien, se révolta contre son bienfaiteur, & prit les armes. N'ayant pas des troupes assez nombreuses, il demanda du secours au général des François, nommé *Amingh*, qui se rendit à ses prières, & vint le joindre sur les rives de l'Adige. L'un & l'autre se disposèrent à passer le fleuve, pour attaquer Narsès campé sur l'autre bord. Le général Romain, voulant détacher les François du parti des Goths, envoya prier Amingh de se retirer. Le Barbare, montrant son javelot d'un air fier, répondit qu'il ne le quitteroit pas tant qu'il lui resteroit un bras pour le lancer. Sur ce refus présomptueux, Narsès attaque les Alliés, & les taille en pièces. Il fait prisonniers les deux généraux; envoie Amingh à Constantinople, & fait trancher la tête au perfide Widin. *L'an 563.*

ADIS. (*bataille & prise d'*) Les Romains, vainqueurs à Ecnomo, entrèrent dans l'Afrique, sous les auspices du célèbre Régulus, à qui l'on avoit laissé le commandement de l'armée. Ce général s'avança vers Adis, une des plus fortes places du pays; &, résolu d'en faire la conquête, il en forma le siège. Aussi-tôt les Carthaginois volèrent au secours de cette importante ville qui servoit de boulevard à leur patrie. Ils se postèrent sur une colline où leur cavalerie & leurs éléphants ne pouvoient leur être que fort incommodes. Le chef des Romains profita de cette faute. Il tomba sur eux; les mit en déroute

& pilla leur camp. Ce nouveau triomphe le rendit maître d'Adis & de toutes les contrées voisines. Plus de quatre-vingt villes ou bourgs se rendirent ; & , ce qui valoit mieux encore , il emporta Tunis , qui n'étoit éloignée de Carthage que de quatre ou cinq lieues.

L'allarme fut grande dans cette capitale. On n'avoit personne à opposer à Régulus , qui se dispoisoit à investir la place. Dans cette cruelle extrémité , il fallut songer à la paix qui devenoit indispensable. On envoya des députés aux Romains , pour traiter avec eux , tandis qu'on alloit offrir le commandement des troupes au Lacédémonien Xantippe , guerrier fameux dans son pays & dans toute la Grèce. Régulus voulut parler en maître. Il proposa des conditions dures , qui asservissent Carthage. Les ambassadeurs , prosternés à ses pieds & fondant en larmes , le conjuroient , au nom des dieux , de traiter leur patrie avec plus de clémence. « Entre » ennemis , leur dit-il d'un ton fier & terrible , il faut vaincre , ou recevoir la loi du » vainqueur. » On se sépara sans rien conclure. Cependant Xantippe , que Carthage attendoit comme son libérateur , arriva dans cette ville , & fixa sur lui tous les regards. Sa présence & ses conseils , sa vigilance & sa valeur rallumerent le courage éteint des Carthaginois ; & la discipline militaire , qu'il rétablit dans toute sa vigueur , fit concevoir les plus flatteuses espérances. Elles ne furent point trompées. Xantippe sortit à la tête de douze mille hommes de pied , quatre mille

B iv

chevaux & cent éléphants ; & , profitant de l'ardeur de ses troupes , il présenta la bataille aux Romains. Il rangea ses guerriers dans une plaine favorable à ses éléphants & à sa cavalerie , plus forte & plus adroite que celle de l'ennemi. Régulus , dont l'infanterie étoit plus nombreuse , devoit , par une raison semblable , chercher les montagnes & les hauteurs ; mais ses soldats , méprisant le général Grec , & des troupes qu'ils avoient tant de fois vaincues , demandèrent la bataille avec de grands cris. Régulus , comptant aussi sur la fortune qui l'avoit si bien servi jusqu'à ce jour , n'eut pas la force de leur résister. On donne le signal de part & d'autre. Xantippe fait avancer ses éléphants , pour enfoncer les rangs des ennemis. Ceux-ci les reçoivent en frappant sur leurs armes , & en jettant des clameurs effrayantes , pour intimider les terribles animaux. En même tems , la cavalerie Carthaginoise fond sur les Romains qui ne peuvent soutenir l'impétuosité de son choc. Alors la déroute devient générale. Régulus est fait prisonnier avec près de cinq cens hommes , après avoir perdu trente mille soldats Romains & Alliés. Ce général illustra ses fers , & s'immortalisa par la constance avec laquelle il souffrit une mort cruelle & barbare.

255 avant J. C.

ADRANA. (*journée d'*) Germanicus , si fameux par ses vertus & par l'attachement des Romains pour sa mémoire , voulant écraser les Germains , ces fiers & indomptables ennemis de l'Empire , leur livra bataille sur les bords de l'Adrana , aujourd'hui l'Eder.

Dès le premier choc, les Barbares prirent la fuite. Les Romains, victorieux & maîtres du pays, brûlerent Mattium, capitale de la nation, que l'on croit être aujourd'hui Marpourg, & firent le dégât dans la campagne, sans que l'ennemi, si bien humilié, osât se montrer davantage. Pour le tenir en respect, Germanicus lui opposa Cécina, son lieutenant, avec quatre légions. *L'an 15 de J. C.*

ADRUMET. (*prise d'*) Les Maures, après avoir défait, dans un grand combat, Himérius, commandant des Romains en Afrique, le menacerent de le tuer, s'il ne les rendoit maîtres d'Adrumet. Ils s'approcherent de cette ville; &, s'étant arrêtés à quelque distance, ils envoyèrent le capitaine captif, avec des soldats, dire aux habitans que Jean, fils de Sifinniole, avoit taillé en pièces l'armée des Maures, & qu'il alloit arriver avec une grande multitude de prisonniers. Pour les mieux tromper, on fit paroître à leurs yeux quelques Barbares chargés de chaînes. Ils ouvrirent leurs portes à Himérius; &, son escorte s'en étant saisie, les Maures, vainqueurs par ce stratagème, accoururent en foule; pillèrent la ville, & y laissèrent garnison. Peu de tems après, un prêtre, nommé Paul, ayant obtenu de Sergius, gouverneur de Carthage, une troupe de quatre-vingt soldats, eut l'adresse de remettre les Romains en possession d'Adrumet. Il rassembla grand nombre de vaisseaux & de barques qu'il chargea de paysans & de matelots déguisés en soldats; &, lorsqu'il fut

devant la ville, il fit dire aux habitans que le commandant leur envoyoit une armée nombreuse pour les mettre en liberté. Cette nouvelle remplit la ville de joie, & glaça d'effroi la garnison. Paul, sans donner le tems ni aux uns ni aux autres de reconnoître la vérité, entre dans le port à pleines voiles ; fait main-basse sur les Maures qui n'osent même se défendre, & se rend maître de la place. *L'an 543.*

ADUATIQUES. (*défaite des*) Une peuplade de Gaulois, nommés *Aduatiques*, ayant appris la défaite des Nerviens, leurs voisins, près de la Sambre, se cantonna dans la principale ville du pays, pour y attendre César. Dès que l'armée Romaine se présenta devant la place, ils firent quelques sorties très-vives, & capables de persuader qu'il seroit difficile de les vaincre. Mais bientôt une ligne de contre-vallation de douze pieds de profondeur sur quinze mille pas de circuit, & par-tout fortifiée de redoutes, les renferma dans leurs murs. En même tems, on dressoit les machines pour faire les approches, & César faisoit construire une vaste tour de bois ; c'est ce qui fixa sur-tout l'attention des Barbares. D'abord ils se moquerent d'un projet qui leur paroissoit ridicule. « Quoi ! des hommes aussi petits auroient des bras & des forces suffisantes pour placer sur les murailles cet énorme colosse ! » Mais bientôt cette citadelle mobile se remue, s'approche, & vient menacer la ville. A ce spectacle nouveau, la crainte s'empare de tous les cœurs. Les Gaulois, vaincus sans combattre, en-

voient des députés à César, & reconnoissent l'Empire de Rome. 57 avant J. C.

AGNADEL. (*bataille d'*) Louis XII, roi de France, ayant déclaré la guerre aux Vénitiens, entra sur les terres de ces républicains, au commencement du mois de Mai 1509, à la tête d'une armée de trente mille hommes, y compris six mille Suisses, & deux mille chevaux. Celle des ennemis, conduite par Nicolas des Ursins, comte de Pétigliane, & Barthelemi d'Alviane, étoit aussi de trente mille fantassins & de deux mille cavaliers. Après différentes marches & divers succès, ces deux grands corps se rencontrèrent, le 14, près du village d'Agnadel, & se disposèrent à la bataille qu'ils ne pouvoient éviter. D'Alviane, malgré l'avis de son collègue, engagea l'action, & fut reçu par l'avant-garde Française. Bientôt le combat devint général. Il fut long & terrible. La victoire balançoit, sans pouvoir se fixer pour aucun des deux partis. Tout étoit dans une confusion affreuse. Les bataillons François & Vénitiens s'entre-choquoient sans pouvoir presque se reconnoître; &, dans ce tumulte horrible, le soldat avoit peine à distinguer la voix & l'ordre de son général. Louis, sans ménager sa personne, s'exposoit au plus grand feu. Quelques courtisans le suppliant de considérer les dangers qu'il couroit : « Rien, » rien, leur répondit-il; je n'en ai point de » peur; & quiconque en aura peur, qu'il se » mette derriere moi : il n'aura point de » mal. » Ce prince avoit eu la précaution de placer son artillerie parmi des brossailles,

afin que l'ennemi ne fût pas en garde contre son feu. Il la fit tirer fi à propos & avec tant de succès, qu'elle éclaircit en peu de tems les bataillons Vénitiens, & les mit en défordre. Alors la gendarmerie Françoisse, la plus redoutable de l'Europe, profitant de la confusion où étoient les ennemis, tombe sur eux de tous côtés; les enfonce, & les met en fuite. Dans ce moment, d'Alviane, qui combattoit au plus fort de la mêlée, fut renversé de dessus son cheval, & reçut un coup de lance, dont il perdit un œil. La chute de ce brave capitaine acheva la déroutte de ses troupes. Il se rendit prisonnier au seigneur de Vandenesse. Sur ces entrefaites, le comte de Pétigliane, qui n'avoit pas voulu se trouver au commencement de la bataille, parut à la tête de sa cavalerie; mais, voyant que tout étoit perdu, il alla chercher un asyle dans Vaila.

Dans cette célèbre journée, les Vénitiens perdirent près de quinze mille hommes; & la victoire ne coûta pas cinq cens soldats au monarque François. Ce prince demeura maître du champ de bataille, du bagage des ennemis, & de trente-six pièces de canon, sur chacune desquelles étoit gravé un lion, avec ce mot : *Marco*. Dès que Louis se vit triomphant, il descendit de cheval; rendit au Dieu des armées ses actions de grâces, &, quelque tems après, fit bâtir au même endroit une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge, sous le nom de *Sainte Marie de la Victoire*. Ce monument, si digne de la piété d'un roi très-Chrétien, subsiste encore au-

jourd'hui. D'Alviane fut présenté au roi ; & , dans le tems qu'il faluoit ce prince , on entendit sonner brusquement l'alarme dans le camp des François. Louis en avoit donné l'ordre , afin de rallier ses soldats ; mais , feignant d'être surpris : « Qu'est-ce , dit-il , seigneur Barthelemi ? Vos gens sont difficiles » à contenter. Ils veulent en tâter une » conde fois. » ... Sire , reprit d'Alviane , » s'il y a plus fait d'armes aujourd'hui , il » faut que vos gens s'entre-battent ; pour les » nôtres , vous les avez gouvernés de manière que de quinze jours ne les verrez en » face. » Le roi lui dit qu'il eût bonne patience , & qu'il auroit bonne prison.

AGRIA. (*sièges d'*) Les Turcs , s'étant jettés dans la Hongrie , vinrent camper sous les murs d'Agria , ville importante , qu'ils attaquèrent avec fureur. Les assiégés leur opposèrent un courage invincible ; & , dans cette expédition célèbre , les femmes , animées d'un beau zèle , disputèrent aux hommes la gloire de défendre la patrie. Elles portoient aux guerriers de l'huile , de la poix , de l'eau bouillante , que l'on versoit sur les infidèles qui vouloient escalader les remparts. L'une , s'avancant avec une pierre qu'elle vouloit jeter sur les Turcs , fut atteinte par un boulet de canon , qui lui emporta la tête. Sa fille , la voyant tomber à ses côtés , prit la pierre ; la lança contre les ennemis ; courut en fureur au milieu d'eux à travers la brèche ; en tua plusieurs ; en blessa d'autres , & sacrifia sa vie à la vengeance de celle dont elle l'avoit reçue. Une de ses concitoyennes ,

combattant sur le parapet, vit son gendre renversé par terre d'un coup de feu, & dit à sa femme d'emporter le cadavre, pour lui rendre les derniers devoirs. « Il en est un autre plus pressant, répondit-elle ; c'est de » défendre la religion & la patrie. Celles-ci » doivent passer devant la tendresse ; & je » leur donnerai jusqu'à la dernière goutte de » mon sang. » Les officiers, qui commandoient dans la place, n'eurent point de motifs plus puissans pour animer les soldats, que de leur proposer l'exemple de ces femmes courageuses, qu'ils avoient sans cesse devant les yeux. Cependant ni la valeur de ces braves Amazones, ni les efforts des guerriers qui partageoient leurs exploits, ne purent empêcher les Ottomans d'entrer dans la ville. Ils y commirent les plus grands excès ; & , après en avoir réparé les fortifications, ils en firent une place capable de protéger leurs autres conquêtes. *L'an 1566.*

Ils y furent assiégés, en 1687, par l'armée de l'empereur Léopold, & firent une si brave résistance, que les Allemands furent obligés de changer le siège en blocus. Il fut long & pénible ; & la garnison, qui, durant sept mois entiers, subsista sans pain, n'évacua la place qu'à la dernière extrémité, & parce que les révolutions, qui ébranloient le trône des Sultans, la laissoient sans ressources.

AGRIGENTE. (*sièges d'*) 1. L'ambition & l'avidité ayant conduit les Carthaginois en Sicile, Annibal, leur général, ouvrit la campagne par le siège d'Agrigente, l'une des villes les plus fortes & les plus opulentes de

cette île. On fit des levées & des terrasses, pour la construction desquelles on abbatit tous les tombeaux qui se trouverent dans les environs. Bientôt après, la peste se mit dans l'armée; &, devenant, de jour en jour, plus terrible, ce fléau destructeur tua des milliers de soldats. Annibal lui-même perdit la vie, & laissa, par sa mort, le commandement à Imilcon, son lieutenant. Le peuple, toujours aveugle dans ses raisonnemens, toujours extrême dans sa conduite, crut aussi-tôt que le ciel vengeoit l'insulte faite aux morts. Tout le camp se mit en prières. On fit couler le sang des victimes, pour appaiser le courroux des dieux; &, afin de rendre plus efficaces ces cérémonies religieuses, on immola un enfant à Saturne, suivant la superstition inhumaine de Carthage. Cependant la famine, non moins redoutable que la peste, désoloit les assiégés qui, se voyant sans espérance & sans ressources, se déterminèrent enfin à quitter leur patrie. La nuit suivante fut marquée pour le départ; & ce ne fut qu'en tremblant qu'on vit arriver cet instant funeste. Jamais spectacle ne fut plus touchant; jamais désolation ne fut plus grande. Les infortunés Agrigentins gémissaient d'acheter à ce prix la conservation d'une vie malheureuse. Ce qui mettoit le comble à leur douleur, étoit l'indispensable nécessité d'abandonner à la merci d'un ennemi cruel les vieillards & les malades qui ne pouvoient ni fuir ni se défendre. Ces déplorables exilés furent reçus à Gêla, ville la plus prochaine; & le tendre accueil qu'on leur fit fut seul capable de cal-

mer un peu la violence de leur désespoir. Le lendemain, les Carthaginois entrèrent dans la ville; égorgerent tous ceux qui n'avoient pu s'expatrier, & firent un immense butin. 409 avant J. C.

2. Dans la première guerre Punique, Agrigente, dont les troupes de Carthage avoient fait leur place d'armes, fut attaquée par les Romains qui s'en rendirent maîtres après un siège de sept mois, durant lequel ils souffrirent beaucoup, & une victoire sanglante remportée sur Hannon qui venoit au secours des assiégés. 262 avant J. C.

Quelques années après, dans la même guerre, une flotte Romaine ayant été ruinée par une tempête, les Carthaginois vinrent se présenter devant Agrigente qu'ils prirent en peu de jours, & qu'ils ruinèrent de fond en comble. Cependant elle se releva dans la suite; & c'est encore à présent une fort jolie ville, située sur une colline à trois milles de la mer, & nommée *Agrigento*, ou *Gergenti*.

AHGRIM. (*bataille d'*) Le roi de France, voulant soutenir le parti chancelant du roi Jacques, envoya en Irlande le comte de Saint-Ruth, autrefois page du maréchal de la Meilleraie, & devenu, depuis la mort de ce capitaine, le mari de conscience de la maréchale. Cet officier avoit donné plus d'une fois des marques de valeur & de courage; mais son expérience étoit médiocre: aussi, dès qu'il eut rencontré les Anglois près d'Ahgrim, place située sur les bords du Suc, il engagea le combat, se croyant invincible à

à la tête d'une armée de François. Il paya cher cette présomption aveugle. Il fut battu le 22 de Juillet 1691, & laissa, par sa mort, les ennemis maîtres de ses bagages & du champ de bataille.

AIGUILLON. (*siège d'*) Le duc de Normandie, fils de Philippe de Valois, s'étant mis à la tête des troupes Françaises, s'avança vers Aiguillon, dont les Anglois s'étoient emparés, & forma le siège de cette importante ville située sur le confluent de la Garonne & du Lot. La nature & l'art l'avoient fortifiée de concert. Une brave garnison, commandée par le comte de Pembroke & le vaillant Mauny, la mettoit en état de faire une longue résistance. Le duc avoit fait serment de ne point décamper qu'il ne s'en fût rendu maître : aussi n'oublia-t-il rien pour n'être point parjure. Pendant une semaine entière, il se donna régulièrement quatre assauts par jour. Quatre fois on construisit un pont sur la Garonne, & quatre fois les assiégés détruisirent cet ouvrage. Toutes les machines de guerre, alors en usage, furent employées sans succès. Enfin le général François, toujours attaquant & toujours repoussé, fut contraint d'attendre de la famine une victoire que ne pouvoit lui procurer son bouillant courage. Il envoya demander au roi son pere la permission de demeurer devant la place, & de la tenir bloquée jusqu'à ce qu'elle se fût rendue. Mais l'invasion du roi d'Angleterre, Edouard IV, dans les provinces de France, l'obligea d'abandonner son entreprise, pour voler au secours de sa patrie

menacée des plus grands désastres. Ce siège porta le deuil dans la maison royale des ducs de Bourgogne. Philippe, fils d'Eudes, duc actuel, voulant franchir un fossé, pour former quelque attaque, son cheval se cabra & se renversa sur lui. La violence de cette chute lui causa la mort. Il ne laissa qu'un fils en bas âge, en qui finit la première branche de son auguste famille. *An de J. C. 1345.*

AINADIN. (*bataille d'*) La ville de Damas étoit vivement serrée par une armée de Sarasins. L'empereur Héraclius, qui vouloit conserver cette importante place, leva de nouvelles troupes; mit à leur tête Verdan, gouverneur d'Emesse, & les fit marcher au secours de la ville assiégée. Ces guerriers, qui portoient dans leurs mains l'espérance & le salut de l'Empire, vinrent camper dans une plaine voisine de Damas, nommée le *Champ Ainadin*. Les Musulmans, conduits par le célèbre Khaled, s'approchèrent aussitôt des Chrétiens dont le nombre étoit de soixante-dix mille hommes, &, dès le point du jour, se préparèrent au combat. La multitude & la bonne contenance des Romains donnerent à Khaled de vives inquiétudes. Il demanda à ses gens lequel d'entr'eux voudroit aller reconnoître les ennemis, pour lui rapporter la manière dont ils étoient rangés, & quelles étoient leurs principales forces? Dézar-Ebn-Alazouar, toujours prêt quand il s'agissoit de quelque coup hardi, offrit ses services, & partit à l'instant. Verdan, qui l'aperçut, se doutant de ce qu'il venoit faire, choisit trente cavaliers auxquels il ordonna

d'aller arrêter ce téméraire , & de l'amener à ses pieds. Ils partent comme des éclairs , & fondent sur le Sarafin. A leur approche, Dérrar prend la fuite. Les Romains le poursuivent ; & déjà ils étoient loin de leur camp , lorsque le brave Musulman fait volte-face , & se jette tout-à-coup sur eux avec la fureur d'un lion affamé. Le premier qu'il frappe expire d'un coup de lance. Un autre s'approche : il lui perce le cœur. Un troisième veut le saisir : il l'immole à sa vengeance. Enfin il jette une telle épouvante parmi ces trente guerriers , qu'il en démonte dix-sept , & met les autres en déroute. Il revint triomphant vers son général qu'il remplit de confiance par le récit de sa victoire.

Aussi-tôt Khaled range son armée en bataille , & présente à ses soldats les plus puissans motifs. « Combattez vaillamment , leur » disoit-il , & prenez généreusement la défense de la religion. Gardez-vous bien sur- » tout de prendre honteusement la fuite : » l'enfer seroit votre partage. Vaincre ou » mourir , c'est le devoir d'un vrai Croyant. » Tenez-vous serrés les uns contre les autres , & ne faites aucune attaque sans en » avoir reçu l'ordre. » Après cette courte harangue , Caulah & Oféirah , suivies d'un grand nombre d'autres femmes de la première qualité , supplierent le général de leur permettre de partager les périls & la gloire de cette journée. Khaled donna des éloges à cette résolution généreuse , & plaça ces braves Amazones à la queue de ses bataillons , pour tuer les Musulmans qui prendroient la fuite.

On s'approcha de part & d'autre ; les Chrétiens , au son des instrumens militaires ; & les Infidèles , en répétant sans cesse cette profession de foi : « Dieu seul est Dieu ; » Mahomet est son apôtre. » Avant d'en venir aux mains , Verdan fit faire au Barbare des propositions avantageuses ; mais Khaled les refusa d'un ton fier : « Point de paix , ré- » pondit-il , si vous ne vous rendez Musul- » mans , ou tributaires. » L'armée Romaine avoit le vent à dos ; ce qui étoit un grand avantage , parce que , dans cette vaste contrée , il s'éleve d'épais tourbillons de poussière. Khaled fit plusieurs évolutions pour obvier à cet inconvénient ; mais , pendant qu'il prenoit ses mesures , les archers Arméniens attaquèrent ses troupes , & l'obligèrent de donner le signal. Le combat alors devint terrible , & la terre fut , en un instant , jonchée de morts & de mourans. Les Sarasins , qui , dans les batailles , voyoient le paradis ouvert , prodiguoient leur vie ; bravoient les plus grands dangers ; se rioient de la mort même. Ils avoient l'avantage , lorsque le général Romain envoya proposer une suspension d'armes jusqu'au lendemain. Il offroit d'avoir avec Khaled une conférence , à la vue des deux armées. Son dessein étoit de placer une embuscade , pour se saisir du capitaine Musulman ; mais il fut trahi par le héraut même , qui découvrit à Khaled la perfidie de son ennemi. Sur cet avis , Khaled accepte la conférence , & , pendant la nuit , envoie dix Sarasins , sous les ordres de l'intrépide Dérar , à l'endroit où l'on avoit placé

l'embuscade. Lorsque cet officier en fut proche, il commanda à ses gens de se tenir tranquilles, pendant qu'il iroit lui-même observer la situation des ennemis. Il se mit tout nud; &, s'armant de sa seule épée, il se traîna doucement par terre, jusqu'à ce qu'il arrivât assez près des soldats Chrétiens, pour les entendre ronfler. Ils étoient tous yvres & plongés dans un profond sommeil. Dans le moment, Dézar fait venir ses compagnons; & les Romains sont égorgés sans presque s'en appercevoir. Les vainqueurs, après avoir dépouillé leurs victimes, & s'être revêtus de leurs habits, pour n'être point reconnus, restèrent cachés dans le lieu même de leur victoire, suivant les ordres de Khaled. Dès le lever de l'aurore, après avoir fait la priere publique, ce général se mit en devoir d'attaquer les Chrétiens. Déjà il alloit fondre sur leurs bataillons, lorsque Verdan lui dépêcha un cavalier qui, s'étant avancé devant l'armée infidèle, s'écria : « Ecoutez, » Arabes ! Est-ce là agir de bonne foi ? » Avez-vous oublié l'accord que vous fîtes hier avec nous ? » ... Comment, répondit Khaled, est-ce que vous m'accusez de violer ma promesse ? » ... Mon général, repartit le cavalier, s'attend que vous tiendrez votre parole, & que vous irez le joindre pour traiter de la paix. » ... Allez lui dire, repartit Khaled, que j'y vais dans le moment. »

Un instant après, Khaled aperçut Verdan qui s'avançoit sur une mule très-richement enharnachée, & ornée de chaînes d'or

& de pierreries. « Tout cela, dit-il, sera
» bientôt à nous, s'il plaît à Dieu. » Quand
les deux généraux furent près l'un de l'autre,
ils mirent pied à terre ; & , Verdan ayant
choisi un gazon voisin de l'endroit où étoit
l'embuscade , ils s'affirent sur l'herbe , pour
conférer ensemble. Mais le capitaine Romain
tenoit toujours la main sur la poignée de son
épée, de peur que l'infidèle , par un mouve-
ment soudain de son enthousiasme , ne se
jettât sur lui pour lui donner la mort. Verdan
fit un discours plein d'invectives & de repro-
ches , qu'il finit par dire : « Si vous voulez
» peu de chose , nous vous l'accorderons vo-
» lontiers. » Ces dernières paroles enflam-
merent le courroux de Khaled. « Malheur à
» toi , chien de Chrétien , s'écria-t-il ! Tu
» demandes la paix , & tu veux faire la loi ?
» Sois Musulman , ou tributaire , sans quoi
» point de traité. Veux-tu combattre ? Nous
» sommes seuls : mesurons-nous ensemble. »
Aussi-tôt Verdan se leva ; mais , comme il se
fioit sur l'embuscade , il ne se pressa pas de
tirer son épée. Khaled le saisit incontinent ; le
secoua ; le tourna de tout côté. Alors le mal-
heureux Chrétien se mit à crier : « A moi !
» cet Arabe m'a saisi. » A ces mots , ceux
qui se tenoient en embuscade accoururent.
Verdan se crut délivré ; mais quel fut son
désespoir , lorsqu'il reconnut Dérar ! « Au
» nom de Dieu , dit-il à Khaled , en se jet-
» tant par terre , & poussant des cris horri-
» bles , ne me livrez pas entre les mains de
» ce démon qui a tué mon fils , & faites-
» moi quartier ! » ... Il n'y a point de quar-

» tier, répondit Khaled, pour ceux qui ne
 » gardent point leur foi. Tu parlois de paix,
 » & tu cherchois à me tuer en trahison? »
 A peine eut-il proféré ces paroles, que Dé-
 rar fit sauter la tête au général Romain. On
 la mit toute sanglante au bout de la lance
 de Khaled, & l'on attaqua sur le champ les
 Chrétiens. Le combat, ou plutôt le carnage,
 dura jusqu'au soir. Cinquante mille Romains
 demeurèrent sur la place : le reste prit la fuite ;
 & les Sarasins, qui ne perdirent que quatre
 cens soixante-quatorze soldats, firent un bu-
 tin immense. *Le 25 Juillet 633.*

AIRE. (*prise d'*) Louis XI, voulant
 pousser ses conquêtes dans l'Artois, rassem-
 bla ses troupes, & mit à leur tête le maré-
 chal Desquerdes. Ce général avoit formé des
 liaisons secrètes avec Cohem, gouverneur
 de la ville d'Aire, qu'il vouloit emporter. Il
 convint avec lui de distribuer à la garnison
 trente mille écus ; de lui faire à lui-même
 une pension de dix mille écus, & de lui don-
 ner le commandement d'une compagnie de
 cent lances, s'il vouloit lui livrer la place.
 Cohem aimoit l'argent. Ces propositions
 étoient séduisantes. Il les accepta sans peine.
 Mais, pour sauver les apparences, le maré-
 chal Desquerdes & le maréchal de Gié vin-
 rent assiéger la ville avec une armée de vingt
 mille hommes & une formidable artillerie.
 Le siège dura huit jours ; & Cohem parut ne
 se rendre que lorsque la place sembloit pou-
 voir être emportée d'assaut. Il s'attendoit à
 recevoir le prix de sa perfidie ; mais on le
 méprisa, dès qu'il fut inutile. Il mourut errant,

pauvre & deshonoré. C'étoit tout ce que méritoit ce traître. 1482.

AKREBAH. (*bataille d'*) Après la mort du fameux Mahomet, son exemple & le succès de ses impostures firent éclore une foule de prophètes qui, s'armant, comme lui, de l'épée pour attester leur mission, essayèrent de détruire son ouvrage. Le plus célèbre de ces sectaires, & le plus redoutable, parce qu'il étoit soutenu d'une multitude de fanatiques, fut Mosséïlamah. Ses progrès furent si rapides, qu'Aboubekre, successeur du grand prophète, craignant une révolution, fit marcher contre l'imposteur une armée de quarante mille hommes, tous Musulmans, sous les ordres de Khaled, le fléau des rebelles, des apostats & des faux prophètes. Ce général joignit les ennemis dans un endroit nommé *Akrebah*. On en vint aux mains. Les disciples de Mahomet furent d'abord vaincus & mis en fuite, avec perte de douze cens hommes. Mais cet échec ne fit qu'enflammer leur courage. Ils revinrent à la charge avec fureur. La terre fut inondée de sang. On s'immoloit sans reculer. On vouloit vaincre, ou périr les armes à la main. Enfin Mosséïlamah, dont l'exemple & les discours soutenoient les soldats, ayant été tué d'un coup de lance, laissa, par sa mort, la victoire aux Musulmans. Ils tuèrent dix mille ennemis; obligèrent le reste de leur armée à reconnoître la loi de Mahomet, & revinrent à Médine, chargés d'un riche butin. 632 de J. C.

ALAND. (*combat de l'isle d'*) Le Czar Pierre le Grand, voulant conquérir l'isle

d'Aland , située dans la mer Baltique , à douze lieues de Stockholm , vint mouiller , le 15 de Juillet 1714 , à la hauteur de cette île , avec une flotte composée de trente vaisseaux de ligne , de quatre-vingt galeres & de cent demi-galeres. Elle portoit vingt mille guerriers. La flotte Suédoise , moins forte des deux tiers , & commandée par le vice-amiral Erinchild , rencontra , le 16 , celle des Moscovites , & combattit durant trois heures. Pierre , qui vouloit signaler son courage , & former son peuple par ses exemples , s'attacha au vaisseau du général ennemi , & s'en rendit maître , après une défense opiniâtre. Il en prit encore trois autres de moindre grandeur , avec une frégate & six galeres ; & , fier de ce premier succès sur mer , il vint triompher dans sa capitale.

ALBE. (*guerre d'*) Au commencement du règne de Tullus Hostilius , C. Cluilius , dictateur d'Albe , jaloux de la longue prospérité des Romains , entraîna sa patrie dans une guerre qui lui devint funeste. Depuis longtemps , l'envie de dominer avoit éteint dans le cœur des deux peuples les sentimens d'union qu'une même origine auroit dû leur inspirer. Ils se préparèrent au combat en freres ennemis. Ils étoient près de répandre un sang qui devoit leur être cher , lorsque la nouvelle , que des ennemis communs se disposoient à profiter de leurs divisions , suspendit leurs fureurs , & fit chercher un moyen plus simple de décider la querelle. On convint de choisir trois champions , de part & d'autre ; & la condition du combat fut que l'autorité

souveraine demeureroit à celle des deux républiques, dont les citoyens seroient vainqueurs. Les Horaces & les Curiaces, noms célèbres dans l'Histoire de Rome, tous six fils des deux sœurs, & cousins-germains, furent choisis, des deux côtés, pour ce fameux combat. Ces généreux athlètes s'avancent fièrement dans l'arène, portant dans leurs mains le sort de leurs patries, & dans leurs cœurs le courage de deux grandes armées. Les deux peuples, suspendus entre l'espérance & la crainte, suivent tous leurs mouvemens. Chaque coup qu'ils se portent fait éprouver à tous les spectateurs des sentimens opposés. Enfin les trois Curiaces sont blessés; mais il en coûte la vie à deux des Horaces. Le troisième, qui n'avoit aucune blessure, se trouvant seul contre trois, prend la fuite. Les Romains se croient vaincus. La tristesse & la honte sont peintes sur leurs visages. Les Albains, au contraire, poussent des cris d'allégresse, &, du geste & de la voix, encouragent leurs combattans à terminer leur victoire par la mort d'un ennemi timide. Leur joie fut courte. Horace, qui n'avoit fui que pour séparer ses adversaires, tombe tout-à-coup sur eux; les tue l'un après l'autre, &, par ce triple succès, fait triompher sa patrie. Ainsi fut soumise à la domination Romaine la ville d'Albe, après quatre cens quatre-vingt-sept ans de gloire, après avoir vu sortir Rome même de son sein. Bientôt après, elle fut entièrement détruite, par ordre de Tullus Hostilius, pour la punir d'avoir essayé de secouer le joug; & tous ses habitans furent

incorporés au peuple Romain. 667 avant J. C.

ALBE-ROYALE. (*sièges d'*) 1. Les Turcs, s'étant répandus dans la Hongrie, sous la conduite de Soliman II, vinrent se présenter en 1543 devant la capitale de ce royaume, pour en former le siège. Albe-Royale, située sur la *Sarvite*, étoit défendue par les marais qui l'environnent, & par des remparts soutenus, de distance en distance, par de forts bastions. La garnison n'étoit pas considérable; mais, secondée par la bourgeoisie que des combats continuels avoient rendue guerrière, elle pouvoit résister long-tems aux efforts des infidèles. Le Grand-Seigneur plaça son camp sur le bord d'un petit lac voisin de la ville, afin que ses troupes n'eussent point à craindre la disette d'eau, souvent plus ordinaire dans ce pays fangeux, où les eaux se corrompent facilement, que la famine même. A son approche, un grand tumulte s'éleva dans la place. Les uns vouloient brûler les fauxbourgs, afin que les Turcs ne pussent s'y retrancher; & cette résolution étoit fort sage. Les autres, en plus grand nombre, intéressés à la conservation de ces quartiers, prétendirent qu'on ne pouvoit les détruire, sans ruiner la plus grande partie des citoyens. Ces derniers soutinrent leur opinion avec tant de chaleur, que Barcoc, gouverneur de la ville, craignant une sédition, fut obligé de l'approuver malgré lui. Aussi-tôt on se hâta de fortifier ces fauxbourgs, & l'on y plaça les plus grosses pièces d'artillerie. A peine ce grand ouvrage étoit-il achevé, que les Ottomans commencèrent leurs attaques du côté de la porte de Bude.

Elles furent terribles. Leur artillerie foudroyoit les remparts, en même tems que, par leurs fréquentes décharges de flèches & d'arquebuses, ils écartoient les assiégés qui avoient osé sortir. A l'abri d'une haie qu'ils avoient formée avec des rameaux & des roseaux, ils s'approcherent de l'un des principaux bastions qui servoient d'appui aux murailles, & vinrent à bout de le miner. Les habitans, qui s'apperçurent du danger qui les menaçoit, s'empressèrent à l'envi de le prévenir par une contre-mine. Hommes, femmes, enfans, vieillards, tous les citoyens prirent la bêche. Les religieux même abandonnerent la pieuse oisiveté des cloîtres pour partager les fatigues publiques & la gloire de défendre la patrie, si peu connue de ces saints fainéans. En peu d'heures, le travail fut achevé; & toute la ville en concevoit les plus grandes espérances. Mais à peine y eut-on mis la poudre nécessaire, que le feu prit sans qu'on sçache comment; & ce funeste accident, loin d'être nuisible aux ennemis, fit perdre le jour à plusieurs citoyens. Enfin, le 29 d'Août, Soliman fit donner un assaut général. Il fut opiniâtre, & dura trois heures entières. Jamais on ne combattit avec tant de fureur; & jamais la victoire ne fut plus long-tems disputée. Elle voloit avec la mort, de l'un à l'autre parti, sans se déclarer pour aucun. Cependant les Turcs, bravant tous les dangers, & méprisant les foudres de bronze qui tonnoient sur eux de toutes parts, vinrent à bout de s'établir sur ce bastion qu'ils avoient tant de fois inutilement attaqué. Ce

fut-là tout leur avantage. Ils échouèrent devant les autres fortifications que , pendant plusieurs jours , la brave résistance des assiégés rendit imprenables. Dans cet assaut meurtrier , une femme sur-tout se distingua par la valeur la plus intrépide. Postée sur le rempart au milieu des soldats , cette brave Amazone abbatoit avec une faulx la tête de chaque Turc que l'on forçoit de monter sur le bastion pour s'en emparer. Le 2 de Septembre , Soliman , qui avoit fait de nouveaux préparatifs , ordonna un second assaut. Les Turcs , sans pousser ces cris tumultueux qu'ils jettent avant la bataille , s'approcherent des remparts , & furent prêts à charger , avant même qu'on les eût apperçus. Il faisoit un brouillard épais , qui avoit dérobé leur marche aux assiégés , & qui fit régner dans tout le combat une confusion horrible. Quelques compagnies d'Allemands , ayant remarqué un corps de Janissaires , qui s'acheminoit en bataillon serré vers les murailles , se placèrent vis-à-vis de ce groupe ennemi , tenant leurs piques inclinées sur la pente du rempart ; en sorte qu'on en voyoit paroître les pointes au-dessus de cette fortification. Mais les Turcs les avoient prévenus ; en s'armant de gros rouleaux de bois. Dès qu'ils furent montés sur le rempart , ils les lancèrent avec tant de violence sur les Allemands , que ces derniers , blessés pour la plupart , furent contraints de prendre la fuite , & d'abandonner aux ennemis cette partie des fortifications. Bientôt tous les faubourgs furent emportés ; les Italiens , qui les défendoient , se réfugièrent vers la ville. On leur

en ferma les portes, de peur d'y laisser entrer avec eux les infidèles triomphans. Les Janissaires en firent un massacre horrible. Barcoc, sur le point de rentrer dans la place, fut immolé avec ces malheureux. Ceccolin, qui portoit un drapeau, fut le seul qui osa défendre sa vie. Ce brave officier, ayant entortillé son étendard autour de sa lance, en enfonça la pointe dans la poitrine désarmée des Turcs. Plusieurs tomberent sous ses coups, jusqu'à ce qu'accablé lui-même par le nombre, il termina ses jours par une mort glorieuse. Depuis ce moment, les Albains, qui jusqu'alors avoient montré tant de bravoure, perdirent courage, &, désespérant de pouvoir désormais résister à la puissance formidable de Soliman, ils songerent à se rendre. Ils envoyerent des députés à ce monarque, qui les reçut favorablement. On laissa sortir la garnison avec tous les honneurs de la guerre; & on ne lui ôta que les pistolets que les cavaliers portoient à l'arçon de leurs selles. C'étoit une invention nouvelle. Les Turcs en vouloient profiter.

Ces infidèles entrèrent dans Albe Royale, dont ils resterent paisibles possesseurs jusqu'au mois de Septembre 1601, que le duc de Mercœur, général des troupes de l'Empire, vint les attaquer dans leur conquête. D'abord cet habile capitaine fit donner l'assaut aux faubourgs. Ils furent pris d'emblée. Ensuite il s'approcha de la ville; foudroya les murailles, &, le treizieme jour du siège, força le Bacha de lui ouvrir les portes, & de se rendre avec sa femme, ses enfans & toute sa

famille. Les Ottomans eurent recours à mille artifices pour surprendre les François & les Allemands leurs vainqueurs ; mais leurs tentatives furent inutiles. A cette occasion, Thomas Artus, sieur d'Embéry, continuateur de Chalcondyle, fait, sur le caractère des Turcs, une petite digression assez singulière pour être présentée au lecteur curieux , d'autant plus qu'elle appartient au récit de ce siège. « La » franchise, dit-il, n'étoit point alors la vertu » des Turcs, ains au contraire, la feintise, la » dissimulation & l'hypocrisie. Tout juste au » dehors, tout méchant au dedans ; un agneau » & une colombe en apparence ; un loup & » un tigre, & ordinairement un renard sous » cette peau. Car ceux-ci, ayant filé doux » sous le bonheur de leurs adversaires, sça- » voient toutefois que le sucre de ce poison » laisseroit de l'amertume à la fin ; car le Ba- » cha, après la prise des fauxbourgs, prévoyant » de loin , avoit fait faire plusieurs mines en » divers lieux de la ville, lesquelles ils prirent » le tems de faire jouer, lorsque les vain- » queurs étoient les plus attentifs au pillage. » La première enleva le boulevard de Javarin ; » l'autre mina l'église cathédrale, en laquelle » étoient les sépultures des anciens rois de » Hongrie, de laquelle le duc de Mercœur » venoit de sortir, & en laquelle il avoit fait » chanter le *Te Deum*, pour action de grâces » de sa victoire. Mais, encore que cette église » fût renversée de fond en comble, toutefois » elle ne fit mal à personne, chacun s'étant » retiré avec le général. . . Nonobstant cette » trahison, le Bacha & ceux qui étoient en sa

» suite furent sauvés de la mort. Ils servirent
» seulement à l'entrée triomphale que le duc
» de Mercœur fit à Javarin. »

2. La perte d'Albe-Royale fut un coup de foudre pour la sublime Porte; & Mahomet III, qui siégeoit alors sur le trône de Constantinople, n'oublia rien pour la reprendre. Tant que le duc de Mercœur vécut, ses efforts furent inutiles. Ce prince vainquit une armée de vingt mille hommes qu'il envoyoit vers cette ville, quoiqu'il n'eût sous ses ordres que dix mille guerriers. Mais à peine cet illustre capitaine fut-il mort, que la fortune du Croissant sembla reprendre son ancienne supériorité. Le Grand-Seigneur fit attaquer la capitale de Hongrie, par Ibrahim Basla. Ce siège, qui dura un mois, fut aussi cruel que les précédens. Enfin, vers la fin d'Août, ou vers le commencement de Septembre 1602, les assiégés, qui s'étoient vaillamment défendus, battirent la chamade. On régla sur la brèche les articles de la capitulation. Mais, tandis que l'on concluoit le traité, les soldats, répandus dans la place, voyant avec douleur que les richesses des citoyens alloient tomber au pouvoir des infidèles, se mirent à piller; & ceux qui gardoient les murailles les abandonnerent pour en aller faire autant. Les Tartares s'en apperçurent, & entrèrent par la brèche. Les Turcs les suivirent; & le général Ottoman prétendit avoir droit de retenir la garnison prisonnière de guerre, pour avoir abandonné ses postes, avant le tems dont on étoit convenu pour l'évacuation de la ville.

3. En 1688, l'armée de l'empereur Léopold

pold reçut ordre d'attaquer Albe-Royale; & quoiqu'on fût alors au milieu de l'hyver, elle poussa les travaux du siège avec une ardeur inconcevable. Mais la résistance, qu'éprouverent les généraux Allemands, les obligea d'avoir recours au blocus. Il fut long; & les Turcs ne se rendirent que quand ils eurent entièrement consommé leurs munitions, le 29 du mois de Mai.

ALBIUM-INTÉMÉLIUM. (*prise d'*) Les soldats de la flotte qu'Othon avoit armée contre Vitellius, ayant fait une descente dans les plaines voisines des Alpes maritimes, y commirent d'horribles ravages. Ils se jetterent sur la ville d'Albium-Intémélium, nommée aujourd'hui *Vintimille*; la prirent, & assouvirent leur insatiable avidité aux dépens de ses malheureux habitans. Une femme avoit dérobé son fils à leur fureur. Les brigands, s'imaginant qu'elle avoit avec lui caché tout son or, voulurent, par la rigueur des tourmens, forcer cette mere tendre à déceler son fils. Elle leur montra son sein, & leur dit qu'ils devoient chercher dans cet asyle celui que poursuivoit leur aveugle barbarie; & les plus cruels supplices, continués jusqu'à la mort, ne purent tirer d'elle aucune parole qui démentît une si généreuse réponse. *De J. C. 68.*

ALCANTARA. (*prise d'*) Le roi de Portugal, persuadé de l'incapacité de ses généraux, avoit donné le commandement de ses troupes à milord Galloway, fils du marquis de Ruigny, réfugié en Angleterre. Ce capitaine, pour justifier le choix du monarque,

S. & B. Tome I.

D

s'approcha, le 16 d'Avril 1706, de la ville d'Alcantara. Le gouverneur avoit quatre mille cinq cens hommes de bonnes troupes, & pouvoit faire une longue & vigoureuse résistance. Mais, plus sensible à l'intérêt qu'à la gloire, il vendit la place & la garnison, dès que les ennemis parurent. Il consentit à se rendre prisonnier de guerre. S'imaginant ensuite qu'il couvrirait son intelligence, s'il sortoit par la brèche, il demanda qu'on en fît une. Pour lui donner cette satisfaction, Galloway fit battre la muraille pendant trois jours, au bout desquels le perfide sortit avec tous les honneurs militaires, & se rendit prisonnier.

ALCMAËR. (*siège d'*) Les rebelles de Flandre s'étoient emparés d'Alcmaër, l'une des plus anciennes & des principales villes du Waterland, éloigné de Harlem d'environ cinq lieues, & forte, comme presque toutes les villes de la Hollande, par sa situation au milieu des eaux & du terrain fangeux qui l'environne. Frédéric de Tolède, qui commandoit l'armée du roi d'Espagne, voulut rentrer dans cette importante place. Non loin de la ville étoit un petit fort construit sur un canal, par lequel les ennemis pouvoient aisément recevoir du secours. Le général Espagnol s'en rendit maître; &, ce succès ayant animé ses guerriers, il s'approcha des murailles, contre lesquelles il établit deux batteries. Elles firent un feu continuel, & le mirent bientôt en état de donner un double assaut par deux brèches différentes. Ce projet étoit sage. Il devoit partager les forces des révoltés, & peut-être les mettre dans la triste alterna-

tive de ne pouvoir ou de n'oser résister. Mais il ne put réussir ; car , le signal ayant été mal donné , l'harmonie des attaques fut interrompue , & les assiégés les repoussèrent sans peine. Durant cette action , qui se passa le 18 de Septembre 1573 , tout fut soldat dans la ville : hommes & femmes , vieillards & enfans , tous combattirent. Il n'y eut personne que le désespoir n'armât contre des tyrans que l'on redoutoit plus que la mort même. Après les avoir éloignés de leurs remparts , les bourgeois songerent à les chasser tout-à-fait , en inondant le pays. Le duc d'Albe , averti qu'on alloit couper les digues du Waterland , & que son armée & la Nort-Hollande seroient submergées , écrivit à son fils de se retirer ; & Frédéric abandonna son entreprise , le 11 d'Octobre.

ALÉRIE. (*prise d'*) Les isles de Sardaigne & de Corse avoient été soumises par les Carthaginois. Rome , ayant déclaré la guerre à ces fiers républicains , commanda au consul Cornélius d'entrer dans la Corse. Les habitans se sentoient de la nature de leur terroir inculte & sablonneux : leur caractère étoit dur & féroce. Ils ne pouvoient souffrir de maîtres ; & la liberté , c'est-à-dire une licence effrénée , qui peut oser impunément tout ce qu'elle veut , étoit leur idole. Le général Romain les vainquit en plusieurs rencontres , & vint mettre le siège devant Alérie , ville considérable , défendue par un peuple vaillant , mais dont le courage , trop impétueux , se précipitoit en aveugle. Aussi la sagesse de la discipline Romaine procura-t-elle une victoire

prompte & facile aux troupes de la république. Alérie fut forcée d'ouvrir ses portes ; & toutes les autres places de l'isle, intimidées par le sort de cette ville, se rendirent aux vainqueurs. 259 avant J. C.

ALEP. (*sièges d'*) 1. Rien ne pouvoit ou n'osoit résister à la valeur victorieuse des Sarasins. Déjà leurs triomphes rapides & multipliés leur avoient soumis une grande partie de la Syrie, lorsque leur armée vint porter la terreur dans Alep, sous la conduite d'Abou-Obéidah. Cette ville, l'une des plus célèbres, des plus riches & des plus peuplées de la province, avoit pour gouverneur Youkinna, que ses crimes, dans la suite, rendirent si fameux. Cet officier, qui résidoit dans le château le plus fort de toute la Syrie, avoit sous ses ordres douze mille hommes de bonnes troupes. Il se mit à leur tête pour combattre les Sarasins. Abou-Obéidah avoit fait prendre les devants à un détachement de mille hommes choisis, commandés par Caab-Ebn-Damarah, avec ordre de ne point combattre qu'il n'eût été bien instruit des forces des Chrétiens. Les espions d'Youkinna trouverent les infidèles qui, livrés à une sécurité funeste, dormoient tranquillement sur l'herbe. Le gouverneur d'Alep forma sur le champ une embuscade, & fondit sur les Musulmans avec le reste de ses troupes. Le combat fut vif, & les disciples de Mahomet eurent d'abord l'avantage. Mais, l'embuscade étant tout-à-coup tombée sur eux, ils furent sur le point d'être accablés par la multitude. Cent soixante & dix furent tués sur la place, & la plupart des autres dan-

gereusement blessés. Livrés au désespoir, ils s'écrioient : O Mahomet ! ô Mahomet ! & cependant ils se battoient avec un courage invincible. Ils tinrent ferme jusqu'à la nuit, qui fit cesser le combat.

Pendant qu'Youkinna faisoit les plus grands efforts pour sauver la ville confiée à sa fidélité, les principaux habitans, plus attachés à leur commerce qu'à l'empire & à leur religion même, s'assemblerent en secret; & ayant résolu de se rendre, ils députerent trente d'entr'eux au général Sarasin, qui étoit arrivé, la veille, à quelques lieues de-là. Ce capitaine les reçut avec bonté; traita avec eux; leur promit sûreté, & leur fit prêter le serment en usage chez les Chrétiens. Youkinna, instruit de cette démarche, abandonna les infidèles, dont il avoit dessein d'achever la défaite au lever de l'aurore, & se hâta de regagner le château. Il en sortit bientôt avec ses troupes, & fit main-basse sur les habitans qui, pour se garantir des effets de sa fureur, avoient tous pris les armes. Il en avoit déjà tué trois cens, sans épargner son propre frere qui intercédoit pour eux, lorsque Khaled, le plus brave & le plus intrépide des Sarasins, entra dans la ville, & le força de se réfugier dans le château, après lui avoir tué trois mille hommes. Le gouverneur se préparoit à la défendre, tandis que les citoyens livroient aux Barbares quarante soldats de la garnison, qu'ils avoient pris, & dont sept seulement voulurent sauver leur vie, en avouant la mission & la doctrine de Mahomet: les autres eurent la tête tranchée. Les Musulmans don-

nerent un assaut qui dura tout le jour , & furent repoussés avec perte. Youkinna fit sur eux une vigoureuse sortie pendant la nuit : il en tua soixante , & rentra suivi de cinquante prisonniers qu'il fit décapiter , le lendemain , sur la muraille. Un détachement qu'il fit sortir , la nuit suivante , ne fut pas si heureux. Ils tuerent d'abord cent trente fourrageurs ; mais ils furent surpris à leur tour. Khaled les tailla en pièces , & n'en réserva que trois cens qui , par repréailles , furent immolés devant le château. Le siège duroit depuis quatre mois ; & le Sarasin , rebuté d'une si longue résistance , songeoit à se retirer , lorsqu'il reçut du Calife Omar un renfort considérable , avec ordre de n'abandonner la ville , que lorsqu'il l'auroit prise. Enfin , un esclave Sarasin , nommé *Damès* , suivi seulement de trente hommes , escalada le château pendant une nuit , & en ouvrit les portes. Les assiégés demanderent quartier : on le fit à ceux qui se rendirent Mahométans ; & Youkinna , aussi mauvais Chrétien que brave capitaine , donna l'exemple de l'apostasie. Les autres furent passés au fil de l'épée : on n'épargna que les vieillards , les femmes & les enfans. 637 de J. C.

2. Après un long cours de victoires continues , Sélim I , empereur des Turcs , tourna contre l'Egypte ses armes triomphantes. Cet Etat avoit alors pour maître le Sultan Gauri , que l'Athénien Chalcondile appelle *Campson-Gauri*. Ce prince , issu du noble sang de ces Circaffiens fameux , qui , sous le nom de *Mamelucs* , tyrannisoient l'Egypte depuis deux cens quatre-vingts ans , vint au-

devant des ennemis , avec une armée nombreuse , & les joignit dans les plaines voisines d'Alep , l'an 1517. Les Mamelucs commencerent les hostilités par enlever des chameaux que l'on conduisoit au camp de Sélim. Le monarque Ottoman , irrité de cette audace , ordonne sur le champ la bataille. Les troupes de Gauri s'avancent d'abord au petit pas , jusqu'à la portée de l'arc ; puis , avec de grands cris , chargent les Turcs comme des lions. Ceux-ci les reçoivent avec courage ; mais , malgré leur valeur , ils sont forcés de céder à l'attaque impétueuse de l'ennemi. Déjà les Mamelucs commençoient à se flater de la victoire , lorsque tout-à-coup ils se voient abandonnés de Chaitbec & de Gazelibeg. Ces deux seigneurs , gouverneurs , l'un de Damas , & l'autre d'Alep , pour satisfaire la haine qu'ils portoient à Gauri , s'étoient rendus à Sélim. Leur désertion fit passer la victoire sous les étendards Ottomans. Cependant les Egyptiens , quoique notablement affoiblis , se battoient en désespérés , & faisoient encore tant de mal aux Turcs , que Sélim , pour arrêter leur fureur homicide , fit avancer contre eux ses braves Janissaires , avec ordre de faire un feu continuel. Cette manœuvre réussit ; & l'effet de la mousqueterie fut si terrible , que les Mamelucs , étonnés du nombre de leurs morts , reculèrent pour reprendre leurs rangs rompus de toutes parts. Mais les Turcs , sans leur donner le tems de se reconnoître , fondent sur eux avec la rapidité d'un torrent , & les mettent en déroute. Gauri , dédaignant de survivre à la perte de son Empire , se jette

au milieu des bataillons; renverse tout ce qui s'offre à ses coups; appelle Sélim à haute voix, pour le combattre, & croit le trouver dans chaque soldat qu'il immole. Enfin, hors d'haleine, couvert de sang, écumant de rage, & ne pouvant plus soutenir son épée, il expire sur les corps qu'il a terrassés, sans avoir reçu la moindre blessure. Avec ce prince finit l'Empire des Mamelucs. Alep, Damas, toute la Syrie & l'Egypte entière, se soumirent à Sélim, & reçurent la loi de ce vainqueur clément & débonnaire.

ALEXANDRIE. (*sièges d'*) 1. Après la défaite & la mort de Pompée, César entra dans Alexandrie pour y régler les affaires du royaume d'Egypte, dont elle étoit la capitale. Mais à peine commençoit-il à se livrer à ces occupations sérieuses, qu'Archillas, ministre & favori du roi, que le chef des Romains avoit mécontenté, rassembla vingt-quatre mille hommes, tous soldats aguerris, & vint présenter la bataille au maître de Rome & de l'Univers. César n'avoit avec lui que trois mille fantassins, & huit cens chevaux. Familiarisé depuis long-tems avec la victoire, il n'écouta que son courage, sans considérer sa foiblesse; & se fiant à sa fortune qui tant de fois avoit couronné son audace, il sortit de la ville, où l'ennemi l'assiégeoit; tomba sur les Egyptiens, & les éloigna des remparts. Il leur livra successivement plusieurs combats avec autant de bonheur. Cependant, affoibli sans doute par ses triomphes, il cessa d'en remporter. Mais enfin, après avoir couru les

plus grands dangers ; après avoir été forcé de se sauver à la nage , pour éviter la poursuite de l'ennemi qui venoit de le battre , il reprit sa supériorité ; vainquit les officiers Egyptiens , & leur roi qui se noya dans le Nil. 47 ans avant J. C.

2. L'Egypte , comme toutes les autres provinces de l'Empire Romain , se voyoit inondée de Musulmans ; & il ne restoit plus à ces Barbares que de prendre Alexandrie , pour établir leur formidable puissance dans cette contrée célèbre. L'an 640 de J. C. ils traversèrent le Nil sous les auspices d'Amrou ; dissipèrent tous les Romains qui vouloient les arrêter , & vinrent , en triomphant , camper aux portes de la capitale qui se préparoit à une brave résistance. Le général Sarafin , qui , dans les combats , donnoit l'exemple de la valeur , ne s'en rapportoit qu'à lui-même de tous les détails de la guerre. Il voulut reconnoître en personne la situation & la force de la place. Mais , s'étant approché de trop près des murailles , n'ayant avec lui qu'un esclave , nommé *Verdan* , & l'un des principaux officiers , appelé *Muslima* , il fut pris , & conduit devant le gouverneur. La contenance & la fierté du Barbare firent juger au Romain que ce prisonnier étoit le général ennemi : « C'est Amrou lui-même , » dit-il à ses gens. Qu'on lui tranche la tête » tout-à-l'heure. » Verdan , qui entendoit la langue Grèque , voyant le danger de son maître , qu'il avoit déjà sauvé dans une pareille occasion , au siège de Gaza , se tourna vers lui , & le frappant rudement : « De quoi

» t'avises-tu de répondre, lui dit-il avec mé-
» pris ? Misérable, tu n'es que le dernier des
» Musulmans ; laisse parler tes supérieurs. »
Muslima, prenant aussi-tôt la parole, dit que
le général les envoyoit pour demander une
entrevue ; qu'il souhaitoit traiter avec le gou-
verneur, & que, si les Romains vouloient
accepter ou faire des propositions raisonna-
bles, la paix seroit bientôt conclue. Le gou-
verneur fut la dupe de cette feinte. Il se per-
suada qu'il se trompoit, & qu'Amrou n'étoit
qu'un simple soldat. Il révoqua l'ordre, & les
renvoya. Mais, au lieu de l'entrevue propo-
sée, Amrou se montra, le lendemain, au
pied de la muraille avec toutes ses troupes,
& commença les travaux du siège. Il faisoit
dresser des machines pour battre une grande
tour qui défendoit les murailles, lorsque l'em-
pereur Héraclius lui envoya un député, pour
l'engager à recevoir des offres avantageuses,
& à sortir de l'Egypte. Après l'avoir écouté
dans un profond silence, Amrou, le regar-
dant d'un œil de mépris, & lui montrant
une colonne qu'ils avoient devant les yeux :
» Vois-tu cette colonne, lui dit-il ? nous
» sortirons de l'Egypte, quand tu l'auras ava-
» lée ; » & il fit attaquer la tour. Ses soldats
y entrèrent, malgré la résistance des Grecs
qui combattoient comme des lions. Le gou-
verneur, apprenant le danger où ils étoient,
leur envoya sur le champ un renfort considé-
rable ; & les Sarasins, accablés par le nom-
bre, furent contraints de céder à leur tour,
& de prendre la fuite. Durant quatorze mois
que les infidèles assiégèrent Alexandrie, il

ne se passa pas de jour sans quelque combat sanglant aux portes de la ville ou sur les remparts. Enfin Amrou ayant fait donner un assaut général, ses guerriers firent de si grands efforts, & poussèrent les Chrétiens avec tant de fureur, que ces derniers abandonnerent la place, après avoir épuisé toutes les ressources du courage pour s'y maintenir. Les Sarasins prirent possession de leur conquête qui leur avoit coûté vingt-trois mille hommes, pendant que les citoyens, pour se dérober à leur barbarie, se réfugioient sur les vaisseaux, & prenoient le large. Amrou les poursuivit, ne laissant dans la ville que ce qu'il falloit de troupes pour la garder. Mais, dès qu'il fut éloigné, les Romains rentrèrent dans le port; surprirent Alexandrie, & massacrèrent tous les Musulmans. A cette nouvelle, le Barbare revient sur ses pas, & trouve les Chrétiens déjà maîtres du château. Il les attaque, & les force, après un sanglant combat. Ceux qui échappent au glaive infidèle regagnent leurs vaisseaux, & abandonnent à ces conquérans cruels cette puissante cité, le magasin de Constantinople qu'elle nourrissoit des bleds de l'Egypte, l'ornement de l'Empire, & le centre du commerce de l'Orient. Le Calife Omar défendit de la piller, & fit mettre en sequestre les richesses immenses qui s'y trouverent. Toute l'Egypte suivit la fortune de sa capitale, & se soumit au vainqueur.

Amrou avoit mis au nombre de ses intimes un prêtre Jacobite, nommé *Jean*, lequel étoit très-versé dans la philosophie; & le Sarasin, qui n'avoit de barbare que le nom, aimoit à

l'entendre discourir sur les hautes sciences! Ce sçavant voulut profiter de son crédit sur l'esprit du général Musulman, pour sauver au moins une partie de la bibliothèque d'Alexandrie. C'étoit celle du Sérapéou, la plus vaste collection de livres qui fût dans l'univers. On l'appelloit la fille de celle que Ptolémée-Philadelphe avoit formée; & la fille étoit devenue beaucoup plus considérable que la mere. La premiere montoit à quatre cens mille volumes, lorsqu'elle fut réduite en cendres, du tems de Jules César. La seconde étoit dès-lors composée de cinq cens mille volumes; & depuis, elle avoit été fort augmentée. Jean, s'étant approché d'Amrou, dans un instant favorable, le pria de lui donner les livres de philosophie, qui ne pouvoient être, disoit-il, d'aucun usage aux Musulmans. « Tu me de-
» mandes une chose dont je ne puis disposer,
» lui répondit-il, sans en avoir obtenu la
» permission du commandant des fidèles. » Il écrivit en conséquence au Calife qui lui répondit en ces termes : « Ou ce que con-
» tiennent les Livres, dont tu me parles, s'ac-
» corde avec ce qui est écrit dans le Livre
» de Dieu, (l'Alcoran,) ou ne s'y accorde
» pas. S'il s'y accorde, l'Alcoran suffit; ces
» Livres sont inutiles. S'il ne s'y accorde pas,
» ils sont pernicioeux; fais-les brûler. »

Amrou, quoiqu'à regret, obéit scrupuleusement à l'ordre de son maître. Il fit distribuer la bibliothèque dans les bains d'Alexandrie; & l'on assure qu'elle fut suffisante pour les chauffer pendant six mois. Cette perte, à jamais irréparable, est peut-être l'effet

le plus triste de la barbarie des Sarasins. En privant la postérité d'une foule de belles connoissances , fruits de la méditation des siècles précédens , ils ont enlevé à la république des lettres une source féconde de lumières , & contribué peut-être à l'ignorance profonde où l'Europe entière & la plus grande partie de l'Asie furent plongées pendant plus de six cens ans.

3. Tant qu'Amrou fut chargé du gouvernement de l'Egypte , Alexandrie fut tranquille. Mais , un nouveau prince étant monté sur le trône des Califes , cet habile général fut rappellé ; & la guerre se ralluma par son absence. Manuel , général de l'Empire , vint avec une flotte chargée de troupes se présenter devant la capitale. A la vue des vaisseaux Romains , les anciens habitans prennent les armes ; chassent les infidèles ; ouvrent les portes à leurs compatriotes. Cette nouvelle consterna le Calife. Il remit Amrou à la tête des troupes ; & ce grand capitaine s'avança vers son ancienne conquête. Les Romains soutinrent les attaques , pendant plusieurs jours , avec tant de courage , que le général Sarasin , irrité de leur opiniâtre résistance , jura qu'il abbatroit les murs de la ville , si Dieu lui donnoit la victoire. Enfin il l'emporta d'assaut ; & sa bonté naturelle , plus forte que sa colere , épargna tous ceux qu'il put sauver du glaive de ses soldats. Les murailles de la ville rebelle furent démolies. Depuis ce tems-là , cette ville dépouillée de toute sa splendeur , réduite à une enceinte beaucoup plus étroite , & remplie de tristes

débris, n'est plus que le tombeau de l'ancienne. Elle ne subsiste que par la bonté de son port, & par sa situation avantageuse pour le commerce. 646 de J. C.

ALEXANDRIE DE LA PAILLE. (*siège d'*)

Les Confédérés d'Italie, pour tenir en respect la ville de Pavie qui restoit fidèle à l'empereur Frédéric Barberousse, bâtirent dans son voisinage une nouvelle ville qu'ils appellerent *Alexandrie*, parce qu'Alexandre III avoit excommunié le prince ennemi. Comme il falloit se hâter, les maisons ne furent d'abord couvertes que de paille; ce qui fit que quelques railleurs l'appellerent *Alexandrie de la Paille*; nom qu'elle conserve encore. L'empereur résolut de renverser cet odieux monument de sa honte. Il se mit à la tête de ses troupes; vint assiéger la place; la serra de très-près; &, malgré les rigueurs d'un hiver très-rude, il ne voulut point interrompre, un seul instant, ses travaux. La haine, qu'il portoit aux habitans, étoit si excessive, qu'il faisoit mettre à mort tous ceux qui tomboient en son pouvoir. Un jour, on conduisit à ses pieds trois malheureux captifs qu'il condamna sur l'heure à perdre les yeux. Deux de ces infortunés subirent d'abord le supplice; mais, lorsqu'on vint au troisième, Frédéric, touché de sa grande jeunesse, lui demanda ce qui l'avoit engagé à se soulever contre son Souverain? « Seigneur, répondit le jeune homme, j'ai suivi les ordres du maître que je sers dans la ville. Quelque parti qu'il prenne, jamais je ne l'abandonnerai; &, quoique ma fidélité me coûte

» bien cher aujourd'hui, je tâcherai encore
» de lui rendre tous les services dont je serai
» capable. » Tant de générosité toucha l'implacable empereur. Il fit grace à ce valet si digne d'éloges, & le chargea de reconduire dans la ville les deux compagnons de sa captivité. Cependant le siège n'avançoit pas. Le courage des assiégés rendoit inutiles tous les efforts de Frédéric. Ce prince crut mieux réussir par la ruse. Le jeudi-saint, il fait dire aux habitans qu'il leur accorde une trêve jusqu'au lundi de Pâques. Tandis que, comptant sur sa parole, ils reposent dans une sécurité profonde, le perfide monarque choisit deux cens soldats, parmi les plus braves de son armée; les fait descendre, au milieu de la nuit, dans une mine qu'il avoit fait creuser, avec ordre de lui ouvrir une des portes de la ville, lorsqu'ils s'y feroient introduits par cette voie. Pour lui, tenant ses guerriers sous les armes, & prêts à tout événement, il attend le succès de son artifice. Il ne fut pas heureux. Les Impériaux furent découverts & massacrés; & les assiégés, profitant de ce premier avantage, firent une sortie si brusque & si vigoureuse sur l'armée ennemie, qu'ils la taillèrent en pièces, & mirent le feu à la tente de Frédéric. Ce prince, confus de cette honteuse défaite, leva le siège & fit la paix. 1174 de J. C.

ALFURO. (*siège d'*) En 1378, les Anglois, s'étant répandus dans la Navarre, vinrent attaquer la ville d'Alfuro, dans l'espérance certaine de s'en rendre maîtres, parce que la garnison avoit eu l'imprudence d'en

fortir. Mais les femmes de la ville fermerent elles-mêmes les barrières , & se présentèrent sur les murailles , avec une contenance si fiere & si intrépide , qu'ils n'osèrent risquer l'assaut. Le capitaine Tivet , chef des Anglois , voyant l'ordonnance guerriere de ces modernes Amazones , dit , en courant à toute bride : « Voilà de braves femmes ! » Retournons arriere ; nous n'avons rien » fait. »

ALGER. (*bombardement d'*) Il étoit réservé au règne glorieux de Louis le Grand de réprimer les brigandages d'Alger. Depuis long-tems , les pirates de cet Etat infestoient les mers ; & la navigation , déjà très-périlleuse par elle-même , devenoit une source de malheurs , par la guerre éternelle que les Algériens faisoient aux richesses de toutes les nations. Des vaisseaux François avoient été surpris , enlevés , dépouillés. Louis , que jamais l'ennemi n'offensoit impunément , fit bombarder par M. du Quêne la ville coupable , le 30 d'Août 1682 ; mais ce premier châtiment ne fut pas capable d'arrêter leur insatiable avarice. Le marquis du Quêne fut encore obligé de punir , le 26 Juin de l'année suivante , cette intraitable cité , & la força de rendre sans rançon six cens esclaves François. Enfin , ayant encore attiré contre elle la juste indignation du roi , en 1688 , le maréchal d'Estrées foudroya ses remparts & ses édifices , le 1^{er} de Juillet , & y fit jeter plus de dix mille bombes qui ruinerent une grande partie de la ville , & coulerent six vaisseaux à fond. Elle dut apprendre , pour cette

cette fois , à respecter le pavillon François & la liberté des différens peuples du monde.

ALGÉSIRE. (*siège d'*) Encouragé par une longue suite de succès, Alfonse, surnommé *le Vengeur*, roi d'Espagne, voulut mettre le comble à sa gloire par la conquête d'Algésire, plusieurs fois essayée, & toujours manquée par ses prédécesseurs. C'étoit de cette ville que le roi de Maroc inondoit l'Andalousie de ses armes, & profitoit, quand il vouloit, des troubles de la Castille. Le monarque Chrétien s'en approcha avec une armée de deux mille cinq cens chevaux & cinq mille hommes d'infanterie, qui s'augmenta beaucoup, dans la suite, par la jonction du roi de Navarre, du comte de Foix, & d'une foule de chevaliers François & Anglois, qui voulurent partager les travaux & la gloire du roi de Castille. Plus de soixante mille hommes s'étoient renfermés dans la place, avec des vivres & des munitions pour plus de deux ans. Ils se défendirent avec des especes de canons inconnus jusqu'alors, s'il est vrai que les premiers ne parurent qu'en 1380 dans une armée de Vénitiens. Pendant que sa flotte bloquoit la ville par mer, Alfonse l'attaquoit vivement par terre. Béliers, balistes, catapultes, toutes les machines alors en usage furent dressées contre les remparts. Mais, durant deux ans, la brave résistance des assiégés fit échouer tous les efforts de l'ennemi; & souvent ils brûloient en un instant l'ouvrage de plusieurs jours. Sur ces entrefaites, le roi de Maroc & celui de Grenade, que des troubles domestiques avoient empê-

chés jusqu'alors de secourir Algésire, parurent avec des troupes nombreuses pour faire lever le siège. Alphonse marcha sur l'heure à la rencontre de ces-princes, le 12 de Décembre 1343; les attaqua; les défit; leur tua quarante mille hommes. Cette victoire décida du sort de la place qui étoit aux abois, & qui souffroit, depuis long-tems, les horreurs d'une cruelle famine. Elle se rendit enfin le 26 de Mars 1344.

ALGIDE. (*journeé d'*) Les Eques, peuple du Latium, s'étoient révoltés. Le Consul Minucius marcha contr'eux, & s'engagea dans un défilé d'où il ne lui fut pas possible de sortir. Cette nouvelle, portée à Rome, y causa une allarme universelle. On nomma sur le champ un Dictateur; & Quintius Cincinnatus fut revêtu de cette dignité suprême. C'étoit un patricien illustre, respectable par ses grandes vertus, mais très-pauvre, & qui cultivoit de ses mains un petit champ de quatre arpens de terre, seuls débris d'une fortune autrefois florissante. Ce souverain magistrat se mit à la tête des troupes; &, vers le milieu de la nuit, il arriva dans la plaine d'Algide, ville du pays Latin. Aussi-tôt, par son ordre, ses soldats jetterent de grands cris qui porterent dans l'armée du Consul assiégé la confiance & la joie. Les Eques, enfermés à leur tour, ne sçavoient quel parti prendre, ni par où commencer l'attaque. Minucius fondit le premier sur eux; & le Dictateur, en étant averti, les pressa vivement. Les rebelles, environnés de toutes parts, & ne voyant aucune ressource, furent contraints

de se rendre à discrétion. On les fit passer sous le joug, après qu'ils eurent livré les principaux auteurs de cette guerre. Le Dictateur abandonna tout le butin à ses guerriers, & revint à Rome, où il fit voir sur son char de triomphe la pauvreté au comble des honneurs. 458 avant J. C.

ALHAMA. (*siège d'*) Les généraux de Ferdinand & d'Isabelle, voulant se signaler par quelque grand exploit, formèrent le dessein de surprendre Alhama, place forte, à sept lieues de Grenade, & que les Maures nommoient le Rempart de cette capitale. A la faveur des ténèbres de la nuit, ils arrivèrent, par des chemins détournés, au pied des murailles, sans être découverts. Aussi-tôt trois cens des plus braves montent à la forteresse avec des échelles; tuent les sentinelles qu'ils trouvent endormies, & ouvrent les portes à leurs compatriotes. Dès que les premiers rayons du soleil eurent éclairé cette victoire furtive, les habitans prirent les armes pour empêcher les ennemis de se saisir de la ville. Les Espagnols les attaquent avec courage. Les uns les prennent en queue, les autres en flanc; tous les accablent de concert, tandis que d'autres, gravissant sur les ruines des murailles, pénètrent & se répandent dans la ville. Les citoyens, pressés de toutes parts, se barricadent dans les rues, & du haut des maisons, font pleuvoir des tuiles, des pierres, des poutres, de l'huile bouillante, & tout ce que le désespoir leur met entre les mains. Mais la constance des Chrétiens l'emporta sur l'opiniâtreté des

Maures ; & Alhama rentra sous la domination de ses anciens maîtres. Les vainqueurs égorgerent la plus grande partie des habitans : le reste fut chargé de chaînes. La perte de cette ville fut un coup de foudre pour les bourgeois de Grenade. Ils prirent les armes ; assiégèrent la ville , & furent sur le point d'y entrer ; mais Henri Gusman , duc de Sidonia , étant survenu à la tête de cinq mille hommes , les obligea de se retirer honteusement. *L'an 1482.*

ALISE. (*siège d'*). C'est l'évènement le plus mémorable de toutes les guerres de César dans les Gaules , & celui qui met le comble au mérite militaire de cet incomparable capitaine. La ville d'Alise occupoit le haut de la montagne que l'on appelle aujourd'hui le *Mont-Auxois*. Vercingétorix , chef des Gaulois , étoit campé à mi-côte. Le général Romain l'enferma par une ligne de contre-vallation , qui environnoit en même tems la ville , & dont le circuit devoit être d'un peu moins de quatre lieues. Avant que ce grand ouvrage fût achevé , Vercingétorix tenta un combat de cavalerie. Mais le succès n'en fut pas heureux ; & il sauva dans la place les débris de son armée vaincue. Après ce glorieux prélude , César continua ses travaux , malgré les fréquentes sorties des assiégés ; & , comme ses lignes occupoient un grand terrain , il en défendit toutes les approches par de profonds fossés garnis de fortes palissades , & par des puits remplis de pieux pointus , qui ne débordoient de terre que de quatre doigts. Il sema encore toute la

campagne de chausses-trapes , en sorte que les ennemis rencontroient à chaque pas des pièges & des obstacles qui les empêchoient d'avancer. Lorsque les lignes de contre-valation furent finies , & la place , par conséquent , bien enfermée , César ajoûta , du côté de la campagne , une circonvallation toute semblable , qui avoit près de cinq lieues. Les nouvelles lignes étoient opposées à des secours que les ennemis attendoient. La disette devint bientôt extrême dans Alise , parce qu'il n'étoit pas possible d'en sortir ni d'y faire entrer des provisions. Un citoyen osa proposer de se nourrir de chair humaine ; & cet avis , si capable de révolter la nature , fut applaudi de toute la multitude. Mais , avant d'en venir à cette fâcheuse extrémité , l'on fit sortir toutes les bouches inutiles. César ne voulut point les recevoir ; & ces malheureux , ainsi pros crits , périrent entre la ville & le camp. Cependant une nombreuse armée accouroit au secours de la place , avec un terrible appareil. César , sans s'effrayer à la vue de ce torrent , fit toutes les dispositions nécessaires pour en arrêter le cours. Trois fois les Gaulois livrerent le combat , & trois fois le général Romain fut couronné par la victoire. Enfin ces formidables bataillons furent dissipés en moins de trois jours ; & l'infortunée Alise vit s'évanouir les flateuses espérances qu'elle avoit osé concevoir. Vaincue par les maux qui l'accabloient , elle ouvrit ses portes au conquérant des Gaules. Vercingétorix , qui ne pouvoit échapper au vainqueur , voulut au moins rendre sa prise illustre. Armé de

pied en cap, montant un cheval richement orné, il s'approcha de César; &, après avoir caracolé autour de lui avec cette fierté qui constituoit son caractère, il descendit de cheval; quitta ses armes, & vint se prosterner aux pieds du général Romain. Peut-être croyoit-il par-là mériter sa grace. Il se trompa. César le réserva pour décorer son triomphe.

52 avant J. C.

ALLIA. (*journée d'*) Une foule de Gaulois, obligés de chercher un établissement, se répandit dans l'Italie, sous la conduite de Brennus, & vint assiéger Clusium, ville de la Toscane. Le sénat de Rome voulut interposer son autorité. Il envoya vers les Barbares trois jeunes ambassadeurs qui, choqués de la réponse du chef des Gaulois, entrèrent dans la ville, & violèrent le droit des gens, en combattant contre lui. Le barbare irrité demande réparation: Rome la lui refuse. Il marche contre cette ville superbe; & les Romains se préparent à le recevoir. Les deux armées se rencontrèrent sur les bords de la rivière d'Allia, à une demi-journée de Rome. Aussi-tôt on se range en bataille. Les Romains, pour n'être pas enfermés par les ennemis, étendent leurs ailes, & affoiblissent leur centre, en plaçant leurs plus braves guerriers à la droite & à la gauche. Les Gaulois profitent de cette faute. Ils s'élancent sur les Républicains; enfoncent & dissipent sans peine les cohortes qui forment le centre, & fondent ensuite sur les deux ailes. Déjà vaincues par la frayeur, elles prennent la fuite sans tirer l'épée: ce n'est plus un combat,

c'est une déroute générale; &, dans ce désordre, le soldat intimidé, au lieu de regagner Rome qui lui offroit un asyle plus voisin, se jette dans Veïes. D'autres se noient, en voulant passer le Tibre à la nage. Des milliers de Romains tombent sous le fer des Gaulois victorieux. Quelques-uns seulement se retirent à Rome, où ils portent la terreur & la consternation; &, si l'ennemi, sans s'amuser à partager le butin, eût marché droit à cette ville, c'en étoit fait du nom Romain; & cette république, déjà si puissante, étoit anéantie. 387 avant J. C.

ALMANZA. (*bataille d'*) Le maréchal-duc de Berwick s'étoit avancé près de Chin-chila, pour tâcher de jeter du secours dans le château de Villéna, sur la frontière de la Nouvelle Castille, du côté du royaume de Valence. Milord Galloway, & le marquis Das-Minas, qui en faisoient le siège, marchèrent à sa rencontre; s'avancèrent jusqu'à un mille de l'armée Espagnole, & firent halte dans la plaine d'Almanza pour se ranger en bataille. L'action commença à trois heures après midi, & ne finit qu'à cinq. Les Alliés, après une vigoureuse résistance, prirent la fuite: il n'y eut que treize bataillons qui firent la retraite, avec assez d'ordre, sur une hauteur. Mais, ayant été enveloppés, le lendemain, dès la pointe du jour, ils mirent bas les armes, & se rendirent prisonniers de guerre. Comme les Portugais avoient pourvu d'assez bonne heure à leur sûreté, la plus grande perte tomba sur les Anglois, dont les François firent un carnage horrible. Mi-

lord Galloway , qui avoit reçu deux coups de sabre au visage , gagna Tortose avec les débris de son armée affoiblie de près de douze mille hommes. Le marquis Das-Minas perdit tous ses équipages ; & sa maîtresse , vêtue en Amazone , fut tuée à ses côtés. Le maréchal de Berwick n'eut pas plus de deux mille hommes tués ou blessés dans cette action décisive , qu'on peut regarder comme la représaille des tristes journées d'Hochstet & de Ramillies , & qui soumit à Philippe V les royaumes de Valence & d'Aragon , qui furent irrévocablement perdus pour Charles III. Ni Philippe V , ni l'Archiduc ne furent présents à ce combat. Aussi le fameux comte de Pétersbrough , singulier en tout , s'écria-t-il : » Ah ! qu'on est bon de se battre pour eux ! »
Le 25 d'Avril 1707.

ALMÉNARA. (*combat d'*) Le Roi Catholique , Philippe V , s'étoit avancé sur la frontière de la Catalogne ; & , pendant tout le mois de Juin de 1710 , il avoit étendu les contributions dans tout le pays , sans que les ennemis osassent sortir de leurs retranchemens. Ayant appris qu'un renfort de troupes , qu'ils attendoient du royaume de Valence , les avoit joints , il repassa la Ségre ; puis il fit un détachement de dix-neuf escadrons , & de quatre bataillons , pour se saisir du pont d'Alfarax , & des passages de la Nogara-Ribatgossana ; mais il fut prévenu. Stanhope , à qui l'Archiduc & Staremberg avoient fait prendre les devants avec quatre régimens de dragons & vingt compagnies de grenadiers , arriva le premier sur les hauteurs d'Alménara : le reste

de l'armée suivit; & l'Archiduc fit attaquer les Espagnols, assez mal postés, & en petit nombre. Ils ne firent qu'une foible résistance; mais, comme l'action n'avoit commencé qu'à sept heures du soir, les ténèbres de la nuit favorisèrent leur retraite. Ils perdirent sept à huit cens hommes, & les Alliés quatre à cinq cens. Le régiment de Vallejou, dragon, se distingua dans ce combat qui fut livré le 27 de Juillet, & qui fut le prélude de la bataille de Saragosse. *Voyez SARGOSSE.*

ALMÉRIA. (*prise d'*) Alfonse VII, roi de Castille, Garcias, roi de Navarre, & Raimond, comte de Barcelone, ayant fait entr'eux une Ligue contre les Maures, s'avancerent vers Alméria, ville forte, située sur les bords de la Méditerranée, en même tems que leur flotte s'approchoit du port. Ils l'attaquerent à la fois par terre & par mer; &, après quelque résistance & différens événemens dont on ignore le détail, elle fut emportée d'assaut, dans le mois de Novembre 1147. Vingt mille infidèles, qui s'étoient réfugiés dans la forteresse, prodiguerent l'or & l'argent pour racheter leur vie. Le butin fut abandonné aux soldats. Un superbe vase d'émeraude, d'une grandeur extraordinaire, tomba au pouvoir des Génois confédérés, qui le conservent encore dans leur trésor.

ALPES. (*passage des*) Ce fut dans cette fameuse entreprise que le célèbre Annibal déploya toute la grandeur de son courage, & toutes les ressources de son génie. La nature & les hommes sembloient s'être réunis

pour s'opposer à son noble projet ; mais , par la patience , ce grand capitaine vint à bout de triompher des hommes & de la nature. Il trompoit les Barbares , quand il ne pouvoit les dompter : la ruse faisoit toujours à coup sûr ce que ne pouvoit opérer la force des armes. Il emporta plusieurs châteaux : il battit plusieurs peuples belliqueux ; & , le neuvieme jour , il arriva sur le sommet des montagnes. Mais la route étoit plus difficile encore , à cause de la pente escarpée de ces terribles remparts de l'Italie. Les chemins étoient étroits , glissans , couverts de neiges glacées ; & les soldats , épuisés de fatigues , ne pouvoient se soutenir , en marchant , ni s'arrêter , lorsqu'ils avoient fait un pas. Ils tomboient les uns sur les autres , & se renversoient mutuellement. Il fallut faire bien des circuits , toujours avec un nouveau danger. Après plusieurs jours d'une marche rebutante , il falloit retourner sur ses pas. On rencontroit d'immenses précipices qu'il étoit impossible de franchir. Quelquefois on entroit dans de vastes plaines , où les pieds s'enfonçoient dans la neige , & où les chevaux restoient pris comme dans un piège , sans pouvoir les en retirer. Annibal , voyant ses troupes entièrement découragées , les fit arrêter , pendant quelque tems , sur le sommet d'une colline , après en avoir fait nettoyer le terrain ; ce qui coûta des peines infinies. Ensuite on creusa , par son ordre , un chemin dans le rocher même ; & ce travail fut poussé avec une ardeur & une constance étonnantes. Pour ouvrir & élargir cette route , on abbatit

tous les arbres des environs : à mesure qu'on les coupoit , le bois étoit rangé autour du roc ; après quoi l'on y mit le feu. Heureusement il faisoit un grand vent qui alluma bientôt une flamme ardente ; & la pierre devint aussi rouge que le brasier même qui l'environnoit. Alors , dit Tite-Live dont nous ne garantissons point le récit , le général Carthaginois fit répandre une grande quantité de vinaigre qui , s'insinuant dans les veines du rocher entr'ouvert par la force du feu , le calcina & l'amollit. C'est ainsi qu'il s'ouvrit un passage plus aisé ; & cette grande & pénible opération ne coûta que quatre jours. Enfin on arriva dans des endroits cultivés & fertiles ; & , au bout de quinze jours de marche , toute l'armée , diminuée de plus de la moitié , entra comme en triomphe dans l'Italie. 218 avant J. C.

ALTENHEIM. (*combat d'*) Après la mort du célèbre Turenne , les deux armées de France & d'Allemagne se canonnerent encore pendant trois jours. Les François , que la disette obligeoit à décamper , & dont les généraux n'avoient garde de risquer une bataille , dans la consternation où la perte du maréchal avoit jetté les troupes , se mirent en marche , la nuit du 29 au 30 de Juillet 1675 , & vinrent camper , le 1^{er} d'Août , au lever du soleil , dans la plaine d'Altenheim , pour y passer le Rhin. Le marquis de Vaubrun , & le comte de Lorges , neveu du grand Turenne , tous deux chefs de l'armée , étoient convenus de commander tour-à-tour. Le comte de Lorges étoit de jour. A peine

ce capitaine eut-il donné ses ordres, que les ennemis parurent, & tombèrent sur ses troupes. On s'étonna qu'ils eussent attendu si tard. Mais, soit que Montécuculli n'eût osé entreprendre de passer, en présence des François, un ruisseau qui séparoit les deux armées dans les postes qu'elles occupoient, au moment que M. de Turenne reçut le coup funeste qui l'enleva à la France; soit qu'il jugeât la victoire plus sûre & plus facile dans une retraite, il n'entreprit rien que lorsque les ennemis de l'Empire furent sur les bords du Rhin. Le combat commença sur les onze heures du matin. Il en dura quatre; après quoi chacun se retrancha, sans qu'on cessât, pour cela, de se canonner. Les Impériaux perdirent plus de deux mille hommes, & les François à-peu-près autant; mais ils prirent quatre pièces de canon. Après ce combat, qui couvrit de gloire le digne neveu de Turenne, & qui l'égala presque à ce grand homme, les François passèrent le fleuve pendant la nuit, sans que les ennemis osassent les attaquer davantage.

ALVÉDA. (*bataille d'*) Ramire I, roi des Asturies, voulant enlever aux Arabes son ancien patrimoine que ces Barbares avoient usurpé, fit, en 846, une irruption dans la province de Rirdja. Le fameux Abdoulrahman, appelé par les Chrétiens *Abderame*, honteux de se voir prévenu, se mit à la tête de ses troupes, & trouva l'ennemi dans les plaines d'Alvéda, place forte alors, & maintenant ruinée. Le combat fut sanglant; &, de part & d'autre, on fit éclater cette fureur

implacable , ordinaire à des nations que l'intérêt & la religion ont rendues ennemies. La nuit seule put séparer les guerriers. Rami-
 mire , voyant son armée considérablement diminuée , profita des ténèbres pour aller camper sur un coteau voisin. Le champ de bataille , qu'il abandonna par sa retraite , apprit aux Arabes qu'ils étoient victorieux. Déjà ils célébroient leur triomphe , & se livroient à la joie qu'inspire un succès éclatant , lorsque tout-à-coup , dès le point du jour , les Chrétiens fondent sur eux , animés par le désespoir ; les pressent ; les accablent & les mettent en fuite. Si l'on en croit les écrivains Espagnols , souvent hyperboliques quand il s'agit de leur pays , plus de soixante mille hommes périrent dans cette célèbre journée. La prise d'Alvéda & de Calahorra fut le fruit de cette victoire.

AMALÉCITES. (*défaites des*) A peine les Hébreux étoient-ils entrés dans ces vastes solitudes qui devoient les conduire dans les fertiles régions de Chanaan , qu'ils se virent attaqués par les Amalécites. Sur le champ , Moïse rassembla les troupes , & mit à leur tête le célèbre Josué. La victoire fut l'effet des prières du saint législateur qui , pendant que l'armée combattoit avec courage , élevoit ses mains vers le ciel.

Les enfans d'Amalec remuerent encore sous le règne de Saül. Ce prince marcha contr'eux avec de nombreux bataillons ; les défit ; massacra , sans pitié , tous les malheureux qu'il put atteindre , sans épargner ni les femmes ni les enfans. Touché cependant du

triste sort d'Agag, leur roi, il voulut le conserver contre l'ordre de Samuël. Le prophète l'ayant appris, se présente devant le monarque; lui reproche, avec ce ton foudroyant que lui donnoit son grand mérite, sa compassion sacrilège & sa coupable humanité; puis, saisissant une épée, il immole le prince captif avec sa femme & ses enfans.

AMBLEF. (*bataille d'*) Chilpéric II, étant en guerre avec Charles Martel, vint camper près d'Amblef, maison royale, sur la petite rivière de ce nom, & voisine de l'abbaye de Stavélo. L'armée de Charles n'étoit pas éloignée. Un de ses soldats s'offrit d'attaquer seul les Royalistes, & lui promit de les mettre en fuite. Le duc d'Austrasie y consentit. Le guerrier part; &, d'un air intrépide, qui sembloit annoncer la victoire, il marche droit aux Neustriens, qu'il trouve sans sentinelles, sans armes, sans défiance & sans crainte. Aussi-tôt il met l'épée à la main, criant d'une voix terrible: « Fuyez! voici » Charles avec ses troupes, » & perce tous ceux qu'il rencontre. L'épouvante se répand dans tous les cœurs. Charles, témoin de la consternation, fond sur ces gens effrayés, & les met en fuite. Leur déroute fut si précipitée, & la poursuite des vainqueurs si vive, que le roi Chilpéric n'échappa que par une espèce de miracle. 716 de J. C.

AMBRACIE. (*sièges d'*) 1. Philippe, roi de Macédoine, pere de Persée, venoit de déclarer la guerre aux Etoliens, à la prière des Achéens & de quelques autres républiques de la Grèce. Il se mit en cam-

pagne avec une puissante armée. Mais, avant d'entrer sur les terres ennemies, les Epirotes l'engagerent à former le siège d'Ambracie, place forte, qu'ils convoitoient. Le roi de Macédoine la fit battre avec toutes les machines de guerre alors en usage; & , après quarante jours d'une attaque vive & continue, il y entra en conquérant. 219 avant J. C.

2. Le consul Fulvius, nouvellement arrivé dans la Grèce, que l'ambition Romaine vouloit réunir aux vastes conquêtes de la république, débuta par le siège d'Ambracie. Ses assauts furent terribles; mais les assiégés opposèrent une invincible résistance. Un renfort de cinq cens hommes d'élite, que les Eoliens firent entrer dans la place, malgré la vigilance de l'ennemi, augmenta beaucoup leur courage. Tous les jours, l'industrie des ingénieurs enfantoit quelque nouveau moyen de ruiner les machines qui frapportoient continuellement les murailles. Enfin la défense de ces braves citoyens fut si vigoureuse, si opiniâtre, que le général Romain se repentoit presque de s'être engagé dans cette entreprise dont le succès commençoit à lui paroître douteux. Heureusement pour lui, les Eoliens firent des propositions de paix, pendant lesquelles la ville se rendit pour hâter la conclusion d'un traité devenu absolument nécessaire à la nation épuisée par de longues pertes. 189 avant J. C.

AMBRUN. (*bataille d'*) Les Lombards, s'étant répandus dans les provinces de France, y commirent les plus horribles ravages. Mum-

mol, l'un des plus grands généraux de son siècle, marcha contre ces Barbares; les surprit aux environs d'Ambrun, & leur livra bataille. Elle ne fut pas longue. La victoire se rangea sous les drapeaux François, & l'armée ennemie fut entièrement défaite. On vit dans cette journée un exemple jusques-là très-rare. Salone & Sagittaire, tous deux évêques, l'un d'Ambrun, l'autre de Gap, tous deux le casque en tête & l'épée à la main, chargerent l'ennemi avec une intrépidité plus que guerrière, & que l'Evangile ne loue pas dans les hommes apostoliques. *L'an 569.*

AMÉNEBOURG. (*prise d'*) Dans le cours du mois de Septembre 1762, l'armée François fit le siège d'Aménebourg, place importante des Etats du roi d'Angleterre. Les Anglois, qui s'y étoient enfermés, la défendirent avec courage, & ne se rendirent que faute de secours, le 22. On les fit tous prisonniers de guerre.

AMIDE. (*sièges d'*) 1. Sapor, cet ennemi terrible du nom Romain, avoit armé toutes les forces de la Perse pour envahir les provinces de l'Empire. Sous ses ordres, une formidable armée vint assiéger Amide, ville fameuse de l'Asie, & peuplée par des citoyens riches & courageux, qui résolurent de s'ensevelir sous les ruines de leur patrie. Autant les attaques furent vives & meurtrières, autant la défense fut vigoureuse & soutenue. Les Perses, pleins de fureur, dressaient des mantelets; élevoient des terrasses & des tours garnies de fer & chargées de

de balistes qui lançoient au loin des grêles de pierres. Les Amidéens oppofoient à tous ces efforts une invincible valeur. Enfin Sapor l'emporta. La force ouvrit les portes d'Amide, presque deftituée de défenfeurs. Mais cette conquête lui coûta le plus pur fang de fon royaume, fans compter les frais immenfes qu'il fallut faire pour la conftruction réitérée des machines que les affiégés brûlerent plufieurs fois. *An. 359.*

2. Cabade, autre roi de Perfe, ayant déclaré la guerre à l'empereur Anaftafe, porta devant Amide la terreur de fes armes. Tous les habitans, dignes héritiers de la valeur de leurs peres, étoient foldats, & remplis d'un courage intrépide. On fit jouer les béliers avec fureur. Les Amidéens en détournoient les effets avec des poutres qui, fufpendues par les deux bouts à des poulies, venoient tomber en travers fur la tête de ces formidables machines. Cabade, rebuté du mauvais fuccès de fes batteries, fit élever une plate-forme de terre, beaucoup plus haute que les murs, & d'où par conféquent on découvroit entièrement la ville. Pour rendre encore ce travail inutile, les affiégés pratiquerent une mine, & la conduifirent jufques fous la terrasse, qu'ils creuferent dans l'intérieur, la foutenant par des étais, à mefure qu'ils enlevoient la terre; enforte que la furface fubfiftoit dans le même état, fans s'affaiffer. Lorsqu'ils y virent les Perfes montés en grand nombre, & lançant de-là dans la ville des traits & des pierres, ils abbatirent ou brûlerent les étais; & la terrasse, s'éboulant tout-

à-coup, ensevelit ceux qu'elle portoit. Il ne restoit plus d'espérance à Cabade, que dans un assaut général. Il fait appliquer les échelles à plusieurs endroits à la fois. Les citoyens se défendent avec fureur. Les pierres, la poix bouillante, le plomb fondu pleuvent de toutes parts sur les assaillans. Les Perses prennent la fuite. Cabade, frémissant de rage, les force, à coups de cimeterre, de remonter à l'escalade. Il tue ceux qui refusent d'obéir. Mais ce second assaut n'a pas un meilleur succès. Enfin il est obligé de faire sonner la retraite. Ce siège, qui déjà lui coûtoit cinquante mille hommes, duroit depuis trois mois. Il prit le parti de l'abandonner, & donna l'ordre pour décamper le lendemain. Les habitans en furent instruits; &, se livrant aux transports d'une joie effrénée, ils commencèrent à insulter le monarque Persan, à l'accabler de railleries & d'injures. Les femmes même, dépouillant toute pudeur, portèrent l'effronterie aux excès les plus indécens. Cabade, outré de colère, résolut de périr ou de se venger; & bientôt il en trouva l'occasion. Un soldat, ayant remarqué l'entrée d'un ancien souterrain, qui n'étoit bouché que de petites pierres, s'y glissa pendant la nuit, & reconnut qu'il aboutissoit à l'intérieur d'une tour dont on avoit confié la garde à des moines, sans doute parce qu'on ne craignoit rien de ce côté-là. Il en avertit Cabade qui, la nuit suivante, y fit couler des soldats. C'étoit le 10 de Janvier. Le froid étoit piquant, & il tomboit une grosse pluie. Les bons Cénobites, gardiens de la tour, s'étoient pieusement

enyvrés la veille , à l'occasion d'une fête , & dormoient d'un profond & paisible sommeil. Ils furent égorgés sans bruit. On trouva les postes abandonnés. Les sentinelles , pour éviter le froid & la pluie , s'étoient retirés dans les maisons. Les Perses brisèrent les portes ; & le prince vainqueur ordonna de passer tous les habitans au fil de l'épée. Cet ordre cruel fit périr plus de cent mille personnes. Pendant que le roi traversoit la ville , monté sur son éléphant , & animoit la fureur de ses soldats , un prêtre d'Amide , courbé de vieillesse , se prosterna devant lui , en s'écriant : « Eh quoi ! prince , oubliez-vous qu'il est indigne d'un puissant monarque d'égorger de malheureux vaincus ? » . . . Et pourquoi , dit Cabade , avez-vous fait tant de résistance ? » . . . « Hélas ! répondit l'adroit vieillard , Dieu vouloit que vous dussiez votre conquête à votre valeur , & non pas à notre lâcheté. » Le compliment flata la vanité du vainqueur , & calma sa colere. Il fit cesser le massacre , & permit seulement le pillage. *En 502.*

3. La perte d'Amide fut très-sensible aux Romains qui , voulant rentrer dans cette importante ville , firent de grands préparatifs , & , sous la conduite du général Patrice , vinrent attaquer les Perses qui s'y étoient établis. Le capitaine de l'Empire essaya d'abord la force ouverte , & donna plusieurs assauts. Mais , voyant que ses efforts seroient inutiles , & lui coûteroient bien du sang , il prit le parti de bloquer la place , pour la ré-

duire par famine. Bientôt les Amidéens furent réduits à la plus horrible misère. Dès les premiers jours du siège, la garnison s'étoit faisie de tous les magasins de vivres, sans vouloir en faire part aux habitans; en sorte que ces infortunés, après avoir consumé leurs provisions, & toutes les choses qu'une faim dévorante convertit en nourriture, se virent contraints de manger les cadavres; & cette subsistance inhumaine leur ayant manqué, ils se dévoroient les uns les autres. Eglon, commandant de la place, homme dur, impitoyable, tenoit en bride ces désempérés, & se rendoit encore plus terrible que la mort ou la faim. Mais la vengeance divine fit tomber sur sa tête criminelle les maux dont il étoit la principale cause. Un paysan du voisinage, durant les ténèbres de la nuit, se glissoit dans la ville, sans être vu des sentinelles, pour porter au bourreau d'Amide du gibier & des fruits; car Eglon étoit aussi facile, aussi complaisant pour sa personne, qu'il étoit barbare & inflexible pour les autres. Gadamas, (ainsi s'appelloit le paysan) peu content sans doute du prix de ses peines, vint trouver Patrice, offrant de lui mettre entre les mains le commandant & deux cens hommes de la garnison, s'il lui promettoit une récompense honnête. On lui promit tout ce qu'il voulut. La nuit ayant répandu ses ombres, il déchira ses habits; se fit quelques légères blessures, & se rendit dans la ville à l'ordinaire. Il dit au gouverneur, « qu'il avoit été rencontré par des » brigands du camp Romain; qu'il leur avoit

» échappé, après en avoir été fort maltraité ;
 » que leur coutume étoit de rôder, de nuit ,
 » aux environs des remparts, par bandes de
 » quatre ou cinq , pour voler & massacrer
 » ceux qu'ils rencontroient ; mais qu'il seroit
 » facile d'en délivrer le pays. Je connois ,
 » ajouta-t-il , leur rendez-vous habituel : j'irai ,
 » la nuit prochaine, à la découverte ; & ,
 » lorsqu'il sera tems, je viendrai vous aver-
 » tir. Cinquante hommes vous suffiroient ;
 » mais, comme il se pourroit faire que cinq
 » ou six troupes de ces voleurs se joignissent
 » ensemble , pour les accabler à coup sûr ,
 » prenez deux cens hommes. Sur-tout ne
 » vous fiez à personne ; je ne répondrois pas
 » de l'activité & de la bravoure d'aucun au-
 » tre. Je vous conduirai par des routes qui
 » me sont connues , hors de la vue des fen-
 » tinelles. » Eglon , moins rusé que vaillant ,
 se laissa facilement tromper par l'ingénieux
 villageois. Gadamas alla rendre compte à
 Patrice du succès de son artifice ; & le chef
 des Romains fit poster mille soldats en em-
 buscade dans un lieu qu'il lui indiqua. La
 nuit suivante, Eglon & ses deux cens hom-
 mes donnerent dans le piège ; mais ils se dé-
 fendirent avec tant d'opiniâtreté , qu'il fallut
 les tuer tous sur la place , sans en pouvoir
 prendre un seul : c'est à quoi se borna le
 siège d'Amide. On fit la paix ; & , par l'un
 des articles du traité, cette ville fut rendue à
 l'empereur de Constantinople. *En 504.*

AMIENS. (*siège d'*) Un petit homme ,
 mais rempli de courage, nommé *Hernandès-
 Teillo-Porto-Carréro*, vieux officier Espa-

gnol, de grande réputation, forma le hardi projet de surprendre la ville d'Amiens, en 1597, & vint à bout de l'exécuter heureusement. S'étant mis à la tête de sept mille hommes d'infanterie, & de sept cens chevaux, il s'avança, la nuit du 10 au 11 Mars, vers la capitale de la Picardie, & fit toutes les dispositions nécessaires à la réussite de ses desseins. Sur la route, & dans tous les sentiers qui conduisoient à la ville, il plaça de petits pelotons de soldats pour arrêter tous ceux qu'ils rencontreroient. Il prit cinq cens hommes choisis, qu'il fit cacher dans les haies & dans des masures fort proches de la ville. Trente autres, habillés en paysans & en paysannes, armés sous leurs habits, les uns avec des hottes, & les autres avec des paniers, comme des gens qui vont au marché, s'avancerent jusqu'à la porte. Ils conduisoient trois chariots, l'un desquels devoit s'arrêter à l'endroit qui répond à la herse, pour la soutenir, lorsqu'on l'abatroit. La porte étant ouverte, deux des chariots entrèrent. Quatre soldats de ceux qui conduisoient le troisieme, s'arrêterent au lieu marqué; & les autres soldats entrèrent à leur tour. L'un d'eux ayant pris un sac, le délia, & répandit les noix qu'il contenoit devant le corps-de-garde. Aussi-tôt les bourgeois accourent, en faisant des huées sur le prétendu paysan, & se jettent sur les noix. Les soldats déguisés prennent leurs armes; tuent quelques bourgeois; mettent les autres en fuite. L'un d'entre ces soldats court avertir ceux de l'embuscade, qu'il étoit tems de se montrer. Ils arrivent; tuent les senti-

nelles; relevent la herse qu'on avoit abbatue, & qu'un des trois chariots soutenoit; & , secondés par quatre compagnies de cavalerie, qui surviennent dans ce moment, ils se répandent dans la ville, sans trouver aucune résistance. On étoit en Carême; & les citoyens, renfermés dans les églises, écou-toient tranquillement le sermon. Tout-à-coup on sonne le tocsin. La frayeur saisit les esprits; on abandonne les temples: on court aux armes; mais il n'étoit plus tems. Les Espagnols, en moins d'une demi-heure, s'étoient saisis des places, de la maison-de-ville, & des remparts. Il fallut céder à la fortune, & mettre bas les armes dont on s'étoit pourvu trop tard. Les richesses des bourgeois, l'artillerie, les munitions, l'argent que le roi avoit fait transporter dans la ville, tout devint la proie des vainqueurs.

Henri IV fut consterné de cette nouvelle. » C'est un coup du ciel, s'écria-t-il ! Ces pauvres gens, pour avoir refusé une petite garnison que je leur voulois donner, se sont perdus; » & sur l'heure, il songea aux moyens de rentrer dans cette place importante. L'entreprise n'étoit pas facile; & le duc de Mayenne, que l'on regardoit comme le capitaine le mieux instruit dans l'art des sièges, trouvoit la réussite de celui-ci très-incertaine. Mais Lesdiguières, consulté par le roi, dit que, si l'on ne perdoit point de tems, on chasseroit sûrement les Espagnols. Cet avis fut celui du monarque, parce qu'il étoit conforme à son impatience; & , dans l'instant, il ordonna tous les préparatifs nécessaires.

Le maréchal de Biron fut chargé d'investir Amiens, du côté de l'Artois, avec quatre mille hommes de pied & sept cens chevaux, en attendant que le roi eût assez de troupes pour faire le siège en personne. Cet habile général commença la circonvallation; ruina le pays; intercepta la communication avec Doullens; arrêta tous les convois, & resserra la ville de si près, que la garnison, quoique plus nombreuse que son armée, n'osa se montrer hors des murailles. Portocarrero ne s'étoit pas attendu à voir si-tôt l'ennemi. Aussi n'avoit-il pu amasser toutes les provisions nécessaires. Cependant, pour ménager celles qu'il avoit faites, & se préparer à une vigoureuse défense, il fit sortir toutes les bouches inutiles, & brûler tous les fauxbourgs. La sagesse, l'œconomie, l'intelligence de l'immortel Sully présiderent aux préparatifs du roi. Ce sincère ami de son maître, l'exemple de tous les grands ministres, n'oublia rien de tout ce qui pouvoit hâter le succès du siège, & adoucir les fatigues du soldat. On trouva, dans le camp, l'abondance des villes; &, ce que jusqu'à lui l'on avoit ignoré, il sut procurer aux défenseurs de la patrie tous les secours dont ils avoient besoin. On forma, par ses soins, deux hôpitaux où les blessés & les malades furent traités avec tant d'attention, que, d'une voix unanime, pour faire honneur au zèle du généreux ministre, on appella le siège d'Amiens, *le siège de velours*. Au commencement d'Avril, le roi se rendit au camp, suivi de toute sa cour & de la duchesse de

Beaufort, sa maîtresse uniquement chérie. Il distribua les postes; ordonna les approches; dressa ses batteries, & fit attaquer la place. Le 22 de Mai, Porto-Carréro fit une sortie furieuse, avec cinq cens chevaux, sur le quartier du maréchal de Biron, & s'empara d'un fort que les François avoient bâti pour le défendre. Le capitaine François l'en chassa, deux heures après, & le poursuivit avec tant de vivacité, jusqu'à cent pas de la ville, qu'il n'y seroit jamais rentré, si quatre cens fantassins ne fussent venus à son secours. Le mois suivant, Jean de Gusman, digne rival de Porto-Carréro, tomba sur les tranchées par trois différens endroits. Son attaque fut si prompte; qu'il en chassa les assiégeans; mais ce triomphe fut court: car, le brave la Boulaye l'ayant chargé tout-à-coup, il fut tué; & ses soldats furent repoussés jusques sur le bord de la contrescarpe, où l'officier François planta ses enseignes. Le 18 de Juillet, François d'Arco & Diégo Durant, accompagnés chacun de trois cens hommes, donnerent par deux endroits; l'un à la droite de la tranchée, où étoit le régiment de Picardie; & l'autre à la gauche, où étoit celui de Flessan. Ils tuerent Flessan & Fouquerolles, tous deux mestres-de-camp; & ayant nettoyé la tranchée, ils poussèrent jusqu'aux batteries pour enclouer le canon. A leurs progrès rapides Biron opposa sa valeur. Le prince de Joinville joignit ses efforts à ceux du maréchal. Enfin, comme le combat devenoit terrible en cet endroit, & que les Espagnols continuoient de réussir, le roi vint lui-même au secours de ses guerriers;

enfonça les ennemis, & les poursuivit jusqu'au corps de la place. Ensuite, ce monarque, qui vouloit prévenir l'armée de l'archiduc, fit donner un assaut, le 4 de Septembre. Ses troupes furent repoussées, après un long combat; mais les assiégés pleurerent leur avantage. Un coup d'arquebuse leur enleva leur unique soutien, l'invincible Porto-Carrero. Ils mirent à sa place don Jérôme Carrasse, marquis de Montanagro. Plus phlegmatique que son prédécesseur, mais aussi intrépide, il suivit son plan; fit des retranchemens dans la ville, & donna le tems à l'archiduc de marcher à son secours avec une armée de vingt-cinq mille hommes de vieilles troupes, & les meilleures qui fussent au service d'Espagne. Le vieux comte de Mansfeld en étoit le maréchal-de-camp-général, & se faisoit porter dans une litière, à cause de son grand âge. L'approche des ennemis causa de grands débats dans le conseil du roi. Le maréchal de Biron fut d'avis d'aller combattre les Espagnols. Le duc de Mayenne s'y opposa fortement. « Que jugez-vous donc à » propos de faire, mon cousin, lui dit le » roi? »... Votre dessein, sire, répondit le » duc, est de prendre Amiens, & non pas de » gagner une bataille; vos retranchemens sont » très-forts: laissez votre armée derrière; les » Espagnols ne hazarderont rien: je les con- » nois; ils n'entreprendront jamais de vous » forcer. » Le roi s'en tint à cet avis. L'archiduc s'avança vers les lignes; &, la terreur s'emparant de ceux qui étoient dans les tranchées, ils prirent la fuite. Mais le grand feu

de l'artillerie Françoisé arrêta les Espagnols ; & l'archiduc , par un excès de précaution , perdit une occasion favorable. S'étant néanmoins avancé pour attaquer l'endroit le plus foible des retranchemens , le duc de Mayenne posta si bien ses pièces de canon , qu'elles foudroyerent les Espagnols ; & les obligèrent de se retirer. S'ils avoient avancé seulement deux cens pas , ils auroient réussi. Le duc fit fortifier les endroits foibles du retranchement ; ensorte que , le lendemain , l'archiduc n'osa l'attaquer ; & prit le parti de se retirer. Le roi dit alors que l'archiduc étoit venu en capitaine , & qu'il s'en retourneroit en prétre. (Ce prince étoit cardinal.) Après le départ des Espagnols , Henri fit sommer le gouverneur de la place de se rendre. Cet officier le fit , de l'aveu de l'archiduc ; & le roi lui accorda une capitulation honorable. Le marquis de Montanagro sortit d'Amiens , le 25 de Septembre. Henri , qui vouloit lui faire honneur , envoya au-devant le connétable & le duc de Montbason. Le connétable ayant demandé les clefs de la ville , un Espagnol lui répondit , d'un ton fier : « Nous » pensions que vous les viendriez prendre sur » la brèche. » Montanagro fut conduit au roi ; & ce gouverneur , mettant pied à terre , & accolant la botte du monarque , lui dit en italien : *Ch'egli rendeva quella piazza in mano d'un re soldato , perche non era piaciuto al suo re di farla soccorrere da capitani soldati* (a). Malgré la vigoureuse résis-

(a) « Qu'il rendoit cette place entre les mains

tance des Espagnols, ce siège ne coûta au roi que six cens hommes ; mais il dépensa beaucoup d'argent, parce qu'il préféroit à l'or la conservation de ses sujets.

AMISUS. (*siège d'*) Lucullus, pour continuer ses conquêtes sur Mithridate, forma le blocus d'Amisus, ville importante, & d'Eupatorie, fondée par le roi de Pont. Cette dernière ne tint pas long-tems ; elle fut prise par escalade & rasée. Amisus donna plus de peine aux Romains, parce qu'elle étoit défendue par un gouverneur, excellent machiniste, & habile ingénieur. Il se laissa pourtant surprendre par une ruse assez simple. Lucullus l'avoit accoutumé à voir, pendant plusieurs jours consécutifs, livrer l'attaque à-peu-près à la même heure. Au bout d'un certain tems, les assiégeans se retiroient, & la garnison prenoit du repos. Ce fut ce moment de repos que le général choisit pour donner un assaut subit & furieux à la place, & forcer la muraille par escalade. Le gouverneur auroit encore pu se défendre ; mais, déconcerté par l'invasion soudaine des Romains, il prit la fuite, & mit en partant le feu à la ville. Le vainqueur fit tout son possible pour arrêter le progrès de l'incendie ; &, croyant engager ses soldats à ce travail, en les intéressant, il leur permit le pillage. Mais il fut trompé. La plupart, s'armant de flambeaux, & visitant curieusement tous les endroits où

» d'un roi soldat, puisqu'il n'avoit pas plu à son
» maître de la faire secourir par des capitaines
» soldats, »

ils s'imaginoient que l'on pouvoit avoir caché des choses de prix, mirent eux-mêmes le feu à un grand nombre d'édifices. Heureusement pour cette ville infortunée, il survint une grosse pluie qui en sauva les restes. Lucullus fit tout ce qui dépendoit de lui pour réparer ce désastre qu'il n'avoit pu prévoir ; & ce trait de bonté doit apprendre aux généraux à se regarder comme les amis, les défenseurs des hommes, & non point comme leurs fléaux. 71 avant J. C.

AMMONITES. (*défaite des*) Jephté, qui, de voleur, étoit devenu général, fut choisi de Dieu pour exterminer cette nation, éternelle ennemie des Hébreux. Il défit plusieurs fois leurs nombreuses armées ; ravagea leur pays ; renversa leurs villes, & remporta le plus glorieux triomphe. Mais il paya cher, à son tour, les lauriers qu'il venoit de cueillir. Il avoit fait vœu d'offrir en holocauste ce qui sortiroit le premier de sa maison lorsqu'il en approcheroit. Ce fut sa fille unique.

Les Ammonites eurent encore plusieurs guerres avec les enfans de Jacob, & ne furent bien soumis que sous le règne de David qui prit & rasa leurs places les plus fortes ; tua leurs rois, & leur fit payer un tribut excessif.

AMNIAS. (*bataille de l'*) Les généraux de Mithridate attaquèrent, près de ce fleuve, l'armée de Nicomède, roi de Bithynie, & remportèrent sur ce prince une célèbre victoire qui ouvrit à leur maître la route de la Paphlagonie. 92 avant J. C.

AMPHEC. (*bataille d'*) Ce fut dans la

plaine d'Amphéc, ville de Palestine, que se donna, contre les Philistins, l'an 1100 avant J. C. cette célèbre bataille où les Israélites furent vaincus, & où l'arche d'alliance, qu'ils conduisoient avec eux, fut prise par les infidèles. Ophni & Phinéès, fils du grand-sacrificateur Héli, furent tués dans cette malheureuse journée; & trente mille hommes périrent avec eux.

AMPHÉE. (*siège d'*) La seconde année de la neuvième Olympiade, & la sept cent quarante-troisième avant J. C. s'alluma la première guerre entre les Messéniens & les Lacédémoniens; guerre sanglante & cruelle, qui dura vingt ans entiers. Les Spartiates ouvrirent la campagne par le siège d'Amphée, ville petite & peu considérable, mais qui leur parut propre à faire leur place d'armes. Elle fut emportée d'emblée; & le vainqueur massacra sans pitié tous les citoyens qui ne purent éviter sa fureur. Cet échec ne servit qu'à porter les Messéniens à faire de nouveaux efforts pour se défendre courageusement. Les Lacédémoniens, animés par leurs succès, & se fiant sur leurs forces & leur fortune, s'engagerent par serment à ne point quitter les armes qu'ils ne se fussent rendus maîtres de toutes les villes & de toutes les terres de leurs ennemis. Ainsi, ce qui devoit incliner les deux peuples vers la paix, fut ce qui fit éclater davantage la fureur de la guerre. Il se donna deux combats où la perte fut à-peu-près égale de part & d'autre. Après le second, les Messéniens, affligés de maux extrêmes causés par la famine & par la peste,

consulterent l'Oracle de Delphes , qui leur ordonna , pour appaiser la colere des dieux , d'immoler sur leurs autels une vierge du sang royal. Aristomène, de la race des Epytides , offrit généreusement sa fille pour ce digne sacrifice. Ensuite on ramassa toutes les troupes , & l'on alla camper près d'Ithome. Voyez ITHOME.

AMPHIPOLIS. (*sièges d'*) 1. Plusieurs villes de la Grèce avoient secoué le joug des Athéniens ; & , pour rendre leur révolte légitime , elles avoient réuni leurs forces à celles des Lacédémoniens. Le célèbre Brasidas , général des troupes liguées , n'osant se mesurer en plaine campagne avec l'armée Athénienne , conduite par Cléon , se retira dans Amphipolis , ville forte , où l'on vint incontinent l'assiéger. L'habile capitaine , qui connoissoit le caractère vain & présomptueux du chef des ennemis , lui inspira une funeste confiance , en affectant de le craindre. Mais , un jour qu'il n'étoit point sur ses gardes , il fit une sortie si vive , qu'il mit en fuite , dès le premier choc , ses soldats étonnés. Cléon , qui , jusqu'à ce jour , s'étoit cru le guerrier le plus redoutable , paya de sa vie cette yvresse frivole ; & Brasidas , ayant été dangereusement blessé en achevant sa victoire , mourut peu de tems après. 422 avant J. C.

2. Philippe , pere d'Alexandre le Grand , se rendit maître d'Amphipolis ; & , pour amuser les Athéniens , dont la puissance pouvoit nuire à ses vues ambitieuses , il lui rendit sa liberté. Mais il ne tarda pas à la lui ravir de nouveau ; & , dès qu'il n'eut plus rien à

craindre, il se dédommagea de ses contraintes. 338 avant J. C.

ANATHA. (*prise d'*) Dans une île de l'Euphrate, s'élevoit une citadelle fort grande & fort peuplée, nommée *Anatha*. Julien l'Apostat, qui vouloit entrer dans la Perse, pour y combattre Sapor II, entreprit d'assiéger cette forteresse qui pouvoit être un grand obstacle à ses desseins. Mais cette expédition ne sembloit pas facile. Il fit dire aux habitans qu'ils n'avoient rien à craindre, s'ils se rendoient; rien à espérer, s'ils faisoient résistance. Après quelques instans de délibération, on ouvrit les portes; & l'on vit sortir, à la suite d'un taureau couronné de fleurs, symbole de paix, une foule de vieillards, de femmes & d'enfans. Parmi eux, se trouvoit un soldat Romain, âgé de près de cent ans, que Galere avoit, soixante-six ans auparavant, laissé malade dans ces contrées. Courbé sous le poids des années, environné d'un grand nombre d'enfans qu'il avoit eus de plusieurs femmes à la fois, selon l'usage du pays, il partoit en pleurant de joie, & en rappelant aux habitans qu'il leur avoit toujours prédit qu'il mourroit sur les terres de l'Empire. La place fut entièrement brûlée. L'an 363.

ANCÔNE. (*attaque d'*) Vitigès, voulant reculer les bornes de ses Etats, & fonder sa puissance, en Italie, sur les débris de l'Empire Romain, s'avança vers Ancône, place que sa situation rendoit importante, & fit toutes ses dispositions pour en attaquer le château qui paroissoit imprenable. Conon l'Isaurien

l'Isaurien y commandoit pour l'empereur. Ce capitaine téméraire eut l'imprudence de sortir, avec une garnison assez foible, au-devant d'un ennemi dont l'armée étoit formidable. Quand il se vit éloigné d'Ancône, d'environ cinq stades, il rangea sa petite troupe en rond autour d'une montagne, sur une seule ligne, comme s'il eût formé une enceinte de chaf-seurs. Mais, dès que les Goths parurent, ses soldats, effrayés du nombre, tournerent le dos sans combattre, & se retirèrent vers la forteresse. Les habitans, craignant de donner entrée au roi des Goths, leur fermerent les portes; les abandonnerent à la merci de l'ennemi, & tirerent Conon sur la muraille avec des cordes. Animés par ce succès, les vainqueurs alloient prendre la citadelle par esca-lade, lorsque deux braves soldats, qui se trou-voient dans la place, se présentèrent devant les assaillans; repoussèrent tous leurs efforts, & , couverts de glorieuses blessures, leur firent quitter prise avant que de mourir eux-mêmes. 538 de J. C.

ANDRINOPLE. (*batailles d'*) 1. L'em-pereur Licinius étoit campé dans les plaines d'Andrinople. Constantin vint l'y chercher; & , après avoir imploré le Dieu des combats contre un prince impie, qui ne cessoit de vomir les plus horribles blasphêmes, il donne pour mot à ses troupes : *Dieu Sau-veur !* & tombe sur l'ennemi rangé en ba-taille sur le penchant d'une montagne. Les légions du tyran sont enfoncées dès le pre-mier choc. Sa premiere ligne se disperse; mais la seconde fait plus de résistance. En

S. & B. Tome I.

G

vain l'Empereur les invite à passer sous les étendards. Il fallut les combattre. La fortune se déclara constamment pour le grand Constantin qui, blessé légèrement à la cuisse, courroit au plus fort de la mêlée, & crioit à ses troupes de faire quartier, & de se souvenir que les vaincus étoient des hommes. Cependant le massacre dura jusqu'au soir. Trente-trois mille soldats restèrent sur la place. Lici-nius fut un des derniers à prendre la fuite. Tous ceux qui se rendirent furent traités avec bonté. *L'an 323 de J. C.*

2. Les Goths, sous la conduite de Fritigerne, avoient déclaré une guerre mortelle à l'empereur Valens. L'an 377, ils entreprirent le siège d'Andrinople. Mais leur ignorance dans l'art de prendre des villes fatigua bientôt leur courage. Fritigerne, voulant épargner le sang de ses guerriers, laissa devant la place un détachement pour la tenir bloquée; &, suivi du reste de ses troupes, il décampa. « Ce n'est pas aux murailles que » je fais la guerre, disoit-il : nous trouve- » rons beaucoup plus de profit & moins » de péril dans les fertiles campagnes de la » Thrace. »

L'année suivante, Valens, jaloux de la gloire que Gratien, son neveu, s'étoit acquise en domptant les peuples de Germanie, se mit à la tête des légions; marcha contre les Goths, & leur livra bataille, à douze milles d'Andrinople. La victoire vola long-tems de l'une à l'autre armée; mais la cavalerie Romaine ayant été mise en fuite, & l'infanterie taillée en pièces, tout ce qui put

échapper à la mort se dispersa dans les campagnes, & abandonna l'Empereur qui, depuis cette funeste journée, ne parut plus. On a conté diversement la triste fin de ce prince ; mais l'opinion la plus communément reçue, c'est qu'ayant été blessé, & s'étant réfugié dans une chaumière, une troupe d'ennemis y mirent le feu, & la brûlèrent avec tous ceux qui s'y étoient renfermés.

ANDROS. (*prise d'*) Après la bataille de Salamine, Thémistocle alla reconquérir les îles qui avoient suivi le parti des Perses. Quand il se fut rendu maître de celle d'Andros, il voulut faire payer de grosses sommes aux habitans. « Je viens à vous, leur dit-il, » avec deux divinités puissantes ; la Persuasion & la Force. » Ils répondirent : « Nous » avons aussi deux divinités, qui ne sont pas » moins puissantes que les vôtres, & qui ne » nous permettent pas de vous donner l'argent que vous nous demandez : la Pauvreté & l'Impuissance. » 480 avant J. C.

ANGLON. (*bataille d'*) Trente mille Romains, étant entrés en Perse-Arménie, se laissèrent tromper par des espions qui les conduisirent, entre des montagnes, dans un lieu nommé *Anglon*. Quatre mille Perses les y attendoient en bon ordre ; &, comme les légions consternées s'avançoient en confusion, ils les attaquèrent avec tant de furie, qu'ils les mirent en fuite, & en firent un grand carnage. La déroute fut entière ; & cette grande armée, vaincue par la terreur avant que de combattre, laissa sur le champ de bataille la moitié de ses guerriers. Le cé-

lèbre Narsès y reçut une blessure qui le mit au tombeau. Ce brave capitaine, vainqueur autrefois de Bélisaire même, avoit ensuite servi sous ses ordres, & s'étoit fait une réputation immortelle dans les guerres d'Italie.

L'an 543.

ANGORA. (*bataille d'*) Tandis que Bajazet I faisoit trembler devant lui l'Europe & l'Asie, un homme sorti des forêts de la Scythie, Tamerlan, dont le nom fait presque l'histoire, vint humilier son orgueil & confondre sa puissance. L'an 1402 de J. C. ce fameux conquérant, suivi, sans doute, de tout son peuple, puisqu'on fait monter son armée à huit cens mille hommes, & que Schiltperger même, qui se trouva dans cette mémorable action, lui en donne une fois autant, s'avança dans les plaines d'Angora, ville de Phrygie. Bajazet, plein de lui-même, & sûr de la victoire, dont paroissoient l'assurer quatre cens mille combattans rangés sous ses drapeaux, marche avec fierté contre ce redoutable rival. Ces deux torrens s'entrechoquent; se brisent, & portent dans les campagnes voisines toutes les horreurs du carnage. Des ruisseaux de sang inondent la Phrygie. Les fleuves perdent leur couleur. La terre est jonchée de cadavres; & plus de trois cens quarante mille morts attestent les fureurs de cette triste journée. Enfin Bajazet est vaincu. Mustapha, son fils aîné, tombe, expire à ses yeux. Lui-même est fait prisonnier & conduit aux pieds de Tamerlan. C'est ainsi que ce fier potentat, déplorable jouet de la fortune, passa tout-à-coup du faite de la gran-

deur au comble de l'ignominie. On dit que le vainqueur envoya à son auguste prisonnier des chiens, des faucons, & tout ce qui forme l'équipage d'un chasseur. C'étoit la passion de Bajazet. Mais ce présent, d'une main odieuse, fut un affront à ses yeux. Il le renvoya avec mépris, disant que cet attirail étoit plus propre à un Scythe vagabond, qu'au fils & au petit-fils d'un grand empereur. Tamerlan le fit promener, sur un mulet, à la vue de son camp, & lui demanda lequel il aimoit mieux, d'être exposé à la risée de ses troupes, ou d'aller chercher les bêtes dans les bois ? Puis ce vainqueur éclata de rire, voyant Bajazet borgne, & le comparant à lui-même qui étoit boiteux. Enfin il lui demanda, pour la dernière fois, de quelle manière il l'auroit traité s'il eût été son vainqueur ? « Je t'aurois, répondit Bajazet, enfermé dans une cage de fer, comme une bête sauvage ; » & Tamerlan lui fit subir le même traitement.

M. l'abbé de Marigny, dans son Histoire des Arabes, qu'il dit être tirée des Ecrivains de cette nation, traite de fable ce récit conforme à celui du prince Cantimir. Ce sçavant prétend que l'empereur Ottoman fut traité avec respect, consolé, fêté par son vainqueur. « Il est faux, dit-il, que Bajazet ait été enfermé dans une cage de fer, par les barreaux de laquelle on lui jettoit à manger ; que Tamerlan se servoit du dos de son prisonnier pour monter à cheval ; & qu'enfin le désespoir porta ce malheureux prince à se casser la tête contre sa cage, ou, selon d'autres, à s'étrangler avec un petit os qui

» s'étoit trouvé dans ce qu'on lui avoit donné
» à manger. » Il ajoute : « Bajazet ne survé-
» cut pas long-tems à la perte de sa liberté ;
» & il mourut d'une attaque d'apoplexie , ou
» d'une squinancie , selon d'autres. . . Tamer-
» lan en fut extrêmement touché. Il avoit
» résolu de le rétablir sur le trône avec plus
» d'éclat qu'auparavant. »

ANGOULÊME. (*prise d'*) Les Anglois, sous la conduite du célèbre comte de Derby, s'étoient emparés de cette place que le délabrement des affaires de Philippe VI, roi de France, avoit empêché de secourir. Cependant ce monarque vint à bout de lever soixante mille hommes qui se mirent en campagne sous les ordres du duc de Normandie. Bientôt Angoulême vit flotter à ses portes les étendards François. John lord Norwich, gouverneur de cette ville, réduit aux dernières extrémités, se servit d'un stratagème adroit pour éviter de se rendre à discrétion avec ses soldats. Il se montra sur les murailles, & dit qu'il vouloit parler au général ennemi. Le duc vint, & lui demanda s'il desiroit capituler ? « Point du tout, répondit Norwich ;
» mais, comme c'est demain la fête de la
» Vierge, (c'étoit la Purification) à laquelle
» je sçais, monseigneur, que vous avez, ainsi
» que moi, grande dévotion, je vous pro-
» pose une cessation d'armes pour ce jour. »
Le prince y consentit. Norwich, le soir même, fait plier tous ses bagages ; & , dès la pointe du jour, il sortit de la place à la tête de sa garnison. Ayant été arrêté par les premières gardes de l'armée Française : « Sei-

» gneurs, dit-il, ne faites nul mal aux nôtres;
 » car nous avons trêve, aujourd'hui tout en-
 » tier, ainsi que sçavez, accordée de mon-
 » seigneur le duc de Normandie & de nous.
 » Si vous ne le sçavez, allez le sçavoir; car
 » nous pouvons bien, sur ces trêves, aller
 » & chevaucher quelque part que nous vou-
 » lions. » Lorsqu'on vint faire ce rapport au
 duc de Normandie, il ne put s'empêcher de
 rire. « Laissons-les aller, de par Dieu ! dit-il,
 » leur chemin quelque part qu'ils voudront ;
 » car nous ne les pouvons de rien contrain-
 » dre à demeurer. Je leur tiendrai ce que je
 » leur ai promis. » Il les laissa passer, &
 entra dans Angoulême. *L'an 1345.*

ANITORGIS. (*bataille d'*) Les Cartha-
 ginois avoient trois armées en Espagne. L'une
 étoit commandée par Asdrubal, fils de Gif-
 gon; l'autre, par Asdrubal, fils d'Amilcar.
 La troisième, sous la conduite de Magon,
 s'étoit jointe au premier Asdrubal. Les deux
 généraux Romains, Cnéius & Publius Sci-
 pion, crurent devoir diviser leurs troupes,
 pour attaquer les ennemis séparément, &
 terminer ainsi la guerre dans ces contrées.
 Cnéius, ayant rencontré Asdrubal près d'A-
 nitorgis, lui livra bataille. Les Celtibériens
 faisoient la principale force de l'armée Ro-
 maine. Mais, séduits par les promesses ma-
 gnifiques du général Carthaginois, ils aban-
 donnerent Scipion dans le fort du combat.
 Ses troupes se défendirent avec courage tant
 qu'elles l'eurent à leur tête; mais, ce grand
 capitaine ayant été tué, ceux qui avoient
 échappé au carnage prirent la fuite, oubliant

qu'ils étoient Romains. Publius ne fut pas plus heureux que son frere. Il étoit allé au-devant des deux autres armées Carthaginoises, auxquelles Massinissa, roi de Numidie, avoit réuni ses troupes. On en vint aux mains; & les légions, accablées de toutes parts, se débanderent après avoir perdu leur général & plusieurs milliers de soldats. Ainsi, en un seul jour, & presque en un même instant, la république vit périr une armée florissante & victorieuse, & deux héros dont les exploits passés sembloient promettre pour la suite une foule de triomphes. Cette triste catastrophe, si célèbre dans l'Histoire de Rome, arriva l'an 212 avant J. C.

ANTEQUÉRA. (*siège d'*) Les Maures d'Espagne avoient rompu la trêve conclue avec les Chrétiens. Le Régent de Castille, Ferdinand, vint attaquer Antéquéra avec une armée de seize mille hommes. Le roi de Grenade, qui vouloit conserver cette importante place, arma près de cent mille infidèles pour la défendre. Le prince Espagnol sortit aussitôt de ses retranchemens; présenta la bataille, & remporta la victoire. Il en fut redevable au courage & à l'habileté de l'évêque de Palence. Ce prélat guerrier, voyant l'ennemi prêt à fondre sur son poste, en sortit tout-à-coup; tomba sur lui; l'enfonça; le culbuta sans lui donner le tems de se reconnoître. Plus de quinze mille périrent dans cette mémorable action; plus de quinze mille tombèrent entre les mains des vainqueurs. Le Régent, qui se battit, dans cette journée, avec l'épée de S. Ferdinand, perdit à peine

cent vingt hommes. Après ce glorieux triomphe, il retourna devant Antéquéra. Ses soldats, par son ordre, creusèrent un fossé profond autour de cette ville, & le fortifièrent par une bonne muraille flanquée de tours de distance en distance. La famine la plus cruelle commençoit à tourmenter les assiégés; mais, insensibles à la plus horrible misère, ils opposèrent aux Chrétiens une invincible résistance. Ferdinand irrité fit donner un assaut général. Ses soldats se rendirent maîtres d'une tour, & de-là se répandirent dans la ville. Les Maures se réfugièrent dans la citadelle, & soutinrent encore, pendant huit jours, les attaques fréquentes des Espagnols. Enfin, n'espérant aucun secours, n'envisageant aucunes ressources, ils se déterminèrent à capituler. Ils ouvrirent leurs portes le 24 de Septembre 1410, après avoir résisté, pendant six mois, aux assauts multipliés d'un prince vainqueur & d'une armée triomphante.

ANTIOCHE. (*sièges d'*) 1. Chosroës, après avoir répandu par-tout l'épouvante & la terreur, par la destruction de Sura & de Bérée, se présenta devant Antioche, à la tête de son armée victorieuse. L'attaque & la défense furent également vives & terribles. Mais, après avoir fait tout ce que peut inspirer un généreux désespoir, les assiégés cédèrent enfin, & laissèrent entrer l'ennemi dans leur ville. On vit alors dans cette grande & fameuse cité la confusion la plus horrible. Hommes, femmes, enfans, tous s'empressoient d'éviter le fer meurtrier des Perses. Les rues n'étoient pas assez larges pour don-

ner passage à la multitude ; & les soldats de la garnison , qui fuyoient de leur côté , renversoient les malheureux citoyens , les fouloient aux pieds de leurs chevaux , les écrasoient au milieu de leur patrie. Les vainqueurs , répandus dans tous les quartiers de la ville , se livroient aux excès d'une fureur aveugle & d'une insatiable avarice. On pilloit , on saccageoit les maisons : on renversoit , on brûloit les édifices publics : on profanoit , on dépouilloit les églises : on insultoit , on violoit les vierges consacrées à Dieu. Les filles & les femmes , dont une vile & brutale soldatesque outrageoit la pudeur , étoient immolées dans le sein de leurs familles , entre les bras de leurs époux , de leurs parens. Au milieu de cet affreux carnage & de ces épouvantables rapines , Chosroës , aussi barbare , aussi avide que ses guerriers , désignoit les victimes de sa vengeance , & animoit le pillage. Il s'empara de tous les vases d'or & d'argent , appartenans à la grande église ; fit rassembler & conduire en Perse toutes les statues de prix , les beaux tableaux , & mille autres choses d'une valeur inestimable ; & , après avoir ainsi dépouillé de ses richesses & de ses ornemens cette fiere métropole de l'Orient , il commanda qu'on y mît le feu & qu'on la réduisît en cendres. Cet ordre cruel fut si bien exécuté , qu'il n'y eut qu'un seul quartier qui échappa aux flammes. Ainsi fut détruite , au mois de Juin 540 , cette ville rivale de Rome & de Constantinople , par sa magnificence , par sa grandeur , par sa population. Ceux des habitans , qui purent se soustraire au

massacre, tomberent ensuite au pouvoir de l'ennemi qui les conduisit en captivité & qui les vendit au plus offrant.

2. Antioche cependant se releva bientôt de ses ruines ; & , par les soins des empereurs de Constantinople , elle redevint une ville aussi riche , aussi considérable qu'auparavant. Mais son sort sembloit être de succomber sous les efforts des Barbares. En 638, elle fut assiégée par les Sarasins , à la vue de l'armée impériale , commandée par le prince Constantin , fils de l'empereur Héraclius. Les infidèles , sous les ordres d'Abou-Obéidah , pour commencer leur opérations , s'approcherent d'un pont peu éloigné d'Antioche , que l'on nommoit *le pont de fer*. Il étoit défendu par deux tours garnies de trois cens soldats. Mais ces lâches Romains , que leur général avoit châtiés , quelques jours auparavant , à cause de leur négligence , livrerent ces tours aux ennemis. Le plus grand malheur des Romains , dans ces tems de décadence , dit un historien célèbre , est d'avoir mérité leurs disgraces. Bien éloignés de ce qu'ils avoient été au tems de Pyrrhus , ils ne se faisoient plus scrupule de cette sombre & affreuse politique qui rempe au travers des crimes , pour parvenir au but qu'elle se propose. Constantin au désespoir ne se fioit ni sur la fidélité ni sur la valeur de ses troupes. Il crut que la voie la plus courte & la plus sûre pour conjurer l'orage qui alloit fondre sur Antioche , étoit de faire périr le Calife. C'étoit l'ame de toutes les armées des Sarasins ; & ce coup terrible devoit tenir leurs bras suspendus , &

les arrêter au fort de leur course. Il envoya donc un assassin à Médine. Ce criminel attentat eut le succès qu'il méritoit. Tremblant à la vue d'Omar, l'assassin lui avoua même le dessein du jeune empereur ; & Omar, loin de perdre la vie, acquit encore la gloire de pardonner à son meurtrier.

Cependant les deux armées, qui campoient près d'Antioche, s'approchèrent pour en venir aux mains. Le général des Chrétiens, nommé *Nestorius*, avoit un grand courage. Il sortit des rangs, & proposa un combat singulier à quiconque des Sarasins oseroit se mesurer avec lui. Damès, brave soldat, qui s'étoit acquis la réputation d'invincible au siège d'Alep, accepta le défi du Romain. Mais, son cheval ayant bronché tandis qu'il étoit aux prises avec son adversaire, il fut saisi, sans avoir le tems de se relever, & conduit dans la tente de son vainqueur, où on l'enchaîna comme ces animaux dont on craint la fureur. *Nestorius*, glorieux de son triomphe, en fit trophée devant ses troupes ; puis, animé par le succès, il revint proposer un autre combat. Ce second défi fut accepté par un guerrier nommé *Dézac*. Les deux champions combattirent long-tems sans que la victoire se déclarât ni pour l'un ni pour l'autre ; ce qui fit que les soldats des deux armées voulurent être spectateurs de cette importante querelle. Tandis que la cavalerie & l'infanterie Chrétienne s'entre-poussioient pour admirer ces valeureux athlètes, la foule, dont les flots croissoient sans cesse, renversa la tente de *Nestorius* & son

siège de parade. Trois de ses esclaves , craignant d'être châtiés , & n'ayant personne pour les aider , dirent à Damès que , s'il vouloit leur prêter la main pour redresser la tente & mettre tout en ordre , ils le délieroient , à condition qu'il se laisseroit lier de nouveau jusqu'au retour de leur maître. Damès y consentit volontiers ; mais , dès qu'il fut libre , il saisit deux de ces esclaves , l'un avec la main droite , & l'autre avec la gauche , & leur froissa la tête avec tant de violence contre celle du troisieme , qu'ils tombèrent morts tous trois sur la place. Ensuite il rejoignit ses compatriotes. Pendant cette étrange aventure , Nestorius & Déhac se portoient , avec un succès égal , des coups terribles. Enfin , leurs chevaux étant tout hors d'haleine , ils se séparèrent pour reprendre des forces.

Peu de jours après , les deux armées en vinrent aux mains. Les Chrétiens furent entièrement taillés en pièces , après un choc très-rude & un sanglant combat. Rien ne contribua plus à la défaite des Romains , qu'une nouvelle perfidie d'Youkinna , autrefois gouverneur d'Alep. Dès que le combat fut engagé , ce traître mit en liberté Dérar & deux cens autres infidèles qui , depuis huit mois , étoient prisonniers de l'empereur. Il les joignit à la troupe qu'il commandoit ; sortit de la ville , & alla se ranger sous les drapeaux de Mahomet. La vue de ces nouveaux ennemis fit perdre cœur aux légions Romaines , qui s'imaginèrent que tout le peuple d'Antioche venoit fondre sur elles. La plaine de

Possène, où se livra la bataille, fut jonchée de morts; & Hatton, qui vivoit vers la fin du treizieme siècle, rapporte, dans son Histoire Orientale, intitulée *L'Itinéraire*, qu'on y voyoit encore des ossemens amoncelés, tristes monumens de cette funeste journée. Les habitans, se voyant sans ressources, capitulerent, & se racheterent du pillage en payant trois cens mille pièces d'or, qui font plus de quatre millions de notre monnoie. Abou-Obéidah entra dans Antioche, le mardi 21 d'Août; &, comme il redoutoit pour ses soldats les délices de cette ville voluptueuse, plus qu'il ne craignoit les armes Romaines, il ne les y laissa reposer que trois jours.

3. Pendant plus de quatre siècles, Antioche fut pour les infidèles un rempart qui mit à couvert leurs conquêtes en Syrie. Mais, après ce long calme, elle vit de nouveau à ses portes toutes les horreurs de la guerre. L'armée des premiers Croisés, voulant couronner ses victoires par un exploit mémorable, vint, sous les auspices du comte Baudouin, attaquer les murailles de cette capitale de Syrie. Les Soudans l'avoient fortifiée avec un soin extrême. Trente mille hommes s'y étoient renfermés, avec des provisions abondantes, des machines de guerre de toute espece & d'habiles ingénieurs pour les mettre en usage. Jamais tant d'obstacles réunis ne s'étoient opposés à la valeur des Chrétiens. Ils manquoient de vivres. Les pluies étoient continues. Par-tout on rencontroit les ennemis; devant les murs, du haut desquels ils faisoient pleuvoir la mort & le carnage; dans la cam-

pagne , où quelques brins d'herbe s'achetoient au prix du sang des plus braves guerriers. Les sorties étoient fréquentes & meurtrières ; & chaque jour voyoit des combats sanglans. Depuis six mois , les princes Croisés attaquoiént la place ; & , depuis six mois , leurs efforts étoient inutiles. Ils auroient , sans doute , été forcés d'abandonner honteusement leur entreprise , sans la trahison d'un officier Musulman , nommé *Pyrrhus* , qui leur livra trois tours où il commandoit. On y monta , pendant la nuit , avec des échelles ; & les Soldats de Jesus-Christ , pour satisfaire leur fureur religieuse & leur sainte avarice , immolèrent tous les citoyens & pillèrent toutes les richesses.

C'est à ce siège fameux que Godefroi de Bouillon fit ces prodiges de valeur & de force , dont la renommée instruisit toute la terre. Donnoit-il un coup de sabre ? On voyoit voler des têtes , ou des mains , ou des bras entiers , avec le cimenterre. Attaqué , dit-on , par un des généraux Musulmans , il lui déchargea un si furieux revers , qu'il lui fendit la tête & le reste du corps jusqu'à la selle du cheval. Une moitié tomba par terre : l'autre , comme par miracle , demeura ferme sur l'étrier , & fut emportée dans la ville par l'animal que le mouvement des éperons ne cessoit d'agiter.

A peine les Chrétiens jouissoient-ils de leur conquête , qu'ils y furent assiégés par une nouvelle armée de Turcs , beaucoup plus nombreuse que les précédentes , commandée par un chef de réputation , nommé *Corbagat*.

Cet habile général, après s'être rendu maître de tous les forts que les Croisés avoient fait élever, alla camper dans la plaine qui est entre l'Oronte & les montagnes. De ce poste avantageux, il tenoit Antioche bloquée, & lui coupoit tellement les vivres, que les princes y auroient péri de misère, si, par un généreux désespoir, ils ne fussent sortis en bataille, résolus de mourir en braves gens, ou de se faire un passage à travers le camp des infidèles. Hugues le Grand, le moins riche, mais peut-être le plus illustre & le plus estimable des princes Croisés, fut le premier qui se mit en marche, faisant porter devant lui le grand étendard de l'armée Chrétienne. Un corps de deux mille Turcs s'avança pour lui couper chemin. Il fut renversé, culbuté, taillé en pièces. Un guerrier infidèle paroissoit, à la tête d'une autre troupe, avec un air fier, menaçant & terrible. Hugues pique des deux, la lance au poing, & perce de part en part ce redoutable ennemi. Aussi-tôt les bataillons de Corbagat se dispersent, ou succombent sous les coups victorieux du héros. Ce triomphe rendit les Croisés paisibles possesseurs d'Antioche qui devint une principauté, jusqu'à ce qu'elle retomba, pour la seconde fois, entre les mains des Musulmans qui l'ont conservée jusqu'à nos jours. 1097 de J. C.

ANVERS. (*sièges d'*) 1. Les Etats de Hollande étoient maîtres d'Anvers. Le château seul tenoit encore pour le roi d'Espagne. Ils en ordonnerent le siège. Cette citadelle étoit située, au midi de la ville, sur les bords de

de l'Escaut. Formée de cinq bastions royaux, elle passoit pour une des meilleures forteresses. Quelques-uns de ses flancs étoient dirigés sur la ville : les autres l'étoient sur la campagne. On avoit ménagé entr'elle & la ville une magnifique esplanade ; & ce fut dans cette partie que les Flamands rebelles formerent leur attaque. Ils la commencerent en élevant deux grands cavaliers sur lesquels plusieurs pièces de canon furent mises en batterie ; & , pendant que , du haut de ces ouvrages d'où l'on faisoit un feu vif & continu , on foudroyoit la garnison , un grand nombre de travailleurs pouissoient vivement la tranchée. Une troupe de mutins Espagnols , qui s'étoient retirés dans Alost , entendirent le bruit de l'artillerie ennemie. Ce fut pour eux une voix qui leur rappella leur devoir & l'obéissance qu'ils avoient jurée au prince. Animés par Jean de Navarèse , leur Elu , ou Chef , ils se mirent aussi-tôt en marche , au nombre de trois ou quatre mille hommes , pour secourir leurs compatriotes , & surprendre la ville rebelle , dans laquelle ils vouloient , disoient-ils , ou souper ou mourir la nuit même. S'étant joints à la garnison du château , sous la conduite de Jean de Navarèse & de Roncéro , le plus brave , le plus heureux capitaine qu'ait jamais eu l'Espagne , ils tombent sur les tranchées avec tant de furie & de résolution , que les Flamands se troublent & semblent redouter l'issue du combat. Ce découragement excite leurs adversaires. Ils redoublent d'impétuosité ; chargent l'ennemi ; lui portent de grands coups de piques ; l'ac-

cablent du feu de leur mousqueterie ; le serrent , à chaque instant , de plus près ; se battent corps à corps , l'épée à la main , & le mettent en fuite. L'infanterie Espagnole les poursuit , avec la rapidité d'un éclair , dans les deux grandes rues qui conduisent de l'esplanade dans la ville. La cavalerie la seconde , & renverse tout ce qui s'oppose au passage. Les vainqueurs pénètrent jusques dans la place de l'hôtel-de-ville. Dans ce lieu , les vaincus se rallient , & font de nouveaux efforts pour repousser l'ennemi. Mais , accablés pour la seconde fois , ils cherchent un asyle dans l'hôtel-de-ville & dans les maisons de la place. Ils tirèrent alors du haut des fenêtres ; & déjà ils recommençoient un nouveau combat très-désavantageux pour les Espagnols. Mais ceux-ci , pour ne pas perdre les lauriers qu'ils venoient de cueillir , mirent le feu aux retraites des rebelles. L'incendie fut terrible ; & le plus beau quartier de la ville devint la proie des flammes. La fin du combat fut le signal du pillage. Le sac dura trois jours , & fit voir à la Flandre le comble de tous les malheurs. Il produisit aux Espagnols plus de deux millions d'écus d'or.

An 1576.

2. Les Pays-bas , fatigués de la domination Espagnole , avoient élu pour Souverain le frere de Henri III , François de France , duc d'Anjou & d'Alençon. Bientôt ce prince , peu content du nom de Chef , sans en avoir l'autorité , voulut s'affranchir de la dépendance des Etats , & régner en monarque. Pour cet effet , il résolut de s'emparer d'An-

vers. Tel étoit son plan qu'il n'avoit confié qu'à un petit nombre de personnes fidèles : le 17 de Janvier 1583 , il devoit , dès le grand matin , tirer de leurs quartiers les troupes logées au dehors de la ville , & feindre de les faire marcher à leur destination. Lui-même devoit sortir par la porte Saint-Jacques, nommée, dans quelques historiens, *la porte Kipdorp*, comme s'il alloit se mettre à leur tête. Ceux qui devoient l'accompagner étoient chargés de s'emparer de cette porte, aussi-tôt qu'il seroit sorti ; de marcher ensuite, sans perdre de tems, à la porte la plus prochaine , qu'on appelloit *la porte de l'empereur* ; de se rendre maîtres de la courtine qui sépare ces deux portes, & de tourner sur le champ l'artillerie qu'on y trouveroit contre la ville, afin de contenir les bourgeois. C'étoit l'instant où les troupes du dehors devoient entrer & se joindre à celles du dedans. Afin qu'elles pussent se reconnoître , on leur avoit donné pour mot du guet : « Ville gagnée ! & Vive la Messe ! »

Au jour marqué, dès le lever de l'aurore, le Duc quitta son palais , suivi de plusieurs François à cheval, & sortit par la porte Saint-Jacques. Il fut à peine hors de la ville, que ceux qui l'accompagnoient , ayant feint de prendre querelle ensemble , tombèrent, l'épée à la main , sur le corps-de-garde qu'ils massacrèrent ou mirent en fuite, & se saisirent de la porte. Tous les bourgeois du voisinage accoururent au bruit , pendant que les François , d'un autre côté, s'emparoiént encore de la porte de l'empereur & de la cour-

tine qui se trouvoit entre les deux entrées dont ils étoient maîtres. Les troupes, qui n'étoient pas sorties de la ville, se répandent dans les rues qu'ils remplissent de clameurs menaçantes & de ce cri de guerre : « Ville » gagnée ! & Vive la Messe ! » Quinze enseignes de gens de pied & dix cornettes de cavalerie arrivent pour les soutenir. Les Suisses s'approchoient aussi. Mais un accident, qu'on auroit dû prévoir, déconcerta l'entreprise. On ne s'étoit pas assuré de la herse de la porte Saint-Jacques. Les bourgeois, qui s'en apperçurent, se postèrent rapidement au-dessus ; la firent tomber, & fermerent le passage de la porte par où les François venoient d'entrer. Tout le peuple prit les armes : tout fut soldat dans la ville. Les citoyens furieux se réunissent de toutes parts pour s'opposer à l'ennemi commun, qui en vouloit à leurs biens & à leurs vies. Quelques-uns, manquant de balles, coupent de rage, avec leurs dents, la monnoie qu'ils trouvent dans leurs bourses, pour en charger leurs fusils. Les femmes s'empressent de disputer aux hommes la gloire de défendre la patrie. On entoure les François déconcertés : on les poursuit ; on les accable. En vain le Duc tâchoit d'arracher à leur vengeance ces infortunées victimes. Ils sont tués, ou blessés, ou faits prisonniers. On estima leur perte à quinze cens hommes qui restèrent sur la place. Saint-Agnan & son fils, de la maison de Beauvilliers ; le comte de Châteauroux ; Saint-Blancart, second fils du maréchal de Biron ; le fils du marquis de Mirabeau, de la maison de Pons ; Brillac,

Font-Pertuis, & beaucoup d'autres personnages de cette importance furent trouvés au nombre des morts. Les habitans ne perdirent qu'un peu plus de cent hommes.

3. L'année suivante, le prince de Parme se présenta devant Anvers, à la tête d'une puissante armée, & commença ses opérations par l'attaque des deux forts de Lille & de Liefkensoëch, que les rebelles avoient construits sur les bords de l'Escaut. Un stratagème singulier, qu'imaginèrent les Italiens de l'armée royale, chargés de faire le siège du dernier, en favorisa beaucoup le succès. Ils rassemblèrent un grand nombre de charrettes chargées de foin verd, & y mirent le feu. La fumée, que le vent portoit sur le fort, étouffant la garnison, elle fut contrainte de se retirer un peu à l'écart. Les assaillans en profitèrent; monterent sur les remparts; emporterent la place. Le prince ne fut pas aussi heureux à Lille. Mondragoné, ne l'ayant pas attaqué aussi brusquement qu'il l'auroit pu, y laissa entrer un renfort considérable, & perdit à ce siège six semaines & deux mille hommes. On l'abandonna; & l'on se contenta de masquer le fort du côté de la terre, & de réprimer les courses des troupes qui s'y étoient renfermées.

Le prince entreprit ensuite un ouvrage de la plus grande difficulté : c'étoit de fermer le passage de l'Escaut. Au mois de Septembre, il fit bâtir deux forts, en face l'un de l'autre, pour assurer la navigation. Dès qu'ils furent achevés, après qu'on les eut bien garnis d'artillerie, on travailla à la construction.

d'un pont ; projet chimérique en apparence ; & du succès duquel pourtant dépendoit celui du siège d'Anvers. Pour faciliter le transport des matériaux nécessaires , le général Espagnol fit creuser un canal large & profond , & dont la longueur avoit plus de deux lieues. On l'appella *le canal de Parme* , par honneur pour le grand homme qui l'avoit entrepris. Ce prince , afin de suivre les travailleurs , & les animer par son exemple , avoit établi son quartier au village de Béversen. Le comte Pierre-Ernest de Mansfeld , lieutenant général de l'armée , commandoit du côté du Brabant , & campoit à Stabroëch , un peu au-dessous d'Anvers. Mondragoné s'étoit retranché presqu'au bord de la rivière , en face de Lille , où il contenoit les ennemis. On avoit bâti de toutes parts des forts , soit pour s'assurer des digues , & empêcher les rebelles d'inonder la campagne , en les coupant ; soit pour fermer toute communication avec les places voisines , & arrêter les secours ; soit enfin pour s'opposer à la flotte ennemie , & suppléer à la foiblesse de celle du roi. Le marquis de Roubais , officier d'une réputation brillante , & qui la méritoit , fut chargé de veiller à la confection du pont. Il mit tant d'activité dans les soins qu'il se donna , qu'on espéra de voir bientôt cet ouvrage important conduit à sa perfection.

Cependant les assiégés , effrayés du progrès des Espagnols , étoient en proie aux plus vives inquiétudes. Chaque citoyen craignoit pour sa fortune. On n'espéroit aucun secours capable d'arrêter le coup prêt à tomber sur

toutes les têtes. Tous les cœurs étoient ébranlés ; & l'on déclaroit ouvertement qu'on ne vouloit plus soutenir un siège qui devoit coûter beaucoup de sang & de travaux. Sainte-Aldégonde, alors bourg-mestre d'Anvers, osa seul combattre cette résolution publique. Ses discours pleins de feu ranimerent le courage abbatu de ses concitoyens ; & , par ses sentimens républicains & généreux, il sçut les engager à jurer, d'une commune voix, qu'ils renonçoient pour toujours à l'obéissance de Philippe. On publia un édit par lequel il fut défendu, sous peine de mort, de prêter l'oreille à aucun accommodement proposé par les Royalistes. On se prépara ensuite avec plus d'ardeur que jamais à la défense la plus opiniâtre ; & , pour la prolonger, on ordonna de ne distribuer les vivres qu'avec mesure. On forma plusieurs compagnies des bourgeois en état de porter les armes ; & l'on fit tous les préparatifs nécessaires pour traverser la construction du pont fatal.

Outre les vaisseaux qu'on avoit armés pour empêcher ou retarder les travaux, on résolut d'employer plusieurs navires singuliers, qu'on devoit emplir d'artifices, afin de ruiner les ouvrages déjà faits. Les redoutes, que le prince avoit formées sur les bords du fleuve, gênoient la croisière des frégates d'Anvers. On construisit un vaisseau d'une grandeur énorme ; & on le pourvut d'une forte artillerie, afin de les attaquer. Cette masse immense ressembloit, en quelque sorte, à une forteresse flottante. Les assiégés en conçurent de si grandes espérances, qu'ils l'appellerent

la fin de la guerre; titre fastueux, dont la sagesse & l'activité du prince de Parme firent connoître toute la vanité.

Déjà les estacades, qui formoient les cu-lées de chaque côté du pont, touchoient à leur perfection, malgré les efforts des rebelles, qui livroient sans cesse de sanglans combats, dans l'un desquels Roubais fit prisonnier Téligny, capitaine également brave & prudent. On nomma, pour le remplacer, le comte d'Hohendoë. Cet officier habile fit, par terre & sur l'Escaut, toutes les évolutions capables de troubler les assiégeans. Mais, quelque chose qu'il entreprît, ils parvinrent enfin à se procurer un assez grand nombre de vaisseaux, pour fermer le fleuve au milieu de son cours; & , le 25 de Février 1585, le pont fut entièrement achevé. Le lecteur nous pardonnera, sans doute, quelque détail sur ce merveilleux ouvrage, que nous n'avons pu faire assez connoître.

Son emplacement fut choisi entre les villages d'Ordam & de Calloo, parce que le lit du fleuve y étoit moins large que par-tout ailleurs, & que son cours faisoit dans cet endroit un coude plus marqué; enforte que les bâtimens ennemis ne pouvoient tomber perpendiculairement sur le pont. Pour le commencer, on avoit battu sur chacune des deux rives opposées de l'Escaut, de longues files de gros pieux, que l'on prolongea autant que la profondeur du fleuve put le permettre. On les assembla transversalement, & dans toute leur longueur, avec des pièces de bois très-fortes & très-solides; c'est ce que l'on ap-

pella les estacades : celle de Calloo avoit deux cens pieds de long, & celle d'Ordam neuf cens. L'espace, qu'elles laissoient entr'elles, étoit de douze cens cinquante pieds. On forma sur chacune d'elles une espede de place d'armes, capable de contenir un corps de troupes assez nombreux pour les défendre, & protéger les bâtimens qui devoient continuer le pont. Elles furent bordées d'un parapet d'où le soldat, à l'abri des coups de l'ennemi, pouvoit l'incommoder de son feu. Les deux forts construits aux deux têtes du pont, c'est-à-dire, à l'extrémité des estacades, du côté de la terre ; en protégeoient les deux flancs. On les avoit garnis, à cet effet, d'une artillerie nombreuse. On établit aussi des batteries dans les places d'armes. A ces précautions on ajoûta celle de hériffer, des deux côtés, les estacades de grosses poutres terminées en pointe, & ferrées : elles failloient assez loin en dehors ; & de gros pieux, enfoncés dans le fleuve, les soutenoient à fleur d'eau. On se proposoit par-là d'éloigner les navires ennemis, & d'affoiblir leur attaque. Lorsque les estacades furent achevées, on approcha les bâtimens destinés à fermer le reste du cours de l'Escaut dans la partie la plus profonde & la plus large. On choisit trente-deux barques, de soixante pieds de long, sur douze de large ; on les plaça à vingt-deux pieds de distance l'une de l'autre : on les fixa chacune dans leur emplacement par deux bonnes ancres ; & elles furent liées toutes ensemble, avec un grand nombre de fortes chaînes. Chaque barque étoit garnie

de trente soldats & de quatre mariniers, & défendue par deux canons, aux deux extrémités. Le nombre total des canons distribués sur les estacades & le pont, étoit de quatre-vingt-dix-sept. On couvrit encore le pont d'une défense extérieure, afin de le mettre à l'abri de toute entreprise. On sçavoit que l'ennemi construisoit des especes de brûlots, avec lesquels il se proposoit d'y mettre le feu. On craignoit d'ailleurs que les vaisseaux, qu'on avoit armés dans la ville assiégée, ne vinssent l'attaquer au-dessus, en même tems que les navires des Confédérés tenteroient de l'attaquer au-dessous. Pour le garantir de ce double danger, on fit de grands radeaux avec un grand nombre de mâts solidement attachés ensemble, qu'on mit à flot dans toute la largeur du pont, & qui présentoient à l'ennemi une sorte de rempart, ou de grand parapet. Cet ouvrage immense, qui avoit environ deux mille quatre cents pieds de long, demanda sept mois de fatigue & d'application. Les ingénieurs, qui en eurent la direction, s'appelloient Jean-Baptiste Plato, & Properce Barrochio. Ce fut ce dernier qui donna l'idée des radeaux qui couvroient le pont. Le duc de Parme, pour les récompenser de leurs travaux, leur fit présent de tous les matériaux, après la prise d'Anvers.

Cette ville cependant n'oublioit rien pour détruire l'effet de cette étonnante entreprise. Elle avoit à son service un fameux ingénieur Italien, nommé *Frédéric Giambelli*, natif de Mantoue. Ce fut lui qui inventa & fit

exécuter ces bâtimens destructeurs, que depuis on appella *machines infernales*. Ils étoient construits avec des bois très-épais & solidement assemblés, au milieu desquels étoit pratiqué un foyer de mine, proportionné à leur grandeur. La mine étoit formée par une bonne maçonnerie en briques à chaux & à sable, & il n'y avoit qu'une lumière pour mettre le feu à la poudre dont on devoit la remplir. Ces funestes vaisseaux étoient chargés de blocs de pierre, de boulets de différens calibres, enfin de toutes sortes de matériaux d'un grand poids, entassés, autant qu'il avoit été possible, afin que l'effet de la mine fût d'autant plus grand que la résistance se trouveroit plus forte. Giambelli employa plus de huit mois à mettre tout en état. Le grand navire, dont on a déjà parlé, ne fut pas si promptement achevé. C'étoit un vaisseau à deux ponts très-élevés. Celui de dessous étoit armé de plusieurs canons gros & petits. Celui de dessus étoit une grande place d'armes, où l'on établit un corps de troupes assez considérable, qui, du haut de ce poste, devoit faire un feu de mousqueterie très-vif. Ce bâtiment énorme n'avoit que deux grands mâts égaux, placés à chacune de ses extrémités, lesquelles avoient à-peu-près la même forme. Afin qu'il pût approcher des redoutes construites par les Royalistes sur les bords de la rivière, il étoit tout-à-fait plat, & ne s'enfonçoit pas à proportion de sa pesanteur, parce qu'il étoit porté à flot sur un grand radeau de grosses poutres soutenues par des tonneaux vuides. Telles étoient les ressour-

ces que les habitans d'Anvers s'étoient ménagées pour rouvrir la navigation de l'Escaut. Ils y avoient mis toutes leurs espérances. Les Confédérés devoient seconder leurs efforts. Un grand nombre de vaisseaux armés attendoient auprès de Lille l'effet des machines infernales , afin d'agir en même tems. On essaya de reprendre le fort de Liefkensvœch , & l'on en vint à bout.

Le 4 d'Avril, on vit enfin paroître sur le lit du fleuve ces deux redoutables machines nommées l'une la *Fortune*, & l'autre l'*Espérance*, suivies de quelques navires plus petits. Ils se laissoient tous aller au cours de la marée ; & , n'ayant personne à bord , ils voguoient , pour ainsi dire , abandonnés à eux-mêmes , & entraînés par le reflux. Ils flottoient à peine , qu'il s'éleva au-dessus d'eux un tourbillon de feu , qui , après avoir brûlé quelques instans , parut aussi-tôt s'appaiser & s'éteindre. Les spectateurs en furent étonnés. Tout-à-coup un des petits bâtimens vint à éclater , lorsqu'il étoit encore éloigné du pont , & ne produisit d'autre effet , que de jeter un nuage de fumée très-épais. Tous ceux qui étoient construits de même , n'opérèrent rien de plus. On n'avoit plus à craindre que les deux grands vaisseaux qui approchoient insensiblement. Le premier (c'étoit la *Fortune*) s'arrêta sur la rive gauche de la rivière , creva avec le plus horrible fracas , & réduisit en poudre la garnison d'une redoute voisine , & plusieurs soldats qui s'étoient dispersés dans les environs. Quelqu'épouvantable qu'en fût l'effet , celui de l'*Espérance* es-

fraya encore plus , & causa un dommage considérable. Le vaisseau avoit été conduit au point de réunion d'une des estacades & des barques qui formoient le pont. Ce fut dans ce lieu qu'il éclata. L'air resta long-tems obscurci. L'affreuse secousse que reçut la terre s'étendit à plusieurs milles. L'Escaut sortit de son lit , & ses vagues écumantes franchirent les rivages avec impétuosité. Les corps des tristes victimes , qui avoient péri dans cet embrasement , ne conservoient pas même la figure humaine. La grêle épaisse de pierres & de toutes sortes d'instrumens de mort , que lança cet effroyable volcan , tombant de toutes parts , un grand nombre d'infortunés furent tués , ou blessés , ou maltraités de la manière la plus cruelle. Cinq cens Royalistes périrent ; des milliers d'autres furent estropiés ou dangereusement blessés. La mort du marquis de Roubaix mit le comble au deuil de cette fatale journée. Le dommage que le pont avoit reçu ne fut pas aussi considérable qu'on l'avoit craint. Mais le désordre étoit si grand , que tout étoit perdu , sans doute , si , dans ce moment , les ennemis avoient attaqué cet ouvrage. Ils n'eurent aucune connoissance du terrible effet de la machine infernale ; & la bonne contenance des assiégeans leur en imposa , jusqu'à leur faire croire que le pont n'avoit rien souffert.

Les citoyens d'Anvers n'avoient plus d'espérance que dans le grand vaisseau qu'ils appelloient *la fin de la guerre*. On le mit en œuvre. Ce vaste château s'approcha d'une des redoutes construites sur le bord de la ri-

viere, du côté du Brabant. Ceux qui le montoient commencerent à faire un feu terrible. Ils étoient plus de mille qui soutenoient l'effet du canon par celui de la mousqueterie, & qui descendirent à terre pour attaquer la redoute de plus près; mais ils échouèrent. Le fort brava leurs batteries, & ils livrerent à la garnison des assauts inutiles. Au contraire, leur énorme bâtiment fut si fracassé par l'artillerie de la redoute, qu'on eut bien de la peine à le réparer, & à le mettre en état d'être employé de nouveau. Cette seconde tentative fut aussi malheureuse que la première; & tous les efforts qu'on fit depuis, soit pour emporter les ouvrages, soit pour rompre le pont, furent également infructueux. Le plus mémorable des combats, qui se livrerent dans ces occasions, fut celui de la contre-digue. Le champ de bataille n'avoit que dix-sept pieds de largeur. Les rebelles vouloient l'emporter, à quelque prix que ce fût. Animés par les exemples & les exhortations de Sainte-Aldégonde & du comte d'Hohendoe, ils repousserent plus d'une fois les Royalistes, & se crurent maîtres de l'objet de leurs généreux efforts. Mais, accablés par le nombre des ennemis, plutôt que vaincus, ils cederent le triomphe, & se retirerent sous les murs de leur ville, ayant perdu deux mille cinq cens hommes & trente navires. Après cette sanglante victoire, qui lui avoit coûté plus de mille soldats, le prince de Parme enleva aux assiégés tous les postes voisins, qui tenoient pour eux, & les réduisit à se renfermer dans leur ville. Le désespoir fut

alors à son comble. Tous les citoyens n'avoient d'autre perspective devant les yeux, que les horreurs de la famine, qui se faisoient déjà cruellement sentir, & l'inévitable nécessité de céder au vainqueur. Le peuple s'attroupa & se souleva ouvertement contre les chefs qui vouloient toujours se défendre. Il fallut enfin consentir à entrer en négociation. On envoya au prince de Parme des députés pour convenir des articles de la reddition. Sainte-Aldégonde, qui étoit à leur tête, retarda, pendant deux mois, sous différens prétextes, la conclusion du traité, croyant, par ces délais adroits, donner aux secours qu'il attendoit le tems d'arriver. Enfin, le 17 d'Août 1585, la capitulation fut signée. Le vainqueur fit ensuite son entrée dans la place, avec tout l'appareil d'un triomphe. Monté sur un courfier superbe, armé de pied en cap, il marchoit au milieu de plusieurs corps d'infanterie & de cavalerie, qui ouvroient & fermoient cette brillante pompe. Elle se termina par rendre graces au Dieu des batailles, qui tient dans ses mains la défaite & la victoire.

4. Le 19 de Mai 1746, le marquis de Buzé, général des troupes Françaises, & digne émule du maréchal de Saxe, qui avoit pris Bruxelles, voulut faire la conquête d'Anvers. Il conduisit son armée sous les remparts de cette grande ville; & déjà il en ordonnoit l'assaut, lorsque la garnison intimidée se réfugia dans la citadelle. Le victorieux marquis entra dans la place, à la tête de la brigade d'Auvergne. Au bruit de ce succès,

le comte de Clermont vint assiéger la forteresse, le 30; & , le lendemain, la garnison, trop foible pour résister à la valeur Françoisé animée par la présence d'un prince du sang, ouvrit les portes, & capitula. Le 4 du mois suivant, notre auguste monarque vint triompher dans cette ville qu'il rendit en 1748.

ANXUR. (*siège d'*) Les Volsques avoient immolé à leur implacable vengeance la garnison Romaine de la ville de Verrugo. Trois des Tribuns militaires eurent ordre de punir cet attentat. Pour obéir, ils se mirent à la tête des légions. Deux ravagerent les terres de différens côtés. Le troisieme, Fabius Ambustus, conduisit ses troupes contre la ville d'Anxur, aujourd'hui Terracine, dont il forma le siège. Il la prit par escalade, & fit d'abord un grand carnage. Mais il cessa, dès qu'on eut promis la vie à ceux qui mettroient bas les armes. On fit deux mille cinq cens prisonniers, & le butin fut abandonné aux soldats des trois généraux. 403 avant J. C.

AORNÉ. (*siège d'*) Alexandre continuoit ses conquêtes dans les Indes. Ore venoit de se soumettre à ses armes; mais la plupart des habitans du pays dont elle étoit la capitale, plus attachés à la liberté qu'à la vie, se réfugièrent sur le rocher d'Aorne. On disoit qu'Hercule, l'ayant assiégé, avoit été contraint de se retirer par un tremblement de terre. Le roi de Macédoine, jaloux de marcher sur les traces d'un dieu, voulut triompher de ce nouvel obstacle. Ce roc, dont la cime se perdoit dans les nuës, ressembloit assez

alliez à une pyramide. D'affreux précipices l'environnoient de toutes parts ; & le fleuve Indus , dont la source n'est pas loin , baignoit de ses eaux ce fort impénétrable. Pour atteindre les Indiens , il falloit remplir de grandes fondrières. Alexandre fit abbatre une forêt voisine , & lui-même jetta dans ces gouffres immenses le premier tronc d'arbre. Ce spectacle fit pousser des cris d'allégresse à toute l'armée. Chacun travailla avec une ardeur incroyable ; & l'ouvrage fut achevé en sept jours. Le prince grimpa le premier à la tête de ses gardes , & rendit , par son exemple , le chemin si facile , qu'en un instant on se trouva assez près des ennemis pour leur faire beaucoup de mal. Ils se défendoient avec courage ; rouloient des pierres énormes sur les Macédoniens , & les pouffoient dans les précipices. Il falloit combattre à la fois & la valeur & la nature. Alexandre , affligé de la perte de ses plus braves soldats , fit sonner la retraite. Les Indiens , comme pour lui insulter , se mirent à faire grande chère , durant deux jours , au son des cymbales & des tambours. Mais , le troisieme jour , on ne les entendit plus ; & , dans l'obscurité de la nuit , on fut singulièrement surpris de voir la montagne éclairée par des milliers de flambeaux. Le monarque apprit qu'ils les avoient allumés pour favoriser leur fuite. Toute l'armée aussi-tôt jetta , par son ordre , des cris qui remplirent les fuyards d'une telle épouvante , que presque tous se précipiterent du haut des rochers , & périrent misérablement. Alexandre , devenu maître

d'Aorne, par un bonheur inouï, fut assez modeste pour en rendre graces aux dieux.
327 avant J. C.

AOÛS. (*journée de B*) Philippe, roi de Macédoine, assiégeoit Apollonie, ville forte d'Illyrie. Valérius, qui commandoit la flotte Romaine, en qualité de Préteur, envoya sur le champ aux Alliés un assez gros détachement, sous la conduite de Névius, officier habile, qui trouva moyen d'entrer dans la place par l'embouchure de la riviere d'Aoüs, sans que les ennemis l'apperçussent. Les Macédoniens étoient dans une grande sécurité, parce que la mer les séparoit des Romains. Névius, informé de leur négligence, sortit, de nuit, de la ville, & vint en silence s'emparer du camp ennemi, où tout étoit plongé dans un profond sommeil. Le tumulte & les cris répandirent tout-à-coup la terreur dans tous les quartiers; & chacun ne songea qu'à fuir. Cependant Valérius avoit envoyé sa flotte à l'embouchure de l'Aoüs pour en fermer la sortie à Philippe. Ce monarque avoit gagné ses vaisseaux; mais, voyant que cette dernière ressource étoit inutile, il y mit le feu, & se réfugia, par terre, dans la Macédoine, avec les tristes débris de ses troupes désarmées & presque nues. 214 ans avant J. C.

Quelque tems après, Philippe fut encore battu sur les bords de l'Aoüs, par le Consul Quintius Flaminius, qui prit son camp, & le poursuivit dans des défilés fort étroits.

APIARIA. (*siège d'*) Le Khan des Abares, ayant déclaré la guerre à l'empereur

Maurice, vint mettre le siège devant Apiaria, place forte, située au bord du Danube. Un officier nommé *Buras*, citoyen de cette ville, & renommé pour sa valeur, ayant été fait prisonnier par les ennemis, leur offrit une riche rançon, s'ils lui laissoient la vie. On le conduisit au pied des murs; & déjà il persuadoit à ses compatriotes de le racheter, lorsqu'un jeune officier, qui entretenoit un commerce de galanterie avec la femme du captif, étouffa la compassion publique. *Buras*, outré de colere, obtint la vie, en promettant aux Abares de les mettre incessamment en possession de la ville. Il leur apprit la construction & l'usage de cette redoutable machine que l'on appelloit *hélépole*; & bientôt Apiaria fut prise & saccagée. L'an 587.

AQUILÉE. (*sièges d'*) L'empereur Macrin ayant été déclaré ennemi de l'Etat par le Sénat de Rome, ce prince, pour se venger de cette compagnie, & renverser les Gordiens qu'on avoit élevés à sa place sur le thrône des Césars, marcha en Italie, dans le dessein d'assiéger la capitale; mais il fut arrêté devant Aquilée. Après qu'il eut donné quelques heures de repos à ses troupes, il commença les attaques avec une ardeur surprenante. Les assiégés se défendirent avec vigueur. Tout étoit soldat dans la ville. Les femmes même donnerent leurs cheveux pour être employés aux machines destinées à lancer des traits. Ils firent grand usage, dans leur défense, de poix & de résine bouillantes, qu'ils versoit à pleins tonneaux sur les assaillans. Mais bien-

tôt Macrin lui-même les délivra du soin de se défendre ; car ce prince , s'étant attiré la haine de ses troupes , fut massacré , avec son fils , par les soldats Prétoriens , & laissa triomphant le parti du Sénat. 238 de J. C.

2. Julien l'Apostat , pour se mettre à couvert de la jalousie & des défiances de Constance , avoit consenti que ses légions le proclamassent Empereur. Déjà l'Italie & la Grèce s'étoient déclarées pour lui ; lorsque deux légions , qu'il envoyoit en Gaule , excitées par un officier nommé *Nigrin* , esprit remuant & séditieux , leverent l'étendard de la rebellion , & s'emparèrent d'Aquilée , résolues de s'y défendre. Julien irrité en ordonna le siège , dont il chargea Jovin. L'armée du nouvel empereur s'approcha des murs , couverte de madriers & de claies , & portant des échelles. Les uns sont employés à sapper les murs : les autres essayent de monter sur les remparts ; mais bientôt ils sont accablés d'une grêle de pierres & de javelots. Encouragés par ce succès , les assiégés faisoient des prodiges de valeur , & rendoient inutiles les plus vives attaques. Enfin Jovin , fatigué d'une résistance si opiniâtre , changea le siège en blocus. On coupa tous les canaux des aqueducs , & l'on détourna le cours du Natifon , qui baignoit la ville à l'orient. Sur ces entrefaites , Agilon , personnage recommandable par sa probité & par son courage , vint annoncer aux assiégés , de la part de Julien , que Constance étoit mort. A cette nouvelle , les séditieux rentrèrent dans leur devoir , & livrerent Nigrin avec ses princi-

peux complices. Ils expirèrent dans les tourmens, l'an 361.

3. Attila, vaincu dans les Gaules, fondit sur l'Italie, comme un lion furieux, & porta la désolation & le ravage dans cette riante & fertile contrée. Toutes les villes, qu'il rencontra sur son passage, furent prises & saccagées. Aquilée résista. Le Barbare en forma le siège. Mais cette ville, bien fortifiée, soutint, durant trois mois, les terribles assauts de cet ennemi formidable. Le roi des Huns, rebuté, alloit renoncer à son entreprise, lorsqu'il apperçut une cicogne qui, abandonnant le nid qu'elle avoit dans une des tours, transportoit, sur son dos, quelques-uns de ses petits, & les alloit déposer dans la campagne, loin de la ville. Ce prince conjectura, par la retraite de cet oiseau, que la tour étoit proche de sa ruine; &, se tournant vers ses soldats: « Voyez-vous, leur dit-il, cet habitant d'Aquilée, qui déloge avec sa famille? Il est mieux instruit que nous de l'état des murs, & nous avertit qu'ils sont près de tomber ». Ces paroles animent les guerriers d'une nouvelle ardeur. Ils retournent à l'attaque; font jouer leurs machines; abbatent un pan de muraille; entrent dans la place; tuent ou font prisonniers tous ceux qu'ils rencontrent, & réduisent en cendres la malheureuse ville. On dit qu'une femme, nommée *Dugna*, dont la grande noblesse étoit relevée par des charmes éblouissans & de grandes vertus, ayant appris que les Huns étoient maîtres de sa patrie, se précipita du haut d'une tour où elle étoit, pour se souf-

traire aux brutales caresses des soldats victorieux. 452 de J. C.

AQUILONIE. (*bataille & siège d'*) Le Consul Papirius Cursor, fils du célèbre Dictateur de ce nom, marcha contre les Samnites campés près d'Aquilonie. Leur armée étoit redoutable, & montoit à près de quarante mille hommes tous intrépides & déterminés. Il y avoit entr'autres un corps de troupes de seize mille soldats que leur général avoit forcés, au milieu de l'appareil d'un sacrifice clandestin, de faire serment qu'ils ne fueroient point, & qu'ils vaincroient l'ennemi. Ce corps s'appelloit *la Légion du Lin*, à cause des voiles de lin dont étoit tendue l'enceinte où ils avoient fait leurs imprécations. Leurs armes étoient dorées, & leurs casques ornés de belles aigrettes. Le combat se donna. Les Samnites se battirent en désespérés; &, retenus par leurs sermens, ils soutinrent jusqu'à la mort les efforts des Romains. Mais le Consul, pour hâter la victoire, s'avisa d'un stratagème. Il envoya, d'un certain côté, une troupe de valets montés sur des mulets, & leur ordonna de courir en traînant des branches d'arbres. Ils exécuterent à propos les ordres de leur général. A leur approche, les deux armées, qui en étoient aux mains, sont également étonnées. Le Consul, pour animer les siens, leur crie que c'est son collègue. L'ardeur des Romains alors est victorieuse. La surprise des Samnites, changée tout-à-coup en terreur, leur fit prendre les valets pour un corps nombreux de cavalerie, qui venoit les attaquer en queue.

Ils prirent la fuite de toutes parts , sans songer à leurs horribles promesses. Aquilonie fut emportée par escalade & fut le prix des vainqueurs , ainsi que l'immense butin qu'on trouva dans le camp ennemi. 293 *avant J. C.*

ARADE. (*prise d'*) A la hauteur de l'isle de Chypre , à vingt stades du Continent de la Syrie & de l'embouchure du fleuve Eléuthérus , étoit l'isle & la ville d'Arade , bâtie par des Sidoniens fugitifs , gouvernée d'abord par ses rois , & possédée ensuite successivement par les Perses , par les Macédoniens & par les Romains. Moavia , général des Sarasins , après avoir conquis & désolé l'isle de Chypre , vint attaquer cette ville célèbre , que ses richesses , son grand peuple , ses superbes édifices , & sa situation sur un rocher de sept stades de circuit rendoient très-importante. Les murailles étoient à l'épreuve des machines. Tous les assauts du Barbare furent inutiles. Ne pouvant donc réussir par la force , il essaya la séduction , & envoya aux assiégés Thomaric , évêque d'Apamée , pour leur persuader d'abandonner leur ville , & de prévenir , par une soumission volontaire , la vengeance d'un ennemi terrible. Les Aradiens retinrent le prélat , & continuerent à se défendre avec succès. Enfin Moavia , vaincu par leur constance , & craignant les glaces de l'hyver , abandonna son entreprise , & revint à Damas , sa résidence ordinaire. L'année suivante , il rentra dans l'isle , & fit de nouveaux efforts pour réparer sa gloire. Ils furent plus heureux ; & , après quelques semaines de siège , il contraignit les habitans

à se rendre , à condition qu'ils auroient la liberté de se retirer où ils voudroient. On mit le feu à la ville : on en détruisit les murailles ; & cette conquête acheva celle de toute la Syrie. *L'an 648 de J. C.*

ARADUS. (*siège d'*) Ventidius, lieutenant du Triumvir Antoine, vengea d'une manière bien glorieuse la défaite de Crassus par les Parthes. Ce grand capitaine, que son mérite seul fit monter aux premières charges de la république, entra dans le pays des Barbares, & les vainquit par-tout où ils osèrent se montrer; puis il vint assiéger Aradus, ville forte, dont les habitans firent une longue & vigoureuse résistance. Ils succomberent à la fin, & augmentèrent, par leur soumission, la gloire de Ventidius. *38 avant J. C.*

ARBELLES. (*bataille d'*) Alexandre, après le siège de Tyr & la conquête de l'Égypte, passa l'Euphrate; traversa le Tigre, & atteignit Darius près d'Arbelles, ville d'Assyrie. Plusieurs historiens font monter l'armée du monarque Persan à plus d'un million d'hommes. Peut-être aussi Darius avoit-il fait un dernier effort pour obliger la fortune à se déclarer enfin pour son parti. Les troupes Macédonniennes n'étoient que de quarante mille fantassins, & de sept à huit mille chevaux; mais c'étoient autant de héros accoutumés depuis long-tems à braver les dangers & la mort, & dont la gloire étoit l'idole.

La veille du combat, Alexandre s'endormit d'un si profond sommeil, qu'il étoit déjà grand jour lorsque ses généraux vinrent l'é-

veiller pour prendre ses ordres. Parménion étonné lui demanda la cause de cette profonde sécurité ? » Eh ! comment ne ferions-nous pas tranquilles , lui répondit le prince , » quand l'ennemi se livre entre nos mains ? » En effet , Darius avoit commis une très-grande faute , en venant au-devant des Macédoniens , & en risquant une bataille si importante dans un terrain très-désavantageux.

Avant que le roi de Macédoine eût rangé ses troupes , il prit envie aux valets de son armée de se partager en deux bandes ; d'élire un chef pour chacune ; de donner à l'un le nom d'*Alexandre* , à l'autre celui de *Darius* , & de voir lequel des deux partis triompheroit de l'autre. Ils escarmoucherent d'abord avec des mottes de terre : bientôt ils en vinrent aux coups de poing ; enfin , s'animant de plus en plus , ils s'armerent de pierres & de bâtons. On voulut alors , mais en vain , séparer ces combattans furieux. Il fallut en instruire le roi qui commanda que les deux capitaines luttassent seuls l'un contre l'autre. Le prince se transporte sur le lieu ; calme , par sa présence , la fureur de ces nouveaux guerriers , & , de ses mains , arme le chef qui portoit son nom. Le capitaine Darius fut armé par Philotas. Toute l'armée se dispose à jouir de ce spectacle. Chacun attend l'issue de ce jeu , comme un présage du succès qu'il doit espérer. On environne les deux champions : on suit tous leurs mouvemens ; on applaudit aux coups qu'ils se portent : enfin , après bien des efforts de part & d'autre , le capitaine Alexandre terrasse son adver-

faire, & se présente au roi d'un air triomphant. Toute l'armée pousse des cris de joie. On s'empresse de féliciter le vainqueur ; (c'étoit faire sa cour au prince ;) & tous les soldats lui font des présens. Alexandre, tirant un bon augure de cette allégresse générale, donna pour récompense à l'heureux valet qui l'avoit excitée, douze grands villages, & la permission de s'habiller comme les Perses.

A cette bataille de récréation, en succéda bientôt une autre plus sérieuse, & dont le succès alloit décider de la fortune de Darius ou d'Alexandre. Des deux côtés, les troupes furent disposées à-peu-près dans le même ordre. Elles formoient chacune deux lignes. La cavalerie étoit sur les ailes, & l'infanterie au milieu. Le front des Perses étoit couvert de deux cens chariots armés de faulx, & de quinze éléphans d'une énorme grandeur. Darius se plaça au centre de sa première ligne. Outre ses gardes, qui étoient l'élite de ses troupes, il s'étoit encore fortifié de l'infanterie Grèque, la jugeant seule capable de résister à la phalange Macédonienne. Comme son armée avoit beaucoup plus d'étendue que celle des ennemis, son dessein étoit de les envelopper. Mais Alexandre avoit prévenu son projet, en ordonnant aux commandans de sa seconde ligne, s'ils étoient attaqués par derrière, de faire tête de ce côté-là, ou, si les ennemis venoient les prendre en flanc, de ranger leurs troupes en forme de potence, pour couvrir leurs ailes. Il avoit placé devant le front de sa première ligne la plus grande partie des archers, des

frondeurs, & des gens de traits, afin de dissiper les chariots, en épouvantant leurs chevaux par une grêle de flèches, de traits & de pierres.

On donna le signal. Les Barbares soutinrent long-tems, & avec vigueur, le choc impétueux des Grecs & des Macédoniens. Plus d'une fois, ils enfoncerent leurs bataillons, & se crurent victorieux. Enfin Darius, ayant ébranlé les corps nombreux qui composoient ses lignes, pour tomber sur Alexandre, ce prince, dont l'esprit étoit présent à tout, sans être intimidé par ce mouvement soudain, employa, pour enflammer la valeur de ses troupes, une ruse religieuse. Au milieu de la mêlée, il fait paroître le devin Aristandre. Ce grave personnage s'avance avec majesté, revêtu d'une robe blanche, tenant un laurier à la main, & s'écrie qu'il voit un aigle planer au-dessus de la tête d'Alexandre. Pour convaincre davantage, il montre du doigt l'oiseau de Jupiter. Le soldat crédule ajoute foi aux paroles de l'impositeur sacré. La persuasion est si forte, qu'on croit voir cet heureux présage. Dans l'enthousiasme où les met ce spectacle imaginaire, les Macédoniens se jettent avec fureur sur les Perses qui combattoient encore avec un grand courage. Tout fuit; tout se disperse. Ce n'est plus un combat; c'est une horrible boucherie. Dans cette extrémité cruelle, Darius délibéra, quelque tems, s'il se perceroit de son épée. Un rayon d'espérance le soutenoit encore. Il se sauva promptement, abandonnant tout ce qu'il possédoit

à son vainqueur. Selon Arrien, les Perses perdirent trois cens mille hommes; & ce nouveau triomphe ne coûta pas douze cens soldats à Alexandre. Cette fameuse bataille décida de l'Empire. Le malheureux Darius, qui avoit échappé au sort des combats, ne put se garantir des coups d'un traître. Bessus, nom à jamais exécration, abusant de la confiance d'un maître qui l'avoit comblé de bienfaits, osa porter sur lui une main parricide, pour s'emparer de ses Etats. Mais la vengeance divine ne laissa pas long-tems cet attentat impuni. Le scélérat fut livré au roi de Macédoine, qui le fit expirer dans les plus cruels supplices. Cette grande révolution arriva l'an 331 avant J. C.

ARC. (*bataille de l'*) Marius, revêtu du Consulat pour la quatrième fois, entra dans les Gaules, pour s'opposer aux Teutons, qui s'avançoient vers les Alpes, & les atteignit près de la rivière d'Arc, qui passe à un quart de lieue d'Aix. Le général Romain resta long-tems dans son camp, afin d'étudier l'ennemi, malgré l'impatience de ses soldats qui vouloient punir les insultantes bravades des Barbares. Un officier Teuton, remarquable par la grandeur de sa taille, & par l'éclat de ses armes, défia personnellement Marius à un combat singulier. Le Consul, qui sçavoit que la gloire d'un général n'est pas de se piquer d'une bravoure de soldat, lui répondit que » s'il avoit si grande envie de mourir, il » pouvoit s'aller pendre. » Une autre fois, une foule de Teutons, s'approchant des Romains, leur crioient d'un ton moqueur :

» Braves guerriers, n'avez-vous rien à man-
 » der à vos femmes ? Nous allons à Rome ;
 » & bientôt nous pourrons leur donner de
 » vos nouvelles. » Cependant le Consul se
 préparoit sérieusement à la bataille que ses
 soldats demandoient à grands cris , sur-tout
 parce qu'ils manquoient d'eau. Marius se servit
 de cette raison pour les exciter à combattre
 avec valeur ; & , pour toute harangue , leur
 montrant de la main la petite riviere : « Voilà
 » de l'eau devant vous , leur cria-t-il ; mais
 » il faut l'acheter par le sang. » A ces mots ,
 il range ses troupes en bataille , & fait ca-
 cher derriere des montagnes un corps de trois
 mille hommes , sous la conduite de Marcel-
 lus , avec ordre de prendre l'ennemi en queue ,
 dans le fort du combat. On en vint aux
 mains. Les Barbares se battirent long-tems
 avec un courage féroce. Leurs femmes même
 firent des prodiges de valeur , & arrache-
 rent souvent la victoire d'entre les mains des
 légions. Au fort de la mêlée , Marcellus parut
 tout-à-coup , & se jeta sur les Teutons. Le
 succès alors ne fut plus douteux. Les Bar-
 bares , accablés de toutes parts , se déban-
 derent & prirent la fuite. Les Romains les
 poursuivirent , & en tuèrent ou firent prison-
 niers plus de cent mille. L'Epitome de Tite-
 Live marque qu'il y eut dans le combat deux
 cens mille hommes de tués , & quatre-vingt-
 dix mille faits prisonniers ; ce qui paroît bien
 difficile à croire. 102 avant J. C.

ARCATE. (*bataille d'*) Le 10 de Sep-
 tembre 1759 , l'escadre Française, comman-
 dée par le sieur d'Aché , & l'escadre An-

gloise, commandée par l'amiral Pocok, s'étant rencontrées sur la mer des Indes, s'entre-choquèrent avec cette fureur qu'inspire une éternelle rivalité. Après un long combat, l'amiral Anglois prit le large, & fut contraint d'avouer sa foiblesse, en laissant au capitaine François la liberté de débarquer à Pondichéry les troupes, les provisions & les munitions dont il étoit chargé. Le 30 du même mois, une nouvelle victoire mit le comble à la gloire de la nation dans ces contrées. Le sieur Géoghegan, capitaine de grenadiers au régiment de Lally, suivi de onze cens François, attaqua dix-sept cens Anglois, & quatre mille Noirs, dans la province d'Arcate, à trente lieues de Pondichéry. On se battit de part & d'autre avec un grand courage. La victoire fut long-tems incertaine. Enfin, après bien des efforts, l'officier François enfonça les ennemis; leur tua beaucoup de monde, & leur enleva quatre pièces de canon, avec deux chariots d'artillerie, & une grande partie du bagage.

ARCHÉOPOLIS. (*siège d'*) Cette ville, capitale de la Lazique, fut assiégée par Merméroës, l'an 551. La garnison, réduite à l'extrémité, étoit prête à fondre sur l'ennemi, lorsqu'on vit tout-à-coup une partie de la ville embrasée : c'étoient les magasins auxquels un habitant, corrompu par le général des Perses, venoit de mettre le feu. Les commandans de la garnison laissèrent quelques-uns de leurs gens pour éteindre l'incendie, & sortirent avec le reste. Les Perses, qui ne s'attendoient point à cette attaque, dispersés, sans armes,

autour des murailles, & embarrassés des préparatifs d'un assaut, ne firent point de résistance. Ils prirent la fuite en désordre, perdirent quatre mille hommes, trois généraux, quatre étendards, & vingt mille chevaux. Merméroès, confus de cette disgrâce, se retira avec les débris de son armée, & alla camper, à une journée d'Archéopolis, sur les ruines de Cytée, ville ancienne où avoit régné le pere de Médée.

ARDALION. (*journée de l'*) Ce fut sur les bords de cette rivière, entre Thébaste & Ammédere, à l'extrémité de la Numidie, que Mascézil, général de l'empereur Honorius, rencontra les troupes du rebelle Gildon, comte d'Afrique. Le capitaine Romain racontoit lui-même, dans la suite, que, se trouvant engagé dans un passage dangereux, & songeant aux moyens d'en sortir, le saint évêque Ambroise l'avertit en songe de rester dans ce lieu qui devoit être le théâtre d'une mémorable victoire. Il obéit au bienheureux prélat; &, le troisieme jour, ayant passé toute la nuit en prieres, il marche vers l'ennemi qui l'enveloppoit de toutes parts. Aux premieres approches, il proposa la paix; &, comme un enseigne la rejettoit avec insolence, Mascézil lui déchargea sur le bras un vigoureux coup d'épée, & lui fit baisser l'étendard. Ce mouvement fit croire au reste des Barbares que la premiere ligne mettoit bas les armes. Tous crièrent aussi-tôt qu'ils se rendoient. Les partisans de Gildon prirent la fuite; & ce perfide fut arrêté & mis à mort. *L'an 398 de J.C.*

ARDEE. (*siège d'*) Tarquin le Superbe,

sous de vains prétextes, avoit déclaré la guerre à cette ville, la plus opulente du Latium. Il vouloit s'emparer de ses richesses, dont il avoit un extrême besoin. Il y trouva plus de résistance qu'il n'avoit cru; & cette longueur du siège lui devint très-funeste. Durant le loisir que laissoit cette campagne, les fils du roi, & d'autres jeunes seigneurs passaient le tems en festins & en divertissemens. Un jour, on vint à parler des femmes. Chacun vanta la sienne comme un trésor; & la conversation, échauffée par le vin, fit proposer de terminer la dispute, en les surprenant tout-à-coup. Ce galant défi est accepté. On monte à cheval. On se rend à Rome : ensuite on vient à Collatie, maison de campagne, où Lucrèce s'étoit retirée en l'absence de Collatin son mari. Toutes les autres dames ne songeoient qu'à leurs plaisirs. Lucrèce seule étoit occupée des soins de son ménage. Son heureux époux est proclamé vainqueur. On passe une partie de la nuit à célébrer, le verre à la main, la vertu & la beauté de Lucrèce. Sextus, fils de Tarquin, fut enchanté de tant d'attraits. L'image de la belle Romaine le suit par-tout. Impétueux dans ses desirs, il veut les satisfaire, à quelque prix que ce soit. Il retourne à Collatie. Lucrèce l'y reçut avec cette politesse & cette douce aménité, si naturelles aux belles ames. L'infortunée ignoroit ce qui se passoit dans le cœur de ce monstre. Au milieu de la nuit, il entre dans sa chambre, l'épée à la main, la passion dans les yeux; lui met le poing sur la gorge; la menace de la tuer, si elle appelle à son secours; puis, prenant un

ton plus doux, il la flate; la conjure; lui représente l'ardeur de son amour, & lui offre, pour prix de ses faveurs, de partager avec elle le trône dont il doit hériter. Lucrece est inflexible. Le téméraire menace de la deshonnorer. Que ne peut point la crainte de l'infamie sur une ame vertueuse? Lucrece succombe à cette crainte; & Sextus triomphant goûte le fruit de son audace. La chaste Romaine n'eut pas le courage de survivre à son honneur. Elle assembla ses parens, & se tua en présence de son époux, de son pere, & de Brutus qui, se démasquant tout-à-coup, & saisissant le poignard dont elle s'étoit percée, jura, par le ciel & par la terre, de venger l'innocence outragée, & d'exterminer la tyrannie. Aussitôt il vole à Rome, souleve le peuple, & fait bannir de la ville Tarquin & ses enfans. Le tyran furieux leve le siège d'Ardée, & s'avance vers sa capitale, pour dissiper l'orage par sa présence. On lui ferma les portes; & il fut obligé d'aller mendier des secours inutiles à tous les peuples d'Italie, pour remonter sur un trône d'où ses injustices & sa cruauté l'avoient fait tomber. Ainsi fut éteinte la royauté, deux cens quarante-quatre ans après la fondation de Rome, & cinq cens neuf avant J. C.

Ardée soutint encore plusieurs sièges, mais peu mémorables, & qui n'eurent pas de grandes suites pour cette ville. Elle fut prise par les Volsques. Les Romains les en chasserent, & en firent une de leurs colonies.

ARDRES. (*siège d'*) Les fréquentes incursions des Anglois portoient la désolation

S. & B. Tome I.

K

dans les provinces d'Artois & de Picardie. Charles V chargea le duc de Bourgogne, son frere, du soin de réprimer ces hostilités éternelles. Le prince rassembla des troupes, & tomba tout-à-coup sur la ville d'Ardres, sans que l'ennemi eût rien appris de sa marche. Cette place importante étoit capable de soutenir un long siège ; mais les Anglois, plongés dans une sécurité funeste, avoient négligé de se mettre en état de défense. Jamais attaques ne furent plus terribles que celles du duc de Bourgogne. Une artillerie redoutable foudroyoit les remparts ; & des machines de guerre lançoient sur les assiégés des pierres du poids de deux cens livres. Le seigneur de Coméginès, gouverneur de la place, hors d'état de résister plus long-tems, ouvrit les portes, & obtint la permission de se retirer à Calais avec tous ses soldats, « vies & bagues sauvées. » La conquête d'Ardres fut suivie de celle de la forteresse d'Ardwich, défendue par les trois freres de Maulevrier. Ils capitulerent au bout de trois jours. *En 1377.*

ARDUBA. (*siège d'*) Les Dalmates & les Pannoniens s'étoient révoltés contre les Romains, & leur faisoient, depuis trois ans, une guerre sanglante. Tibere & Germanicus avoient été mis à la tête des troupes par Auguste, afin que la timide circonspection du premier fût animée par le courage bouillant du second. L'armée Romaine, sous la conduite de ces illustres chefs, forma le siège d'Arduba, ville forte, & qui peut-être auroit tenu long-tems, si la division ne se fût pas mise entre les citoyens. Il y avoit dans cette

place un grand nombre de transfuges qui , persuadés qu'ils n'avoient aucune grace à espérer , vouloient se défendre jusqu'à la mort. Au contraire , les naturels du pays inclinoient à se rendre. Bientôt la contestation devint un combat en forme. Ce qui peut-être surprendra davantage , c'est que les femmes , plus opiniâtres à défendre leur liberté que les hommes , se déclarèrent contre leurs maris pour le parti des transfuges. Les habitans furent les plus forts , & ouvrirent leurs portes aux Romains. Alors les femmes désespérées préférèrent la mort à la servitude ; & , prenant leurs enfans entre leurs bras , elles se jetterent avec eux , les unes dans les flammes qu'elles avoient allumées , les autres dans la riviere qui couloit au pied des murailles. Ce fut le dernier exploit de cette guerre ; car , peu de tems après , Baton , chef des rebelles , se rendit aux Romains , à condition qu'il auroit la vie sauve pour lui & pour les siens. Il vint dans le camp ; parut devant le tribunal de Tibere avec une noble constance ; & , interrogé par ce prince sur les motifs de sa révolte : » Romains , qui m'écoutez , répondit-il , si » nous sommes indociles , c'est à vous que » vous devez vous en prendre. Pour paître » vos troupeaux , vous envoyez des loups , » & non pas des pasteurs. » L'Empire dut cette grande fortune à la sage conduite de Tibere qui , en temporisant , scut tellement affoiblir l'ennemi , qu'il n'étoit plus en état de résister quand il voulut l'attaquer. La soumission entiere des révoltés rendit mémorable l'an 9 de l'ère chrétienne.

ARGENTARIA. (*bataille d'*) Les Allemands, appelés *Lentians*, ayant pris les armes, l'an 378, vinrent camper, avec une armée de quarante mille hommes bien aguerris, dans la plaine d'Argentaria, ville considérable alors, mais qui n'est plus aujourd'hui qu'un village nommé *Horburg*, sur la rive droite de l'Ille, en face de Colmar. Les troupes de l'empereur Gratien marcherent contre ces redoutables ennemis. On en vint aux mains; mais le combat étoit à peine engagé, que les Romains, frappés d'une soudaine terreur, se débanderent, & chercherent un asyle dans des sentiers étroits, couverts de bois. Ce désordre leur procura la victoire. S'étant ralliés presque aussitôt, ils revinrent à la charge avec tant d'audace, que les Barbares s'imaginèrent que Gratien venoit d'arriver avec des troupes fraîches. La terreur passa de leur côté. Ils se retirèrent, mais en bon ordre, s'arrêtant de tems en tems pour disputer un triomphe qu'ils n'abandonnoient qu'à regret. Enfin, toujours vaincus & réduits à cinq mille, ils se sauvèrent dans les bois, laissant trente-cinq mille morts sur le champ de bataille, entre lesquels se trouva leur roi Priarius.

ARGINUSES. (*combat des*) Les Lacédémoniens avoient ôté le commandement de la flotte à Lyfandre, pour le donner à Callicratidas. Ce nouveau général remporta plusieurs avantages considérables sur les Athéniens. Ces derniers firent de plus grands efforts; & les flottes des deux peuples rivaux se joignirent vers les isles Arginuses, entre

Mitylène & l'Asie. Les capitaines, de part & d'autre, n'oublierent rien pour s'assurer la victoire. On donna le signal. Les Spartiates, inférieurs en nombre & en forces, firent d'abord une vigoureuse résistance ; mais les Athéniens les enfoncerent, & leur firent perdre plus de soixante dix navires. Quelqu'un conseilloit à Callicratidas de prendre la fuite : » Sparte ne tient pas à un seul homme, » dit-il ; & , plein de cet enthousiasme républicain qui formoit les héros, il chercha la mort en combattant vaillamment ; la vingt-sixième année de la guerre du Péloponèse, & la quatre-cent-sixième avant J. C.

ARGOS. (*siège d'*) Antigone-Gonatas, roi de Macédoine, vouloit défendre Argos contre Pyrrhus, roi d'Epire. Ce célèbre aventurier l'atteignit près de cette ville dont il forma le siège. Pendant la nuit, Aristéas, citoyen illustre d'Argos, lui en ouvrit une porte. Pyrrhus y fit passer ses Gaulois sans être aperçus. Mais, ayant fait abbatre un grand pan de muraille pour donner entrée à ses éléphants, le bruit le découvrit, & mit tout le peuple en armes. La garnison se retire aussi-tôt dans la citadelle, & fait sçavoir au monarque Macédonien le danger pressant où elle se trouve. Ce prince vole à son secours, & , enveloppant tout-à-coup les troupes du roi d'Epire, les accable de tous côtés. Les ténèbres augmentoient la confusion & le carnage. Pyrrhus donnoit en vain ses ordres : il n'étoit ni entendu ni obéi. Ce tumulte dura jusqu'au point du jour. Alors un simple soldat, dont la mere regardoit le combat,

de dessus un toit, avec quelques autres femmes, reconnut ce prince à l'éclat de ses armes. Animé d'une noble ardeur, il s'avance fièrement vers le roi, & lui porte un grand coup de javeline. Pyrrhus alloit punir l'audace de ce jeune téméraire, lorsque sa mere, qui le voyoit près d'être immolé à la vengeance du roi, hors d'elle-même, saisit une tuile, & la jette si rudement sur la tête du prince, qu'elle l'étend mort par terre. Ainsi finit Pyrrhus. Une femme eut l'honneur de terminer les jours d'un héros que la mort avoit respecté dans tant de batailles. L'armée du roi d'Epire, accablée par les Argiens, prit la fuite. Antigone la poursuivit & en fit un grand carnage. Il se rendit maître du camp de Pyrrhus, & fit à ce vaillant & malheureux monarque de magnifiques obsèques. 272 ans avant J. C.

ARLES. (*siège d'*) Clovis, ayant fait alliance avec les Bourguignons, se présenta devant Arles, à la tête d'une formidable armée. Il la pressa de toutes parts, & la réduisit bientôt à une extrême famine. S. Céfaire, qui en étoit alors évêque, se distingua par une charité vraiment apostolique; & ses exhortations puissantes soutenoient le courage abbatu des assiégés. Les François faisoient jouer toutes sortes de machines; mais les habitans leur répondoient par des décharges aussi terribles. Le siège avoit déjà duré plusieurs mois, sans que Clovis eût pu gagner un pouce de terre. La victoire, si long-tems fidèle à ce prince, sembloit l'avoir abandonné dans sa vieillesse. Un Juif, qui

gardoit, avec ceux de sa nation, un quartier de la ville, attacha une lettre à une pierre qu'il lança du haut des remparts. Il exhortoit les ennemis à profiter des ténèbres de la nuit pour escalader la partie de la muraille confiée à sa vigilance. Aucun François ne vit cette lettre. Quelques habitans, l'ayant trouvée, la ramassèrent, & découvrirent la trahison du perfide Hébreu qui fut envoyé au supplice. Depuis ce jour, les François n'éprouverent que des disgraces. Enfin l'arrivée d'un grand corps de troupes, envoyé par Théodoric au secours des assiégés, les obligea d'en venir aux mains avec l'ennemi. Ils furent défaits, & forcés de regagner leur pays, après avoir perdu beaucoup de monde. *En 508.*

ARMÉNIE. (*défaite du roi d'*) La Ligue des rois de Babylone & de Lydie, formée contre Cyaxare, roi des Mèdes, tenoit toute l'Asie en suspens. Tous les Etats voisins voulurent y prendre part, suivant leurs intérêts. Le roi d'Arménie, vassal des Mèdes, les regardant comme près d'être écrasés, crut devoir profiter d'une occasion si favorable pour se soustraire à leur obéissance. Il cessa de leur payer le tribut, & de leur envoyer le nombre de troupes qu'il devoit fournir en tems de guerre. A cette nouvelle, Cyaxare se trouva fort embarrassé. Ne pouvoit-il pas craindre de s'attirer sur les bras de nouveaux ennemis, s'il entreprenoit de forcer les Arméniens à l'exécution des traités? Doit-il marcher contre les rebelles, & les faire rentrer dans le devoir, les armes à la main? N'est-il

pas plus sage de leur céder tout ce qu'ils demandent, & de se les attacher pour toujours par ce bienfait ? Telles étoient les incertitudes du roi des Mèdes, lorsque Cyrus, son neveu, fils de Cambyse, roi des Perses, jeune héros au-dessus de tout éloge, s'offrit de le délivrer de ses craintes. Après s'être bien informé des forces & de la situation du pays, il engagea une grande partie de chasse de ce côté-là. Il étoit accompagné d'un nombreux équipage. Les troupes suivoient de loin, & devoient attendre l'ordre pour se montrer. On employa plusieurs jours à courir les forêts & les bois de l'Arménie. Quand on fut assez près du château où se tenoit la cour, Cyrus découvrit son dessein aux officiers. Il détacha Chrysante, l'un d'eux, pour aller se rendre maître d'une hauteur escarpée, où il sçavoit que le prince, en cas d'allarme, se retiroit ordinairement avec sa famille & ses trésors. Quand toutes les mesures furent prises, il envoie un hérault au roi d'Arménie, pour le sommer d'accomplir le traité ; &, dans l'intervalle, il fait avancer ses troupes. Jamais surprise ne fut plus grande. Le monarque connoissoit son tort. Il étoit sans ressources. Il fait passer sur les montagnes le plus jeune de ses fils, nommé *Sabaris*, avec ses femmes, ses filles, & tout ce qu'il avoit de plus précieux. En même tems il assemble tout ce qu'il peut de soldats, & se dispose à se défendre. Mais à peine eut-il appris que Cyrus venoit sur ses pas, qu'il perdit entièrement courage, & chercha sa sûreté dans la

fuire. Tous ceux qui l'accompagnoient en firent autant. Le général des Perses les rencontra, & leur fit dire qu'on les traiteroit en amis s'ils se tenoient dans leurs maisons, & qu'on puniroit sévèrement ceux qu'on trouveroit dispersés dans la campagne. Cependant les princesses donnerent dans l'embuscade de Chrysante, & furent faites prisonnières. Le roi se réfugia sur une petite éminence où il fut incontinent investi par l'armée, & bientôt après obligé de se rendre. Cyrus le fit avancer au milieu de ses troupes rangées en deux haies, avec toute sa famille. Dans ce moment, arrive le fils aîné du roi, nommé *Tigrane*, lié d'une étroite amitié avec Cyrus, & qui revenoit d'un voyage. Au spectacle qui frappa ses regards, ses larmes coulèrent en abondance.

» Prince, vous venez à propos, lui dit
» Cyrus, pour assister au procès de votre
» pere ; » & sur l'heure il fait assembler les capitaines des Perses & des Mèdes, & les plus grands seigneurs d'Arménie. Il ne voulut pas même qu'on écartât les dames qui étoient-là dans leurs voitures, & leur permit de voir tout en liberté. Cyrus alors imposa silence ; & , d'un ton sévère : « Roi d'Arménie, dit-il, j'exige que vous répondiez à toutes mes questions avec cette sincérité qui doit être l'apanage des monarques. N'avez-vous pas été vaincu par Astyage, mon aïeul ? N'avez-vous pas conclu un traité avec votre vainqueur ? Ne vous êtes-vous pas déclaré son vassal ? » Il fallut convenir de tous ces points. « Pourquoi

» donc, reprit Cyrus, avez-vous violé vos
» fermens ? » ... Par amour pour la liberté,
» le plus grand de tous les biens. » ... Mais
» si votre esclave vouloit rompre ses chaî-
» nes, que lui feriez-vous ? » ... Je le puni-
» rois. » ... Si l'un de vos généraux préva-
» riquoit ? » ... Je le déposerois. » ... S'il
» étoit d'intelligence avec vos ennemis ? » ...
» Dussé-je me condamner moi-même, je le
» ferois mourir. »

A ces mots, son fils s'arrache la tiare de la tête, & déchire ses habits. Les femmes jettent des cris & des hurlemens effroyables. Tout le monde s'attend à voir périr le roi. Tigrane, au désespoir, se jette aux pieds de Cyrus ; &, d'une voix entre-coupée de sanglots : « Ah ! grand prince, lui dit-il, ayez
» pitié d'un malheureux que vous avez quel-
» quefois honoré du nom d'Ami. Mon pere
» est coupable ; mais, croyez-m'en, il n'est
» point de votre sagesse de le faire mourir.
» Jamais il ne fut plus en état de vous ren-
» dre service. Hélas ! ses fautes l'ont rendu
» sage. Cette seule journée l'a rendu très-
» prudent. Il sçait maintenant ce qu'il en
» coûte pour manquer à sa parole. Accordez
» sa vie à nos larmes. Consultez plutôt votre
» clémence, que votre juste ressentiment.
» Biens, liberté, sceptre, vie, femmes,
» enfans ; voilà les liens puissans qui l'at-
» tacheront inviolablement à vos intérêts.
» Exaucez nos vœux, seigneur : je vous en
» conjure au nom de votre pere Cambyse. »

Cyrus ne put résister plus long-tems ; &, se tournant du côté du roi : « Je me laisse

» fléchir aux prieres de votre fils , lui dit-il.
 » Mais quelles sommes me fournirez-vous
 » pour nous aider dans la guerre contre les
 » Babyloniens ? » . . . Tout ce que j'ai vous
 » appartient , reprit vivement l'Arménien
 » reconnoissant. Disposez , à votre gré , de
 » mes biens , de ma famille , de ma per-
 » sonne , de mes Etats. » Alors le vainqueur ,
 prenant un ton affable & des manieres po-
 lies , les conduisit tous dans sa tente , & leur
 donna un magnifique souper. Ainsi fut ter-
 minée cette scène intéressante , qui sembloit
 devoir être bien tragique pour le roi d'Ar-
 ménie ; & telle fut la maniere dont Cyrus
 se présenta sur le grand théâtre de l'univers.
 Ce héros fit cette premiere campagne l'an 557
 avant J. C.

ARMENTIERES. (*prise d'*) L'archiduc
 Léopold , ayant été nommé gouverneur des
 Pays-bas , voulut se signaler par quelque'ex-
 ploit. Il se mit à la tête des troupes , & s'a-
 vança vers Armentieres , jolie ville à trois
 lieues de Lille , mais peu fortifiée. Elle n'a-
 voit qu'une foible garnison ; & même elle
 manquoit de toutes les provisions nécessaires.
 Cependant le gouverneur , appelé Du Plessis-
 Bellievre , se défendit avec courage , & ne
 capitula que le quatorzieme jour de tranchée
 ouverte , le dernier de Mai 1647. Les Fla-
 mands , pour honorer la conquête de leur
 nouveau chef , firent frapper une médaille
 où l'on voyoit quantité d'armes mises en
 pièces , avec cette légende , composée , sans
 doute , par le plus bel-esprit du pays : « Les
 » François n'ont plus d'armes entieres. »

Que de goût ! que de finesse dans cette délicate allusion !

ARQUES. (*bataille d'*) Après l'assassinat de Henri III, roi de France, le duc de Mayenne, qui avoit succédé au duc de Guise, son frere, dans le commandement de la Ligue, s'avança vers la ville de Dieppe, dans le dessein d'y assiéger Henri IV, & d'arrêter le cours des victoires de ce monarque. Son armée étoit nombreuse ; & tout autre que Henri eût tremblé à la vue de ce torrent. Mais, sans craindre ces quarante mille Ligués que l'ambition, la fureur, le fanatisme armoient contre lui, il vole à leur rencontre avec cinq cens chevaux, douze cens hommes de pied & deux mille Suisses ; les attend au village d'Arques, à une lieue & demie de Dieppe, & se poste entre deux côteaux séparés par la riviere de Béthune. Au sommet d'un de ces côteaux, étoit un château qui commandoit le bourg d'Arques. Cette situation parut avantageuse au roi. Il s'y fortifia ; fit creuser des retranchemens ; pourvut le bourg des munitions nécessaires ; mit quelques Suisses pour garder ce poste ; plaça un bon corps-de-garde sur le passage de l'ennemi, dans une maladrerie, & un autre sur le coteau vis-à-vis du château. A peine eut-il apperçu la contenance du duc de Mayenne, que le monarque se disposa à l'attaquer. Mais, voyant qu'il marchoit contre un fauxbourg de Dieppe, il laissa pour la garde d'Arques le duc de Biron ; se saisit d'un moulin voisin du fauxbourg, & le fortifia. Une escarmouche très-vive, qu'il fit donner, rabbatit un peu la confiance présomptueuse

des rebelles. Il se retirèrent plus près de Dieppe; mais M. de Châtillon ne les y laissa pas long-tems tranquilles. De son côté, le maréchal de Biron, voyant un gros parti qui vouloit fondre sur le corps-de-garde de la maladrerie, lui dressa une embuscade par quelques légères attaques; ensuite l'enveloppa & le chargea avec tant de furie, qu'un grand nombre de soldats se précipiterent dans la riviere. Le duc, attaqué de trois côtés, soutenoit avec valeur tous les efforts des Royalistes. Il vint à bout de s'ouvrir un passage, & pénétra jusqu'à la maladrerie qu'il fit battre avec fureur, mais sans pouvoir l'emporter. Enfin la nuit vint séparer les combattans; & les rebelles, à la faveur des ténèbres, traverserent la riviere, & se mirent en bataille sur l'autre bord. Le roi les suivit de près, & leur livra un second combat qui acheva leur défaite. Les vaincus, en se retirant, tirerent quelques coups de canon contre la ville; & ce fut où se borna cet effort qui sembloit devoir écraser le grand Henri, & le reléguer sur les bords de la Tamise. Ce mémorable triomphe fut remporté le 21 de Septembre 1589.

ARRAS. (*sièges d'*) 1. L'armée du roi Charles VI étant entrée dans l'Artois, vint assiéger la capitale de cette province. Arras étoit divisée en deux parties, comme elle l'est encore de nos jours, sous les noms de Ville & de Cité. On avoit pris toutes les mesures nécessaires pour la bien défendre. Douze cens hommes & six cens arbalétriers s'y étoient renfermés avec d'abondantes provisions. On

avoit fait sortir les bouches inutiles, élevé de nouveaux boulevards, ruiné les fauxbourgs, creusé des fossés, dressé des batteries, & garni de canons les tours & les murailles. Outre les grosses pièces d'artillerie, les assiégés se servirent de ces armes à feu qu'on appelloit *canons à la main*, qui déchargeoient de grosses balles de plomb. C'étoient les mousquets de ce siècle, où l'on n'avoit pas encore imaginé la pierre & le ressort. Les François s'approchèrent des murailles, & formèrent leurs attaques. Mais, soit inexpérience, soit infidélité, ceux qui conduisoient le siège observerent si peu d'ordre dans le campement, qu'ils laisserent toujours deux portes libres, par lesquelles les gens du duc de Bourgogne faisoient des sorties continuelles, & presque toujours avec avantage. On se défia de part & d'autre. Il se livra, sous les murs, plusieurs combats particuliers. On creusa des mines & des contre-mines, à l'entrée desquelles les plus braves chevaliers se firent un point d'honneur de se disputer la victoire. Cependant rien n'avançoit : l'artillerie des assiégeans étoit mal servie. Bientôt la disette, les rigueurs de l'hyver, les maladies vinrent accabler également les Artésiens & les François. Dans cette extrémité, le duc de Bourgogne parla de paix. Les clefs d'Arras furent livrées au monarque François : sa bannière fut arborée sur les murailles, & le traité signé en 1414.

2. Les maréchaux de Chaulnes, de Châtillon & de la Meilleraie, porterent, en 1640, la terreur des armes de Louis XIII devant

les murs d'Arras. Le gouverneur étoit absent quand ils investirent cette ville ; de sorte qu'elle fut défendue par le colonel Boyle, officier Irlandois au service d'Espagne, qui fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un guerrier plein de courage. Le Cardinal-Infant, le duc Charles de Lorraine, & le général Lamboy assemblèrent une nombreuse armée pour secourir la place. D'abord ils essayèrent de miner les assiégeans, en leur coupant les vivres. Le cardinal, premier ministre, commanda à M. Du Haillier, frere du maréchal de Vitry, d'escorter un grand convoi au camp ; & le roi, qui craignoit que ce corps de troupes ne fût mis en fuite, & n'ouvrît, par sa défaite, l'entrée du royaume aux Espagnols, donna au même officier un ordre tout contraire. Du Haillier balança d'abord sur la soumission qu'il devoit à son Souverain. Mais Richelieu régnoit sous le nom de Louis ; & Richelieu seul fut obéi. Le maréchal de la Meilleraie, instruit de la marche de Du Haillier, vint à sa rencontre avec trois mille chevaux, & autant de fantassins. Le Cardinal-Infant profita de son éloignement pour attaquer les tranchées des François ; ce qu'il fit avec tant de vigueur, qu'il força le quartier de Rantzau ; & peut-être que la victoire auroit été complete, sans l'arrivée soudaine des troupes absentes, qui l'obligèrent de faire retraite. Arras, réduite à elle-même, & trop foible pour résister à la valeur impétueuse des François, ouvrit ses portes, & se rendit, le 9 d'Août, après trente-neuf jours de tranchée ouverte. Richelieu donna le gouverne-

ment de la place au brave Saint-Preuil, en lui adressant cet éloge flatteur : « Si je n'étois » Richelieu, je voudrois être Saint-Preuil. » Le tout-puissant cardinal avoit lu Quint-Curſe, & ſe croyoit un Alexandre. Quelle différence pourtant entre le chapeau rouge & la couronne !

3. L'archiduc, & le prince de Condé qui, par vengeance, avoit armé contre ſa patrie, en faveur des Eſpagnols, s'avancerent vers Arras, en 1654, & en formerent le ſiége. Le vicomte de Turenne avoit jetté quelques ſecours dans cette place, avant qu'ils euſſent formé leurs lignes ; & à peine eurent-ils achevé leurs opérations, que ce grand général, le bouclier de la France, vint les aſſiéger eux-mêmes dans leur camp, le 25 du mois d'Août, & donner à leurs tranchées de furieuſes attaques. Les troupes de l'archiduc furent miſes en fuite dès le premier choc. Condé, avec deux régimens de François & de Lorrains, ſoutint ſeul les efforts de l'armée de Turenne ; &, tandis que Léopold fuyoit honteuſement, il battit le maréchal d'Hoquincourt ; repouſſa le maréchal de la Ferté, & ſe retira victorieux, en couvrant la retraite des Eſpagnols vaincus. Le roi d'Eſpagne, pour reconnoître ce ſervice ſigné, lui écrivit ces propres paroles : « Mon couſin, on » m'avoit dit que tout étoit perdu ; mais vo- » tre Alteſſe a tout conſervé. » ... Il eſt difficile de dire ce qui fait perdre ou gagner les batailles, dit M. de Voltaire ; mais il eſt certain que Condé étoit un des plus grands hommes de guerre, qui euſſent jamais paru, &

» & que l'archiduc & son conseil ne voulurent rien faire à cette journée de ce que Condé avoit proposé. »

La gloire de Turenne étoit à son comble. Il avoit forcé les lignes de l'ennemi ; mis en déroute l'archiduc ; fait trembler Condé ; sauvé Arras ; & cependant un prêtre que l'ambition avoit élevé, Mazarin, enivré de sa puissance, osa lui dérober l'honneur de son triomphe : il se fit attribuer, par le jeune monarque, dont il conduisoit la main, tout le succès de cette mémorable journée ; & chacun feignit de le croire. L'adulation régnoit alors ; aujourd'hui la postérité se venge.

ARRESTAN. (*prise d'*) Les Sarafins, s'étant présentés devant Arrestan, l'une des plus fortes villes de Syrie, en formèrent le siège, sous la conduite d'Abou-Obéidah. Ce général ayant inutilement sommé le gouverneur de se rendre, le pria de lui permettre de laisser dans la place quelques gros bagages qui l'embarrasseroient, disoit-il, dans sa marche. Le gouverneur, se trouvant trop heureux de voir les Sarafins s'éloigner à ce prix, y consentit sans peine. Abou-Obéidah fit porter dans le château vingt caisses, d'une pesanteur énorme, & se retira, laissant seulement quelques troupes en embuscade, sous les ordres du brave Khaled. Dès que les Barbares eurent décampé, tous les Chrétiens coururent en foule aux églises, pour rendre à Dieu des actions de grâces. Mais, pendant qu'ils chantoient des hymnes & des cantiques, on entend les caisses remuer avec bruit. Vingt soldats bien armés en sortent, l'épée

à la main. Avec eux l'alarme se répand dans le château. Ils se saisissent de la femme du gouverneur ; la forcent de leur donner les clefs de la ville ; courent à l'église ; massacrèrent tout ce qu'ils rencontrent , & ouvrent les portes à Khaled qui se rend aisément maître de la place. 636 de J. C.

ARRÉTIUM. (*bataille d'*) Britomaris , prince Gaulois , & chef des Sénonois établis sur les côtes de la mer Adriatique , voulant venger la mort de son pere , tué dans un combat contre les Romains , avoit arrêté des ambassadeurs envoyés par le sénat vers les Alliés , pour les engager à conserver la paix. Le Barbare , se livrant à toute sa fureur , les tua ; les coupa en morceaux , & dispersa leurs membres dans la campagne. Aussi-tôt que la nouvelle en vint à Rome , on mit sur pied plusieurs armées nombreuses. Dolabella , Consul actuel , entra dans le Sénonois ; surprit les ennemis ; brûla leurs bourgs ; détruisit leurs maisons ; ravagea leurs terres ; fit passer au fil de l'épée tous ceux qui pouvoient porter les armes ; emmena les femmes , les enfans , les vieillards , & fit de tout le pays une affreuse solitude. Britomaris n'échappa point à la juste punition dûe à son aveugle cruauté. On lui fit souffrir mille tortures , en attendant que , mené en triomphe , il fût ensuite mis à mort. Cette prospérité des armes Romaines ne dura pas long-tems. Pendant que Dolabella remportoit de glorieuses victoires , le Préteur Cécilius livroit un combat aux Sénonois & aux Etrusques devant Arrétium. Son armée fut taillée en pièces :

lui-même demeura sur la place , avec sept Tribuns légionnaires , & beaucoup d'autres braves officiers. L'on perdit , dans cette action , plus de treize mille hommes. Les Gaulois , fiers de ce succès , marcherent aussi-tôt contre Rome pour la saccager , comme avoient fait leurs ancêtres. Mais ils furent arrêtés sur leur route par le Consul Domitius , collègue du brave Dolabella. Ce général les tua presque tous ; & le petit nombre de ceux qui purent échapper au carnage , se voyant sans ressources pour le présent , & sans espérances pour l'avenir , aimèrent mieux se donner la mort , que de traîner une vie languissante. 284 avant J. C.

ARSAMIAS. (*bataille d'*) La bataille de Tigranocerte avoit humilié Tigrane ; mais sa disgrâce ne l'avoit pas corrigé. Toujours enyvré d'un téméraire orgueil , il osa lever une nouvelle armée pour s'opposer aux conquêtes rapides de Lucullus. Ce général le rencontra sur les bords du fleuve Arsamias , ou Arsanius , & donna , sur le champ , le signal du combat. L'infanterie Romaine eut bientôt décidé la victoire. Les Barbares ne pouvoient tenir contr'elle ; & , dès qu'elle paroïssoit , ils prenoient aussi-tôt la fuite. Trois rois furent présens à cette célèbre bataille ; Tigrane , Mithridate , roi de Pont , & un autre Mithridate , roi des Mèdes. Des trois , aucun ne montra moins de courage que le roi de Pont. Accoutumé , depuis long-tems , à ne point résister à Lucullus , il prit honteusement la fuite , dès que la victoire parut se ranger sous les drapeaux de la république.

Cette journée fut moins meurtrière que celle de Tigranocerte ; mais il y eut plus de gens de marque parmi les morts. 68 avant J. C.

ARTAXATES. (*prise d'*) Après la conquête de Volandum, Corbulon, malgré les efforts de Tiridate, s'avança vers Artaxates, capitale de l'Arménie. Cette ville ne tint pas long-tems. Elle se rendit au général Romain, qui la ruina, parce qu'elle étoit trop grande pour y mettre garnison. Les citoyens consentirent leur liberté & leur vie ; mais, en les obligeant de chercher une autre patrie, on les dépouilla de leurs richesses. L'an 59 de J. C.

ARTÉMISE. (*combat d'*) Le même jour de l'action des Thermopyles, la flotte des Grecs, composée de deux cens soixante & onze vaisseaux, sans compter les petites galères & les barques, & celle des Perses, beaucoup plus nombreuse encore, se rencontrèrent près d'Artémise, promontoire de l'Eubée. Il y eut entr'elles de fréquentes escarmouches, & même des actions générales, qu furent toutes à l'avantage des Grecs. Les Perses prirent la fuite, après avoir perdu un grand nombre de vaisseaux & de soldats. 480 avant J. C.

ASCULUM. (*bataille & siège d'*) 1. Les Romains & Pyrrhus, après la journée du Siris, s'étant rencontrés près d'Asculum en Apulie, se préparèrent à se disputer, pour la seconde fois, la victoire & l'empire. Le combat fut opiniâtre. Les Romains soutinrent, avec beaucoup de courage, la phalange du roi d'Epire. C'étoit la première fois qu'ils combattoient contre ce redoutable corps. Les

éléphans cauferent une moindre frayeur, & furent, par conféquent, moins utiles pour cette fois. En un mot, les Romains montrèrent qu'ils étoient capables de faire la conquête de l'Univers; & Pyrrhus fit voir qu'il auroit pu feul renverfer cet ambitieux projet. La nuit fépara les deux armées. Mais de quel côté fut l'avantage? c'est ce qu'il n'est guères poffible de dire, tant les auteurs varient fur ce fujet. Tout ce qu'on peut conjecturer, c'est que la perte fut grande, & à-peu-près égale de part & d'autre. *L'an 279 avant J. C.*

2. La grande ambition des peuples d'Italie étoit d'obtenir le droit de bourgeoifie Romaine. Mais le peuple Romain étoit trop fier pour accorder cette grace à des vaincus. Cet orgueil de Rome les arma contre elle; &, pleins de colere, ils lui déclarèrent une guerre, qui fut de très-longue durée, à la prendre dans toute fon étendue, mais dont la grande fureur ne dura que deux ans. Après plufieurs succès, & un plus grand nombre de défaites, ils perdirent une grande bataille contre Pompéius Strabon qui, profitant de fa victoire, vint mettre le fiége devant Asculum. Cette ville, que les Alliés avoient réfolu de défendre jufqu'à la dernière extrémité, avoit donné le fignal de la rebellion. On vit des armées confidérables en venir fouvent aux mains, pour en empêcher la prife; ce qui fit traîner le fiége en longueur. Indacilius, l'un des principaux chefs des Italiens, homme de vigueur & de courage, & natif d'Asculum, voulut effayer

de délivrer sa patrie. Il rassembla quelques troupes ; & , malgré les efforts des assiégeans , il trouva moyen de pénétrer dans la ville. Mais ce renfort , en augmentant la famine , ne fit qu'augmenter les maux qui accabloient les citoyens. Le brave Indacilius , voyant sa patrie sans ressource , rassembla ses amis ; leur persuada de prendre du poison , au milieu d'un festin qu'il leur fit , & prévint ainsi , par une mort que l'antiquité appelloit glorieuse , le triste spectacle que les Romains donnerent peu de tems après. En effet , la ville se voyant sans ressources , se rendit à discrétion. Les Romains firent passer au fil de l'épée tous les principaux citoyens ; laissèrent la vie au reste , mais après leur avoir enlevé leurs esclaves & toutes leurs richesses. La ville elle-même fut rasée , & , par sa ruine , expia le sang des citoyens Romains qu'on avoit massacrés au commencement de la guerre. 88 avant J. C.

ASCHIR. (*siège d'*) Zéiri , le Cyrus des Arabes d'Afrique , & qui , comme ce conquérant , avoit commencé par commander à des enfans avant de commander à des hommes , voulant élever l'édifice de sa fortune sur des fondemens solides , entreprit de bâtir une ville qui ne dépendît que de lui , & dans laquelle il pût se reposer de ses fatigues militaires. La nouvelle cité offrit bientôt aux regards étonnés de superbes édifices , & , dans une vaste enceinte , l'assemblage parfait de l'utile & de l'agréable. Elle fut nommée *Aschir* , & le fondateur y fit sa résidence ; mais il n'y fut pas long-tems tranquille. Ké-

mat-Ben-Médin , chef d'une des principales tribus Arabes , jaloux de sa grande puissance , fit prendre les armes à toutes ses créatures , & vint l'attaquer dans son asyle. Zéiri n'oublia rien pour sa défense ; & sa valeur étoit secondée par celle d'un de ses fils , appelé *Kétab*. Comme il connoissoit le courage bouillant de ce jeune guerrier , il lui défendit de sortir de la ville , & de marcher contre l'ennemi. Mais rien ne put arrêter l'ardeur impétueuse du jeune prince. Il se dérobe ; fait une sortie à la tête des plus braves de la garnison , & tombe sur Kémat , qui animoit ses troupes au combat. Le coup qu'il lui porte est si violent , qu'il le renverse mort de son cheval. Les assiégeans , voyant leur général expirer , poussent un cri de douleur , & prennent la fuite. Kétab , après cette prompte victoire , rentre dans la ville , & va trouver son pere , lui portant dans son triomphe une excuse de sa désobéissance. *L'an 935 de J. C.*

ASEMONTE. (*siège d'*) La foiblesse de l'Empire Romain faisoit la force des Barbares , qui , comme des torrens , inondoient ses provinces. Mais ces redoutables ennemis auroient vu sans doute échouer leurs efforts , si les empereurs avoient eu par-tout des sujets semblables aux habitans d'Asémonte , place forte , sur la frontiere de la Thrace & de l'Illyrie. Un des articles de la paix conclue en 448 , entre Théodose II & Attila , roi des Huns , portoit qu'on rendroit au prince Barbare tous les transfuges qui se trouvoient dans l'Empire. On employa la violence pour obliger les villes à remplir cette condition. Asémonte

seule osa résister. Attila, plein de colere, vint en former le siège ; & les Afémontiens, résolus de s'enfvelir sous les ruines de leurs remparts, repoussèrent ses assauts avec tant de bravoure, qu'il fut obligé de reculer. Le monarque, plus irrité que jamais, menaçoit de recommencer la guerre. Il commanda aux assiégés de relâcher les Huns qu'ils avoient pris, & de rendre les prisonniers Romains qui s'étoient réfugiés dans la ville, ou de payer douze piéces d'or pour chacun d'eux. Ils répondirent « qu'ils ne pouvoient faire » ni l'un ni l'autre ; qu'ils avoient laissé par- » tir les Romains en liberté ; qu'ils avoient » égorgé les Huns ; qu'ils n'en avoient réservé » que deux, pour les échanger contre deux » de leurs bergers que les Barbares avoient » surpris aux pieds de leurs murailles ; qu'ils » ne les rendroient qu'à cette condition ; » qu'autrement, ils les égorgeroient ainsi que » les autres. » Attila, surpris de la noble fierté de cette réponse, fit chercher les bergers ; &, comme on ne les trouvoit point dans son camp, il consentit à jurer qu'il n'avoit aucun prisonnier d'Afémonte. Les habitans de leur côté protestèrent qu'ils avoient renvoyé tous les transfuges qui s'étoient retirés chez eux ; & ce serment, contraire à la vérité, sauva du courroux d'Attila ces malheureuses victimes de la guerre.

ASOPH. (*siége d'*) En 1736, la Czarine, à l'instigation de Thamás-Couli-Khan, & pour se venger de quelques incursions faites dans ses Etats par les Tartares, déclara la guerre aux Turcs. L'impératrice mit deux armées sur

pied. La première, commandée par le comte de Munich, attaqua les Tartares de Crimée, le 31 de Mai, à la pointe du jour. Ces Barbares étoient au nombre de plus de cent mille. Les forcer, les renverser, les culbuter, les massacrer, les mettre en fuite, ce fut pour le général Ruffien l'opération d'un instant. Le brave Laszy, son collègue, ne fut pas moins heureux dans son expédition. Il se présenta devant Asoph, forteresse qui passoit pour imprenable, & qui étoit située vers l'embouchure du Don, autrefois le Tanaïs. Les Turcs opposèrent à ses attaques une vigoureuse résistance; mais l'opiniâtreté de leur défense ne fit qu'augmenter la gloire du capitaine Moscovite; &, se voyant sans espérances, ils se rendirent à discrétion, le premier de Juillet. Les Ruffiens ne jouirent pas trois ans de cette importante conquête qu'ils furent obligés de détruire en 1739, par la paix de Belgrade.

ASPHALTIDE. (*journée du lac*) L'an 896 avant l'ère chrétienne, les troupes confédérées des Moabites, des Ammonites & des Arabes, firent une irruption subite sur les terres de Josaphat, roi de Juda, & vinrent camper à trois cens stades de Jérusalem, auprès du lac Asphaltide. Le roi des Juifs, surpris & déconcerté, eut recours au Dieu de ses peres. Le Seigneur, pour récompenser sa solide piété, combattit en sa faveur. Il répandit parmi les ennemis un esprit de discorde, qui leur fit tourner leurs armes contre eux-mêmes : ils se tuerent tous; & il n'en resta pas un seul pour annoncer dans sa patrie ce merveilleux & tragique évènement. Josaphat & ses sujets

adorerent la puissance de l'Eternel, & s'occuperent, pendant trois jours, à recueillir avec actions de grâces les richesses immenses que leur avoient apportées ces trois peuples réunis.

ASTA. (*bataille & prise d'*) Le Préteur Caius Atinius commandoit en Espagne les légions Romaines. Ce général livra une grande bataille aux Lusitains dans le territoire d'Asta; leur tua six mille hommes; mit tout le reste en déroute, & s'empara de leur camp. Il alla sur l'heure assiéger la ville d'Asta avec ses troupes victorieuses, & la prit aussi facilement qu'il avoit fait le camp des vaincus. Mais s'étant approché des murailles avec trop d'imprudence, faute impardonnable dans le chef d'une armée, il avoit reçu une blessure dont il mourut peu de jours après. 186 ans avant J. C.

ASTAPA. (*siège d'*) Les habitans d'Astapa, ville des plus considérables de la Bétique, avoient irrité les Romains par des meurtres & des brigandages commis de sang froid. Les lieutenans du grand Scipion entreprirent de venger ces horribles attentats, & vinrent mettre le siège devant la ville coupable. Les citoyens n'espéroient aucun quartier: aussi prirent-ils dans leur désespoir la résolution la plus affreuse. Ces malheureux entassèrent au milieu de la place publique leurs meubles les plus riches, leur or, leur argent; firent asseoir sur ce monceau précieux leurs femmes, leurs enfans, leurs vieillards, & commandèrent à cinquante jeunes gens, vigoureux & bien armés, de mettre le feu au bûcher; de ne rien

épargner de tout ce que la patrie confioit à leur garde, si les ennemis remportoient la victoire. Ensuite, ayant proféré les plus terribles imprécations, ils ouvrent tout-à-coup les portes, & fondent avec furie sur les Romains étonnés. Les légions plierent; mais les vieux soldats, opposant une valeur constante à l'audace aveugle & téméraire de ces forcés, les envelopperent, & les immolèrent tous aux manes de leurs concitoyens qu'ils avoient inhumainement massacrés. Cependant les jeunes gens de la ville égorgeoient les victimes infortunées que la fureur publique avoit déposées entre leurs mains. Leurs cadavres sanglans furent jetés dans les flammes; & bientôt les cruels exécuteurs de cet ordre barbare s'y précipiterent eux-mêmes. Tout étoit consumé, lorsque les Romains entrèrent dans la ville; & le soldat avide n'y put faire aucun butin. 206 avant J. C.

ASTI. (*prise d'*) Le château d'Asti est l'un des plus forts de l'Italie; & depuis long-tems les généraux François en vouloient faire la conquête. Le brave M. de Chevert, que ses grands services ont rendu si recommandable, en forma le siège au mois d'Octobre 1745. En vain les ennemis voulurent résister à son courage impétueux. L'intrépide capitaine brava leurs efforts; fit donner l'assaut; entra dans la place, & fit la garnison prisonniere de guerre.

ASTURA. (*bataille de l'*) La haine éternelle, qui armoit sans cesse les Chrétiens & les Arabes d'Espagne, éclata plus vivement que jamais dans le cours de l'année 983. Vérémond, appelé vulgairement *Bermude III.*,

roi de Léon , & le célèbre Almanfour , chef des Arabes , se rencontrèrent sur les bords del'Astura , dans les Asturies. Le monarque Espagnol , trop foible pour livrer une bataille rangée , attendit l'occasion favorable d'attaquer les infidèles. Il la trouva bientôt. Le mépris des Arabes pour les Chrétiens les avoit livrés à la sécurité la plus funeste. Vérémond s'en apperçut. Accablé de la goutte , & porté dans une litiere , il se met à la tête de ses bataillons , & fond incontinent sur les Musulmans. Ses soldats combattent en gens qui ont à défendre & leur religion & leur liberté. Les Arabes , enfoncés de toutes parts , fuient dans le plus grand désordre. Almanfour , pour les rallier , emploie prieres & menaces. Mais , voyant que tous ses efforts sont inutiles , il ôte son turban ; se couche par terre , & s'écrie qu'il aime mieux être foulé aux pieds des fuyards , ou périr de la main du vainqueur , que de survivre à sa gloire. La vue de ce grand homme , dont les cheveux blancs étoient couverts de lauriers , arrêta d'abord les vaincus. Tout-à-coup , la honte succédant à la peur , un nouveau courage les enflamme ; les vainqueurs sont accablés à leur tour. La plupart restent sur le champ de bataille ; & Vérémond n'eut que le tems de se sauver avec un petit nombre de ses soldats que leurs pieds avoient mieux servi que leurs bras.

ATÉGUA. (*prise d'*) Les Républicains s'étoient emparé d'Atégua , ville importante & bien fortifiée. César en forma le siège , & la serra de très-près. Les habitans lui proposerent de laisser sortir la garnison en toute li-

berté. « César, répondit-il fièrement, pres-
» crit les conditions : il n'en reçoit jamais. »
Les défenseurs d'Atégua, livrés au désespoir,
voulurent se défendre jusqu'à la mort. Mais
enfin, toutes les fortifications étant ruinées,
& la division s'étant mise entre les soldats &
les citoyens, ces derniers ouvrirent leurs por-
tes, sans autre condition que d'avoir la vie
sauve. 45 avant J. C.

ATELLE. (*siège d'*) Les affaires des
François dans le royaume de Naples étoient
dans l'état le plus déplorable. Le duc de
Montpensier, général du roi Charles VIII,
n'avoit ni vivres ni argent pour s'en procu-
rer. Ses soldats, qu'il ne payoit plus, se li-
vroient impunément à mille brigandages, &
s'affranchissoient, à ses yeux, du joug de la
discipline. Donnoit-il un ordre ? On se ré-
voltoit. Les Suisses & les Allemands, trou-
pes mercénaires, demandoient leur solde
avec des cris séditieux. Dans cette cruelle
position, il n'y avoit qu'une victoire com-
plète qui pût soutenir encore la fortune chan-
celante de la France. Mais les raisons, qui
faisoient desirer la bataille au capitaine Fran-
çois, n'étoient pas ignorées de son ennemi ;
& Ferdinand, qui le suivoit pas à pas pour
lui en dérober l'occasion, se tenoit toujours
retranché sur des montagnes, ou bien alloit
se renfermer dans les places fortes.

Dans une de ces marches combinées, les
François, qui n'avoient plus de pain, se trou-
verent près d'Atelle, & s'amuserent à piller
cette malheureuse bicoque, dominée de tous
côtés par des collines où l'on ne pouvoit ar-

river que par des défilés étroits. Tandis qu'ils dépouilloient avec fureur les infortunés citoyens, Ferdinand survient tout-à-coup, & les surprend au milieu de leurs rapines. S'étant rendu maître de tous les passages, il se tint assuré de vaincre sans effusion de sang. Montpensier & Virgile des Ursins vouloient que l'armée, plutôt que de se laisser exténuer par la disette, tentât de s'ouvrir un passage l'épée à la main. C'étoit le parti le plus glorieux & tout-à-la-fois le plus sûr. Mais des officiers, traîtres ou lâches, ne voulurent point y consentir. Dès que la famine eut commencé à répandre dans tous les cœurs la désolation & le désespoir, huit cens Lansquenets, arrivés depuis peu dans le royaume de Naples, se rangèrent sous les drapeaux ennemis, & ne rougirent point de tourner leurs armes contre ceux qu'ils étoient venus secourir. Cette défection découragea le reste des troupes. Il fallut se résoudre à capituler, ou plutôt à recevoir les conditions qu'il plairoit à l'ennemi de prescrire. Elles furent excessives. Montpensier se rendit au vainqueur avec ses soldats. On les conduisit tous dans la petite isle de Procide, où la dureté des Espagnols & les maladies contagieuses les firent périr pour la plupart. Montpensier, aimant mieux partager le triste sort du soldat, que de recevoir seul des secours d'une main ennemie, périt, comme eux, victime de son zèle, & fut enterré sans pompe sur le rivage.

Telle fut l'issue de la première expédition des François dans le royaume de Naples, en 1496; expédition aussi funeste à la France,

que la découverte du Nouveau Monde l'avoit été à l'Espagne & à toute l'humanité.

» Une maladie honteuse, inconnue jusqu'alors, dit le nouveau Tite-Live, en grava dans la mémoire des hommes un cruel souvenir. Les François, qui en furent infectés par des Napolitaines, la nommèrent le *mal de Naples*. Les Italiens, chez lesquels les François la répandirent à leur tour, l'appellerent le *mal François*. Ces dénominations injurieuses sont également injustes. Cette maladie étoit étrangère à notre Continent. La nature l'avoit reléguée dans les isles de l'Amérique, où elle étoit moins dangereuse, parce que les Naturels du pays y trouvoient un remède facile dans le suc du gaïac. Christophe Colomb, Génois de naissance, qui s'étoit mis à la solde d'Isabelle, reine de Castille, pour découvrir de nouvelles terres, & qui avoit composé son équipage d'Italiens beaucoup plus expérimentés dans la navigation qu'aucun autre peuple de l'Europe, avoit le premier pénétré dans le Nouveau Monde, avoit soumis des peuples innombrables, avoit rapporté beaucoup d'or; mais il ne s'étoit pas aperçu qu'il rapportoit en même tems un fléau terrible, que tout l'or du Pérou & du Mexique ne pouvoit compenser, puisqu'il semble tendre plus directement qu'aucun autre à la destruction de l'espece humaine, en l'attaquant dans le principe de la reproduction. »

Il est étonnant combien, depuis cette fatale époque, cette peste s'est répandue dans

l'Europe. Elle a d'abord infecté les armées ; & les soldats la communiquèrent au reste des citoyens. Les peres & meres laisserent à leurs enfans ce funeste héritage. Elle souilla même jusqu'aux têtes couronnées ; & le pur sang des rois fut corrompu par ce venin mortel. En vain la médecine s'arma des remèdes les plus violens. Ses efforts multipliés ne firent que manifester son impuissance. Les minéraux eux-mêmes, qu'on arracha aux entrailles de la terre, pour les appliquer à ces tristes maladies, furent une source féconde de maux cruels. Le mercure, le sublimé, & tant d'autres poisons que le charlatanisme & l'industrie mirent en usage, acheverent d'accabler les tristes victimes d'un plaisir momentané. Enfin l'on peut dire avec douleur que les trois quarts des hommes sont perdus sans ressources, & que la plupart des Etats sont habités par de malheureux valétudinaires.

ATH. (*sièges d'*) 1. Les généraux de Louis XIV, suivant les ordres de ce prince, ouvrirent la campagne de 1697 par le siège d'Ath, place forte sur la Dendre, capitale de la châellenie de ce nom. Le capitaine Rose investit cette ville, le 15 de Mai ; & le maréchal de Catinat vint en accélérer la prise. Le fameux Vauban, qui avoit autrefois fortifié cette place, eut la direction des attaques. Le maréchal de Villeroi commandoit l'armée qui devoit empêcher le secours ; & le maréchal de Boufflers, posté près de Fontaine-l'Evêque, sur la Sambre, se tenoit prêt à marcher où il seroit besoin. Outre ces trois armées principales, le marquis d'Harcourt comman-

commandoit un corps au-delà de la Meuse ; le comte de Montrevel, un autre entre la Lis & l'Escaut ; & le comte de la Motte avoit un camp volant près de Furnes. Avec des forces aussi formidables & si bien disposées, les François n'avoient rien à craindre des efforts de l'ennemi. Aussi le prince d'Orange & l'électeur de Baviere essayèrent-ils en vain de faire lever le siège. Ils ne s'approchèrent que pour être témoins de la vigueur & du succès des attaques. Le 27, une batterie de trente canons rasa la plûpart des défenses ; fit une brèche à la porte de Bruxelles, & démonta la plûpart des canons de la ville. Le lendemain, on poussa les approches jusqu'à dix ou douze toises des angles saillans du chemin couvert ; & , la nuit du 29 au 30, les assiégés furent contraints de les abandonner. La nuit suivante, on dressa sur le chemin couvert cinq pièces de canon pour battre en brèche les faces des deux bastions, & pour rompre les ponts de communication. Tout réussit ; & l'on s'approcha du fossé où l'on jeta des fascines pour achever de le combler. Enfin le comte de Rœux, gouverneur de la place, se voyant sans secours & réduit à la dernière extrémité, prévint les tristes suites d'un assaut général, en se rendant le 5 de Juin, troisième jour de la tranchée ouverte. Il sortit avec tous les honneurs de la guerre. A Paris, on chanta le *Te Deum* pour cette conquête importante. Elle fut rendue par la paix de Rîswick.

2. En 1706, une armée Hollandoise, commandée par le général d'Owerkerque, in-
S. & B. Tome I, M

vestit Ath, le 16 de Septembre ; & son artillerie fit un feu si terrible , que le marquis Spinola , gouverneur , & le sieur de Saint-Pierre , commandant de la place , voyant leurs fortifications ruinées , songerent à capituler , le douzieme jour du siége. La garnison fut faite prisonniere de guerre. On permit aux officiers seulement de sortir l'épée au côté , & de conserver leurs équipages.

3. Dans l'année 1745 , si glorieuse aux armes de Louis le Bien-aimé , la ville d'Ath fut assiégée par le marquis de Clermont-Gallerande. Intimidée par les conquêtes rapides des François , elle n'osa former une longue résistance ; & , après quelques attaques & le premier feu de l'artillerie , elle ouvrit ses portes , & reconnut la puissance de notre auguste monarque , le 8 d'Octobre.

ATHÈNES. (*sièges d'*) 1. A l'arrivée de Xerxès dans la Grèce , toutes les villes qu'il rencontra sur son passage , ou se soumirent à son empire , ou ressentirent les tristes effets de sa vengeance. Les Athéniens , indignés d'une si lâche désertion , & ne sçachant comment défendre seuls les intérêts de la patrie , envoyèrent consulter l'Oracle de Delphes. Le dieu répondit : « C'est dans des murs de » bois que la ville trouvera son salut. » Ces expressions énigmatiques partagerent les esprits. Quelques-uns les interprétoient de la citadelle , parce qu'autrefois elle avoit été environnée de palissades de bois. Mais Thémistocle leur donna un sens bien plus naturel , & vint à bout de persuader au peuple qu'Apollon lui commandoit d'abandonner Athènes

pour un tems , & de mettre toutes ses espérances dans une bonne flotte. On fit donc un décret par lequel , pour adoucir ce qu'il y avoit de dur dans cette résolution , il étoit ordonné « qu'on mettroit la république en » dépôt entre les mains & sous la sauve- » garde de la chaste Minerve , patronne des » Athéniens ; que tous ceux qui étoient en » âge de porter les armes monteroient sur » les vaisseaux ; & que chacun pourvoiroit , » comme il pourroit , au salut & à la sûreté » de sa femme , de ses enfans & de ses es- » claves. »

Une démarche singulière de Cimon , encore jeune , fut d'un grand poids dans cette occasion. Suivi de ses camarades , il monta à la citadelle , d'un air gai ; & , prosterné devant la statue de Minerve , il lui consacra un mors de bride , qu'il tenoit à la main. Il vouloit faire entendre , par cette cérémonie religieuse & frappante , qu'il n'étoit plus question de troupes de terre , & qu'il falloit se tourner entièrement du côté de la mer. Après cet acte de piété , il descendit sur le rivage , & fut le premier qui , par son exemple , inspira la confiance à la plupart des autres , & leur donna un courage qu'ils n'avoient pas auparavant.

On s'embarqua , après avoir envoyé les vieillards , les femmes & les enfans dans la ville de Trézène , en Argolide. Plusieurs cependant voulurent rester dans la citadelle par un motif de religion , & périr sous les ruines de leur patrie. Jamais spectacle ne fut plus triste que le départ de cette flotte. En sortant

du port, les infortunés citoyens jettoient sur Athènes des yeux baignés de larmes, & pouſſoient de profonds ſoupirs entre-coupés de ſanglots. Ils n'y eut pas juſqu'aux animaux domeſtiques, qui ne priſſent part à ce deuil public. Ils couroient çà & là avec des hurlemens horribles, & ſembloient rappeler leurs maîtres qui s'éloignoient du rivage. Entre tous les autres, on remarqua le chien de Xanthippe, pere de Périclès. Cet animal ſenſible & reconnoiſſant, déſolé du départ de ſon maître, ſe jetta à la mer, & nagea toujours près de ſon vaiſſeau, juſqu'à ce qu'il aborda, preſque ſans force, à Salamine, & mourut incontinent ſur le rivage. Quelle honte pour les ingrats ! Cet illuſtre chien fait la leçon aux hommes. On lui érigea un monument que l'on appelloit *la ſepulture du chien*. Cependant l'armée de Xerxès entra ſans oppoſition dans Athènes ; força la citadelle qu'un petit nombre de citoyens défendit juſqu'à la mort, & réduiſit en cendres cette ſuperbe ville, la lumière de la Grèce. 480 avant J. C.

2. Après la journée de Platée, les Athéniens rétablirent leur patrie avec plus de magnificence qu'auparavant. La dernière année de la guerre du Péloponèſe, Lyſandre, général de Sparte, profitant de la célèbre victoire qu'il venoit de remporter près d'Egoſ-Potamos, marcha contre Athènes, & en forma le ſiège. La ville n'avoit ni vaiſſeaux, ni vivres, ni eſpérances, ni reſſources. Elle ſe défendit pourtant durant huit mois. Mais enfin, épuisée & vaincue par la plus affreufe diſette, elle ouvrit ſes portes, & ſe rendit aux

Spartiates. Les Thébains étoient d'avis qu'on la rafât ; mais on rejettâ avec horreur une proposition si inhumaine. On se contenta d'abatre les fortifications & les murs du Pyrée. La joie des Lacédémoniens étoit si peu modérée , qu'ils firent ces démolitions au son des instrumens de musique ; & la ruine de la premiere ville de la Grèce fut pour ces vainqueurs jaloux la plus agréable des fêtes. On établit trente tyrans pour gouverner , ou plutôt pour écraser les citoyens. Ainsi fut abaissé l'orgueil de cette fiere république qui vouloit dominer sur toutes les autres. La chute de sa puissance termina la guerre du Péloponèse , qui duroit depuis vingt-huit ans moins quelques mois. 404 avant J. C.

3. Athènes n'éprouva pas long-tems la pesanteur du joug que Sparte lui avoit imposé. Le généreux Thrasylbule , s'étant mis à la tête des plus vertueux citoyens , & soutenu de cinq cens soldats que Lyfias , orateur de Syracuse , avoit levés à ses dépens pour secourir la patrie commune de l'éloquence , s'avança vers Phylé , petit fort de l'Attique ; s'empara du Pyrée ; attaqua les trente tyrans ; les défit , & rendit la liberté à ses compatriotes.

4. Athènes soutint , dans la suite , plusieurs sièges considérables , & fut prise successivement par Antipater , Démétrius Poliorcete , Antigone-Gonatas. Enfin , l'an du monde 3918 , Archélaüs , général de Mithridate , y entra par le moyen du sophiste Aristion qui , par le secours du roi de Pont , se rendit le tyran de sa patrie. Mais il ne jouit pas long-tems du fruit de ses crimes. Sylla se transporta dans

la Grèce ; marcha contre Athènes , & l'environna de ses troupes. Il conduisit en personne les attaques du Pyrée , défendu par Archélaüs , tandis qu'une partie de son armée donnoit l'assaut au reste de la ville. Il tenta d'abord l'escalade , quoique les murs du Pyrée eussent dix toises de hauteur. Mais , cette voie n'ayant pas réussi , il fallut recourir aux ouvrages & aux machines. Tout fut mis en œuvre : béliers , tours , galeries couvertes , terrasses élevées contre les fortifications , mines , contre-mines , catapultes qui lançoient de grosses pierres & des masses de plomb. Tout ce qu'il put faire , après plusieurs jours de fatigues immenses , ce fut d'abattre les murs de communication entre le Pyrée & la ville. Archélaüs faisoit échouer tous ses efforts. Il faisoit des sorties fréquentes & nombreuses , qui devenoient presque des batailles ; & , la flamme à la main , il brûla lui-même une des galeries couvertes des Romains , avec toutes les machines qui étoient dessous. Une autre fois , tous ses soldats furent repoussés & prirent la fuite. En vain il essaya de rappeler leur courage & de les ramener au combat. Il arrêtoit les fuyards ; frapport les uns ; prioit les autres ; faisoit à ceux-ci de magnifiques promesses ; intimidait ceux-là par de terribles menaces. Bientôt il se vit seul ; & , les portes de la place ayant été fermées lorsqu'il étoit encore dehors , il fallut le retirer par-dessus les murs avec des cordages. La mer étoit d'une grande ressource pour ce brave général. Afin de le priver de cet avantage , Sylla chargea l'un de ses lieutenans de

rassembler une flotte. Mais la ville étoit prise lorsqu'elle arriva. Elle ne servit qu'à transporter le butin. Pendant tout le cours du siège, le capitaine Romain avoit reçu du Pyrée de très-utiles avis. Deux esclaves, espérant sans doute une grande récompense, écrivoient sur des balles de plomb toutes les délibérations des assiégés ; puis lançoient ces balles, avec des frondes, dans le camp des Romains. Sylla profita de ces délations, surtout pour empêcher qu'Archélaüs ne fît entrer des convois dans la ville où la famine étoit extrême. Quatre boisseaux de bled se vendoient cinq cens livres. Plusieurs étoient réduits à dévorer les herbes qui croissoient autour des remparts ; ou bien à faire amollir dans l'eau des cuirs, des souliers & d'autres choses semblables, pour en tirer une foible & misérable subsistance. On en vit même qui se nourrissoient de chair humaine, & mangeoient les cadavres dont la ville étoit remplie.

Aristion cependant, par ses profusions & ses débauches, portoit à l'excès le sentiment des maux publics. Peu touché du triste sort des citoyens, il passoit les nuits à boire, à se divertir, à danser avec ses infâmes satellites. Voulant appaiser les clameurs publiques & paroître sensible, il fit distribuer, pour quatre jours, un chénix d'orge par tête, c'est-à-dire à-peu-près la dixième partie d'un boisseau ; nourriture à peine suffisante pour des poulets. Enfin, vaincu par une impérieuse nécessité, il se détermina à députer vers Sylla deux ou trois de ses compagnons de crapule,

encore remplis de vapeurs Bacchiques. Ces impertinens orateurs , au lieu de fléchir le bras qui les menaçoit , s'amuserent à vanter ridiculement la gloire d'Athènes , & à raconter , avec un orgueil emphatique , les exploits de Thésée , la générosité de Codrus , les triomphes de Marathon & de Salamine.

» Allez , leur répondit avec mépris le général Romain ; allez , heureux & glorieux mortels : reportez ces brillantes périodes dans vos doctes écoles. Je ne suis point venu dans ces lieux pour apprendre votre histoire , mais pour soumettre des rebelles. » Les députés confus se retirèrent vers leur digne maître qu'ils remplirent d'épouvante. Elle étoit fondée ; car , quelques vieillards s'entretenant ensemble sur l'état actuel des choses , & remarquant que le tyran avoit tort de ne pas mettre une bonne garde à un endroit plus foible que le reste des fortifications , des espions recueillirent leurs paroles , & en donnerent avis à Sylla. Ce Romain , après avoir vérifié le rapport , fit attaquer ce lieu pendant la nuit , & l'emporta. La ville fut livrée au pillage & à toute la fureur des troupes. Le carnage fut horrible & le butin immense. Aristion fut pris avec la citadelle dans laquelle il s'étoit retiré ; & la main du bourreau termina ses jours remplis d'horreurs. Archélaus , digne d'un meilleur sort , après s'être défendu long-tems avec un courage héroïque , abandonna enfin le Pyrée qui fut réduit en cendres.

5. Telles furent les tristes révolutions de cette fameuse république qui avoit produit

tant de grands personnages. Jamais elle ne se releva de l'état d'humiliation où la réduisit Rome victorieuse. Elle fut toujours regardée, durant quelques siècles, comme la source & la patrie des belles connoissances ; & les amateurs de la sagesse & de l'éloquence alloient à l'envi s'y former dans l'art de bien penser & de bien dire. Mais, dégénérant peu-à-peu, elle oublia sa propre grandeur ; & , bientôt succombant , comme tout le reste de l'Empire Romain , sous les efforts des Barbares , elle changea de maîtres autant de fois qu'elle vit l'ennemi à ses portes. Enfin elle s'humilia devant la puissance formidable des Ottomans qui la ruinerent presque de fond en comble , & qui ne laisserent à ses débris que le nom d'*Atina* , ou de *Sétines*. Cependant les Turcs releverent , dans la fuite , ses fortifications ; & , dans l'année 1687, ils y furent assiégés par les Vénitiens. L'attaque ne fut pas longue. Une bombe tomba sur le temple que l'ancienne Grèce avoit dédié au *Dieu inconnu*. Les Turcs en avoient fait leur magasin à poudre. Le feu y prit , & fit sauter tout l'édifice. La garnison , déconcertée par cet accident , ouvrit les portes , & se rendit à composition.

ATRA. (*siège d'*) Trajan , dans la guerre qu'il fit aux Parthes , entreprit , pour la terminer , le siège d'Atra , ville uniquement défendue par sa situation au milieu d'un désert aride. Le prince , secondé par la valeur d'une armée toujours victorieuse , poussa d'abord l'attaque avec succès , & fit brèche à la muraille. Mais , lorsqu'il voulut tenter l'assaut , il

fut repoussé avec perte; &, quoiqu'il courût; à cheval, par-tout où sa présence sembloit nécessaire, il ne put rallier ses troupes, ni retarder leur fuite; & peu s'en fallut qu'il ne fût lui-même tué ou blessé. Il avoit pourtant quitté les marques de la dignité impériale pour n'être pas reconnu. Sa chevelure blanche & son air majestueux le décelèrent. Quelques Barbares le distinguèrent à ces marques; tirèrent sur lui, & tuèrent un cavalier qui caracoloit à ses côtés. Pour comble d'infortune, un furieux ouragan s'éleva tout-à-coup, & fit pleuvoir une grêle énorme sur les Romains vaincus. Il fallut céder à la nécessité; & la dernière campagne de la vie de Trajan fut la plus malheureuse. Ce prince ne survécut pas long-tems à sa gloire. Il mourut en Syrie, l'an 117 de J. C.

Atra fut encore assiégée deux fois par Sévère; & cet empereur ne réussit pas mieux que Trajan. La vigoureuse résistance des habitans dompta son inflexible fermeté, & fit échouer tous ses efforts.

AVARICUM. (*siège d'*) César, que la fortune accompagnoit toujours, faisoit trembler les Gaules; & ce conquérant rapide ne se montrait que pour vaincre. Cependant la terreur de son nom, & ses longues victoires n'avoient pu désarmer les Barbares; & ces peuples, idolâtres de la liberté, aimoient mieux mourir que de la perdre. Ils firent de nouveaux efforts, & vinrent camper dans une plaine voisine d'Avaricum. Cette ville, que sa situation, ses richesses, sa force rendoient très-importante, fixoit, depuis long-tems,

les regards du général Romain. Il s'approcha des remparts à la vue des ennemis, & les fit attaquer par ses troupes. Il est incroyable combien les Romains eurent à souffrir dans cette expédition. Mille obstacles s'opposoient au succès de leur valeur. La place étoit inaccessible ; les murailles résistoient aux machines les plus formidables : une armée nombreuse ne cessoit d'interrompre les travaux ; enfin la disette étoit devenue générale, & réduisoit à manger la chair des animaux domestiques. Après diverses tentatives, toujours infructueuses, César, désespérant, pour la première fois, voulut abandonner le siège ; mais ses soldats, supérieurs aux plus fâcheuses extrémités, le conjurèrent de compter sur leur courage. Résolus de triompher ou de périr les armes à la main, ils se portèrent aux attaques avec une ardeur que rien ne put ralentir. Il se donna plusieurs combats, où les Gaulois furent toujours battus. Enfin, malgré la vigoureuse résistance des assiégés, Avaricum fut emportée d'assaut ; & le vainqueur, armé du fer & de la flamme, immola les malheureux citoyens, & réduisit en cendres les édifices & les murailles. 52 avant J. C.

AVEIN. (*bataille d'*) Le prince Thomas de Savoye vouloit empêcher la jonction des troupes Françoises avec celles des Etats-Généraux. Les maréchaux de Châtillon & de Brézé, pour rompre ses projets, l'attaquèrent près d'Avein, le 20 de Mai 1635 ; lui tuèrent quatre mille hommes ; firent neuf cens prisonniers, & enlevèrent quatorze pièces de

canon. Cette victoire rendit la jonction facile. Les généraux François se réunirent au prince d'Orange ; & le Conseil du Louvre leur ordonna de n'agir que par les ordres du capitaine Hollandois.

AVIGNON. (*siège d'*) Louis VIII, s'étant croisé contre les Albigeois, entra dans le Languedoc , suivi des plus grands seigneurs de France , & se présenta devant les portes d'Avignon, qu'on osa lui fermer. Le monarque employa d'abord la négociation : elle fut inutile. Il eut recours aux menaces, & fit dire aux habitans , que , s'ils ne le laissoient entrer , il les assiégeroit. Ils répondirent avec fierté , qu'ils repousseroient la force par la force. Aussi-tôt l'ordre fut donné de les investir. On distribua les postes : on prépara les machines ; & , peu de jours après , on commença les attaques. Mais , si elles furent terribles , la résistance ne fut pas moins courageuse ; & le siège , au bout de trois mois , n'étoit guères plus avancé que le premier jour. Bientôt même les Croisés se virent réduits à l'état le plus déplorable. Leurs munitions étoient consommées , & ils ne pouvoient en avoir de nouvelles. Les maladies enlevoient leurs guerriers ; & ils ne pouvoient les secourir. L'odeur fétide , qui s'élevoit des cadavres , tuoit les vivans , ou infectoit ceux que la contagion avoit épargnés. De grosses mouches noires , plus incommodés que les Harpies de la Fable , sortoient des corps laissés sans sépulture ; désoloient les soldats ; corrompoient les alimens , & portoient une mort certaine. Le roi , impatient de mettre

fin à cette expédition funeste , résolut enfin de donner l'assaut. Déjà la plus grande partie de l'armée étoit sur le pont, lorsque tout-à-coup il s'écroula. Près de trois mille hommes tomberent dans le Rhône, & trouverent la mort sous ses flots rapides. Pour comble de malheur , les assiégés firent une sortie dans ce moment , & acheverent d'accabler les François. Jamais la grandeur d'ame & le courage de Louis ne se montrèrent avec plus d'éclat, que dans cet instant de disgrâce. La trahison de ses principaux vassaux, qui instruisoient les assiégés de tous les desseins qu'il formoit, fut encore une source de chagrins qu'il lui fallut dévorer en silence. Supérieur à tant d'obstacles, il fit de nouveaux efforts; & la victoire couronna sa valeur. Les Avignonois, dénués d'espérances, offrirent de se rendre à composition. Louis ne les y requit, qu'à condition que leurs fossés seroient comblés, leurs murailles démolies, leurs hôtels abbatus. C'étoient de vastes édifices habités par la noblesse, si bien fermés, ornés de tant de tourelles, qu'ils sembloient plutôt des forteresses que des maisons. On en comptoit jusqu'à trois cens dans Avignon. On dit que cette conquête coûta plus de vingt-deux mille hommes à la France; mais des historiens véridiques prétendent que le nombre des morts ne passa pas deux mille. Cet événement se passa dans l'année 1226.

AUMALE. (*journée d'*) L'armée que le roi d'Espagne avoit envoyée au secours des Ligués, sous les ordres du fameux duc de Parme, & celle de Henri IV, se cherchoient

mutuellement. Enfin le monarque François ; s'étant avancé vers Aumale , avec six mille chevaux , Givri , qu'il avoit envoyé , à la tête de quelques maîtres , prendre langue , vint lui rapporter que les ennemis s'approchoient en bon ordre dans la plaine. Aussi-tôt il rassembla ses troupes. Mais , voyant qu'il avoit trop peu de monde pour en venir à une action générale , & qu'il en avoit trop pour une simple escarmouche , il renvoya toute la cavalerie du côté de Neufchâtel ; ne garda avec lui que quatre cens gentilhommes & cinq arquebusiers à cheval , & s'avança dans la plaine avec cette petite troupe , pour reconnoître exactement l'armée ennemie. A quelque distance d'Aumale , il monta sur un côteau , suivi de ses neuf cens cavaliers. Il faisoit un épais brouillard ; & , durant quelques heures , il ne put rien appercevoir. Mais ces nuages s'étant dissipés , il vit venir , une seconde fois , Givri , qui lui apprit que l'armée ennemie étoit si proche , qu'on entendoit les trompettes & les tambours. Henri se hâta de l'examiner ; & , voyant qu'elle marchoit fort ferrée , la cavalerie au milieu des bataillons , & environnée de chariots & de bagages qui en rendoient l'approche impossible , il trouva qu'il avoit encore trop de monde. Il retient seulement avec lui cent cavaliers de son escadron. Il ordonne aux autres de s'arrêter sur le penchant de la colline d'Aumale , pour être à portée de le secourir , s'il en avoit besoin. Il envoie Lavardin , à la tête de cinq cens arquebusiers , dans un val-lon prochain , pour se poster sur les fossés ,

les haies & les rideaux qui bordoient le chemin, afin d'arrêter ceux des ennemis qui s'avanceroient trop. Après ces dispositions, le nouveau César vole, avec ses cent chevaux, au-devant des Espagnols & des rebelles. Cependant ceux qui l'accompagnoient étoient dans les plus vives appréhensions. Ils choisirent Rosni pour lui représenter le danger auquel il s'exposoit. Quand le député eut fini sa harangue : « Voilà, dit le roi, un discours » de gens qui ont peur ; je n'eusse jamais attendu cela de vous. » Rosni répondit que, s'ils craignoient, c'étoit uniquement pour la personne sacrée de Sa Majesté. « J'en suis » persuadé ; repliqua le monarque ; mais, » ajoûta-t-il froidement, avec un air qui fit » comprendre qu'il étoit inutile de lui en » parler d'avantage, croyez aussi que je ne » suis pas si étourdi que vous l'imaginez ; que » je crains autant pour ma peau qu'un autre, » & que je me retirerai si à propos, qu'il » n'arrivera aucun inconvénient. »

Le prince de Parme, qui ne pouvoit regarder cette manœuvre hardie, que comme un piège qu'on lui tendoit pour attirer sa cavalerie en pleine campagne, où il trouveroit celle du roi supérieure à la sienne, & beaucoup meilleure, fit halte en cet endroit. Cependant, lorsqu'il se fut assuré, par le rapport de sa cavalerie légère, qu'il n'avoit, pour le moment, que cent chevaux en tête, & que le reste de la cavalerie royale, s'il y en avoit, ne pouvoit être que dans un vallon assez éloigné, il fit attaquer le roi si brusquement, & par tant d'endroits, qu'il fut

poussé & rechassé, avec ceux qui l'accompagnoient, jusqu'au vallon. C'étoit-là qu'il auroit dû trouver les cinq cens arquebusiers qu'il y avoit postés. Mais, soit que la peur les eût saisis, ou que peut-être ils eussent voulu choisir un terrain plus avantageux, ils s'étoient retirés plus bas. Le roi, croyant qu'ils étoient au lieu marqué, cria de toute sa force : *Charge !* A ce mot, les ennemis, soupçonnant quelqu'embuscade, s'arrêtèrent ; mais, voyant que ce cri n'étoit suivi que de cinquante ou soixante coups d'arquebuse, ils fondirent sur les Royalistes avec plus de fureur. Les guerriers de Henri, cédant pas à pas, se défendent à coups d'épées & de pistolets. Le roi, maître de lui-même au milieu du carnage, ne songe qu'à sauver ses braves. Il les fait défilér, non sans péril, vers le pont d'Aumale, qu'il ne passe lui-même que le dernier. Il reçut, en cette occasion, dans les reins, au défaut de sa cuirasse, un coup de feu, dont la balle ne fit qu'effleurer la peau. Cette blessure ne l'empêcha pas de combattre toujours au-delà du pont, en regagnant le côteau, où les cavaliers qu'il y avoit envoyés avant l'action, firent si bonne contenance, que le prince de Parme, persuadé, plus que jamais, qu'on cherchoit à l'attirer au combat, défendit aux siens de s'avancer, & les fit tous revenir à Aumale. « Cepen-
 » dant, dit un historien, la rumeur de ce coup
 » fut si grande, & porta une telle épouvante
 » parmi les troupes de Sa Majesté, qu'elle fut
 » contrainte de se montrer dans plusieurs quar-
 » tiers, jusques-là que l'ennemi, en ayant eu le

» le bruit , envoya aussi-tôt un Trompette ,
» sous prétexte de demander l'échange de
» quelques prisonniers. Le roi se fit amener le
» Trompette , auquel il dit : Je sçais bien pour-
» quoi vous êtes envoyé. Dites au duc de
» Parme , votre maître , que vous m'avez vu
» sain & gaillard , & bien préparé à le rece-
» voir quand il voudra venir. » Ensuite il
monta à cheval , & ne cessa de harceler son
ennemi , jusqu'à Pont-dormy , où le prince de
Parme repassa la Somme avec tant de précipi-
tation , qu'il ne put être entamé dans sa retraite.
Cette dernière action , dit M. de Buri , dont
nous avons presque entièrement suivi le récit ,
ayant été divulguée dans l'Europe , mit le
comble à l'estime & à l'admiration que l'on
avoit déjà pour la personne du roi.

Le maréchal de Biron , ayant appris les
dangers qu'avoit courus ce grand monarque ,
prit la liberté de lui dire qu'un roi de France
ne devoit pas faire le métier d'un capitaine
de chevaux-légers. Henri , ayant envoyé de-
mander au prince de Parme ce qu'il pensoit
de sa retraite , il répondit qu'en effet elle
étoit fort belle ; mais que , pour lui , il ne se
mettoit jamais en lieu d'où il fût contraint de
se retirer. Ce fut à cette occasion que le cé-
lèbre Dupleffis-Mornai écrivit à Henri cette
lettre fameuse : « Sire , vous avez assez fait
» l'Alexandre ; il est tems que vous soyez Au-
» guste : c'est à nous de mourir pour vous ,
» & c'est-là notre gloire : à vous , sire , de
» vivre pour la France ; & j'ose dire que ce
» vous est devoir. » Cette action se passa
dans le mois de Février 1592.

S. & B. *Tome I.*

N

AURAY. (*bataille d'*) Depuis long-tems, Jean de Monfort & Charles de Blois se disputoient, les armes à la main, la possession du duché de Bretagne. En vain on avoit voulu les engager à la paix : leur ambition rompit tous les traités. Ils recommencerent la guerre avec plus de fureur que jamais. Monfort commença les hostilités par le siège d'Auray ; place que sa situation & son château rendoient considérable. Il prit la ville au premier assaut ; mais le château se défendit avec valeur, & sa longue résistance donna le tems à Charles de Blois de venir à son secours. Dès que les deux armées furent en présence, on fit, pour ménager un accommodement, quelques nouvelles tentatives aussi infructueuses que les premières. Les deux princes vouloient combattre : il fallut céder à leurs desirs. L'immortel Du Guesclin rangea les troupes de Charles en trois *batailles*, ainsi qu'on s'exprimoit alors. Un corps de réserve formoit l'arrière-garde. Le brave Chandos, estimé le plus grand capitaine de son tems, observa le même ordre dans la position des guerriers de Monfort. On s'observa, de part & d'autre, assez long-tems pour épier sans doute l'occasion d'attaquer avec avantage. Enfin, le jour de S. Michel 1364, on donna le signal du combat. Chandos empêcha les troupes de son parti d'avancer les premières. Monfort, malgré l'impétuosité de son caractère, suivit les conseils du général Anglois. Du Guesclin ne put obtenir de Charles la même condescendance. Emporté par son courage aveugle, ce prince se met en marche ; passe un ruisseau qui les sé-

paroit des ennemis , & fond sur son rival qui l'attendoit en bon ordre. Après les décharges des gens de traits, on s'approche, on se joint, on se frappe, on se renverse, on se donne la mort. L'honneur & l'intérêt animent les deux partis. Cette fatale journée alloit fixer irrévocablement la fortune des deux princes : le vaincu devoit perdre la vie ; telle étoit la résolution prise de part & d'autre par les seigneurs Bretons. Ce fut probablement ce qui porta Jean de Monfort à faire couvrir un de ses gentilshommes d'armes exactement semblables aux siennes. Mais le malheureux chevalier paya cher cet honneur. Charles de Blois, trompé par cette apparence, pique vers lui ; l'attaque ; lui décharge un grand coup de hache d'armes sur la tête ; l'abbat à ses pieds, & l'immole à sa vengeance. Alors se croyant vainqueur, il s'écrie : « Bretagne ! » Bretagne ! Monfort est mort ! Monfort est mort ! » Dans l'instant Monfort se montre, & dissipe par sa présence l'allarme qu'avoient jettée dans les esprits ces clameurs triomphantes. En même tems, Caurelée, l'un des capitaines au service de Jean, prend en queue la bataille de Charles avec le corps de réserve qu'il commandoit, & l'enveloppe de toutes parts. En vain le prince fait des prodiges de valeur : l'épais bataillon où il combat ne peut soutenir les efforts concertés des assaillans ; il s'affoiblit ; il cède ; il recule pas à pas. Cependant Chandos & le célèbre Clifson courent de rang en rang ; animent les soldats, & leur donnent l'exemple du courage. Du Guesclin, de son côté, épuise les ressources

de l'art pour retenir la victoire qui s'échappe. La mêlée devient horrible. La fleur de la noblesse Bretonne, ces braves guerriers tant de fois vainqueurs, ces héros François & Anglois, dont la valeur avoit brillé en tant de combats, terminent dans les plaines d'Auray leur glorieuse carrière. La terre est couverte d'armes, de chevaux, de blessés, de morts & de mourans, amoncelés, confondus. On se mesure corps à corps ; & tous disputent la palme du triomphe avec autant d'acharnement, que si la querelle leur étoit personnelle. Enfin le moment décisif arrive. Charles, pressé de plus en plus, & se voyant sans espoir, cherchoit une mort glorieuse. Un Anglois l'atteint, le saisit par son *bassinet*, & lui plonge son épée dans la gorge. Il tombe, & cède, en expirant, la Bretagne à son compétiteur. Cette triste nouvelle vole aussi-tôt dans les différens endroits où l'on se bat encore. Du Guesclin apprend ce malheur commun. Dans son affliction, il eût voulu ne pas survivre à l'infortuné prince ; mais quel fruit retirer d'un trépas inutile ? Couvert de glorieuses blessures, & perdant son sang, la terreur qu'il inspiroit encore, dans cet état de foiblesse, écartoit de lui les guerriers les plus intrépides. Chandos arrive ; se nomme ; l'invite à se rendre : le héros Breton cède à la fortune, & donne sa foi au héros Anglois. Le combat cesse. Monfort vient recueillir le fruit de sa victoire. A la vue du cadavre sanglant de son malheureux rival, il ne put retenir ses larmes ; & , dans le premier mouvement de sa douleur : « Ah ! mon cousin,

» s'écria-t-il, par votre opiniâtreté vous avez
 » été cause de beaucoup de maux en Bretagne :
 » Dieu vous le pardonne ! Je regrette bien
 » que vous êtes venu à cette malefin. » . . .
 » Monseigneur, lui dit Chandos en l'arrachant
 » de ce triste lieu, vous ne pouviez avoir
 » votre cousin en vie, & le duché tout en-
 » semble : remerciez Dieu & vos amis. »

Quelques écrivains ; dit le nouvel historien François, dont le style élégant & les sçavantes recherches nous ont beaucoup servi dans ce récit, ont assuré que Charles de Blois ne fut pas tué dans le combat ; qu'il fut fait prisonnier, & présenté à Montfort qui souilla sa victoire, en lui faisant trancher la tête en sa présence. Une contradiction si manifeste entre des auteurs, tous contemporains, laisse une incertitude qu'il est difficile de résoudre. Quelles mœurs que celles de ce siècle, si cet horrible abus de la victoire est un fait véritable !

Tel fut le succès de la célèbre bataille d'Auray, l'une des plus sanglantes qu'on eût vues jusqu'alors. Il y eut plus de neuf cens hommes d'armes tués ou pris du côté des vaincus ; & le château se rendit au comte qui se vit paisible possesseur d'un duché qu'il disputoit depuis vingt-trois ans.

AUSÈNE. (*bataille du mont*) Ebn-Habib-Ellahmi, le meilleur général des Musulmans en Espagne, ayant appris que les Chrétiens réfugiés dans les Asturies, osoient faire des courses sur les terres des Arabes, se mit à la tête d'une armée formidable ; &, suivi de l'évêque Oppas, qu'une haine abominable

animoit à la destruction de sa patrie , il alla chercher Pélage , roi des Asturies , pour le faire périr , disoit-il , dans les plus cruels supplices. A l'approche du Barbare , le monarque , qui craignoit de tenter une bataille , dispersa ses soldats , & ne retint que mille braves avec lesquels il se réfugia dans une caverne du Mont-Ausène. Ellahmi , au désespoir de voir Pélage lui échapper , lui envoya Oppas , son proche parent , pour l'engager à se soumettre. Le prélat n'oublia rien pour le tenter ; mais tout fut inutile ; & le roi , résolu de périr plutôt que de subir le joug , renvoya honteusement le perfide député. Le capitaine Musulman , irrité de cette obstination , fit attaquer la caverne avec ses troupes. Les mille hommes , qui s'y étoient enfermés , poussés par un beau désespoir , & animés par l'exemple & la présence de leur prince , s'élançant au milieu des assaillans ; frappent ; tuent ; dissipent tout ce qui s'offre à leurs coups. Les Arabes ne peuvent résister à leur fureur ; la terreur les saisit : ils fuient de toutes parts. En vain Ellahmi veut les rallier : le soldat est sourd à sa voix , & montre que , dans une déroute , il ne craint que l'ennemi , il ne voit que la mort. Enfin il tombe lui-même percé de coups ; & ceux qui combattoient encore à ses côtés s'empressent d'éviter la rencontre des vainqueurs. Mais , comme ils fuyoient tous en désordre , le long de la Déva , une montagne , qui commandoit cette petite rivière , se détacha tout-à-coup , & ensevelit les infidèles sous ses vastes ruines. Oppas , arrêté prisonnier , reçut la mort

que méritoient les crimes. *L'an 715 de J. C.*

AUSÉTANS. (*combat chez les*) Indibilis, prince des Illergetes, toujours battu, toujours indocile, cherchoit par-tout des ennemis aux Romains. Il vint à bout de faire prendre les armes à plusieurs peuples de l'Espagne, & sur-tout aux Ausétans, nation belliqueuse. En très-peu de jours il rassembla trois mille hommes, & vint camper dans le pays des Ausétans, ses alliés. Il croyoit que l'absence de Scipion l'Africain feroit changer la fortune. Plein de ces idées présomptueuses, il osa présenter la bataille. Les lieutenans du général Romain l'accepterent avec joie. Des deux côtés on fit briller un égal courage. Le succès fut long-tems incertain. Enfin Indibilis, percé de coups, & renversé de dessus son cheval, perdit la vie & la victoire. Sa chute dissipa toute son armée, que les Romains poursuivirent avec chaleur. Ils tuèrent treize mille Espagnols; en prirent deux cens, & ne perdirent pas deux cens hommes. *205 avant J. C.*

AUTUN. (*bataille d'*) Le joug de la domination Romaine étoit insupportable aux Gaulois; &, voulant en affranchir leurs têtes, ils leverent l'étendard de la révolte, sous la conduite de Sacrovir, prince ou chef des Eduens. Leur armée nombreuse, ne respirant que le carnage, se cantonna dans une plaine, à quatre milles d'Autun, résolue d'y attendre l'ennemi. Silius, qui commandoit dans cette province pour l'empereur Tibere, se mit en marche aussi-tôt, & les atteignit à la tête de deux légions. Le général Gaulois plaça sur le

front de la bataille les troupes bardées de fer. Il mit aux ailes les cohortes bien armées. La multitude de ceux qui n'étoient point armés en règle forma la seconde ligne. Mais ni son excellente disposition, ni les vives harangues qu'il débitoit à ses guerriers ne purent l'empêcher d'être vaincu. Il se réfugia d'abord dans Autun; puis, craignant d'être livré aux Romains, il se retira dans une maison voisine de la ville, & se donna la mort, l'an 21 de l'ère chrétienne.

AUXIME. (*siège d'*) Eélisaire, pour achever d'abattre en Italie la puissance de Vitigès, que les victoires avoient déjà ébranlée de toutes parts, vint, l'an 539, former, avec douze mille hommes, le siège d'Auxime, dont le succès lui assuroit la prise de Ravenne. Cette place, défendue par tout ce que le roi des Goths avoit de plus braves guerriers, étoit située sur une hauteur de difficile accès. Les Romains, arrivés au pied de la colline, s'occupoient, par ordre de leur général, à former leurs retranchemens. Tout-à-coup les Barbares, les voyant dispersés, firent une sortie; mais ils furent repoussés avec perte, & la nuit sépara les combattans. Un parti de Goths, sorti, la veille, pour aller chercher des vivres dans la campagne voisine, ignorant l'arrivée des ennemis, revint pendant cette nuit, peu de tems après la bataille. Quelques-uns eurent assez de hardiesse pour traverser la circonvallation qui n'étoit pas encore achevée, & parvinrent heureusement dans la ville. D'autres, plus timides, allèrent se cacher dans les bois, où,

le lendemain, ils furent découverts & taillés en pièces. La force des remparts, & la difficulté des approches, firent prendre à Bélisaire la résolution de réduire Auxime par la famine. Une prairie, voisine des murs, devenoit, tous les jours, un champ de bataille. Les Goths qui, dans ces combats, avoient toujours le dessous, s'aviserent de détacher de leurs chariots les roues avec les aissieux ; & , lorsqu'ils virent les Romains monter sur la colline, ils les firent rouler sur eux avec toute la rapidité que leur donnoit la roideur de la pente. Les assaillans en évitèrent la rencontre ; & les roues arriverent dans la plaine, sans avoir produit d'autre effet que la risée. Les vivres manquoient dans la place ; & les Goths vouloient presser Vitigès de les secourir. Mais il falloit traverser les gardes Romaines ; & personne n'osoit s'y exposer. Ils appercurent un soldat de Bélisaire, qui gardoit seul un poste important. Quelques habitans s'approcherent de lui ; & , lui montrant une grosse somme d'or, ils la lui promirent avec serment, s'il vouloit rendre un service aux assiégés. Le soldat, nommé *Burcense*, charmé de cette bonne fortune, accepte leurs offres ; se charge d'une lettre pour Vitigès, & va la porter à ce prince. Le monarque, aussi embarrassé que ses sujets, leur fait de grandes promesses, & comble le courrier de magnifiques présens. Mais, comme il ne se hâtoit pas, le soldat, que le succès de son premier voyage avoit mis en humeur, en entreprit un second, & rapporta de nouvelles assurances d'un prochain secours. Bé-

lisaire, instruit de l'extrémité où la ville étoit réduite, s'étonnoit qu'elle résistât si long tems. Il fit arrêter un soldat Goth qui sortoit de la place, & le mit à la torture, afin de découvrir la cause d'une constance si opiniâtre. Le prisonnier révéla la perfidie de Burcence; & ce traître fut brûlé vif, à la vue de la ville. Pour la réduire plus promptement, le général Romain voulut priver les assiégés d'un réservoir où se rendoient les eaux d'un petit ruisseau qui couloit sur la pente de la colline. Il y eut, dans cette occasion, un combat terrible, dans lequel Bélisaire pensa perdre la vie. Une flèche alloit le percer, sans qu'il s'en apperçût, lorsqu'un de ses gardes nommé *Unigat*, opposa son bras au trait fatal, & reçut le coup, dont il demeura estropié. Les Goths furent repoussés; mais les Romains, n'ayant pu démolir le bassin, en corrompirent les eaux, en y jettant de la chaux, des cadavres & des herbes venimeuses. Il fallut alors songer à se rendre. Les Goths, épuisés par six mois de défense, capitulerent, & prirent parti dans l'armée victorieuse.

AXEL. (*sièges d'*) 1. Le prince d'Orange, ce fameux auteur de la liberté Hollandoise, étant tombé sous les coups d'un perfide assassin, le prince Maurice de Nassau, son fils, hérita de ses domaines, de sa puissance, & de sa haine contre le despotisme d'Espagne. Ce héros, que ses victoires ont immortalisé, n'avoit alors que vingt ans. Embrassant les vastes projets de son illustre pere, il se mit à la tête des troupes de la nouvelle république, & voulut s'annoncer dans le monde

par une conquête digne de son grand courage. Le 20 d'Août 1586, il se présenta devant Axel, ville très-forte dans le pays de Vaës; &, malgré la résistance des assiégés, il l'emporta par escalade. Ce premier exploit fit sentir aux Royalistes tout ce qu'ils avoient à craindre de ce jeune Alexandre.

2. En 1747, le 15 du mois de Mai, le maréchal de Saxe, le sauveur, le vengeur des François, continuant d'humilier les ennemis de sa nouvelle patrie, vint assiéger Axel, à la vue de l'armée des Alliés; & la vivacité de ses assauts lui ouvrit les portes de la place, sans qu'ils pussent ou osassent la secourir. Hulst, qui n'en est pas éloignée, avoit, en se rendant, présagé le triomphe du général François.

AZINCOURT. (*bataille d'*) Après la conquête de Harfleur, Henri V, roi d'Angleterre, s'avança vers Calais, &, le 25 d'Octobre, rencontra l'armée Françoisé rangée en bataille dans les plaines d'Azincourt. Ne se croyant pas en état de combattre contre une armée fraîche, & bien supérieure en nombre à la sienne, il envoie offrir de rendre Harfleur, & de payer tout le dommage qu'il avoit fait en France, pourvu qu'on lui laisse le passage libre. On rejetta ses offres avec hauteur : on lui déclara qu'on alloit l'attaquer; &, pour rendre l'injure plus sanglante, on lui fit demander combien il donneroit pour sa rançon. Ces insultes enflammerent le courage de Henri. Plein de fureur, il se prépare à vaincre ou mourir. Un généreux désespoir anime ses soldats, Ils jurent tous de

venger leur prince. La saillie d'un Gallois , appelé *David Game*, contribue encore à redoubler cette ardeur. On l'avoit envoyé reconnoître la position des ennemis. A son retour , on lui demanda ce qu'il en pensoit ? » Je pense , répondit-il vivement , qu'ils sont » assez pour être tués , assez pour être faits » prisonniers , assez pour prendre la fuite. » Cette réponse parut d'un bon augure. On donne le signal : on en vient aux mains. Du premier choc , les Anglois culbutent la première & la seconde ligne : la troisième se retire sans combattre. Cinq princes du sang , une foule de seigneurs & de noblesse , & le général d'Albret , dont la précipitation & l'inexpérience avoient engagé l'action , restèrent sur le champ de bataille. La mort de ce connétable fut le signal de la déroute pour l'armée Française. Jamais Henri ne remplit mieux les devoirs d'un héros que dans cette action. On le trouvoit par-tout. Par-tout il se faisoit remarquer par son casque rehaussé d'une couronne d'or , enrichie de diamans , par sa cotte-d'armes , semée de lions & de fleurs-de-lys , & plus encore par les coups terribles qu'il portoit. Le duc d'Alençon , voyant la bataille perdue , avoit détaché dix-huit braves déterminés , avec ordre de tuer le roi d'Angleterre , ou de le faire prisonnier. Henri courut alors le plus grand danger ; mais *David Game* & deux autres officiers Gallois lui sauvèrent la vie. Ils affrontèrent ces dix-huit guerriers ; en tuèrent la plus grande partie , & périrent glorieusement. Le roi , voyant ses trois généreux défenseurs étendus

à ses pieds, & respirans encore, les fit chevaliers; seule récompense qu'il pût leur donner dans l'état où ils se trouvoient. Un corps de troupes ennemies sembla s'arrêter & vouloir se rallier. Henri, craignant que, si l'action recommençoit, les prisonniers, qu'il avoit faits, n'embarrassassent les soldats, & ne voulussent prendre la fuite, envoie un officier, avec deux cens archers, les égorger tous de rang en rang. Le duc de Brabant & le comte de Nemours furent du nombre de ces infortunées victimes. Après cette célèbre bataille qui acheva d'accabler la France déjà ébranlée par les journées de Créci & de Poitiers, Henri s'écria : « Je connois que » Dieu m'a donné la grace d'avoir eu la vic- » toire sur les François : non pas que je la » vaille ; mais je crois certainement que » Dieu les a voulu punir ; &, s'il est vrai » ce que j'en ai ouï dire, ce n'est pas de » merveilles ; car on dit que oncques plus » grand desroi ne désordonnance de volup- » tés, de péchés & de mauvais vices ne fut » veu, qui règnent en France aujourd'hui ; » & est pitié de l'ouïr recorder, & horreur » aux écoutans ; &, se Dieu en est cour- » roucé, ce n'est pas de merveilles, & nul » ne s'en doit esbahir. » Plus de dix mille morts couvrirent la campagne ; & c'étoit le plus pur sang de la nation.

AZOT. (*prise d'*) Cette ville, autrefois l'une des cinq capitales des Philistins, appartenoit aux Assyriens, lorsque Psammétique, roi d'Egypte, leur ayant déclaré la guerre, la leur enleva, après un pénible siège qui

avoit duré vingt-neuf ans. C'est le plus long dont il soit parlé dans l'histoire. Cette longueur des sièges ne doit pas surprendre. La premiere maniere d'attaquer les places fut le blocus. On entouroit la ville par un mur garni de redoutes & de places d'armes ; ou bien on se contentoit de l'envelopper de tous côtés par un profond retranchement bien palissadé, pour empêcher les assiégés de faire des sorties, & les convois d'entrer dans la place. Ainsi l'on attendoit tranquillement de la famine ce que l'art ou la force ne sçavoient pas encore faire. 660 avant J. C.



[B A A]

BAALBEC. (*siège de*) L'Empire des Sarasins devenoit, de jour en jour, plus formidable, sous les auspices du fameux Abou-Obéidah. Déjà la plus grande partie de la Syrie avoit cédé à la valeur triomphante de ce général habile; & pour en achever la conquête, il ne falloit plus que quelques efforts. Le capitaine Musulman s'avança donc vers Baalbec, nommée encore *Héliopolis*, dont la prise lui ouvroit le passage d'Emesse. Cette ville, que sa situation, sa force, son abondance, mettoient en état de faire une longue résistance, étoit défendue par une garnison nombreuse, par un peuple guerrier, par un gouverneur courageux appelé *Herbis*. Abou-Obéidah mit d'abord en usage la négociation. Il écrivit aux habitans une lettre dans laquelle il étaloit, pour les effrayer, les victoires sans nombre, dont Dieu & son saint prophète couronnoient les armes de leurs serviteurs; il exhortoit à prévenir leur vengeance, & à payer un modique tribut. Herbis renvoya avec mépris cette orgueilleuse sommation, & ne songea qu'à disputer la victoire. Les infidèles s'approchent; dressent leurs échelles, & se disposent à escalader les remparts. Herbis fond sur eux, à la tête de ses braves; les repousse; les accable; répand par-tout la terreur; fait quelques prisonniers, & rentre triomphant dans la ville. La religion, ou plutôt le fanatisme imposoit aux

Musulmans la nécessité de vaincre & de mourir. Cet échec enflamma leur zèle. Abou-Obéidah les remplit de confiance, en leur criant, que des légions d'anges combattoient avec eux ; que ces vierges, plus belles que l'aurore, dont le Tout-puissant devoit récompenser leur valeur, les regardoient du haut du paradis, & les invitoient à mériter cette félicité voluptueuse destinée aux vrais fidèles. Occupés de ces pensées édifiantes, les Sarafins passèrent en oraison la plus grande partie de la nuit ; &, dès que les premiers rayons du soleil eurent éclairé l'univers, ils commencèrent une seconde attaque. Déjà plusieurs étoient sur le point de monter sur les murailles ; & la ville, pour cette fois, paroïssoit toucher à sa perte. « Amis, dit alors » le gouverneur à ses soldats, courons aux » infidèles, & vengeons notre Dieu, notre » patrie, nos femmes, nos enfans, nos fortunes ; vengeons-nous nous-mêmes. » Ils partent comme des éclairs ; tombent sur les ennemis ; les mettent en désordre, & les poursuivent jusques dans leur camp en poussant des cris de victoire. En effet, Abou-Obéidah étoit vaincu sans ressource, si, dans ce même instant, un corps de troupes, qu'il avoit placé à quelque distance du champ de bataille, ne fût venu à son secours. Les assiégés furent enveloppés, battus, & forcés de se rendre. Cette nouvelle, répandue dans Baalbec, y jeta la consternation la plus grande. Le découragement fut général. On députa vers le chef des Sarafins. On accepta les loix qu'il voulut faire, & que le gouverneur

neur Herbis avoit beaucoup mitigées par ses prières ; & Baalbec passa sous la domination des Califes , l'an 635 de J. C.

BABYLONE. (*sièges de*) 1. Cyrus , après s'être ouvert une entrée dans l'Assyrie , par la défaite de Crésus à Thymbrée , & la prise de Sardes , s'avança vers Babylone , la seule ville d'Orient , qui osât encore arrêter ses rapides conquêtes. Le siège de cette importante place pouvoit paroître une entreprise folle & téméraire. Les murailles étoient d'une hauteur extraordinaire , & sembloient inaccesibles. Le nombre de ceux qui les défendoient étoit immense ; & les Babyloniens avoient abondamment des provisions de toute espece pour plus de vingt ans. Tout autre que le roi de Perse eût regardé ce projet comme absolument impraticable ; mais la grande ame de Cyrus aimoit à triompher des difficultés les plus rebutantes. Désespérant de prendre la place d'assaut , il usa d'un stratagème singulier. Pour persuader aux Babyloniens qu'il songeoit à les réduire par la famine , il fait tirer une ligne de circonvallation tout autour de la ville , avec un fossé large & profond. Les troupes de Cyrus se hâtoient de finir ce grand ouvrage , tandis que les assiégés tranquilles se rioient d'un dessein si extravagant , & , du haut de leurs murs , insultoient aux travaux des Perses & à leurs inutiles fatigues. Enfin , après bien des sueurs , le fossé fut achevé.

A-peu-près dans ce tems-là , une grande fête devoit occuper les citoyens de festins & de plaisirs. Ce jour arrive. Les Babyloniens ,

S. & B. Tome I.

O

séduits par une sécurité fatale, s'abandonnent à la joie, comme si l'ennemi n'eût point été à leurs portes. Labynit, ou Nabonid, que l'Écriture nomme *Balthasar*, donne à ses sujets l'exemple de la débauche. Ce n'étoit partout que chants d'allégresse, que repas magnifiques, que folles profusions. Le palais du prince retentissoit des acclamations du peuple & des grands du royaume. On élevoit jusqu'au ciel le bonheur du règne de Balthasar: on chantoit sa formidable puissance; & cet orgueilleux monarque, assis au milieu de ses maîtresses, écoutoit d'un air satisfait ces éloges flatteurs. Pour rendre cet encens plus piquant, la foule faisoit entendre le nom de Cyrus. C'étoit un Barbare qui consumoit à des travaux frivoles une vie courte, qu'il valoit mieux consacrer aux plaisirs.

Cette joie triomphante ne fut pas de longue durée. Cyrus, instruit de la confusion qui régnoit dans le palais & dans la ville, avoit posté la moitié de ses troupes à l'endroit où l'Euphrate commençoit à baigner Babylone, avec ordre d'entrer dans la place par le lit du fleuve, dès qu'il paroîtroit guéable. Sur le soir, il fit ouvrir les tranchées qu'il avoit pratiquées. Les eaux s'écoulent. Les troupes se jettent dans le fleuve, &, sans trouver d'obstacles, s'avancent, de différens côtés, vers la ville, à la faveur de la lune. Dans le désordre où l'allégresse publique avoit jetté les citoyens, on avoit laissé ouvertes les portes d'airain, qui fermoient les descentes du quai vers l'Euphrate, & qui seules auroient pu faire échouer l'entreprise. Les Perses pé-

netrent au milieu de la place, sans être reconnus; &, s'étant rencontrés au palais du roi, ils surprennent la garde; la mettent en pièces; entrent dans le palais dont on ouvroit les portes pour connoître la cause du bruit qui se faisoit entendre; attaquent le roi qui vouloit se défendre; le tuent, & sont mainbasse sur tous ceux qui l'accompagnoient. Cyrus fit passer au fil de l'épée tout ce qu'il rencontra dans les rues; puis, s'étant fait apporter toutes les armes qui étoient dans Babylone, il ordonna aux habitans de se tenir renfermés dans leurs maisons. Au point du jour, la garnison de la citadelle, ayant appris la victoire des Perses & la mort du roi, vint se rendre au monarque Persan, qui, sans trouver de résistance, & par son seul génie, se vit maître paisible de la plus forte place qui fût alors au monde. A la prise de Babylone, arrivée l'an 538 avant J. C. cinquante ans après la ruine de Jérusalem, finit l'Empire Babylonien, qui avoit duré deux cens dix ans, depuis le commencement du règne de Béléfis.

2. Babylone étoit tombée de trop haut, pour ne point ressentir toute la grandeur de sa chute. A peine son vainqueur fut-il mort, qu'elle, voulant profiter de la révolution fameuse, qui venoit de placer Darius sur le trône, cette fiere cité, autrefois la maîtresse de l'Orient, essaya de secouer le joug des Perses, qu'elle ne supportoit qu'à regret. Les Babyloniens leverent donc l'étendard de la révolte, après avoir fait, durant quatre ans, tous les préparatifs nécessaires, & pourvu

leur ville de provisions pour plusieurs années. Afin de soutenir plus vigoureusement le siège, en ménageant les vivres, ils eurent la barbarie d'exterminer toutes les bouches inutiles. On étrangla toutes les femmes & tous les enfans : on mit à mort tout ce qui ne pouvoit servir à la guerre. On permit seulement à chaque citoyen de conserver celle de ses femmes qu'il aimoit le plus, avec une servante pour faire les ouvrages domestiques. Après ces cruelles précautions, ces malheureux habitans, se fiant sur la force de leurs remparts & sur l'abondance des vivres qu'ils avoient amassés, insultoient aux assiégeans du haut de leurs murailles, & les accabloient d'injures. Les Perses irrités mirent en usage, pendant dix-huit mois, tout ce que la ruse & la force peuvent dans les sièges. On tenta le moyen dont Cyrus s'étoit si heureusement servi. Tous leurs efforts furent inutiles ; & Darius commençoit à désespérer de pouvoir jamais entrer dans la place, lorsqu'un stratagème inouï lui en ouvrit les portes. Un jour, un des plus grands seigneurs de la Perse, nommé *Zopyre*, son intime ami, vint s'offrir à lui, tout couvert de sang, le nez & les oreilles coupées, & tout le corps déchiré de plaies. « Hé ! qui a donc pu vous traiter » ainsi, s'écria Darius tout hors de lui ? »... » Vous-même, seigneur, répondit *Zopyre*. » Le desir de vous servir m'a réduit en cet » état ; » puis il lui exposa son dessein, & concerta les moyens de le faire réussir. Le roi, plein d'admiration pour ce généreux seigneur, lui laissa prendre la route de Baby-

lone. Zopyre s'approche de la ville. On le reçoit. On le conduit chez le commandant. Il expose les prétendus griefs du monarque Persan. Il plaint son malheur. Il maudit la cruauté de Darius ; fait offre de ses services ; & demande avec instance la permission de se venger d'un ennemi dont il connoît tous les desseins. L'état où il paroissoit, son sang, ses plaies attestoient par des preuves non suspectes la vérité de tout ce qu'il avançoit. On se fie à lui. On lui donne autant de troupes qu'il en demande ; & , pour mieux en imposer, il marche sur l'heure à l'ennemi. Il tue mille Perses ; quelques jours après , deux mille : une troisième fois , quatre mille demeurerent sur la place. On ne parloit que de Zopyre. Zopyre étoit le sauveur , le père de Babylone. Les termes manquoient pour exprimer le bonheur qu'on avoit de posséder Zopyre. On le déclare généralissime des troupes : on lui confie la garde des murailles. Darius , instruit de tout , fait approcher son armée dans le tems & vers les portes dont on étoit convenu. Zopyre alors , levant le masque , lui ouvre la place , & le rend maître de Babylone qu'il n'auroit jamais pu prendre ni par assaut ni par famine. En entrant dans la ville , Darius s'écrioit qu'il sacrifieroit volontiers cent Babylones, s'il les avoit , pour épargner à Zopyre le cruel traitement qu'il s'étoit fait à lui-même. Il lui laisse , pendant sa vie , le revenu entier de cette opulente cité , & le combla de tous les honneurs qu'un roi reconnoissant peut accorder à un sujet d'un grand mérite. Darius fit enlever

les cent portes & renverser les murailles de Babylone, pour la mettre hors d'état de se révolter encore dans la suite. Il fit pendre trois mille des plus séditieux, & fit grace à tout le reste. 516 avant J. C.

BACTRE. (*siège de*) Ninus, roi d'Assyrie, & l'un des plus anciens conquérans, déjà fameux par une longue suite de triomphes, voulut mettre le comble à sa gloire, en domptant les Bactriens, peuple puissant & guerrier. Ce prince entra dans leur pays, à la tête d'une armée dont la grandeur est à peine croyable. Selon Ctésias; elle étoit composée de cent soixante-dix mille hommes de pied, de deux cens mille chevaux, & de près de seize mille chariots garnis de faux tranchantes. Intimidées à l'approche de ce torrent, toutes les villes ouvrirent leurs portes : Bactre seule osa résister. La nature & l'art l'avoient fortifiée de concert; & pour ces siècles reculés, elle étoit imprenable. Ninus la fit environner par ses troupes immenses. C'étoit alors la seule manière d'assiéger les villes; mais tous les efforts de ce fier monarque auroient échoué sans doute, sans le secours & l'industrie de la célèbre Sémiramis, femme d'un officier Bactrien. Elle fournit au roi d'Assyrie le moyen d'attaquer & de prendre la citadelle. La ville se rendit bientôt après. Le soldat avide y fit un riche butin; & Ninus, pénétré d'une reconnoissance assez rare dans les princes, donna sa main à la généreuse Sémiramis qu'il fit asseoir avec lui sur le thrône le plus puissant qui fût au monde. 2130 ans avant J. C.

BAGDAD. (*sièges de*) 1. Holagu-Khan, empereur des Mogols, de la race des Genghiskhaniens, ayant déclaré la guerre au Calife Mostazem, vint l'assiéger dans Bagdad, en 1267. Son armée étoit nombreuse : aussi se flatoit-il de prendre la ville d'affaut, en l'attaquant, en même tems, de différens côtés. Il trouva plus de résistance qu'il n'avoit cru, & fut obligé d'investir la place dans les formes. Bientôt la disette se mit dans son camp, & devint si grande, qu'il se dispoisoit à se retirer honteusement, lorsqu'un secours inespéré le tira d'embarras. Le gouverneur d'Acoupat, ville voisine, avoit un esclave chargé de lui grater les pieds pour le faire dormir. Un jour cet esclave, s'étant endormi dans sa fonction, fut réveillé par un coup de pied que son maître lui donna. L'esclave, pour s'excuser, lui raconta le songe qu'il avoit eu. » Je rêveois, dit-il, que la maison des Abbassides étoit tombée, & que c'étoit moi » qu'on avoit choisi pour commander dans » Bagdad, à la place du Calife. » Ebn-Amram, ainsi se nommoit l'esclave, l'esprit toujours occupé de sa vision, chercha les moyens de la réaliser. Il se sauva de chez son maître, & se retira à Bagdad. Voyant que cette ville, étroitement serrée par le Mogol, tomberoit infailliblement au pouvoir de ce prince, il voulut mériter sa faveur par un grand service. Il lui découvrit plusieurs endroits où l'on avoit caché des vivres ; ce qui rendit le courage aux troupes, & fit pousser le siège avec une nouvelle vigueur. La ville fut emportée, l'épée à la main. Le Calife fut égorgé,

& l'heureux visionnaire nommé gouverneur de Bagdad & de tout le pays qui en dépendoit.

2. En 1625, Amurat IV fit assiéger Bagdad, qui s'étoit révoltée, par cent cinquante mille hommes. Mais cette nombreuse armée, au bout de cinq mois d'efforts, ne pouvant vaincre la résistance des rebelles, fut contrainte de se retirer, & de prévenir les rigueurs de la froide saison.

3. La honteuse retraite des Ottomans accrut le courage & la fierté des habitans de Bagdad. Pendant treize ans, ils soutinrent la guerre avec succès. Enfin, en 1638, Amurat vint en personne attaquer Bagdad, cet ancien objet de sa colere, contre lequel tous ses généraux avoient échoué. La vengeance irrite sa valeur : il attaque la ville, ou plutôt il la foudroie durant trente jours. Le canon, le fer & le feu répandent par-tout la désolation & la mort. On donne assaut sur assaut ; & le Grand-Seigneur paroît à la tête des combattans, le cimeterre à la main, frappant ceux qui, sous ses yeux, osent prendre la fuite. Le Visir Méhémed ne lui semble pas assez prompt à braver les dangers : il le tue sur la place. Enfin la ville est emportée. Trente mille Persans sont égorgés en présence du vainqueur ; & ce prince sanguinaire alloit exterminer tous les habitans, lorsqu'un musicien se jeta à ses pieds, & lui tint ce discours : « Très-
» sublime empereur, souffrirez-vous qu'un
» art aussi parfait que la musique périsse au-
» jourd'hui avec moi, avec Schah-Culi votre
» esclave ? Ah ! conservez, en me sauvant la

» vie, un art divin dont je n'ai pu encore
 » découvrir toutes les beautés. » Cette priere
 fit rire le Sultan ; & , jettant sur l'artiste
 un regard favorable, il lui permit de prou-
 ver ses talens. Schah-Culi prend aussi-tôt un
scheschdar, espece de harpe à six cordes ; &
 mariant sa voix aux sons de cet instrument, il
 chante la prise tragique de Bagdad, & le
 triomphe d'Amurat. D'abord le Sultan paroît
 interdit. Bientôt la fureur se peint sur son
 visage. Il se croit au milieu des combattans.
 Il anime ses guerriers : il commande à la vic-
 toire. A l'instant, le musicien saisit une autre
 touche ; & , par des sons plaintifs, il péné-
 tre, il subjugué l'ame de l'implacable con-
 quérant. Le fier Sultan fond en larmes. Son
 cœur , pour la premiere fois sensible à la
 pitié , lui fait détester l'ordre barbare qu'il
 vient de donner. Il le révoque : il fait cesser
 le carnage ; & , vaincu par les charmes de
 la musique , il rend la liberté aux compa-
 triotes de Schah-Culi ; prend avec lui cet ar-
 tiste , & le comble de biens.

4. L'armée des Persans, commandée par
 le fameux Thamas-Kouli-Khan, & celle des
 Turcs, conduite par Topal-Osman, se ren-
 contrerent, le 19 de Juillet 1733, dans la plaine
 de Bagdad. De part & d'autre, on en vint
 aux mains avec fureur. On se battit long-
 tems. Plus d'une fois, la victoire balança ;
 mais enfin les Persans, enfoncés de toutes
 parts, prirent la fuite. Cet échec ne décour-
 agea point leur intrépide général, qui triom-
 pha à son tour , le 26 de Septembre, dans la
 plaine d'Aronia. Dans cette seconde bataille,

l'armée Ottomane perdit plus de vingt mille hommes , avec son général Topal Osman ; & la victoire plaça Thamas-Kouli-Khan sur le trône de la Perse.

• **BALARATH.** (*bataille de*) Hormisdas , roi de Perse , s'étant rendu odieux à ses sujets par sa tyrannie , fut déposé , mis à mort ; & son fils Chosroës II fut placé sur son trône. Mais bientôt le rebelle Varamè , qui , après avoir été le défenseur & le sauveur de sa patrie , en étoit devenu l'ennemi le plus mortel , obligea le nouveau monarque à chercher un asyle & un vengeur sur les terres de l'Empire. Maurice , qui portoit alors le sceptre des Césars , arma pour le roi fugitif , dont la fortune commença dès-lors à prendre une face plus riante. Bientôt une longue suite de victoires remportées sur les rebelles le mit en état de tenter une bataille générale & décisive contre les troupes de Varamè. Elle se donna sur les bords d'une rivière appelée *Balarath* , en 393. Varamè déploya toute son expérience dans cette circonstance critique. Il plaça devant sa cavalerie ses éléphants , comme autant de tours , & les fit monter par ses plus braves soldats. On s'approche : on se heurte ; on se porte des coups terribles. Varamè enfonce l'aile gauche de l'armée royale , composée de Persans. Narsès , qui commandoit les Romains , les fait soutenir. Il redoublé lui-même d'ardeur. Il rompt les rangs des rebelles ; renverse les cavaliers sur les fantassins. Rien ne résiste à sa valeur ; & toute l'armée de Varamè se disperse comme un tourbillon de poussière. Les éléphants se défen-

doient encore : on les environne ; on abbat les conducteurs ; on livre ces terribles animaux à Chosroës. Toutes les plaines voisines furent jonchées de cadavres : il n'échappa au carnage que dix mille rebelles qui se dissipèrent d'eux-mêmes. Parmi les prisonniers, on trouva des Turcs qui portoient tous sur le front l'empreinte d'une croix. On leur en demanda la raison. Ils répondirent que, dans un tems de peste, quelques Chrétiens avoient conseillé aux femmes Turques de marquer ainsi leurs enfans, & qu'en effet ils avoient été préservés de la contagion. Cette victoire, dûe à la valeur des Romains, & à la sage conduite de Narsès, remplaça Chosroës sur le trône. Pour Varamè, on ne sçait ce qu'il devint.

BALEARES. (*conquête des isles*) Dans ces deux isles de la Méditerranée, que l'on nomme aujourd'hui *Majorque & Minorque*, & qu'autrefois on appelloit *Baléares*, vivoit une nation sauvage, sans autre règle que cette raison simple & grossière que la nature accorde à l'homme. Ces peuples ignoroient l'usage des habits. Leurs palais, leurs édifices, leurs villes étoient des antres profonds. Plus sages que nous, ils avoient proscrit l'or comme un poison mortel & la source de tous les maux. Ils s'occupoient uniquement à tirer de la fronde ; & , dès la plus tendre enfance, les meres y exerçoient les garçons, en ne leur donnant que le pain qu'ils abbattoient avec cet instrument guerrier. Qui le croiroit ? Rome fut jalouse de l'inaltérable tranquillité dont jouissoient ces peuples ; &

son ambitieuse vanité voulut les compter au nombre des sujets de la république. Quelques-uns d'entr'eux, que l'amour des richesses avoit infectés, s'étoient vendus à des pirates. C'en fut assez pour ordonner la ruine de toute la nation, qu'un décret du Capitole déclara ennemie du peuple Romain. Le consul Métellus fut chargé de cette guerre, 123 ans avant J. C. Ce général s'embarqua sur un grand nombre de vaisseaux, & cingla vers les isles Baléares. Les habitans voulurent s'opposer à sa descente; mais le Consul rendit leurs frondes inutiles, en étendant sur les tillacs de ses galères des peaux qui en amortissoient le coup. Quand les légions eurent mis pied à terre, ils prirent la fuite, & se disperferent de tous côtés dans le pays. Il en coûta plus pour les trouver que pour les vaincre. Ainsi cette grande expédition se borna à la conquête de quelques rochers stériles. Les nations modernes sont-elles plus sages que Rome? & ne pourroit-on pas leur dire :

Mutato nomine, de te fabula narratur (a).

BALK. (*prise de*) Timur ou Tamerlan, ayant déclaré la guerre à l'Emir Houffain, son beau-frere, vint l'assiéger dans la ville de Balk, en 1370. L'attaque fut terrible; & le malheureux Houffain, forcé de se rendre, perdit la vie & la liberté. Cette victoire plaça Tamerlan sur le thrône des Mogols

(a) « Change le nom; c'est ton histoire. »

Genghiskhaniens , & fut proprement l'époque de la fondation de sa monarchie.

BANBURY. (*bataille de*) Les séditions furent éternelles , sous le règne du foible Edouard IV ; & l'ambition ou l'intérêt des seigneurs d'Angleterre fit couler , durant la vie de ce timide monarque , le plus pur sang des citoyens. La rebellion , souvent assoupie , jamais éteinte , se ralluma avec plus de fureur , en 1469. Edouard étonné rassembla ses soldats ; les fit marcher contre les rebelles , & mit à leur tête le comte de Pembroock. Ce général manqua de talent ou de fortune. Il livra bataille aux séditeux , près de Banbury : il fut vaincu. Cinq mille des siens restèrent sur la place : un plus grand nombre fut fait prisonnier. Lui-même ne put échapper aux vainqueurs qui lui firent trancher la tête.

BANNOCKBURN. (*bataille de*) Le fameux Robert Brus avoit profité de la foiblesse d'Edouard II pour rendre à l'Ecosse sa liberté. Le monarque Anglois se mit à la tête de cent mille hommes pour arrêter les progrès rapides de ce prince qu'il appelloit Rebelle. Il le joignit à quelques lieues de Sterling , & se disposa à lui livrer bataille. Les Ecoissois ne comptoient pas sous leurs drapeaux trente mille combattans ; mais l'heureuse situation de leur camp , défendu d'un côté par des rochers inaccessibles , & de l'autre par des marais profonds & impraticables , mais leur courage à l'épreuve des plus grands dangers , mais leur amour pour la liberté , cette noble passion des héros , tout leur fit mépriser la multitude de leurs tyrans. Le combat fut sanglant & opi-

niâtre : la victoire balançoit long-tems entre l'étendard du despotisme & celui de la liberté. Enfin le feu des Anglois céda à la fermeté & au bon ordre des Ecoissois. Gilbert, comte de Glocester, signala sa valeur. Il se jeta presque seul au milieu des Ecoissois ; en tua de sa main un grand nombre ; & , après avoir soutenu , pendant quelque tems , leurs efforts réunis , il tomba enfin de dessus son cheval , percé de coups , & accablé par la multitude. La chute de ce vaillant guerrier fut pour les Anglois le signal de la déroute. De toutes parts , ils prirent la fuite , laissant plus de cinquante mille morts sur le champ de bataille , une foule de prisonniers , & un butin immense. Cette terrible bataille , appelée la *journée de Bannockburn* , se livra l'an 1314 , & fut aussi funeste à l'Angleterre que la bataille de Cannes l'avoit été aux Romains.

BARCELONE. (*sièges de*) 1. Le duc de Vendôme , parvenu enfin au généralat , après avoir passé par tous les degrés , depuis celui de garde du roi , comme un soldat de fortune , étant entré dans la Catalogne , en 1697 , se présenta devant Barcelone dont il forma le siège avec une armée de quarante-trois bataillons , & de cinquante-cinq escadrons. Le comte d'Estrées , avec une flotte de neuf grands vaisseaux , sans compter les frégates & les galions , investit le port , & domina la mer. Le 15 de Juin , on ouvrit la tranchée , & l'on acheva les travaux en fort peu de jours , malgré les sorties vives & fréquentes des assiégés. Le Duc étoit malade : il ne pouvoit ni marcher ni monter à cheval ; il se faisoit

porter en chaise par-tout où sa présence étoit nécessaire. La vue de ce capitaine intrépide, supérieur aux infirmités de la nature humaine, remplit les guerriers d'une ardeur si impétueuse, que, bravant les efforts du prince de Darmstadt, qui défendoit la ville, ils donnèrent attaques sur attaques, & fatiguèrent tellement la garnison, que Barcelone capitula, & ouvrit ses portes, après cinquante-deux jours de résistance.

2. Le fameux comte de Péterborough commandoit, avec le prince de Darmstadt, les armées de l'archiduc Charles, compétiteur de Philippe V. Ces deux généraux marchèrent droit à Barcelone, & arrivèrent devant cette capitale, le 22 d'Août 1705. Aussi-tôt Péterborough propose au prince une attaque soudaine aux retranchemens qui couvroient le fort Mont-Joui & la ville. Les retranchemens, où le prince de Darmstadt périt, sont emportés l'épée à la main. Une bombe creve dans le fort sur le magasin des poudres, & le fait sauter : le fort est pris ; la ville capitule. Le vice-roi parle à Péterborough, à la porte de la ville. Les articles n'étoient pas encore signés, quand on entend tout-à-coup des cris & des hurlemens. « Vous nous tra-
» hissez, dit le vice-roi à Péterborough : nous
» capitulons de bonne foi, & voilà les An-
» glois qui sont entrés dans la ville par les
» remparts. Ils égorgent ; ils pillent, & ils
» violent. » . . . Vous vous méprenez, ré-
» pondit le Milord ; ce sont, sans doute, les
» troupes du prince de Darmstadt. Laissez-
» moi entrer sur le champ dans la place avec

» mes Anglois : j'appaiserai tout , & je re-
» viendrai à la porte achever la capitulation. »
Il persuade : on le laisse entrer ; il court avec
ses officiers. Il trouve des Allemands & des
Catalans qui saccageoient les maisons des prin-
cipaux citoyens : il les chasse ; il leur fait quit-
ter le butin qu'ils enlevoient. Il rencontre la
duchesse de Popoli entre les mains des sol-
dats , près d'être deshonorée : il la rend à son
époux. Enfin , ayant tout apaisé , il retourne
à cette porte , & signe la capitulation. « Les
Espagnols , dit M. de Voltaire , étoient con-
fondus de voir tant de magnanimité dans les
Anglois que la populace avoit pris pour des
Barbares impitoyables , parce qu'ils étoient
hérétiques. »

3. L'année suivante , Philippe V voulut
en vain reprendre Barcelonne. Il n'avoit ni
généraux , ni ingénieurs , ni presque de sol-
dats. Ses ressources étoient foibles ; ses ef-
forts impuissans. La France faisoit tout pour
le petit-fils de son roi. Le comte de Tou-
louse vint bloquer le port avec vingt-cinq
vaisseaux , tandis que le maréchal de Tessé
formoit le siège par terre avec trente-un esca-
drons , & trente-sept bataillons. Mais la flotte
Angloise , composée de cinquante-deux gros
vaisseaux de guerre , arrive tout-à-coup. La
Françoise , trop foible pour tenir la mer de-
vant ces forces redoutables , se retire ; & le
maréchal leve le siège avec précipitation. Il
abandonne dans son camp quinze cens ma-
lades ou blessés à l'humanité du comte de
Péterborough , cent six pièces de canon de
fonte , quarante-sept mortiers , deux mille
bombes ,

bombes, dix mille grenades, quarante mille boulets de canon, cinq cens barils de balles de mousquet, cinq mille barils de poudre, huit mille épées, treize mille sacs de farine, une égale provision de froment & d'avoine.

4. Barcelone fut assiégée, en 1713, par le maréchal-duc de Berwick, & emportée, le 11 de Septembre 1714, après onze mois de blocus, & soixante-un jours de tranchée ouverte. La dernière attaque dura depuis quatre heures du matin jusqu'à onze, que les assiégés se retirèrent dans la nouvelle ville qui n'est séparée de l'autre que par une simple muraille. Ils se rendirent bientôt à discrétion, sur la promesse que leur avoit faite le maréchal de conserver leur vie, & de sauver la ville du pillage, moyennant une somme d'argent, dont on conviendrait. Le siège avoit été poussé avec vigueur, & soutenu avec opiniâtreté. Les femmes, les prêtres, les religieux, tout avoit été soldat. On compta parmi les morts plus de cinq cens quarante ecclésiastiques séculiers & réguliers, qui avoient prouvé par mille exploits que quelquefois il se trouve un grand courage sous le froc & sous la soutane. Les plus mutins des guerriers sacrés furent chassés de la ville, où la domination de Philippe V fut désormais reconnue.

BARKAM. (*combat de*) Une armée de Turcs avoit passé le Danube sur le pont de Barkam, & s'étoit répandue par pelotons autour de ce fort, dans les vergers qui sont sur les rives du fleuve. Jean Sobieski, qui venoit de délivrer Vienne, forma le dessein de les

S. & B. Tome I.

P.

déloger de ce poste ; & , pour laisser aux Polonois toute la gloire de cette expédition , il ne communiqua point son projet au duc de Lorraine. A l'approche de la première ligne des troupes Chrétiennes , les infidèles , qui s'étoient mis en ordre de bataille , engagèrent l'action. Ils fondent sur cette première ligne , sans lui donner le tems de se reconnoître. » Le trouble & la confusion s'emparent des » esprits. L'officier ne commande plus , ou » commande mal. On fait mettre pied à » terre à des dragons dans une plaine. Les » Cosaques sont renversés , les Paucernes ne » tiennent plus ; les dragons du grand-général ne remontent à cheval que pour se sauver : ceux du roi n'en ont pas le tems , & » sont taillés en pièces. On ne voit que des » gens qui fuient , & des têtes qui tombent » sous le sabre » Jean arrive au milieu de ce désordre , avec le gros de sa cavalerie : sa présence n'arrête pas le vainqueur. Le jeune & intrépide Bacha Kara-Méhéméd , redoublé d'activité. A peine Jean a-t-il le tems de se ranger sur une ligne. Il reçoit les Turcs avec fermeté : il les charge même à son tour. Mais les Turcs , se déployant pour envelopper toute la ligne Polonoise , & poussés par cette fureur qui animoit les Mahométans sous les premiers Califes , font plier la gauche ; enfoncent la droite ; ouvrent le centre. Les morts sont entassés sur les mourans : la retraite devint aussi dangereuse que la résistance ; & Sobieski déploie vainement tout le courage d'un héros invincible. Il est entraîné , lui & le prince son fils qui combattoit à ses

côtés, par la foule des fuyards. Les hussards jetoient leurs lances : les cornettes fouloient aux pieds leurs étendards. Chacun ne songeoit qu'à sauver ses jours : tout le monde abandonnoit le monarque à la merci d'un implacable ennemi. En vain employoit-on les prieres & les menaces pour retenir ces lâches & timides guerriers. Ils méprisoient les prieres : ils répondoient aux menaces par des menaces plus terribles encore. Le comte de Maligny, frere de la reine, vit plus d'une fois le fer Polonois levé sur sa tête. Le roi, emporté par son cheval, ne voyoit plus son fils. Il le demandoit avec inquiétude : il le cherchoit au milieu de cet affreux désordre. Dans ce moment, deux Turcs le joignirent. Il se met en défense. Déjà l'un d'eux levoit le sabre : un Reître de la garde royale prévient l'infidèle, & le renverse d'un coup de mousqueton. Ce généreux soldat n'eut pas le tems de jouir de la reconnoissance de son prince. L'autre Turc venge son camarade, & pousse au roi. Le grand écuyer Mateinski lui fait un bouclier de son corps, en présentant le pistolet au Barbare qu'il vient à bout d'écarter par cette contenance ferme. La foule des fuyards, qui croissoit autour du roi, rendoit sa situation plus cruelle. Froissé continuellement par les chevaux & par les armes, les bras meurtris, les cuisses brisées, embarrassé de sa taille puissante, hors d'haleine, presque suffoqué, il eut besoin de secours. Mateinski le soutenoit d'un côté, & un premier venu de l'autre, tandis que son cheval, la bride sur le col, redoublait de vigueur. Revenu à lui, il ap-

perçut à travers un nuage de poussière un jeune homme qu'un Turc arrêta par le manteau. . . . C'étoit le prince Jacques son fils , qui se débarrassa , en abandonnant son vêtement , & fut poussé vers un bois où il trouva un asyle. Il y avoit plus d'une heure que la déroute duroit , & que la plaine se couvroit de morts. Encore quelques minutes ; & la Pologne perdoit en un jour ce qu'elle avoit de plus précieux , son roi , ses généraux , & toute sa cavalerie. L'infanterie s'avançoit à grands pas. L'armée impériale la suivoit ; l'artillerie se disposoit. Les Turcs , en trop petit nombre pour affronter de si grandes forces , retournèrent sur le champ de bataille , dont ils restèrent maîtres. Le roi , retiré dans sa tente , accablé de lassitude & de chagrin , s'étoit jetté sur du foin. Les seigneurs Polonois , échappés au carnage , les yeux baissés , l'air abbatu , environnoient leur maître dans un morne silence. Les généraux Allemands composoient leur visage pour la tristesse. Jean lisoit au fond de leurs cœurs : « Messieurs , leur dit-il avec cette candeur qui ne se trouve que dans les grandes » ames , j'avoue que j'ai voulu vaincre sans » vous , pour la gloire de ma nation : j'en » suis puni , j'ai été bien battu ; mais je prendrai ma revanche avec vous , & pour vous ; » c'est de quoi il faut s'occuper. »

Deux jours après cette sanglante défaite , le 9 d'Octobre 1683 , les deux armées sortirent de leurs retranchemens. Le jeune Bacha , fier de sa victoire , & méprisant l'ennemi , se mit en bataille dans un cul-de-sac , le Danube à sa gauche , une chaîne de montagnes à

sa droite, la riviere de Gran derriere lui, n'ayant pour toute retraite que son pont de Strigonie, protégé par le fort Barkam. C'étoit dire à ses soldats : Il faut vaincre ou périr. Il ne forma qu'une ligne assez profonde, avec des intervalles médiocres ; mais elle étoit soutenue de trois colonnes de quinze escadrons chacune, l'un à la queue de l'autre. Deux Bachas, celui de Silistrie & celui de Caramanie, menaient les aîles : le général étoit au centre. L'armée Chrétienne débordait les Turcs de toute la moitié de son front, mêlée par distribution égale des troupes Allemandes & Polonoises, afin que les deux nations pussent partager les dangers & la gloire. Le roi étoit à la droite, Jablonowski à la gauche, le duc de Lorraine au centre. Les Chrétiens s'ébranloient pour charger. Les Turcs plus prompts arrivent sur eux avec des hurlemens & une impétuosité qu'on ne peut décrire. On les reçoit avec une fermeté qui laisse chacun dans sa place, & avec un feu épouvantable, qui fait tomber hommes & chevaux. Ils sont volte-face pour respirer un moment, & reviennent avec plus de fureur. Sans les chevaux de frise, qui couvroient les bataillons Chrétiens, ils les enfonçoient. Dix fois ils sont au moment de réussir, & dix fois on les repousse. Jamais escadrons ne manœuvrèrent avec tant de légèreté & de promptitude. C'est là que l'on connut bien l'excellence des chevaux Turcs. Après tant d'efforts aussi hardis qu'inutiles, ils changent l'ordre de l'attaque. Jusqu'à ce moment ils n'ont chargé que la gauche ; ils entreprennent également sur le

centre & sur la droite. Ce n'est point par le feu ; c'est par l'arme blanche dans une mêlée complète qu'ils prétendent triompher. Le Bacha de Silistrie perce dans la gauche : son cheval est tué sous lui. Un gros de cavalerie l'enveloppe. Il se défend à terre, soutenu de quarante de ses domestiques, qui descendent de cheval pour le couvrir de leurs sabres. Jablonowski, touché de cet héroïsme, crie » Qu'on sauve ces braves gens ! » Les Allemands les mettent en pièces. Le malheureux Bacha, livré à la fureur du soldat, regarde Jablonowski, & se rend à lui. Le Bacha de Caramanie, couvert de sang & de blessures, est pris au même endroit. Cependant le général se fait jour dans le centre ; mais enfin, blessé de deux coups de sabre, & sentant l'épuisement de ses troupes, il pense à la retraite. Jean, qui en apperçoit les premières dispositions, ne lui en donne pas le tems. Il s'avance, à la tête de sa cavalerie, pour le prendre en flanc, & lui couper le chemin. On voyoit déjà sur le pont les premiers qui se retiroient. L'armée Chrétienne, poussant de grands cris à son tour, double le pas ; se déploie en croissant ; atteint l'ennemi. Ce n'est plus qu'un amas de foudres qui tombent sur des gens qui cherchent à fuir. Les uns gagnent le pont ; mais ce pont de bateaux, balayé par le canon, & surchargé, s'enfonce sous le poids. Les autres se précipitent vers le fort ; mais le fort regorge & les repousse. On en voit se jeter à la nage dans le Danube qui se couvre d'hommes & de chevaux. Le feu les atteint encore, & le fleuve les engloutit.

Dix-huit mille, qui n'osèrent tenter ce chemin dangereux, restent sur le bord ; se prosternent devant les vainqueurs, & crient : *Amman ! Amman !* « Pardon ! Pardon ! » On leur donne la mort. De vingt-fix mille Turcs qui combattirent, deux mille seulement se sauvèrent, avant la rupture du pont, avec le jeune Bacha. On courut au fort. Ceux qui le défendoient arboroiént le drapeau blanc ; & , dans la crainte qu'on ne l'apperçût pas, ils déchiroient les manches de leurs chemises, qu'ils présentoient au bout de leurs armes. Ce jour n'étoit pas fait pour la pitié. On enfonce les portes ; & l'on ne cesse d'égorger que lorsqu'on ne trouve plus de victimes. Tékéli, à qui le Grand-Visir avoit ordonné de s'avancer vers Barkam avec trente mille hommes, parut sur une hauteur, lorsqu'il n'y avoit plus de sang à répandre. « Il auroit pu arriver à tems, dit M. l'abbé Coyer de qui nous avons presque entièrement tiré ce récit : » il disparut. Il n'étoit ni assez Chrétien ni assez Turc ; moyen sûr pour être tôt ou tard la victime de l'un ou de l'autre » parti. »

BARNET. (*bataille de*) Edouard IV, étant rentré en Angleterre, d'où les partisans de Henri VI l'avoient obligé de sortir, se fit recevoir dans Londres & dans les principales villes. La révolution fut prompte. En un instant Henri se vit abandonné. Le comte de Warwick, à cette nouvelle, se hâta de secourir l'infortuné monarque, & se mit à la tête de ses troupes. Les deux armées se rencontrèrent près de Barnet, à dix milles de

Londres, le 14 d'Avril 1471, jour de Pâques. La haine, comme accumulée entre les deux partis, avoit éteint tous les sentimens de pitié & de ménagement. On donna le signal, au lever de l'aurore; & la bataille dura jusqu'à midi. On combattit avec toute la fureur & tout l'acharnement qui accompagnent les guerres civiles. Les Lancastriens eurent d'abord l'avantage. Mais, la confusion s'étant mise parmi eux, ils furent enfoncés à leur tour. Le comte de Warwick, au désespoir, ne pouvant rallier ses troupes, se jette à pied, contre sa coutume, au plus fort de la mêlée; &, comme un lion furieux, il attaque, il frappe, il immole tout ce qui s'offre à sa vengeance aveugle. On l'environne, malgré ses efforts; & bientôt ce lion redoutable expire, percé de coups, sur les cadavres qu'il a terrassés. Le marquis de Montagu, son frere, étant accouru pour le dégager, périt presque au même moment. Le reste de l'action ne fut plus qu'un carnage effroyable.

BASTIE. (*siège de la*) Les Espagnols s'étoient saisis de toutes les places que le duc de Ferrare tenoit sur le Pô, excepté la Bastie. Navarre fut chargé de faire le siège de cette place, en 1511. Il l'attaqua avec vigueur. Les François la défendirent avec courage. Enfin le général Espagnol l'emporta; la fit piller & saccager; & toute la garnison paya de la vie sa généreuse résistance. A peine Navarre avoit-il quitté sa conquête, que le duc vint aussi-tôt l'investir. En peu de tems, tout ce qui restoit de murailles fut réduit en poudre par une artillerie nombreuse & formida-

ble; & la Bastie, ouverte de toutes parts, reçut son ancien Souverain. Par représailles, le vainqueur fit égorger toute la garnison Espagnole.

BAYONNE. (*siège de*) De toutes les villes que les Anglois avoient possédées en Guienne, Bayonne seule reconnoissoit encore leur domination. Le comte de Foix en forma le blocus, au commencement du mois d'Août 1451, avec huit cens hommes d'armes, & deux mille arbalétriers. Presque dans le même tems, le fameux comte de Dunois se joignit à lui, & se retrancha entre les rivières de l'Adour & de la Nive. Enfin le seigneur d'Albret & le vicomte de Tartas, son fils, suivis d'un bon corps de troupes, arriverent, tandis qu'une escadre, à l'embouchure de l'Adour, achevoit d'enfermer la place ennemie. Jean de Beaumont, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, frere du connétable de Navarre, commandoit la garnison Angloise. Ce seigneur signala son courage par la défense la plus vigoureuse. Il soutint plusieurs combats dans les fauxbourgs : il en disputa la moindre chaumière ; & , quand il vit qu'il lui étoit impossible de s'y conserver davantage, il y mit le feu & se retira dans la ville. Les François s'empresserent d'arrêter le progrès de l'incendie. Leurs efforts furent heureux. La flamme s'éteignit. La plus grande partie des fauxbourgs fut sauvée, & leur offrit des logemens commodes. On pressa les attaques avec cette vivacité qui fut de tout tems le partage du soldat François. Mais, comme les assiégeans n'avoient encore que

des pièces légères, les remparts résistoient aisément à leurs efforts. On attendoit de jour en jour la grosse artillerie. Cependant les Anglois n'avoient de munitions que pour très-peu de tems. Tous les passages étoient exactement occupés. Ils n'espéroient aucun secours. Ils perdoient continuellement des hommes dans les sorties, dans les attaques & sur les murailles. D'un autre côté, les habitans, qui craignoient que la ville ne fût emportée d'assaut, demandoient qu'on capitulât. Sur ces entrefaites, on dit qu'il parut en l'air une croix d'une blancheur éblouissante, surmontée d'une couronne, qui se changea tout-à-coup en fleurs-de-lys. Les François portoient la croix blanche. L'interprétation de cette étonnante merveille étoit facile. Le Ciel vouloit que Bayonne fût Française. A peine ce prodige avoit-il frappé les esprits, que les grosses bombardes, ou canons du roi, arrivèrent. Bientôt leurs décharges terribles expliquèrent le phénomène, & déterminèrent les assiégés que la croix, la couronne & les fleurs-de-lys miraculeuses avoient fortement ébranlés. La ville ouvrit ses portes, le 25 d'Août. Le gouverneur & la garnison furent faits prisonniers. Les habitans payerent quarante mille écus de contribution; & les comtes de Foix & de Dunois prirent possession de cette nouvelle conquête, au nom de Charles VII.

BAZA (*siège de*) En 1489, le roi Ferdinand V, qui vouloit détruire l'empire des Maures en Espagne, vint, avec une armée de près de cent mille hommes, se présenter

devant Baza. C'étoit alors une des plus fortes villes du royaume de Grenade. Elle étoit pourvue d'armes, de machines de guerre, de vivres, & renfermoit, outre une garnison nombreuse, des habitans qui tous étoient guerriers. Les Musulmans n'oublierent rien pour la défendre. Il se livra plusieurs combats sanglans. Tous les jours on fit des sorties terribles. Enfin cette expédition avoit déjà coûté près de vingt mille hommes au monarque Espagnol; & ses généraux lui conseil-loient d'y renoncer. Mais l'infatigable Ferdi-nand rejetta ces avis lâches & timides; &, se fiant à sa bonne fortune, il ranima son ar-deur. Pour fermer aux assiégés toute espé-rance de secours, les soldats & les prison-niers construisirent, par son ordre, autour de la ville, une épaisse muraille, revêtue d'un bon fossé. En même tems, on éleva neuf re-doutes, à quelque distance l'une de l'autre; & l'on y mit des troupes choisies, pour re-pousser les Maures, s'ils osoient faire quel-ques sorties. Tant d'efforts, secondés par le jeu des batteries qui tiroient continuellement, intimidèrent enfin les assiégés. Hassan, leur gouverneur, se voyant hors d'état de tenir davantage, demanda à capituler; & la ville se rendit, à d'honnêtes conditions, le 9 de Décembre, après fix mois de résistance.

BEAUVAIS. (*siège de*) Charles le Hardi, duc de Bourgogne, mortel ennemi de Louis XI, faisoit à ce monarque une guerre cruelle. Après avoir commis de grands ravages, il se jeta tout-à-coup sur la ville de Beauvais, dans laquelle il croyoit entrer

sans résistance , parce qu'elle étoit sans garnison. Les fauxbourgs furent emportés d'emblée ; & les Bourguignons se regardoient déjà maîtres de la place , lorsque les bourgeois , animés d'un généreux courage , opposerent à leurs coups un mur impénétrable. Les filles , les femmes partagerent avec leurs peres & leurs époux les périls de cette glorieuse défense. Conduites par une femme nommée *Jeanne Hachette* , elles coururent se ranger sur les endroits de la muraille , qui étoient le plus dégarnis. Jeanne Fourquet , l'une de ces héroïnes , arracha un étendard des mains de l'ennemi , & le porta en triomphe dans la ville. La principale attaque des assaillans fut dirigée contre la porte de Bresle. Déjà le canon l'avoit fracassée. La brèche étoit ouverte ; & la ville étoit prise , si les bourgeois ne se fussent avisés d'entasser en cet endroit une quantité prodigieuse de fagots & d'autres matieres combustibles , qu'ils allumerent. La flamme suspendit l'impétuosité des Bourguignons. L'assaut , commencé sur les huit heures du matin , duroit encore , lorsqu'au déclin du jour , on vit arriver , par la porte de Paris , un corps de troupes. Ces braves guerriers , qui avoient fait , ce jour-là , quatorze lieues sans prendre haleine , abandonnerent , en arrivant , leurs chevaux & leurs équipages aux femmes & aux filles qu'ils trouverent dans les rues , & se jetterent aux endroits de la muraille où le combat étoit le plus animé. Les assiégeans , quoiqu'au nombre de quatre-vingt mille hommes , ne peuvent résister à la valeur de ces héros. Ils reculent

d'abord ; & bientôt ils prennent la fuite , & se retirent en désordre dans leur camp. Le lendemain , dès le point du jour , un nouveau secours arrive. Les bourgeois reçoivent ces nouveaux défenseurs comme des libérateurs descendus du ciel. Ils les comblent de caresses : ils dressent sur les places & dans les rues des tables couvertes de rafraîchissemens : ils les accompagnent sur les murailles.

Le duc de Bourgogne avoit fait une grande faute. Au lieu d'investir Beauvais avec sa nombreuse armée , il s'étoit contenté de l'attaquer. Tous les secours qui y entroient , toutes les provisions qu'on conduisoit impunément de Paris , de Rouen , & des autres villes voisines , lui ouvrirent les yeux , mais trop tard. Il ne songea plus qu'à foudroyer la ville , & laissa reposer quelques jours son armée , pour la mieux préparer à un assaut général. Cependant il commençoit à éprouver les horreurs de la disette. Plusieurs corps de François occupoient la campagne ; coupoient les convois ; enlevoient tous les partis qui s'éloignoient du camp. Le jour marqué pour l'assaut approchoit. Les assiégés s'y préparèrent , sous les ordres du maréchal de Rouault. Ce général distribuoit les postes aux officiers renfermés avec lui dans la ville. Il voulut relever la Roche-Tesson & Fontenailles , qui étoient arrivés les premiers au secours de la place , & qui s'étoient établis à la porte de Bresle , le côté le plus foible & le plus exposé des remparts. Mais ces généreux guerriers s'en plaignirent , comme d'un affront , & obtinrent le dangereux honneur de n'être

point déplacés d'un poste qu'ils n'avoient abandonné ni jour ni nuit. Les trompettes sonnent. Le canon gronde. Les Bourguignons s'avancent, le fer & la flamme à la main. Ils dressent les échelles; ils fondent sur les brèches: ils attaquent les assiégés; ils leur portent des coups terribles. Ceux-ci les reçoivent avec leur intrépidité ordinaire: ils les précipitent; ils les accablent: ils les forcent enfin d'abandonner les murailles. Charles rallie ses soldats, & les ramène à la charge. Ils sont encore repoussés avec perte. Enfin il fait sonner la retraite, & regagne honteusement son camp.

Il est certain que son armée entière auroit été détruite dans ce moment, sans l'imprudente précaution que les bourgeois avoient prise de murer leurs portes du côté qui répondoit aux Bourguignons. Ils ne purent faire aucune sortie; & c'est ce qui sauva les troupes de Charles. Le lendemain de cet assaut, un officier courageux, appelé *Salazar*, sortit de la ville avec quelques braves, & sur les trois heures du matin, pénétra dans le camp ennemi; égorgea près de deux cens hommes; roula quelques pièces de canon dans les fossés, & mit le feu aux tentes. Enfin, se voyant poursuivi & presque enveloppé, il songea à la retraite, & dut la vie à la vigueur de son cheval qui tomba mort en entrant dans la place. Charles, convaincu, par une triste expérience, qu'il avoit perdu l'occasion de prendre Beauvais, & pressé d'ailleurs par la famine qui ruinoit son armée, leva le siège en 1472.

Louis XI récompensa dignement la valeur

& la fidélité des citoyens de Beauvais. Il les exempta de toute espèce d'impôts ; leur laissa une entière liberté dans l'élection de leurs officiers municipaux , & leur accorda tous les privilèges de la noblesse. Comme les femmes s'étoient signalées autant que les hommes dans ce siège mémorable , il les distingua de même par ses bienfaits , en ordonnant que , dans une fête qui se célébreroit , tous les ans , à Beauvais , en l'honneur de sainte Angadresme , dont on avoit porté les reliques sur les murailles , les femmes , soit à la procession , soit à l'offertoire , auroient le pas sur les hommes , & même sur le corps de ville ; récompense bien flatteuse , & bien capable de satisfaire l'amour-propre d'un sexe qui en a tant. Rien ne prouve mieux combien ce monarque étoit content de la ville de Beauvais , que la lettre qu'il écrivit , dans le même tems , à Dupleffis-Bourré , intendant général des finances. « M. Dupleffis , mon » ami , je vous écris que j'ai fait vœu de ne » manger point de chair , jusqu'à ce que le » vœu , que j'ai fait , d'envoyer douze cens » écus pour deux cens marcs d'argent , que » j'ai ordonnés pour faire une ville de Beau- » vais , en remembrance de ce que Dieu » m'a donné cette ville , soit accompli ; & , » pour ce , je vous prie , tant que le puis , » que vous faites incontinent délivrer par » Briçonnet lesdits douze cens écus , & en » faites faire une ville ; & y envoyez un » homme bien sûr : mais sur-tout qu'il n'y ait » point de faute ; car , s'il y avoit difficulté , » mon vœu ne seroit point accompli. »

BÉBRIAC. *Voyez* BÉDRIAC, qui est le véritable nom.

BÈDRE. (*bataille de*) Une riche caravane des habitans de la Mecque, conduite par Abou-Sofian, fils de Harb, & escortée par mille hommes, revenoit de Syrie. Mahomet, le grand prophète Mahomet, l'ayant appris, s'imagina que le Seigneur vouloit récompenser ses vertus par ce don magnifique. Il se met à la tête de trois cens Arabes, zélés sectateurs de sa doctrine; fond sur la caravane; met en fuite ceux qui la défendoient, & recueille, avec action de grâces, un butin capable de satisfaire sa pieuse avarice. Cette petite victoire donna beaucoup de lustre à son parti; & l'Alcoran en fait un récit pompeux. Le livre prétendu sacré l'attribue, non à la bravoure des Musulmans, mais à la vertu de Dieu qui agissoit par le ministère de trois mille anges envoyés pour les secourir. Il y est dit aussi que Mahomet, par l'ordre de l'ange Gabriel, son bon ami, jeta une poignée de gravier contre les Koraischites, ses ennemis, & que tous ces idolâtres en eurent les yeux & les mains remplis. La seconde année de l'hégire, & la soixante-troisième de J. C.

BÉDRIAC. (*bataille de*) Les armées de Vitellius & d'Othon se rencontrèrent, & en vinrent aux mains, près de Bédriac, village situé, non loin de Vérone. Le combat fut des plus opiniâtres. Le succès fut longtemps incertain. Enfin les légions, qui combattoient pour Othon, furent mises en déroute, & les vainqueurs en firent un horrible carnage.

nage. Othon, ayant appris cette triste nouvelle, se donna la mort avec tout le courage d'un Stoïcien, & laissa l'Empire à son rival. Ce monstre n'en étoit pas digne; & sa première action dut faire connoître aux Romains combien le joug qu'ils s'étoient imposé alloit leur être funeste. Quarante jours après le combat, Vitellius passa près de Bédriac. Poussé par une curiosité barbare, il voulut jouir par ses yeux des preuves de sa victoire. Quel spectacle ! Des membres épars; des corps privés de tête, de bras, de jambes; des cadavres d'hommes & de chevaux qui tomboient en pourriture; la terre pénétrée d'un sang noir & caillé; de tous côtés, de tristes effets d'une aveugle fureur. Au milieu de ces hideux débris, les Crémonois, comme pour insulter à l'humanité, avoient jonché les chemins de roses & de branches de lauriers, & dressé, d'espace en espace, de superbes autels, où l'on brûloit de l'encens, où l'on faisoit couler le sang des victimes. Les officiers, pour flater le nouvel empereur, vantoient les grands exploits qu'ils avoient faits sous ses auspices. Le soldat se livroit à une joie folle & bruyante; & plusieurs regardoient, avec complaisance, ces cadavres amoncelés & livides. Mais le plus grand nombre détournoit les yeux; versoit des larmes, & s'éloignoit, pour ne point respirer l'odeur fétide qui s'exhaloit de tant de corps morts. Vitellius s'en aperçut; & ce fut alors que sortit de sa bouche cette parole inhumaine: « Le corps d'un ennemi mort, » & sur-tout le corps d'un citoyen, sent tou-

» jours bon ; » puis il continua de promener ses regards sur cet affreux tableau. C'étoit donc pour de pareils scélérats que tant de vertueux personnages avoient élevé l'Empire de Rome à ce haut point de grandeur !
L'an 69 de J. C.

BÉJUDE. (*siège de*) Théodore & André, capitaines de l'armée Romaine en Perse, attaquèrent, l'an 587, le château de Béjude, l'un des plus fortifiés du royaume. Il étoit situé sur un roc escarpé, & défendu par une tour avancée, construite de pierres aussi dures que le diamant. Les Romains, ayant quitté leurs chevaux, montent sur le rocher ; donnent l'assaut à cette tour, & , malgré les efforts des ennemis, viennent à bout de s'en rendre maîtres. Ils assiègent ensuite le corps de la place, dont la valeur presque miraculeuse d'un soldat, nommé *Sapérius*, leur ouvrit bientôt les portes. Ce brave guerrier s'avance jusqu'au pied de la muraille ; puis, enfonçant des coins aigus les uns au-dessus des autres, entre les jointures des pierres, & s'accrochant avec les mains aux inégalités du mur, il vient à bout de monter aux créneaux. Il y touchoit, lorsqu'un Perse, roulant sur lui une énorme pierre, le précipite du haut en bas. Il n'étoit qu'étourdi de sa chute. Il se relève ; & , courant à la muraille, il y remonte avec la même intrépidité. Le Perse le renverse encore, en faisant tomber sur lui un pan de muraille, déjà ébranlé par le bélier. *Sapérius*, toujours aussi heureux & aussi magnanime, retourne une troisième fois ; parvient au haut du mur ;

abbat, d'un coup de sabre, la tête de son ennemi, & la jette aux pieds des assiégeans. Les Romains, étonnés de ces prodiges de hardiesse, s'empressent de suivre le héros. Un frere de Sapérius est bientôt à ses côtés, & seconde sa valeur victorieuse. Enfin une foule de soldats montent à l'escalade. Les premiers qui sautent dans la place ouvrent les portes au reste de l'armée. On massacre; on pille; on fait un grand nombre de prisonniers; & l'on s'assure de Béjude par une bonne garnison.

BELGRADE. (*sièges de*) 1. Au confluent du Danube & de la Save, s'élève la ville de Belgrade, capitale de la Servie. Sa situation avantageuse sur une colline, la bonté de son port, la force des châteaux & des remparts qui la défendent, ses richesses, la multitude de ses citoyens, en firent, de tout tems, le boulevard de la Hongrie contre les efforts des Turcs. Le premier prince infidèle qui l'attaqua fut Amurat II. Ce monarque, suivi de toutes les forces de son Empire, passa le Danube, vers l'an 1439; s'arrêta devant Belgrade; l'environna de ses troupes, & la foudroya, jour & nuit, avec des canons de cent livres de balle. Mais rien n'étoit capable d'intimider les généreux habitans de cette ville, résolus de s'ensevelir sous les ruines de leur patrie, plutôt que de se rendre. Dès les premières attaques, le Grand-Seigneur abbatit une partie des fortifications. Les bourgeois se présentèrent à la brèche, & repoussèrent les Musulmans, à coups d'arquebuses & de flèches. Les Turcs, conster-

nés de cette disgrâce , n'osèrent , pendant plusieurs jours , s'approcher des remparts. Enfin un capitaine , appelé *Ali* , guerrier intrépide , s'étant mis à la tête d'un corps de troupes , vint à bout de se retrancher sur le bord du fossé. De ce poste avantageux , il chasse les assiégés ; les poursuit par la brèche ; y donne l'assaut , & se répand dans la ville. Il s'en croyoit le maître. Tout-à-coup les habitans se rassemblent ; fondent sur ses soldats ; les font sortir par la même brèche , après en avoir tué le plus grand nombre. Cette malheureuse tentative découragea tellement les Turcs , qu'Amurat leva le siège , & rentra dans ses provinces.

2. Seize ans après , en 1455 , Mahomet II , qui venoit de monter sur le trône Ottoman , à la place d'Amurat son pere , voulut couronner ses exploits par la prise de Belgrade. Il l'investit par terre , tandis que ses vaisseaux la bloquoient du côté du Danube. Ladislas , roi de Hongrie , campoit , au-delà du fleuve , avec une grande armée. Ce prince , voyant bien qu'il perdrait la place , s'il n'écartoit les galeres infidèles , fit monter sur de grands bateaux l'élite de ses troupes , & tomba sur les Turcs avec tant de furie , qu'il prit vingt de leurs navires ; en coula plusieurs à fond , & mit le reste en fuite. Cette victoire lui rendit la communication de Belgrade , où il fit entrer le fameux Jean Corvin , plus connu sous le nom d'*Huniade* , Vaivode de Transylvanie , & gouverneur de Hongrie. Ce grand général étoit secondé par un Cordelier , nommé *Jean de Capistran* , mis depuis au

rang des saints, & que le pape Alexandre VIII avoit envoyé en Hongrie pour y prêcher la Croisade. Ce respectable moine, profitant en habile homme de la vénération que les troupes avoient pour sa personne, parcouroit les rangs ; montrait aux soldats la couronne du martyre suspendue sur leur tête, & les remplissoit d'un zèle religieux. Dans toutes les sorties, il se mettoit à la tête des combattans, le crucifix à la main. Il se trouvoit par-tout où le danger étoit pressant : il obligeoit les guerriers à périr plutôt que de reculer. Ses paroles, ses exemples étoient un frein contre la crainte ; & les troupes qu'il conduisoit rentroient toujours victorieuses. Cependant l'artillerie Musulmane faisoit de terribles ravages. Déjà les remparts offroient une large brèche. Mahomet ordonna l'assaut ; conduisit ses troupes sur le bord du fossé ; l'emporta ; se jeta dans la ville, & fit commencer le pillage, sans éprouver de résistance. Le calme trompeur, qui régnoit dans Belgrade, étoit l'effet de la sagesse d'Huniade. Pour surprendre les Ottomans, au milieu même de leur triomphe, cet habile capitaine avoit rangé ses soldats en bataille dans une place écartée. Ceux de la citadelle devoient, au premier son de trompette, se joindre à ceux qui, par son ordre, avoient abandonné la brèche, pour tomber de concert sur les Turcs & les envelopper. Le signal se fait entendre. Les Hongrois paroissent de tous côtés. Les Turcs, attaqués en tête, en queue, en flanc, ne savent où fuir. La plupart périrent, sans se défendre : quelques-uns se pré-

cupitent dans les fossés ; d'autres , en petit nombre , se retirent par la brèche. En vain Mahomet veut les soutenir. Sa valeur opiniâtre est contrainte de céder à la fortune des Chrétiens ; & , plus malheureux que son pere , le vainqueur de Constantinople leve honteusement le siège de Belgrade , après avoir perdu un œil , & la plus grande partie de son artillerie & de son armée. Le brave Huniade mourut , quelque tems après , de ses blessures.

3. Tant d'efforts inutiles auroient dû , ce semble , décourager pour jamais les fiers Ottomans. Mais plus la conquête de Belgrade étoit importante , plus elle excitoit leur ambition. Sans être effrayé des disgrâces de ses prédécesseurs , Soliman II tourna ses armes victorieuses contre cette clef de la Hongrie , & la fit bloquer de tous côtés par ses généraux. Bientôt il se rendit lui-même devant la place pour animer , par sa présence , les travaux & les opérations du siège. On mina les murailles ; on fit un feu continuel : tous les jours , on donna des assauts furieux ; enfin on fatigua tellement la garnison , que , malgré la plus brave résistance , elle fut forcée de se rendre , l'an 1020. Parmi les effets précieux qui devinrent la proie des Turcs , on vit une ancienne image de la Vierge , & un bras de sainte Barbe. Les Turcs témoignèrent beaucoup de respect pour ces reliques , que le patriarche Grec de Constantinople racheta douze mille ducats.

4. Belgrade reconnut , pendant plus d'un siècle , la domination du Grand-Seigneur ; &

ce ne fut qu'en 1688, qu'elle rentra sous l'obéissance de ses anciens maîtres. L'empereur Léopold avoit mis l'électeur de Bavière à la tête de ses armées de Hongrie. Ce général marcha contre Belgrade avec toutes ses troupes ; battit les Turcs qui vouloient lui disputer le passage de la Save , & les poursuivit jusques sous le canon de la ville dont il forma le siège, le 30 de Juillet. Après environ vingt-cinq jours d'attaque, le canon des Allemands ouvrit les murailles de toutes parts. On somma le commandant de se rendre ; & , sur son refus, on se disposa à donner un assaut général. Le 6 de Septembre , entre cinq à six heures du matin, les troupes, commandées pour cette expédition, commencerent à défiler vers les postes qu'on leur avoit marqués. On s'y rendit par cinq endroits différens. Le général Scharffenberg conduisoit l'attaque de la première brèche, & Steinan celle de la seconde. La troisième brèche devoit être emportée par le prince de Commerci ; la quatrième, par le général Hausfler ; & la cinquième, par le général-baron de Pini. Sur les dix heures & demie, tous ces corps de troupes se rallient au mot *Emmanuel !* » Dieu avec nous ! » & se jettent sur les Turcs avec tant de valeur, qu'ils les renversent & les poursuivent. Le combat devient terrible. Toute la garnison, composée de neuf mille hommes , soldats aguerris & déterminés à se bien défendre, réunit ses efforts pour arrêter les Chrétiens. ceux qui fuyoient se rassemblent sur les brèches, & se battent avec fureur. Les Impériaux reculent à leur tour , & cèdent, pas à

pas, la victoire. L'électeur s'aperçoit de ce désordre. Il court aux siens, suivi du prince Eugène; & tous deux, l'épée nue à la main, ils crient aux fuyards : « Mes enfans, suivez-nous; il faut vaincre ou mourir. » Ils reviennent au combat. Eugène monte le premier sur la brèche, à la tête des plus braves; &, tandis qu'il immole une foule de Musulmans, un Janissaire lui porte sur la tête un coup de sabre qui lui fend son casque. Le prince se retourne d'un air tranquille; perce son ennemi, & continue de combattre. Les Turcs sont chassés des remparts, & les assaillans entrent dans la ville. La garnison se réfugie tumultuairement dans le château. Les Allemands, qui la suivoient, l'épée dans les reins, y entrent avec elle, & se saisissent des portes. Le combat recommence encore avec plus de fureur. Dans ce moment, l'électeur, qui donnoit à ses soldats l'exemple de l'intrépidité, reçoit un coup de flèche à la joue droite. Le danger excite son courage; & bientôt sa victoire est complète. Le sang Turc inonde Belgrade. On n'épargne ni le sexe ni l'âge : toute la garnison est passée au fil de l'épée, & cinq mille Janissaires deviennent les victimes d'un vainqueur irrité. L'électeur fit cesser le carnage, & reçut à composition les officiers Musulmans. L'armée Allemande perdit dans ce siège environ quatre mille hommes, du nombre desquels étoient le général Scharffenberg, & le comte de Furstemberg, major de la cavalerie. Au reste, elle trouva dans le butin, qui fut immense, de puissans motifs de consolation.

5. Cette fameuse conquête répandit l'allégresse dans tout l'Empire; mais, à peine Léopold étoit-il rentré dans Belgrade, qu'il se vit arracher de nouveau cette cité célèbre. En 1690, le Grand-Visir Kiuperli-Mustapha, que l'on appelle autrement *Kuprogli*, se présenta devant la place, avec une armée que sa valeur, son zèle & ses exploits rendoient redoutable. D'abord, suivant l'avis des Bachas, il se contenta de la bloquer; mais ensuite, apprenant que les Impériaux venoient à son secours, il ouvrit la tranchée avec la moitié de son armée, & destina l'autre à disputer aux Allemands le passage de la Save. Cette position, quoique sçavante, étoit très-critique; & le Grand-Visir, incertain du succès de ses opérations, attendoit du hazard quelque moyen de les précipiter. Il y avoit déjà huit jours que son artillerie foudroyoit la place. Une bombe tomba sur une grande tour qui servoit de magasin à poudre, & la fit sauter en éclats avec toutes les maisons voisines & une grande partie des murailles. Aussi-tôt les Turcs s'écrient que Dieu s'est déclaré par ce miracle; &, ne doutant plus de son assistance, ils courent aux brèches, avant que la garnison ait le tems de remédier au dommage. Elle résista cependant avec valeur, & soutint long-tems cet assaut terrible. Mais à la fin, après avoir tué bien des Turcs, accablée par le nombre, & considérablement affoiblie, elle se retira, le 8 d'Octobre, par le Danube, au nombre de sept à huit cens hommes, sous les ordres du général d'Aspremont, & du duc de Croi. Six mille

soldats qui n'avoient pu s'échapper , furent massacrés par les Turcs. Une foule d'habitans eut le même sort ; & les Barbares ne cessèrent de tuer , que quand ils furent las de frapper.

Cette disgrâce étonna la cour de Vienne ; mais elle n'abatit point ses espérances. En 1694 , le duc de Croi parut tout-à-coup devant Belgrade , dont les Turcs étoient éloignés. Ce général dressa ses batteries , & les fit jouer , pendant huit jours , avec tant de fureur , que le canon & les mines avoient déjà réduit en poudre tous les ouvrages avancés , lorsque le Grand-Visir se montra. Il fallut lever le siège , & renoncer à une conquête que le ciel avoit réservée à l'immortel prince Eugène.

6. Ce héros , qu'une longue suite de triomphes rendoit la terreur de l'Europe & de l'Asie , s'approcha de Belgrade , le 8 de Juin 1717. L'armée Impériale , qu'il commandoit , montoit à plus de cent cinquante mille hommes , dans le nombre desquels on comptoit trente-cinq mille cuirassiers , douze mille dragons & trois mille hussards. Le comte de Charolois , le prince de Dombes , le prince de Pons & le chevalier de Lorraine s'y étoient rendus de France avec plusieurs personnes de distinction. Le 16 , on vint camper sur les hauteurs de Visnitza , à deux lieues & demie au-dessous de Belgrade ; & , le lendemain , tous les bagages arrivèrent au camp , à la vue des Tartares qui couvroient la campagne. Le prince commanda au comte de Palfi d'investir la place ; & , le 19 , il alla lui-même recon-

noître le terrain , avec six régimens de cavalerie , tous les carabiniers & tous les grenadiers à cheval. A peine avoit-il fait un quart de lieue , que douze cens Turcs fondirent sur son escorte , & l'attaquerent avec fureur. Un de leurs officiers perça jusqu'au second rang , & se jetta sur le prince , le pistolet à la main. Ce téméraire fut tué sur le champ. Les infidèles furent repoussés ; & le prince continua ses opérations. L'armée se fortifia dans la plaine de Belgrade , malgré les décharges des vaisseaux & des saïques Turques , qui côtoyoient le Danube. L'aile gauche s'étendit jusqu'à la Save , & l'aile droite jusqu'au Danube. C'étoit , du côté des Turcs , pour troubler , & , du côté des Allemands , pour soutenir ces différentes marches , qu'il y eut alors un combat sur le fleuve. Il fut long & opiniâtre. On se canonna pendant plus de deux heures. Les Ottomans furent repoussés ; & les Impériaux restèrent maîtres de la navigation. Le camp se trouva enfin entièrement fermé , & la ville investie de la Save au Danube.

Le 20 de Juin , on commença à travailler aux lignes de circonvallation , en bravant le feu des assiégés. En même tems , on forma les lignes de contre-vallation ; après quoi , l'on jetta des ponts sur les deux fleuves. Mais à peine étoient-ils achevés , qu'une tempête les rompit. Les Turcs profiterent de cette occasion pour attaquer les redoutes que les Hessois défendirent avec courage. Les Musulmans se retirèrent ; & les ponts furent rétablis. Le prince Eugène vouloit attaquer la place , du

côté de l'eau , parce que les fortifications étoient moins considérables. Le capitaine de Merci fut chargé de cette attaque qui ne fut point heureuse. Ce capitaine marchoit à la tête de ses troupes , lorsque tout-à-coup , frappé d'apoplexie , il tombe de cheval , sans mouvement & sans connoissance. On le relève : on le reconduit au camp ; & le prince prend sa place. Trois boulets passerent l'un après l'autre entre lui & le prince de Dombes , avec un sifflement si horrible , qu'il fit cabrer leurs chevaux. Echappé trois fois à la mort , Eugène fit attaquer la forteresse dont il se rendit maître après quelque résistance.

Le 17 de Juillet , le marquis de Marcilli , François de nation , fut chargé d'aller prendre poste au-delà de la Save. Il commençoit ses retranchemens , lorsque les Turcs l'aperçurent. Aussi-tôt ils sortent en foule ; tombent sur les Allemands , & les chargent avec courage. Le marquis envoie demander du secours au comte de Heister. Celui-ci ne voulut point quitter les chevaux de frise , derrière lesquels il s'étoit fortifié. Marcilli , réduit à lui-même , soutient ses guerriers par sa valeur. Plusieurs fois il les rallie : enfin il meurt en combattant ; & le perfide Heister est tué d'un coup de canon , qui va le chercher derrière ses chevaux de frise. Les Allemands prenoient la fuite. Eugène paroît : les Musulmans reculent. Le désordre est réparé ; & le prince acheve les fortifications commencées. Le 22 , toutes les batteries , qu'on dressoit contre la ville , se trouverent en état de jouer , & firent un affreux ravage. La

garnison, qui étoit de vingt mille hommes, répondit d'abord vigoureusement à ce feu ; mais, leurs batteries ayant été démontées par le canon des assiégeans , il se virent contrains d'être les spectateurs inutiles des maux que leur causoient les foudres ennemis.

Cependant un nuage, qui depuis long-tems menaçoit l'armée impériale, éclata tout-à-coup ; & l'on vit sur les hauteurs voisines plus de cent cinquante mille Turcs qui s'avançoient en bon ordre, sous les auspices de leur Grand-Vifir, au secours de la ville assiégée. Le prince Eugène se vit précisément dans la même position où s'étoit vu César au fameux siège d'Alife. Il bloquoit Belgrade ; & lui-même étoit bloqué dans son camp par toutes les forces Musulmanes. Environné de toutes parts, du côté des terres, il étoit perdu sans ressource, si ses retranchemens étoient forcés. Les Turcs éleverent plusieurs batteries qui commencerent, le 2 d'Août, à tirer sur les assiégeans ; & , la nuit du 14 au 15, ayant ouvert la tranchée vis-à-vis le centre des Impériaux, ils poussèrent leurs travaux à cent pas des ouvrages qui protégeoient les Chrétiens. Dans cette extrémité, le prince Eugène devoit, à l'exemple du conquérant des Gaules, prévenir l'attaque de ses retranchemens, par l'attaque des retranchemens des Turcs. C'est le parti qu'il prit ; & , le 16, il fit toutes les dispositions nécessaires pour cette grande entreprise. Au centre de son armée, il plaça l'infanterie, sous les ordres du prince Alexandre de Wirtemberg. Aux deux ailes, il rangea sa cava-

lerie sur deux lignes, & mit derriere chacun de ces deux corps quelques régiments d'infanterie, pour les soutenir en cas de besoin. Le corps de réserve, qui fut laissé dans les retranchemens, étoit commandé par le comte de Seckendorf; & la garde du camp fut confiée à la valeur du général Viard.

Sur le soir, on bombarda vivement la ville pour amuser l'armée Turque; & l'on ne cessa que sur le minuit. A une heure, on entendit partir trois bombes: c'étoit le signal de la marche. Aussi-tôt la premiere ligne se mit en mouvement en silence, & s'avancoit vers la flèche des retranchemens, à la faveur de la lune. Mais un brouillard épais s'éleva tout-à-coup, la droite de cette ligne se désorganisa, & tombe dans un boyau des ennemis. Le désordre se met parmi les Turcs: ils prennent la fuite devant les Impériaux. Cependant les Janissaires se rallient, & engagent le combat. L'erreur des Allemands les avoit séparés du centre. Les Musulmans s'y jetèrent, malgré les efforts du prince Eugène, que le brouillard empêchoit d'opérer; & la victoire devint incertaine. On se battit ainsi, durant plusieurs heures, dans une obscurité profonde. Soudain la nuée tombe; le tems s'éclaircit, & la lumière découvre au général le danger de son armée. Dans l'instant, il vole à son secours; charge lui-même les Turcs avec ses volontaires. Les infidèles résistent à ses attaques, & la bataille devient sanglante. Eugène, légèrement blessé d'un coup de sabre, redouble ses efforts. Ses sol-

dat, sous ses yeux, sont autant de héros. Animés par son exemple, ils pouffent, ils renversent, ils écrasent tout ce qui s'oppose à leur valeur. En un instant, les Turcs abandonnent le centre, & l'espace vuide est rempli. L'infanterie Bavaroise signale sur-tout son courage. Conduite par un gentilhomme François, nommé *La Colonie*, elle franchit les fossés, les ravines, les parapets, tous les obstacles : elle joint les Turcs; les charge; les culbute; les poursuit de tranchée en tranchée; s'empare d'une batterie de dix-huit pièces de canon, défendue par vingt mille Janissaires & quatre mille Tartares, & par son intrépidité victorieuse, fait triompher le génie de l'Empire. Enfin, sur les onze heures du matin, les Turcs enfoncés, battus de toutes parts, prennent la fuite, laissant environ treize mille morts sur le champ de bataille, cinq mille blessés, & autant de prisonniers. Cette victoire, qui coûta plus de trois mille hommes, procura aux Allemands un butin immense, cent trente-un canons de bronze, trente mortiers, dont quelques-uns jettoient des bombes de deux cens livres; vingt mille boulets de canon, trois mille bombes, trois cens barils de plomb, six cens barils de poudre, trois mille grenades, cinquante-deux drapeaux, neuf queues de cheval, & quatre trompettes. Les chameaux étoient en si grand nombre, qu'on en donnoit trois pour deux florins. Le lendemain, le gouverneur de Belgrade arbora le drapeau blanc. On lui permit de sortir, mais sans armes & sans munitions. On trouva dans

la ville plus de deux cens pièces de canon ; & soixante-huit mortiers.

BÉLINAS. (*prise de*) La fleur des braves, descendus avec S. Louis dans le pays des infidèles, fut chargée par ce monarque, en 1253, d'attaquer Bélinas, autrefois Césarée de Philippe, avec l'élite des troupes croisées. Avantageusement située sur un coteau du Mont-Liban, cette place avoit trois enceintes de murailles, & étoit défendue par un château très-fort, bâti sur le sommet d'un rocher. A la vue des Chrétiens, conduits par Joinville & plusieurs autres capitaines de ce mérite, les Barbares intimidés prirent la fuite ; laissèrent leurs maisons au pillage, & coururent vers le château. On voulut les y poursuivre : on s'engagea dans des chemins escarpés, difficiles, impraticables. On lutta d'abord contre ces obstacles ; mais bientôt on fut obligé de revenir sur ses pas. Alors les infidèles tombèrent sur leurs vainqueurs ; les attaquèrent avec furie, & les firent reculer jusqu'au lieu où Joinville étoit resté avec un corps de troupes. Ce vaillant sénéchal soutint long-tems leur effort. Il étoit près d'être accablé par le nombre, lorsqu'on vint dire au brave Olivier de Thermes, qu'il avoit été tué. « Mort ou vif, dit » l'intrépide chevalier, j'en porterai des nou- » velles certaines au roi, ou j'y demeurerai. » Il part comme un éclair ; il se montre ; il attaque, il enfonce les Musulmans ; il dégage le digne ami du saint monarque ; il le ramène avec tous ses gens. La ville fut pillée, saccagée, brûlée.

BELLE-ISLE. (*batailles de*) 1. Une esca-
dre

dre François, commandée par le maréchal de Conflans, étant sortie du port de Brest, fut rencontrée, au sud de Belle-Isle, par l'amiral Hawk. Les vents souffloient avec violence ; & la mer couverte d'écume soulevoit avec bruit ses flots irrités. On avoit envie de se battre ; & le gros tems ne put y mettre obstacle. Ni l'une ni l'autre escadre n'eut la facilité de se mettre en ligne. Le combat s'engagea sans garder l'ordre accoutumé. L'arrière-garde François fut attaquée par huit vaisseaux Anglois. Bientôt l'affaire devint générale, & très-funeste aux François. Le *Formidable*, commandé par M. de S. André, fut pris : le *Thésée* & le *Superbe* furent coulés à fond. Le vaisseau amiral, le *Soleil Royal*, se brûla lui-même, ainsi que le *Héros*. Le *Juste* échoua : deux vaisseaux ennemis furent engloutis. La nuit survint heureusement pour dérober le reste de la flotte à la poursuite de celle d'Angleterre. « Si nous eussions eu seulement deux heures de jour, dit l'amiral vainqueur, toute leur flotte étoit détruite ou prise ; car nous avions presque atteint son avant-garde, quand la nuit nous surprit. » Cette victoire fut remportée le 20 de Novembre 1759.

2. Le 7 d'Avril 1761, les Anglois, qui vouloient faire la conquête de Belle-Isle, parurent à la hauteur de cette isle importante, & le lendemain, essayèrent d'y entrer ; mais leur hardiesse leur coûta près de huit cents hommes. Cet échec, loin d'abatre leur courage, ne servit qu'à l'enflammer. Ils épierent le moment & l'endroit favorables pour hazar-

S. & B. Tome I.

R

der une nouvelle descente, se loger, & de là, sans perdre de tems, faire le siège de la citadelle. Leur flotte, maîtresse de la mer, consistoit en cent quinze voiles, sous les ordres de l'amiral Keppel, & du général Hogdson. Le 22, ils s'approcherent, feignant de vouloir descendre dans les endroits les plus défendus. Les François rioient de leurs vains efforts. Tout-à-coup on voit descendre du haut d'un rocher escarpé un corps considérable d'ennemis conduits par le brigadier Lambert. Trois cens François courent à eux pour les chasser. Ils sont repoussés, & se replient en bon ordre vers les retranchemens qui protégeoient la ville. Les Anglois les poursuivent, & se retranchent vis-à-vis de leur camp. Le 5 de Mai, huit cens hommes de la garnison attaquent les ennemis ; taillent en pièces les volontaires du régiment de Grey ; font plusieurs prisonniers, entre lesquels on compte le général-major de Crawford. Jamais on ne fit la guerre avec plus de politesse. Le chevalier de Sainte-Croix, qui commandoit dans la ville, & les généraux Anglois se firent des présens ; & le capitaine François fit dire à l'amiral que, » si les Dames qui étoient sur son bord, & » qui lorgnoient la place, avoient envie de » la voir, elles pouvoient se faire conduire » à terre ; qu'il feroit de son mieux pour les » amuser, & qu'il leur donneroit même le » bal. » La nuit du 14 au 15, les assiégeans attaquèrent & emporterent les retranchemens qui couvroient Belle-Isle, & la battirent avec tant de furie, pendant près de trois semaines, que la garnison capitula, & sortit,

le 5 de Juin, avec tous les honneurs de la guerre

BELVÉDÈRE. (*siège de*) Dom Jayme étant entré dans la Calabre, en 1289, vint mettre le siège devant Belvédère, place forte alors, & défendue par un brave François, nommé *Roger de Sanguinet*. Ce capitaine, aussi habile ingénieur que sujet zélé de son maître, écrasoit les assiégeans par une grêle de pierres énormes, qu'il ne cessoit de lancer avec ses machines. Il avoit deux fils prisonniers dans le camp ennemi. Le fameux Roger Doria, homme de sang, proposa de les faire attacher à l'endroit où ces pierres tomboient en plus grand nombre. On goûte ce conseil sanguinaire. On expose les deux infortunés gentilshommes : on en instruit leur pere. Sanguinet balance long-tems entre la tendresse & le devoir. Enfin, comme un autre Brutus, il sacrifie la tendresse au devoir, & ordonne de continuer à tirer du même côté. Un de ses fils fut assommé ; l'autre eut le bonheur d'échapper à cette pluie meurtrière. Dom Jayme, honteux de cette barbarie, voulut, en quelque sorte, la réparer. Il renvoya au commandant François celui de ses enfans, qui ne devoit la vie qu'à une espece de miracle, & le corps de son malheureux frere : ensuite il leva le siège.

BENDER. (*journée de*) Le 11 de Février 1713, le Grand-Seigneur ordonna qu'on fit partir incessamment le roi de Suède pour ses Etats. Un Aga Turc, & un Murse Tartare, suivis de vingt mille Tartares, & de six mille Ottomans, vinrent intimier au monarque su-

gitif les sublimes volontés du Sultan. Charles, persuadé que c'étoit un artifice de ses ennemis, ne voulut point obéir, & résolut de repousser la force par la force. M. de Voltaire raconte de la sorte cet étrange événement.

» Charles, sans s'étonner, fit faire des re-
 » tranchemens réguliers, autour de sa maison
 » de Bender, par les trois cens Suédois. Il y
 » travailla lui-même. Son chancelier, son thré-
 » sorier, ses secrétaires, ses valets-de-cham-
 » bre, tous ses domestiques aidèrent à l'ouvra-
 » ge. Les uns barricadoient les fenêtres : les
 » autres enfonçoient des solives derrière les
 » portes, en forme d'arcs-boutans. Quand on
 » eut bien barricadé la maison, & que le roi
 » eut fait le tour des ces prétendus retranche-
 » mens, il se mit à jouer aux échecs tranquille-
 » ment avec son favori Grothnsen, comme si
 » tout eût été dans une sécurité profonde. »

En vain employa-t-on les prières les plus pressantes pour détourner le monarque d'une résolution si désespérée. Il fut inflexible : il fallut l'imiter. Soixante Janissaires, qui étoient venus en habits de paix pour l'exhorter à prendre un parti moins violent, furent renvoyés avec mépris.

» Charles, préparé à l'assaut, se flattoit en
 » secret du plaisir & de l'honneur de soute-
 » nir, avec trois cens Suédois, les efforts de
 » toute une armée. Il plaça chacun à son
 » poste. Son chancelier Mullern, son secré-
 » taire Empreüs, & les clercs, devoient dé-
 » fendre la maison de la chancellerie. Le ba-
 » ron Fief, à la tête des officiers de la bou-

» che, étoit à un autre poste. Les palefreniers ;
» les cuisiniers avoient un autre endroit à
» garder ; car avec lui tout étoit soldat. Il
» couroit à cheval , de ses retranchemens à sa
» maison , promettant des récompenses à tout
» le monde , créant des officiers , & assurant
» de faire capitaines les moindres valets qui
» combattoient avec courage. On ne fut pas
» long-tems sans voir l'armée des Turcs &
» des Tartares qui venoient attaquer le petit
» retranchement avec dix pièces de canon &
» deux mortiers. Les queues de cheval flot-
» toient en l'air ; les clairons sonnoient :
» les cris de *Alla ! Alla !* se faisoient en-
» tendre de tous côtés.

» Les Janissaires d'un côté , & les Tartares
» de l'autre , forcent en un instant ce petit
» camp. A peine vingt Suédois tirèrent l'épée.
» Les trois cens soldats furent enveloppés &
» faits prisonniers sans résistance. Le roi étoit
» alors à cheval , entre sa maison & son camp ,
» avec les généraux Hord , Dardoff & Sparre.
» Voyant que tous ses soldats s'étoient laissés
» prendre en sa présence , il dit de sang froid
» à ces trois officiers : Allons défendre la mai-
» son. Nous combattons, ajoûta-t-il en sou-
» riant , *pro aris & focis*. Aussi-tôt il galope
» avec eux vers cette maison où il avoit mis
» environ quarante domestiques en sentinelle ,
» & qu'on avoit fortifiée du mieux qu'on
» avoit pu.

» Mais , quand ils furent à la porte , ils la
» trouverent assiégée de Janissaires. Déjà
» même près de deux cens Turcs ou Tarta-
» res étoient entrés par une fenêtre , & s'é-

» toient rendus maîtres de tous les appartemens, à la réserve d'une grande salle où les domestiques du roi s'étoient retirés. Cette salle étoit heureusement près de la porte par où le roi vouloit entrer avec sa petite troupe de vingt personnes. Il s'étoit jetté en bas de son cheval, le pistolet & l'épée à la main ; & sa suite en avoit fait autant. Les Janissaires tombent sur lui de tous côtés. Ils étoient animés par la promesse qu'avoit faite le Pacha de huit ducats d'or à quiconque auroit seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessait ; il tuait tous ceux qui s'approchoient de sa personne. Un Janissaire, qu'il avoit blessé, lui appuya le mousqueton sur le visage. Si le bras du Turc n'avoit pas fait un mouvement causé par la foule qui alloit & venoit comme des vagues, le roi étoit mort. La balle glissa sur son nez, lui emporta le bout de l'oreille, & alla casser le bras au général Hord, dont la destinée étoit d'être toujours blessé à côté de son maître. Le roi enfonça son épée dans l'estomac du Janissaire. En même tems, ses domestiques, qui étoient renfermés dans la grande salle, en ouvrent la porte : le roi entre comme un trait, suivi de sa petite troupe. On referme la porte dans l'instant, & on la barricade avec ce qu'on peut trouver.

» Les Janissaires & les Tartares pillotent le reste de la maison, & remplissoient les appartemens. Allons un peu chasser ces Barbares de chez moi, dit-il ; & se mettant

» à la tête de son monde, il ouvre lui-même
» la porte de la salle qui donnoit dans son
» appartement à coucher. Il entre, & fait
» feu sur ceux qui pilloient. Les Turcs, char-
» gés de butin, épouvantés de la subite appa-
» rition de ce roi qu'ils étoient accoutumés
» à respecter, jettent leurs armes, sautent
» par la fenêtre, ou se retirent jusques dans
» les caves. Le roi profitant de leur désordre,
» & les siens animés par le succès, poursui-
» vent les Turcs de chambre en chambre,
» tuent ou blessent ceux qui ne fuient point,
» & en un quart d'heure, nettoyerent la mai-
» son d'ennemis.

» Ils refermerent & barricaderent encore
» les fenêtres. Ils ne manquoient point d'ar-
» mes. Une chambre basse, pleine de mous-
» quets & de poudre, avoit échappé à la re-
» cherche tumultueuse des Janissaires. On s'en
» servit à propos. Les Suédois tiroient à tra-
» vers les fenêtres, presque à bout portant, sur
» cette multitude de Turcs, dont ils tuerent
» deux cens en moins d'un demi-quart d'heure.
» Le canon tiroit contre la maison ; mais, les
» pierres étant fort molles, il ne faisoit que
» des trous, & ne renversoit rien. Le Khan
» des Tartares & le Pacha qui vouloient
» prendre le roi en vie, honteux de perdre
» du tems, du monde, & d'occuper une ar-
» mée entiere contre soixante personnes, jugè-
» rent à propos de mettre le feu à la maison,
» pour obliger le roi de se rendre. Ils firent
» lancer sur le toit, contre les portes & con-
» tre les fenêtres, des flèches entortillées de
» mèches allumées. La maison fut en flammes

» en un moment. Le toit, tout embrasé,
» étoit prêt à fondre sur les Suédois. Le roi
» donna tranquillement ses ordres pour étein-
» dre le feu. Trouvant un petit baril plein
» de liqueur, il le prend lui-même ; & , aidé
» de deux Suédois , il le jette à l'endroit
» où le feu étoit le plus violent. Il se trouva
» que ce baril étoit rempli d'eau-de-vie : l'em-
» brasement redoubla avec plus de rage. L'ap-
» partement du roi étoit consumé : la grande
» salle , où les Suédois se tenoient , étoit rem-
» plie d'un fumée affreuse , mêlée de tourbil-
» lons de feu , qui entroient par les portes des
» appartemens voisins. La moitié du toit étoit
» abymée dans la maison même : l'autre tom-
» boit en dehors , en éclatant dans les flam-
» mes. Un garde , nommé *Walberg* , osa ,
» dans cette extrémité , crier qu'il falloit se
» rendre. Voilà un étrange homme , dit le
» roi , qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau
» d'être brûlé que d'être prisonnier ! Un autre
» garde , nommé *Rosen* , s'avisa de dire que
» la maison de la chancellerie , qui n'étoit qu'à
» cinquante pas , avoit un toit de pierre , &
» étoit à l'épreuve du feu ; qu'il falloit faire
» une sortie , gagner cette maison , & s'y dé-
» fendre. Voilà un vrai Suédois ! s'écria le
» roi. Il embrassa ce garde ; le créa colonel
» sur le champ. Allons , mes amis , dit-il , pre-
» nez avec vous le plus de poudre & de
» plomb que vous pourrez , & gagnons la
» chancellerie l'épée à la main. Les Turcs ,
» qui cependant entouroient cette maison
» toute embrasée , voyoient avec une admi-
» ration mêlée d'épouvante , que les Sué-

» dois n'en sortioient point. Mais leur éton-
» nement fut encore plus grand , lorsqu'ils
» virent ouvrir les portes , & le roi & les
» siens fondre sur eux en désespérés. Char-
» les & ses principaux officiers étoient armés
» d'épées & de pistolets. Chacun tira deux
» coups à la fois , à l'instant que la porte s'ou-
» vrit ; & , dans le même clin d'œil , jettant
» leurs pistolets , & s'armant de leurs épées ,
» ils firent reculer les Turcs plus de cinquante
» pas ; mais , le moment d'après , cette petite
» troupe fut entourée. Le roi , qui étoit en
» botte , selon sa coutume , s'embarrassa dans
» ses éperons , & tomba. Vingt-un Janissai-
» res se jettent aussi-tôt sur lui , le désarment ,
» & l'emmenent au quartier du Pacha , les
» uns le tenant sous les bras , & les autres
» sous les jambes , comme on porte un ma-
» lade que l'on craint d'incommoder. Au
» moment que le roi se vit saisi , la violence
» de son tempérament , & la fureur où un
» combat si long & si terrible avoit dû le
» mettre , firent place tout-à-coup à la dou-
» ceur & à la tranquillité. Il ne lui échappa
» pas un mot d'impatience , pas un coup d'œil
» de colere. Il regardoit les Janissaires en sou-
» riant ; & ceux-ci le portoient en criant
» *Alla !* avec une indignation mêlée de res-
» pect. Ses officiers furent pris en même tems ,
» & dépouillés par les Turcs & par les Tar-
» tares. »

BÈNEVENT. (*batailles & siège de*) 1. Ce
fut dans la plaine de Bénévent que se donna ,
l'an 275 avant J. C. le troisieme & dernier
combat entre Pyrrhus & les Romains. Jamais

cet illustre aventurier ne fit briller ses vertus avec plus d'éclat que dans cette journée célèbre. Afin d'empêcher la jonction des deux Consuls Curius & Lentulus, il sépara ses troupes; en envoya la moindre partie en Lucanie pour amuser Lentulus, & marcha lui-même avec l'élite de ses soldats contre Curius. Il auroit, sans doute, surpris ce Consul, s'il ne s'étoit égaré dans un bois, d'où il ne put sortir avant le jour. L'approche soudaine de l'ennemi jette d'abord de la confusion dans l'armée Romaine. Mais la bonne conduite de Curius rétablit l'ordre; &, pour faire croire aux Grecs qu'il les attendoit, il charge si brusquement leur avant-garde, qu'il la met en fuite, après avoir fait un grand carnage, & pris quelques éléphants. Encouragé par ce succès, le Consul s'étend dans la plaine, & engage le combat. Il eût été bien difficile, pendant une grande partie du jour, d'en prévoir l'évènement. Les ennemis furent d'abord mis en déroute; & la victoire étoit aux Romains, si Pyrrhus n'eût fait avancer ses éléphants. Il poussa par ce moyen les légions jusqu'à leur corps de réserve, sans que le Consul pût les rallier. Alors un bon corps de troupes qui n'avoient point encore combattu, se jeta sur les éléphants, & les chassa par le moyen d'une machine très-ingénieuse, inventée pour cet effet. C'étoit une espèce de flèche, dont le fer creux étoit rempli & environné de matieres combustibles: à l'extrémité étoit une pointe, afin qu'elle pût s'accrocher. Les Romains lançoient ces brûlots tout allumés contre le dos ou contre les tours

des éléphants. Ils y mettoient le feu, & obligeoient ces animaux furieux à se renverser sur leurs propres bataillons. Le désordre fut si grand dans l'armée de Pyrrhus, que les Romains remportèrent enfin une victoire complète. Vingt-six mille ennemis restèrent sur la place. On fit treize cens prisonniers : on prit huit éléphants ; & le roi d'Epire, par sa retraite précipitée, laissa le Consul maître de son camp. Curius en admira l'ordre & la symétrie ; car jusqu'à ce jour les Romains n'avoient point eu de camp tracé : chacun dressoit sa tente à la maniere des bergers, sans observer d'alignement, & sans autre précaution que de ne pas trop s'écarter. C'est Pyrrhus qui leur apprit à mesurer le terrain, à l'environner de tranchées, à se fortifier comme dans une espece de citadelle réguliere, à mettre chaque corps à sa place, & à renfermer toute l'armée dans une même enceinte.

2. L'empereur Constant II voulant réunir à ses Etats l'Italie, que les Barbares lui avoient enlevée, entra dans cette contrée fameuse, le berceau de l'Empire Romain, & vint mettre le siège devant la ville de Bénévent, l'an de J. C. 663. Romoald, fil de Grimoald, roi des Lombards, défendoit la place. Ce jeune prince, se voyant vivement pressé par l'ennemi, envoie Sésuald, son gouverneur, demander du secours à son pere. Le monarque assemble une armée, se met en marche, & fait annoncer à son fils, par le même Sésuald, qu'il se hâte de le délivrer. Le Lombard est arrêté par les Grecs ; & l'empereur le fait conduire sous les murs de la ville, avec

ordre de dire aux assiégés , sous peine de la vie , qu'ils n'ont aucun secours à attendre. Mais le généreux Sésuald , appercevant Romoald , s'écrie de toutes ses forces : « Courage , mon » prince ! courage ! Bientôt le roi va fondre » sur l'ennemi. Prenez soin , je vous en con- » jure , de ma femme & de mes enfans ; car » je vais payer de ma tête l'avis que je vous » donne. » En effet , Constant outré de colere , fait trancher la tête à ce fidèle officier , & la fait lancer dans la ville , à l'aide d'une machine. Romoald l'arrosa de ses larmes , & la fit ensevelir avec honneur. Cependant Grimoald approchoit. L'empereur n'osa pas l'attendre. Il leva promptement le siège ; mais , lorsqu'il se retiroit , son arriere-garde fut taillée en pièces par l'armée des Barbares.

3. Le pape Clément IV , irrité contre Mainfroi , avoit offert le royaume de Sicile à Charles , comte d'Anjou & de Provence , frere du roi S. Louis. Ce prince se rendit en Italie , l'an 1266 , & , après plusieurs avantages , atteignit son compétiteur dans la vallée de Benevent , à un mille de cette ville. On donna de part & d'autre le signal du combat qui commença sur le midi. Le choc fut terrible. D'abord quelques bataillons du corps où commandoit le maréchal de Mirepoix , furent très-mal accueillis par les ennemis qui , à leur tour , furent mis en déroute par quelques escadrons que ce capitaine conduisit contre eux. Mais il tomba sur un gros de cavalerie Allemande , qui le chargea si rudement , que , malgré toute sa bravoure , il fut poussé fort loin. Charles , averti de ce désavantage , vole

à son secours avec les plus braves de sa troupe, & criant à ses guerriers : « A l'estoc, » soldats ! A l'estoc ! » Aussi-tôt le combat se rétablit. La cavalerie, mêlée à l'infanterie, fond sur les bataillons & sur les escadrons Allemands ; tue les hommes & les chevaux ; enfonce ceux qui veulent résister, & dissipe, après une heure de combat, les deux premiers corps de l'armée de Mainfroi. Le reste suivit bientôt leur exemple ; & la déroute devint générale. Les François s'acharnèrent à la poursuite des fuyards, & en firent un horrible carnage qui dura jusqu'à minuit. Trois mille hommes des troupes de Mainfroi périrent dans cette journée. Quelques auteurs, d'ailleurs dignes de foi, ont dit, sans fondement, qu'il n'y eut qu'un seul chevalier tué dans l'armée de Charles. On ignore, pendant deux jours, quel avoit été le sort du prince vaincu. Le troisième, il fut trouvé parmi les morts, couvert de sang & de poussière. Les officiers François, qui n'avoient pu s'empêcher d'admirer sa valeur, demandèrent au roi la permission de lui donner la sépulture ; mais Charles la refusa, parce que Mainfroi étoit excommunié. On le jeta dans un fossé, le long du grand chemin, où les soldats le couvrirent d'un monceau de pierres, qui lui servit de monument.

BÉRÉE. (*siège de*) Après la conquête de Sura, Chosroës alla camper devant Bérée, appelée maintenant *Alep*, pour en former le siège. Les habitans, à son approche, se retirèrent de nuit dans la citadelle ; & , lorsque les Perses se dispoient à donner l'assaut,

surpris de ne voir personne sur les murailles ils vinrent en instruire le monarque. Ce prince ordonna de monter à l'escalade. On ouvrit les portes ; & l'on mit le feu aux maisons. Ensuite on attaqua la citadelle : elle fit peu de résistance ; & Chosroës , à la prière de Mégas , évêque de la ville , prélat qu'il estoit , permit aux citoyens de se retirer où ils voudroient. *L'an 540.*

BERGERAC. (*siège de*) La guerre s'étant rallumée , en 1345 , entre la France & l'Angleterre , le comte de Lisle-Jourdain qui commandoit en Guienne pour le roi Philippe VI , se renferma dans Bergerac , place très-forte sur la Dordogne , afin de s'opposer au passage des Anglois qui vouloient pénétrer dans le Périgord. En effet ce fut la première place qu'ils attaquèrent. Ils y livrèrent deux assauts si furieux , que le gouverneur désespérant de pouvoir en soutenir un troisième , jugea plus à propos de laisser , par sa retraite , les habitans libres de se rendre à composition. Cet avantage fut suivi de la conquête de tout le Périgord.

BERGHEN. (*bataille de*) Le prince Ferdinand de Brunswick , général de l'armée Hanovrienne , ouvrit de bonne heure , en Allemagne , la campagne de 1759 , dans le dessein de surprendre les François , de les repousser au-delà du Rhin , de transporter la guerre dans la Franconie & dans le Palatinat , & de répandre dans ces contrées , amies de la nation rivale , la terreur , la désolation & la mort. Il avoit habilement rassemblé quarante-cinq mille hommes ; & , suivant

son calcul, il devoit battre les François avant qu'ils eussent pu se réunir.

Le maréchal de Contades, qui venoit de succéder au comte de Clermont, dans le commandement de l'armée, ne s'y trouvoit pas même pour lors, & ne pouvoit y arriver dans le tems destiné à frapper le grand coup. Tout rouloit sur l'illustre M. de Broglie. Ce général, en diverses occasions, avoit montré une intelligence supérieure, une valeur héroïque, une vigilance toujours active; mais, n'ayant jamais commandé en chef contre un ennemi aussi rusé que le prince Ferdinand, on n'osoit pas encore décider s'il pourroit soutenir, dans une affaire critique, la grande réputation qu'il s'étoit acquise. Après avoir combiné toutes les démarches du général Hanovrien, il devina son projet, & jugea bientôt, ou qu'il alloit se joindre à l'armée Prussienne, pour écraser celle de l'Empire, ou qu'il se rabatroit tout-à-coup sur les François cantonnés autour de Francfort, où se trouvoit leur quartier général. Dans cette incertitude, M. de Broglie avoit eu la sage précaution de fortifier le village de Berghen, où il prévoyoit que se porteroient tous les efforts de l'ennemi; &, long-tems avant l'action, il l'avoit annoncé à Versailles.

Le prince Ferdinand fut encore plus prompt que les François ne l'avoient prévu. Il marcha contre eux, à la tête de sa nombreuse armée. En vingt-quatre heures, M. de Broglie n'avoit pu rassembler plus de vingt-cinq mille hommes. Mais, sûr de la bonté de ses dispositions, & de l'ardeur du soldat qui ne de-

mandoit qu'à combattre , il ne compta pas le nombre de ses guerriers ; & , fermant les yeux sur les forces supérieures des Hanovriens , il les attendit de pied ferme & avec cette noble hardiesse qui présage presque toujours la victoire.

Le 13 d'Avril , à neuf heures du matin , l'ennemi paroît & s'ébranle. Il commence l'action par l'attaque du village de Berghen. Les François le reçoivent avec cette bravoure impétueuse , qui souvent les rend invincibles. Trois fois repoussés , avec un grand carnage , les Hanovriens renoncent enfin à l'espérance d'emporter un poste si bien défendu. Alors le prince eut recours à un stratagème qui ne lui réussit pas mieux que la force ouverte. Il feignit de vouloir se retirer , afin que les François , dans la fougue de leur ardeur , quittassent leur position avantageuse , & pussent être défaits à coup sûr. Le duc de Broglie , trop clair-voyant pour s'en laisser imposer par une ruse si commune , & jugeant d'ailleurs que le prince ne manœuvroit ainsi que pour amuser jusqu'à ce que la nuit favorisât sa retraite , ne branla point de son poste , & laissa partir les Hanovriens sans les poursuivre. Il dut être satisfait de cette glorieuse journée qui rétablissoit l'honneur des armes Françaises. Il fit échouer les desseins hardis du plus délié des généraux. Il délivra de l'oppression tous les Etats voisins , alliés , amis du roi son maître , qui , sans ce mémorable triomphe , auroient eu à souffrir les plus cruelles vexations. Le nombre des ennemis tués ou blessés n'excéda pas six mille. Parmi
les

les premiers , on regretta sur-tout le brave prince d'Issembourg. La victoire ne coûta pas plus de trois mille hommes. Le général Hanovrien sçut prendre son parti en capitaine sensé , ferme & courageux. La fortune lui avoit dérobé une victoire qui paroissoit dûe à l'habileté de ses dispositions. Il se consola de ce revers , en attendant que ses ennemis fissent une faute dont il pût profiter. Il ne crut pas même qu'il lui fût honteux de rétrograder devant eux jusques dans le centre du duché de Hanover. Il leur abandonna ainsi la Hesse , pour laquelle il avoit combattu malheureusement.

BERG-OP-ZOOM. (*sièges de*) 1. La cour de Madrid avoit mis à la tête de soixante mille hommes le fameux Spinola. Ce général , pour se conformer à l'intention de son maître , entra sur les terres de la Hollande , & se présenta devant Berg-op-Zoom , ville célèbre du Brabant Hollandois , dont la situation dans des marais rend les approches très - difficiles. Les Espagnols prirent leurs postes ; dresserent leurs batteries ; foudroyerent les remparts ; donnerent plusieurs assauts ; firent trembler les assiégés. Mais , le prince d'Orange leur ayant donné du secours , les assiégeans se retirerent , le 2 d'Octobre 1622 , après avoir perdu dix mille hommes , & consumé près de deux mois à faire d'inutiles efforts. Cette glorieuse résistance fit donner à Berg-op-Zoom le titre de Pucelle.

2. Pendant plus d'un siècle , cette vierge fut intacte. Mais , en 1747 , elle se vit ravie.
S. & B. Tome I. S

vir, par l'illustre & impétueux Lowendhal ; l'honneur & la réputation dont elle jouissoit depuis tant d'années. Pour recueillir les fruits de la mémorable journée de Lawfeld , Louis XV ordonna le siège de cette importante place ; & ses guerriers, brûlant du desir de signaler leur courage , s'empresserent d'obéir. Nous suivrons le célèbre auteur de la *Henriade* dans le récit de cette expédition fameuse. C'est mériter l'approbation du lecteur ; c'est consulter son goût, que d'offrir à ses regards les productions d'un écrivain que le public admire , & que ses envieux même estiment.

» (*Le 11 de Juillet.*) On mit le siège devant
 » Berg-op-Zoom , place réputée imprenable,
 » ble, moins parce que le célèbre & ingénieux
 » Cohorn y avoit épuisé son art ; que parce
 » qu'elle étoit continuellement rafraîchie par
 » l'Escaut, qui forme un bras de mer derrière elle. Outre ces défenses, outre une
 » nombreuse garnison, il y avoit des lignes
 » auprès des fortifications, & , dans ces
 » lignes, un corps de troupes, qui pouvoit
 » à tous momens secourir la ville. De tous
 » les sièges qu'on a jamais faits, celui-ci peut-être
 » a été le plus difficile. On en chargea
 » le comte de Lowendhal, qui avoit déjà
 » pris une partie du Brabant Hollandois...
 » Les Alliés & les François, les assiégés & les
 » assiégeans même crurent que l'entreprise
 » échoueroit. Lowendhal fut presque le seul
 » qui compta sur le succès. Tout fut mis en
 » œuvre par les Alliés : garnison renforcée,
 » secours de provisions de toute espèce par

» l'Éscout, artillerie bien servie, sorties des
» assiégés, attaques faites par un corps con-
» sidérable, qui protégeoit les lignes auprès
» de la place, mines qu'on fit jouer en plu-
» sieurs endroits. Les maladies des assiégeans,
» campés dans un terrain mal-sain, secon-
» doient encore la résistance de la ville. Ces
» maladies contagieuses mirent plus de vingt
» mille hommes hors d'état de servir; mais
» ils furent aisément remplacés. Enfin, après
» trois semaines de tranchée ouverte, le
» comte de Lowendhal fit voir qu'il y avoit
» des occasions où il faut s'élever au-dessus
» des règles de l'art. Les brèches n'étoient
» pas encore praticables. Il y avoit trois ou-
» vrages foiblement commencés, le ravelin
» d'Edem, & deux bastions, dont l'un s'ap-
» pelloit la *Pucelle*, & l'autre *Cohorn*. Le
» général résolut de donner l'assaut à la fois
» à ces trois endroits, & d'emporter la ville.
» (*Le 16 de Septembre.*) Les François, en
» bataille rangée, trouvent des égaux, &
» quelquefois des maîtres dans la discipline
» militaire. Ils n'en ont point dans ces coups
» de main, & dans ces entreprises rapides,
» où l'impétuosité, l'agilité, l'ardeur renver-
» sent, en un moment, les obstacles. Les
» troupes commandées en silence, tout étant
» prêt au milieu de la nuit, les assiégés se
» croient en sûreté. On descend dans le fossé;
» on court aux trois brèches : douze grena-
» diers seulement se rendent maîtres du fort
» d'Edem; tuent ce qui veut se défendre; font
» mettre bas les armes au reste épouvanté. Les
» bastions la *Pucelle* & *Cohorn* sont assaillis

» & emportés avec la même vivacité. Les
 » troupes montent en foule. On emporte
 » tout ; on pousse aux remparts ; on s'y forme :
 » on entre dans la ville , la bayonnette au
 » bout du fusil. Le marquis de Lugeac se saisit
 » de la porte du port. Le commandant de la
 » forteresse de ce port se rend à lui à discrétion : tous les autres forts se rendent de
 » même. Le vieux baron de Cromstrom ,
 » qui commandoit dans la ville , s'enfuit vers
 » les lignes. Le prince de Hesse-Philipstade
 » veut faire quelque résistance dans les rues ,
 » avec deux régimens , l'un Ecoffois , l'autre
 » Suisse ; ils sont taillés en pièces : le reste
 » de la garnison fuit vers ces lignes qui de-
 » voient la protéger. Ils y portent l'épou-
 » vante. Tout fuit : les armes , les provisions ,
 » le bagage , tout est abandonné : la ville est
 » en pillage au soldat vainqueur. On s'y saisit
 » au nom du roi , de dix-sept grandes barques
 » chargées dans le port de munitions de toute
 » espèce , & de rafraîchissemens que les villes
 » de Hollande envoioient aux assiégés. Il y
 » avoit sur les coffres , en gros caractères
 » A L'INVINCIBLE GARNISON DE BERG-
 » OP-ZOOM. Le roi , en apprenant cette
 » nouvelle , fit le comte de Lowendhal ma-
 » réchal de France. La surprise fut grande à
 » Londres , la consternation extrême dans
 » les Provinces-Unies. L'armée des Alliés fut
 » découragée. »

Le comte de Lowendhal , dans la lettre
 qu'il écrivit , le lendemain de cette glorieuse
 journée , au maréchal de Saxe , estime sa
 perte à quatre cens hommes seulement ; &

telle des ennemis, à cinq mille ; tant tués que prisonniers. Il fait un éloge bien honorable à la nation de la valeur des troupes, & des services de MM. de Valiere, de Custine, de Périgord, de Robecq, de Rochefort, de Lugeac, de Faucon, de Courbuisson, de Piat & de Saint-Afrique.

BERLIN. (*prise de*) Les Autrichiens, aux ordres du général Laschy, & les Russes, commandés par le traître Tottleben, s'étant répandus dans le Brandebourg, se jetterent tout-à-coup sur Berlin, & surprirent cette capitale. Cette camisade, qui arriva, le 9 d'Octobre 1760, eut cela de remarquable, qu'elle fut suivie de toutes les horreurs qui accompagnent un violement manifeste de la foi jurée. Le commandant de cette ville avoit stipulé, dans la capitulation, qu'il ne seroit fait aucun dommage aux biens & demeures, tant du roi que des particuliers, & que, moyennant l'acquit des contributions, les nouveaux hôtes n'useroient d'aucune violence. Ils n'eurent aucun égard à leurs propres engagements. Outre les déprédations que les citoyens eurent à supporter, on leur causa la douleur de voir les Russes, de concert avec les Autrichiens, décharger leur haine & leur fureur sur tous les édifices royaux ; s'acharner, comme des Barbares, contre tous les monumens les plus respectables de l'antiquité ; briser les statues ; déchirer les tableaux ; faire sauter les magasins en l'air ; détruire l'hôtel des Invalides ; ruiner la fonderie, les moulins, l'arsenal, & laisser par-tout les affreux vestiges de leur cruelle apparition. Ex-

cès inexcusables, si le roi de Prusse ne les eût comme légitimés lui-même par sa conduite à Dresde.

BERSETH. (*journée de*) Quelques mois après la seconde défaite de Nicanor, près de Béthoron, Démétrius, roi de Syrie, ayant appris le mauvais succès de ses troupes, envoya de nouveau en Judée Bacchide & Alcime, avec une grande armée. Ces généraux placèrent leur camp près d'un village nommé *Berseth*, dans lequel Judas-Machabée s'étoit retranché. Ce grand homme, accoutumé à vaincre les Syriens, n'avoit alors avec lui que trois mille soldats. Mais, effrayés, pour la plupart, du grand nombre des ennemis, ils prirent la fuite; & il ne resta plus sous les drapeaux d'Israël que huit cents braves déterminés à tout. C'en étoit assez pour le grand courage de Judas; & sa foi lui rappelloit qu'avec moins de troupes encore, Gédéon, par la protection du ciel, avoit mis en fuite les nombreux bataillons de Madian. Rempli de cette noble & sainte confiance, il n'hésita pas à marcher à l'ennemi. Bacchide plaça ses soldats sur plusieurs lignes; mit sa cavalerie aux deux ailes: les troupes légères furent postées avec les archers au corps de bataille; & les phalanges Macédoniennes eurent ordre de les soutenir. On eût dit que le général de Syrie alloit combattre toutes les forces d'un grand Empire: c'est que la réputation & la valeur de Machabée valoient seules des armées formidables. Ce héros rangea sa petite troupe dans le même ordre, & fondit le premier sur l'ennemi. Jamais combat ne fut plus opiniâ-

te. On se battit sans relâche, depuis le matin jusqu'au soir. Judas, à la tête des plus vaillans d'entre les guerriers, rompit l'aile droite des Syriens. Mais, lorsqu'il ne songeoit qu'à terminer sa victoire, il fut enveloppé par l'aile gauche. En vain il fit les plus grands efforts pour s'ouvrir un passage : en vain son bras redoutable immoloit des milliers de victimes; il reçut lui-même le coup mortel, & rendit l'esprit sur un monceau de cadavres, l'an 131 avant J. C.

Telle fut la fin glorieuse de cet homme à jamais mémorable, le bouclier de son peuple, le soutien de sa nation, le vengeur du culte de Dieu. Décoré de toutes les vertus qui forment le grand prince, le brave capitaine, le vaillant guerrier; sage politique, conquérant modeste, citoyen zélé, &, plus que tout cela, fidèle à la religion de ses peres, il rendit à la Ville sainte & au Temple du Seigneur leur ancien éclat. Il assura la liberté de sa patrie : il eut le bonheur inestimable de mourir, en combattant pour elle. Tout Israël donna à sa mémoire des larmes sinceres; &, pendant la triste cérémonie de ses funérailles, l'air retentissoit de ces accens lugubres :
 » Comment est mort cet homme invincible, qui savoit le peuple d'Israël ? »

BERZEM. (*prise de*) Alp-Arslan, Sultan des Selgiucides de Perse, voulant joindre le Turquestan à ses vastes États, entra dans ce pays avec une puissante armée, & vint assiéger le château de Berzem, l'an 1072. C'étoit la place la plus forte, la plus grande, la mieux située de toute la contrée. Elle étoit

défendue par une garnison de troupes choisies ; & l'intrépide Joseph Cothüal , de la nation des Karizmiens , animoit ces guerriers par ses paroles & par ses exemples. Cependant , malgré la plus brave résistance , Berzem fut emporté d'affaut , & Joseph fut conduit aux pieds du Sultan. Ce vainqueur superbe couvrit d'outrages son illustre prisonnier. Joseph , indigné , lui dit fièrement :
» Je t'avois cru l'ame plus noble ; mais je me
» suis trompé , & je ne vois qu'avec douleur que je ne me suis rendu qu'à un
» lâche , qui deshonore sa victoire & qui
» fait rougir la fortune. Je suis honteux de
» périr par l'ordre d'un Sultan qui a cent
» mille bras ; mais tu dois l'être bien davantage , s'il te reste quelque sentiment d'honneur. Vil tyran , délivres-toi promptement
» de la présence d'un homme qui t'auroit fait
» pâlir tête à tête. » Le Sultan , transporté de rage , condamne Joseph à la mort , & ordonne qu'on l'attache à quatre pieux par les quatre membres. Aussi-tôt le prisonnier , plein de fureur , tire un poignard , & s'élance sur le Sultan. Les gardes l'arrêtent. Alp-Arslan écarte les gardes ; bande son arc ; vise Joseph , & veut l'immoler lui-même à sa vengeance. Le trait part : Joseph l'évite ; & , comme un lion rugissant , il se jette sur son ennemi , & lui plonge son poignard dans le sein. Le Sultan tombe évanoui. Joseph est attaqué de toutes parts. Il se défend ; il frappe ; il écarte ; il immole : enfin il est terrassé par un coup de levier qu'il reçoit par derrière. Alp-Arslan ne lui survécut que de

quelques jours. On l'enterra à Mérou, l'une des quatre villes principales du Khorassan, & l'on mit cette inscription sur son tombeau :

» Vous tous qui avez vu la gloire d'ALP-
» ARSLAN, élevée jusqu'au ciel, venez à
» Mérou, & vous la verrez ensevelie sous
» la poussière. »

BESANCON. (*prise de*) Le 15 de Mai 1674, Louis le Grand emporta la ville de Besançon, après neuf jours de siège. La garnison se rendit prisonnière de guerre; & la citadelle capitula, le 21. Les Espagnols venoient de la bâtir, & la regardoient comme imprenable, parce qu'elle étoit avantageusement située. Mais ils avoient négligé de fortifier une montagne qui la commande, & qu'ils croyoient trop escarpée pour y pouvoir monter du canon. Louis y fit placer quarante pièces de grosse artillerie, avec des grues & des chaînes de fer; & ces foudres lui ouvrirent les portes de la place.

BÉTHORON. (*journées de*) 1. Séron, gouverneur de la basse Syrie pour Antiochus, ayant résolu de réprimer les révoltes des Juifs & de Judas-Machabée, entra dans la Palestine pour châtier ces rebelles, & vint camper près du village de Béthoron. Son armée étoit nombreuse & formidable; & Judas n'avoit avec lui qu'une poignée de gens timides & affamés. Mais cet admirable général du Peuple de Dieu, leur ayant rappelé le souverain pouvoir du Maître qu'ils adoroient, les remplit d'une telle confiance, qu'ils courent d'eux-mêmes à l'ennemi; le rompi-

rent ; tuerent le général avec huit cens hommes, & forcèrent le reste à se dissiper. Cette première victoire de Judas-Machabée, remportée cent soixante-six ans avant J. C. ralluma le courage des Juifs, & opéra la révolution célèbre qui les fit passer de l'esclavage à la liberté.

2. Cinq ans après, Nicanor, qui, déjà plusieurs fois, avoit éprouvé, par ses défaites, la valeur de Judas & des Juifs, osa se mesurer encore contre ces formidables ennemis. Il vint dans la plaine de Béthoron avec une grande armée ; bien sûr que la victoire, qui n'avoit pas toujours été favorable à Machabée, se déclareroit pour lui. Mais il paya cher son aveugle présomption. Judas se surpassa lui-même ; & ses soldats, animés par ce grand homme, firent des prodiges de valeur. L'armée Syrienne fut enfoncée. Trente-cinq mille hommes restèrent sur la place ; & Nicanor, accablé par une troupe de Juifs, reçut la mort, après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand capitaine. Sa tête & sa main droite furent portées à Jérusalem. On les exposa sur le temple & sur la forteresse ; Judas lui fit couper la langue, & la donna à manger aux oiseaux, pour punir les blasphêmes que cet infidèle avoit proférés contre Dieu. Cette victoire mémorable, qui fut la dernière du grand Machabée, procura quelques instans de paix à la nation Juive.

BETHSURA. (*journées de*) 1. Lyfias, gouverneur de Syrie, consterné de la défaite de Nicanor, près d'Eméüs, leva promptement une nouvelle armée de soixante mille

fantassins & de cinq mille chevaux; se mit à la tête de ces bataillons nombreux, s'imaginant enchaîner la victoire par sa présence; entra dans la Judée, & vint, à travers les montagnes, placer son camp dans les plaines de Bethsura. Judas-Machabée eut recours à Dieu, son refuge ordinaire; puis, exhortant ses troupes à combattre avec valeur l'ennemi de leur patrie, de leur religion, de leur liberté, il les conduisit près des retranchemens de Lyfias. Les Juifs rompirent du premier choc l'avant-garde des Barbares, &, par ce succès inopiné, jetterent une telle épouvante dans toute l'armée, que le général abandonna ses troupes, & se réfugia dans Antioche, résolu de faire de plus grands efforts que jamais, pour réduire un peuple si obstiné à demeurer libre. En effet, Lyfias revint en Palestine, l'année suivante, avec une armée plus formidable encore, & forma le siège de Bethsura, place forte, voisine de Jérusalem. Mais cette ville soutint courageusement ses assauts. Judas survint. Lyfias fut vaincu pour la seconde fois, avec perte de douze mille six cents hommes; & tous ses soldats prirent la fuite, la plupart blessés & sans armes. 165 ans avant la Naissance de J. C.

2. Antiochus Eupator, qui avoit succédé à Antiochus Epiphane, son pere, voulant rétablir l'honneur de ses armes, & secourir la citadelle de Jérusalem, qui tenoit encore pour lui, mit sur pied toutes les forces de son royaume; &, fier d'être à la tête de cent mille hommes d'infanterie, de vingt mille

cavaliers & de trente-deux éléphants, il s'avança jusqu'à Bethsura, & se retrancha dans le territoire de cette ville qui, les années précédentes, avoit vu fuir ses soldats & ses généraux. Machabée, sans s'effrayer aux approches de ce torrent qui menaçoit de tout inonder, marcha courageusement à sa rencontre; tomba sur le quartier du roi; tua quatre mille hommes & le plus grand des éléphants, & s'en retourna après avoir rempli tout le camp de trouble & d'effroi. Malgré cet échec, Antiochus ne quitta point la partie; &, persuadé que les Juifs seroient enfin accablés par le nombre, il résolut d'en venir à une bataille générale. Les trompettes sonnerent dès le grand matin. Toutes les troupes sortirent du camp; & les éléphants, qui portoient des tours de bois garnies de machines, furent placés sur le front & dans le corps de l'armée, pour la soutenir. On en vint aux mains. Jamais les Juifs n'avoient montré tant de valeur. Ils se battoient en désespérés; & Judas leur donnoit l'exemple. Un de ses freres, nommé *Eléazar*, appercevant un éléphant plus grand que les autres, & couvert des armes du roi, crut que le roi lui-même étoit dessus. L'amour de la patrie parle aussi-tôt dans son cœur; &, brûlant d'une ardeur générale, il court vers l'énorme animal; tue tout ce qui s'oppose à son courage; &, se mettant sous le ventre de la bête, il la perce; la fait tomber, & meurt écrasé par la chute de ce colosse animé. Cependant les Juifs furent vaincus; & le roi de Syrie mit le comble à son triomphe par la conquête de Beth-

Sur qui se rendit à composition & reçut garnison, l'an 162 avant l'ère chrétienne.

BÉTHULIE. (*siège de*) Enyvré de sa grandeur, ébloui de ses victoires, Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, conçut le dessein de subjuguier tous les peuples de la terre, pour s'en faire adorer. Pour exécuter ce grand projet, ses troupes entrèrent dans la Judée, sous la conduite d'Holopherne, général aussi présomptueux que son maître. Il croyoit tout renverser, tout détruire à son approche. Aussi fut-il bien étonné, lorsqu'il vit que les Juifs vouloient lui faire acheter ses triomphes. Plein de colere, il met le siège devant Béthulie, l'une des clefs du royaume de Juda ; l'enferme avec sa nombreuse armée, & la réduit bientôt à une extrême misere. La ville alloit succomber, lorsque les chastes attraites d'une charmanite veuve firent ce que n'avoient pu faire tant de peuples armés ; & renversèrent en un moment les formidables bataillons du roi de Ninive. Judith, employant les graces qu'elle avoit reçues de la nature au salut de sa nation, quitta la ville avec une seule servante, & se laissa prendre par des soldats qui la conduisirent à leur général. Les charmes de cette aimable captive dompterent le superbe Holopherne. Judith vit son triomphe : (une femme le voit toujours ;) & , pour le rendre complet, l'habile veuve sut allumer dans le cœur du Barbare les plus violens desirs, & les modérer en même tems par la plus douce espérance. Peu de jours après, l'amoureux général, voulant l'inviter à hâter son bonheur, lui donna une fête ma-

gnifique. Jamais Judith n'avoit été plus adorable à ses yeux. De copieuses rasades furent avalées en son honneur. Le vin fut prodigué pour célébrer ses charmes : enfin le bon Assyrien, se livrant aux plus grands excès pour prouver à sa maîtresse le violent amour dont il étoit épris, acheva de perdre le peu de raison que lui avoit laissé cette belle Juive. On le porta dans sa tente : Judith & sa servante restèrent seules avec lui. Alors cette généreuse femme, voyant l'instant d'exécuter son noble projet, saisit le sabre de l'infidèle, &, levant les yeux vers le Seigneur qui armoit son bras, elle frappe de deux coups son trop crédule amant, & lui tranche la tête. Elle l'enveloppe dans un sac, & regagne, avec sa servante, les murs de Béthulie. Elle y fut reçue en triomphe ; & le peuple chantoit les merveilles que le Tout-puissant avoit opérées par la main de cette héroïne. Au point du jour, on ouvrit les portes : les habitans sortirent en foule ; & les ennemis déconcertés chercherent leur salut dans une prompte fuite, après avoir perdu les deux tiers de leur armée. 656 avant J. C.

BÉTULE. (*bataille de*) Asdrubal avoit dessein de passer en Italie pour secourir le grand Annibal son frere. Mais Scipion l'Africain sçut bien faire échouer ce projet, qui peut-être, s'il eût réussi, auroit causé la perte de Rome. Cet habile capitaine chercha le général Carthaginois ; le rencontra près de Bétule ou Bécule, ville située dans la campagne de Castulon ; &, quoiqu'il fût avantageusement campé sur des hauteurs, il

lui livra bataille ; l'enfonça ; le mit en fuite ; prit & brûla son camp. 209 *avant J. C.*

BÉZABDE. (*prise de*) Bézabde, située sur une hauteur au bord du Tigre, & défendue par un double mur dans les endroits les plus accessibles, étoit l'une des plus fortes places du pays, nommé *Zabdicène*. La garnison étoit composée de trois légions & d'un grand nombre d'archers. Sapor II, roi de Perse, qui avoit déclaré la guerre aux Romains, voulut s'en rendre maître. L'ayant environnée, il vint en personne la reconnoître au milieu d'un gros de cavalerie, & s'avança jusqu'au bord du fossé. Une grêle de flèches & de pierres, qui partirent à l'instant des remparts, l'obligea bientôt à regagner son camp. Les assiégés firent une belle & vigoureuse défense. Ils ne cessèrent pas de combattre, lors même qu'ils virent l'ennemi dans la ville. Ils ne céderent qu'à la multitude des Perses. Bézabde fut saccagée. Femmes, vieillards, enfans, tout fut immolé par la fureur du soldat. Neuf mille prisonniers, qui échapperent au carnage, furent transplantés en Perse, l'an 360 de J. C. Bientôt après, Constance voulut reprendre cette ville ; mais la résistance qu'il y trouva, le contraignit d'en lever le siège.

BÉZIERS. (*prise de*) L'hérésie avoit infecté les provinces méridionales de la France ; & son funeste poison faisoit, de jour en jour, les plus tristes ravages. Déjà toute la Provence, Toulouse, Montpellier, Narbonne, étoient remplies de sectaires fanatiques & audacieux. Albi sur-tout en comp-

toit presque autant que de citoyens ; & c'est du nom de cette ville que les hérétiques prirent celui d'*Albigéois*. Rome ouvrit les yeux. Les foudres de l'excommunication grondèrent. Raymond VI , comte de Toulouse , prince plus malheureux que coupable , fut anathématisé avec tous ses sujets. Les princes voisins s'armèrent ; & l'on vit , pour la première fois , une Croisade contre des Chrétiens plus dignes de pitié que de colere. Les pieux guerriers s'avancèrent vers Béziers , ville forte , agréable , & située sous un ciel si benin , que , « si Dieu , dit le proverbe , vouloit » habiter la terre , il choisiroit Béziers (a). » Elle ne put soutenir l'effort de cinq cens mille combattans. Les Croisés , avant de monter à l'assaut , demanderent à Arnaud , abbé de Cîteaux , & l'un des chefs ecclésiastiques de l'armée , ce qu'ils devoient faire dans l'impossibilité où l'on étoit de distinguer les Catholiques des Hérétiques : « Tuez-les tous , » dit l'enfant de S. Bernard , Dieu connoît » bien ses brebis. » On ne distingua ni l'âge , ni le sexe , ni la religion. Soixante mille habitans furent égorgés , & sept mille furent immolés dans l'église de la Magdeleine , où ils s'étoient réfugiés , l'an 1209.

BIBRACTÉ. (*bataille de*) C'est sur-tout contre les Gaulois que César déploya cet intrépide courage qui lui mérita le surnom de *Grand*. Pendant les neuf années qu'il donna à la conquête de ces vastes pays que nous

(a) *Si Deus in terris vellet habitare , Biterris.*

habi-

habitons, il fit briller, dans le degré le plus éminent, la sagesse la plus profonde, la prudence la plus consommée, l'industrie la plus ingénieuse, la fermeté la plus inébranlable. C'est cet homme immortel qu'il faut étudier sans cesse : ce sont ses démarches qu'il faut suivre avec attention, si l'on veut connoître le grand art de défendre la patrie, & prétendre à la gloire de combattre pour étendre son Empire.

De tous les peuples des Gaules, le plus opiniâtre & le premier qui tourna contre lui les armes de César, fut le corps Helvétique. Ces fiers guerriers, braves alors comme ils le sont aujourd'hui, ne voulurent jamais remper devant un Souverain, & se crurent toujours assez sages pour être les gardiens & les conservateurs de leur liberté. Le général Romain les vainquit plusieurs fois, mais il ne put les soumettre. Ils s'étoient rassemblés en armes, près de Bibracté, maintenant Autun. César n'étoit pas loin de-là. Ils eurent la hardiesse de venir l'attaquer. A leur approche, César retire ses troupes sur une colline, & fait marcher sa cavalerie au-devant des Barbares pour les arrêter. Il prend tous ses avantages : il couvre toute la colline d'armes & de soldats ; il forme son corps de bataille de quatre légions sur lesquelles il comptoit beaucoup, parce qu'elles avoient déjà servi. Il place au corps de réserve deux autres légions nouvellement levées dans la Gaule Cisalpine. Ces précautions étoient très-nécessaires. Les Helvétiens repoussèrent aisément la cavalerie Romaine ; &, formant une phalange quarrée,

qu'ils remparèrent d'une tortue militaire, c'est-à-dire de leurs boucliers ferrés les uns contre les autres en devant, sur les flancs, par-dessus leurs têtes, ils s'avancèrent avec intrépidité; & , malgré le désavantage du lieu, ils attaquèrent les Romains postés à mi-côte. César sentit la grandeur du danger; & , pour faire connoître à ses soldats qu'il prétendoit le partager avec eux, il mit pied à terre avec tous les officiers, & fit retirer tous les chevaux, afin qu'il ne restât d'espérance à personne, que dans la victoire. On donna le signal, vers le milieu du jour; & la bataille se soutint jusqu'au soir, sans que les Romains vissent le dos d'un seul ennemi. Après même que l'armée Helvétique eût été obligée de reculer, elle revint de nouveau à la charge, pour arracher la victoire qu'elle n'abandonnoit qu'à regret. Enfin il se livra encore autour des bagages un troisième combat, qui dura bien avant dans la nuit. Tous ces efforts d'une bravoure opiniâtre furent néanmoins inutiles. Les Romains s'emparèrent & du camp & des bagages, mais non sans une grande perte. César, qui, dans ses excellens Commentaires, ne marque point le nombre de ses morts, avoue que le soin de les ensevelir, & celui de panser les blessés, l'obligèrent de demeurer sur les lieux l'espace de trois jours, pendant lesquels les malheureux restes de la nation Helvétique, au nombre de cent trente mille têtes, se retirèrent par une fuite précipitée, 60 ans avant J. C.

BITONTO. (*bataille de*) Les Impériaux, au nombre de neuf à dix mille hommes

commandés par le général Visconti, s'étoient retranchés à Bitonto dans la Pouille. Le 25 de Mai 1734, les Espagnols, sous les ordres du général Montemar, vinrent les attaquer, & les forcerent, après un combat de trois heures. A peine échappa-t-il deux mille ennemis au fer du vainqueur ou à la prison. Les drapeaux, les étendards, l'artillerie, les bagages, la caisse militaire; tout, en un mot, fut le prix de la valeur. Cette victoire décida irrévocablement de la destinée du royaume de Naples, qui rentra sous la domination des Espagnols, vingt-six ans après qu'il leur eût été enlevé. Pour récompenser dignement Montemar, entre les mains duquel les armes Espagnoles avoient si glorieusement triomphé, Philippe V le créa Grand d'Espagne, & Duc de Bitonto, renouvelant en sa faveur la coutume flatteuse établie chez les Romains, de donner aux généraux le surnom de leurs conquêtes & de leurs victoires.

BITTHER. (*siège de*) Les Juifs ne pouvoient se façonner au joug des Romains. Ce peuple forcené, poursuivi sans cesse par le sang du Dieu qu'il avoit crucifié, hâtoit lui-même son entière destruction par ses révoltes fréquentes. Un brigand, un voleur de profession, appelé *Barcoquebas*, qui avoit l'audace de se donner pour le Messie, sans autre titre que l'interprétation de son nom, qui veut dire *Fils de l'Etoile*, se mit à la tête des séditieux, & fit aux Romains une guerre de trois ans, dont l'exploit le plus mémorable fut le siège de Bitther. C'étoit une ville forte, peu distante de Jérusalem; & les re-

belles, chassés de leurs autres retraites, s'étoient réfugiés dans celle-ci. Ils s'y défendirent en désespérés, & souffrirent avec confiance toutes les horreurs de la faim & de la soif. Il n'est point dit que leurs misères les aient réduits à se rendre : il est bien plus probable que la rage, qui les possédoit, les détermina à pousser la résistance jusqu'à se faire prendre de force. Il paroît que Barcoquebas y périt, soit en combattant, soit par le supplice qu'il méritoit. Dans cette guerre, plus de cinq cens quatre-vingt mille Juifs expirèrent sous le fer des Romains. *L'an 135 de J. C.*

BLAKMÈRE. (*bataille de*) Le roi d'Angleterre, Edouard II, étant entré en Ecosse pour subjuguer ce royaume, livra bataille aux troupes Ecossoises, près de Blakmère, vers l'an 1323. Le présomptueux monarque, qui s'étoit flaté d'une victoire certaine, fut entièrement vaincu. La moitié de ses soldats couvrit la plaine, ou resta dans les fers : l'autre prit la fuite, abandonnant armes, bagages, munitions. Cette victoire ouvrit aux Ecossois le chemin de l'Angleterre. Ils y entrèrent, le fer & la flamme à la main. Ils y commirent tout le dégât qu'Edouard s'étoit promis de faire dans leurs provinces.

BLÊNEAU. (*journée de*) Louis XIV & toute la Cour se retiroient à Gien sur la Loire, tandis que, pour mettre le monarque à l'abri des tentatives du prince de Condé, le vicomte de Turenne & le maréchal d'Hocquincourt, généraux de l'armée royale, campoient, le premier à Briare, & le second à

Bléneau. Le maréchal, qui croyoit n'avoir rien à craindre, avoit trop écarté ses quartiers les uns des autres. Le prince de Condé profita de cette faute. Il parut tout-à-coup à la tête de ses troupes; enfonça la garde avancée; renversa les lignes; prit cinq quartiers; pillà tous les bagages; dissipa & battillons & escadrons, & répandit dans tout le camp la terreur & la confusion. Le cardinal Mazarin, justement alarmé, vole à Gien, au milieu de la nuit; réveille le roi qui dormoit d'un profond sommeil, & lui apprend la défaite soudaine de ses troupes. On s'assemble en tumulte; & l'on propose de sauver le roi par la fuite, & de le conduire secrètement à Bourges. Pendant qu'on délibéroit, le prince de Condé victorieux approchoit de Gien: la crainte & la désolation précédoient sa marche formidable. Mais l'immortel Turenne, instruit de tout ce qui se passoit, se préparoit à dissiper, par sa présence, cet orage terrible. Il n'avoit que trois mille cinq cens hommes; & le vainqueur comptoit quatorze mille combattans sous ses drapeaux. D'abord le Vicomte envoie dire au cardinal-ministre, que le roi & toute la cour peuvent rester à Gien, & qu'il répond de leur sûreté: ensuite il emploie toutes les ressources de son génie fécond, pour poster avantageusement sa petite armée. Il s'arrêta dans une grande plaine, au milieu de laquelle étoient un bois & un marais. Il mit le bois à sa droite, & le marais à sa gauche. Entre l'un & l'autre s'élevoit une espece de chaussée de terre, qui ne pouvoit conte-

nir que deux escadrons de front. Ce fut par cet endroit que s'avança le prince de Condé. A peine le vicomte l'eut-il apperçu, qu'il leva tout-d'un-coup son camp ; & , se retirant du côté de Gien , il feignit de craindre l'ennemi , & de prendre la fuite. Condé tombe dans le piège. Il enfila la chaussée pour atteindre ces prétendus fuyards. Turenne laisse passer quelques corps ; puis , faisant volte-face , il fonda , l'épée à la main , sur les soldats ; les accabla & les renversa. Le prince reconnut alors qu'il s'étoit laissé surprendre. Il fit sonner la retraite. Mais le vicomte , qui avoit prévu ce mouvement , avoit fait pointer son canon droit à la chaussée. Il le fit jouer dans ce moment ; & plus de quatre cens hommes restèrent sur la place. Ce combat , si célèbre dans notre Histoire , se livra , le 7 d'Avril 1652 , & mérita les plus grands éloges au vicomte de Turenne. Dans l'excès de sa joie , la reine-mère lui dit publiquement : « Vous » venez de mettre une seconde fois la couronne sur la tête de mon fils. »

BLORE-HÉATH. (*bataille de*) Les rebelles d'Angleterre , ayant rassemblé leurs forces , sous les ordres du comte de Salisbury , se trouverent en état de tenir la campagne contre l'armée de Henri VI. Ils étoient en marche pour joindre le duc d'Yorck , lorsqu'ils furent surpris , le 23 de Septembre 1459 , à Blore-Héath , sur la lisière de Staffordshire , par le lord Audley. Un petit ruisseau , dont les rives étoient escarpées , séparoit les deux armées. Salisbury , dont les troupes étoient fort inférieures à celles du roi , suppléa à leur

nombre par un stratagème dont il y a peu d'exemples dans les guerres civiles des Anglois, où l'on remarque plutôt un courage insensé, dit un auteur de cette nation, que de sages opérations militaires. Il feignit de se retirer, &, par cette ruse, engagea le lord Audley à le poursuivre vivement. Mais, lorsqu'une partie des troupes ennemies eut passé le ruisseau, Salisbury fit face tout-à-coup; &, soit par la surprise que leur inspira ce mouvement soudain, soit par la foiblesse où les mettoit cette division, il les enfonça sans peine. L'exemple de la fuite fut bientôt suivi du reste de l'armée royale; & Salisbury, après avoir remporté une victoire complète, gagna Ludlow, lieu du rendez-vous général de la faction d'Yorck.

BODEGRAVE. (*prise de*) Pendant que toutes les places de la Hollande fléchissoient devant les généraux de Louis XIV, Bodegrave osa résister. Le duc de Luxembourg l'attaqua, & la prit d'assaut, pendant la nuit, le 28 de Novembre 1672. Le général l'abandonna au pillage des soldats pour prix de leurs fatigues. « Ils y mirent le feu, dit M. de » Voltaire; &, à la lueur des flammes, ils » se livrerent à la débauche & à la cruauté. » Il est étonnant que le soldat François soit » si barbare, étant commandé par ce prodigieux nombre d'officiers qui ont, avec » justice, la réputation d'être aussi humains » que courageux. Ce pillage fut si exagéré, » que, plus de quarante ans après, j'ai vu les » livres Hollandois, dans lesquels on apprenoit à lire aux enfans, retracer cette aven-

» ture , & inspirer la haine contre les Français à des générations nouvelles. » On rapporte que le duc animoit lui-même la barbarie de ses troupes , & qu'il leur crioit : « Point de quartier ! Tuez , pilliez , violez ! »

BOIS-LE-DUC. (*siège de*) Le prince Maurice qui , depuis long-tems , avoit de grands desseins sur cette place importante du Brabant , s'en approcha tout-à-coup , & l'investit , le 19 d'Août 1603. Jusqu'à ce jour , il avoit fait les plus grands efforts pour s'en rendre maître , sans avoir pu réussir : il ne fut pas plus heureux cette fois. L'archiduc trouva moyen de la mettre en sûreté , en y faisant entrer une garnison de trois mille hommes ; & , sur la fin d'Octobre , Maurice , voyant ses projets renversés , alla prendre ses quartiers d'hiver.

Ce ne fut qu'en 1629 , que les Hollandois entrèrent dans Bois-le-Duc ; & l'évêque , qui y étoit alors , fut contraint de se retirer avec tout son clergé.

BOLINA. (*siège de*) Amurat I , étant entré en Europe avec une grande armée , vint mettre le siège devant Bolina , château que l'art & la nature sembloient avoir fortifié de concert. La bravoure de la garnison rendoit l'entreprise si difficile , que ce prince commençoit à désespérer du succès. Il implore le secours du Ciel , & supplie humblement le Maître du monde de le faire entrer dans la forteresse ennemie. A peine eut-il fini sa prière , disent les historiens Musulmans , qu'au milieu de la nuit , un grand pan de muraille s'écroula tout-à-coup. Le nouveau Josué donna

aussi-tôt l'assaut ; la place est emportée, & toute la garnison passée au fil de l'épée , l'an 1382.

BOMMEL. (*siège de*) Les Espagnols , ayant pénétré dans l'isle de Bommel , en 1599 , formerent le siège de la ville qui lui donne son nom. Le prince Maurice fit une diligence extrême pour la secourir , & parut bientôt avec la plus grande partie de son armée. Il se campa vis-à-vis de la place , sur le bord opposé du Vahal ; en renforça la garnison de mille hommes , & jetta avec la même promptitude deux ponts sur le fleuve , l'un au-dessous , & l'autre au-dessus de la ville assiégée. Le premier n'étoit qu'un assemblage de petites barques pour l'usage de l'infanterie ; mais le second , composé de grands pontons , & destiné à la cavalerie , étoit assez large pour contenir deux chariots de front. Sur le champ , il fit passer dans l'isle trois mille hommes de pied , & quatre cens chevaux , qu'il chargea plus particulièrement de la défense de Bommel. Cette place étoit trop petite pour recevoir une aussi nombreuse garnison : elle se logea en dehors , & se couvrit aussi-tôt d'un bon retranchement bien flanqué de redoutes , & défendu par un large fossé. C'est ce retranchement qui fournit le premier modèle de cette défense , qu'on a depuis appelée *chemin-couvert*. Cette heureuse invention de Maurice , à qui l'art de la guerre doit , dans ces derniers tems , une grande partie de sa perfection , fit échouer l'entreprise des Espagnols sur Bommel. Ils n'avoient pas encore perfectionné leurs retranchemens , que

L'artillerie Hollandoise qu'on avoit établie sur le bord du Vahal, celle que portoient les barques armées, & le feu de la place, les foudroyerent. Après bien des efforts, ils vinrent à bout de s'en garantir. Ils éleverent de bons épaulemens : ils placèrent du canon par-tout où il pouvoit opérer plus sûrement ; ils commencerent eux-mêmes à battre la ville en ruine , ainsi que le camp retranché des ennemis. On peut rapporter ici l'effet singulier de deux coups de canon, dont le premier, tiré des retranchemens Hollandois sur le camp Espagnol , emporta la tête de deux freres , qui , s'étant reconnus par hazard , après une longue absence , se tenoient étroitement embrassés ; & le second , parti des batteries Espagnoles , alla tuer un mari & sa femme couchés ensemble, dans l'armée de Maurice.

Cependant les Royalistes avoient avancé leurs tranchées ; & , n'ayant négligé aucuns moyens de se couvrir, ils avoient pratiqué des zigzags , & construit des redoutes avec des soins infinis. Les assiégés firent de leur côté les plus grands efforts , & tenterent une sortie générale , sur la fin de Mai. On crut , pour ainsi dire , qu'ils venoient livrer bataille , & non pas combler les travaux, ou nettoyer la tranchée. Les défenseurs de Bommel tomberent à la fois sur tous les quartiers. On combattit de part & d'autre avec la plus grande résolution ; mais enfin la résistance des Espagnols rebuta les Hollandois qui se retirerent après trois heures de combat. Ils revinrent à la charge la nuit suivante , persuadés qu'ils

surprendroient les assiégeans. Ils réussirent d'abord ; mais , les Espagnols s'étant remis en ordre , ils furent encore contraints d'abandonner leur attaque. Trois jours après , ils voulurent faire de nouveaux efforts qui furent aussi malheureux. Cependant les Royalistes , fatigués de lutter contre tant d'obstacles , & ne faisant aucun progrès considérable , se déterminèrent à quitter la partie , au mois de Juin , après avoir perdu plus de deux mille hommes.

BONE , ou BONN. (*sièges de*) 1. Martin Schenck , excellent officier , si connu par sa bravoure , & par la construction du fort qui porte son nom , ayant embrassé le parti des Etats , travailloit sans relâche à détruire celui du roi d'Espagne. Il tourna vers la ville de Bone , l'une des meilleures places que le Rhin arrose , & située un peu au-dessus de Cologne. Il la prit , en 1587 , en enfonçant la porte avec un pétard , dont l'invention étoit récente. L'année suivante , les Royalistes , sous la conduite du prince de Chimay , se mirent en devoir de lui arracher sa conquête. Ils commencerent par s'emparer de deux forts qui favorisoient les secours qu'on pouvoit amener par le Rhin ; ce qui donna lieu à plusieurs combats , dont l'avantage resta toujours aux Espagnols. Alexandre de Monti y fit sur-tout briller sa rare valeur. Ensuite on s'attacha au corps de la place ; & déjà l'on établissoit des batteries de plusieurs côtés , lorsque , le 28 de Septembre 1588 , les assiégés demandèrent à capituler. On les laissa sortir avec tous les honneurs de la guerre.

2. En 1689, le baron d'Asfeld fut assiégé dans Bone par l'électeur de Brandebourg, & se défendit avec vigueur, pendant quatre-vingt-dix-sept jours. Il n'y eut que vingt-sept jours de tranchée ouverte, durant lesquels le canon, les bombes, & tous ces instrumens de mort, imaginés par la fureur, foudroyèrent la place avec tant de succès, que le gouverneur, n'ayant plus ni maisons, ni dehors, ni espérance de secours, fut obligé de se rendre, le 12 d'Octobre, & de sortir avec toutes les troupes Françaises.

BORDEAUX. (*sièges de*) 1. Après avoir chassé les Anglois de la Normandie, Charles VII voulut encore les expulser de la Guienne. Mont-Guyon, Blaye, Dax, Fronsac, & plusieurs autres places, alors importantes, ne purent résister à ses troupes victorieuses, ni au feu destructeur de son artillerie dirigée par le célèbre Jean Bureau, qui avoit porté cette partie de l'art militaire à un degré de perfection ignoré jusqu'alors. On s'avança vers Bordeaux, sous les auspices du fameux comte de Dunois. Cette capitale n'étoit pas en état de soutenir un long siège. Elle trembla à la vue des François; elle composa : elle obtint des conditions avantageuses; se soumit, & ouvrit ses portes. Dunois y fit son entrée, & prit possession de la ville, fauxbourgs & châteaux, au nom du roi son maître, l'an 1451.

2. L'année suivante, Bordeaux leva l'étendard de la révolte; & toute la Guienne suivit son exemple. Talbot, l'un des plus grands capitaines, & peut-être le meilleur citoyen

de l'Angleterre, y fut envoyé avec quelques troupes. Mais la défaite de cet illustre général devant Castillon ouvrit aux François le chemin de la victoire, & les conduisit devant la ville rebelle. Charles VII étoit lui-même à la tête de ses guerriers. Il les distribue autour de Bordeaux, qui se trouve investie par terre, tandis que la flotte Françoisse fermoit les passages de la Gironde, & arrêtoit tous les convois & tous les secours.

Tant de préparatifs, une disposition si capable d'effrayer, le nom du monarque, la valeur & la fortune de ses troupes, rien n'intimida pour cette fois la bourgeoisie révoltée. Elle étoit commandée par un brave officier Anglois, & soutenue par quatre mille Anglois, élèves de Talbot. Pour ôter à ces soldats tout espoir de retraite, on coupa tous les cordages, tous les agrès des vaisseaux qui étoient dans le port. Mais bientôt l'effet terrible de l'artillerie Françoisse, qui foudroyoit nuit & jour les remparts, fit connoître aux séditieux l'inutilité de ce beau désespoir. On essaya de prévenir les malheurs dont on étoit menacé : on tâcha de fléchir le courroux du monarque offensé. Cent députés se présentèrent devant ce prince, & offrirent de rentrer sous son obéissance, à condition qu'ils conserveroient leurs biens & leurs vies. Charles leur déclara que, « s'ils n'avoient point d'autre proposition à lui faire, ils n'avoient » qu'à se retirer ; que son intention étoit de » se rendre maître de la ville, & d'en avoir » tous les habitans avec leurs biens à sa discrétion, afin que leur punition servît d'exem-

» ple pour les siècles à venir. » Une réponse si sévère consterna les députés. Le grand-maître de l'artillerie, Jean Bureau, dit en leur présence, que, sous peu de jours, il réduiroit la ville en cendres, par le moyen de ses *engins volans* ; especes de bombes imaginées par cet habile homme. La frayeur, la nécessité, la foiblesse, tout obligea les Bordelois à s'humilier sous la main vengeresse du monarque François. Ils payerent une amende de cent mille marcs d'argent ; perdirent leurs privilèges ; prêterent un nouveau serment ; & la garnison Angloise évacua la place. La clémence de Charles tempéra les effets de sa juste colere ; & du Tillet dit : « Le traitement » gracieux que fit, plus de cent ans y a, le roi » Charles à la Guienne, l'a rendue tant » obéissante & dévote à la couronne de » France, que depuis elle n'eut aucune intelligence avec les ennemis. » La prise de Bordeaux acheva la seconde conquête de la Guienne, qui retourna à la couronne de France, après en avoir été démembrée pendant trois cens ans.

3. Deux siècles d'une paix profonde firent de Bordeaux l'une des plus opulentes & des plus considérables villes de l'Europe. La multitude de ses citoyens, l'étendue de son commerce, la grandeur de ses ressources, la mirent en état de figurer dans les guerres civiles, qui déchirerent la minorité de Louis XIV. En 1653, cette ville étoit divisée en deux factions puissantes & redoutables. L'une étoit composée des riches bourgeois, & soumise au prince de Condé. Les citoyens moins opu-

lens , & le petit peuple , formoient l'autre. C'étoit la plus séditieuse : on lui donnoit le nom de l'*Ormée* , d'un lieu voisin du château du Ha , où d'ordinaire elle tenoit ses assemblées. En vain la cour & le cardinal Mazarin employèrent tour-à-tour la douceur , l'adresse , les amnisties , pour faire rentrer ces séditieux dans l'obéissance dûe au roi. Plus on paroissoit les ménager , plus ils devenoient audacieux ; & , pour les soumettre , il fallut ordonner aux généraux de Louis XIV d'investir la ville rebelle. Les ducs de Vendôme & de Candale se mirent à la tête des troupes. Le comte d'Estrades vint les joindre ; & , par son conseil , on forma le siège de Bourg , place voisine , défendue par huit cens Espagnols , sous les ordres de dom Joseph Osorio. Elle se rendit , après cinq jours de tranchée ouverte. Libourne & plusieurs autres postes suivirent son exemple ; & Bordeaux se vit tellement resserrée , que la famine s'y fit bientôt sentir. Les *Orméistes* , moins riches que leurs rivaux , s'aperçurent les premiers de ce fléau terrible. Dans leur fureur , ils voulurent arracher des secours à leurs adversaires ; mais on ne leur en donna pas le tems. Ceux-ci firent leur paix avec la cour , & ouvrirent les portes aux troupes du roi. Une amnistie générale rétablit le calme , & détruisit jusqu'au moindre germe de la rebellion.

BORISLOU. (*combat de*) Le Czar , toujours poursuivi par Charles XII , avoit rassemblé la plus grande partie de ses forces sur les bords de la riviere de Berczinc , vis-à-vis Bo-

rislou, dans le dessein de disputer le passage. Le conquérant du Nord parut sur le bord opposé, le 25 de Juin 1708 ; & , feignant de vouloir tenter le passage à la vue de l'ennemi, il remonte tout-à-coup avec son armée trois lieues au-delà, vers la source de la rivière ; y fait jeter un pont ; écrase trois mille hommes qui défendoient ce poste, & marche droit à l'armée ennemie. Les Moscovites se garderent bien de l'attendre ; & , contents de la défaite de leur détachement, ils se retirèrent à l'aspect de ce torrent qui les menaçoit d'une ruine prochaine.

BOSTRA. (*siège de*) Les Sarafins, voulant faire la conquête de la Syrie, commencèrent cette grande expédition par le siège de Bostra, ville importante, dont un officier, nommé *Romain*, étoit gouverneur pour l'empereur Héraclius. Ce capitaine, étant sorti de la place, demanda au chef des infidèles ce qu'il venoit faire devant Bostra ? « Je viens, répondit fièrement le Barbare, vous apporter le paradis ou l'enfer. Déterminez-vous à vous faire Mahométans, ou à payer tribut, ou à passer sous le tranchant de nos épées. » Tant de hardiesse effraya Romain. Il prit avec Khaled, général des Musulmans, des mesures secrètes pour lui livrer la ville ; mais, afin de ne donner aucun soupçon aux habitans, il défia Khaled au combat. Ils s'approchent tous deux. Ils se disposent à se battre ; s'élançant l'un contre l'autre avec une fureur simulée, & se portent des coups qui paroissent terribles. Cependant Khaled, par habitude, & sans y prendre garde, frappoit rudement le gouver-

gouverneur. « Hola ! s'écria celui-ci , voulez-
» vous me tuer ? » . . . Non , répondit Kha-
» led en riant ; mais il faut bien faire quel-
» que chose qui prouve en votre faveur que
» vous n'êtes point d'intelligence avec nous. »
Dans l'instant , Romain , que ce jeu n'accom-
modoit pas , prit la fuite & se retira vers les
siens. On lui demanda quelles nouvelles il
apportoit ? « Point d'autre , répondit-il , sinon
» qu'il faut se soumettre au tribut. » Alors il
commença le panégyrique de Khaled. Mais
on ne lui laissa pas le tems de l'achever. Les
citoyens , indignés de sa lâcheté , se jetterent
sur lui ; le déposerent , & le confinerent dans
sa maison , avec défense d'en sortir , sous
peine de la vie. Le successeur qu'ils lui don-
nerent fut obligé de défier au combat le gé-
néral ennemi. Abdarahman , fils du Calife
Aboubekre , obtint de Khaled la permission
de se mesurer , en sa place , avec le Chrétien
qui n'échappa que par la fuite au bras vigou-
reux du jeune Musulman. Abdarahman , fu-
rieux de voir échapper son ennemi , déchar-
gea sa rage sur les Chrétiens qui n'avoient
été jusques-là que spectateurs. Bientôt les
deux armées se mêlerent. Le combat devint
terrible ; & l'acharnement ne cessa que lors-
que les habitans , couverts de blessures &
presque taillés en pièces , se sauverent dans
la ville dont ils fermerent les portes. La nuit
suivante , Romain perça les murs de Bosfra ,
auxquels touchoit sa maison , & alla donner
avis à Khaled de la facilité qu'il auroit de s'y
introduire. Le chef des Barbares fit partir sur
l'heure le brave Abdarahman , avec cent

hommes d'élite. Romain, les ayant fait entrer dans sa maison, les déguisa en soldats Chrétiens ; & , sous ces dehors trompeurs , ils se répandirent en différentes rues , ayant pour mot du guet , *Allah Acbar !* c'est-à-dire , « Dieu est très-grand ! » Abdarahman , accompagné de vingt-cinq Arabes , se fit conduire par Romain au château du nouveau commandant contre lequel il avoit combattu. Celui-ci , surpris de voir Romain , lui demanda quel sujet l'amenoit ? « C'est , lui répondit ce perfide , pour accompagner un » de tes bons amis , qui veut aujourd'hui » t'envoyer en enfer. » Au même instant , Abdarahman s'avance ; & , lui plongeant son épée dans le sein : « Je te tiens ; chien de » Chrétien , lui dit-il ; je te tiens , & tu ne » m'échapperas pas cette fois. » Aussi-tôt les infidèles , répandus dans les rues , jettent l'alarme par leurs cris ; ouvrent les portes à Khaled , & font entrer toute l'armée. Bosfra est inondée du sang de ses citoyens , dont le zèle inhumain des Musulmans fait un horrible carnage. On ne fit quartier qu'à ceux qui se déterminèrent à payer le tribut. *L'an 633.*

BOSWORTH. (*bataille de*) Le Néron de l'Angleterre , Richard III , étoit devenu , par ses cruautés , l'objet de l'exécration publique. Ses sujets , indignés d'obéir à un tel monstre , appellerent à la couronne le comte de Richemont. Ce prince descendit en Angleterre , avec une poignée de soldats dévoués à ses intérêts , & joignit le tyran près de Bosworth , village entre Leicester & Coventri. Richard avoit douze à treize mille

hommes qu'il rangea sur deux lignes. Le comte n'avoit sous ses étendards qu'environ cinq mille combattans qu'il disposa de même. Le 22 d'Août 1485, on sonna la charge; & le combat commença avec une égale fureur. Richard combattit comme un lion. Ayant apperçu son rival dans la mêlée, il se jette, pour le joindre, au milieu des plus épais bataillons, attaquant, renversant, tuant tout ce qui s'oppose à son passage. Le chevalier Brandon, qui portoit l'étendard du comte, & qui s'étoit mis devant lui pour le couvrir, expire sous les coups du furieux monarque. Le chevalier Chesney saisit l'étendard, & défend son maître. Richard le renverse d'un coup de lance. Enfin les deux ennemis se rencontrent. Déjà ils sont près de décider eux-mêmes leur sanglante querelle. Dans ce moment, le lord Stanley, qui commandoit pour Richard, se déclare pour le comte; prend en flanc l'armée royale, & la met en déroute. La confusion, que produit cette attaque imprévue, sépare les deux princes. Richard, désespérant du succès de la bataille, s'élance avec un cri terrible au milieu des ennemis, & périt en combattant. Stanley trouva sa couronne sur un tas de cadavres, & la posa sur la tête du comte de Richemont, qui fut proclamé Roi, sous le nom de *Henri VII*, & devint le chef de la maison d'Owen-Tyder, qui régna pendant cent dix-huit ans. Richard fut le dernier des rois Angevins, surnommés *Plantagenêts*, qui régnoient depuis trois cens trente ans.

BOUCHAIN. (*sièges de*) 1. Bouchain
V ij

fut assiégé par Louis XIV, en 1676; & quoique ce fût une place bien fortifiée, bien pourvue & bien défendue, elle se rendit, le 11 de Mai, après huit jours de résistance. La garnison sortit avec tous les honneurs de la guerre. Le prince d'Orange s'étoit avancé, dans le dessein de livrer bataille; mais il fut retenu par Monterey, gouverneur des Pays-bas, qui ne voulut pas exposer son gouvernement au hazard d'une action décisive.

2. La prise de Bouchain, le 13 de Septembre 1711, après vingt-un jours de tranchée ouverte, & à la vue du maréchal de Villars, dont les lignes avoient été forcées, fut le dernier exploit du fameux duc de Malborough.

BOULOGNE-SUR-MER. (*siège de*) Constance Chlore, à peine nommé César, voulut enlever cette ville célèbre & importante à Carausius, brigand qui avoit usurpé la grande Bretagne & la pourpre impériale. Il l'assiégea par terre; &, pour empêcher que l'ennemi n'y fît entrer du secours, il ferma l'entrée du port par une estacade. Ainsi la ville fut bientôt obligée de se soumettre; &, par un événement qui pourroit sembler un prodige, si nous étions dans un siècle à croire les prodiges, l'estacade, qui avoit résisté aux flots, tant que la ville se défendoit, fut renversée, par un coup de mer, aussi-tôt que Constance s'en vit le maître. Nos peres ont vu la même chose à la prise de la Rochelle. 292 de J. C.

BOULOGNE, EN ITALIE. (*siège de*) A peine Jules II fut-il placé sur le saint siège,

que, se regardant plutôt comme le successeur de Jules-César, que comme celui du prince des apôtres, il ouvrit son cœur à l'ambition des conquêtes ; & l'on vit le pere commun des fidèles s'armer du fer & de l'intrigue, ou pour tromper ses enfans, ou pour les immoler à sa ridicule vanité. Le pontife guerrier, soutenu des forces de l'Espagne, ordonna, l'an 1512, le siège de Boulogne. Cette grande ville, peu fortifiée, n'avoit qu'une foible garnison : aussi le saint pere comptoit-il y entrer sans beaucoup d'efforts. Une armée de vingt mille hommes s'en approcha, le 17 de Janvier, & dressa ses batteries du côté de la Romagne, tandis que Pierre de Navarre, ce célèbre ingénieur qui inventa, ou du moins qui perfectionna ces terribles volcans que l'on appelle *mines*, faisoit creuser des fourneaux auprès de la porte de Castiglione. La muraille étoit si foible, qu'en moins de vingt-quatre heures, le canon fit une brèche de plus de cent toises. On pouvoit donner l'assaut ; mais on voulut attendre l'effet de la mine. Quand elle fut prête à jouer, l'armée se partagea en deux corps, pour attaquer la place par deux endroits différens. Tous les soldats étoient sous les armes ; les uns, armés d'échelles, & rangés vis-à-vis de la brèche ; les autres, prêts à tirer, & postés devant la porte de Castiglione. Tout-à-coup un affreux tonnerre se fait entendre. La mine part avec un horrible fracas. La muraille saute en l'air, & si haut, dit-on, que les assiégés & les assiégeans eurent le tems de s'entre-voir & de se recon-

noître ; mais elle retomba sur ses fondemens ; avec tant de justesse , qu'à peine y trouva-t-on quelques légères fentes. Les Boulonois crièrent au miracle ; mais Pierre de Navarre convint qu'il avoit placé ses fourneaux trop précisément sous les murs. Cet accident fit différer l'assaut ; & les troupes rentrèrent dans leurs retranchemens. Cependant Gaston de Foix , général de l'armée Françoisé , ayant appris l'extrémité où Boulogne étoit réduite , se préparoit à voler à son secours. Il part comme un trait ; brave les rigueurs de l'hyver , les frimats , la glace , la neige , les vents ; arrive en peu d'heures devant les murs de la ville , à la tête de onze mille fantassins & de treize cens lances ; & , sans être apperçu , il y entre à la faveur d'une neige qui tomboit à gros flocons. Bientôt les ennemis l'apprennent avec surprise ; & , se voyant avec douleur arracher une conquête presque certaine , ils se retirent en silence. Ils abandonnerent leur entreprise , & se mirent en sûreté , avant que les François fussent avertis de leur départ.

BOURGES. (*sièges de*) 1. Gaïfre , duc d'Aquitaine , avoit provoqué la vengeance de Pépin. Ce monarque prend les armes ; marche droit à Bourges ; l'assiège ; & , quoique cette place fût très-forte , elle ne peut résister à l'ardeur victorieuse des François , qui s'en rendirent maîtres par un assaut général , l'an 762.

2. Le roi Charles VI , étant entré dans les Etats du duc de Berry , en 1412 , se présenta devant Bourges avec son armée. Les

habitans , voulant repousser la force par la force , abbatirent leurs fauxbourgs , si l'on en croit Monstrelet , & empoisonnerent les puits , dont les eaux firent mourir une foule de Royalistes. Les assiégeans mirent en usage toutes les machines employées alors pour l'attaque des places. Une pièce d'artillerie , appelée *la Griote* , lançoit des quartiers de pierre de la grosseur d'une meule de moulin : il falloit vingt hommes pour la mettre en action. Au reste , toutes ces machines , par l'ignorance de nos aïeux , faisoient plus de bruit que de mal : c'étoient des tonnerres terribles , dont tous les foudres se perdoient dans les nuës. Le siège duroit depuis deux mois. Les deux partis étoient épuisés. On eut plusieurs conférences , pendant l'une desquelles le roi & le dauphin furent sur le point d'être enlevés par cinq cens hommes. Ces traîtres furent découverts & punis. Bientôt après , on fit un traité ; & c'est ce qu'on appella *la paix de Bourges*.

BOUVINES. (*bataille de*) Le comte de Flandres s'étoit révolté contre Philippe-Auguste. L'empereur Orthon IV s'unit au prince rebelle , & vint camper , en 1214 , près du village de Bouvines , entre Lille & Tournai , avec une armée de près de deux cens mille hommes. Le monarque François , quoique plus foible des trois quarts , n'hésita pas à marcher aux ennemis. L'empereur forma son armée sur deux aïles , sans faire de corps de réserve ; tant il comptoit sur la victoire ! Un évêque rangea l'armée François. Il s'ap-

pelloit *frere Guérin*, chevalier de l'ordre des Hospitaliers, & venoit d'être nommé à l'évêché de Senlis. Ce grand capitaine disposa tellement les troupes, qu'elles eurent toujours le soleil à dos ; avantage si considérable, qu'une des principales causes de la défaite des ennemis fut d'avoir eu, pendant cinq heures, le soleil, le vent & la poussière dans les yeux. Philippe se mit au corps de bataille. Le duc de Bourgogne commanda l'aîle droite ; & la gauche combattit sous les auspices des comtes de Dreux & de Ponthieu. Le roi harangua ses troupes en peu de mots ; & les soldats, saisis d'un transport nouveau, se prosternèrent à ses pieds, lui demandant sa bénédiction, qu'il leur donna d'un grand cœur.

Sur le midi, le signal se fait entendre. L'aîle droite des François engage le combat, & tombe sur les troupes du comte de Flandres. Elle enfonce d'abord ; puis elle est enfoncée à son tour. Le duc de Bourgogne tombe, & se relève. L'acharnement devient terrible ; la victoire chancelle : enfin le comte de Flandres, enveloppé de tous côtés, renversé de son cheval, tout couvert de sang & de blessures, est contraint de se rendre ; & ses soldats prennent la fuite. Tandis que le duc de Bourgogne triomphoit à l'aîle droite, le roi couroit les plus grands dangers au corps de bataille. Othon, à la tête de plusieurs escadrons choisis, s'étoit ouvert un passage jusqu'à la troupe du monarque, où paroissoit la bannière royale de France, semée de fleurs.

de-lys (a). Galon de Montigny , pauvre mais vaillant chevalier , portoit cet étendard. Dans cet endroit , des flots de sang inondent la campagne. On n'en veut qu'à Philippe. De tous côtés , on lui porte des coups terribles , que son adresse & la bonté de ses armes rendent inutiles. Un Allemand , armé d'un javelot à double crochet , l'atteint vers la gorge , au défaut de la cuirasse ; l'accroche ; le tire avec violence ; l'abbat à terre. Le monarque est foulé aux pieds des chevaux, Montigny , l'étendard d'une main , & le sabre de l'autre , environne son roi ; le protège ; le défend ; écarte les téméraires. Philippe se relève. Le combat se rétablit : les Allemands sont enfoncés. Othon , à son tour , est accablé par une grêle de traits. Gérard Scrophe lui porte dans l'estomac un grand coup d'épée : la cuirasse de l'empereur le rend inutile. Le chevalier recommence , & le glaive tombe sur la tête du cheval. Mortellement blessé , l'animal s'agite avec fureur ; tourne tout-à-coup en arriere ; emporte son maître avec la rapidité d'un éclair , & l'arrache au danger. Deux fois , Des Barres l'arrête dans sa fuite. Deux fois , Othon échappe au bras vigoureux du chevalier François , & se réfugie du côté de Gand. La déroute des Allemands devient générale ; tout cède à la valeur Française : des milliers de morts sont étendus sur le champ de bataille.

(a) C'est , dit-on , en cette occasion qu'il est parlé , pour la première fois , des fleurs-de-lys dans notre Histoire.

Cependant on combattoit vivement à l'aile gauche. L'évêque de Beauvais, Philippe de Dreux, prélat plus guerrier qu'ecclésiastique, y faisoit briller sa rare valeur. Armé d'une lourde massüe de fer, le charitable évêque massacroit l'ennemi, & se baignoit pieusement dans le sang de ses freres. La bravoure des François étoit par-tout la même ; elle eut par-tout le même succès. Tous les bataillons ennemis, qui résistoient encore, furent attaqués, vaincus, accablés, poursuivis, dispersés ; & , après six heures de combat, cette armée formidable, qui menaçoit d'inonder la France, n'offrit plus aux regards étonnés qu'un déplorable monceau de morts & de mourans. Plus de trente mille hommes restèrent sur la place. Un butin immense, & une foule de prisonniers de la premiere distinction, princes, ducs, comtes, officiers, gentilshommes, chevaliers bannerets, décorerent le triomphe du monarque vainqueur. La joie publique fut à son comble ; & Louis, fils de Philippe-Auguste, pour remercier le Dieu des batailles de l'heureux succès dont il avoit couronné les armes Françoises, fonda l'abbaye de Notre-Dame de la Victoire, près de Senlis.

BOVES. (*siège de*) Philippe II, à qui ses victoires, sa valeur, sa sagesse mériterent les glorieux surnoms de *Conquérant*, de *Magnanime* & d'*Auguste*, ayant déclaré la guerre au comte de Flandres, qui vouloit s'emparer du Vermandois, tourna du côté d'Amiens, & vint assiéger, l'an 1184, le château de Boves, qui protégeoit cette ville. De hautes tours, d'épaisses murailles, des fossés

profonds, une situation avantageuse, rendoient cette place imprenable. Défendue par un commandant intrépide, nommé *Raoul*, & une nombreuse garnison pleine de valeur, elle étoit pourvue de tout ce qui étoit nécessaire pour une longue & vigoureuse résistance. Le monarque François voulut vaincre ces obstacles. Il fait approcher ses mineurs, à l'abri des *vignes* ou galeries couvertes; & bientôt, à l'aide du ciseau & de la pioche, on vient à bout d'ouvrir une large mine sous les fondemens. Alors le roi donne le signal de l'attaque. Le mur s'écroule : rien ne résiste à l'ardeur des François, & les vaincus se réfugient dans le donjon qui commandoit la citadelle. Il étoit défendu par une double muraille, qu'il falloit encore forcer, avant d'arriver au pied de la tour. Aussi-tôt, par l'ordre du prince, on dresse les *engins*, le *man-gonneau*, la *perriere*, ou *lide* & *clide*, grosse & longue poutre qui, étant retenue par un contre-poids, jettoit des pierres énormes, quand on la lâchoit. Déjà les assaillans avoient fait brèche aux murs de la citadelle, lorsque le comte de Flandres parut à la vue du château, & envoya défier le roi à la bataille. Ce prince accepta l'offre avec plus de courage que de prudence; & l'on eut bien de la peine à l'empêcher d'en venir aux mains avec son vassal. Mais le comte, effrayé de la bravoure du monarque, à laquelle il ne s'attendoit pas, vint se jeter à ses pieds; lui demanda pardon, & lui restitua les provinces, objets de cette guerre.

BOYNE. (*journée de la*) Les rois Guil-

laume III & Jacques II se rencontrèrent, le 10 de Juillet 1690, dans les plaines qu'arrose la riviere de Boyne, & résolurent aussi-tôt d'en venir aux mains. Guillaume, avant de ranger son armée pour le combat, alla reconnoître la position de l'ennemi. Sa hardiesse pensa lui être fatale. S'étant avancé jusqu'à une portée de mousquet de l'armée Jacobite, un boulet de six livres l'atteignit, & le blessa à l'épaule. Heureusement, il ne fit qu'effleurer la chair, & imprimer des marques sur la peau. « Il ne falloit pas, dit ce prince avec son phlegme ordinaire, il ne falloit pas que le coup fût tiré de plus près ; » puis il se fit panser à la tête de ses troupes, pour les rassurer contre le bruit de sa mort ; & il resta encore quatre heures à cheval.

Le lendemain, jour qui devoit décider entre les deux concurrens, les armées s'ébranlerent ; l'une, pour traverser la riviere qui les séparoit ; l'autre, pour en disputer le passage. Le maréchal-comte de Schomberg, qui, depuis la révocation de l'édit de Nantes, étoit sorti de France, ayant trouvé un gué, se jette à l'eau, suivi de sa troupe ; prend les ennemis en flanc ; les charge avec furie, & les met en déroute. Guillaume, à la faveur de ce premier avantage, fait passer la riviere à l'autre corps de bataille, & l'action devient générale. Les François, au nombre de sept mille, qui faisoient la principale force de l'armée Jacobite, opposent une résistance opiniâtre aux efforts des Anglois, & rendent long-tems la victoire douteuse. Mais enfin, abandonnés des Irlandois, & du roi Jacques

lui-même, qui ne fut pas des derniers à fuir, ils sont contraints de faire retraite, & d'abandonner au vainqueur le champ de bataille, avec toutes les marques de leur défaite. Schomberg perdit la vie dans cette journée mémorable, & couronna, par une fin glorieuse, les exploits qui l'avoient illustré dans toute l'Europe. Guillaume eut presque le même sort, & courut le plus grand danger. Un boulet de canon emporta l'une de ses bottes, & cassa la jambe à un cheval tout près de lui.

BRÉDA. (*sièges de*) 1. Les Espagnols étoient maîtres de cette ville importante, située sur la Merck. Un conducteur de bateaux de tourbe, qui avoit de grandes liaisons dans la place, vint trouver le prince Maurice, & lui proposa de cacher dans ses barques, sous la tourbe qu'il conduisoit, un bon nombre de soldats; & lui fit espérer que quelque stratagème heureux lui fourniroit le moyen de surprendre le château, à la faveur de la nuit. Maurice accepta l'offre; lui donna environ quatre-vingts soldats, & mit à leur tête Charles Haranguez, vieil officier, d'une valeur éprouvée. Le patron, auteur du projet, (il se nommoit *Adrien Van-den-Berg*,) cacha avec soin ses guerriers, qui furent obligés de se tenir dans l'eau jusqu'aux genoux. Un d'eux, à qui cette incommode position causoit une toux violente, & qui craignoit qu'elle ne les décelât, eut le courage de vouloir se faire tuer par ses camarades. Le bruit de la pompe empêcha qu'on ne pût l'entendre. Enfin ils arriverent au château, le 7 de Mars 1590. On

envoya, suivant l'usage, quelques soldats pour la visite. Le conducteur, par ses plaisanteries, vint à bout de les amuser jusqu'à la nuit. Alors il employa le vin au succès de sa ruse. La liqueur traîtresse eut bientôt opéré. Les soldats se retirèrent, sans songer à leur commission. Dans ce moment, les rebelles se montrent, &, par cette attaque imprévue, étonnent tellement les Royalistes, qu'ils prennent la fuite de toutes parts, & livrent au prince, qui paroît sur ces entrefaites, la ville & le château de Bréda. Les Espagnols essayèrent en vain d'y rentrer. Cet événement fut le terme de leurs progrès dans les Provinces-Unies, &, depuis ce tems, Maurice ne compta presque plus ses jours, que par des conquêtes & par des victoires.

2. En 1625, les Espagnols furent plus heureux. Ils se présentèrent devant Bréda, sous la conduite de Spinola; &, pendant près d'un an & demi, ils employèrent contre cette ville toutes les ressources de l'art militaire. Elle étoit défendue par un prince de la maison de Nassau, & par une garnison composée de François, d'Anglois, d'Allemands, de Hollandois & de Flamands, comparable à une armée. Maurice de Nassau entreprit en vain d'affamer les assiégés dans leurs lignes. Il les vit opérer, sans oser les forcer; & la place, qui n'avoit plus ni vivres, ni espérances, ni ressources, fut obligée de capituler. Mais, en 1637, elle se rendit au prince d'Orange, qui l'assiégeoit depuis deux mois, & rentra sous la domination des Hollandois, à qui elle appartient encore aujourd'hui.

BRÊME. (*siège de*) Le marquis de Léganès, général des troupes Espagnoles, se présenta devant Brême, en 1638, & forma le siège de cette ville. Montgaillard en étoit gouverneur. La garnison n'étoit que de six cents hommes; & son commandant se faisoit payer comme si elle eût été de dix-sept cents complets. Cette avarice sordide devint funeste à son auteur; car les défenseurs de Brême, se voyant trop foibles pour résister aux assiégeans, forcèrent Montgaillard d'ouvrir les portes de la place, le 27 de Mars; ce qui fit condamner cet officier à perdre la tête. Le maréchal de Créqui, l'un des plus grands capitaines de ce tems-là, & qui, toute sa vie, avoit fait la guerre en Italie, avoit été tué d'un coup de canon, le 17 de ce mois, en reconnoissant les retranchemens des Espagnols devant le fort de Brême.

BRENNEVILLE. (*bataille de*) L'an 1117, Louis le Gros, roi de France, & Henri I, roi d'Angleterre, qu'une haine invétérée animoit l'un contre l'autre, en vinrent aux mains dans la plaine de Brenneville. La discipline militaire étoit si négligée dans l'armée François, que l'avant-garde étoit à peine en bataille, quand le combat commença. Cependant l'intrépidité & la valeur des François suppléèrent d'abord à ce désordre. Dès le premier choc, ils enfoncerent les escadrons Anglois, & les renverserent sur l'infanterie; mais cette victoire trop prompte trahit les vainqueurs. Ils se débänderent pour courir au pillage. Henri saisit ce moment pour fondre sur eux, & les mettre en fuite. En vain

Louis fit les plus grands efforts pour retenir ses bataillons rompus , déconcertés. Ses prières, ses menaces ne furent point écoutées. On s'empressa de se soustraire au fer de l'ennemi triomphant. Peu s'en fallut qu'il ne fût pris lui-même. Un Anglois , ayant saisi la bride de son cheval , se mit à crier plusieurs fois : » Le roi est pris ! » ... Ne sçais-tu pas , lui dit » ce prince , en plaisantant , qu'au jeu des » échecs , on ne prend jamais le roi ? » En même tems , il lui décharge un si furieux coup d'épée , qu'il le renverse mort à ses pieds. Ensuite il se jeta dans une forêt , où , après avoir erré long-tems , une femme du pays le conduisit à Andely.

BRESLAW. (*bataille & prise de*) La guerre se faisoit vivement en Silésie , & le sang inondoit cette province infortunée. Le 22 de Novembre 1757 , l'armée des Autrichiens , commandée par le prince Charles de Lorraine , attaqua celle du roi de Prusse dans les plaines de Breslaw. Le combat fut long & opiniâtre ; mais enfin la victoire se déclara pour Marie-Thérèse ; & Charles entra dans la capitale de la Silésie , qui lui ouvrit ses portes.

BRESSE. (*siège de*) Pendant que Gaston de Foix , duc de Nemours , alloit secourir Boulogne , en 1512 , les Vénitiens s'empareroient , par surprise , de la ville de Bresse , place la plus considérable , après Milan , des conquêtes de Louis XII , en Italie , & bloquoient le château dans lequel la garnison Françoisise s'étoit retranchée. Il y a près de quarante lieues de Boulogne à Bresse. La saison

son étoit rude ; les chemins étoient difficiles : il falloit traverser des fleuves gonflés , des campagnes glacées , des plaines couvertes de neige. Gaston & ses guerriers bravent tous ces obstacles. A peine Boulogne est-elle en sûreté , qu'ils partent avec la rapidité d'un éclair. Rien ne les arrête , ni le froid , ni les montagnes , ni les frimats dont tous les chemins étoient couverts. Sur leur route , ils rencontrent Jean-Paul Baillon , ou Baglione , général de la république : ils l'attaquent , & remportent , en un quart d'heure , une victoire complète.

Encouragé par ce succès , le duc de Nemours hâte sa marche ; passe le Mincio ; bat quelques partis Vénitiens , qui couroient la campagne ; prend l'abbaye de Fridiano , où trois mille hommes s'étoient cantonnés. Les moines & les principaux officiers étoient à table. On fait les officiers prisonniers ; on mange la soupe des moines ; on enleve leurs provisions ; & , la nuit du 13 au 14 de Février , on arrive devant Bresse. Au point du jour , on envoie Roquelaure , gentilhomme Gascon , sommer la ville de se rendre. Elle étoit défendue par plus de dix-huit mille hommes , soldats , bourgeois , payfans ; & l'armée Françoisise ne montoit pas à plus de dix ou douze mille combattans. Fiers de leur nombre , les Bressans ne répondirent que par des railleries sanglantes à la sommation du général ennemi. Gaston , justement indigné , met ses troupes en bataille. Il place le brave Yves d'Alègre vis-à-vis la porte de S. Jean , la seule qui n'étoit point murée. L'intrépide Bayard , & le

courageux Molard , son ami , sont chargés de former les premières attaques. Le duc , à la tête de sa gendarmerie , qu'il avoit fait mettre à pied , l'armet en tête & la cuirasse sur le dos , se poste dans un espace entre le château & la ville. « Allons donc , mes amis , mes compagnons , s'écrie alors le général , allons montrer à ces marauds , *de par Dieu & S. Denis* , ce que nous savons faire. » A l'instant , le bruit des clairons , des tambours & des trompettes se fait entendre ; & les François s'élançant de toutes parts sur la place ennemie. Dès le premier choc , ils gagnent le pied de la muraille ; comblent le fossé , & se présentent aux brèches que le canon du château avoit faites. En cet endroit , il se livre un combat sanglant & opiniâtre. Personne ne veut céder la victoire : on se laissoit tuer dans son poste , plutôt que de reculer. Bayard , à la tête des siens , les animoit par ses paroles , & plus encore par ses exemples. Il portoit des coups terribles , & forçoit enfin les ennemis d'abandonner leur poste , lorsqu'il reçut un coup de pique dans le haut de la cuisse. Il fut si violent , qu'il se crut tué. « Capitaine , » dit-il à Molard , commandez les gens , la ville est gagnée ; mais je n'y entrerai pas : » je suis blessé à mort. » Les flots de sang sortoient de la plaie du valeureux chevalier : deux de ses hommes déchirèrent leurs chemises pour l'étancher , & l'emportèrent hors de la mêlée , le plus doucement qu'ils purent. La blessure de ce héros , que l'on croyoit déjà mort , inspira une nouvelle ardeur aux assaillans. « Allons , camarades , mes amis ,

» leur cria le duc de Nemours, allons venger la mort du plus accompli chevalier qui fut onc. Suivez-moi. » A ces mots, il saute le premier sur le retranchement ; le force ; enfonce l'ennemi ; le poursuit ; entre avec lui dans la ville ; le mene battant de rue en rue ; l'accable enfin, & triomphe.

Bresse fut livrée au pillage & à toutes les horreurs de la guerre, durant sept jours. Plus de vingt mille hommes devinrent les victimes du soldat furieux. Le butin fut immense, & monta, dit-on, à trois millions d'écus. Les François, qui, dans cette expédition, n'avoient perdu que cinquante soldats, se livrèrent aux plus affreux désordres. Ils violèrent les femmes & les filles ; ils pénétrèrent même jusques dans les couvens, & profanèrent avec une brutale impudence les vierges consacrées à Dieu.

Mais, si le soldat deshonorait la nation par ses coupables excès, Bayard la couvrait d'une éternelle gloire par sa générosité. Aussi-tôt qu'on fut maître de la ville, ce guerrier, la fleur & l'honneur de la chevalerie, fut transporté dans la maison la plus proche & la plus apparente. La dame du logis vint elle-même ouvrir la porte, & le conduisit dans un fort bel appartement. Là, fondant en larmes, elle se jette aux genoux du chevalier, & le conjure de lui sauver la vie, & de protéger l'honneur de deux grandes filles qu'elle avoit cachées au grenier, sous du foin. Bayard, attendri, la relève ; la rassure ; calme ses craintes ; & la prie de faire revenir son mari qui s'étoit réfugié dans un monastère. Le chevalier Sans-Peur & Sans-Réproche passa cinq semaines dans cette maison, après

lesquelles il se disposa à rejoindre l'armée. Le matin du jour fixé pour son départ, son hôtesse vint lui rendre visite, portant une boîte d'acier, pleine de ducats. Elle se jette aux pieds de Bayard; le chevalier la relève; &, l'ayant fait asseoir auprès de lui: « Mon-
» seigneur, lui dit-elle, la grace que Dieu
» me fit, à la prise de cette ville, de vous
» adresser en cette vôtre maison, ne me fut
» pas moindre, que d'avoir sauvé la vie à
» mon mari, la mienne & de mes deux
» filles, avec leur honneur, qu'elles doivent
» avoir plus cher. Et davantage, depuis que
» y arrivâtes, ne m'a été fait, ne au moindre
» de mes gens, une seule injure, mais toute
» courtoisie; & n'ont pris, vos gens, des
» biens qu'ils y ont trouvés, la valeur d'un
» quatrain, sans payer. Monseigneur, je suis
» assez avertie que mon mari, moi, mes en-
» fans & tous ceux de la maison, sommes
» vos prisonniers, pour en faire & disposer
» à votre bon plaisir, ensemble des biens
» qui sont céans. Mais, connoissant la no-
» blez de votre cœur, à qui nul autre ne
» pourroit atteindre, suis venue pour vous
» supplier très-humblement qu'il vous plaise
» avoir pitié de nous, en élargissant votre
» accoutumée libéralité. Voici un petit pré-
» sent que nous vous faisons: il vous plaira
» le prendre en gré. Alors prit la boîte que
» le serviteur tenoit, & l'ouvrit devant le bon
» chevalier, qui la vit pleine de beaux du-
» cats. Le gentil seigneur, qui oncques en sa
» vie ne fit cas d'argent, se prit à rire, &
» puis dit à la madame: Combien de ducats

» y a-t-il ? La pauvre femme eut peur qu'il
 » fût courroucé d'en voir si peu. Si, lui dit :
 » Monseigneur, il n'y a que deux mille cinq
 » cens ducats ; mais, si vous n'êtes content,
 » nous en trouverons plus largement. Lors
 » lui dit le bon chevalier : Par ma foi, ma-
 » dame, quand vous me donneriez cent mille
 » écus, vous ne m'auriez pas fait tant de bien,
 » que de la bonne chère que j'ai eue céans,
 » & de la bonne visitation que m'avez faite ;
 » vous assurant que, en quelque lieu que je
 » me trouve, aurez, tant que Dieu me don-
 » nera vie, un gentilhomme à vôtre com-
 » mandement. De vos ducats, je n'en veux
 » point, & vous remercie ; reprenez-les.
 » Toute ma vie ai toujours plus aimé les
 » gens que les écus ; & ne pensez aucunement
 » que ne m'envoise aussi content de vous,
 » que si cette ville étoit en votre disposition,
 » & me l'eussiez donnée. La bonne dame fut
 » bien étonnée de se voir esconduite. Si se
 » remit encore à genoux, mais guères ne lui
 » laissa le bon chevalier. Et, relevée qu'elle
 » fut, dit : Monseigneur, je me sentirois à
 » jamais la plus malheureuse femme du
 » monde, si vous n'emportiez si peu de pré-
 » sent que je vous fais, que n'est rien au prix
 » de la courtoisie que m'avez ci-devant faite,
 » & faites encore à présent par votre grande
 » bonté. Quand le bon chevalier la vit ainsi
 » ferme, & qu'elle faisoit le présent d'un si
 » hardi courage, lui dit : Bien doncques,
 » madame, je le prends pour l'amour de
 » vous ; mais allez-moi querir vos deux filles,
 » car je leur veux dire adieu. La pauvre :

» femme , qui cuidoit être en paradis , de
» quoi son présent avoit enfin été accepté ,
» alla querir ses filles , lesquelles étoient fort
» belles , & bien enseignées , & avoient
» donné beaucoup de passe-tems au bon
» chevalier, durant sa maladie, parce qu'elles
» sçavoient fort bien chanter , jouer du luth
» & de l'épinette , & fort bien besogner à
» l'aiguille. Si furent amenées devant le bon
» chevalier qui , cependant qu'elles s'accou-
» troient , avoit fait mettre les ducats en trois
» parties , ès deux à chacune mille ducats ,
» & à l'autre cinq cens. Elles arrivées , se
» vont jeter à ses genoux ; mais incontinent
» elles furent relevées. Puis la plus aînée
» des deux commença à dire : Monseigneur ,
» ces deux pauvres pucelles , à qui vous avez
» fait tant d'honneur que de les garder de
» toute injure , viennent prendre congé de
» vous ; en remerciant très-humblement vo-
» tre Seigneurie de la grace qu'elles ont re-
» çue , dont à jamais , pour n'avoir autre
» puissance , seront tenues à prier Dieu pour
» vous. Le bon chevalier, quasi larmoyant ,
» en voyant tant de douceur & d'humilité
» en ces deux belles filles , répondit : Mes-
» demoiselles , vous faites ce que je devrois
» faire ; c'est de vous remercier de la bonne
» compagnie que vous m'avez faite , dont
» je m'en sens fort tenu & obligé. Vous sça-
» vez que gens de guerre ne sont pas volon-
» tiers chargés de belles besognes pour pré-
» senter aux dames. De ma part , me déplaît
» bien fort que n'en suis garni , pour vous
» en faire présent , comme je suis tenu. Voici

» votre dame de mere qui m'a donné deux
» mille cinq cens ducats que voyez sur cette
» table : je vous en donne à chacune mille ,
» pour vous aider à marier ; & , pour ma
» récompense , vous prierez , s'il vous plaît ,
» Dieu pour moi : n'autre chose ne vous de-
» mande. Si leur mit les ducats en leurs ta-
» bliers , voulussent ou non ; puis s'adressa
» à son hôtesse , à laquelle il dit : Madame ,
» je prendrai ces cinq cens ducats à mon
» profit , pour les départir aux pauvres reli-
» gions des dames qui ont été pillées , &
» vous en donne la charge ; car mieux en-
» tendrez la nécessité que tout autre : & sur
» cela je prends congé de vous. Si leur tou-
» cha à toutes en la main , à la mode d'I-
» talie ; lesquelles se mirent à genoux , plo-
» rant si très-fort , qu'il sembloit qu'on les
» voulût mener à la mort. Si , dit la dame :
» Fleur de la Chevalerie , à qui nul ne se
» doit comparer , le benoît Sauveur & Ré-
» dempteur J. C. qui souffrit mort & passion
» pour tous les pécheurs , le vous veuille ré-
» munérer en ce monde ici & en l'autre !
» Le gentilhomme du logis , qui jà avoit
» entendu par sa femme la grande courtoisie
» de son hôte , vint en sa chambre , & , le
» genou en terre , le remercia cent mille
» fois , en lui offrant sa personne & tous ses
» biens , desquels il lui dit qu'il pouvoit dis-
» poser , comme siens , à ses plaisirs & vo-
» lonté ; dont le bon chevalier le remercia ,
» & le fit dîner avec lui . »

Que de grandeur , que de noblesse dans
cette action de Bayard ! Puissent nos guer-

riers imiter sans cesse un pareil exemple !

Après le dîner , au moment que le chevalier sortoit de son appartement pour monter à cheval , les deux demoiselles lui présentèrent deux bracelets de cheveux & de fil d'or & d'argent , qu'elles avoient travaillés pendant sa maladie , avec une bourse de satin cramoisi , très-bien ouvragée. « Grandement » les remercia le bon chevalier , & dit que » le présent venoit de si bonnes mains , qu'il » l'estimoit dix mille écus. Et , pour plus les » honorer , se fit mettre les bracelets aux » bras , & la bourse mit en sa manche , les » assurant que , tant qu'ils dureroient , il les » porteroit pour l'amour d'elles. » Les adieux & les larmes recommencerent encore. Mais enfin il fallut se séparer ; & le généreux Bayard s'achemina vers le camp des François.

BREST. (*siège de*) Du Guesclin , ce fameux connétable qui , par sa rare valeur , soutint la France pendant un règne orageux , se présenta devant la ville de Brest , en 1373. Cette place importante étoit défendue par une forte garnison , sous les ordres de Robert de Knolles. Elle fit une si vigoureuse résistance , qu'on désespéra de la prendre d'assaut. Il fallut en faire le blocus ; & , pour hâter l'effet de ce blocus , on attaqua plusieurs villes qui appartenoient au gouverneur de Brest , qui dès ce moment parut moins ardent à la défendre. Il capitula , & promit de la rendre dans quarante jours , s'il n'étoit pas secouru. Durant cet intervalle , Brest fut rafraîchie de vivres , d'hommes & de munitions. Le jour marqué arrive : la ville ne se

rend point ; mais le connétable , appelé d'un côté par où le danger étoit plus pressant , ne peut la punir de sa perfidie.

BRIËG. (*siège de*) Le roi de Prusse , ayant pris possession de Breslaw , capitale de toute la Silésie , s'avança vers Brieg , ville voisine , l'une des meilleures places de cette contrée , & l'investit avec ses troupes victorieuses. Son artillerie fit un feu si terrible , que cette ville , presque pulvérisée , ouvrit ses portes , le 4 d'Avril 1741 , après six jours d'attaque.

BRIGNAIS. (*bataille de*) Ces fameux Brigands , qui désolèrent la France par leurs rapines sous le règne du roi Jean II , & qui sont plus connus dans notre Histoire sous le nom de *Compagnies* , s'emparèrent , en 1361 , du château de Brignais , situé sur la petite rivière du même nom , à trois lieues du Rhône , dans le Lyonnais. A cette nouvelle , Jacques de Bourbon rassembla ses troupes , & vint leur présenter la bataille. Les Compagnies s'étoient avantageusement retranchées sur une montagne voisine de leur fort ; & , pour tromper l'ennemi , elles avoient placé sur le revers de la montagne leurs bataillons les mieux ordonnés. Cette ruse , qui cachoit leurs forces , réussit au gré de leurs desirs. Les espions annoncèrent au général François que les Brigands formoient tout au plus un corps de cinq à six mille hommes fort mal armés. Sur cet avis téméraire , Jacques de Bourbon les attaque , & veut forcer leurs retranchemens. Tout-à-coup les ennemis se montrent ; fondent sur les François ; les environnent ; les accablent ; les taillent en pièces , & , en un

moment, remportent une victoire complète. Jacques de Bourbon mourut de ses blessures, avec une foule de seigneurs & d'officiers de distinction.

BRINDES. (*siège de*) Pompée s'étoit retiré dans Brindes, pour songer aux moyens de rétablir sa fortune ébranlée de toutes parts. Son heureux rival vint l'assiéger dans cette ville. On s'attendoit à une longue résistance; mais Pompée, n'osant se défendre contre César, prit honteusement la fuite, & chercha dans l'Égypte un asyle funeste, après avoir livré quelques légers combats. Cette lâche retraite, inconcevable dans un homme réputé le plus grand capitaine de son siècle, fit triompher le parti de César, & porta le dernier coup à la liberté Romaine. 49 ans avant J. C.

BRISSAC. (*sièges du vieux*) 1. L'an 1638, le duc de Weimar, l'un des généraux François, eut ordre du cardinal de Richelieu d'aller faire le siège de la ville de Brissac, regardée alors comme le boulevard de l'Allemagne. Le duc part, accompagné du vicomte de Turenne; se rend maître de tous les châteaux voisins de la place; bat l'armée impériale, commandée par les généraux Gœutz & Pavelli, & investit Brissac, malgré les efforts du duc de Lorraine, qui se présente devant l'armée Française, & est aussi vaincu. A peine eut-on formé les lignes, qu'on vit reparoître Gœutz & le général Lamboi avec de nouvelles troupes. Le 24 d'Octobre, ils attaquèrent les retranchemens François; emportèrent deux redoutes; & déjà tout plioit devant

eux, lorsque le comte de Guébriant & le vicomte de Turenne, avertis du danger, survinrent, & les dissipèrent en un instant. On poussa les travaux & les attaques avec une nouvelle vigueur. La garnison souffroit une extrême disette ; & la famine devint si grande, que des mères égorgerent leurs enfans pour les dévorer. Cependant la ville ne vouloit point se rendre. Tous les dehors étoient emportés. Un seul fort, nommé le *Ravelin de Rainach*, tenoit encore. Il rendoit les assiégés maîtres du principal bras du Rhin, & leur laissoit toujours l'espérance d'être secourus. Turenne, quoique consumé par la fièvre, fut chargé d'attaquer ce fort. Le vicomte se mit à la tête de quatre cens braves ; fit rompre la palissade à coups de haches, & s'empara du poste. Alors le gouverneur de la ville capitula, & se rendit, le 17 de Décembre ; & , le 19 du même mois, le duc de Weïmar prit possession de sa conquête au nom du roi Louis XIII.

2. Brissac fut rendue à l'Empire ; & , en 1703, le duc de Bourgogne essaya de la remettre sous la domination des François. Ce prince avoit quarante mille hommes choisis, dix mille pionniers, une artillerie nombreuse, & trois mille chariots chargés de poudre, de bombes, & de toutes les munitions nécessaires. Le maréchal de Tallard commandoit sous lui ; & le maréchal de Vauban dirigeoit les travaux du siège. On ouvrit la tranchée. Le Duc conduisit lui-même les travailleurs, & les encouragea par ses promesses. Quand on eut achevé les lignes, on battit

la place avec cent vingt pièces de canon , & quarante mortiers. Tant de foudres intimiderent Brissac, qui capitula , le 6 de Septembre , après treize jours de résistance.

3. L'année suivante , les Impériaux , ne pouvant rentrer dans cette ville les armes à la main , eurent recours à la ruse. Le gouverneur de Fribourg remplit de soldats d'élite , d'armes , de grenades , de fusées , de mèches , un grand nombre de chariots qu'il couvrit de foin , & les fit marcher vers Brissac. Déjà trois de ces chariots étoient entrés dans la place , lorsqu'un Irlandois , nommé *Bierne* , s'apperçut que les charretiers n'avoient pas trop l'air payfan. Soupçonnant quelque artifice , il leur demanda qui ils étoient ? d'où ils venoient ? Et , comme ils ne répondoient pas , il leva sa canne , & en frappa rudement un de la bande. Les charretiers saisirent leurs fusils , & lui tirèrent plusieurs coups sans le blesser. Aussi-tôt la porte fut fermée , & la garnison prit les armes. Le gouverneur de Fribourg , qui suivoit ses chariots avec deux mille hommes , voyant le malheureux succès de son stratagème , rentra promptement dans sa ville.

BRITESTE. (*siège de*) Le duc de Vendôme , en 1622 , vint former le siège de Briteste , en Guienne , avec sept mille hommes de pied , & cinq cens maîtres. La place étoit foible , petite , & commandée de toutes parts. Cependant cinq cens hommes que le capitaine Malauze y avoit jettés , & qui furent rafraîchis deux fois , se défendirent avec tant de courage pendant un mois , sous les ordres d'un brave officier nommé *Faucon* , que le

Duc fut obligé de se retirer, le 18 de Septembre, après avoir tiré deux mille coups de canon, donné cinq assauts, & perdu quinze cens soldats

BRUTIIUM. (*actions dans le*) La victoire remportée sur les Romains, près du Mont-Vésuve, fut pour Spartacus, chef des esclaves révoltés, comme le prélude d'une longue suite de glorieux succès. Un jour, ce général fut surpris dans un défilé par le Préteur Varinius. On le croyoit perdu sans ressources; mais son industrie toujours féconde le tira de ce mauvais pas. Pour amuser & tromper les Romains, il fit dresser devant la porte de son camp un grand nombre de pieux qui soutenoient des corps morts armés de toutes pièces. On les prit de loin pour des gardes avancées & des sentinelles; & les Romains, persuadés que l'ennemi restoit dans son camp, se disposoient à l'attaquer le lendemain matin. Mais, à la faveur de la nuit, Spartacus s'étoit retiré, & n'avoit laissé dans ses retranchemens que le vain simulacre de son armée. Sorti de ce péril, il reprit toute sa supériorité; battit Varinius en plusieurs rencontres, & s'empara même de ses faisceaux que, depuis ce moment, il fit porter devant lui, comme les magistrats de Rome. Une autre fois, il défit encore trois généraux Romains, qui l'avoient attaqué avec de nombreuses armées. Enfin, voyant que son bonheur constant avoit rassemblé sous ses drapeaux plus de cent vingt mille hommes, il osa former le hardi dessein d'assiéger Rome même. Le péril de la capitale jeta l'effroi dans tous les cœurs. Crassus fut revêtu du com-

mandement des troupes ; & , sans perdre de tems , il se présenta devant l'ennemi ; le força de se retirer dans le Brutium , où il l'enferma par des lignes tirées d'une mer à l'autre. Spartacus eut encore l'adresse de les forcer ; ce qui frappa tellement Crassus , qu'il ne revint de sa terreur que par un avantage considérable qu'il remporta , presque dans le même instant. Bientôt après , il livra un second combat ; & la fortune couronna ses armes par une victoire complète. Trente-cinq mille esclaves restèrent sur la place. On recouvra cinq aigles Romaines , vingt-six drapeaux , & cinq faisceaux avec les haches , tristes monumens des défaites précédentes. Après une perte si considérable , Spartacus crut devoir s'éloigner. Crassus détacha , pour le poursuivre dans sa retraite , un de ses Lieutenans & son Questeur. Ils furent battus ; & ce succès causa la perte des vainqueurs ; car les esclaves en devinrent si fiers , qu'ils obligèrent leur général de retourner contre les Romains. Spartacus , forcé de combattre malgré lui , vouloit vaincre ou mourir. Il témoigna sa résolution par une action remarquable ; & , pour exhorter ses soldats à l'imiter , il se contenta de tuer son cheval à la tête de son armée : « Je n'en manquerai » point , dit-il , si je suis vainqueur. Si je suis » vaincu , je n'en ai plus besoin. » Jamais il ne montra tant de courage que dans cette célèbre journée. Cherchant à joindre Crassus , il croyoit le trouver dans chaque soldat qu'il immoloit à sa vengeance. Il tua de sa main deux Centurions , & ne cessa de faire des prodiges de valeur , jusqu'à ce qu'enfin il tomba

percé de coups au milieu des Romains qu'il avoit massacrés. La mort de ce héros, digne d'une meilleure fortune, dissipa son armée, & mit fin à une guerre qui duroit depuis trois ans. 71 avant J. C.

BRUXELLES. (*bombardement & prise de*) 1. Tandis que Louis XIV perdoit Namur, en 1695, ce monarque fit bombarder Bruxelles; vengeance inutile & terrible, qu'il prenoit sur le roi d'Espagne, de ses villes bombardées par les Anglois. Le maréchal de Villeroy se présenta devant la capitale du Brabant, le 13 d'Août; &, dès le soir même jusqu'au 15 à midi, les bombes & les boulets rouges ne cessèrent d'embraser la ville. Plus de trois mille maisons furent réduites en poussière. La plûpart des monasteres & des édifices publics furent renversés. Heureusement Bruxelles trouva dans son opulence les moyens de réparer le dommage. Elle fut rebâtie presque toute entière, & dut à ses malheurs les embellissemens qui en font aujourd'hui l'une des plus jolies villes de l'Europe.

2. Le 28 de Janvier 1746, le maréchal de Saxe fit tout-à-coup marcher son armée sur quatre colonnes, par quatre chemins différens, & vint investir Bruxelles. Le comte de Caunitz, alors premier ministre, & commandant à la place du prince Charles, gouverneur-général des Pays-bas, s'étoit renfermé dans la ville, dont le comte de Lanoy, lieutenant général, étoit le gouverneur particulier. Le général Van-der-Duin, à la tête de de dix-huit bataillons & de sept escadrons Hollandois, le feld-maréchal Los-Rios, deux

princes de Ligne, l'un général d'infanterie, & l'autre de cavalerie, le général Chanclos, cinq lieutenans-généraux Autrichiens, avec une foule de noblesse, cent cinquante dragons, & autant de hussards, se trouvoient dans la place assiégée, où la reine de Hongrie comptoit en effet plus d'officiers que de soldats. Le 7 de Février, le maréchal fit ouvrir la tranchée; &, malgré les rigueurs de l'hiver, les travaux furent poussés avec tant d'ardeur, que la ville fut obligée de capituler, le 20. La garnison, qui étoit de neuf mille hommes, sortit, le 23, & se rendit prisonnière avec tous les officiers généraux. On laissa la liberté au comte de Caunitz, & au ministre Hollandois, qu'on renvoya avec leurs effets & leur suite. On renvoya de même au prince Charles les domestiques & les équipages qu'il avoit laissés dans Bruxelles. On fit déposer dans les magasins toutes les armes des soldats, pour être rendues, lorsqu'ils pourroient être échangés. Le 25, le maréchal de Saxe prit possession de la ville; &, le 4 de Mai, Louis XV y fit son entrée triomphante. Tous les magistrats vinrent en corps au-devant du monarque, & le haranguerent à la porte de la ville, dont le comte de Lowendhal, nouvellement établi gouverneur, lui présenta les clefs. Bruxelles fut rendue à la paix de 1748.

BUDE. (*sièges de*) 1. Après la célèbre bataille de Mohacz, en 1525, la victoire conduisit Soliman II devant les murs de Bude, alors capitale de la Hongrie. Cette ville n'osa résister. Elle ouvrit ses portes au vainqueur; &

& la plus grande partie du royaume se soumit, à son exemple.

2. Deux ans après, les Allemands entreurent dans Bude l'épée à la main, & en chassèrent les infidèles ; mais ils ne jouirent pas long-tems de cette conquête. En 1529, Soliman vint les assiéger, & foudroya la place avec tant de furie ; donna des assauts si terribles , que la garnison, malgré toute sa bravoure, fut obligée de battre la chamade. On lui permit de sortir avec ses armes & ses bagages. Les Chrétiens, en passant au travers des Janissaires, furent insultés par ces infidèles, qui leur reprochoient d'un ton outrageant leur peu de courage. Un soldat Allemand, justement irrité, se tourna vers l'un d'eux ; & le regardant d'un œil furieux : « Qu'as-tu à me » reprocher, lui dit-il ? Je ne commande pas ; » j'obéis. » En même tems il lui plonge son épée dans le cœur. Les autres Janissaires & toute l'armée Ottomane se jettent aussitôt sur la garnison, & la taillent en pièces.

L'année suivante, Ferdinand, frere de l'empereur Charles-Quint, essaya de reconquérir Bude, & l'attaqua pendant deux mois. Ses efforts furent inutiles. Une armée Turque l'obligea de se retirer.

3. Le 14 de Juillet 1684, Charles VI, duc de Lorraine, général de l'empereur Léopold, se présenta devant Bude, & en forma le siège. La garnison Musulmane montoit à plus de dix-huit mille hommes, & avoit pour commandant le célèbre Kara-Méhémet Bassa, l'un des plus braves capitaines qui fussent alors au service de la sublime Porte. A peine Charles fut-il

arrivé auprès du vieux Bude, village à un quart de lieue de la forteresse, qu'il fit ouvrir la tranchée, & dresser ses batteries, dont le jeu fut terrible. Les assiégés firent une grande sortie par quatre endroits différens, & poussèrent d'abord les Impériaux jusqu'à un moulin à poudre, assez éloigné. Alors les Allemands se rallierent, & les Turcs furent obligés de rentrer dans la ville. Le lendemain, on foudroie la ville basse : le canon y fait deux larges brèches. On y donne l'assaut. Les infidèles y mettent le feu, & se retirent dans la haute ville. On les attaque dans ce nouveau poste; &, lorsqu'on étoit près de les forcer, le Duc apprend qu'un corps de douze mille Turcs, commandé par le Séraskier, campoit à demi-lieue de Bude. Le prince laisse son infanterie à la garde des lignes, & vole aux Ottomans avec sa cavalerie. Il arrive : il les attaque. Le combat est opiniâtre : la victoire est long-tems disputée. Le prince Eugene, qui faisoit ses premières armes, se distingue dans cette bataille, & déclare par son coup d'essai ce qu'il devoit être un jour. Enfin l'aigle de l'Empire triomphe du croissant. L'armée victorieuse revient au siège, & le presse avec plus de vigueur. La résistance est aussi courageuse que l'attaque. Les Impériaux donnent un assaut général. Kara-Méhémet est tué sur la brèche; mais les assaillans sont repoussés. Cette disgrâce, jointe aux maladies qui, depuis long-tems, moissonnoient les troupes, force le duc de Lorraine à lever le siège, après quatre mois d'inutiles efforts. Il avoit perdu trente mille

ommés dans cette malheureuse expédition. Charles eut un meilleur succès, en 1686. Il parut de nouveau devant Bude, & le 18 de Juin, l'investit d'un côté, pendant que l'Electeur de Baviere, ayant traversé le Danube, la bloquoit de l'autre. Le 24, on ouvrit l'attaque par trois differens endroits. On mit en ruine une tour de laquelle sortoit un feu continuel, & l'on y donna l'assaut. Les Impériaux sont repoussés. Ils reviennent à la charge, & la tour est emportée. Cependant Grand-Visir approchoit à la tête de son armée. Trois fois il essaya de secourir la place; trois fois il fut vaincu & obligé d'être le témoin inutile des heureux efforts des Chrétiens. Les travaux furent poussés avec tant de rapidité, qu'on se vit bientôt en état de livrer l'assaut général. La ville fut prise, saccagée, le Bacha Apté, qui y commandoit, tué à la brèche. Le soldat furieux se baigna dans le sang, viola les femmes & les filles, massacra les enfans dans le sein de leurs meres. La voix des généraux, trop foible pour se faire entendre dans un si grand désordre, ne put arrêter ces sanglantes exécutions. L'Electeur de Baviere & le duc de Lorraine ne purent sauver que deux mille de ces malheureuses victimes de la guerre.

BUFFAROLA. (*combat de*) En 1636, les armées de France & d'Espagne se rencontrèrent, le 23 de Juin, sur les bords du Tesci, près de Buffarola. On en vint aux mains. On se battit durant quatorze heures. Enfin les François triompherent. Deux mille ennemis restèrent sur la place, & trois cens furent

faits prisonniers. Cette petite victoire fut le seul exploit mémorable de cette campagne.

BULL. (*prise de*) Pendant qu'en Europe la France & l'Angleterre se dispofoient à mefurer leurs forces, la guerre fe faifoit vivement en Amérique, entre les colonies de ces deux nations. Le 27 de Mars 1756, les François attaquèrent le fort de Bull, l'une des plus fortes places des Anglois dans le Canada, & dans laquelle ils avoient fait de grands magazins de munitions de toute efpece pour les fiéges de Niagara & de Frontenac, qu'ils projettoient. La fortereffe fut emportée après quelques heures de réfiftance; & la garnifon fe rendit à difcrétion.

BUREN. (*prise de*) Gilles de Barlemont, feigneur d'Hierges, capitaine, & fort attaché au fervice de Philippe II, roi d'Espagne, eut ordre de Réquesens, gouverneur des Pays-bas, de faire le fiége de Buren, ville foible, & fortifiée uniquement par un large foffé. Cette bicoque appartenoit au prince d'Orange. Le général Efpagnol s'étant préfenté tout-à-coup avec fix mille hommes d'infanterie Efpagnole, Allemande & Wallone, & quatre cens hommes de cavalerie, tous guerriers choifis & formés depuis long-tems à la difcipline militaire, menaça les habitans du traitement le plus rigoureux, s'ils ne fe rendoient fur l'heure. On ne lui répondit que par des railleries fanglantes. Mais les affiégés démentirent bientôt cette fierté préfumptueufe. Hierges, ayant battu la place avec fureur, jettâ un pont fur le foffé. Ses troupes montent à l'affaut. La garnifon effrayée jette fes armes, prend la

fuite, & se réfugie dans le château. La résistance n'y est pas plus vigoureuse. On fait mine de les attaquer. Aussi-tôt ils demandent à capituler ; mais ils n'obtiennent que la vie, & sortent, couverts de honte, sans armes & sans drapeaux. Le château fut saccagé ; & la ville eut ensuite un aussi triste sort, l'an 1575.

BURGAON. (*bataille du Mont-*) La défaite des Maures près de Manerna ne fit qu'irriter leur courage. Toute la nation prit les armes ; & les Romains, à peine rentrés dans Carthage, furent obligés de retourner à l'ennemi, sous la conduite du général Salomon. Ils s'arrêtèrent au pied du Mont-Burgaon sur lequel les Barbares étoient campés. Le mont est inaccessible vers l'orient ; mais vers l'occident il s'abaisse en pente douce, & présente un accès facile. A droite & à gauche s'élèvent deux rochers escarpés, qui ne sont séparés de la montagne que par un passage étroit, mais très-profond. Les Maures faisoient bonne contenance dans ce poste avantageux. Salomon résolut de les attaquer. Mais, pour s'assurer la victoire, il fit prendre à Théodore, capitaine des gardes de nuit, mille soldats dispos & agiles ; lui commanda de grimper avec eux, pendant les ténèbres, au sommet de la montagne, par le côté qui paroissoit impraticable ; d'y attendre le jour, & alors d'accabler les ennemis à coups de traits. Cet ordre fut exécuté sans que les Maures en eussent aucun soupçon ; enforte qu'au lever de l'aurore, se voyant enfermés entre deux troupes ennemies, sans pouvoir ni monter ni descendre, ils prirent l'épou-

vante, & se disperserent en tumulte au travers de la montagne, partie à pied, partie à cheval. Aveuglés par la terreur, ils se percoient mutuellement de leurs armes, & précipitoient en foule, hommes & chevaux dans cette gorge étroite & profonde, qui le séparoit du rocher voisin. Enfin, les cadavres, amoncelés les uns sur les autres, ayant comblé le passage, servirent de pont à ceux qui suivoient, pour gagner le rocher où les Romains ne se hazarderent pas à les pour suivre. Dans cette horrible confusion, il périt cinquante mille Maures, sans qu'il eût coûté une goutte de sang aux vainqueurs. On prit toutes les femmes, & une si grande multitude d'enfans, que les soldats Romains donnoient un jeune Maure pour un mouton.

L'an 536.

BURNAMBURGH, (bataille de) Les Danois s'étoient ligués avec les Gallois & les Ecoissois, pour abbatre la puissance formidable d'Adelstan, roi d'Angleterre. Ce prince en fut informé; &, voulant prévenir la jonction des ennemis, il marcha d'abord contre les Gallois; les surprit; les tailla en pièces, & les contraignit de rester en repos. Ses troupes, encouragées par la victoire, soupiroient après de nouveaux triomphes. Il les mène contre les Ecoissois qu'il rencontra près de Burnamburgh. La bataille s'engage. On combat, de part & d'autre, avec cette haine implacable qu'inspire une éternelle rivalité. Constantin, chef des Ecoissois, anime ses soldats par l'espérance des richesses qu'ils leur procurera la victoire. Adelstan rappell

à ses guerriers le souvenir de leur ancienne gloire & des derniers combats. Enfin, après mille prodiges de valeur, Constantin blessé, expirant sur un tas de morts, abandonne aux Anglois les lauriers qu'il espéroit cueillir. Six rois Irlandois & Gallois ont le même sort que celui d'Ecosse. Douze officiers généraux restent aussi sur le champ de bataille. Un grand nombre de soldats sont pris : un plus grand nombre est tué ; & , de cette multitude qui devoit envahir l'Angleterre, ceux qui sçavent mieux fuir que combattre échappent seuls au fer du vainqueur. Jamais la fortune des Anglois n'avoit été si brillante ; jamais ils n'avoient triomphé avec tant d'avantage. *L'an 938 de J. C.*

BYBLOS. (*siège de*) Inarus, prince des Lybiens, ayant été proclamé Roi d'Egypte, & se voyant soutenu des Athéniens, se révolta contre Artaxerxès-Longue-main. Le roi de Perse fit marcher contre les rebelles une armée de trois cens mille hommes, sous la conduite de Mégabise. Inarus fut vaincu, & se retira dans Byblos, ville située dans l'isle de Prosopitis, laquelle est formée par deux bras du Nil, tous deux navigables. Le siège dura un an & demi. Les Perses, voyant qu'ils n'avançoient rien par la méthode ordinaire, saignerent par divers canaux un des bras du fleuve, dans lequel les Athéniens avoient mis leur flotte. Ils ouvrirent par-là un passage à toute leur armée. Inarus se rendit à composition. Mais les six mille Athéniens, qu'il avoit avec lui, s'étant mis en devoir de vendre chèrement leur vie, les

Perfes n'osèrent les attaquer. On leur offrit une paix honorable, avec la permission de sortir de l'Égypte. Ils livrerent Byblos, & retournerent en Grèce. 454 ans avant J. C.

BYZANCE. (*sièges de*) 1. Le rappel d'Alcibiade sembloit avoir ramené la fortune sous les étendards d'Athènes. Ce grand général, après avoir triomphé des Péloponnésiens, près de Cyzique, soumit la plus grande partie des villes qui s'étoient révoltées contre sa patrie, & vint mettre le siège devant Byzance. Cette place importante arrêta la rapidité de ses conquêtes. Il désespéra de la prendre de force; &, après bien des tentatives inutiles, il eut recours à la ruse. Il fit courir le bruit que les Athéniens le demandoient; embarqua son armée, & mit à la voile. Mais il revint pendant la nuit; fit prendre terre à la plus grande partie de ses soldats; & lui-même, avec le reste, partit, dès la pointe du jour, pour aller recommencer le siège par mer. Les Byzantins effrayés accourent en armes sur le rivage, pour écarter la flotte. Alcibiade les amuse, pendant que les troupes débarquées, s'approchant des murailles par des chemins détournés, prennent la ville, avant que les habitans s'en aperçoivent. *L'an 408 avant J. C.*

2. Durant le siège de Périnthe par Philippe, pere d'Alexandre le Grand, Byzance étoit d'une grande ressource pour les assiégés. Le roi de Macédoine, pour leur ôter cet appui, alla en personne attaquer la ville protectrice, laissant la moitié de son armée devant Périnthe. Il avoit déjà réduit la place

à la dernière extrémité, lorsque le célèbre Phocion, envoyé par les Athéniens, vint la délivrer, 341 ans avant J. C. Les Périnthiens & les Byzantins, pour témoigner leur vive reconnoissance au peuple d'Athènes, lui décernerent une couronne d'or.

3. L'empereur Sévere, irrité contre les Byzantins, vint les assiéger dans leur patrie. Ils se défendirent avec la plus extrême opiniâtreté. Dion rapporte une adresse qu'ils employèrent avec succès pour enlever des vaisseaux ennemis jusques dans leur rade. Ils envoyoient des plongeurs qui, sous les eaux, alloient couper le cable de l'ancre, & qui enfonçoient dans le corps du bâtiment un clou attaché à une corde dont l'autre bout étoit dans le vaisseau qu'ils montoient. Le mouvement de celui-ci faisoit démarer l'autre qui obéissoit & sembloit marcher seul, sans le secours ni des rames ni des vents. Toutes leurs ruses ne purent les préserver de la famine. Ce fléau devint si terrible, qu'ils se virent contraints d'ouvrir leurs portes aux Romains. Les vainqueurs usèrent de leurs droits dans toute leur étendue. La ville fut pillée; & la plûpart des citoyens furent égorgés, l'an du Sauveur 196.





[C A D]

CADÉSIE. (*bataille de*) Pendant que les remparts de Syrie tomboient sous les efforts des Musulmans, une autre partie de leurs forces portoit le fer & le feu sur les bords de l'Euphrate & du Tigre. A peine Omar fut-il placé sur le thrône des Califes, qu'il fit partir pour l'Irac, province de la Perse, une armée de trente mille hommes, sous le commandement de Saëd-Ebn-Abi-Vakkas, un des héros de cet âge d'or de l'Islamisme. Les Perses, de leur côté, réveillèrent leur ancien courage. Ils firent de efforts inouïs pour arrêter ce torrent, déjà grossi par tant de ravages; & l'on peut dire que les Sarasins ne demeurèrent maîtres de ce pays, que lorsqu'il ne resta presque plus d'habitans pour le défendre. La première bataille, aussi fameuse chez les Arabes, que celle d'Arbelles chez les Grecs, se livra l'an 636, près de Cadésie, ville de l'Irac, l'occident de l'ancienne Babylone, dont elle étoit éloignée de vingt-cinq lieues. Rostam le meilleur général d'Isdégerd, roi de Perse étoit à la tête de six-vingt mille hommes. On se battit, durant trois jours, avec un acharnement horrible. Sept mille cinq cent Musulmans y périrent; mais enfin la victoire se déclara pour eux; & Isdégerd, qui attendoit dans Modin, ou Madain, sa capitale le succès du combat, s'enfuit dans le Khora-san, à l'extrémité de ses Etats.

CAEN. (*sièges de*) 1. Edouard III s'avancoit vers la ville de Caën, où Raoul, comte d'Eu, connétable de France, & Jean de Melun, comte de Tancarville, avoient été envoyés par Philippe VI, « avec gen-
» darmes à foison. » Dès qu'on apperçut l'armée du roi d'Angleterre, les bourgeois sortirent pour présenter la bataille. Mais à peine eut-on commencé le combat, qu'ils prirent la fuite; & les Anglois entrèrent sans obstacles dans la ville. Les deux généraux se rendirent prisonniers à un nommé *Thomas d'Hollande*, qui les vendit au monarque vainqueur pour la somme de vingt mille nobles.
» La plupart des bourgeois néanmoins, montés dessus leurs loges & maisons, tuerent, ce jour-là, plus de cinq cens Anglois, à coup de pierres & cailloux, de quoi le roi conçut une si grande fâcherie, que, sans messire Geoffroi d'Harcourt, il eût cruellement brûlé toute la ville. » Elle fut livrée au pillage, pendant trois jours, l'an 1346.

2. Caën fut assiégé par le fameux comte de Dunois, en 1450. Le duc de Sommerfet s'y étoit renfermé avec les plus braves capitaines de sa nation, & quatre mille hommes de bonnes troupes. Il se défendit, pendant quelque tems, avec courage; mais enfin, voyant la ville près d'être emportée d'assaut, il capitula, & sortit avec tous les honneurs de la guerre.

CAHORS. (*prise de*) Henri IV, n'étant encore que roi de Navarre, résolut de surprendre la ville de Cahors, en 1580. Cette place, capitale du Querci, étoit forte par sa

situation ; avoit une garnison nombreuse ; & son gouverneur, appelé *Vérius* , étoit l'un des plus braves capitaines de son siècle. Le monarque , à la faveur d'un furieux orage , s'approcha des murailles , pendant la nuit. Il se servit du pétard , invention encore nouvelle , ignorée jusqu'alors en France. Il força , par ce moyen , la porte du pont-neuf , & tailla en pièces la garnison qu'on y avoit placée. Ensuite , par un second pétard , il fit sauter la porte de la ville , sans que les habitans s'en apperçussent , à cause du bruit effroyable du tonnerre. *Vérius* fit la plus courageuse défense : il disputa le terrain pied à pied. Il fallut cinq jours d'efforts pour le chasser entièrement de la place. Cependant le roi de Navarre en vint à bout , après avoir attaqué lui-même à la tête de ses gardes & emporté la dernière & la plus forte barricade.

CALAGURRIS. (*bataille de*) Les Celtibériens livrerent un combat aux Romains , près de cette ville , en-deçà de l'Ebre. *Manlius Acidinus* , général de la république dans ces cantons , les reçut avec tant de courage , qu'il leur tua plus de douze mille hommes ; fit plus de deux mille prisonniers , & se rendit maître de leur camp. Si l'ardeur du victorieux n'avoit été arrêtée par l'arrivée de son successeur , les Celtibériens , qui occupoient les armes Romaines , depuis tant d'années , auroient été entièrement domptés. Cette mutation de généraux étoit un inconvénient attaché à la forme du gouvernement Romain , mais compensé d'ailleurs par de grands avantages. 186 ans avant J. C.

CALAIS. (*sièges de*) 1. Après la fameuse bataille de Créci, Edouard, pour profiter de sa victoire, marcha vers Calais qu'il investit au mois de Septembre 1346. Calais étoit l'une des plus fortes villes qu'eût alors la France : c'étoit la clef du royaume. La bonté de son port y attiroit un commerce toujours florissant. Ses fortifications étoient à l'épreuve ; son peuple immense étoit guerrier ; sa garnison nombreuse étoit redoutable ; enfin le célèbre Jean de Vienne, son gouverneur, valoit seul une armée entière. Tant de difficultés, tant d'obstacles, qui paroissent insurmontables, ne furent point capables d'effrayer le monarque animé de plus en plus par ses triomphes. Au lieu de presser la ville par des attaques vives & meurtrières, il se contenta de la bloquer exactement par mer & par terre. Son camp, qu'il avoit placé entre la ville, la rivière de Maye & le pont, devint une espèce de ville, aussi régulièrement fortifiée que celle qu'il assiégeoit. Les soldats se bâtirent des cabanes pour passer l'hiver. Ils creuserent des retranchemens ; ils éleverent, de distance en distance, des redoutes, des fossés & des tours qui les mettoient à couvert de toute insulte. Cependant on faisoit sortir de Calais toutes les bouches inutiles au nombre de dix-sept cens. Ces malheureux proscrits vinrent au camp des Anglois. Edouard les reçut généreusement ; leur fit donner à dîner, & deux sterlings à chacun. Cette cruelle précaution ne put sauver les assiégés des horreurs de la disette. La place, environnée d'ennemis, depuis plus de

neuf mois, avoit vu disparoître toutes les provisions : bientôt la misère devint extrême. On se vit contraint de manger les animaux les plus immondes. Des chiens, des chats, des souris même étoient des mets délicieux ; & , quand on eut épuisé ces vils alimens , on se vit réduit à l'indigence la plus affreuse , la plus désespérante. Néanmoins le courage des citoyens se soutenoit toujours au milieu de tant de maux. L'amour de la patrie triomphoit de la nature. Ils aimoient mieux mourir que de reconnoître un autre souverain que Philippe. Ce prince n'oublioit rien pour les délivrer. Après plusieurs tentatives infructueuses, il rassembla une armée de soixante mille hommes , à la tête de laquelle il vint se présenter à Edouard. Bientôt il reconnut l'inutilité de ce nouvel effort : il envoya offrir la bataille. Le roi d'Angleterre répondit froidement aux députés : « Je suis ici pour pren- » dre Calais , & non pour me battre. Si » votre maître veut combattre, c'est à lui » de voir comment il s'y prendra pour m'y » contraindre. » En disant ces mots, il fit examiner aux députés toutes les fortifications de son camp, & les renvoya vers le monarque. Philippe, si cruellement bravé, frémissait de honte & de colere. Mais, vaincu par la nécessité, cette maîtresse impérieuse, il se retira, désespéré d'abandonner de si braves guerriers & des sujets si fidèles, à la discrétion d'un ennemi vainqueur, & qu'une longue résistance avoit rendu implacable. La retraite du roi mit le comble à la douleur des généreux citoyens de Calais. Ils ne songe-

sent plus qu'à se rendre. A leur priere, Jean de Vienne monta aux crénaux des murailles, & fit signe qu'il vouloit parler. Edouard envoya Gautier de Mauni & le sire de Basset pour conférer avec lui. « Chiers seigneurs, » leur dit le gouverneur, vous êtes moult » vaillans chevaliers en fait d'armes, & sçavez que le roi de France, que nous tenons » à seigneur, nous a céans envoyés, & commandé que nous gardassions cette ville & » châtel, si que blâme n'en eussions, & lui » nul dommage : nous en avons fait notre » pouvoir. Or est notre secours failli, & nous » si estraints, que nous n'avons de quoi vivre. » Si nous conviendra tous mourir, ou enrager de famine, si le gentil roi, votre » seigneur, n'a merci de nous, laquelle chose » lui veuillez prier en pitié, & qu'il nous » veuille laisser aller tout ainsi que nous » sommes. »

» Jean, répondit Gautier, nous sçavons » une partie de l'intention de monseigneur le » roi ; car il nous l'a dit : sçachez que ce n'est » mie son entente que vous en puissiez aller » ainsi ; mais son intention est que vous vous » metiez tous à sa pure volonté, ou pour » rançonner ceux qu'il lui plaira, ou pour » faire mourir. »

De Vienne redoubla ses prieres & ses instances auprès de Mauni, pour l'engager à fléchir le courroux du monarque. L'ame généreuse du chevalier Anglois fut pénétrée de douleur. Il promit : il se flata de réussir. Tous les généraux se réunirent à lui pour calmer l'inflexible Edouard ; & ce prince,

cédant enfin à leurs vives supplications, leur dit : « Seigneurs, je ne veux mie être tout » seul contre vous tous. Sire Gautier, vous » direz au capitaine de Calais, que la plus » grande grace qu'il pourra trouver en moi, » c'est qu'ils se partent de la ville six des plus » notables bourgeois, les chefs tous nus, » & tous déchauffés, les harts au col, & les » clefs de la ville & du châtel en leurs mains ; » & de ceux je ferai à ma volonté, & le » remanent, je prendrai à merci. »

Mauni se hâta de porter ces ordres du vainqueur ; & Jean de Vienne le pria d'assister à la déclaration qu'il en alloit faire au peuple. Tous les habitans, assemblés sur la place, attendoient la réponse d'Edouard, avec cette inquiétude cruelle que donnent la crainte de la mort, & l'espérance de la vie. Dès que l'arrêt eut été publié, un morne silence annonça l'anéantissement de tous les cœurs. On se regardoit, en frissonnant : on cherchoit avec effroi ces six victimes du salut public ; on désespéroit de les rencontrer. Enfin des cris lugubres entre-coupés de sanglots, de gémissemens & de pleurs, interrompirent tout-à-coup ce vaste silence. Mauni, témoin d'un spectacle si touchant, ne put retenir ses larmes, & confondit ses soupirs avec ceux de ces citoyens désolés. Cependant le moment fatal approchoit : il falloit se décider. Au milieu de ce peuple vaincu par la douleur, abbatu, consterné, un héros, dont le nom doit vivre éternellement dans la mémoire des hommes, l'honneur de sa patrie, la gloire de la France, Eustache

Eustache de Saint-Pierre se présente, & suspend par ses paroles le désespoir de ses concitoyens. « Seigneurs, grands & petits, s'écrie le zélé patriote, grand méchef seroit de laisser mourir un tel peuple qui cy est, par famine ou autrement, quand on y peut trouver aucun moyen ; & seroit grande grace devant Notre-Seigneur, qui de tel méchef le pourroit garder. J'ai en droit moi si grande espérance d'avoir pardon envers Notre-Seigneur, si je meurs pour ce peuplé sauver, que je veux être le premier. » A peine eut-il cessé de parler, qu'il reçut le prix le plus pur de la reconnaissance de ses concitoyens. « Chacun l'alloit adorer de pitié. » Ils se prosternerent à ses pieds, en les arrosant de leurs larmes. Quel empire la vertu n'exerce-t-elle pas sur les cœurs ! Jean d'Aire, imitant le courage héroïque de son cousin, voulut partager l'honneur de mourir pour la patrie, & vint se ranger à ses côtés. Jacques & Pierre Wisant, freres, & parens de ces généreux martyrs, brûlant du même zèle, se dévouerent avec eux. Enfin deux autres citoyens, dont l'Histoire n'a pas conservé les noms, ces noms sacrés qu'on auroit dû graver en caracteres ineffaçables, acheverent le nombre des six victimes. Le gouverneur, qui, courbé sous le poids des années & des maladies, pouvoit à peine se soutenir, monta à cheval & les conduisit jusqu'à la porte de la ville. Là, il les remit entre les mains de Mauni, en le priant d'intercéder pour eux auprès de son roi. Ils parurent devant Edouard, & lui pré-

senterent humblement les clefs de Calais. Leur magnanimité inspira de l'admiration & de la pitié aux seigneurs Anglois, qui environnoient le roi. Ce prince resta seul inflexible. Il jetta sur eux un regard sévère, & commanda qu'on les conduisît au supplice. En vain le prince de Galles se jeta plusieurs fois à ses pieds, & s'efforça de le fléchir : il fut inexorable. « Soit fait venir le coupe-tête, répéta-t-il d'un ton terrible. » Ces illustres infortunés alloient perdre la vie. Edouard alloit flétrir ses lauriers par une indigne vengeance, si la reine son épouse, héroïne généreuse, n'eût fait un dernier effort pour calmer son aveugle colere. Elle embrassa ses genoux, & le conjura, les larmes aux yeux, de ne pas souiller sa victoire. Le monarque baissa les yeux. « Ah ! madame, » s'écria-t-il, après un moment de silence, « je aimasse mieux que vous fussiez autre part que cy. Vous me priez si acortes, que je ne puis vous éconduire : si les vous donne à votre plaisir. » Aussi-tôt la magnanime princesse les emmena dans son appartement ; leur fit apporter à dîner ; les fit habiller, & les renvoya, sous une escorte sûre, après leur avoir fait donner à chacun six pièces d'or, pour leurs besoins. Le lendemain, Edouard entra triomphant dans Calais, dont il chassa tous les habitans, & qu'il peupla d'Anglois.

2. En 1436, le duc de Bourgogne, comte de Flandres, forma le siège de Calais, avec une armée de cinquante mille hommes. Mais ses troupes, composées de milices Flaman-

des, s'étant débandées, il fut obligé de renoncer honteusement à son entreprise.

3. Le fameux duc de Guise fut plus heureux, en 1558. Ce grand capitaine, s'étant approché de Calais, fit prendre à ses soldats une quantité de claies poissées, dont ils se servirent pour passer le marais qui environne la ville. Ensuite il fit une fausse attaque à la Porte de l'Eau. Les Anglois y coururent en foule, & s'épuisèrent pour s'y retrancher. Quand ils eurent achevé leurs fortifications, le duc foudroya le château dont les murailles étoient vieilles, & qu'on avoit négligées, à cause d'un fossé large & profond où la mer entroit durant le flux. Le canon ayant fait une grande brèche, le général François attendit la basse marée, & ordonna l'assaut. Les soldats avoient de l'eau jusqu'à la ceinture. Cependant la brèche fut emportée malgré les efforts des assiégés; & le drapeau de la France fut arboré dans le château. Milord Wentworth, appelé autrement *Dumfort*, gouverneur de la ville, se trouvant hors d'état de résister, capitula. Le vainqueur trouva dans la place une grande quantité de canons, d'armes, de munitions de guerre & de bouche. C'est ainsi que le duc de Guise prit en huit jours une ville qui avoit coûté un an de siège au victorieux Edouard III. Les Anglois, qui l'avoient possédée paisiblement, pendant plus de deux siècles, furent obligés de l'abandonner pour jamais. Cette perte fut si sensible à la reine Marie, qu'elle en tomba dangereusement malade. Comme on vouloit la consoler dans ses douleurs : « Hélas ! dit-elle,

» vous ignorez la cause de ma maladie & de
» mes chagrins. Calais occupe si fort mon
» cœur, que, si vous en faites la dissection
» après ma mort, vous n'y trouverez que
» cette ville. »

CALCINATO. (*bataille de*) Le duc de Vendôme parut, le 19 d'Avril 1706, à la vue des Impériaux retranchés, au nombre de quinze mille hommes, entre Monte-Chiaro & Calcinato, sur la Chiésa, avant qu'ils eussent aucune nouvelle de son approche. On vit dans l'attaque du prince François combien a d'avantage une armée qui essuie une décharge générale, & qui marche ensuite contre l'ennemi pour l'attaquer à grands coups de bayonnettes & de fusils tirés à brûle-pourpoint. Le comte de Reventlau, qui commandoit l'armée impériale, avoit ordonné à son infanterie de laisser approcher celle des François à vingt pas, espérant la détruire par le feu de toute sa mousqueterie. « Ces trou-
» pes, dit le maréchal de Saxe, exécuterent
» ponctuellement l'ordre qu'elles avoient
» reçu. Les François monterent, par des en-
» droits assez rudes, la côte qui les séparoit
» des Impériaux, & se rangerent sur le pla-
» teau vis-à-vis des ennemis. Ils avoient or-
» dre de ne point tirer du tout. Comme
» M. de Vendôme jugea à propos de ne
» point faire attaquer, qu'on n'eût pris une
» cassine qui étoit sur la droite, les troupes
» restèrent un long espace de tems à se re-
» garder de très-près. Enfin elles reçurent
» l'ordre d'attaquer. Les Impériaux les lais-
» sèrent approcher à vingt ou vingt-cinq pas;

» présenterent les armes ; tirèrent bien de
» sang froid, & avec toutes les précautions
» que l'on peut prendre. Mais ils furent rom-
» pus avant que la fumée fût dissipée. Il y
» eut beaucoup d'Impériaux tués à grands
» coups de fusils & de bayonnettes ; en un
» mot, le désordre fut général. » Trois mille
hommes restèrent sur le champ de bataille :
un pareil nombre tomba entre les mains du
vainqueur, avec mille chevaux, six pièces de
canon, presque tout le bagage, & la victoire
ne coûta pas huit cens soldats.

CALLINIQUE. (*bataille de*) L'an 531,
Cabade, voulant enfin obliger la victoire à
se ranger sous ses drapeaux, nomma pour
général Azaréthès, guerrier vaillant & ha-
bile, & lui donna quinze mille hommes,
les meilleurs soldats de la Perse. Azaréthès
passa l'Euphrate, & remonta, le long de ce
fleuve, vers la Commagène. Bélisaire, à cette
nouvelle, se hâta de le joindre, pour épier
ses démarches, & choisir le tems de le com-
battre. Bientôt les deux armées se trouverent
près de Callinique, & camperent dans les
plaines de cette ville. Les Romains, officiers
& soldats, demandoient le combat avec des
cris séditieux. Bélisaire, qui avoit pour prin-
cipe de ne jamais risquer une bataille, quand
il pouvoit réussir sans tirer l'épée, voulut ap-
paîser cette ardeur inconsidérée. Il commen-
çoit à leur exposer les raisons de sa conduite,
lorsqu'il fut interrompu par des clameurs in-
solentes. Les plus emportés, confondus dans
la foule, faisoient éclater leurs murmures,
& le taxoient de lâcheté. Le prudent géné-

ral, voyant qu'il étoit impossible de résister à cette fougue impétueuse, & voulant du moins sauver l'honneur du commandement : » Camarades, leur dit-il, je suis satisfait de » votre zèle ; je voulois l'éprouver par mes » refus : je vais contenter vos desirs ; com- » battez avec autant d'ardeur que vous de- » mandez la bataille. » Il range son infanterie sur le bord de l'Euphrate. Il poste à l'aîle droite Aréthas & ses Sarasins. Il se place au centre, à la tête de sa cavalerie. Azaréthès de son côté anime ses gens par la nécessité de vaincre ou de mourir. Il poste les Perses à l'aîle droite, les Sarasins à l'aîle gauche, & fait sonner la charge. Les deux tiers du jour se passerent en escarmouches très-vives, sans que la victoire se fût déclarée. Enfin on se mêla ; & le combat devint terrible. Les plus braves des Perses, s'étant réunis pour former un escadron, fondirent sur l'aîle droite, composée de Sarasins, & la mirent en fuite. Ils enfoncerent de même les Isaures & les Lycaoniens, payfans, pour la plupart, nouvellement tirés de la charrue, & qui n'avoient jamais vu l'ennemi. Toujours précédés par la victoire, ils envelopperent la cavalerie Romaine, & la prirent à dos. Elle fit peu de résistance. Huit cens des plus vaillans soutinrent seuls l'effort de l'ennemi : Bélisaire leur donnoit l'exemple. Enfin ce général fut obligé de céder. Il se retira dans le gros de l'infanterie qui n'avoit pas encore été entamée. Il mit pied à terre, & commanda aux autres cavaliers d'en faire autant. Il ne fut pas possible aux Perses de rompre

ce bataillon , quoique peu nombreux. Serrés corps contre corps , hérissés de piques , couverts de leurs boucliers , les Romains monstroient de toutes parts un front redoutable , & portoient plus de coups qu'ils n'en recevoient. En vain les cavaliers Perses s'abandonnerent sur eux à plusieurs reprises : ils furent autant de fois forcés de tourner bride. Les chevaux , épouvantés du bruit des boucliers que les Romains frappaient de leurs épées , se cabroient & renversoient leurs cavaliers. On poursuivit même les Perses l'espace de deux mille pas. Le combat auroit encore duré bien du tems , si la nuit n'eût séparé les guerriers acharnés les uns contre les autres. La perte fut à-peu-près la même de part & d'autre.

CALORE. (*journée du*) Tibérius Gracchus s'étoit approché de Bénévent , avec son armée composée d'esclaves à qui la république avoit fait promettre la liberté pour récompense de leurs services. Hannon , lieutenant ou collègue subalterne d'Annibal , vint camper sur les bords du Calore , rivière voisine , & fit le dégât dans la campagne. Gracchus résolut de lui présenter la bataille ; & , après avoir promis à ses soldats cette liberté , doux objet de leurs desirs depuis plus de deux ans , il les mena à l'ennemi. Le combat fut opiniâtre. Pendant quelques heures , la victoire balança entre les deux partis. Mais enfin les Romains firent de si grands efforts , que les Carthaginois prirent la fuite. Leurs troupes étoient nombreuses avant le combat : à peine en resta-t-il deux mille qui s'échap-

perent avec leur commandant. Le prix des vainqueurs fut la liberté. Pour la mériter, ils apportèrent chacun à leur général la tête d'un ennemi qu'ils avoient tué. 215 ans avant l'ère chrétienne.

CAMBRAI. (*sièges de*) 1. L'an 535, Clodion, roi des François, après s'être rendu maître de Tournai, marcha vers Cambrai; s'en empara du premier assaut, & fit passer au fil de l'épée tout ce qu'il y trouva de troupes Romaines. La conquête de tout le pays voisin, jusqu'à la Somme, fut la suite de cet exploit.

2. En 1337, le fameux Edouard III, roi d'Angleterre, forma le siège de Cambrai, avec une armée de quarante mille hommes d'armes, sans compter l'infanterie. Malgré cette multitude & la vigueur des attaques, la place fut défendue avec tant de courage par Le Galois de la Beaume, qui en étoit gouverneur, & Thibaut de Marneil, seigneur de Roye, que le monarque fut obligé de se retirer, après deux mois d'inutiles efforts.

3. Dom Pedre de Guzman, comte de Fuentes, général des Espagnols, attaqua la ville de Cambrai, en 1595; &, secondé par le sieur de Rosne, que Henri IV n'avoit pas voulu confirmer dans la dignité de Maréchal de France, & qui s'étoit vendu aux ennemis de ce grand monarque, il se rendit maître de la citadelle.

4. Le cardinal Mazarin avoit mis sur pied une puissante armée qu'il fit marcher vers Cambrai, en 1649, sous les ordres du comte d'Harcourt. La place étoit grande & mal for-

tifiée ; & l'on croit généralement que le comte l'auroit prise , si les Espagnols n'y eussent pas jetté du secours par un endroit où les lignes n'étoient pas encore achevées. Son Éminence , qui s'étoit rendue au camp pour animer les soldats , fit lever le siège , avec d'autant moins de honte , que la tranchée n'étoit pas encore ouverte.

5. En 1677 , le maréchal de Luxembourg eut ordre de bloquer Cambrai. Le roi Louis XIV le suivit bientôt devant cette place , dont il fit ouvrir la tranchée , le 28 de Mars. Le gouverneur , dom Pédro de Zavala , parla de se rendre , le 4 d'Avril , & conclut une trêve de vingt-quatre heures. Durant cet intervalle , il se renferma avec quatre mille hommes dans la citadelle , l'une des plus fortes des Pays-bas , & résolut de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Mais ce généreux désespoir ne dura pas longtemps. Il capitula , le 17 ; & le monarque prit possession de la ville & de la citadelle de Cambrai , le jour suivant.

CAMERS. (*prise de*) Les peuples nouvellement vaincus par les Romains ne pouvoient supporter le joug d'une puissance qu'ils avoient vu naître. Les Camérins , peuple de l'Ombrie , déjà subjugués par Romulus , crurent pouvoir se révolter impunément , pendant que la peste désoloit Rome. Mais ils furent bien surpris , lorsqu'ils virent , pour la seconde fois , ce prince devant les murs de leur patrie. Il fallut céder à la fortune de Rome. Après quelques efforts , Camers fut emportée , & livrée au pillage. Romulus en-

tra triomphant dans sa capitale, pour la seconde fois. 738 *avant J. C.*

CAMPO-SANTO. (*bataille de*) Le comte de Gages, général des armées d'Espagne en Italie, s'étant mis en mouvement au milieu des rigueurs de l'hiver, passa le Panaro, le 5 de Février 1743 ; s'empara de Buondéno, où les Autrichiens avoient déposé leurs provisions ; & , trois jours après, attaqua le comte de Thaur, général de la Reine, dans la plaine de Campo-Santo. Le combat fut sanglant & opiniâtre, & la victoire resta indécise. S'il y eut de l'avantage, il fut du côté des Espagnols qui enleverent huit étendards & un drapeau. Cependant le comte de Gages ayant, faute de subsistances, repassé le Panaro, le lendemain de l'action, les Autrichiens regarderent sa retraite comme un aveu de leur victoire.

CAMULODUNUM. (*prise de*) Dion assure que l'empereur Claude, regardé, avec raison, comme un illustre imbécille, fit le siège de Camulodunum, ville de la Grande-Bretagne, après avoir remporté une grande victoire sur les Barbares. La prise de cette place ne l'arrêta pas long-tems, puisqu'il s'en retourna dans sa capitale, seize jours après sa descente dans l'isle. Cependant cette campagne le flata tellement, qu'il se fit proclamer plusieurs fois *Imperator*, ou Général vainqueur, & prit le surnom de *Britannique* : C'étoit-là pourtant un successeur du grand César ! Quel changement ! 43^e *année depuis J. C.*

CANDAHAR. (*siège de*) Les Aghuans ou Afghans du Candahar, s'étant soulevés contre

la Perse , en 1737 , sous la conduite de Hussein , fils de Myrweis , Thamas-Kouli-Khan marcha contre eux ; les attaqua ; les défit ; les poursuivit jusqu'aux portes de la ville de Candahar , dont il forma le siège. Cette place soutint courageusement ses assauts , & ne se rendit qu'après un an de la plus vigoureuse résistance.

CANDIE. (*siège de*) Depuis long-tems l'Empire Ottoman menaçoit d'engloutir l'isle & la ville de Candie. Enfin l'orage éclata en 1667 ; & , le 22 de Mai , le Grand-Visir entra dans l'isle , avec une formidable armée , & fit investir la place. Les Vénitiens n'avoient rien oublié pour la rendre imprenable ; & , pendant deux ans & quatre mois , ils firent les plus grands efforts pour repousser le joug d'un ennemi terrible. Le marquis de Saint-André-Montbrun , qui commandoit leurs troupes & les volontaires François , soutenoit leur valeur par ses discours & par ses exemples. Cependant ils ne pouvoient plus résister ; & ils songeoient à se rendre , lorsque , le 25 de Juin 1669 , les ducs de Beaufort & de Navailles parurent à la tête de près de sept mille François , & attaquèrent les tranchées des infidèles. Les Turcs furent repoussés par-tout ; & déjà on les avoit chassés de deux redoutes , lorsqu'un magasin que l'on avoit pris , & dans lequel on avoit trouvé plus de cent trente quintaux de poudre , sauta tout-à-coup , & fit périr un grand nombre d'officiers & de soldats. Tous les autres prirent aussi-tôt la fuite , sans qu'il fût possible de les ramener au combat. Le duc de Navailles &

d'autres gentilshommes se firent un passage ; l'épée à la main , au travers des Turcs , & se retirèrent heureusement dans Candie. Quelque tems après , le duc , voyant l'impossibilité de sauver cette ville , se rembarqua pour conserver ce qui lui restoit de troupes , & ne laissa que trois cens François sous les ordres de M. de Choiseul. Enfin , le 16 de Septembre , les Vénitiens capitulerent ; & les Turcs prirent possession d'une conquête qui leur coûtoit plus de cent mille hommes. Tous les habitans sortirent ; & la garnison emporta cent vingt-cinq gros canons , cent quarante médiocres , & huit mortiers.

CANNES. (*bataille de*) Rome commençoit à se relever de ses défaites ; & la sage temporisation du grand Fabius lui avoit appris à ne plus craindre & même à vaincre Annibal. Un choix indigne d'elle ruina bientôt ses flatteuses espérances , & la mit à deux doigts de sa perte. Elle éleva au consulat C. Terentius Varron , homme sans expérience dans la guerre , & d'une naissance si basse , que son pere étoit boucher ; & lui-même avoit exercé long-tems les ministères les plus vils de cette profession. Ce qui lui avoit gagné l'estime des Plébéïens , étoit une sorte d'éloquence vive , impétueuse , dont il avoit fait usage pour soutenir les Tribuns & les intérêts de la vile populace : d'ailleurs , & c'est toujours un grand mérite parmi les nations même les plus philosophes , il étoit très-riche. On lui donna pour collègue L. Emilius ; personnage moins illustre encore par sa grande naissance , que par sa prudence consommée. Il avoit dessein

de suivre le plan de Fabius; mais le moyen de le faire avec un collègue aussi présomptueux que Varron ! Ce Consul avoit osé promettre, en sortant de Rome, que, dès le premier jour qu'il verroit l'ennemi, il donneroit le combat, & termineroit la guerre. Il tint parole, pour le malheur de la patrie. A peine les deux armées furent-elles en présence, près de Cannes, petite ville de la Pouille, que le téméraire Varron attaqua l'ennemi, & remporta un avantage assez considérable. Il triomphoit; il méprisoit les sages avis de son collègue : enfin il porta sa confiance aveugle, jusqu'à vouloir engager une action générale & décisive dans un terrain aussi défavorable à ses troupes, qu'il étoit favorable à la cavalerie nombreuse d'Annibal. Il y avoit dans l'armée des Romains quatre-vingt mille hommes de pied, & un peu plus de six mille chevaux; &, dans celle des Carthaginois, quarante mille fantassins, tous instruits par une longue expérience, & dix mille cavaliers. Annibal, qui sçavoit profiter de tout, s'étoit posté de manière que le vent Vulture, qui se leve à une certaine heure, devoit souffler directement contre le visage des Romains, & les couvrir de poussière, durant le combat. On en vint bientôt aux mains. On se battit long-tems de part & d'autre, avec un avantage égal. Les bataillons étoient rompus & enfoncés tour-à-tour : cependant la cavalerie Numide avoit plus constamment la supériorité. Mais, quand le vent se fut levé, les Romains, aveuglés par le soleil & par la poussière, ne sçavoient plus

où porter leurs coups, ni comment repousser les efforts de l'ennemi. Il fallut succomber au fer, au vent, au soleil. Toutes les légions plierent ; furent rompues & taillées en pièces ; & les Carthaginois furieux ne cessèrent le carnage, que quand Annibal leur eut crié : » Arrête, soldat ! épargne le vaincu. » Le Consul Emilius perdit la vie dans ce funeste combat. Varron se retira avec soixante & dix cavaliers. Quarante mille Romains restèrent sur la place. On fit dix mille prisonniers ; & Annibal envoya à Carthage deux boisseaux de bagues d'or, pour faire connoître le nombre incroyable de chevaliers Romains tués à cette bataille. *An'de R. 536 ; avant J. C. 216.*

CANONSE. (*bataille de*) Marcellus, à qui l'on avoit prorogé le commandement des troupes en Italie, marcha contre Annibal, & le joignit près de Canonse. Le général Carthaginois excitoit les habitans de cette ville à la révolte ; mais, à l'approche des Romains, il se retira dans les plaines. Marcellus l'y suivit. Les deux armées s'escarmouchèrent long-tems : enfin l'on en vint à une action. La victoire fut incertaine, & l'avantage égal. Le lendemain, dès la pointe du jour, le général Romain présenta fièrement la bataille. Annibal accepta le défi. Il exhorta ses soldats à bien faire, en leur rappelant les célèbres victoires de Trasimène & de Cannes : ensuite il donna le signal. Les Carthaginois, animés par les paroles de leur chef, fondent avec effort sur les Romains, qui d'abord soutiennent leur choc avec vigueur. Mais, comme les ennemis les pressoient avec un acharnement

infatigable ; épuisés , après deux grandes heures de combat , ils plierent. L'aîle droite prit la fuite , & le reste de l'armée regagna promptement le camp. A peine Marcellus y fut-il rentré avec ses soldats , qu'il les assemble ; & , les yeux enflammés de colere , il leur fait de vives réprimandes , & leur montre toute la honte dont ils viennent de se couvrir par cette lâche désertion. Le discours de ce grand général piqua la fierté des légions : elles le prièrent toutes ensemble de les mener , dès le lendemain , à l'ennemi , pour rétablir leur réputation ; & Marcellus le leur promit sans peine. Au commencement du jour , il les mit sous les armes , & plaça sur les deux aîles de la premiere ligne les troupes qui avoient mal combattu , la veille. Annibal se présenta avec sa fierté ordinaire ; & , après avoir bien disposé ses troupes , il fit avancer ses éléphans contre les premieres lignes des Romains. Ils y causerent d'abord quelque désordre ; mais bientôt , accablés d'une grêle de traits , ces animaux furieux se jettent dans les bataillons Carthaginois ; les rompent ; écrasent ceux qui veulent les arrêter , & répandent par-tout le trouble & la confusion. Les ennemis , vivement attaqués par les Romains , n'entendent plus la voix d'Annibal : ils ne reconnoissent plus leurs enseignes ; ils ne voient que l'ennemi qui veut leur donner la mort. Un grand nombre se dispersent çà & là ; & la plûpart veulent rentrer dans le camp. Pour surcroît de malheur , deux éléphans étoient tombés morts au milieu de la porte même. Les soldats , ne trouvant plus d'entrée , étoient

obligés de se jeter dans le fossé, & de sauter par-dessus la palissade pour se sauver. Les Romains en firent un grand carnage ; mais cette victoire leur coûta bien du sang. *Avant J. C. 209.*

CAPHYES. (*bataille de*) L'an 221 avant J. C. les Etoliens entrèrent ; à main armée, dans la Péloponnèse, & ravagerent les terres des Messéniens. Aratus, si connu par ses vertus guerrières & politiques, étoit alors à la tête des troupes des Achéens. Irrité de l'insolence des ennemis, il se mit en campagne, & les atteignit près de Caphyes. Mais ce grand général y fut battu, & prit la fuite, après avoir perdu une grande partie de son armée. Cet échec ralentit beaucoup son courage ; & , tout le reste de sa vie, il se conduisit plutôt en sage citoyen, qu'en habile guerrier. C'est ainsi qu'une seule disgrâce détruit quelquefois la réputation & la gloire des plus grands hommes. Le malheur est souvent le tombeau de l'héroïsme.

CAPOUE. (*sièges de*) 1. Après la célèbre bataille de Cannes, les Campaniens, croyant désormais Rome perdue, s'étoient livrés à Annibal ; & , ajoutant la cruauté à la perfidie, ils égorgèrent inhumainement tous les Romains qui se trouverent dans leur ville. Quand les affaires de la république eurent repris leur première prospérité, Rome songea à venger d'une manière éclatante la rébellion de l'ingrate Capoue. Les légions se présentèrent devant cette ville, & l'attaquèrent avec une vivacité, ou, pour mieux dire, avec un acharnement qui a peu d'exemples. Les assiégés,

assiégés, soutenus d'une bonne garnison Carthaginoise, faisoient des prodiges de valeur, & rendoient souvent inutiles les plus grands efforts des assiégeans. Annibal, de son côté, vint plusieurs fois au secours de ses Alliés; donna plusieurs combats pour faire lever le siège; &, voyant que toutes ses tentatives étoient vaines, il marcha brusquement vers Rome pour faire diversion. Ce général ne réussit pas mieux: enfin il désespéra de sauver Capouë. Cette ville, ainsi abandonnée à elle-même, ne tint pas long-tems. Après que ceux de ses sénateurs qui avoient eu le plus de part à la révolte, & qui, par cette raison, n'attendoient aucun quartier, se furent donné la mort, d'une manière tout-à-fait tragique, la place se rendit à discrétion. Le succès de ce siège rendit pleinement aux Romains la supériorité sur les Carthaginois. On vit alors combien la puissance de Rome étoit formidable, quand elle entreprenoit de punir des Alliés infidèles, & combien peu il falloit compter sur Annibal pour la défense de ceux qu'il avoit reçus sous sa protection. *An de Rome 541, & 211 avant J. C.*

2. L'an 547 de J. C. Jean, neveu de Vitalien, & lieutenant de Bélisaire, voulant s'emparer de Capouë, entra dans cette ville, au même moment que quatre cens cavaliers Goths y entroient par une autre porte. Ils n'avoient eu aucune nouvelle de leur approche respective, & furent très-étonnés de se rencontrer au milieu de la place. Il se livra un combat sanglant, où les Goths furent taillés en pièces.

S. & B. *Tome I.*

Aa

3. Les François se présentèrent devant Capouë, en 1501. Cette ville étoit défendue par Fabrice Colonne, excellent officier, & par une garnison nombreuse. Elle résista long-tems avec valeur ; & peut-être que les efforts des guerriers de Louis XII auroient échoué devant cette place, si la bourgeoisie n'eût forcé le gouverneur de se rendre. Pendant qu'on régloit la capitulation, des soldats François, ayant remarqué que les remparts étoient dégarnis de troupes, sortirent des tranchées, & donnerent l'assaut. Capouë fut emportée, pillée, saccagée ; & la garnison se rendit prisonnière.

CAPPADOCE. (*bataille en*) Après la mort d'Alexandre le Grand, tous ses généraux partagèrent entr'eux son vaste Empire, & chacun s'empara des différentes provinces sous le titre de Gouvernement. Eumène, l'un des plus grands capitaines de son siècle, eut pour sa part la Cappadoce & la Paphlagonie, qu'Antigone, gouverneur d'une partie de l'Asie, voulut lui enlever, de concert avec Antipater, régent de Macédoine. Ce dernier détacha Cratère & Néoptolème, avec une grande partie de ses troupes, pour attaquer la Cappadoce. La réputation de Cratère étoit grande ; & , depuis la mort du roi, les Macédoniens souhaitoient de l'avoir pour chef. Néoptolème l'avoit flatté que , dès qu'il se montreroit, tous les soldats d'Alexandre se rangeroient sous ses drapeaux. Eumène lui-même, quoique fort aimé des troupes, le craignoit extrêmement. Pour éviter ce malheur qui auroit entraîné sa ruine, il fit garder

tous les passages, afin d'ôter à ses soldats la connoissance du général qui venoit les attaquer, & fit courir le bruit que c'étoit Néoptolème qui vouloit encore se faire battre. Dans l'ordonnance de la bataille, il n'opposa à Cratère aucun Macédonien, & défendit, sous de grandes peines, de recevoir de la part des ennemis aucun hérault, pour quelque raison que ce pût être. Le premier choc fut très-rude. Les lances volèrent bientôt en éclats; & l'on en vint aux épées. Cratère combattit en digne compagnon d'Alexandre; immola un grand nombre d'ennemis, & renversa plusieurs fois tout ce qui osa lui faire tête. Enfin, blessé par un Thrace, il tomba de son cheval. Toute la cavalerie d'Eumène passa sur lui, sans le reconnoître: ce ne fut qu'à la fin qu'on scut qui il étoit, lorsqu'il rendoit les derniers sours. A l'autre aîle, Néoptolème & Eumène, qui se haïssoient personnellement, s'étant reconnus, coururent l'un contre l'autre, l'épée à la main & jettant de grands cris. Leurs chevaux se heurtent de front, comme deux vaisseaux qui se choquent. Les deux rivaux abandonnent la bride; se saisissent au corps, & tâchent de s'arracher leur casque & leur armure. Cependant leurs chevaux se dérobent de dessous eux. Ils tombent tous deux à terre; & comme des athlètes acharnés l'un contre l'autre, ils se battent long-tems avec fureur. Néoptolème se relève le premier; & Eumène, profitant de ce moment, lui coupe le jarret, & se trouve incontinent sur ses pieds. Néoptolème ne perd point courage.

Il se met sur un genou, & défend, dans cette posture, sa liberté & sa vie. Enfin Eumène lui porte un grand coup d'épée à la gorge, & le renverse dans la poussière. Il se jette sur son ennemi, pour enlever sa dépouille; &, sans prendre garde à la main de son rival, qui étoit encore armée, il n'écoute que son ressentiment. Neoptolème respiroit encore. La vue de son ennemi vainqueur ranima ses forces mourantes; &, par un dernier effort, il lui porta un coup qui le blessa légèrement, & mourut satisfait. Après cette victoire, Eumène, quoiqu'affoibli par ses blessures, remonta à cheval, & acheva la défaite des ennemis. Il pleura sincèrement Cratère qui avoit été son intime ami, & lui fit de magnifiques funérailles. *L'an 321 avant J. C.*

CAPSA (*prise de*) Marius, qui, de la naissance la plus obscure, venoit, par son mérite guerrier, d'être élevé au consulat, partit pour la Numidie, & se mit à la tête de l'armée que commandoit le célèbre Métellus. A peine le nouveau général eut-il joint l'ennemi, qu'il le battit par-tout, & l'obligea de se réfugier dans les déserts. Après ces premiers succès, il voulut mettre le comble à sa gloire, par la prise de Capsa, place importante, également fortifiée par la nature & par l'art, défendue par un peuple nombreux, & munie de provisions de toute espèce. L'horreur des lieux où elle étoit située en rendoit la conquête très-difficile. De tous côtés, elle étoit environnée de déserts infestés de serpens venimeux, qui sembloient en ren-

dre l'accès impraticable. Marius crut que cette raison, si capable d'intimider les plus grands courages, seroit précisément ce qui ôteroit aux habitans toute prévoyance, en leur ôtant toute crainte. Après plusieurs jours d'une marche pénible & secrète, il arrive, sur le soir, dans un lieu tout coupé de vallons & de petites hauteurs, & qui n'étoit éloigné que d'une demi-lieue de la ville. A la pointe du jour, plusieurs Numides, qui ne soupçonnoient aucun danger, sortent de la ville, & se répandent dans la campagne. Les Romains, cachés derriere les collines, fondent sur eux; les saisissent, & courent vers Capsa, pour s'emparer des portes. Les habitans, étonnés de cette attaque subite, se rendirent aussi-tôt. La ville fut brûlée. Tous les Numides, en état de porter les armes, furent passés au fil de l'épée : on vendit le reste; & le général abandonna tout le butin à ses troupes. 107 ans avant J. C.

CARS. (*bataille de*) Le héros de l'Asie, Thamas-Kouli-Khan, ayant réuni à la Perse tous les pays qui en avoient été démembrés depuis la dernière révolution, s'étoit fait déclarer Roi, au mois de Mars 1736, & avoit pris le nom de *Schah-Nadir*, qui signifie le Roi victorieux. Le 17 de Juin de la même année, il justifia ce titre superbe par un nouveau triomphe. Il rencontra les Ottomans à quelque distance de la ville de Cars en Georgie; leur livra bataille; les défit, & leur tua dix-huit mille hommes avec leur général. Toute la Georgie se soumit au vainqueur; & la sublime Porte resta dans un morne silence.

Aa iij

CARTHAGE. (*siège de*) Carthage sur pied rappelloit toujours le souvenir des batailles de Trafimène & de Cannes. C'étoit une perspective désagréable pour Rome. On résolut de la détruire ; & ce fut le sujet de la troisième guerre Punique. A peine les Carthaginois eurent-ils appris que l'armée Romaine approchoit, qu'ils envoyèrent des députés aux Consuls, pour se livrer, eux & tout ce qui leur appartenoit, entre les mains des Romains. Après leur avoir demandé des otages, on leur ordonna de livrer sans fraude & sans délai généralement toutes leurs armes. Cet ordre étoit dur ; mais il falloit se résoudre à l'accepter. On l'exécuta sur le champ. On vit arriver dans le camp une longue suite de chariots chargés de tous les préparatifs de guerre qui étoient dans Carthage ; deux cens mille armures complètes ; un nombre infini de traits, de javelots ; deux mille machines propres à lancer des pierres & des dards. Marchoient ensuite les députés Carthaginois, accompagnés de ce que le sénat avoit de plus respectables vieillards, & la religion de plus vénérables prêtres, pour tâcher d'exciter la compassion. « Je loue votre promptitude, leur dit Censorinus, l'un des Consuls. Le sénat vous ordonne encore de sortir de Carthage qu'il veut détruire, & de transporter votre demeure où il vous plaira, pourvu que ce soit à quatre lieues de la mer. » Ce fut un coup de foudre pour les députés. En vain se livrerent-ils aux plus grands transports de la douleur ; en vain essayèrent-ils d'attendrir

les Romains : il fallut partir , & porter à Carthage cette réponse désespérante. Un cri général apprit au peuple quel étoit son sort ; & aussi-tôt le désespoir , la rage , la fureur , s'emparèrent de tous les cœurs. On se déterminâ tout d'un coup à défendre la patrie. Asdrubal eut le commandement des troupes. On se hâta de fabriquer des armes. Les temples , les palais , les places publiques devinrent autant d'ateliers. Hommes & femmes y travailloient jour & nuit. Chaque jour , on faisoit cent quarante boucliers , trois cens épées , cinq cens piques ou javelots , mille traits , & un grand nombre de machines pour les lancer. On manquoit de matieres pour faire des cordes : les femmes , remplies d'un beau zèle , couperent leurs cheveux , & en fournirent en abondance. Les Consuls actuels & leurs successeurs ne firent rien de considérable. Ils se contenterent d'assiéger foiblement la rivale de l'Empire ; & plusieurs fois même ils essuyèrent de grandes pertes. Ce ne fut que la troisieme année de la guerre , que Scipion , surnommé depuis *le second Africain* , & petit-fils adoptif du grand Scipion , ayant été déclaré Consul , eut la gloire de renverser Carthage.

Cette superbe ville contenoit alors sept cens mille habitans. Elle étoit située dans le fond d'un golfe , environnée de la mer , en forme d'une presqu'île , dont l'isthme , qui la joignoit au continent , étoit large d'une lieue & un quart. La presqu'île avoit dix-huit lieues de circuit. Du côté du continent , outre la citadelle appelée *Byrsa* , la ville étoit

Aa iv

close d'une triple muraille haute de trente coudées, sans les parapets & les tours qui la flanquoient, à égales distances, & qui étoient séparées l'une de l'autre, de quatre-vingt toises. Il y avoit deux ports, du côté du couchant. Le premier étoit pour les marchands; l'autre, pour les vaisseaux de guerre. Ainsi l'on peut distinguer trois parties dans Carthage : le port qui étoit double, appelé quelquefois *Cothou*, à cause d'une petite isle de ce nom, qui étoit vis-à-vis; la citadelle *Byrsa*; & la ville proprement dite, qui environnoit la citadelle, & étoit nommée *Mégara*.

Scipion, après avoir rétabli la discipline militaire entièrement ruinée, songea à pousser le siège avec vigueur. Ayant fait prendre à ses troupes des haches, des leviers & des échelles, il les conduisit, de nuit, en grand silence, vers Mégara qu'il attaqua vivement, en jettant de grands cris. Les ennemis furent effrayés de cet assaut nocturne & soudain. Néanmoins ils se défendirent avec courage; & les Romains ne purent escalader les murailles. Scipion aperçut une tour qu'on avoit abandonnée. Il y envoya un bon nombre de soldats hardis & déterminés, qui, par le moyen des pontons, passèrent de la tour sur les murs; se jetterent dans Mégara, & en brisèrent les portes. Le général y entra dans le moment; chassa de ce poste les ennemis qui, troublés par cette nouvelle attaque aussi imprévue que la première, & croyant que toute la ville avoit été prise, s'enfuirent dans la citadelle, & y furent suivis par les troupes même, qui campoient hors de la ville. Elles

abandonnerent leur camp aux Romains , & songerent aussi à se mettre en sûreté. Asdrubal , irrité de cette honteuse déroute , fit avancer sur les murs tout ce qu'il avoit de prisonniers Romains ; & , à la vue des ennemis , il leur fit subir les supplices les plus cruels. On leur crevoit les yeux : on leur coupoit le nez , les oreilles , les doigts ; on leur arrachoit toute la peau de dessus le corps avec des peignes de fer : enfin on mettoit le comble à cette barbarie , en les précipitant du haut des remparts. Ces exécutions inhumaines firent horreur aux Carthaginois. Mais le tyran ne les épargnoit pas eux-mêmes ; & plusieurs sénateurs , qui s'opposoient à son despotisme , payerent de leur vie leur zèle trop généreux. Scipion , se voyant maître de l'isthme , fit construire un mur du côté des assiégés , qu'il acheva au bout de vingt jours , & qui mit ses troupes en sûreté , en même tems qu'il coupoit les vivres à la place , où l'on n'en pouvoit plus porter que par mer ; ce qui souffroit de très-grandes difficultés , parce que la flotte Romaine faisoit une garde exacte. Après ce grand ouvrage si heureusement exécuté , il en entreprit un autre plus étonnant encore ; ce fut de fermer l'entrée du port par une levée. Les assiégés insultèrent d'abord à l'apparente témérité du Consul ; mais , quand ils virent que l'ouvrage avançoit considérablement , ils commencerent à craindre , & songerent à prendre des mesures pour le rendre inutile. Femmes & enfans , tout le monde se mit à travailler , avec un tel secret , que Scipion ne put jamais rien

apprendre par les prisonniers qui rapportoient seulement qu'un grand bruit se faisoit entendre dans le port , sans qu'on scût ce qui s'y faisoit.

Enfin , tout étant prêt , les Carthaginois ouvrirent tout d'un coup une nouvelle entrée, d'un autre côté du port , & parurent en mer avec une flotte assez nombreuse , nouvellement construite avec les vieux matériaux qui se trouverent dans les magasins. On convient que, s'ils avoient été sur le champ attaquer la flotte Romaine, ils s'en seroient infailliblement rendus maîtres , parce qu'ils l'auroient trouvée sans rameurs , sans soldats , sans officiers. Ils se contenterent de braver les ennemis , & ne se présentèrent que deux jours après pour se battre sérieusement. Cette bataille devoit décider du sort des deux partis. Elle fut longue & opiniâtre. Dans le combat, les brigantins Carthaginois, se coulant par-dessous les bords des grands vaisseaux des Romains, leur coupoient tantôt la poupe, tantôt le gouvernail , & tantôt les rames ; & , s'ils se trouvoient pressés, ils se retiroient avec une promptitude merveilleuse, pour revenir incontinent à la charge. Enfin, les deux armées ayant combattu avec un égal avantage jusqu'au soleil couchant, les Carthaginois se retirèrent , dans le dessein de recommencer le lendemain. Une partie de leurs vaisseaux, ne pouvant entrer assez promptement dans le port , parce que l'entrée en étoit trop étroite, alla mouiller auprès d'une terrasse fort spacieuse, où les Romains les poursuivirent. Le combat recom-

mença encore plus vivement que jamais , & dura bien avant dans la nuit. Les Carthaginois y souffrirent beaucoup ; & ce qui leur resta de vaisseaux se réfugia dans la ville. Le matin étant venu , Scipion attaqua la terrasse ; l'emporta ; s'y logea ; s'y fortifia , & y fit construire , du côté de la ville , une muraille de brique , sur laquelle il plaça quatre mille hommes , avec ordre de lancer sans cesse des traits & des dards sur les ennemis. Ainsi finit la campagne de l'an de Rome 605. *Voyez NÉPHÉRIS.*

Au retour du printemps , Scipion attaqua tout-à-la-fois le port , appelé *Cothou* , & la citadelle. Il se jeta dans la grande place de la ville , voisine de *Byrsa* , & d'où l'on montoit à cette forteresse par trois rues en pente , bordées , de côté & d'autre , d'un grand nombre de maisons , du haut desquelles on lançoit une grêle de dards sur les Romains. Il furent contraints , avant de passer outre , de forcer les premières maisons & de s'y poster , pour pouvoir de-là chasser ceux qui combattoient des maisons voisines. Le combat , au haut & au bas des maisons , dura pendant six jours ; & le carnage fut horrible. Pour nettoyer les rues & en faciliter le passage aux troupes , on tiroit avec des crocs les corps des habitans qu'on avoit tués ou précipités du haut des maisons ; & on les jettoit dans des fossés , la plupart encore vivans & palpitans. Dans ce travail , qui fut long & pénible , on avoit soin de relayer les soldats qui auroient succombé à la fatigue. Le seul Scipion ne voulut point dormir , ni se donner à peine le

tems de prendre quelque nourriture. Les assiégés étoient aux abois ; & , le septieme jour de cette attaque, on vit paroître des hommes en habits de supplians , qui demandoient , pour toute composition , qu'il plût aux Romains de donner la vie à tous ceux qui voudroient sortir de la citadelle ; ce qui leur fut accordé. Il sortit cinquante mille , tant hommes que femmes , qu'on fit passer vers les camps , avec bonne garde. Asdrubal se retrancha dans un temple d'Esculape , avec les transfuges , au nombre de huit cens , & sa femme & ses enfans. Il s'y défendit encore quelque tems ; mais enfin , vaincu par la faim & la fatigue , il fallut succomber. Le général Carthaginois , qui vouloit sauver sa vie , vint se rendre secrètement à Scipion qui le fit voir aussi-tôt aux transfuges. Ces malheureux , transportés de fureur , vomirent contre le traître mille injures , & mirent le feu au temple. Pendant qu'on l'allumoit , la femme d'Asdrubal , s'étant parée le mieux qu'elle put , vint se mettre à la vue de Scipion avec ses deux enfans ; & , après avoir accablé de reproches son perfide époux , & invoqué contre lui la vengeance des Dieux & des Romains , elle égorgea ses enfans ; les jetta dans le feu ; puis s'y précipita elle-même. Tous les transfuges en firent autant.

Ainsi tomba la superbe Carthage , cette ville qui avoit été si florissante pendant sept cens ans , & dont l'Empire étoit comparable aux plus vastes , aux plus redoutables puissances. Scipion ne put refuser des larmes aux derniers soupirs de cette république fameuse,

la rivale de sa patrie. Il l'abandonna au pillage pendant plusieurs jours, & fit mettre en réserve l'or, l'argent, les statues & les offrandes qui se trouverent dans les temples, & qui servirent d'ornemens à son triomphe, 146 ans avant J. C.

CARTHAGÈNE. (*siège & prise de*) Le jeune Scipion s'étoit chargé de la guerre d'Espagne, après la mort de son pere & de son oncle tués dans deux batailles. Ce général, montrant, à l'âge de vingt-quatre ans, toute la sagesse & toute la prudence d'un vieux capitaine, songea à s'immortaliser par de grands exploits; & ses desseins avoient pour objet la ruine entière de Carthage. Pour porter le premier coup à cette fiere république, il entreprit le siège de Carthagène, place forte, située sur le bord de la mer, presque la seule ville d'Espagne, qui pût soutenir la puissance des Carthaginois dans ces contrées, & dans laquelle ce peuple commerçant avoit renfermé toutes ses richesses, tous les équipages d'armées, & les ôtages de toute l'Espagne. Après avoir fait tous ses préparatifs pendant l'hyver, Scipion, au retour du printems, marcha vers Carthagène, & arriva devant cette ville avec sa flotte. L'armée de terre & les vaisseaux commencerent les attaques dès le lendemain. Le général fit distribuer des échelles aux plus braves de ses soldats, & leur ordonna de monter à l'assaut; ce qu'ils firent avec une ardeur & une promptitude incroyables. Magon, qui commandoit dans la place, & qui n'avoit que mille soldats, se croyant perdu, arme

les citoyens , & fait une vigoureuse sortie , à la tête de deux mille hommes choisis. La victoire fut long-tems disputée ; & ce ne fut qu'après les plus grands efforts de courage , que les Carthaginois prirent la fuite & se réfugièrent sous leurs remparts. Cette première déroute jetta l'alarme dans la ville ; & elle eût été emportée, dès ce moment-là même, sans la hauteur énorme des fortifications, qui rendit l'assaut inutile, & qui obligea Scipion à sonner la retraite. Les assiégés triomphoient, & se flattoient de pouvoir traîner assez le siège en longueur, pour donner aux généraux Carthaginois le tems de venir à leur secours ; mais ils ignoroient jusqu'où alloit l'ardeur & la vivacité de Scipion. En attendant que la mer se retirât, il dispose cinq cens hommes, avec des échelles, sur le bord d'un étang, & fait environner les murs de troupes fraîches, qu'il exhorte à combattre en Romains. Il donne le signal. On applique les échelles ; & les soldats remplissent toute la longueur des murailles. Les assiégés éperdus accourent de toutes parts, & se défendent avec courage. Cependant la mer se retire, & rend l'étang guéable par l'écoulement de ses eaux. Les Romains, étonnés de cette merveille, s'imaginent être conduits au siège par une divinité. Bientôt ils s'emparent des murailles de ce côté, qui étoient sans défense, & entrent dans la ville, sans trouver d'obstacles. Alors les Carthaginois accablés se retirent dans la citadelle, où le vainqueur entre avec eux. Magon & ses troupes se rendirent à Scipion. La ville fut abandonnée au

pillage. *An de Rome 542, & 211 avant J. C.*

CARTHAGÈNE, EN AMÉRIQUE. (*Sièges de*) 1. Les Espagnols, s'étant établis en Amérique, sous les ordres du célèbre Christophe Colomb, bâtirent, sur la côte septentrionale de cette partie du globe, une ville qu'ils nommerent *Carthagène*, & qui bientôt, par sa grandeur, par la beauté de son port, par son commerce & ses richesses, devint une des principales cités de leur domination. Aussi essuya-t-elle toujours les premiers efforts des nations rivales de l'Espagne. En 1585, François Drack, amiral Anglois, la surprit; en enleva une quantité prodigieuse d'or & d'argent, & se rendit maître de deux cens trente canons. Il se contenta de ces riches dépouilles; & la place resta à ses anciens maîtres jusqu'en 1697, qu'elle fut prise & pillée, le 3 de Mai, par le baron de Pointis & le sieur Ducasse, gouverneur de Saint-Domingue. Le baron revint en France avec huit ou neuf millions, quoique les habitans eussent eu le loisir de sauver une bonne partie de leurs effets. La retraite des François rappella les citoyens dans la ville, qui redevint en peu de tems très-florissante. En 1706, elle fut encore attaquée par les Anglois, auxquels elle se rendit le 13 de Juin. Mais ces vainqueurs ne jouirent pas long-tems de leur conquête qui leur fut enlevée, le 18 de Novembre suivant, par Mahoni, général de Philippe V.

2. En 1741, l'Angleterre fit de nouveaux efforts pour emporter cette place importante,

dont la prise devoit entraîner la ruine du commerce Espagnol. La charge des galions destinés pour l'Europe y étoit alors renfermée. La garnison n'étoit que de seize à dix-huit cens hommes, gens braves, à la vérité, & conduits par un officier habile. Mais il falloit résister à neuf mille soldats choisis, qu'une flotte de trente-huit vaisseaux de ligne, de douze frégates, de deux galiotes à bombes, & de cent trente bâtimens de transport amenoit avec des provisions immenses. L'amiral Vernon, déjà connu par son audacieuse bravoure, commandoit ces troupes redoutables. Il dirigea ses premières attaques vers les petits forts qui défendoient l'entrée du canal. Ils firent la plus vigoureuse résistance, & ne furent emportés qu'après bien des fatigues, bien des assauts, & beaucoup de sang répandu. Ensuite on s'approcha du fort Saint-Lazare; mais on y fut si chaudement accueilli, on y perdit tant de monde, qu'il fallut y renoncer, ainsi qu'à la conquête de la place, dont le fort dépendoit de celui de cette forteresse. La ville souffrit, durant deux mois, le feu le plus terrible. Tous les vaisseaux, qui étoient dans son port, furent détruits, coulés à fond ou brûlés.

L'intrépidité du gouverneur, dom Sébastien de Esclaba, & l'ardeur de ses guerriers, ne furent pas les seules causes qui firent échouer l'expédition du général Anglois. Les maladies s'étoient mises dans sa flotte. La contagion, plus redoutable que l'ennemi, faisoit des progrès affreux. On voyoit, dans un seul jour, jusqu'à cinq cens hommes attaqués par ce

fléau

fléau épidémique. Il fallut se retirer, & abandonner un siège dont on avoit conçu les plus flatteuses espérances. Il coûta à l'Angleterre une infinité de soldats & d'officiers courageux ; & sa flotte, diminuée de moitié, fut long-tems hors d'état de servir. Les premiers avis de l'entreprise avoient répandu la joie dans tout le royaume. Tous les ordres s'étoient empressés de chanter à l'envi les louanges de l'amiral : on avoit même frappé une médaille fastueuse, qui annonçoit la conquête qu'on croyoit sûre ; monument précocce, que la retraite honteuse, mais nécessaire, du général démentit bientôt. Alors les sentimens changerent. On blâma Vernon : on l'accusa d'imprudence ; & la consternation fut égale à l'allégresse immodérée qu'avoient inspirée des succès grossis, ce semble, par la renommée, pour rendre la disgrâce plus sensible, plus humiliante.

CARYSTE. (*bataille & prise de*) Après plusieurs années de victoires plus éclatantes que décisives, remportées sur les Liguriens, le Consul M. Popillius leur livra une grande bataille, près de Caryste. Le combat dura trois heures, & fut très-sanglant. Les Barbares laisserent sur la place plus de dix mille hommes : les Romains victorieux en perdirent trois mille ; mais ils prirent Caryste, que le Consul fit raser. Tous les habitans furent vendus à l'encan avec leurs effets. 173 ans avant J. C.

CASILIN. (*journée de*) 1. Rome enfin avoit trouvé un adversaire capable, non-seulement de résister à Annibal, mais même

de le détruire : c'étoit Q. Fabius qui se mit à la tête de l'armée , avec la qualité de Pro-Dictateur. On lui donna pour général de la cavalerie M. Minucius Rufus , jeune homme plein de valeur , mais plutôt soldat que capitaine. Fabius se fit un plan absolument opposé à celui de ses prédécesseurs. Plus sage que les Flaminius & les Sempronius , il prit la ferme résolution de ne point hasarder de combat ; de suivre par-tout l'ennemi , & de n'engager que de légères escarmouches où il seroit sûr d'avoir l'avantage. Par-là , il prétendoit ruiner insensiblement les Carthaginois , & rendre à ses soldats la confiance que la perte de trois batailles leur avoit ôtée. Annibal , qu'il joignit dans la Pouille , sentit bientôt combien cette méthode de faire la guerre lui étoit préjudiciable. Mouvemens divers , attaques fréquentes , ravage des terres , pillage des villes , incendie des bourgs & des villages , retraites précipitées , apparitions subites , bravades , défis , tout fut employé pour déranger le système du Dictateur & engager une action générale ; & tout fut inutile. Le rusé Carthaginois pensa même périr auprès de Casilin , petite ville située sur le Vulturne. Pour sortir du pays où il étoit , il n'avoit qu'un seul chemin : c'étoit un défilé fort étroit , assez semblable à celui de Trasimène , où il avoit défait Flaminius. Le Dictateur , qui suivoit toutes ses démarches , scut bien mettre à profit le pas dangereux que l'ennemi alloit faire ; & , pour le prendre , en quelque sorte , par ses propres ruses , il fait occuper le passage , qui conduisoit à Casilin , par qua-

tre mille hommes choisis, & se place lui-même, avec la plus grande partie de son armée, sur la colline qui commandoit le défilé. Les Carthaginois arrivent, & se campent au pied des montagnes. Il n'y avoit plus moyen de reculer. Derrière lui, Annibal avoit des sables arides & des marais affreux; & l'armée du Dictateur étoit trop avantageusement placée, pour ne pas remporter une victoire entière. Fabius étoit sûr de sa proie: il ne délibéroit plus que sur la maniere de s'en saisir. Mais le grand génie & le fonds inépuisable du général Carthaginois firent bientôt évanouir ces douces espérances. Il assembla, durant la nuit, environ deux mille bœufs, aux cornes desquels on attacha, par son ordre, de petits fagots de fardent & de bois sec. On y mit le feu, & l'on chassa les animaux sur les hauteurs, & sur-tout du côté des défilés, dont les Romains s'étoient emparés. Les mesures ainsi prises, il s'approcha du défilé, pour être en état de profiter de tous les mouvemens. Cependant les bœufs, que les flammes avoient mis en fureur, se dispersent dans les forêts & sur les collines, & mettent le feu à tous les arbrisseaux. Les Romains effrayés se persuadent que c'est l'ennemi. Ceux qui gardoient les passages prennent la fuite. Ils apperçoivent les bœufs. Ils s'imaginent que ce sont des animaux qui jettent le feu par la gueule. Ils fuient avec plus de vitesse encore. Annibal s'échappoit; & le matin, toute son armée étoit hors d'insulte. C'est assurément là le chef-d'œuvre de ce grand capitaine. *Avant J. C. 217.*

2. *Siège de Casilin.* Cette ville, quoique petite, & défendue seulement par mille hommes de garnison, arrêta long-tems les armes victorieuses d'Annibal, qui, honteux de s'épuiser devant une bicoque, laissa quelques troupes pour la bloquer durant l'hiver, & se retira à Capouë. Au retour du printems, il revint à Casilin, dont les habitans, resserrés dans leurs murs, durant la triste saison, avoient consumé presque toutes leurs provisions, & étoient réduits à la dernière extrémité. Marcellus, qui étoit retenu à Nole, auroit bien voulu secourir ces braves assiégés. Sempronius, qui étoit dans le voisinage, ne pouvoit rien entreprendre en l'absence du Dictateur Junius, qui lui avoit défendu de combattre. Le bien de l'Etat retenoit l'un ; & l'obéissance due à la souveraine dignité arrêtoit l'autre. Tout ce que ce dernier put faire, ce fut d'emplir un grand nombre de tonneaux des blés qu'il enleva dans la campagne, & de les mettre sur le Vulturne dont le courant les porteroit dans la ville, en prenant la précaution d'avertir le Magistrat de les retirer à mesure qu'ils passeroient. Les Carthaginois ne s'apperçurent que la quatrième nuit de cet expédient. Rien ne passa depuis, excepté des noix que les Romains y jetterent, & qui, étant arrivées à Casilin, étoient enlevées avec des claies. Mais qu'étoit-ce qu'un si foible secours dans une telle disette ? Les assiégés se virent obligés de manger les cuirs de leurs boucliers, après les avoir fait bouillir pour les rendre plus mous ; d'ajouter à cette nourriture les rats & les au-

tres animaux les plus sales, & d'arracher les herbes & les racines qui croissoient au bas des murailles. Annibal, ayant apperçu qu'ils feroient des raves : « Quoi ! s'écria-t-il tout » étonné, prétendent-ils que je vais attendre la maturité de ces racines ? » Il souffrit qu'on traitât de la rançon des personnes libres ; ce qu'il avoit refusé jusques-là ; & , quand le traité fut conclu, il renvoya ces braves citoyens à Cumes, comme il le leur avoit promis. *Avant J. C. 216.*

3. *Bataille du Casilin.* L'an 554 de J. C. une grande armée d'Allemands étant entrée en Italie, sous la conduite d'un chef intrépide, appelé *Bucelin*, désola ces belles régions, & vint chercher Narsès, campé près de Capouë, sur la riviere du Casilin, ainsi nommée de la ville qui ne subsistoit plus alors. Les Allemands étoient pour la plûpart armés à la légère. Nuds jusqu'à la ceinture, ils n'avoient ni casque ni cuirasse. Des caleçons de toile ou de cuir leur descendoient jusques sur les pieds. Leurs armes étoient l'épée qu'ils manioient de la main gauche, le bouclier qu'ils portoient sur le bras droit, une petite hache à deux tranchans, & des angons, espece de traits dont le bois étoit fort court & couvert de fer, le bout garni de plusieurs pointes tranchantes & recourbées en maniere d'hameçon. Narsès rangea son armée en bataille, l'infanterie au centre, la cavalerie sur les aîles. Les flancs étoient appuyés contre deux petits bois, derriere lesquels il posta quelques escadrons, avec ordre de charger l'ennemi en flanc, lorsque le combat seroit engagé. Au-

devant de l'infanterie étoit un grand corps de fantassins armés de pied en cap, qui formoient la tortue. Les troupes légères se tenoient à l'arrière-garde, attendant le signal pour se couler dans les intervalles, & venir faire leur décharge. Le centre de l'armée des Barbares, se terminant en pointe, & s'élargissant par la base, formoit ce qu'on appelloit *tête de porc*. Les aîles, qui avoient beaucoup plus de profondeur, s'écartoient l'une de l'autre, à mesure qu'elles se prolongeoient en arrière; ensorte qu'elles laissoient entr'elles un grand vuide. Dès la première attaque, les ennemis percerent, à coups de hache, le bataillon avancé de Narsès; traverserent la première ligne; renverserent la seconde; pénétrerent jusqu'à la queue. Le général Romain céda d'abord à cette première fougue; &, par ses ordres, les aîles se replierent sur les Barbares, qui furent obligés de se partager dos à dos, pour faire face à droite & à gauche. Cette disposition fit naître à Narsès une idée tout-à-fait nouvelle & singulière. Les cavaliers Romains de chacune des aîles, posés derrière une ligne de fantassins, accabloient sans cesse les ennemis par des décharges meurtrières; mais ils ne tiroient pas sur ceux qu'ils avoient en face. Les flèches, qui partoient des deux aîles, se croisoient sur la tête des ennemis, & alloient percer à dos ceux qui faisoient face à l'aîle opposée. Les Barbares, accablés de toutes parts, furent bientôt mis en désordre. Bucelin, dans ce moment, fut frappé d'un coup mortel; & la chute de ce capitaine acheva la déroute de

ses soldats. Jamais victoire ne fut plus complète. De trente mille hommes, il n'en échappa que cinq; & de dix-huit mille, qu'étoient les vainqueurs, quatre-vingt seulement furent tués dans le premier choc.

CASSANO. (*bataille de*) Le grand-prieur, duc de Vendôme, étoit campé le long de l'Adda, avec une partie de l'armée de France & d'Espagne. Il occupoit l'espace de deux lieues. Sa gauche étoit appuyée au pont de Cassano, derrière le Retorté; & sa droite s'étendoit jusqu'à Rivalta. Le 14 d'Août 1705, le prince Eugène essaya vainement de passer le fleuve à la cassine du Paradis, à trois milles au-dessous de Trezzo. Enfin, le 16, il résolut d'attaquer le général François. Il traverse le Naviglio sur les onze heures, & se saisit d'un pont de pierre. Le duc y court; attaque & enfonce les Impériaux. Ils retournent sur leurs pas, & tombent ensuite sur le centre & sur la gauche de l'armée Française. Le combat est sanglant. Pendant plus de deux heures, la victoire est indécise. M. de Vendôme court les plus grands dangers : son cheval expire sous lui. Lui-même est atteint de cinq coups de mousquets : l'un lui coupe l'étrier; les autres le bord de son chapeau, sa cocarde, la rosette de sa botte droite, & le pli de sa gauche. Douze officiers généraux tombent à ses côtés. Le prince Eugène est blessé à la jambe. Presque tous ses officiers sont mis hors de combat. Enfin, sur les quatre heures, les Allemands prennent le parti de la retraite. On les poursuit, la bayonnette dans les reins, jusqu'au Naviglio. Un grand nombre se

noyé dans le fleuve. La victoire des François fut complète. Elle leur coûta deux mille sept cens vingt-huit hommes tués ou blessés, & deux cens trente-quatre prisonniers. Le prince Eugène eut quatre mille trois cens quarante-sept blessés, six mille cinq cens quatre-vingt-trois morts, & laissa dix-neuf cens quarante-deux prisonniers.

CASSEL. (*siège de*) 1. Philippe VI, à peine monté sur le trône François, prit la route de Flandre, avec une armée de trente mille hommes, parmi lesquels on comptoit treize à quatorze mille gendarmes; & marcha droit à Cassel, dont il forma le siège.

» L'armée des rebelles, beaucoup moins
 » nombreuse, étoit toute de fantassins, pay-
 » sans, pêcheurs, artisans, qui avoient pour
 » général un petit marchand de poissons,
 » nommé *Colin Zannequin*, ou *Dannequin*,
 » homme hardi, courageux, en qui l'audace
 » & la ruse sembloient suppléer au défaut
 » d'expérience dans la guerre. Tel étoit le
 » champion qu'un destin bizarre opposoit au
 » premier roi du monde; telles les troupes
 » que la plus belle noblesse de l'Europe
 » avoit à combattre. Peu s'en fallut néan-
 » moins que ce vil amas de gens ignobles
 » ne défît ces fiers bataillons, qui peut-être
 » le méprisoient un peu trop. Il s'en flatoit
 » du moins; & jamais on ne vit rien de plus
 » déterminé ni de plus violent que cette
 » populace rassemblée, campée & retran-
 » chée, à la vue de Cassel, sur une éminence
 » où il étoit impossible de l'attaquer. Elle
 » osa faire arborer sur une des tours de la

» ville une espece d'étendard sur lequel elle
» avoit fait peindre un coq , avec ces mots :

Quand ce coq chanté aura ,
Le roi Cassel conquérera.

» La personne du monarque ne fut point
» respectée. Ils l'appelloient *le Roi trouvé* ,
» parce qu'il n'étoit pas né sur le thrône.

Zannequin cependant méditoit un grand
projet qui , s'il étoit heureux , devoit lui pro-
cureur un triomphe complet. « Tous les jours ,
» il alloit au camp François , portant du pois-
» son qu'il donnoit à prix modique , pour se
» concilier la confiance de l'armée , & pour
» avoir plus de liberté d'observer ce qui s'y
» passoit. On y tenoit table fort long-tems :
» on y jouoit ; on y dansoit ; on y dormoit
» la méridienne : la garde enfin s'y faisoit
» avec tant de négligence , que l'audacieux
» Flamand forma le dessein d'enlever le roi ,
» avec tout son quartier. La veille de S. Bar-
» thelemi , (1328) sur les deux heures après
» midi , tems où il sçavoit que les François
» se retiroient pour prendre quelque repos , il
» partage ses troupes en trois corps ; ordonne
» à l'un de marcher paisiblement & sans
» point de noise , droit au quartier du roi de
» Bohême ; commande à l'autre de s'avan-
» cer dans le même silence , contre la bataille
» qui étoit aux ordres du comte de Hainaut ;
» se met lui-même à la tête du troisieme ;
» entre dans le camp , sans pousser le cri de
» guerre qu'on avoit coutume de faire en ce
» tems-là , lorsqu'on alloit se battre , & perce

» jusqu'à la tente du roi, où la garde ne se
» faisoit pas avec plus de soin. Quand ils pa-
» rurent, on imagina que c'étoit un renfort
» qui venoit joindre le monarque. Le sire
» Renaud de Lor, noble chevalier, alla au-
» devant d'eux, dans cette pensée; &, quoi-
» qu'il les crût de l'armée Françoisse, il ne
» laissa pas de les gronder amicalement de ce
» qu'ils troubloient le sommeil de leurs amis.
» On ne lui répondit que par un coup de
» javelot, qui le renversa mort par terre. Ce
» fut comme le signal du combat. Les re-
» belles, à l'instant, tirent l'épée, & com-
» mencent à faire main-basse sur tout ce qui
» se rencontre. L'alarme se répand aussi-tôt
» dans le camp. De grands cris annoncent
» le danger de l'armée : chacun court aux
» armes. Le premier, qui avertit le roi du
» péril où il étoit, fut son confesseur, qui
» étoit un Dominicain. D'abord le monar-
» que tourna la chose en plaisanterie. Il crut
» que la peur troubloit l'imagination du bon
» moine, & lui faisoit voir des armées où
» il n'y avoit tout au plus qu'un détachement.
» Mais bientôt arrive Milès de Noyers, (il
» portoit l'oriflamme) qui lui confirme la
» nouvelle, & le conjure de se faire armer
» promptement. Malheureusement le désor-
» dre étoit si grand, qu'il ne se trouva ni
» écuyer ni chevalier pour lui rendre ce
» service. Tous avoient pris la fuite, ou ne
» songeoient qu'à se mettre eux-mêmes en
» état de défense. Les clercs de sa chapelle
» y suppléèrent. Aussi-tôt il monte à cheval,
» & veut marcher droit aux assaillans ; mais

» il est arrêté par Milès , qui lui conseille
» d'attendre que sa troupe soit grossie , & ce-
» pendant de tâcher de tourner l'ennemi ,
» pour le prendre ensuite en flanc. Il suivit
» ce conseil. Le brave chevalier , dans le
» même tems , leve l'étendard royal en un
» lieu d'où il pouvoit être vu de fort loin.
» A ce signal , toute la cavalerie se rassem-
» ble , & se range auprès de son prince. Les
» Flamands sont enveloppés , enfoncés , tail-
» lés en pièces. De seize mille hommes , qui
» composoient leur armée , il n'en échappa
» nul , dit Froissard. Aucun ne recula. Tous
» furent tués & morts l'un sur l'autre , sans
» yssir de la place en laquelle la bataille com-
» mença. » Les François ne perdirent , dit-
on , que dix-sept hommes dans cette action ,
dont le succès malheureux intimida tellement
les rebelles , que leurs bataillons se disperse-
rent en un instant. « Cassel fut pris , rasé &
» réduit en cendres , avec la fatale bannière
» où étoit représenté le coq , qui cependant
» n'avoit point chanté. »

2. Monsieur, frere unique du roi Louis XIV, formoit le siège de Cassel ; & ce prince avoit fait ouvrir la tranchée , la nuit du 4 au 5 d'Avril 1677. Le prince d'Orange , général des Hollandois , accourut au secours de la place attaquée , & vint camper , le 10 , à une demi-lieue des lignes Françaises. Aussi-tôt Monsieur rangea son armée en bataille sur les bords du ruisseau de Pène , qu'il falloit que les ennemis passassent , s'ils vouloient l'attaquer. Ce prince avoit sous lui les maréchaux de Luxembourg & d'Humieres. Le

lendemain au matin, quelques bataillons Hollandois voulurent franchir le ruisseau. Ils furent repoussés, enfoncés, mis en fuite. On les poursuit : on passe le ruisseau ; on se dispose à forcer leur camp. Mais les gardes du prince d'Orange, soutenus de deux bataillons, présentent une barrière redoutable. Protégés par un fossé profond & par des haies épaisses, leur premier rang est composé de piquiers, & le second de mousquetaires, dont le feu continuel effraie les plus hardis. La cavalerie Françoisse deux fois les attaque ; deux fois recule & se rebute. Monsieur commande les Mousquetaires. Ces braves guerriers, dont la valeur est toujours victorieuse, mettent pied à terre. Ils marchent : ils franchissent le fossé & les haies ; ils bravent les foudres ennemis. Ils joignent ces terribles bataillons armés de piques, d'épées & de fusils ; les chargent ; les enfoncent ; les terrassent, & laissent aux bataillons, qui les ont suivis, le soin d'achever la victoire. Cependant ils remontent à cheval, & courent à d'autres triomphes. Ils mettent en fuite un corps assez considérable de cavalerie, qui faisoit différens mouvemens sur la gauche. Les bataillons se précipitent : les escadrons se dispersent en leur présence. Animé par l'exemple de ces héros, le reste des troupes faisoit des prodiges, & répandoit par-tout la terreur & la confusion. En vain le prince d'Orange rallia les fuyards ; en vain il les ramena plusieurs fois à la charge : son armée, prise en même tems en flanc & de front, fut obligée, après une longue résistance, de cé-

der la victoire. « Monsieur, dit l'auteur du » *Siècle de Louis XIV*, chargea avec une » valeur & une présence d'esprit qu'on n'at- » tendoit pas d'un prince efféminé. Jamais » on ne vit un plus grand exemple que le » courage n'est point incompatible avec la » mollesse. Ce prince, qui s'habilloit sou- » vent en femme, qui en avoit les inclina- » tions, agit en capitaine & en soldat. » Il avoit commencé le combat lui-même, à la tête des gendarmes Ecoffois. Il se retira le dernier de la bataille. Trois mille hommes tués sur la place, deux mille cinq cens prisonniers, soixante étendards, treize pièces de canon, deux mortiers, tous les caissons, farines, avoines & munitions de guerre, furent les marques authentiques de son triomphe, dont Louis XIV, dit-on, ne put s'empêcher d'être jaloux.

CASSEL, EN HESSE. (*prise de*) Le prince Ferdinand de Brunswich vouloit chasser entièrement les François de la Hesse. Il entreprit, pour cet effet, le siège de Cassel, d'où dépendoit le sort de tout le Landgraviat. M. le baron de Diesbach y commandoit; & ce brave capitaine se comporta de maniere à mériter l'estime des assiégeans, comme celle de sa garnison. Mais enfin il fallut céder à la force. Il n'avoit aucune espérance d'être secouru; & les généraux François ne vouloient point hazarder une bataille générale, dans un tems où l'on regardoit la paix comme déjà conclue entre la France & l'Angleterre. Il se rendit donc, le 1^{er} de Novembre, & sortit avec tous les honneurs dûs;

à sa belle défense. Toute la Hesse se soumit aussi-tôt au vainqueur, à l'exemple de la capitale.

Deux jours après, le duc de Praslin, ministre de France, le marquis de Grimaldi, ambassadeur d'Espagne, & le duc de Berfort, ambassadeur plénipotentiaire du roi d'Angleterre, signèrent, à Fontainebleau, les préliminaires de la paix; &, le 10 de Février 1763, le traité fut signé, à Paris, par les mêmes, & par dom Mello de Castro, ambassadeur & plénipotentiaire du roi de Portugal. Par ce traité, qui contient vingt-sept articles :

1° La paix est rétablie entre les quatre Puissances.

2° Les anciens traités sont confirmés.

3° Les prisonniers seront rendus de part & d'autre, en soldant réciproquement les avances faites pour leur subsistance & pour leur entretien.

4° Le roi de France renonce à ses prétentions sur l'Acadie; cède en toute propriété au roi d'Angleterre le Canada, l'île du Cap-Breton, & les îles du golfe & du fleuve Saint-Laurent.

5° La pêche & la sécherie de la morue est confirmée aux François, sur une partie des côtes de Terre-Neuve, & dans le golfe de Saint-Laurent, à trois lieues des côtes Angloises. Le roi d'Angleterre cède au roi de France, en toute propriété, les îles de Saint-Pierre & de Miquelon, pour les pêcheurs François.

6° 7° Une ligne, tirée au milieu du fleuve Mississipi, dans toute sa longueur, sera la li-

mité des territoires François & Anglois , la nouvelle Orléans restant toutefois à la France dans son entier.

8° Les isles de la Guadeloupe , de Marie-Galante & de la Desirade , de la Martinique & de Belle-Isle sont rendues à la France.

9° La France cède à l'Angleterre celle de la Grenade & des Grenadins , & partage les isles neutres ; enforte que Saint-Vincent , la Dominique & Tabago sont à l'Angleterre , & Sainte-Lucie à la France.

10° L'isle de Gorée est rendue à la France , qui cède à l'Angleterre la riviere de Sénégal & les comptoirs en dépendans.

11° Restitution réciproque , par les rois de France & d'Angleterre , des comptoirs & places sur les côtes de Coromandel & d'Orixa.

12° L'isle Minorque & le fort Saint-Philippe rendus à l'Angleterre.

13° La ville & le port de Dunkerque seront remis dans l'état fixé par le dernier Traité d'Aix-la-Chapelle.

14° Restitution des places & des pays occupés en Allemagne par la France.

15° L'évacuation des places de Clèves , Vésel , Gueldres & autres lieux appartenans au roi de Prusse , est stipulée pour le 15 de Mars , avec promesse réciproque de ne point fournir de secours aux Alliés.

16° Le sort des prises faites en tems de paix sera décidé par les cours de justice , selon le droit des gens & des traités.

17° Dans la baie de Honduras , appartenante à l'Espagne , le roi d'Angleterre fera

démolir les ouvrages & fortifications qu'il y a fait faire ; & il sera permis aux Anglois de couper & de transporter du bois de teinture & de campêche , sans trouble de la part des Espagnols.

18° Le roi d'Espagne se déstiste de ses prétentions à la pêche de Terre-Neuve.

19° Restitution , par l'Angleterre à l'Espagne , de l'isle de Cuba & de la Havanne.

20° Cession , par l'Espagne à l'Angleterre , de la Floride & de la baie de Pensacola.

21° Les places , prises en Portugal par les Espagnols & les François , seront rendues.

22° Tous les papiers , lettres , documens & archives , pris avec les places , seront rendus réciproquement.

23° Tous les pays & territoires , qui pourroient avoir été conquis de part ou d'autre , non compris dans le présent Traité , rendus respectivement.

24° Fixation des époques pour les différentes restitutions & évacuations.

25° Tous les Etats du roi d'Angleterre , comme électeur de Brunswick-Lunebourg , sont compris & garantis par ce Traité.

26° Promesse d'observer & faire observer par les sujets respectifs des Puissances contractantes les conventions du Traité.

27° Les ratifications solennelles du présent Traité , expédiées en bonne & dûe forme , seront échangées en la ville de Paris , entre les hautes Parties contractantes , dans l'espace d'un mois , ou plutôt , s'il est possible , à compter du jour de la signature du présent Traité.

Le

Le roi de Prusse & l'impératrice imiterent bientôt après l'exemple de leurs Alliés ; & le calme fut enfin rendu à l'Europe.

CASSOVIE. (*batailles & sièges de*) 1. En 1389, Amurat I vainquit, dans les plaines de Cassovie, les Valaques, les Hongrois, les Dalmates & les Triballiens confédérés. Après la bataille, qui fut longue & sanglante, le Sultan alla reconnoître les morts. Quand il eut promené ses regards sur ces tristes trophées de sa victoire : « Je m'étonne, dit-il » au Grand-Visir qui l'accompagnoit, de ne » voir parmi ces morts que des jeunes gens » sans barbe, & pas un vieillard. » ... C'est » ce qui nous a donné la victoire, répond » le Visir. Toute cette jeunesse n'écoute que » le beau feu qui l'anime, & vient périr à » nos pieds. La vieillesse est plus tranquille » & plus sage. » ... Ce qui me surprend en- » core davantage, reprit le Grand-Seigneur, » c'est que j'aye triomphé. Je songeois, cette » nuit, qu'une main ennemie me perçoit le » flanc ; & cependant, graces à Dieu, gra- » ces à son prophète, je triomphe & je vis. » A peine avoit-il prononcé ces dernières pa- » roles, qu'un soldat Triballien, qui se tenoit » caché parmi les morts, se leve plein de rage ; » &, brûlant de venger sa patrie, il plonge » son poignard dans le ventre du Sultan. Ce » malheureux est mis en pièces ; & le superbe » Amurat expire deux heures après.

2. En 1447, Amurat II & les Hongrois en vinrent encore aux mains dans les plaines de Cassovie. Le combat fut terrible. Les Turcs furent d'abord enfoncés ; mais, le Sul-

tan les ayant ralliés, ils revinrent à la charge avec fureur. Les Chrétiens furent vaincus, & chercherent leur salut dans une honteuse fuite.

3. La ville de Cassovie fut assiégée, en 1490, par Jean-Albert, fils de Casimir IV, roi de Pologne, qui étoit entré en Hongrie, avec une armée de plus de trente mille hommes. Elle se défendit vaillamment; & , après bien des efforts, Albert fut obligé de renoncer à son entreprise.

4. Cassovie fut prise par le fameux Tékéli, en 1682; & , trois ans après, elle se rendit au comte de Caprara, général de l'empereur, qui l'assiégeoit depuis quelques jours. Cette soumission fut bientôt suivie de celle de toute la Hongrie, qui reconnut la domination de Léopold.

CASTELLONE. (*bataille de*) L'an 663, l'armée de l'empereur Constant II, & celle de Grimoald, roi des Lombards, se rencontrèrent près de Castellone, ou *Mola di Gaeta*. On en vint aux mains : on se battit avec courage; & le succès fut long-tems incertain. Dans la chaleur du combat, un Lombard, nommé *Ameloug*, qui portoit la lance du roi, en perça avec tant de furie un cavalier Grec, qu'il l'enleva de dessus son cheval, & , le jettant par-dessus sa tête, l'envoya tomber mort derrière lui. Ce trait surprenant de valeur frappa tellement les Grecs, qu'ils prirent la fuite, & abandonnerent une victoire complete à l'ennemi.

CASTELNAUDARI. (*siège & combat de*) 1. Le comte Simon de Montfort, l'un

des principaux chefs des Chrétiens croisés contre les Albigeois ; faisoit trembler ces hérétiques par ses rapides conquêtes ; & l'infortuné Raimond VI, comte de Toulouse, se voyoit près d'être dépouillé de tous ses Etats par son heureux rival. Cependant ce prince, secondé de plusieurs seigneurs ses vassaux & ses amis, disputoit vivement les débris de sa fortune. Après avoir repris plusieurs châteaux qu'on lui avoit enlevés, il vint, en 1211, assiéger la ville de Castelnaudari, où son ennemi s'étoit enfermé. Le siège fut vif, opiniâtre & meurtrier. Un jour, il arriva que, quelques chevaliers croisés conduisant un convoi dans la place, le comte de Foix alla à leur rencontre, & leur livra bataille. Simon, averti du péril où étoient ses gens, vint à leur secours ; se précipita au plus fort de la mêlée ; immola une foule d'ennemis. Déjà la victoire passoit sous ses drapeaux, lorsque Roger-Bernard, fils du comte de Foix, survint avec de nouvelles troupes ; rétablit le combat ; repoussa le général des Croisés, & fait durer l'action jusqu'à la nuit qui sépara les deux armées. Les uns se retirèrent dans leur place, les autres dans leur camp ; & bientôt après, Raimond, instruit de l'arrivée d'un renfort considérable de Croisés, leva le siège, pour aller faire des conquêtes moins hasardeuses.

2. Monsieur, frère du roi Louis XII, s'étant révolté contre ce monarque, entraîna dans son parti le fameux Henri II, duc de Montmorenci, maréchal de France, & l'un des plus grands capitaines de son siècle. Il

se mit à la tête des troupes du prince rebelle ; & , le 1^{er} de Septembre 1632 , il rencontra , près de Castelnaudari , l'armée royale commandée par le maréchal de Schomberg. A peine l'eut-il apperçue , qu'il voulut aller reconnoître un poste , à la tête de soixante ou quatre-vingt maîtres. Les Enfans-Perdus de Schomberg tirèrent quelques coups sur sa troupe. Aussi-tôt Montmorenci se laissa emporter à son impétuosité. Il franchit un large fossé , suivi de cinq ou six personnes seulement ; renversa d'abord tout ce qui se présenta , & tomba enfin , percé de plusieurs coups. On l'arrêta prisonnier , & on le conduisit dans une tente où son chirurgien vint visiter dix-sept blessures qu'il avoit reçues. » Aucune n'est dangereuse , lui dit-il. » . . . » Mon ami , répondit le duc , vous avez oublié votre métier ; car je vous puis assurer » qu'il n'y en a pas une seule , jusqu'à la plus » petite , qui ne soit mortelle. » Il avoit raison ; car , peu de tems après , le parlement de Toulouse , par ordre de la cour , le condamna à perdre la tête. Avant qu'on eût rendu la sentence , la princesse de Condé , sa sœur , lui fit tenir un Mémoire dans lequel on lui donnoit des moyens de défense. » Mon parti est pris , dit-il après l'avoir lu : » je ne veux pas chicaner ma vie. »

CASTILLON. (*bataille de*) L'armée de Charles VII , commandée par les maréchaux de Loëhac & de Jalogues , entreprit d'assiéger Castillon , ville de Guienne , le 13 de Juillet 1452. On comptoit jusqu'à sept cens hommes employés seulement au service de

Artillerie. Le grand maître Jean Bureau fortifia le camp des François par des fossés & des remparts sur lesquels il plaça plusieurs batteries, indépendamment de celles qui soudroyoient la place. Elle étoit à l'extrémité, lorsque Talbot, l'un des plus braves généraux de l'Angleterre, & le baron de l'Isle, son fils, vinrent à son secours. Il attaque d'abord un corps de Francs-Archers, & le met en fuite. Séduit par cette victoire facile, il les poursuit jusqu'aux retranchemens dont les fortifications l'étonnent, sans abbatre son courage. Il donne l'assaut. Il brave les efforts & le feu des François; &, à l'âge de quatre-vingts ans, il combat encore en jeune homme. Au bout de deux heures, ses soldats reculent. Deux fois il les ramene à la charge; & deux fois il est repoussé avec perte. Dans ce moment, un nouveau corps de troupes, qui venoit joindre les François, fond sur son arrière-garde, & l'accable de tous côtés. En vain Talbot, l'épée à la main & couvert de son sang, parcouroit les rangs, animant les siens par ses discours, & plus encore par son exemple. La haquenée, qui le portoit, est renversée d'un coup de coulevrine, & l'entraîne par sa chute. Il étoit près d'expirer, lorsque son fils, instruit du péril où il se trouve, accourt pour le dégager. « Retirez-vous, mon fils, lui dit le généreux vieillard; conservez vos jours pour une occasion plus utile à la patrie. Je meurs en combattant pour elle : vivez pour la servir. » A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'il expire. Le baron, aussi brave que son

illustre père, se fait tuer à ses côtés. Castillon se rendit le lendemain.

CASTULON. (*prise de*) Les habitants de cette ville située sur le Bérés, ou *Guadalquivir*, appuyés des Gyriféniens, leurs voisins, massacrèrent les Romains qu'ils avoient en garnison. Sertorius, qui y commandoit, se sauva; &, ayant ramassé ceux qui, comme lui, purent échapper au carnage, il fit le tour de la ville, & alla à la porte par laquelle les Gyriféniens étoient entrés. Les Barbares n'avoient point eu la précaution d'y mettre une garde. Sertorius s'en empara; y laissa un corps de troupes; &, tombant sur les Espagnols, il les fit tous passer au fil de l'épée.

Ce n'est pas tout. Il fit prendre aux Romains les habits de ceux qu'ils venoient de tuer, & les mena, sur l'heure, à la ville des Gyriféniens. Ceux-ci les prirent pour leurs concitoyens victorieux, & ouvrirent toutes leurs portes. Sertorius en tua un grand nombre, & vendit les autres qui s'étoient rendus à discrétion. *Vers l'an 96 avant J. C.*

CATALAUNIQUES. (*bataille des champs*) Attila voulut se venger par une bataille de l'affront qu'il avoit reçu à Orléans. Il s'arrêta dans l'endroit appelé *Champs Catalauniques*, ou *plaines de Mauriac*, lieu d'une vaste étendue, & très-favorable à sa nombreuse cavalerie. L'armée Romaine campa devant celle des Huns; & Aëtius prit les plus sages précautions pour s'assurer la victoire. La nuit qui précéda la bataille, deux partis très-nombreux, l'un de François, l'autre de Gépides, s'étant rencontrés, en vint

rent aux mains avec tant de fureur, qu'il en resta quinze mille sur la place. Le lendemain, Attila, après avoir harangué ses troupes, les rangea en bataille, & plaça au centre la fleur de son armée qu'il commanda en personne, les Ostrogoths à l'aîle gauche, & les Gépides, avec d'autres peuples barbares, à la droite. Aëtius & Théodoric, animés d'une émulation naturelle, brûlent de signaler leur valeur. Aëtius prend le commandement de l'aîle gauche, où il place les Romains. Théodoric, suivi des Visigoths, se met à la tête de l'aîle droite. Ces deux grands corps, qui s'étendoient dans la plaine, à perte de vue, restèrent en présence l'un de l'autre, jusqu'à quatre heures après midi. Enfin on donne le signal. On s'ébranle; on se heurte; on se frappe avec fureur. En un instant, un ruisseau, qui traversoit la plaine, est gonflé de sang. Le champ de bataille est bientôt couvert de morts & de mourans. On voit, de toutes parts, briller les épées menaçantes. Les lieux voisins retentissent des cris des combattans. Les exploits des guerriers sont confondus dans la foule. Théodoric, malgré son grand âge, met le comble à sa gloire, par des actions de héros. Il court de rang en rang; anime ses soldats; immole les ennemis, jusqu'à ce que, percé d'un dard, il tombe, & meurt écrasé par ses cavaliers qui ne le reconnoissoient pas. La mort de ce prince, le héros de son siècle, enflamme la fureur de ses sujets. Ils s'élancent, comme des lions, sur les bataillons des Huns; les enfoncent; les dissipent; & bientôt Attila,

effrayé, pour la première fois, fait sonner la retraite. Les uns font monter la perte des deux armées à trois cents mille hommes, les autres à deux cents cinquante-deux mille. Attila, durant plusieurs jours, n'osa sortir de son camp, d'où il se contenta d'écarter l'ennemi par une grêle de traits. Enfin il essaya d'échapper, & Aëtius se contenta de le suivre pour épier ses démarches. Les Romains remportèrent cette victoire, l'une des plus célèbres dont il soit parlé, l'an 451 de Jésus-Christ.

CAUCA. (*siège & prise de*) Le consul Lucullus, ayant eu le département d'Espagne, chercha, non point à moissonner de glorieux lauriers, mais à profiter de la dépouille des vaincus. Il attaqua les Vaccéens, qui n'avoient point offensé la république, & dont tout le crime étoit de posséder beaucoup d'or. L'insatiable général forma le siège de Cauca, l'une des plus importantes villes du pays. Après une légère & courte résistance, les habitans se rendirent. Ils furent obligés de payer cent talens, & de recevoir garnison. Deux mille Romains, poussés par la cruelle avarice de leur chef, entrèrent dans la place, & firent main-basse sur toute la jeunesse capable de porter les armes. Le nombre de ces innocentes victimes de la soif de l'or monta à plus de vingt mille. Les vieillards, les femmes, les enfans furent vendus en captivité. Presque personne ne put éviter la fureur du Consul, l'an 151 avant J. C.

CAUDIUM. (*journée de*) Les Samnites, entièrement vaincus dans une bataille, n'ayant

pu obtenir la paix qu'ils demandoient aux Romains, reprirent les armes, à l'instigation de Pontius, leur chef, pour punir l'orgueil de ces fiers républicains. Les consuls Véturius & Posthumius joignirent l'ennemi auprès de Caudium, petit village entre Capouë & Bénevent. Pontius, qui n'étoit point assez fort pour attaquer les ennemis, eut recours à la ruse. Sçachant que les Romains approchoient, il fit déguiser dix soldats en bergers; leur donna des troupeaux à conduire en différens endroits, mais toujours du côté où étoit le camp des Consuls, & leur recommanda de dire tous uniformément, s'ils étoient pris & interrogés, que Lucérie, ville alliée, étoit assiégée par les Samnites, & réduite à la dernière extrémité. Tout se passa comme il l'avoit prévu. Les Consuls crurent les prétendus bergers, & résolurent de voler au secours de Lucérie. Deux chemins y conduisoient; l'un plus sûr, mais plus long; l'autre plus court, mais plus dangereux, parce qu'il falloit passer deux défilés joints ensemble par un cercle de montagnes, & qui laissoient au milieu une plaine d'une assez grande étendue. Ils s'engagerent dans cette dernière route, pour arriver plutôt. Mais quelle fut leur surprise, lorsqu'ils trouverent la gorge du second défilé fermée par une grande quantité d'arbres & de pierres, & qu'ils apperçurent toutes les collines des environs couvertes d'ennemis! On s'assemble tumultuairement; on tient conseil, & l'on ne résoud rien. La crainte fait prendre des mesures que la réflexion rend inutiles. Le découragement devient

général ; & une morne tristesse, présage certain de la défaite, s'empare de tous les cœurs. On fait des efforts pour rompre cette espèce de prison. Les portes en étoient trop bien fermées ; & l'ennemi, fier d'une victoire si facile, faisoit échouer toutes les tentatives. Le pere de Pontius , personnage distingué par sa profonde sagesse , proposa ou de renvoyer les Romains , afin de se les attacher pour toujours par ce bienfait , ou de les exterminer , pour les empêcher de pouvoir prendre les armes de long-tems , par la ruine entière de leur plus belle armée. On ne l'écouta pas. On annonça aux députés des Romains , qu'on ne leur permettroit de se retirer , qu'avec un seul habit , sans armes ; qu'ils passeroient sous le joug ; qu'ils retireroient leurs armées du pays des Samnites , & que , de part & d'autre , on vivroit désormais dans une confédération égale & respectueuse. Quelque dures & quelque humiliantes que fussent ces conditions , la nécessité força de s'y soumettre. On vit alors ces soldats tant de fois vainqueurs , ces formidables légions du peuple Romain , passer sous le joug en silence , & les yeux attachés sur la terre , tandis que les ennemis les accabloient de reproches & d'insultes. *L'an 319 avant J. C.*

CAVITÉ. (*prise du fort de*) La guerre s'étant allumée, en 1762, entre l'Angleterre & l'Espagne, les Anglois fixerent leurs regards ambitieux sur les isles Manilles du Philippines. Sur la fin de Septembre, l'amiral Cornish & le général Guillaume Drappez , chefs des forces Britanniques, toucherent

à l'île de Luçon; & le débarquement ayant été effectué presque sur le champ, on fit les dispositions pour assiéger le fort de Cavite : c'est le seul endroit bien fortifié, & dont le fort devoit décider de celui de toutes les îles Philippines. La citadelle fut attaquée en même tems par terre & par mer, avec une telle vigueur, que, le 6 d'Octobre, les assaillans s'en rendirent maîtres. La plus grande perte des Anglois fut celle du major Moze, officier d'expérience & de courage. Quant au nombre des soldats, il fut peu considérable, si l'on fait attention à la force de la place, qui auroit dû tenir plus d'un mois, si elle avoit été défendue par d'autres hommes. Tout se soumit à l'Angleterre dans ces contrées; & ces fiers insulaires virent, avec de nouveaux transports, ces nouveaux succès de leurs armes.

CÉLÈNES. (*prise de*) Après avoir subjugué la Cilicie & la Pamphilie, Alexandre conduisit son armée à Célènes, ville de la Phrygie, arrosée par la rivière Marfyas, si célèbre dans la fable. Il somma la garnison de la citadelle, où les habitans s'étoient retirés, de se rendre. Comme ils la croyoient imprenable, ils répondirent fièrement qu'ils ne quitteroient la place qu'avec la vie. Mais, se voyant fort pressés, ils demandèrent soixante jours de trêve, au bout desquels ils promettoient d'ouvrir les portes, s'ils n'étoient pas secourus. Ils tinrent parole. 333
avant J. C.

CÉNINE. (*prise de*) Les citoyens de cette ville, voisine de Rome, outrés de l'enleve-

ment de leurs filles par les Romains, s'unirent avec les Antemnates & les Crustuminiens pour tirer une vengeance éclatante des perfides ravisseurs. Sans attendre les troupes qu'on levoit, pour la même cause, dans toutes les villes des Sabins, ils entrèrent sur les terres de Rome, sous la conduite d'Acron, leur roi. Romulus marche contr'eux; les attaque; les défait; tue de sa main Acron, qui s'étoit mesuré avec lui; poursuit les fuyards jusques dans Cénine qu'il prend, sans coup férir, & dont il fait une colonie. Antemme & Crustumium eurent le même sort. Ces premières conquêtes des Romains sur leurs voisins se firent, l'an du monde 3256, la quatrième année du règne de Romulus. Ce prince entra dans Rome en triomphe, portant les armes d'Acron, qui étoient le plus grand ornement de cette pompe. Pour distinguer ce trophée royal, on lui donna le nom de *dépouilles opimes*, c'est-à-dire les plus excellentes de toutes.

CÉRIGNOLES. (*bataille de*) Huit jours après la célèbre bataille de Séminare, le 28 d'Avril 1503, les armées de France & d'Espagne en vinrent encore aux mains, près de Cérignoles. Il étoit déjà tard, quand l'artillerie gronda de part & d'autre; & il ne restoit plus qu'une heure de jour, quand Louis d'Armagnac, duc de Nemours, prince plus courageux que prudent, fit commencer les attaques. Les François, secondés par les Suisses de leur armée, fondirent impétueusement sur les ennemis, dont le magasin à poudre sauta, dès le commencement de l'action, soit par hazard, soit qu'on y eût mis le feu à des-

Rein. Gonsalve , général des Espagnols , prit cet événement pour un heureux augure : « Enfans , dit-il à ses soldats , la victoire est à nous ! Le ciel nous annonce par ce signe , que nous n'aurons plus besoin d'artillerie ! » On dit alors que le duc de Nemours , voulant faire un mouvement pour surprendre l'ennemi en flanc , fit crier , « En arriere , soldats , en arriere ; » que cet ordre , mal interprété , ayant été pris pour le signal de la retraite , l'armée François se tourna le dos. Nemours fit de vains efforts pour ramener ses troupes au combat. Presque seul , il résista long-tems à l'ennemi : enfin il fut tué d'un coup d'arquebuse. Sa mort acheva la déroute. Les Espagnols poursuivirent vivement les fuyards ; mais la plupart se sauverent à la faveur de la nuit. Plus de trois mille hommes resterent sur le champ de bataille. La victoire rendit les Espagnols maîtres de la campagne ; & bientôt tout le royaume de Naples fut soumis à leur domination.

CÉRISOLES. (*bataille de*) Autant le duc de Nemours avoit été malheureux à Cérignoles , autant le comte d'Anguien , général des troupes de François I en Italie , fut heureux dans les plaines de Cérisoles. Ayant obtenu du monarque François la permission de livrer bataille à l'armée de Charles-Quint , il marcha contr'elle ; & , le 14 d'Avril 1544 , il la rencontra ; l'attaqua , quoiqu'elle fût supérieure à la sienne , & remporta une victoire complete. Dix mille ennemis resterent sur la place : trois mille furent faits prisonniers. On prit l'artillerie , les munitions & les bagages.

Cependant ce glorieux triomphe fut inutile. La France n'en perdit pas moins toutes ses possessions d'Italie.

CÉSARÉE. (*bataille & prise de*) Les Sarasins s'étant approchés de Césarée pour en faire la conquête, Constantin, fils de l'empereur Héraclius, & chef de l'armée Romaine, sortit de cette ville; & les deux armées camperent en présence l'une de l'autre. Le jeune prince ayant désiré une entre-vue, Amrou, général des Musulmans, se rendit sans crainte au camp ennemi. Constantin lui demanda, quel droit les Sarasins prétendoient avoir à la possession de la Syrie ? « Le droit » que confère le Créateur, répondit Amrou. » La terre appartient à Dieu; il la donne pour » héritage à qui il lui plaît de ses serviteurs; » & c'est le succès des armes qui manifeste » sa volonté. Au reste, je vous offre un moyen » de vous sauver: faites-vous Mahométans, » ou soumettez-vous à payer tribut. »... Nous » ne ferons ni l'un ni l'autre. »... Eh bien ! » il ne reste plus qu'à vider notre différend » par les armes. » Amrou se retira; & l'on se prépara de part & d'autre à la bataille. On étoit le moment de s'entre-choquer avec fureur. On attendoit le signal du combat, lorsqu'on vit sortir des rangs de l'armée Chrétienne un officier richement vêtu, qui défia, d'un air intrépide, le plus brave des Sarasins. Trois se présentèrent, & furent tués successivement. Enfin, Sergiabil-Ebn-Hassanah, l'un des plus courageux guerriers de l'armée Musulmane, entra dans la carrière, & voulut venger ses compagnons. Mais ses veilles &

les jeûnes l'avoient tellement affoibli, qu'il ne put tenir long-tems contre son adversaire. Le Chrétien le terrassa; lui mit le pied sur le ventre, & alloit l'égorger, lorsqu'un cavalier des troupes Romaines survint tout-à-coup, & trancha la tête à l'officier vainqueur. Après cette action imprévue, qui surprit également les deux armées, il s'alla jeter entre les Sarasins. C'étoit un Arabe, nommé *Touleihah-Ebn-Khovaïled*, qui, s'étant érigé en prophète, du vivant de Mahomet, avoit été défait par Khaled, & obligé de se réfugier sur les terres de l'Empire, où il s'étoit mis au service d'Héraclius. Le coup, qu'il venoit de faire, lui mérita sa grace. Ensuite on livra la bataille. Elle ne fut pas longue. Le jour étoit fort avancé. La plupart des soldats Romains, nouvelles milices, sans discipline & sans courage, se débänderent, & prirent la fuite. Constantin, profitant des ténèbres d'une nuit profonde, se réfugia dans Césarée. Mais, voyant qu'Amrou se disposoit à l'investir, il s'embarqua secrètement pour retourner à Constantinople. Césarée, abandonnée à elle-même, & n'osant résister aux forces redoutables des Barbares, ouvrit ses portes, l'an du Seigneur 638, & paya, pour sa sûreté, deux cens mille pièces d'or, qui font près de trois millions de notre monnoie.

CHALCÉDOINE. (*siège de*) Procope s'étoit révolté contre Valens; &, soutenu de quelques soldats qu'il avoit séduits, il avoit osé ceindre le bandeau impérial. En peu de tems, son parti devint formidable; & l'empereur fut obligé de prendre les armes pour

châtier le rebelle. Ce prince vint attaquer Chalcédoine, qui tenoit pour l'usurpateur. Il y trouva une vive résistance. Les habitans l'insultoient du haut des murs, en l'appellant *malheureux buveur de bière* ; c'étoit la boisson du petit peuple en Illyrie & en Pannonie, province dont Valens étoit originaire. L'empereur jura que, pour s'en venger, il raseroit les murs de la ville. Mais, un gros d'ennemis étant tombé tout-à-coup sur ses troupes, il fut obligé de prendre la fuite, & d'abandonner toute la Bithynie au trop heureux Procope, l'an 365.

CHALCIS. (*prise de*) Antiochus le Grand, roi de Syrie, voulant se fortifier contre les Romains par d'importantes conquêtes, s'approcha de Chalcis, avec un grand nombre de troupes, & en forma le siège. Cette ville, l'une des plus considérables de l'Etolie, étoit partagée en deux factions, l'une favorable aux Romains, & l'autre au roi. Celle-ci l'emporta, & le rendit maître de la place, sans qu'il eût besoin de tirer l'épée. Cette conquête, si l'on peut lui donner ce nom, enfla singulièrement la vanité d'Antiochus, & contribua beaucoup à le précipiter dans une guerre qui le perdit. *An 192 avant J. C.*

CHALONS-SUR-MARNE. (*bataille de*) L'an de J. C. 366, un grand corps d'Allemands s'étoit avancé jusqu'à cette ville pour y commettre leurs brigandages ordinaires. Jovin, vainqueur à Scarponne, les joignit, &, dès la pointe du jour, leur livra bataille. On combattit jusqu'à la nuit ; & les Romains remportèrent encore la victoire, malgré

malgré la désertion d'un corps de troupes légères , commandé par un nommé *Balchobaude* , officier aussi fanfaron hors de l'action , que poltron dans l'action même.

CHALUS. (*siège de*) Un gentilhomme Limoufin avoit trouvé dans sa terre un trésor d'un prix inestimable. Richard , roi d'Angleterre , le réclama. Le gentilhomme consentit à le partager. Le monarque voulut l'avoir tout entier , & vint mettre le siège devant le château de Chalus , où il le croyoit caché. Mais un nommé *Bertrand Gourdon* , l'ayant apperçu , pendant qu'il alloit reconnoître la place , lui décocha une flèche qui le blessa dangereusement. La plaie n'étoit cependant pas mortelle : elle le devint par l'ignorance du chirurgien , ou même , selon d'autres , par la débauche du prince. Il vécut encore onze jours , pendant lesquels la place fut emportée. Le meurtrier lui fut amené quelques instans avant sa mort. « Malheureux , lui dit Richard , que t'avois-je fait , » pour m'arracher la vie ? » . . . Ce que » tu m'as fait , répondit froidement l'intrépide Gourdon ? je vais te le dire : Tu as » tué de ta propre main mon pere & mes » freres. Mon bonheur est parfait ; je les ai » vengés. Tyran , fais-moi mourir ; je brave » ta colère. » Un discours si fier étonna le monarque moribond. « Mon ami , je te par- » donne , » dit-il à son assassin ; & sur le champ il lui fait ôter ses chaînes ; lui donne de l'argent , & le renvoie en liberté. Mais il fut arrêté , écorché vif , ensuite pendu , dès que le prince eut expiré. *L'an 1199.*

S. & B. Tome I.

D d

CHANANÉENS (*défaite des*) Ces peuples s'étant ligués pour défendre leur liberté, leurs biens & leur vie, voulurent faire un dernier effort pour s'opposer aux rapides conquêtes de Josué. Le roi de Jérusalem étoit à leur tête. Le général Hébreu marcha contre ces infidèles. Le ciel seconda sa valeur. Une grêle de pierres écrasa les ennemis qui prirent la fuite en désordre. Mais Josué, craignant que le jour ne finît avant leur entière défaite, ordonna au soleil de s'arrêter ; & cet astre docile s'arrêta , au milieu de sa course , pour éclairer une action si sainte.
1451 avant J. C.

CHANDERNAGOR. (*prise de*) Les François, maîtres de Chandernagor, dans la presqu'isle de l'Inde, caufoient de la jalousie aux Anglois ; & cette place étoit trop à la bienséance de ces ennemis avides , pour qu'ils ne tentassent pas de s'en emparer. Le vice-amiral Wathson , trop foible pour en risquer la conquête , en 1757 , consentit d'abord à renouveler la neutralité qui subsistoit , pendant que la guerre se faisoit ailleurs. Le traité en étoit conclu , rédigé , & près d'être signé. Le vice-amiral en avoit même donné sa parole , lorsqu'il apprit que le vaisseau *le Cumberland* , de quatre-vingt canons , & monté de mille hommes de débarquement , étoit arrivé à l'embouchure du Gange. Dans le moment , il rompit la négociation ; & , foulant aux pieds la religion des sermens , il forma le siège de Chandernagor par terre , tandis que dix-huit vaisseaux la foudroyoient du côté de la mer. Les François, quoique surpris, ne perdirent point

courage. Ils résisterent durant huit jours, & ne capitulerent qu'à la dernière extrémité.

CHARLEROI. (*prise de*) Sur la fin de Juillet 1746, le prince de Conti se présenta devant Charleroi, avec des soldats qui se croyoient invincibles sous ses ordres. La basse ville fut emportée d'assaut, après deux jours seulement de tranchée ouverte; & le troisième jour du siège, 2 d'Août, la garnison se rendit prisonnière de guerre.

CHARTRES. (*sièges & prises de*) 1. L'an 910, les Normands s'étant emparés de Rouen & de presque toute la Neustrie, vinrent mettre le siège devant Chartres, sous la conduite de Rollon leur chef, prince qui n'avoit de barbare que le nom. La place fut ferrée de fort près; & déjà elle étoit sur le point de se rendre, lorsque Charles IV, roi de France, accourut à son secours. Ce prince attaqua le camp des Barbares, pendant que les assiégés, ayant leur évêque au milieu d'eux en habits pontificaux, firent une sortie vigoureuse, & forcerent Rollon à se retrancher sur une éminence. Il y fut assiégé à son tour. Cependant, à la faveur d'un stratagème, il sortit de ce mauvais pas, & se répandit dans la province où il se vengea de cet échec, le seul qu'il eût jamais essuyé, par des ravages si terribles, que Charles lui fit offrir la princesse Giselle sa fille, & un établissement en Neustrie. La condition étoit que le duc Normand se feroit Chrétien, & reconnoîtroit Charles pour son suzerain. Le traité fut signé à S. Clair-sur-Epte. Rollon s'y rendit pour prêter le serment de fidélité. Ce ne fut pas

sans peine qu'on l'engagea à suivre les cérémonies ordinaires en pareille occasion ; mais, quand il fut question de se jeter aux genoux & de baiser le pied du monarque, il le refusa absolument. On le fit enfin consentir qu'un de ses officiers rendît ce devoir pour lui. Celui-ci, aussi peu courtisan que son maître, prit le pied du roi, & le leva si haut qu'il renversa le prince François. On ne pouvoit pas rompre. Charles étoit trop foible pour se fâcher. On se contenta de rire de cette insolence comme d'une adroite plaisanterie. Ainsi fut fondée cette célèbre colonie des Normands, dont le sang, mêlé à celui des François, donna, dit M. Velly, des rois à l'Angleterre & à la Sicile.

2. En 1118, Louis le Gros, roi de France, voulant punir les révoltes éternelles du comte de Champagne, marcha vers Chartres, résolu de la réduire en cendres. Mais à peine parut-il devant cette ville, que le clergé & les bourgeois vinrent au-devant de lui en procession, portant une chemise de la sainte vierge, & criant miséricorde. Ce bon prince, touché de leurs larmes, & plein de respect pour la divine relique, sacrifia son ressentiment à sa clémence & à sa religion.

3. Le duc de Bourgogne s'étoit emparé de Chartres, en 1417 ; & , depuis ce tems, cette ville avoit toujours été occupée par les Bourguignons ou par les Anglois. En 1432, le bâtard d'Orléans forma le projet de la surprendre, par le moyen de deux habitans qu'il avoit fait prisonniers, & qui promirent de la lui livrer. Le 20 d'Avril, jour de Pâques, fut choisi pour

L'exécution. Un Dominicain, prédicateur célèbre, appelé *Jean Sarrafin*, & qui étoit du complot, annonça pour ce jour-là un sermon dont les auditeurs seroient édifiés, « & qui » moult profiteroit pour le sauvement de leurs » ames. » Il donna, pour l'entendre, rendez-vous à l'une des extrémités de la ville, opposée à la porte qu'on devoit attaquer. Cependant le bâtard d'Orléans, Gaucourt, d'Estouteville, d'Illiers, la Hire & Félin, à la tête de quatre mille hommes, s'étoient approchés, à la faveur des ténèbres, jusqu'à un quart de lieue de Chartres, où ils s'arrêtèrent, attendant l'instant favorable. Les deux habitans, qui dirigeoient l'entreprise, se présentèrent, dès la pointe du jour, à la porte de Blois. Ils accompagnoient plusieurs charrettes chargées de vin, conduites par des soldats dont les armes étoient cachées sous leurs casques. Tandis qu'ils amusent les gardes par des propos indifférens, & par le présent de quelques aloses, les charretiers déguisés fondent sur eux, l'épée à la main; massacrent les portiers; se saisissent de la porte & des barrières. Dans le moment, d'Illiers, qui s'étoit avancé jusques sous le rempart, avec un détachement de cent vingt hommes, entre dans la ville. Aussi-tôt il est suivi d'un second corps de trois cens combattans. Ils marcherent, enseignes déployées, jusqu'à la cathédrale, en criant : « La paix ! » La paix ! Vive le roi ! » Le reste des troupes survient. L'alarme se répand ; l'auditoire du frere Jean est abandonné. Les uns courent à leurs maisons : les autres se rassemblent près

de leur évêque, Jean de Festigny, zélé partisan des Anglois & des Bourguignons. Ce prélat marche à leur tête. Il rencontre les François dans le marché : il les attaque, & meurt percé de coups. Quatre-vingt bourgeois périssent avec leur pasteur. On fait six cents prisonniers, du nombre desquels étoit le commandant Anglois. Le reste de la garnison fuit par une autre porte. La ville est gagnée, & livrée au pillage. Les soldats se dispersent dans les différens quartiers, & s'abandonnent à tous les excès de l'avarice, de la débauche, & de la cruauté.

4. Le prince Casimir avec une armée d'Allemands étant venu au secours du prince de Condé, & de l'amiral Coligni, chefs des Huguenots François, assiégèrent la ville de Chartres, en 1568, vers la fin de Février. Le brave Lignières défendit vigoureusement la place, & rendit inutiles quatre pièces d'artillerie, qui la battoient sans cesse, du côté de la porte de Dreux. Mais tout son courage ne l'auroit point sauvé, si les ennemis avoient commencé leurs opérations par détourner la rivière d'Eure. Ils s'y prirent trop tard. La cour alarmée prévint le coup qui la menaçoit. Elle fit un traité ; & Chartres resta fidèle au roi.

5. Henri le Grand ayant rassemblé ses troupes, en 1591, se présenta devant Chartres, où La Bourdaisiere commandoit pour les Ligueurs. Il n'y avoit dans la ville qu'un petit nombre de guerriers : cependant le siège fut long, difficile & meurtrier. Après bien des efforts, elle fut enfin emportée, & sou-

mise irrévocablement à la domination du monarque légitime.

CHATEAU-DAUPHIN. (*siège de*) C'est dans la fameuse campagne de 1744, que le prince de Conti fit voir à l'univers que la France pouvoit opposer à ses ennemis des Alexandres, des Annibals, des Césars. Cet auguste général, digne du sang des Bourbons, s'étoit enfin avancé, après bien des fatigues, jusqu'à la vallée de Château-Dauphin, tandis que le comte de Campo-Santo (a) y pénétoit par une autre gorge, à la tête des Espagnols. Deux mille Piémontois s'étoient retranchés sur un roc escarpé. Le roi de Sardaigne, placé lui-même derrière les lignes, animoit ses troupes. Les François n'avoient point de canon. Ils bravent celui des ennemis qui les foudroie. Ils escaladent en plein jour cette roche inaccessible. Dès le premier choc, le baron de Givri, qui les conduit, est blessé. Le brave Chevert soutient

(a) Il s'appelloit *de Gages*. La victoire de Campo-Santo lui en avoit mérité le surnom ; récompense flatteuse, puisqu'il devenoit lui-même le monument vivant de son triomphe. La valeur du prince dont nous racontons les exploits n'est point restée sans couronnes. Six pièces de canon, qui décorent le beau château de l'Isle-Adam, annoncent assez haut la gloire du héros qui l'habite, & la reconnaissance de notre auguste monarque. A Versailles, comme à Madrid, on connoît tout le prix des vertus guerrières ; & ni Rome ni la Grèce n'ont récompensé plus dignement ces âmes généreuses qui se dévouent pour le service du prince & de la patrie.

les guerriers, & monte à leur tête. Dans ce moment, on ordonne la retraite. Givri la fait sonner. Mais les officiers & les soldats, trop animés, ne l'écoutent point : ils s'empressent; ils se précipitent. Le lieutenant-colonel de Poitou saute dans les premiers retranchemens. Les grenadiers s'élancent les uns sur les autres. La bravoure François triomphe. On n'ose attendre ces terribles guerriers, qui fondent de toutes parts, la bayonnette au bout du fusil. Ils passent au travers des embrasures même du canon ennemi, dans l'instant que les pièces, ayant tiré, reculoient par leur mouvement ordinaire. Près de deux mille assaillans restent sur la place; mais il n'échappe aucun Piémontois. Le roi de Sardaigne, au désespoir, vouloit se jeter lui-même au milieu des ennemis, pour y trouver la mort ou la victoire; & l'on eut beaucoup de peine à le retenir. Il s'échappa presque seul, pour aller pleurer sa défaite. Le baillif de Givri, le colonel Salis, le marquis de la Carte, furent trouvés au nombre des morts. Le duc d'Angénois & beaucoup d'autres furent dangereusement blessés; mais il en avoit coûté encore moins qu'on ne devoit s'attendre dans un terrain si difficile. Le comte de Campo-Santo, qui ne put arriver à ce défilé étroit & escarpé, où ce furieux combat s'étoit donné, écrivit au marquis de la Mina, général de l'armée Espagnole, sous dom Philippe : « Il » se présentera, sans doute, quelqu'occasion » où nous serons aussi-bien que les François; » car il n'est pas possible de faire mieux. » Le prince de Conti, dont la présence & les

exemples avoient encouragé les soldats, écrivit au roi : « C'est une des plus brillantes & » des plus vives actions qui se soient jamais » passées. Les troupes y ont montré une va- » leur au-dessus de l'humanité. La brigade » de Poitou, ayant M. d'Agénois à sa tête, » s'est couverte de gloire. La bravoure & la » présence d'esprit de M. de Chevert ont » principalement décidé l'avantage. Je vous » recommande M. de Solenci & le chevalier » de Modène. La Carte a été tué. Votre » Majesté, qui connoît le prix de l'amitié, » sent combien j'en suis touché. »

Le jour qu'on chantoit le *Te Deum* pour la prise du Château-Dauphin, le roi tomba malade à Metz.

CHATEAU-GAILLARD. (*sièges de*)
 1. Philippe-Auguste entra dans la Normandie, en 1203 ; & toutes les villes se soumirent à son approche. Une seule place osa résister. Elle étoit bâtie sur un rocher très-escarpé, & servoit de boulevard à toute la province. Richard n'avoit rien oublié pour la rendre imprenable ; & ce monarque Anglois lui avoit donné le nom de *Château-gaillard*, pour faire entendre qu'il ne faudroit que rire & se moquer des efforts qu'on voudroit faire pour la prendre. Le roi de France l'assiégea ; & , durant six mois, il éprouva la plus vigoureuse résistance. Les assiégés avoient à leur tête un brave commandant appelé *Roger de Lanci*. Cet officier fit sortir de la ville plus de quatre cens habitans, femmes & enfans, pour la plûpart ; & ces malheureuses victimes de la nécessité, enfermées entre le

camp des François & la place, endurent; pendant trois mois, la famine la plus horrible. Enfin le roi, touché de leur sort, voulut bien les recevoir; mais il n'étoit plus tems. Presque tous moururent incontinent après avoir mangé. L'extrémité où ces infortunés proscrits avoient été réduits les avoit portés aux excès les plus affreux. Une femme accoucha dans cette malheureuse conjoncture. L'enfant fut aussi-tôt dévoré par ceux qui l'environnoient. Cependant la ville, resserrée de toutes parts, n'avoit plus ni vivres ni munitions. Le gouverneur, n'écoutant plus que sa bravoure, sortit l'épée à la main, résolu de vendre chèrement sa vie. Mais Philippe la lui sauva, par estime pour sa valeur, & traita humainement la garnison.

2. En 1418, Château-gaillard fut assiégé par Henri V, roi d'Angleterre. Il résista, pendant seize mois, à ce monarque toujours vainqueur; & la garnison, commandée par le brave Mauni, ne se rendit qu'à la dernière extrémité, lorsque les cordes, dont elle se servoit pour puiser de l'eau, lui manquèrent absolument.

CHERBOURG. (*sièges de*) 1. Les Anglois ne possédoient plus en Normandie que la seule ville de Cherbourg; & la puissance formidable de cette nation rivale expiroit enfin sur ses débris, par la valeur victorieuse, ou plutôt par le bonheur constant de Charles VII. Le connétable de France, par ordre de ce monarque, vint assiéger les ennemis de la patrie dans leur dernier asyle. Aux premières attaques, l'amiral Coëtivi fut em-

porté d'un coup de canon. Les flots de la mer, qui battent avec bruit les remparts de la ville, dans le tems de la haute-marée, empêchoient d'établir des batteries de ce côté. Jean Bureau & Gaspard son frere surmonterent cet obstacle, & choisirent, pour placer leur artillerie, le tems où le reflux laissoit la grève à sec. Ils envelopperent avec soin les canons, les bombardes, les barils de poudre, enforte que l'eau ne pouvoit les endommager. Les assiégés, qui, du haut de leurs murs, voyoient opérer les François, se moquoient de leurs manœuvres. Mais ils furent bien surpris quand, le lendemain, ils virent que les flots de la mer avoient respecté l'artillerie des assiégeans, & qu'ils étoient prêts à les foudroyer. Ils demandèrent à capituler, & ouvrirent leurs portes, le 12 du mois d'Août 1450; jour remarquable par l'entiere expulsion des Anglois de toutes les places de la Normandie, après trente-cinq années de possession.

2. Le 6 d'Août 1758, les Anglois, s'étant approchés des côtes de la Normandie, avec une flotte formidable, montée de quinze mille hommes de débarquement, & commandée par le prince Edouard, se présentèrent devant Cherbourg. Deux régimens défendoient cette ville; mais, trop foibles pour résister à l'ennemi, ils le laisserent entrer sans remuer. Les Anglois comblèrent le bassin, l'un des plus beaux du royaume; emporterent les cloches & quelques canons, & se rembarquerent avec précipitation, la nuit du 15 au 16.

CHÉRONÉE. (*batailles de*) 1. Les desseins ambitieux de Philippe sur la Grèce ayant enfin éclaté, les Thébains & les Athéniens, réveillés par l'éloquence mâle & impétueuse de Démosthène, se liguerent ensemble pour arrêter les progrès rapides de ce prince. Les deux armées camperent près de Chéronée, ville de Béotie. Philippe donna le commandement de son aîle gauche à son fils Alexandre, âgé pour lors de seize ou de dix-sept ans, & se chargea lui-même de la droite. Le signal se donne. On en vient aux mains. La valeur est égale de part & d'autre, les mêmes intérêts excitant les deux partis. Alexandre, dès-lors animé d'un beau feu, montra dans cette bataille toute la capacité d'un vieux général, & le courage bouillant d'un jeune officier. Il enfonça le premier le bataillon sacré des Thébains, qui étoit toute la force de leur armée. La déroute devint bientôt générale. Dix mille Athéniens restèrent sur la place : le reste prit la fuite, & abandonna au roi de Macédoine une victoire qui le rendit maître de la Grèce. C'est dans cette bataille, que Démosthène, aussi lâche & aussi timide dans le combat, qu'intrépide dans la tribune, prit honteusement la fuite, après avoir jetté ses armes. Arrêté dans sa course par des brossailles : « Ah ! donnez-moi la vie, » s'écria-t-il, s'imaginant que c'étoit un ennemi qui le faisoit. *An 338 avant J. C.*

2. Sylla, ayant été chargé de la guerre contre Mithridate, livra bataille à Archélaüs, général de ce prince, dans la plaine de Chéronée. Les ennemis firent en vain tous

leurs efforts pour engager la victoire à se déclarer pour eux. La fortune du général Romain le suivit par-tout. Archélaüs fut enfoncé. Ses troupes , qui montoient à cent mille hommes , furent taillées en pièces : à peine s'en sauva-t-il dix mille ; & , s'il en faut croire le vainqueur (a) , ce qui rend cette défaite plus mémorable , c'est qu'il n'en coûta pas quatorze soldats aux Romains. *L'an 86 avant J. C.*

CHLOMARE. (*siège de*) Maurice, ayant été mis par l'empereur Justin II, à la tête des troupes d'Orient, vint, en 578, former le siège de Chlomare, place forte de l'Arzannène, défendue par un brave & fidèle capitaine Perse, nommé *Bigane*. Le général Romain lui offrit les perspectives les plus flatteuses, s'il vouloit lui ouvrir les portes de la ville. Bigane, dont l'ame généreuse n'envisageoit que son devoir, lui répondit « qu'il » n'accepteroit pas même une couronne, » pour manquer de foi à son maître légis- » time. » Il fallut donc attaquer Chlomare; mais tous les efforts des Romains furent inutiles; & , après plusieurs assauts vifs & sanglans, Maurice fut forcé d'abandonner son entreprise.

CHOCZIN. (*bataille de*) Le 11 de Novembre 1673, Jean Sobieski, grand-maréchal de Pologne, attaqua les Turcs retranchés à Choczin. A peine le combat fut-il commencé, que les Moldaves & les Vala-

(a) Dans les Mémoires qu'il écrivit, & que Plutarque cite souvent.

ques se déclarerent pour les Polonois, & tournerent leurs armes contre les Ottomans. Ceux-ci, malgré la trahison de leurs sujets, se défendirent, pendant quatre heures, avec un courage héroïque ; mais enfin, ils prirent la fuite ; & plus de dix mille se précipiterent dans des gouffres immenses. Un plus grand nombre fut immolé par le vainqueur ; enforte que leur armée, qui étoit de trente-deux mille hommes avant l'action, fut presque entièrement détruite. La conquête de Choczyn, qui se rendit le 13, fut tout le fruit de cette grande victoire.

CHOTEMITZ. (*bataille de*) Le roi de Prusse forma le blocus de Prague, en 1757, avec une armée victorieuse. La ville, défendue par quarante mille hommes, sous les ordres du prince Charles de Lorraine, se vit bientôt en proie à toutes les horreurs de la guerre. Une grêle de bombes & de boulets rouges renversa ses remparts ; détruisit ses édifices ; abîma ses citoyens. Ses provisions étoient épuisées ; ses vivres étoient consumés : elle n'avoit plus d'espérance, lorsque le célèbre maréchal Daun parut à la tête des troupes de la reine. Cet habile général se retrancha sur la croupe d'une colline qui dominoit la plaine de Chotemitz. Le monarque Prussien, séduit par l'appas d'une nouvelle victoire, alla sur le champ à la rencontre de l'ennemi, & se présenta devant ses lignes, le 18 de Juillet. Aussi-tôt il donne le signal. Ses soldats s'ébranlent, & s'élancent avec impétuosité sur la colline. Sept fois, ils y montent, comme à un assaut général ; & sept fois,

ils sont repoussés, renversés, culbutés. Attaqués, à leur tour, fort à propos, ils plient de toutes parts, & avouent leur défaite par une fuite précipitée. Dans ce moment, le prince Charles sort de Prague; s'unit aux vainqueurs, & poursuit les fuyards. L'armée du roi de Prusse fut entièrement détruite. L'Impératrice-Reine, pour immortaliser la mémoire de ce glorieux triomphe, qui délivroit son royaume de Bohême d'un ennemi redoutable, institua un ordre militaire, sous le nom de *Marie-Thérèse*.

CHOUÉGUEN. (*prise du fort*) Il y avoit long-tems que les Anglois fixoient leurs vues ambitieuses sur les possessions Françoises de l'Amérique; & ces infatigables ennemis ne cessoient d'épier l'occasion d'y porter, avec la guerre, la désolation & la mort. Ils crurent l'avoir trouvée, en 1756; & déjà ils se préparoient à fondre sur le Canada, lorsque le célèbre marquis de Vaudreuil, lieutenant-général de la Nouvelle France, se mit en devoir de les prévenir. Ce brave capitaine, pour mettre une bonne fois les frontieres de son gouvernement à l'abri des entreprises de l'ennemi, résolut d'attaquer le fort de Chouéguen, situé à l'embouchure de la riviere de ce nom. Il n'avoit que trois mille hommes; mais les officiers seconderent ses desseins avec tant de succès, que les Anglois se trouverent investis & attaqués dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins. Le marquis de Montcalm, chargé de la principale attaque, surpassa ce qu'on attendoit de sa valeur intrépide. Les Canadiens & les Sauvages passe-

rent la rivière à la nage ; & , par cette manœuvre hardie , que les Anglois avoient jugée impraticable , la communication fut coupée entre le fort George , & celui de Chouéguen. Une batterie de canon , établie avec la plus grande célérité , fit taire celui de la place. Le gouverneur demanda à capituler. Il fut fait prisonnier de guerre avec sa garnison. Sept vaisseaux de guerre , d'inégale grandeur , & deux cens bâtimens chargés de munitions de toute espece , furent les fruits de la victoire des François.

CHRYSOPLIS. (*bataille de*) Il semble que pour les tyrans la vie a moins de douceur que le thrône. La fortune veut-elle les précipiter du faite de la grandeur où son bizarre caprice les a placés ? Ils bravent les revers : ils veulent mourir , le sceptre à la main. Licinius , que son ambition avoit armé contre le grand Constantin , avoit éprouvé plus d'une fois combien ce prince étoit redoutable. Les plaines de Cibales attestoient sa foiblesse. Mais cette leçon n'avoit pu modérer ses aveugles desirs. Ayant recueilli les débris de ses défaites , il voulut courir encore les hazards d'une bataille. Il atteint son rival dans les champs de Chrysopolis ; l'attaque avec fureur ; mais ses soldats ne secondent point son courage. Ils prennent la fuite , dès le premier choc , & abandonnent à Constantin la victoire & l'empire. Licinius , toujours opiniâtre & toujours vaincu , fut enfin obligé de reconnoître pour maître celui qu'il n'avoit pu souffrir pour collègue. Il ne survécut pas long-tems à cette soumission forcée ;

forcée; & bientôt sa mort délivra Constantin d'un ennemi plus incommode que terrible. *An 323.*

CIBALÈS. (*bataille de*) Constantin & Licinius, s'étant brouillés, se firent une guerre sanglante. Leurs armées se rencontrèrent près de Cibales. On en vint aux mains. Jamais victoire ne fut mieux disputée. Après avoir épuisé les traits de part & d'autre, on se battit long-tems à coups de piques & de lances. Le combat, commencé au point du jour, duroit encore avec le même acharnement aux approches de la nuit, lorsqu'enfin l'aîle droite, commandée par Constantin, enfonça l'aîle gauche des ennemis, qui prit la fuite. Le reste de l'armée de Licinius, voyant son chef, qui jusques-là avoit combattu à pied, sauter à cheval pour se sauver, se débanda aussi-tôt, après avoir perdu vingt mille hommes. *314 de J. C.*

CIRTE. (*siège de*) 1. Micipsa, en mourant, avoit adopté Jugurtha, & l'avoit déclaré son héritier au royaume de Numidie, conjointement avec Adherbal & Hiempsal, ses deux fils. Après la mort du roi, les trois princes partagerent entr'eux les États de leur pere. Mais Jugurtha, dévoré par une criminelle ambition, fit tuer Hiempsal, & força Adherbal à prendre les armes pour défendre son trône & sa vie. Ce prince infortuné eut recours aux Romains. On se contenta d'abord de le secourir par des ambassadeurs, dont Jugurtha sçut se débarrasser, tandis qu'il pressoit vivement son frere renfermé dans Cirte. Adherbal se défendit courageuse-

ment , tant qu'il eut quelque'espérance. Mais les Romains , renfermés dans la ville , & qui avoient combattu jusques-là pour les intérêts du roi , voyant la lenteur de leur compatriotes , engagèrent le malheureux prince à capituler , en stipulant seulement qu'il auroit la vie sauve. Forcé par la nécessité, Adherbal se rendit à son frere , qui , oubliant les bienfaits de Micipsa , & foulant aux pieds les droits les plus sacrés , le fit mourir sur le champ dans les plus cruels supplices. A peine eut-on appris à Rome cette triste nouvelle , qu'on déclara la guerre au fratricide ; & son argent , ses ruses , & même sa valeur la firent durer pendant six ans. 112 avant J. C.

2. Les Romains se trouvoient près de Cirte. Jugurtha & Bocchus , roi de Mauritanie , vinrent les attaquer à l'improviste par quatre endroits en même tems ; mais Marius étoit en garde contre toutes les surprises. Les ennemis furent entièrement défaits. Le fameux Sylla , jeune encore , se distingua dans cette bataille. Jugurtha s'y surpassa lui-même ; & , ayant tué de sa main un ennemi , il alla montrer son épée ensanglantée à un corps considérable d'infanterie Romaine , leur criant qu'ils combattoient en vain ; qu'il venoit de tuer Marius. Peu s'en fallut que ce mensonge ne jettât la terreur & le désordre parmi les Romains. Il fallut que Marius parcourût les rangs , & se montrât aux soldats effrayés. Enfin Jugurtha , après avoir épuisé toutes les ressources de son adresse & de son courage ; après s'être opiniâtré à combattre jusqu'à demeurer presque seul , eut bien de la peine à se sauver.

Cette nouvelle victoire des Romains fut bientôt suivie de la soumission des Numides. L'année suivante, qui étoit la 646^e de Rome, Bocchus livra Jugurtha aux Romains, qui le conduisirent à Rome ; l'exposèrent aux regards insultans de la populace, & le jetterent dans un cachot où il expira, après avoir lutté, pendant six jours, contre la faim & la mort. C'est ainsi que la vengeance divine fit expier au coupable les crimes dont il s'étoit couvert, en immolant son frere à son aveugle cupidité. 106 avant J. C.

CITIUM. (*siège de*) C'étoit une place très-forte & très-importante, située dans l'isle de Chypre. Après un double triomphe remporté sur les troupes du roi des Perses, commandées par Mégabyze, Cimon, général Athénien, vint attaquer cette ville. Le dessein de ce grand homme, par cette suite de continuelles victoires, étoit d'aller porter la guerre dans le sein de la Perse, & de faire trembler le Grand-Roi au fond de son palais. Artaxerxès-Longue-main résistoit alors. Ce prince, étonné d'un projet si hardi, épuisé d'ailleurs par de grandes & de longues pertes, songea à faire la paix. Pendant qu'on travailloit au traité, Cimon fut enlevé à la république d'Athènes. Se voyant près de mourir, il sacrifia, pour ainsi dire, son dernier soupir à la patrie. Il commande à ses officiers de reconduire promptement la flotte à Athènes, en cachant soigneusement sa mort. Cet ordre fut exécuté avec tant de secret, que ni les ennemis, ni même les alliés, n'en eurent aucune connoissance.

Les Athéniens retournerent chez eux en toute sûreté, sous la conduite encore & sous les auspices de Cimon, quoique mort depuis plus de trente jours. La perte de cet excellent citoyen fut généralement regrettée. La patrie pleuroit un fils plein de tendresse, & uniquement occupé de sa gloire; les pauvres, un ami généreux, qui sembloit n'avoir de richesses que pour soulager leur indigence; tous les zélés compatriotes, un grand politique, un général accompli, l'ami de la liberté: enfin les larmes du public, qui coulerent en abondance, furent le plus bel ornement des obsèques de ce héros. *Avant J. C. 449.*

CIVITADE. (*bataille de*) Les Normands s'étoient établis en Italie sur les ruines des Grecs & des Lombards. Léon IX, qui sçavoit également bien se servir des clefs pour absoudre, & du glaive pour immoler, voulut arrêter les progrès rapides de ces nouveaux conquérans. Il se mit à la tête d'une armée composée d'Allemands, d'Italiens, de moines & de prêtres, & vint présenter la bataille dans une grande plaine proche Civitade, dans la Capitanate. Avant d'en venir aux mains, les ennemis essayèrent de calmer le courroux du pontife. Leurs respectueux avis, leurs prières soumises, rien ne put émouvoir les entrailles du prêtre-roi. Le saint pere donne le signal; on s'ébranle; on se frappe: les Papistes sont vaincus, & abandonnent leur chef. Léon se réfugie dans Civitade. Mais, comme elle étoit peu fortifiée, elle fut emportée, le jour même; & le pape tomba entre les mains des vainqueurs, l'an 1053. Il en fut traité avec

tout le respect & toute la vénération que la force de la religion avoit imprimés dans leurs cœurs pour le caractère spirituel de leur illustre prisonnier.

CLASTIDIUM. (*journée de*) La bataille de l'Adda n'abbatit point le courage des Gaulois. Ils mirent une nouvelle armée sur pied, & vinrent assiéger Clastidium. Le consul Marcellus marcha au secours de cette petite place. A peine les deux armées furent-elles en présence, qu'on en vint aux mains. Mais la victoire ne fut pas long-tems à se déclarer. Le Consul, défié par Viridomare, roi des Gaulois, & voulant avoir l'honneur de consacrer à Jupiter Férétrien les armes brillantes de ce prince, fond sur lui; l'attaque; le jette par terre, & le tue. Les Gaulois prirent aussi-tôt la fuite, & l'on en fit un grand carnage. Marcellus fut le troisième & le dernier des Romains, qui remporta les *dépouilles opimes*. *An de Rome 530, & 222. avant J. C.*

CLAUDIOPOLIS. (*siège de*) Cette ville, située dans une plaine, entre le Taurus & l'Anti-Taurus, étoit occupée par les Ismaures révoltés contre l'empereur Anastase. L'an 494, Diogène, général de l'armée Romaine, en forma le siège, & s'en rendit maître. Aussi-tôt les Ismaures, étant descendus de leurs montagnes, fermerent tous les passages; assiégèrent à leur tour Diogène, & le tinrent si long-tems bloqué, qu'il couroit risque de mourir de faim avec ses troupes. Enfin Jean Lebossu, autre capitaine Romain, ayant forcé une des gorges du Taurus, tomba sur les assiégeans avec tant de fureur, & fut si

bien secondé par Diogène, qu'il enveloppa les Iſaures, & en fit un horrible carnage. L'évêque Conon reçut dans ce combat une blessure dont il mourut, peu de jours après. Il eût fini sans doute plus heureusement ses jours, si, comme les apôtres, il se fût contenté de paître son troupeau.

CLUSIUM. (*combat de*) L'an de Rome 527, les Gaulois répandirent la terreur dans le sein de la république, par une irruption formidable en Italie. On fit de grands préparatifs pour les recevoir; & un Préteur, en l'absence des Consuls, eut le commandement des troupes. Les deux armées se rencontrèrent, sur le soir, aux environs de Clusium. Le gros de l'armée des Gaulois se retira sans bruit, & laissa sa cavalerie, avec ordre de le venir joindre aussi-tôt qu'elle seroit apperçue par les ennemis. Les Romains, à la pointe du jour, voyant cette cavalerie, sans qu'il parût de troupes de pied, s'imaginent que les Barbares ont pris la fuite, & se mettent à la poursuivre. Ils approchent. Les Gaulois se montrent & tombent sur eux. L'action s'engage avec vigueur de part & d'autre; mais les Gaulois, plus forts en nombre & pleins d'audace, remporterent la victoire. Six mille Romains restèrent sur la place. Tout le reste prit la fuite, & alla se cantonner sur une colline avantageuse, où les vainqueurs n'osèrent les attaquer. 225 avant J. C.

CLYPÉA. (*combat naval près de*) La défaite de Régulus fut sensible aux Romains; mais elle n'abatit pas leur courage. Ils mirent bientôt en mer trois cens cinquante vaisseaux

parfaitement équipés. Les Carthaginois assiégeoient Clypéa , près du promontoire d'Herinée; & leurs vaisseaux tenoient cette mer. Les Consuls cinglerent de leur côté. A peine fut-on en présence, qu'on donna le signal du combat. Il fut sanglant & opiniâtre: la victoire balança long-tems; mais un secours, arrivé fort à propos de Clypéa, la fit déclarer pour les Romains. Les Carthaginois, dans cette action, eurent plus de cent galeres coulées à fond, trente de prises; & ils y perdirent près de quinze mille hommes. Les Romains ne perdirent qu'onze cens hommes & neuf vaisseaux. 255 avant J. C.

CNIDOS. (*journée de*) Il se donna près de cette ville de l'Asie mineure un grand combat naval entre la flotte des Lacédémoniens, commandée par Pisandre, beau-frere d'Agésilas, & celle des Perses, qui avoit pour généraux Pharnabaze & l'Athénien Conon. Ce dernier fit des efforts incroyables; prit cinquante galeres, & battit les Spartiates. La suite de cette victoire, fut la défection de la plûpart des alliés de Lacédémone, qui se déclarerent pour Athènes. Avant J. C. 394.

COLBERG. (*prise de*) Une armée de ces peuples, que commandoit, en 1761, le comte de Romanzoff, s'étoit attachée au siège de Colberg, que l'impératrice des Russies avoit expressément commandé d'emporter, à quel que prix que ce fût. Cette ville, une des plus riches, des plus fortes & des plus grandes que possède Sa Majesté Prussienne, est assise sur les bords de la mer Baltique. Ses environs n'offrent qu'un vaste marais, qui en ren-

doit l'approche très-difficile ; & une armée que commandoit le prince de Wirtemberg répondoit, sinon de l'impossibilité de la prise, du moins des travaux & du sang qu'elle coûteroit. Ces obstacles avoient déjà fait échouer les Russes dans cette conquête l'année précédente. Ils furent plus heureux cette fois. Une flotte de leur nation bloquoit la ville du côté de la mer, & fournissoit l'armée de terre de toutes sortes des provisions, pendant que sur terre on formoit attaques sur attaques, on donnoit assauts sur assauts. Les bombes, qui ne cessoient de pleuvoir sur la place, mirent le feu dans plusieurs quartiers. On emporta tous les ouvrages extérieurs, & l'on battit en brèche. Enfin la garnison, se voyant sans espérances & sans ressources, ouvrit ses portes, le 24 d'Octobre, & se rendit prisonnière. Cette conquête fut le terme des exploits des Russes. Ils se répandirent dans la Poméranie, où, selon leur coutume, ils commirent les plus coupables excès ; maniere barbare de faire la guerre, qui convertit les campagnes en affreuses solitudes, & qui multiplie le nombre des malheureux, sans qu'il en résulte aucun avantage pour le vainqueur.

COLCHESTER. (*prise de*) Fairfax & Ireton, gendre de Cromwel, formerent, en 1648, le siège de Colchester, ville importante qui tenoit pour le roi. Elle se défendit longtemps ; mais enfin, épuisée par deux mois de résistance, resserrée de toutes parts, n'ayant plus ni vivres, ni munitions, ni ressources, ni espérances, elle se rendit à discrétion, le 6 de Septembre.

COLICOTTA. (*prise de*) En 1757, les Anglois ayant porté la guerre dans les grandes Indes, pour se venger de la perfidie des Indiens, qui avoient tué quelques-uns de leurs compatriotes, entreprirent la conquête de Colicotta. Cette ville, avant que les Indiens s'en fussent rendus maîtres, étoit une des plus riches qu'arrose le Gange. Sa situation la rend très-florissante : elle avoit servi d'entrepôt aux marchandises que les Anglois envoient en Europe ; & les Indiens y avoient établi les magasins de leur armée. Plus la place étoit importante, plus elle excita la valeur des assiégeans. Ils s'approchèrent en foule des remparts : ils les attaquèrent avec ardeur. Tout prit la fuite ; tout se dispersa devant eux ; & , après un combat d'une demi-heure, ils se virent maîtres paisibles de cette riche cité. Ils y firent un butin de quinze cens mille roupies ; & ils y trouverent presque toutes les marchandises que leur compagnie y avoit, lors de la révolution qui l'en chassa. Le Nabab du pays, Souragé Doulah, à la nouvelle de ce triomphe, s'avança promptement à la tête de vingt-cinq mille hommes, pour livrer bataille aux vainqueurs, & les chasser de nouveau. Le colonel Clive commandoit les Anglois. Il manœuvra avec tant d'habileté ; & son artillerie fut servie avec un tel succès, que les Indiens furent mis en déroute, & leur Nabab réduit à demander la paix qu'il n'obtint qu'aux conditions les plus humiliantes. Il assura à ses vainqueurs la possession de tout ce qui leur avoit été accordé par l'empereur du Mogol. Il leur restitua toutes les factoreries dont il

les avoit dépouillés. Enfin il leur permit de fortifier Colicotta comme bon leur sembleroit, & de faire battre monnoie, comme souverains du pays qu'il leur cédoit.

COLOGNE. (*combat de*) L'an 716, Chilpéric II ayant résolu de régner par lui-même, & de secouer le joug de Charles Martel, fils de Pépin & duc d'Austrasie, lui déclara la guerre, & alla camper aux portes de Cologne. Charles vint l'attaquer. Le combat fut long & sanglant; mais, après les plus grands prodiges de valeur, le prince Austrasien fut contraint de céder au nombre, & de faire retraite en bon ordre. C'est le seul échec que ce grand homme ait jamais essuyé. Depuis ce jour, la victoire suivit constamment ses drapeaux, & couronna ses entreprises guerrières.

COLORNO. (*siège du château de*) M. le marquis de Maillebois, lieutenant-général des troupes Françaises en Italie, pendant la campagne de 1734, fut un des capitaines François, qui marcherent avec le plus d'ardeur sur les traces glorieuses de l'immortel Villars. Cet officier avoit à ses ordres vingt compagnies de grenadiers, & vingt piquets avec cinq pièces de canon. Avec ces troupes qu'il animoit par son courage, il s'avança, dans le mois de Juin, vers le château de Colorno, maison de plaisance très-fortifiée, & située sur les rives du Pô. Il en forma l'attaque à sept heures du matin. Jamais action ne fut plus vive; & la valeur Française se surpassa dans cette journée. Le prince de Wirtemberg, qui commandoit les Autrichiens,

avoit son armée rangée en bataille sur le Parma, derrière les jardins du château. En vain ce général fit les plus grands efforts pour soutenir la garnison de la place attaquée. Il fut obligé de l'abandonner, sur les quatre heures du soir, après neuf heures de combat. Deux mille cinq cents ennemis restèrent sur la place ; & les François perdirent dix-huit cents soldats, & dix-sept officiers des grenadiers & des piquets. MM. d'Affry & de Lisle, maréchaux de camp, M. Thomé, colonel du régiment de Foix, M. Souliard, lieutenant-colonel du régiment de Picardie, & M. le duc de la Trémouille, qui étoit à la gauche avec les grenadiers, signalèrent leur grande valeur. M. de Clermont-Gallerande, colonel du régiment d'Auvergne, fut dangereusement blessé, & mourut quatre jours après.

COME. (*bataille & prise de*) Les Insulaires avoient été vaincus sans être soumis ; & le consul Claudius Marcellus fut obligé de mener contre ces intraitables Gaulois ses légions victorieuses. Il perdit trois mille hommes dans un premier combat ; & , voulant rétablir la réputation de ses armes, il survint tout-à-coup ; surprit les ennemis campés près de Côme ; leur tua , dit-on , plus de quarante mille hommes , fit un immense butin ; assiégea la ville ; l'emporta quelques jours après, & se rendit maître de quatre-vingt-huit châteaux, l'an 196 avant J. C.

2. Alachis, l'un des plus puissans vassaux de Cunibert, roi des Lombards, avoit osé ceindre le diadème. Le monarque légitime se met aussi-tôt à la tête d'une armée, & ren-

contre l'usurpateur dans la plaine de Côme. Il lui propose de vider leur différend par un combat singulier. Mais Alachis, trop lâche pour soutenir personnellement sa criminelle ambition, le refuse, en alléguant que Cunibert étoit bien plus robuste & plus vigoureux que lui. Tandis que les deux rivaux rangent leurs troupes en bataille, Zénon, diacre de l'église de Pavie, se présente à Cunibert. » Prince, lui dit-il, le destin de l'Etat dépend » de vos jours : daignez les ménager, & » souffrez que je combatte en votre place, » & sous votre nom. La vie d'un prêtre obscur comme moi, est un sacrifice bien léger » pour la patrie. » Tant de générosité dans un ecclésiastique, & ce dévouement si peu ordinaire aux ministres des autels, surprirent le monarque. Il refuse d'abord ; mais, cédant enfin aux vives instances du magnanime Zénon, il le revêt de ses armes. L'intrépide champion s'élance, l'épée à la main, sur les ennemis étonnés. Il les atteint ; il les accable ; en un instant, il est environné d'un monceau de morts & de mourans qu'il a étendus à ses pieds. Cependant les rebelles, revenus de leur première terreur, attaquent en foule le prétendu roi qui, bientôt accablé par le nombre, expire au milieu des victimes de sa valeur. Alachis, plein de joie, accourt pour couper la tête à son ennemi. Il trouve, au lieu du roi, un misérable clerc. » Nous n'avons rien fait encore, s'écrie-t-il » avec fureur ; mais, si je suis victorieux, je » fais vœu de remplir un puits de nez & d'oreilles de clercs. » Ce vœu fut inutile. Cu-

nibert remporta une victoire complete, & Alachis fut tué dans le combat, l'an 690 de J. C.

COMINIUM. (*prise de*) Le consul Carvilius assiégeoit cette ville, de la dépendance des Samnites, pendant que Papirius Cursor, son collègue, triomphoit de ces fiers & infatigables ennemis, près d'Aquilonie. La ville fut emportée par escalade, après quelques jours d'une vigoureuse défense. 293 avant J. C.

COMMINES. (*bataille de*) Les troupes Françoises étant entrées dans la Flandre, en 1382, se virent arrêtées au pont de Commines, que dix mille hommes gardoient avec soin. Le connétable Olivier de Clisson, qui vouloit traverser la Lys, les attaque sans balancer, tandis que plusieurs officiers passaient la rivière au-dessus du pont. Les ennemis, chargés de toutes parts, chercherent leur salut dans la fuite, & abandonnerent leur poste & la victoire aux François. Les Flamands avoient fait porter leur bannière par une fille de joie, nommée *Marie Jetrud*. Cette courtisane leur avoit promis une victoire complete, si elle pouvoit la premiere tirer du sang des François. Elle fut tuée dans le premier choc. Il paroît que, dans ce siècle, & même dans le suivant, on employoit assez volontiers quelques femmes dans les combats; c'étoit sans doute pour animer la valeur des guerriers. On rapporte qu'en 1396, dans une bataille livrée contre les Frisons, une femme se détacha de leur armée avant le signal, & vint se présenter aux ennemis qu'elle insulta. « Tantôt » cette femme venue, dit le naïf Froissard,

» elle se trouva en place, & puis tourna le
» derriere & leva ses draps, c'est à sçavoir
» sa robe & sa chemise, & montra son der-
» riere aux Hannyers, Hollandois, Zélan-
» dois, & à toute la compagnie qui voir la
» vouloit, en criant aucuns mots, ne sçais
» pas quels, sinon qu'elle dit : Prenez-là vo-
» tre bien-venue. » Elle fut mise en pièces;
& les combattans en vinrent aux mains.

COMPIEGNE. (*siège de*) Depuis la le-
vée du fameux siège d'Orléans, la fortune
de Charles VII avoit pris une face plus riante,
& la puissance des Anglois, ce colosse ef-
frayant, que les haines & les perfidies avoient
élevé au sein même de la France, ébranlée
de toutes parts, étoit menacée d'une ruine
prochaine. Le duc de Bourgogne étoit en-
core dans l'alliance de l'Angleterre, & ses
généraux secundoient le duc-régent. Ce fut
par ses ordres qu'en 1430, ils firent le siège
de Compiègne. A peine la place avoit-elle
été menacée, que Jeanne d'Arc, cette hé-
roïne si problématique, & le brave Xain-
trailles s'y jetterent pour la défendre. Les en-
nemis étoient occupés à choisir leurs postes.
Jeanne sort de la ville, à la tête de six cens
hommes; fond sur eux; les surprend; les atta-
que; les met en désordre. Un détachement
vient au secours des vaincus. Ils reprennent
courage; recommencent le combat, & rap-
pellent la victoire. Les François plient à leur
tour: les ennemis veulent les environner. Ils
se retirent en bon ordre, & toujours en com-
battant. Jeanne, qui étoit à l'arrière-garde,
s'arrêtoit de tems en tems, & faisoit volte-

face. Son aspect , qui tant de fois avoit inspiré la terreur , ralentissoit la poursuite , & donna le tems aux troupes de rentrer dans la ville. Déjà les derniers rangs avoient passé les barrières , lorsqu'un archer Anglois , plus hardi que les autres , s'approcha de la valeureuse Pucelle ; la saisit d'une main intrépide , & la renversa de dessus son cheval. Lyonnel , bâtard de Vendôme , survint dans ce moment. Jeanne , hors d'état de se défendre , se rendit prisonnière , & lui donna sa foi. Cet officier la céda au comte de Ligni , Jean de Luxembourg , son général ; & celui-ci la vendit aussi-tôt aux Anglois , pour la somme de dix mille livres comptant , & cinq cens livres de pension annuelle.

Les attaques de la ville furent poussées d'abord avec toute l'ardeur imaginable. On dressa des batteries ; on creusa des mines , qui furent éventées , & dans lesquelles plusieurs des assiégeans perdirent la vie. Le seul boulevard , qui couvroit la tête du pont , du côté de la Picardie , se défendit pendant plus de deux mois. Cette glorieuse résistance étoit l'effet du zèle , de l'habileté & du courage de Flavi , gouverneur de Compiègne , que quelques auteurs ont accusé , sans fondement , & même sans vraisemblance , d'avoir trahi la Pucelle , en faisant fermer trop tôt la barrière. Ce vaillant capitaine étoit secondé par Philippe de Gamaches , abbé de Saint-Pharon de Meaux , brave ecclésiastique , qui croyoit , avec raison , la gloire de défendre la patrie compatible avec la vie dévote.

Cependant Compiègne , investie depuis six

mois, se trouvoit réduite aux dernières extrémités. La famine, plus pressante encore que les efforts des ennemis, ne laissoit entrevoir qu'un affreux avenir. Le comte de Ligni se flattoit d'entrer bientôt dans la ville. Tout-à-coup Vendôme, Xaintrailles & plusieurs autres capitaines paroissent à la tête de quatre mille combattans pour secourir la place. On court au-devant d'eux; &, de part & d'autre, on se range en bataille, & l'on reste en présence. Pendant ce tems-là, un détachement François entre dans Compiègne; se joint à la garnison, &, sous la conduite de Flavi, attaque une bastille défendue par le maréchal Brimeu, & le seigneur de Créqui. Deux fois ils sont repoussés. Mais, animés par Xaintrailles & par les habitans, hommes & femmes, qui venoient en foule partager le péril & la gloire, ils attaquent, pour la troisième fois, & emportent le poste. Ce succès enflamme leur courage. Ils construisent un pont de bateaux; passent l'Oyse, & se rendent maîtres d'un second fort sur le bord de cette riviere. Les ennemis effrayés abandonnent une troisième bastille. Il ne leur en restoit plus qu'une. Leur général, qui désespéroit de pouvoir la défendre, y fit mettre le feu, & leva le siège avec tant de précipitation, qu'il abandonna la moitié de son bagage, ses vivres, ses munitions, son artillerie aux vainqueurs.

Au reste, les Anglois se crurent amplement dédommagés de cet échec, par la prise de la Pucelle. Quand ils eurent conduit dans leur camp cette illustre captive, les soldats accou-

rurent

rurent en foule pour considérer cette fille de dix huit ans, dont le nom seul, depuis plus d'une année, faisoit trembler l'Angleterre, & portoit la terreur jusques dans Londres. On dépêcha des couriers à toutes les villes pour les inviter à partager la satisfaction qu'inspiroit cet avantage. Le duc de Bedford ordonna dans Paris des réjouissances publiques, précédées d'un *Te Deum*, en action de grâces d'un évènement dont il osoit tout espérer.

Le récit des malheurs de cette héroïne infortunée, dont les exploits font époque dans notre histoire, peut intéresser le lecteur : nous allons, pour le satisfaire, rassembler ici les traits les plus curieux de ce tragique évènement.

Dès que Jeanne d'Arc fut prise, on la chargea de chaînes, & on l'enferma dans la forteresse de Beaulieu. La dureté de sa prison, les outrages de ses gardes, les malheurs qui menaçoient sa tête, tout lui inspira d'abord une sorte de désespoir. Ayant saisi le moment où ses surveillans cruels l'observoient avec moins d'exactitude, elle se précipita d'une des fenêtres de la tour. Sa chute fut si douloureuse, qu'elle ne put se relever. Ses gardes accoururent ; elle fut ferrée plus étroitement, & transférée, peu de tems après, au château du Crotoy.

Cependant Frere Martin, vicaire-général de l'Inquisition en France, réclamoit la prisonniere, « comme véhémentement soup-
» çonnée de plusieurs crimes sentant hérésie ;
» crimes qui ne pouvoient se dissimuler ni
» passer sans bonne & convenable répara-

» tion. » L'Université elle-même supplioit le
 duc de Bourgogne & le comte de Luxem-
 bourg de livrer leur captive au tribunal du
 saint office ; & ces prieres de l'Université
 étoient alors d'un grand poids. « Vous avez
 » employé votre noble puissance, disoit au
 » Comte cette compagnie , à appréhender
 » icelle femme , qui se dit *la Pucelle*, au
 » moyen de laquelle l'honneur de Dieu a
 » été sans mesure offensé, la foi excessive-
 » ment blessée , & l'Eglise trop fort desho-
 » norée ; car , par son occasion , idolatrie ,
 » erreurs , mauvaise doctrine , & autres
 » maux inestimables se sont ensuivis en ce
 » royaume. . . Mais peu de chose seroit avoir
 » fait telle prise , si ne s'ensuivoit ce qu'il
 » appartient pour satisfaire l'offense par icelle
 » femme perpétuée contre notre doux Créa-
 » teur & sa Foi , & sa sainte Eglise , avec
 » ses autres méfaits innumérables. . . Et si ,
 » seroit intolérable offense contre la Majesté
 » divine , s'il arrivoit qu'icelle femme fût
 » délivrée. »

Ainsi tout conspiroit contre la malheu-
 reuse Jeanne , dont tout le crime étoit de
 s'être armée contre la tyrannie , pour ven-
 ger son légitime Souverain. Un prélat cou-
 vert d'ignominie , méchant par goût , chassé
 de son siège par ses diocésains même, Pierre
 Cauchon , évêque de Beauvais , se chargea
 de procéder à la condamnation de l'inno-
 cente captive. Par ses soins , on composa un
 tribunal d'ecclésiastiques injustes , ignorans ,
 passionnés , fanatiques. Jeanne y fut citée , à
 la requête du promoteur Guillaume Espinet.

Elle comparut avec toute la modestie qui convenoit à son sexe, & toute la fierté d'une guerriere intrépide. D'abord on lui défendit de songer à s'évader. « Si je me fauvois, dit-elle, on ne pourroit m'accuser d'avoir violé ma parole, puisque je ne vous ai point donné ma foi. » Interrogée si le roi Charles avoit aussi des révélations, comme elle? « Envoyez-lui demander, répondit-elle. » Interrogée si, dès son enfance, elle avoit désiré de combattre les Bourguignons, elle-dit : « J'ai toujours souhaité que mon roi recouvrât ses Etats. » Interrogée si les esprits célestes lui avoient promis qu'elle s'échapperait, elle répondit : « Cela ne touche point mon procès. Voulez-vous que je parle contre moi ? » Interrogée si elle changeoit souvent de bannieres? si elle les faisoit bénir? par quel motif elle y avoit fait broder les noms de *Jesus* & de *Marie*? si elle étoit persuadée & si elle avoit fait croire aux troupes Françaises que cette banniere portoit bonheur, elle dit : « Je ne renouvellerai mon étendard que lorsqu'il étoit brisé. » Jamais je ne l'ai fait bénir avec des cérémonies particulières. C'est des ecclésiastiques que j'ai appris à faire usage, non-seulement pour mon étendard, mais même pour les lettres que j'écrivois, des noms du Sauveur du monde & de sa Mere. A l'égard de la fortune qu'on prétend que j'attribuois à cette banniere, je disois pour toute assurance aux soldats : Entrez hardiment au milieu des Anglois; & j'y entrois moi-même. » Interrogée pourquoi, dans

la cérémonie du couronnement de Charles VII, elle avoit tenu ladite bannière levée près de la personne du roi ? « Il étoit bien » juste, répondit-elle, qu'ayant partagé les » travaux & les dangers, elle partageât » l'honneur. » Interrogée si, dans son enfance, elle alloit souvent se promener ? si elle s'étoit battue contre des enfans de son âge ? si elle s'étoit fait peindre ? si les saints & saintes, qui lui apparoissoient, parloient anglois ou françois ? s'ils avoient des boucles d'oreilles, des bagues ? « Vous m'en avez » pris une, dit-elle à l'évêque de Beauvais ; » rendez-la moi. » ... Ces saints ont-ils des » cheveux ? sont-ils nuds ou habillés ? ... » Pensez vous que Dieu n'ait pas de quoi les » vêtir ? » ... Avez-vous vu des fées ? qu'en » pensez-vous ? ... « Je n'en ai point vu : » j'en ai entendu parler ; mais je n'y ajoute » point de foi. » ... Avez-vous eu une man- » dragore ? qu'en avez-vous fait ? ... « Je n'en » ai point eu : on dit que c'est une chose dan- » gereuse & criminelle. »

Ainsi, par ces questions captieuses, inutiles, déplacées, indécentes, on vouloit arracher d'une fille simple & sans lettres quelques paroles équivoques, qui pussent autoriser l'iniquité des juges, animés par la fureur barbare de leur indigne chef. Un d'eux cependant, touché de compassion, conseilla à Jeanne de s'en rapporter au jugement du pape & du concile. L'évêque de Beauvais, jettant un regard terrible sur ce conseiller trop Chrétien : « Taisez-vous, de par le » diable ! s'écria-t-il. » Un autre avoua qu'en

la conduisant devant le tribunal, il lui avoit plusieurs fois permis de s'arrêter devant la chapelle du château, pour y faire sa prière. Cette indulgence lui attira, de la part de Jean Bénédicté, les plus sanglans reproches. » Truand, lui dit-il, qui te fait si hardi d'approcher cette P.... excommuniée de l'Eglise, sans licence ? Je te ferai mettre en telle tour, que tu ne verras ni lune ni soleil, d'ici à un mois, si tu le fais plus. » Ce même Jean Bénédicté n'adressoit jamais la parole à Jeanne, dans tout le cours du procès, qu'avec les termes de *paillard*, d'*ordière*, d'*hérétique*, d'*infâme*.

Le 23 de Mai, Jeanne d'Arc fut admonestée dans sa prison. Elle étoit malade & presque mourante. Le lendemain, on la conduisit à la place du cimetière de l'abbaye de S. Ouen, où l'on avoit dressé deux échafauds. L'évêque de Beauvais & ses dignes collègues s'y étoient rendus, accompagnés de plusieurs prélats Anglois. Une foule de peuple inondoit la place. Un docteur, nommé *Guillaume Erard*, commença, d'un ton furieux, un sermon infâme & rempli d'invectives. « C'est à toi, Jeanne, que je parle, » s'écrioit l'insultant prédicateur, & te dis que ton roi est hérétique & schismatique. »... » Par ma foi, sire, interrompit la Pucelle, révérence gardée, je vous ose bien dire & jurer, sur peine de ma vie, que mon roi est le plus noble Chrétien de tous les Chrétiens, & n'est point tel que vous dites. »

Ensuite on pressa l'innocente guerrière

F f iij

d'abjurer ses erreurs. Elle demanda la signification de ce terme *abjurer*, & dit à haute voix : « Je m'en rapporte à l'Eglise universelle, si je dois abjurer. » ... Tu abjureras » présentement, reprit Erard avec colere ; » tu abjureras, ou tu seras arse, (brûlée.) » Alors le greffier s'approcha, & lut à l'infortunée captive une formule d'abjuration, qui contenoit simplement une promesse de ne plus porter les armes, de laisser croître ses cheveux, & de quitter l'habit d'homme. Il falloit périr au milieu des plus affreux supplices, ou signer cet écrit. Jeanne y consentit. Dans le moment, on substitua une autre cédule où elle se reconnoissoit dissolue, hérétique, schismatique, idolâtre, séditeuse, invocatrice des démons, sorcière, &c. &c. ... Dès qu'elle eut signé cette abjuration supposée, l'évêque de Beauvais proféra le jugement qui la condamnoit, pour réparation de ses fautes, à passer le reste de ses jours dans une prison perpétuelle, « au pain de douleur & à l'eau » d'angoisse, » suivant le style de l'Inquisition, dit M. Villaret, style usité dans les cloîtres, & que les moines apportèrent à ce tribunal, lorsque la superstition & le fanatisme les choisirent pour arbitres entre les hommes & l'Etre suprême. L'assemblée se sépara ; & Jeanne, ayant repris l'habit de femme, fut reconduite & enchaînée, comme auparavant, dans sa prison. La nuit même, les gardes, par ordre des juges, enleverent les robes de femme, qui étoient sur son lit, & leur substituerent son habit d'homme. En vain Jeanne leur demanda ses vêtemens ; en

vain elle leur rappella que les juges lui avoient expressement défendu de s'habiller en homme : ils lui répondirent brutalement qu'elle n'en auroit point d'autres. Pressée par des besoins naturels , l'infortunée fut contrainte de se couvrir des seuls vêtemens qui lui étoient offerts. A l'instant , plusieurs témoins entrèrent pour constater cette prétendue transgression. Les juges survinrent , & dressèrent un procès-verbal. Le lendemain , ils s'assemblerent ; & Jeanne fut condamnée comme relapse , excommuniée , rejetée du sein de l'Eglise , & jugée digne , par ses forfaits , d'être abandonnée à la justice séculière. On vint lire cette sentence à l'innocente prisonnière. Elle pleura ; elle sanglota ; elle se plaignit , mais sans emportement , mais sans injures. On la pressa de nouveau d'avouer la fausseté de ses révélations. « Or ça , Jeanne , lui dit l'évêque de Beauvais , d'un ton malicieusement charitable , » vous nous avez tous-
» jours dit que vos voix vous disoient que
» vous seriez délivrée ; & vous voyez main-
» tenant comme elles vous ont déçue. Dites-
» nous-en la vérité. » Elle avoua que ses visions l'avoient trompée à l'égard de sa délivrance : « Mais , soient bons , soient mauvais esprits , ajouta-t-elle , ils me font ap-
» parus. » Jamais elle ne varia sur cet article , le seul qui motiva sa condamnation. On lui permit de recevoir le sacrement de l'Eucharistie. Ensuite elle sortit de prison , le 30 de Mai , escortée d'une garde de six-vingts hommes d'armes. Elle étoit revêtue d'un habit de femme. Sa tête étoit chargée d'une

mitre sur laquelle étoit écrit : « Hérétique ,
» relapse , apostate , idolâtre. » Deux reli-
gieux Dominicains la soutenoient. Elle s'é-
crioit sur la route : « Ah ! Rouen , Rouen ,
» seras-tu ma dernière demeure ? » Arrivée
au funeste bûcher qui devoit consumer cette
innocente victime , elle se mit à genoux ;
pria Dieu dévotement , & se disposa sainte-
ment à son sacrifice. « Menez-la , » dirent
aux bourreaux les juges séculiers. Ils obéirent
en tremblant. En face du bûcher , étoit un
tableau sur lequel on lisoit cette inscription :
» Jeanne , qui s'est fait nommer *la Pucelle* ,
» menteresse , pernicieuse , abuseresse des
» peuples , devineresse , superstitieuse , blas-
» phémeresse de Dieu , présomptueuse , mal-
» créante de la Foi de J. C. meurderesse ,
» idolâtre , cruelle , dissolue , invocatrice du
» diable , apostate , schismatique & héréti-
» que. » Elle demanda une croix. On lui pré-
senta celle de l'église voisine. Elle l'approcha
pieusement de sa bouche ; la mit contre son
sein ; monta sur le bûcher , & rendit son ame
en prononçant le nom de *Jesus*.

Immédiatement après l'exécution , le bour-
reau dit aux juges , en pleurant , « qu'il ne
» croyoit pas que Dieu lui pardonnât jamais
» le tourment qu'il avoit fait souffrir à cette
» *sainte fille* ; que jamais il n'avoit tant craint
» de faire une exécution ; que les Anglois
» avoient fait construire un échafaud de plâ-
» tre si élevé , qu'il ne pouvoit atteindre à
» elle ; ce qui avoit rendu ses douleurs plus
» longues & plus cruelles. »

Quelques fragmens d'une Lettre du jeune

roi Henri VI au duc de Bourgogne , feront connoître l'opinion des Anglois au fujet de Jeanne d'Arc.

» Il eft affez commune renommée , dit ce
» monarque , comment cette femme , qui fe
» faifoit nommer *Jeanne la Pucelle* , erro-
» née , s'étoit , deux ans & plus , contre la
» loi divine & l'état de fon sexe féminin ,
» vêtue en habit d'homme , chose à Dieu
» abominable ; & , en tel état , transportée
» vers notre ennemi capital & le vôtre , au-
» quel & à ceux de fon parti , gens d'Eglise ,
» nobles & populaires , donna fouvent à en-
» tendre qu'elle étoit envoyée de par Dieu ,
» en foi préfumptueufement vantant qu'elle
» avoit communication personnelle & visible
» avec S. Michel , & grande multitude d'an-
» ges & des saints de paradis , comme sainte
» Catherine & sainte Marguerite . . . fe vêtit
» auffi d'armes appliquées pour chevaliers &
» écuyers ; leva l'étendard , & demanda avoir
» & porter les très-nobles & excellentes ar-
» mes de France , qu'en partie obtint , & les
» porta en plufieurs courfes & affauts ; c'eft
» fçavoir un écu à deux fleurs-de-lys d'or à
» champ d'azur , & une épée , la pointe en
» haut , férie en une couronne. En cet état ,
» s'eft mise aux champs , a conduit gens-d'ar-
» mes , pour faire & exercer cruautés inhu-
» maines , en épandant le fang humain . . . »
(c'eft-à-dire celui des Anglois , ennemis de
fon prince & de fa patrie .)

Voilà de bien grands crimes affurément.
Par bonheur pour nos dames , notre fiécle eft
moins févere ; & notre fiécle a raifon. Car ,

s'il falloit brûler toutes celles qui s'habillent en hommes, « contre la loi divine & l'état » de leur sexe féminin, » que de bûchers éclaireroient la France !

» La Puissance divine , continue le roi
 » d'Angleterre , a voulu permettre que ladite
 » femme ait été prinse ; & mise en notre
 » obéissance & domination. Et , pour ce que
 » dès-lors fûmes requis par l'évêque au dio-
 » cèse duquel elle avoit été prinse , qu'icelle
 » Jeanne nous lui fissions délivrer , comme
 » à son juge ordinaire ecclésiastique ; Nous ,
 » tant pour la révérence de notre mere la
 » sainte Eglise ; comme aussi pour l'honneur
 » & l'exaltation de notre sainte Foi , lui fîmes
 » bailler ladite Jeanne , afin de lui faire son
 » procès : lequel évêque , adjoint avec lui le
 » vicaire de l'Inquisiteur des erreurs , & ap-
 » pellé avec eux grand & notable nombre
 » de solennels maîtres & docteurs en théo-
 » logie & droit canon , commença , par
 » grande solennité & dûe gravité , le pro-
 » cès d'icelle Jeanne. Et , après ce que lui
 » & ledit Inquisiteur , juges en cette partie ,
 » eurent , par plusieurs & diverses journées ,
 » interrogé ladite Jeanne , firent les confes-
 » sions & assertions d'icelle mûrement exa-
 » miner par lesdits maîtres docteurs , & gé-
 » néralement par toutes les Facultés de notre
 » très-chière & très-aimée fille l'Université
 » de Paris. Par l'opinion & délibération des-
 » quelles trouverent lesdits juges icelle Jeanne
 » superstitieuse , devinereffe de diables , blas-
 » phémereffe en Dieu & en ses Saints , schis-
 » matique , & errant en la Foi de J. C. . . »

On a vu , par tout ce que nous avons dit
de ce jugement , combien il est integre , com-
bien les juges étoient instruits , combien en-
fin ils étoient compétens. Le monarque ter-
mine de la sorte cette espece de Manifeste :

» Pour lesquelles causes , selon ce que les
jugemens & institutions de sainte Eglise
l'ordonnerent , afin que dorénavant elle ne
contaminât les autres membres de J. C.
elle fut délaissée à la justice séculiere , la-
quelle incontinent la condamna à être brû-
lée. Et , voyant son finement approcher ,
elle connut pleinement & confessa que les
esprits , qu'elle disoit être apparus à elle
souventefois , étoient mauvais & menson-
giers , & que les promesses , qu'iceux es-
prits lui avoient plusieurs fois faites de la
délivrer , étoient fausses ; & ainsi se con-
fessa par lesdits esprits avoir été déçue &
moquée. Si fut menée , par ladite justice ,
liée , au vieil marché dedans Rouen ; & là
publiquement fut arse , à la vue de tout le
peuple. »

Par cette Lettre , le Conseil du jeune prince
croyoit , sans doute , excuser son injustice ;
mais l'opprobre , dont les Anglois ont voulu
couvrir l'innocence opprimée , est retombée
sur eux-mêmes , pour les noircir à jamais.

Au reste , la fin tragique de Jeanne d'Arc
fut pleurée dans Londres même. Un milord
dit publiquement que la Pucelle étoit une
brave femme , & qu'elle auroit mérité les
plus grands éloges , si elle étoit née Angloise.
Un secrétaire du roi d'Angleterre , nommé
Jean Traffard , s'écria tout haut : « Nous

» sommes tous perdus, damnés & deshonorés , d'avoir fait cruellement mourir cette
 » fidèle & innocente Chrétienne, dont l'ame
 » est ès mains de Dieu. »

Le courroux du Ciel tomba, dès cette vie, sur la plûpart de ceux qui s'étoient prêtés à la vengeance des Anglois. Pierre Cauchon, cet abominable prélat, dont le nom seul excite l'indignation, mourut subitement, en se faisant raser. Nicolas Midi, docteur en théologie, fut frappé de la lèpre. Jean Bénédicté termina tristement une vie criminelle ; & Guillaume Espinet fut chassé de Rouen par les Anglois, & alla finir misérablement ses jours dans un colombier hors de la ville.

COMPsa. (*prise de*) Sept mille Goths, s'étant réunis, l'an 554, se jetterent dans Compsa, aujourd'hui Conza, ville du pays nommé *Principauté ultérieure*. La place étoit très-forte ; & située sur une montagne escarpée. Narsès l'environna d'un blocus. Les assiégés, bien fournis de vivres, passerent l'hyver à faire sur les Romains de fréquentes sorties pour les forcer à se retirer. Mais la vigilance du général rendoit inutiles tous leurs efforts. Le commandant, nommé *Regnaris*, lui fit demander une entrevue. Narsès y consentit ; mais, après quelques contestations, ils se séparèrent sans rien conclure. Regnaris, en remontant à la place, banda son arc, & se tournant tout-à-coup, il tira sur Narsès, qu'il n'atteignit pas. Aussi-tôt les Romains indignés font pleuvoir sur ce perfide une grêle de traits dont il est bléssé à mort. Les Goths, ayant perdu leur chef, se rendirent,

à condition d'avoir la vie sauve. Ainsi fut terminée la conquête de l'Italie, que Narsès gouverna pendant treize ans.

CONDÉ. (*siège de*) Louis XIV, le 21 d'Avril 1676, forma le siège de Condé, l'une des plus fortes places du Hainaut. Le prince d'Orange se mit aussi-tôt en marche pour la secourir. La communication entre les quartiers de l'armée Française étoit difficile, à cause de l'inondation ; & ses lignes embrassoient une si grande étendue de terrain, qu'il n'étoit pas possible de les défendre, même contre des troupes bien inférieures. Il falloit donc ou marcher au-devant de l'ennemi & le combattre, ou presser le siège par une attaque si vive, que la place fût obligée de se rendre avant l'arrivée du secours. La nuit du 25 au 26 d'Avril, les deux compagnies des Mousquetaires, à la tête de plusieurs détachemens d'infanterie, furent commandées pour cet assaut. Si jamais leur valeur, & l'émulation qu'elle inspire, ont rendu un service important, ce fut en cette occasion. « Un jour » de plus ou de moins, dit Pélisson, étoit » de la plus grande conséquence, dans la » conjoncture des choses : ainsi les nôtres » avoient ordre de ne se point arrêter, que » tout ne fût emporté. » Tout le fut ; les palissades, le fossé, la contrescarpe, l'ouvrage avancé ; la seconde contrescarpe, avec des redoutes sur ses angles saillans, & des fourneaux au-dessous ; les deux bastions détachés & leur courtine. Dans aucun de ces ouvrages, l'ennemi ne put soutenir l'impétuosité des assaillans. Les Mousquetaires, sui-

vis des grenadiers d'Artois & du Maine, pénétrèrent jusques dans la basse-ville. Le gouverneur, consterné, fit battre la chamade; envoya promptement des ôtages, & se rendit à discrétion. Louis y fit son entrée triomphale, accompagné des maréchaux d'Humieres, de Schomberg, de la Feuillade & de Lorges, qui commandoient sous lui.

CONI. (*siège de*). L'armée Françoisse, sous les ordres de M. de Bulonde, avoit formé le siège de Coni en Italie, le 19 de Juin 1691. Dix jours après, le prince Eugène, qui s'avançoit à la tête de quatre mille hommes, écrivit au gouverneur que, sous peu de tems, il attaqueroit les lignes des ennemis. C'étoit une ruse. Le payfan, porteur de la Lettre, se fit prendre, suivant les instructions qu'il avoit reçues, & confirma de bouche ce que le prince mandoit au commandant. Le capitaine François, frappé d'une terreur soudaine, &, craignant d'avoir une armée entiere sur les bras, se retira sur le champ, sans attendre un renfort que lui envoyoit M. de Catinat. Cette petite disgrâce toucha sensiblement le marquis de Louvois. Dès qu'il en eut la nouvelle, il alla chez le roi, les yeux baignés de larmes, & maudissant la fortune: « Eh ! quoi ! lui dit le mo-
» narque, vous vous désespérez pour si
» peu de chose ? Ah ! je vois bien que le
» bonheur vous a gâté. Pour moi, qui me
» souviens d'avoir vu les Espagnols dans
» Paris, je ne m'abbas pas si facilement. »

L'infant don Philippe & le prince de Conti formerent le siège de Coni, en 1744.

Le roi de Sardaigne vint les attaquer dans leurs lignes, avec une armée supérieure. Ce monarque employa toutes les ressources de la guerre pour fixer la victoire sous ses drapeaux. Sa disposition fut regardée comme l'une des plus sçavantes. Toutefois il fut vaincu. Il perdit près de cinq mille hommes, & les François eurent douze cens soldats tués ou blessés. Le prince de Conti, qui, dans les combats, joint à la sagesse du grand capitaine la valeur du simple guerrier, eut sa cuirasse percée de deux coups, & deux chevaux tués sous lui. Il n'en parla point dans la Lettre au roi ; mais il s'étendit sur les blessures de MM. de la Force, de Senneterre, de Chauvelin ; sur les services signalés de MM. de Courten, du Chaila, de Choiseul, & demandoit pour eux des récompenses.

CONSTANTINE. (*siège & bataille de*)

1. L'an 503, Cabade, roi des Perses, s'approcha de Constantine, ville située entre Amide & Nisibe. Il espéroit la prendre par le moyen de quelques Juifs avec lesquels il entretenoit des liaisons secrètes. Mais, les traîtres ayant été découverts & punis, il fallut désormais tout attendre de la force. Léonce commandoit la garnison Romaine renfermée dans la place. Barhadade, évêque de Constantine, prélat aussi intrépide que respectable par sa sainteté, partageoit les travaux du commandant. Ce pasteur évangélique faisoit la ronde de ses sentinelles ; animoit les habitants ; leur administroit l'Eucharistie sur les murailles. Enfin, résolu de s'exposer lui-même pour sauver son peuple, il les assemble : « Je

» vais , leur dit-il , trouver l'ennemi , pour
 » l'engager à s'éloigner de la ville. Le Tout-
 » puissant fera triompher mes paroles. Mais ,
 » si je meurs , ayez confiance ; mes derniers
 » soupirs imploreront pour vous le secours
 » du ciel. Défendez-vous avec courage. »
 Le prélat se présenta devant Cabade : ses paroles l'étonnerent ; & bientôt , persuadé par l'éloquence du généreux évêque , il leva le siège , pour essayer d'autres conquêtes.

2. En 581 , Maurice , général de l'empereur Tibère en Orient , livra , près de Constantine , une sanglante bataille à Tamchosroës , le plus grand & le plus habile capitaine de la Perse. Ce dernier fut vaincu ; & , ne voulant pas survivre à son honneur , il chercha une mort glorieuse au milieu des bataillons ennemis. Maurice , que cette victoire élevoit au comble de la gloire , fut honoré à Constantinople d'un magnifique triomphe ; & , peu de tems après , Tibère récompensa ses services de l'Empire.

CONSTANTINOPLE. (*bataille & sièges de*) 1. L'an 559 , Zabergan , roi des Huns , ayant remporté plusieurs avantages sur les troupes de l'empereur Justinien , vint insulter les murs de Constantinople , du côté de Blaquernes & de la Porte dorée. Dans cette extrémité , l'empereur eut recours à Bélisaire , qui , rempant depuis dix ans au pied du trône , & confondu dans la foule des courtisans , voyoit sa gloire éclipsée par la faveur des envieux. Ce grand homme , conservant dans un corps affoibli par les années , cette activité & ce courage qui avoient renversé la puissance
des

des Vandales, & terrassé les Goths, sortit de la ville avec le peu de troupes qu'il put ramasser ; environna son camp d'un fossé ; envoya des coureurs observer les mouvemens des ennemis, & fit allumer des feux dans toute l'étendue de la plaine, pour faire croire aux Barbares qu'il étoit suivi d'une nombreuse armée. Comme les Huns ne pouvoient venir à lui, qu'au travers d'une épaisse forêt, il mit en embuscade sur les deux bords du chemin deux cens archers à cheval, qui devoient les charger au passage. Il marcha lui-même à la tête de trois cens soldats qui avoient autrefois appris à vaincre sous ses ordres, & qui étoient résolus, ainsi que leur général, de sacrifier ce qui leur restoit de vie. Il se fit suivre par le reste des troupes qui avoient ordre de pousser de grands cris, de faire retentir leurs armes, & de traîner sur la terre des branches d'arbres pour élever une nuée de poussière. Tout fut exécuté comme il l'avoit commandé. Les Barbares, chargés en flanc par les troupes de l'embuscade, aveuglés par la poussière que le vent leur portoit dans les yeux, effrayés des cris & du bruit des armes, attaqués avec vigueur par les soldats, par Bélisaire lui-même, prirent la fuite, sans oser se défendre. Zabergan déconcerté décampa sur le champ, & alla porter ailleurs le ravage & l'incendie.

L'an 626, le Khan des Abares vint se présenter devant Constantinople, avec une armée innombrable, & forma le siège de cette capitale. Mais le courage des citoyens rendit inutiles tous les assauts du Barbare, qui fut

obligé de regagner son pays , après avoir vu échouer tous ses efforts , & périr la plus grande partie de ses troupes.

2. Le Calife Moavie , ayant mis à la tête de ses armées le brave Yézid , son fils , lui ordonna , vers l'an 669 , d'aller mettre le siège devant Constantinople. Le jeune prince ne fut point heureux. Son armée navale fut entièrement détruite , & cette perte l'obligea de lever le siège : c'est tout ce que les historiens Arabes nous apprennent de cette expédition. Les Musulmans y signalèrent leur courage. Mahomet leur avoit promis que les péchés de la première armée des fidèles , qui prendroit la capitale de l'Empire , seroient entièrement effacés. Le fameux Abou-Aïoub , un des capitaines de l'armée d'Yézid , & qui s'étoit trouvé , sous les ordres du prophète , aux batailles de Bèdre & d'Ohod , fut tué dans une attaque. On l'inhuma près des murailles de la ville ; & son tombeau est en si grande vénération parmi les infidèles , qu'encore aujourd'hui les empereurs Ottomans vont s'y faire ceindre l'épée , lorsqu'ils prennent possession du trône.

3. L'Europe avoit pris la Croix , pour la quatrième fois ; & les forces , destinées contre les infidèles , alloient s'embarquer pour la Terre-sainte , lorsque le jeune Alexis , fils d'Isaac l'Ange , empereur de Constantinople , vint implorer le secours des princes Chrétiens en faveur de son pere , qu'un frere ambitieux avoit déthroné , aveuglé , puis confiné dans une affreuse prison. Touchés de ses prieres , & plus encore des avantages qu'il

promettoit, les Croisés firent voile vers Constantinople, qu'ils emportèrent en six jours. L'usurpateur prit la fuite, & le jeune Alexis fut couronné; mais il oublia bientôt ses sermens, & paya de la plus noire ingratitude les services des Croisés. Irrités de cette perfidie, ces braves guerriers lui déclarèrent la guerre. Ils attaquèrent de nouveau la capitale, & s'en rendirent maîtres, après soixante jours de siège. Les vainqueurs s'abandonnerent à tous les excès de la fureur & de l'avarice. On fit monter le butin des seuls François à quatre cens mille marcs d'argent. Les églises furent pillées, les saintes images foulées aux pieds, les reliques jettées en des lieux immondes, les vases destinés au service de l'Autel employés à des usages profanes, & les hosties consacrées répandues par terre. On eût dit que Constantinople avoit été prise par le Musulman le plus barbare. On mit en pièces la table de sainte Sophie, ouvrage composé des matières les plus précieuses; &, pour enlever les portes & les balustrades d'argent, on fit entrer des mulets jusques dans le Sanctuaire. Une femme insolente vint y danser, & s'asseoir indécemment sur les sièges des prêtres. « Voilà ce que vous avez fait, s'écrie, » avec raison, l'historien Nicéas! Voilà vos » exploits, vous, qui traitez les Grecs de » méchans; vous, qui nommez les Sarasins » Barbares! Les Barbares, toutefois, n'en ont » point usé de la sorte envers vos compa- » triotes. Ils n'ont ni violé les femmes des » Latins, ni dévoré leurs richesses, ni souillé » le saint Sépulcre d'horreur & de carnage.

» Vains discoureurs , vous arborez la Croix
» sur l'épaule , & vous la foulez aux pieds
» pour un peu d'or & d'argent. » Lassés plutôt
que rassasiés de butin , les vainqueurs procéde-
rent à l'élection d'un empereur ; & Baudouin
fut couronné , l'an 1204. Cette nouvelle domi-
nation ne dura que cinquante-sept ans , sous le
nom d'Empire des Latins. Sous Baudouin II,
frere de Robert de Courtenai , les Grecs se
révolterent ; chasserent les François , en 1261,
& se donnerent à Michel Paléologue , dont
la postérité régna jusqu'à la prise de Constan-
tinople , par Mahomet II , en 1453.

4. « Constantinople , dit M. Villaret , ne
» conservoit plus que l'orgueil de son ancienne
» splendeur. Dans cette capitale , jadis si flo-
» rissante , si respectée , respiroit encore un
» peuple immense. Mais cette multitude , sans
» force comme sans courage , n'attendoit ,
» pour fléchir sous le joug , que la main qui
» devoit l'enchaîner. Les connoissances fri-
» voles , les arts agréables , préférés , par l'in-
» dolence & la mollesse , à l'exercice des
» devoirs essentiels , aux travaux utiles ,
» avoient anéanti la patrie , & desséché le
» germe de la vie de ce malheureux Empire.
» On écrivoit ; on disputoit. Des questions
» de philosophie , des querelles théologiques
» agitoient des citoyens oisifs , qui n'avoient
» jamais eu un besoin si pressant de songer à
» leur conservation. Leurs murailles étoient
» devenues frontieres. L'ennemi paroissoit à
» leurs portes , & faisoit construire sur le
» Bosphore le château des Dardanelles.
» Constantin Paléologue , qui régnoit alors ,

» voulut en vain s'y opposer. Il en fut dé-
» tourné par ses propres sujets. Leur présomp-
» tion égaloit leur aveuglement. Ils se van-
» toient de détruire cette forteresse, dès qu'ils
» s'en trouveroient incommodés. Cinq à six
» mille hommes, ramassés dans la lie du
» peuple, composoient les forces nationales,
» que Justiniani, Génois, augmenta de quel-
» ques troupes d'Europe. C'étoit-là l'unique
» ressource d'une ville habitée par des hom-
» mes incapables de se défendre eux-mêmes,
» & livrés à la discrétion des étrangers mer-
» cenaires, qui daignoient encore les proté-
» ger. Tous les Grecs en particulier préten-
» doient jouir du bénéfice de la patrie : aucun
» d'eux ne lui auroit fait le sacrifice de ses plai-
» sirs, de son luxe, de ses commodités, de
» ses opinions. Menacés du plus affreux des
» malheurs, ils attendoient le coup fatal avec
» une insensibilité stupide, semblables à ces
» animaux qui se nourrissent encore aux
» pieds de l'autel qu'ils vont arroser de leur
» sang. L'empereur voulut les engager à con-
» tribuer du moins de leurs richesses à la dé-
» fense de l'Etat. Il ne put rien obtenir
» d'eux. Dans les tems de prospérité, les
» princes avoient levé des tributs destinés
» uniquement à grossir leurs trésors, ou à
» des emplois superflus. Les peuples, foulés
» sans nécessité, avoient malheureusement ap-
» pris à confondre l'abus de l'autorité avec
» les abus réels du gouvernement. Tant que
» le pouvoir suprême put se faire respecter,
» il osa tout exiger. On ne le craignoit plus :
» on lui refusa tout. Paléologue & ses cour-

» tisans favorisoient, du moins en apparence,
 » la réunion des deux Eglises d'Orient &
 » d'Occident. Le saint pere devoit envoyer
 » des galeres & des troupes. Les Grecs se fla-
 » toient de plus que les exhortations du pon-
 » tife engageroient les princes Chrétiens à
 » se croiser : c'étoit leur dernière espérance.
 » Le cardinal Isidore, légat du saint siège,
 » vint à Constantinople. Il célébra dans l'é-
 » glise sainte Sophie le Service divin, selon
 » la liturgie de Rome. Cette nouvelle mit
 » toute la ville en allarmes. Le peuple courut
 » en foule assiéger la retraite du moine Gen-
 » nadius, pour le consulter. Le solitaire affi-
 » cha sa réponse à la porte de sa cellule. Il
 » déclaroit, dans cet écrit, l'accord dressé à
 » Florence contraire à l'orthodoxie. Il an-
 » nonçoit en même tems les plus grands
 » malheurs à ceux qui adopteroient l'impie
 » réconciliation des Grecs avec les Latins.
 » Alors les dévotes, les religieuses qui étoient
 » sous la direction de Gennadius, les abbés,
 » les prêtres, les bourgeois, les soldats,
 » (car la contagion avoit gagné tous les or-
 » dres,) crièrent unanimement à l'anathême.
 » L'église de sainte Sophie fut considérée
 » comme un lieu profané. Plus de commu-
 » nication avec les Latins. On aimoit mieux,
 » disoit-on, voir arborer dans la ville le tur-
 » ban de Mahomet, que la pourpre Romaine
 » ou le chapeau de cardinal.

» Cependant le Sultan, après avoir em-
 » ployé deux années aux préparatifs de son
 » entreprise, marchoit vers Constantinople,
 » à la tête d'une armée de quatre cens mille

» hommes. Cette multitude effroyable étoit
» composée, pour la plus grande partie, des
» nations nouvellement conquises, qu'il traî-
» noit à sa suite. On y comptoit, au plus,
» trente mille chevaux & soixante mille fan-
» tassins de troupes disciplinées. Le reste n'é-
» toit qu'un ramas d'esclaves arrachés, de
» force, des lieux de leur naissance, sans ar-
» mes, presque nus, qu'on obligeoit d'aller
» au combat à coups de fouet ou de cime-
» terre. Dans les batailles, on les présentoit
» à l'ennemi, afin que, fatigué de verser ce
» sang inutile, les troupes réglées pussent
» profiter de cet épuisement. Dans les sièges,
» ils servoient de fascines pour combler les
» fossés. Telle étoit la maniere de combattre
» des Turcs : aussi doit-on remarquer que,
» toutes les fois qu'ils en venoient aux mains
» avec les Chrétiens, ils avoient toujours du
» désavantage au commencement de l'action.

» Tandis que Mahomet investissoit Con-
» stantinople par terre, sa flotte, composée
» de deux cens cinquante voiles, s'étoit
» avancée jusqu'à la hauteur des Dardanelles.
» Ce nombre prodigieux de vaisseaux ne put
» toutefois empêcher que quatre navires par-
» tis de l'isle de Chio, après avoir combattu,
» pendant une journée entière, contre les
» forces navales des Ottomans, & leur avoir
» tué douze mille hommes, n'entraissent dans
» le port de Constantinople, & n'y jettassent
» un petit nombre de soldats & quelques
» vivres. D'énormes chaînes de fer en fer-
» moient l'entrée aux bâtimens Turcs. On
» assure que Mahomet, pour surmonter cet

G g iv

» obstacle, eut recours à un expédient inouï
» jusqu'alors, & qu'on n'a point depuis été
» tenté de renouveler : ce fut de faire trans-
» porter par terre quatre-vingt galeres, dans
» l'espace d'une seule nuit, & de les lancer,
» dès la pointe du jour, dans l'intérieur du
» havre, à la vue des assiégés épouvantés
» de cet étrange spectacle. La maniere, dont
» se fit ce transport qui tient du prodige,
» prouve jusqu'à quel excès le conquérant
» Turc portoit le despotisme, & sçavoit
» faire exécuter les ordres les plus difficiles.
» On tira les vaisseaux, à force de machines
» & de bras, sur des planches enduites de
» graisse, qui couvroient un espace de chemin
» de la longueur de deux lieues. Le Sultan
» avoit à ses ordres les plus habiles ingé-
» nieurs de l'Europe & de l'Asie. Un Hon-
» grois, qui n'avoit pu faire accepter ses ser-
» vices aux Grecs, lui fondit des pièces d'ar-
» tillerie de deux cens livres de balles. Un
» auteur moderne observe judicieusement
» qu'il eût fallu près de cent livres de pou-
» dre, dont à peine la quinzieme partie au-
» roit pris feu au moment de l'explosion. Ces
» pièces énormes paroissoient plus redouta-
» bles qu'elles ne l'étoient en effet. Les his-
» toriens de ce siècle ont peut-être exagéré,
» lorsqu'ils parlent d'une bombarde de métal,
» qui lançoit des quartiers de rocher du poids
» de huit mille huit cens livres. Deux mille
» hommes & soixante-dix paires de bœufs
» étoient employés à traîner cette machine.
» Lorsqu'on la mit en œuvre, elle creva, &
» fit périr son inventeur.

» Les Turcs , maîtres du port , établirent
» des batteries du côté de la mer , tandis
» que l'armée pressoit la ville du côté de la
» terre. On mit en usage les tranchées , les
» mines , les contre-mines. Les assiégés , qui
» se défendirent avec vigueur dans les com-
» mencemens , réparaient les brèches avec
» une diligence incroyable. Ils firent même
» quelques sorties heureuses. L'espoir d'être
» secourus par Huniade les soutint pendant
» quelque tems. Mahomet commençoit à se
» rebuter. Il parut , dit-on , incertain s'il le-
» veroit le siège. Enfin il résolut de tenter un
» dernier effort. Avant que d'en venir à l'as-
» saut général , il fit proposer à Constantin
» de lui laisser la jouissance du Péloponnèse ,
» à condition qu'il lui remettroit la ville im-
» périale. Il vouloit prévenir la destruction
» de cette ville. L'empereur préféra le parti
» de s'ensevelir sous les ruines de sa capitale.
» Les Chrétiens & les Mahométans se pré-
» parèrent par le jeûne & la prière à l'ac-
» tion du lendemain , qui devoit décider du
» sort des deux Empires. Ce fut le 29 de
» Mai. Mahomet avoit annoncé , la veille ,
» qu'il abandonnoit à ses troupes le pillage
» de la ville , leur défendant seulement de
» mettre le feu aux édifices. Les attaques com-
» mencèrent à la pointe du jour. L'empereur
» Grec , ayant visité tous les quartiers , vint
» se présenter sur la brèche , à la tête d'une
» troupe d'élite. Le Sultan , environné de
» dix mille Janissaires , faisoit marcher les
» soldats destinés à essuyer le premier feu. En
» moins de deux heures , les fossés se trou-

» verent comblés des cadavres de ces mal-
» heureux. Lorsqu'il jugea que les Chrétiens
» devoient être épuisés de la fatigue d'un si
» long carnage, il fit avancer les troupes dis-
» ciplinées ; & ce fut alors seulement qu'on
» peut dire que commença l'assaut, tant du
» côté de la terre que de la flotte. Constan-
» tin & Justiniani combattirent en héros, &
» forcerent jusqu'à trois fois les Mahométans
» de reculer. Le Sultan, voyant que ses sol-
» dats se rebutoient, fit donner le signal aux
» Janissaires. Il avoit contenu leur impétuo-
» sité jusqu'à ce moment. Tout plia sous les
» efforts de cette milice redoutable. Ils gagne-
» rent le haut des premiers remparts, où ils
» arborerent l'étendard du prophète. Les
» Grecs, forcés dans ce retranchement, ache-
» verent de perdre courage par la retraite de
» Justiniani que deux blessures avoient mis
» hors de combat. Ils coururent en foule se
» réfugier dans la seconde enceinte ; mais,
» en se précipitant les uns sur les autres, ils
» embarrasserent tellement les portes, qu'il
» ne fut plus possible de les fermer. Les Turcs,
» qui les poursuivoient, entrèrent avec eux,
» & se rendirent maîtres de la ville, tandis que
» le malheureux Constantin, après avoir fait
» des prodiges de valeur, & s'être vingt fois
» jetté dans les bataillons ennemis, reçut en-
» fin le trépas qu'il cherchoit. Il fut trouvé
» dans la foule des morts. Mahomet lui fit
» rendre les honneurs funèbres dûs à un Sou-
» verain,

» La ville fut livrée, pendant trois jours,
» à tout ce que l'insolence de la victoire, la

» brutalité , l'avarice , la débauche la plus
 » effrénée , peuvent imaginer d'horreurs &
 » d'abominations. Les rues teintes de sang ,
 » jonchées de cadavres entassés , offroient à
 » chaque pas le tableau de la barbarie hu-
 » maine. Rien ne fut respecté. On viola les
 » asyles les plus saints , les palais , les tem-
 » ples. Les conditions , l'âge , le sexe ; tout
 » fut confondu , tout fut outragé. . . . Une
 » flotte de vingt-neuf bâtimens , envoyée par
 » les Vénitiens , parut à la hauteur de Nègre-
 » pont , le lendemain de l'assaut. Si elle fut
 » arrivée deux jours plutôt , la ville étoit sau-
 » vée. Ce secours tardif sembloit encore
 » ajoûter au malheur des Grecs. Le reste des
 » habitans qui n'avoient pas été massacrés
 » montoit encore à soixante mille hommes ,
 » sans comprendre ceux qui avoient été assez
 » heureux pour s'échapper dans le premier tu-
 » multe. Il furent vendus au profit des vain-
 » queurs. Enfin la ville n'offroit plus qu'une
 » vaste solitude , lorsque Mahomet arrêta la
 » fureur de ses soldats , & fit publier que
 » tous ceux qui avoient pris la suite , ou qui
 » s'étoient cachés , pouvoient reparoître. Plu-
 » sieurs familles revinrent ; & Constantino-
 » ple se repeupla insensiblement par les soins
 » que prit le Sultan d'adoucir le joug de ses
 » nouveaux sujets. Il vouloit établir dans
 » cette ville le siége de son Empire. Le len-
 » demain de la conquête , les Génois livre-
 » rent Para au monarque Ottoman. Ainsi
 » finit l'Empire d'Orient , après avoir sub-
 » sisté 1123 ans , depuis le grand Constan-
 » tin , jusqu'à Constantin Dracosès. »

CONTRÉBIE. (*siège de*) Métellus, qui commandoit les armées de la république contre les Celtibériens, étoit un général d'un esprit ferme & inflexible. Il en donna une grande preuve dans le siège de Contrébie, ville importante de la Celtibérie. Cinq cohortes lâcherent pied, & abandonnerent le poste où il les avoit placées. Métellus leur commanda d'y retourner sur le champ, ordonnant de mettre à mort quiconque chercheroit son salut dans la fuite. Un ordre si rigoureux alarma ces guerriers timides : tous faisoient leur testament comme allant à une mort certaine. Le général ne se laissa toucher ni par les promesses ni par les prières : il fallut obéir ; & cette fermeté réussit. Les soldats, qui étoient allés au combat pour y chercher la mort, en revinrent triomphans ; tant le désespoir inspire quelquefois un généreux courage !
143 ans avant J. C.

COPPENHAGUE. (*bataille de*) L'ambition des rois de Danemarck & de Pologne, & du Czar de Moscovie, alluma, l'an 1700, une guerre terrible, dont tout le Nord fut ébranlé. Ces princes, voulant profiter de la jeunesse de Charles XII, roi de Suède, pour aggrandir leurs Etats, attaquèrent de toutes parts le royaume du nouveau monarque. Le roi de Danemarck commença par porter ses armes dans le pays du duc de Holstein, beau-frère de Charles. Le roi de Suède s'empressa de secourir son malheureux allié, prêt à succomber sous les efforts de son ennemi. Il équipe une flotte, s'embarque ; & , pour étonner les Danois par un coup hardi, il

vingle vers Coppenhague , capitale du Danemarck , située dans l'isle de Zélande , au milieu d'une plaine vaste & riante , ayant au nord-ouest le détroit du Sund , & à l'orient la mer Baltique. La flotte du nouvel Alexandre s'arrêta vis-à-vis Humblebeck , à trois lieues de la ville , où les Danois avoient rassemblé leur cavalerie , leurs milices , & leurs canons pour empêcher la descente. Le roi de Suède , impatient de ne pas aborder assez près ni assez tôt , se jette de sa chaloupe dans la mer , l'épée à la main , ayant de l'eau par-delà la ceinture. On s'empresse de le suivre , & l'on vole au rivage , malgré les décharges des troupes ennemies. « Le roi , dit M. de » Voltaire , qui n'avoit jamais entendu de sa » vie de mousqueterie chargée à balles , de » manda au major Stuard , qui se trouva au » près de lui , ce que c'étoit que ce petit siffle- » ment qu'il entendoit à ses oreilles ? » . . . » C'est le bruit que font les balles de fusil qu'on » vous tire , lui dit le major. » . . . Bon ! dit » le roi ; ce sera-là dorénavant ma musique. » » Dans le même moment , le major , qui » expliquoit le bruit des mousquetades , en » reçut une dans l'épaule. Un lieutenant tomba » mort à l'autre côté du roi. » A peine les Suédois furent-ils à la portée du mousquet , qu'ils enfoncerent les ennemis , & se rendirent maîtres de leurs retranchemens & de leur artillerie , après leur avoir tué trente hommes. Le premier soin du monarque victorieux fut de remercier le Dieu des batailles ; puis , ayant reçu douze mille hommes de renfort , il fit sur le champ élever des redoutes vers la

ville , & marqua lui-même un campement. Coppenhague intimidée , envoya des députés au roi , pour le supplier de ne point bombarder la ville. Il les reçut à cheval ; leur ordonna de payer quatre cens mille rixdales , & de faire voiturer au camp toutes sortes de provisions. On obéit. Mais quelle fut la surprise des Danois , quand tout le monde , jusqu'au moindre soldat , leur paya généreusement & sans délai ce qu'ils apportoit à l'armée ? Bien-tôt l'ennemi se félicita d'avoir à ses portes un vainqueur si humain , tandis que le roi de Danemarck , effrayé du danger de sa capitale , s'empressa de lui demander & de conclure la paix. « Ainsi Charles XII , à dix-huit ans , commença & finit cette guerre » en moins de six semaines. »

CORACÉSIUM. (*bataille de*) Le grand Pompée ayant été chargé de faire la guerre aux pirates qui infestoient toutes les mers , acheva cette grande entreprise en moins de trois mois. Le dernier coup , qu'il porta à ces brigands , fut le plus mémorable. Les plus puissans d'entr'eux s'étoient réunis pour faire un nouvel effort , & attendoient le général Romain auprès de Coracésium , ville maritime de Cilicie. La bataille se donna ; & Pompée , qui avoit une flotte de soixante vaisseaux bien équipés & bien armés , n'eut pas de peine à vaincre les pirates. Ils se renfermèrent dans Coracésium , & soutinrent un siège ; mais enfin leur obstination fut obligée de céder. Ils prirent le parti de se soumettre , & livrerent aux vainqueurs leurs personnes , leurs villes , les isles qu'ils avoient fortifiées ,

leurs arsenaux , leurs magasins , leurs vaisseaux , leurs armes , leurs prisonniers , en un mot , tout ce qu'ils avoient en leur puissance.
67 ans avant J. C.

CORBACK. (*bataille de*) Le maréchal de Broglie , voulant rentrer dans la Hesse , en 1760 , passa la rivière d'Obm , & marcha droit à Corback , poste nécessaire pour l'exécution de ses projets. Le prince héréditaire de Brunswick y avoit placé trente mille hommes que le général François trouva disposés à défendre vigoureusement leur avantageuse position. Toute l'armée Française n'étoit point encore réunie. Le Maréchal ordonne l'attaque ; & , le 10 de Juillet , à sept heures du matin , il s'avance brusquement vers la pointe des bois que tenoient les ennemis. Il la tourne , pendant qu'un détachement charge le front du centre des Hanovriens. Les troupes légères , les dragons & la cavalerie , mis en bataille à mesure qu'ils débouchent , soutiennent cette attaque impétueuse. L'infanterie des Alliés est repoussée & chassée des hauteurs & des bois. Un régiment de cavalerie Angloise , s'étant avancé avec plus de bravoure que de prudence , est taillé en pièces par les volontaires de Dauphiné & par les dragons. Enfin , après une canonnade de neuf heures , après un feu de mousqueterie des plus terribles , les ennemis se retirent en désordre vers les bois & les hauteurs qu'ils avoient sur leurs derrières. Le prince héréditaire , qui avoit été blessé d'un coup de feu dans les reins , couvrit la retraite avec toute l'habileté dont il étoit capable. Si le comte de Saint-Germain

avoit pu, ou plutôt avoit voulu arriver la veille, comme il l'avoit promis au Maréchal, l'armée des Hanovriens auroit été totalement détruite. Mais une mésintelligence déplacée, une basse jalousie, furent, dit-on, les motifs qui retarderent sa marche pendant vingt-quatre heures. On s'en plaignit vivement à la cour. Le roi se contenta de priver de ses emplois le général coupable, & lui permit d'aller en Danemarck offrir ses services au Souverain de cet Etat.

CORBEIL. (*siège de*) Le duc de Parme, l'un des plus grands généraux de son siècle, étant venu au secours de la Ligue, avec ses braves Espagnols, fit lever le siège de Paris, en 1590, & se présenta devant Corbeil qui tenoit pour Henri IV. Il croyoit emporter cette place en quatre ou cinq jours. Elle le retint pendant un mois, parce que le duc de Mayence, ou trop lent, ou trop jaloux, ne lui fournissoit point toutes les munitions nécessaires. Ces difficultés rebuterent ce grand capitaine. Il cessa d'appuyer les Ligueurs, & retourna dans son gouvernement des Pays-bas, après avoir pris possession de la ville qu'il assiégeoit. Elle ne resta pas long-tems au pouvoir des rebelles. Givri, gouverneur de la Brie pour le roi, la reprit peu de jours après, en une seule nuit, par escalade.

CORBIOU. (*journée de*) Les Volsques, profitant des divisions qui occupoient les Romains, osèrent faire des courses jusques à leurs portes. Les deux consuls, T. Quintius Capitolinus, & Agrippa Furius, eurent ordre d'aller punir cette audace. Ils joignirent l'en-

nemi

nemi près de Corbiou ; & , le lendemain , ils livrerent bataille. On se battit de part & d'autre avec le même acharnement ; & la victoire fut long-tems à se déclarer. Agrippa , pour la faire pencher du côté des Romains , arracha une enseigne des mains de l'officier qui la portoit , & la jetta au milieu des ennemis , dans l'endroit où le combat étoit le plus vif. Les soldats , animés par la crainte de perdre cet étendard , ce qu'on regardoit comme la dernière ignominie , se jetterent sur les Volsques , & les mirent en déroute. Les deux généraux , vainqueurs en même tems , attaquèrent ensemble le camp des ennemis ; y firent un riche butin , & reprirent ce qu'ils avoient perdu dans le ravage des terres.

Avant J. C. 443.

CORDOUE. (*sièges de*) 1. L'an 714 , Mougeïs , général des Arabes qui s'étoient répandus en Espagne , reçut ordre d'assiéger Cordoue , l'une des plus fortes places de ce royaume. Un berger lui en facilita la prise , en lui indiquant une brèche du côté de la porte d'Alcantara , défendue seulement par quatre cens hommes. Le capitaine Musulman s'y glissa pendant les ténèbres d'une nuit obscure & orageuse. Le gouverneur , surpris de cette invasion soudaine , n'eut que le tems de se cantonner avec ses quatre cens hommes dans l'église de S. George , hors de l'enceinte de Cordoue. Il y soutint un siège de trois mois ; & les infidèles ne s'en rendirent maîtres que par la mort du dernier de ceux qui s'y étoient renfermés.

2. Ferdinand II , roi de Castille & de Léon ,
S. & B. Tome I. Hh

prit Cordoue, en 1236, & réunit pour jamais à ses Etats cette grande & superbe ville. Les Maures l'avoient possédée durant 525 ans.

CORFINIUM. (*siège de*) Le parti de César, depuis la prise de Rimini, s'accrédi-toit de jour en jour; & le génie de Pompée fléchissoit devant celui du conquérant des Gaules. Domitius, armé pour la cause de cet illustre infortuné, s'étoit renfermé dans Corfinium, prétendant arrêter César. Ce général vint l'assiéger, & le ferra de si près, qu'effrayé de la grandeur du péril où l'avoit précipité son aveugle présomption, il écrivit aussitôt à Pompée pour le prier de venir promptement à son secours. Mais ce Romain étoit trop foible pour se mesurer contre son rival. Il se contenta d'exhorter Domitius à se bien défendre, & à se hâter de venir le joindre. Cet avis venoit trop tard. César avoit fermé toutes les issues. Dans cette extrémité, il voulut feindre du courage pour contenir ses troupes; mais elles s'aperçurent bientôt des alarmes qu'il éprouvoit au fond de son cœur. Elles l'arrêterent, & ouvrirent les portes à César. Domitius fut gardé par ses propres soldats; &, comme il craignoit la vengeance du vainqueur dont il avoit toujours été l'ennemi, il voulut s'empoisonner. Son médecin, par son ordre, lui apporte un breuvage: il l'avale avec constance, & se jette sur son lit. Quelques heures après, arrive un de ses amis, qui lui fait le récit de la clémence du vainqueur à son égard. Alors Domitius au désespoir se lamente, & maudit son courage téméraire. Son médecin, qui

l'écoutoit en riant, calma sa douleur. « Ras-
 » surez-vous, lui dit-il ; c'est un soporatif, &
 » non pas un poison mortel que je vous ai
 » donné : il ne vous en arrivera aucun mal. »
 Domitius, à ces consolantes paroles, crut
 sortir du tombeau ; & , se livrant à de flatueuses
 espérances, il attendoit le moment où il fau-
 droit paroître devant César. Ce général lui
 pardonna. *An de Rome 703, & 49 avant J. C.*

CORFOU. (*siège de*) Toute la Morée
 s'étoit soumise à la puissance formidable des
 Ottomans. Précédés de la terreur, ces infidé-
 les vinrent assiéger Corfou, le rempart de
 l'Italie du côté du Levant. Ils l'investirent par
 terre avec une armée nombreuse, tandis que
 leur flotte, maîtresse de la mer, fermoit à
 cette ville toute espérance de secours. Le cé-
 lèbre général Schulembourg, qui valoit seul
 une garnison redoutable, défendoit la place
 pour les Vénitiens. Mais que peuvent le cou-
 rage & l'habileté contre la faim & la soif ?
 Il n'y avoit plus ni vivres ni eau dans Corfou ;
 & son intrépide défenseur étoit sur le point
 de capituler, lorsque don Balthazar Guévarra,
 sorti des ports d'Espagne avec cinq galeres &
 six vaisseaux de guerre, parut, suivi d'une
 flotte de plus de cent voiles. A son aspect,
 les Turcs s'enfuirent, cédant lâchement la
 victoire sans combattre ; & le siège fut levé,
 le 24 d'Août 1716. La terreur panique des
 Musulmans fut l'effet d'un heureux stratagème.
 Guévarra avoit amené avec lui tous les vais-
 seaux marchands qu'il rencontra sur sa route ;
 & , au moment de sa jonction avec la flotte
 Vénitienne, les Turcs, qui observoient &

comptoient ses vaisseaux, effrayés de la supériorité du nombre, ne se crurent en sûreté que lorsqu'ils eurent regagné leurs ports.

CORINTHE. (*siège & prise de*) 1. Antigone Doson, roi de Macédoine, s'étoit emparé de l'isthme & de la citadelle de Corinthe, qu'on appelloit *les entraves de la Grèce*, parce que celui qui en étoit le maître dominoit sur tout ce pays. Aratus, chef des Achéens, forma le projet de lui enlever cette importante place; & voici comment il eut le bonheur de réussir. Ergine, habitant de Corinthe, étant venu à Sicyone, s'étoit lié avec un banquier fort connu, & ami d'Aratus. Dans la conversation, on vint à parler de la citadelle de Corinthe. Ergine dit qu'en allant voir Dioclès, son frere, qui y étoit en garnison, il avoit remarqué dans le côté le plus escarpé un petit sentier taillé en travers dans le roc, qui conduisoit à un endroit où la muraille de la citadelle étoit très-basse. Le banquier lui demanda, en riant, si lui & son frere seroient d'humeur à faire fortune. Ergine comprit bien le mot, & promit de fonder sur cela Dioclès. Peu de jours après, il revint, & se chargea de conduire Aratus à l'endroit où la muraille n'avoit pas plus de quinze pieds de hauteur, & de lui aider, avec son frere, à exécuter le reste de l'entreprise. Aratus promit de leur donner soixante mille écus, si l'affaire réussissoit; mais, comme il falloit que l'argent fût déposé chez le banquier pour la sûreté des deux freres, & qu'Aratus ne les avoit pas, & ne vouloit pas les emprunter, de peur d'éventer son secret, ce

généreux Achéen prit la plus grande partie de sa vaisselle d'or & d'argent, avec les bijoux de sa femme, & les mit en gage chez le banquier pour toute la somme. Plusieurs contre-temps fâcheux traversèrent cette noble entreprise; mais rien ne rebuta les intrépides défenseurs de la liberté. Quand tout fut prêt, Aratus ordonna à toutes ses troupes de passer la nuit sous les armes; & , prenant avec lui quatre cens soldats choisis, dont la plupart ignorent ce qu'on alloit exécuter, & qui estoient avec eux des échelles, il les mena droit aux portes de la ville, le long des murs du temple de Junon. Il faisoit un beau clair de lune, qui leur fit craindre, avec raison, d'être découverts. Heureusement il s'éleva, du côté de la mer, un brouillard épais, qui couvrit tous les environs de la ville, & y répandit une grande obscurité. Là, toutes les troupes s'assirent pour ôter leurs souliers, afin de faire moins de bruit en marchant, & de mieux monter sur les échelles. Cependant Erigène, & avec lui sept jeunes braves déterminés, tous équipés en voyageurs, se glissent dans la porte, sans être apperçus, & tuent d'abord la sentinelle & les gardes qui faisoient le guet. En même tems, on applique les échelles aux murailles, & Aratus fait monter promptement avec lui cent des plus résolus; ordonne aux autres de suivre comme ils pourroient. Il fait aussitôt retirer les échelles; descend dans la ville; & , à la tête de ses troupes, il marche plein de joie, & déjà sûr du succès, vers la citadelle, sans être apperçu. En avançant, ils rencontrèrent une

garde de quatre hommes, qui portoient de la lumière. L'ombre les déroba à leurs regards; & , s'étant tapis contre quelques murailles, ils attendirent ces soldats, qui, venant à passer devant les Achéens, furent attaqués tout-à-coup : trois perdirent la vie. Le quatrième, blessé d'un grand coup d'épée à la tête, s'enfuit, en criant que les ennemis étoient dans la ville. Un moment après, toutes les trompettes sonnerent l'alarme, & toute la ville accourut au bruit. Déjà toutes les rues étoient pleines de gens qui couroient çà & là, & éclairées d'une multitude de flambeaux qu'on allumoit par-tout, en bas dans la ville, & en haut sur les remparts de la citadelle. Aratus, sans s'effrayer, continuoit son chemin, & s'efforçoit de gravir contre des rochers escarpés, parce qu'il avoit perdu le sentier qui n'aboutissoit à la muraille que par une multitude de circuits très-difficiles. Mais bientôt, comme par une espece de miracle, la lune, dissipant les nuages, & venant à éclairer tout-à-coup, lui dévoila tout le labyrinthe, jusqu'à ce qu'il fut au pied des fortifications. Alors, par un effet du même bonheur, les nuages se rassemblèrent, & la lune, s'étant cachée, replongea de nouveau dans une obscurité profonde les assiégeans & les assiégés. Les trois cens soldats qu'Aratus avoit laissés au-dehors, près du temple de Junon, étant entrés dans la ville qu'ils trouverent pleine de tumulte & de confusion, & , ne pouvant rencontrer le sentier qu'avoit pris leur chef, se terrerent tous ensemble au bas du précipice, à l'ombre d'une grande roche qui les cachoit,

& attendirent dans cet endroit isolé ce que la fortune alloit décider de leur sort. Le général des Achéens, pendant ce tems-là, se battoit vaillamment sur les remparts de la citadelle. On entendoit bien le bruit de ce combat ; mais on ne pouvoit discerner d'où il venoit, parce que les cris des guerriers étoient répétés mille fois par les échos d'alentour. Les ennemis se défendoient avec vigueur. Archélaus, qui commandoit pour le roi Antigone, crut pouvoir accabler les Achéens, en les chargeant en queue. Il se met à la tête d'un bon corps de troupes, & , au bruit des trompettes, il marche contre Aratus, & passe devant les trois cens soldats de ce dernier, sans les appercevoir. Les Achéens le laissent défilér ; puis, se levant tout-à-coup, comme d'une embuscade où ils auroient été placés exprès, ils tombent sur l'ennemi ; tuent tout ce qu'ils rencontrent ; le mettent en fuite, & viennent au secours de leur général, en poussant des cris de victoire. La lune avoit encore une fois dissipé les nuages qui couvroient ses rayons, & luisoit dans tout son éclat. A la faveur de sa lumière, les soldats d'Aratus le joignirent bientôt, & firent une charge si vive & si violente, qu'ils chassèrent les ennemis ; prirent poste sur la muraille, & se virent entièrement maîtres de la citadelle au lever du soleil, dont les premiers rayons vinrent éclairer leur triomphe. Les Corinthiens se rangèrent alors sous les étendards d'Aratus, qui ne cessa de combattre, qu'après avoir arrêté tous les gens du roi de Macédoine, pour assurer sa conquête & la

liberté de Corinthe. 244 *avant Jesus-Christ.*

2. Le consul Mummius, ayant succédé à Métellus dans le commandement des troupes Romaines, poursuivit avec beaucoup de vivacité la guerre contre les Achéens; &, pour les atterrer tout-à-coup, il vint mettre le siège devant Corinthe. La ville, outre sa situation avantageuse & sa force naturelle, étoit défendue par une nombreuse garnison composée de soldats déterminés. Ces troupes, s'étant apperçues qu'un corps-de-garde se tenoit négligemment dans son poste, firent une sortie subite; l'attaquèrent vivement; en tuèrent un grand nombre, & poursuivirent le reste jusques près du camp. Ce petit succès enfla singulièrement le courage de ces guerriers; mais il leur devint funeste. Car Diæus, leur chef, ayant livré témérairement la bataille aux Romains, qui seignoient de redouter ses forces, tomba dans une embuscade dressée par le Consul; fut battu; prit la fuite, & perdit la plus grande partie de ses soldats. Après cette déroute, les habitans perdirent l'espérance de se défendre. Sans conseil, sans chef, sans courage, sans concert, aucun citoyen ne songea à rallier les débris de la défaite pour faire encore quelque résistance, & obliger le vainqueur, qui vouloit terminer promptement la guerre, à leur accorder quelque condition supportable. Tous les Achéens, & la plûpart des Corinthiens, abandonnèrent, pendant la nuit, leur patrie infortunée, & se sauvèrent où ils purent. Mummius entra dans la ville, sans trouver de résistance, & la livre au pillage. Le soldat furieux &

avide immole tout ce qui se présente à ses coups ; enleve tout ce qui s'offre à son avarice. Les femmes & les enfans sont vendus à l'encan , comme un vil troupeau. Les statues, les tableaux, les meubles les plus précieux ; tous les superbes ornemens de cette opulente cité sont envoyés à Rome pour décorer cette capitale de l'univers. On renverse les tours & les murailles : on met le feu à toutes les maisons ; & , pendant plusieurs jours, la ville entière n'est plus qu'un incendie. On prétend , sans fondement peut-être , que l'or, l'argent & l'airain fondus ensemble dans cet embrasement , formerent un métal nouveau & précieux. C'étoit pour obéir à ses maîtres, & non pas pour son intérêt particulier, que le vainqueur agissoit de la sorte. Mummius étoit aussi désintéressé que grand capitaine. A ces vertus il joignoit cette simplicité guerrière, si ordinaire aux Romains dans ces tems-là , & qui se faisoit gloire d'ignorer les arts d'agrément & tout ce qui n'a point de rapport avec le grand art de défendre la patrie, & de combattre pour sa grandeur. Il chargea quelques entrepreneurs de faire transporter à Rome plusieurs tableaux & plusieurs statues des plus excellens maîtres. Jamais perte n'auroit été moins réparable. Cependant le Consul , en recommandant le soin de cet amas précieux à ceux à qui il le confioit , les menaça très - sérieusement , si les choses dont il les chargeoit venoient à se perdre ou à se gâter dans la route, de les obliger à en fournir d'autres, à leurs frais & dépens.

La Ligue Achéenne fut ensevelie sous les ruines de Corinthe ; & Rome , toujours inexorable envers ces courages obstinés , qui préférèrent une dangereuse liberté à une tranquille servitude , réduisit l'Achaïe entière en province. 146 ans avant J. C.

CORIOLES. (*siège de*) Les Romains , après plusieurs avantages considérables remportés sur les Volques , qui avoient armé de nouveau , se présentèrent devant cette ville , l'une des plus fortes places du pays. Elle exerça long-tems leur valeur. Ils furent même battus quelquefois ; & , dans une sortie , les assiégés les poussèrent jusques dans leur camp. Alors un jeune officier , nommé *Marcus* , de race Patricienne , & plein de courage , au désespoir de voir une telle déroute , fait face avec une poignée de gens , & soutient tout l'effort des ennemis victorieux. Les Volques plient à leur tour ; regagnent leurs murs , & cherchent à se soustraire à la vive poursuite d'un ennemi si ardent. Marcus , dont la valeur & la voix avoient rallié les siens , entre avec les Volques dans la ville ; s'en rend maître , & la livre au pillage. Ce triomphe mérita au vainqueur le surnom de *Coriolan* ; & c'est ce Romain si fameux par son inflexible caractère , & les malheurs dont il fut la victime. 491 ans avant J. C.

CORNUS. (*bataille & prise de*) La Sardaigne s'étoit révoltée contre les Romains ; & les Carthaginois y avoient fait conduire des troupes sous le commandement d'Asdrubal , de Magon & de Hannon. T. Manlius , général Romain , vint attaquer les ennemis

dans le territoire de Cornus. La bataille fut longue & sanglante ; mais les Carthaginois prirent la fuite , après avoir perdu douze mille hommes. On fit environ deux mille six cents prisonniers , du nombre desquels étoient les trois chefs Carthaginois , & plusieurs généraux des Sardiniens. Cornus fut assiégée par l'armée victorieuse , & se rendit au bout de quelques jours. Toute la Sardaigne suivit son exemple , & se soumit de nouveau aux Romains. 215 ans avant J. C.

CORONÉE. (*bataille de*) La défaite de l'armée navale , près de Cnidos , ne découragea pas Agésilas , roi de Sparte , qui campoit dans les plaines de Coronée , en face des Thébains & des Argiens réunis pour humilier sa patrie. Il rangea ses troupes en bataille , & leur présenta le combat qu'ils acceptèrent. Il fut long & opiniâtre. La victoire fut long-tems incertaine. Le roi , ayant trop écouté sa valeur , reçut plusieurs blessures. L'amour de ses soldats lui fit échapper la mort. Enfin , ayant enveloppé la phalange des Thébains , qu'il ne put rompre , il l'obligea de faire retraite , & de lui céder la victoire. 394 avant J. C.

CORONGOLOY. (*prise de*) En 1760 , le colonel Cootes , après s'être emparé de Wondiwas , marcha contre la ville de Corongoloy , où commandoit M. Okcnelly , brave & intelligent militaire. Sa défense répondit à la réputation dont il jouissoit ; & les François , sous ses ordres , firent des prodiges de valeur. Mais enfin ils furent obligés de céder à l'impétuosité des Anglois ; & tout

ce qu'ils purent obtenir par leur bravoure fut une capitulation honorable.

CORYCE. (*bataille de*) Si les armées Romaines remportoient de grandes victoires sur terre, dans tous les combats qu'elles livroient à Antiochus, elles n'étoient pas moins heureuses sur mer. Livius, amiral de la république, rencontra, avec sa flotte composée de quatre-vingt-un gros vaisseaux, celle du roi de Syrie, commandée par celle de Polyxénidas, & qui montoit à cent galeres. On en vint aux mains, près du port de Coryce, au-dessus de Cyffoute. Jamais on n'avoit vu de part & d'autre tant d'habileté & tant de valeur. Mais le capitaine Romain, impatient de remporter une illustre victoire, & soutenu des vaisseaux du roi Eumène, qui étoit survenu fort à propos, cingla droit aux ennemis; fit haïsser les rames, & ordonna l'abordage. Aussi-tôt on vit les galeres de Syrie remplies de Romains qui portoient partout le carnage & l'effroi. Polyxénidas ne put soutenir plus long-tems une attaque si vive. Il fit lever ses petites voiles, & se déroba par une prompte fuite à la fureur du vainqueur. Dix de ses galeres furent coulées à fond, & treize autres furent prises avec les soldats & les matelots. 191 avant J. C.

CORYQUE. (*bataille de*) Antiochus le Grand, accablé de tous côtés par les Romains, ne perdoit cependant ni l'espérance de se relever de ses chutes, ni le desir de continuer une guerre malheureuse. Ses immenses Etats, épuisés d'argent, ne l'étoient point encore d'hommes. Il leva de nouvelles troupes:

il équipa de nouvelles flotes, & parut redoutable au milieu même de ses défaites. Il étoit indifférent de combattre sur terre ou sur mer. Depuis plusieurs années, ces deux élémens voyoient ses armées s'humilier & fuir devant l'aigle Romaine. Après une mûre délibération, on résolut de hazarder un nouveau combat sur mer. Polyxénidas, amiral de la flote, l'année précédente devant Coryce, eut ordre d'aller chercher C. Livius qui commandoit les galeres de Rome. Il les rencontra près du mont Coryque, en Ionie, & sur le champ donna le signal. Le combat fut très-opiniâtre. La victoire balança long-tems entre l'un & l'autre parti : enfin elle se fixa sous le pavillon Romain. L'amiral de Syrie prit la fuite, après avoir perdu vingt-trois vaisseaux.

190 avant J. C.

COSSEENS, ou **SCOSSÉENS**, (*défaite des*) Alexandre, à peine revenu des Indes, perdit son cher Ephestion, le plus fidèle de ses amis, & qu'il regardoit comme un autre lui-même. Il lui fit de magnifiques funérailles; lui érigea des autels, & le plaça au rang des divinités. Ensuite, pour faire diversion à sa douleur, il mena son armée contre les Cosseens, nation belliqueuse des montagnes de la Médie, que jamais aucun des rois de Perse n'avoit pu dompter. Il en vint à bout en quarante jours; les extermina tous, sans épargner même les enfans, & fit appeller cette expédition, *le sacrifice des funérailles d'Ephestion*. Elle fut la dernière de ce prince qui, de retour à Babylone, se livra tellement à la débauche, que la mort le surprit au milieu

de ses grands projets, l'an 324 avant Jesus-Christ.

COTYÉE. (*bataille de*) L'empereur Anastase, se défiant des Isaures, avoit ordonné à tous ces Barbares de sortir au plutôt de Constantinople. Les Isaures, irrités de l'affront, songerent à la vengeance. Ils eurent bientôt sous les armes cent cinquante mille hommes commandés par Indus, l'un des principaux de la nation, par Athénodore qui avoit été sénateur, & Lilinge que Zénon avoit fait gouverneur de l'Isaurie. Mais le plus remarquable d'entre les généraux Isaures étoit Conon, évêque d'Apamée en Syrie. Ce prélat, plein d'une ardeur martiale, abandonna son troupeau pour venger ses compatriotes, & de pontife de paix, devint soldat & chef de rebelles. L'armée Romaine, envoyée contre ces Barbares, les rencontra, près de Cotyée, dans les vastes plaines de la Phrygie. Les chefs des Isaures défererent le commandement général à Lilinge dont ils reconnoissoient la capacité supérieure; & sans doute ce vaillant capitaine auroit vendu bien cher l'honneur de sa défaite, s'il n'eût pas été tué dès le commencement du combat. Sa mort jetta la consternation & le désordre dans ses troupes dont on fit un grand carnage. Cette victoire, remportée l'an 492, auroit terminé la guerre, si les Romains n'eussent donné le tems aux ennemis de se retrancher dans de bons postes, en s'amusant à recueillir les fruits de leur triomphe.

COURCELLES. (*bataille de*) Philippe II marchoit au secours de Courcelles avec quel-

ques fantassins & environ trois cens gendarmes. Tout-à-coup Richard, roi d'Angleterre, fond sur lui avec toute son armée. « Fuyons, » fire, dit quelqu'un à Philippe. « ... Moi ! » répondit-il, que je fuie devant un vassal ? « Non, on ne me reprochera jamais une si honteuse lâcheté. » Il dit, & se jette au travers des bataillons ennemis ; les enfonce ; les renverse, & s'échappe. Il couroit vers Gisors : le pont, sur lequel il passoit pour entrer dans cette ville, se brise sous ses pieds. Il tombe dans l'Epte, rivière peu large, mais profonde. Il la passe à la nage, à la vue des ennemis qui le poursuivoient. Cette bataille, donnée l'an 1195, coûta cher à la France. Vingt seigneurs périrent dans les eaux : plusieurs restèrent sur le champ de bataille ; & plus de cent demeurèrent prisonniers des Anglois.

COURTRAY. (*bataille & sièges de*)

1. Les Flamands s'étoient révoltés contre le roi de France, Philippe IV ; &, sous la conduite d'un certain Pierre le Roi, ils formoient le siège de Courtray, au nombre de soixante mille hommes, mais sans expérience & mal armés. Le monarque, à cette nouvelle, envoya contre les rebelles le comte d'Artois, avec une armée de quarante mille fantassins & de sept mille chevaux. Le Comte, grand général, mais trop impétueux, résolut d'attaquer les ennemis dans leurs retranchemens. Ce n'étoit point l'avis du connétable de Nesle ; & cet habile capitaine voulut s'opposer au dessein du comte d'Artois. Le Comte lui reprocha publiquement qu'il vouloit épar-

gner cette populace séditieuse , parce qu'il avoit marié sa fille à l'un des fils du comte de Flandres. « Vous verrez , lui répondit ce » généreux guerrier , que je ne suis point un » traître. Vous n'avez qu'à me suivre ; je » vous menerai si avant , que vous n'en re- » viendrez jamais. » On donne le signal. Le Comte & le Connétable fondent sur les Flamands : toute l'armée se précipite en aveugle & sans ordre sur ces paysans que l'amour de la liberté avoit transformés en héros. Ils tinrent ferme ; & la folle confiance fit donner les François dans des marais profonds , où , suivant quelques historiens , près de vingt mille hommes furent tués , sans pouvoir mettre l'épée à la main. Le comte d'Artois , le brave connétable & une foule de gentils-hommes périrent couverts de blessures. « Ja- » mais la France , dit Mézeray , ne reçut un » tel affront , d'autant plus honteux , que ce » fut par la faute de ses chefs , & par la main » d'une canaille ramassée , & plutôt armée » pour une sédition , que pour un combat » honorable. » Quatre mille paires d'épérons dorés , dépouilles d'autant de gentils-hommes , ornerent le triomphe des vainqueurs qui entrèrent aussi-tôt dans Courtray. *L'an 1302.*

2. Treize ans après , Louis X , poursuivant la guerre contre les Flamands rebelles , vint les bloquer dans Courtray. Mais les pluies , qui tombaient sans aucune discontinuation , l'empêcherent de pousser ses travaux. Toute son armée étoit dans la boue jusqu'aux genoux ; & bientôt la famine devint
fi

fi grande , que trente chevaux pouvoient à peine traîner un tonneau de vin. Il fallut se retirer honteusement , laissant dans la fange chars , chariots , charrettes , coffres , harnois , armures & tentes. Le monarque , dans son désespoir , jura que , s'il vivoit l'été prochain , il n'accorderoit aucune paix aux Flamands , » s'ils ne s'abandonnoient à sa volonté. » La mort & la paix rendirent inutile ce serment téméraire.

3. En 1646 , le duc d'Orléans & le duc d'Enguien se présentèrent devant Courtray. Cette ville n'avoit qu'un seul endroit bien fortifié ; & ce fut précisément par ce côté qu'on l'attaqua. Cette faute fit durer le siège pendant quinze jours. A peine les François avoient-ils formé leurs lignes , que le duc de Lorraine & le général Caracène se montrèrent à la tête de leur armée , & voulurent forcer les assiégés. Leurs attaques vives & fréquentes donnerent tant de frayeur à l'abbé de la Riviere , aumônier & favori de Monsieur , qu'il proposa de lever le siège. Les plus sages se moquerent de la terreur panique de l'abbé ; mais le maréchal de Gassion entra en fureur , & ne put s'empêcher de lui dire que les beaux esprits comme lui étoient de « pauvres engins de guerre. » Cependant la Riviere , sans craindre le courroux du guerrier , fit accorder à Déliponti , gouverneur de la place , une honorable capitulation ; & , le 28 de Juin , les vainqueurs entrèrent dans Courtray que l'archiduc Léopold reprit en 1648.

COUTRAS. (*bataille de*) Henri de Bour-
S. & B. Tome I. Ii

bon , roi de Navarre , vouloit joindre une armée d'Allemands & de Suisses qui venoient à son secours. Mais il fut arrêté près de Contras par le duc de Joyeuse , qui , depuis longtemps , cherchoit à lui livrer bataille. « L'armée de Joyeuse , dit M. de Péréfixe , étoit » toute brillante d'or , de clinquant , d'armes » damasquinées , de plumes à gros bouillons , » d'écharpes en broderies , de casques de » velours , dont chaque seigneur , selon la » mode de ces tems-là , avoit paré ses compagnies. Celle du roi de Navarre étoit » toute couverte de fer , n'ayant que des » armes grises & sans aucun ornement , de » grands collets de buffe , & des habits de » fatigue. La première avoit l'avantage du » nombre , fix cens chevaux & mille hommes de pied plus que l'autre ; mais elle » étoit la moitié de nouvelles troupes : elle » manquoit d'ordre & de discipline ; elle » avoit un général sans autorité , cent chefs » au lieu d'un , & tous jeunes gens élevés » dans les délices de la cour de Henri III , » avec beaucoup de cœur , mais sans aucune » expérience. L'autre étoit composée de soldats d'élite , des vieux débris de Jarnac & de Moncontour , de gens nourris dans le » métier , endurcis par le choc continuel des » adversités & des combats. Elle avoit à sa » tête trois princes du sang , (le roi de Navarre , le prince de Condé , & le comte de Soissons ;) le premier d'entr'eux , bien » obéi , & révééré comme présomptif héritier de la couronne , l'amour des soldats , » & l'espoir des bons François. Outre cela ,

» elle étoit armée de la nécessité de vaincre
» ou de mourir, qui est plus forte ni que
» l'acier ni que le bronze. »

Le 20 du mois d'Octobre 1587, on se disposa de part & d'autre au combat. Henri rangeoit ses troupes, lorsqu'un ministre vint l'avertir qu'il devoit réparer une grande faute qu'il avoit commise. Ce prince, pendant son séjour à la Rochelle, avoit débauché la fille d'un officier, d'une illustre maison ; ce qui avoit deshonoré cette famille, & fort scandalisé les Rochellois. Le nouveau Nathan fit au monarque coupable une remontrance vive & respectueuse ; & le roi, comme un autre David, reconnoissant son péché, se jeta à genoux devant tous ses soldats ; demanda pardon à Dieu ; promit de réparer l'honneur de la famille outragée, & prit à témoins de ses promesses & de sa pénitence tous ceux qui le voyoient & qui l'entendoient. Après cet acte d'une humilité vraiment royale, le magnanime Henri, monté sur une petite éminence, harangua tous les officiers, & les exhorta à bien combattre. « Je ne vous dirai
» rien autre chose, dit-il aux princes du sang,
» sinon que vous êtes de la maison de Bour-
» bon ; &, vive Dieu ! je vous montrerai
» que je suis votre aîné. »

Ensuite on donna le signal. Le choc fut terrible ; & les troupes du duc de Joyeuse firent des prodiges de valeur. Henri, que son casque orné d'une aigrette de plumes blanches faisoit remarquer, signaloit son courage au plus fort de la mêlée. Plusieurs officiers s'étoient mis devant lui, pour le couvrir & le

défendre. « A quartier , je vous prie , leur » dit-il : ne m'offusquez pas ; je veux paroître. » En disant ces mots , il se précipita sur les ennemis ; enfonça leurs premiers rangs , & fit de sa main plusieurs prisonniers. Il saisit , entr'autres , un cornette d'une compagnie de gendarmes , nommé *Château-Regnard*. L'officier , l'épée à la main , vouloit écarter le monarque ; mais , Henri l'ayant pris au collet , & le serrant avec vigueur : « Rends-toi , » Philistin , lui dit-il , ou je te tue. » *Château-Regnard* se jette aux pieds du roi , & lui demande la vie. Les soldats , animés par l'exemple de leur auguste chef , redoublent leur ardeur. Ils fondent de tous côtés sur l'ennemi : ils le pressent ; ils l'accablent. Joyeuse , qui couroit de rang en rang pour rallier ses troupes , est attaqué par quelques escadrons. Une foule de noblesse le protège , le couvre & l'entourne. Il se défend pendant une heure. Plusieurs assaillans tombent sous ses coups ; mais enfin il est renversé lui-même avec son cheval. Il offre cent mille écus pour sa rançon à quelques soldats qui le faisoient. On les refuse ; & il périt de trois coups de pistolet. Le comte de Saint-Sauveur , son frere , a le même sort. En un instant , toute la cavalerie Catholique prend la fuite. Bientôt elle est suivie de l'infanterie ; & le roi de Navarre remporte une victoire complète , & d'autant plus flatteuse , que c'étoit le premier triomphe des Huguenots. Le champ de bataille fut couvert de trois mille cinq cents ennemis , selon d'Avila , & de cinq mille , selon d'autres auteurs. Le canon , le bagage ,

les enseignes, une multitude de prisonniers, un butin immense, furent les fruits de la victoire.

A peine avoit-on gagné la bataille, que, les fuyards ayant fait halte, le bruit courut qu'une nouvelle armée, conduite par le maréchal de Matignon, paroïssoit. Le roi, qui en fut instruit, dit aussi-tôt à ses gens : « Al-
» lons, mes amis, ce sera ce qu'on n'a ja-
» mais vu, deux batailles en un jour. » Ce grand prince traita ses prisonniers avec bonté, & les renvoya la plupart sans rançon. Il fit faire au duc de Joyeuse de magnifiques funérailles, & donna son corps au vicomte de Turenne, pour l'ensevelir dans le tombeau de ses peres.

COVORDEN. (*prise de*) C'est une forte ville sur les confins d'Allemagne, capitale du pays de Drenthe. Les Espagnols en étoient les maîtres, lorsque le prince Maurice vint l'investir, en 1592. Il en pressa le siège avec tant de vivacité, que, le 12 de Septembre, la garnison dépourvue de beaucoup de munitions nécessaires à la défense, & privée de tout espoir d'être secourue, évacua la place, après avoir obtenu une bonne capitulation.

CRACOVIE. (*bataille & prise de*) Charles XII avoit résolu de déthrôner Auguste, roi de Pologne; & ce prince étoit déterminé à défendre sa couronne jusqu'au dernier soupir. Les deux monarques se mirent donc en campagne, & parurent en présence, le 19 de Juillet de l'année 1702, dans une vaste plaine auprès de Clissau, entre Varsovie & Cracovie. « Auguste, dit M. de Voltaire, avoit

» près de vingt-quatre mille hommes : Charles
» n'en avoit que douze mille. Le combat
» commença par des décharges d'artillerie.
» A la première volée qui fut tirée par les
» Saxons , le duc de Holstein , qui com-
» mandoit la cavalerie Suédoise , jeune
» prince plein de courage & de vertu , reçut
» un coup de canon dans les reins. Le roi
» demanda s'il étoit mort ? On lui dit qu'oui.
» Il ne répondit rien. Quelques larmes tom-
» berent de ses yeux. Il se cacha un moment
» le visage avec ses mains. Puis , tout-à-coup
» poussant son cheval à toute bride , il s'é-
» lança au milieu des ennemis , à la tête de ses
» gardes. Le roi de Pologne fit tout ce qu'on
» pouvoit attendre d'un prince qui combat-
» toit pour sa couronne. Il ramena lui-même
» trois fois ses troupes à la charge ; mais
» l'ascendant des Suédois l'emporta. Charles
» gagna une victoire complète. Le camp en-
» nemi , les drapeaux , l'artillerie , la caisse
» militaire d'Auguste lui demeurèrent. »

Le combat dura depuis une heure après midi jusqu'à cinq heures , avec beaucoup d'opiniâtreté & de valeur , de part & d'autre. Les Saxons y perdirent deux mille hommes ; & quinze cens prisonniers , du nombre desquels étoit le régiment entier de Steinau , attestèrent le triomphe du roi de Suède. Ce prince , qui n'eut dans cette journée mémorable que cinq cens morts & six cens blessés , ayant trouvé sur le champ de bataille un officier Saxon entièrement dépouillé , lui donna sur le champ son habit & son épée , & le renvoya en Saxe , après lui avoir fait promettre

qu'il ne porteroit jamais les armes contre lui. L'officier, pénétré du bienfait de ce grand monarque, ne cessa de le publier par-tout où il passoit. Auguste l'apprit ; & , ravi d'admiration, il demanda à l'officier l'épée du roi de Suède, qu'il plaça dans son trésor, à Dresde.

Incontinent après sa victoire, Charles s'avança devant Cracovie, dont les habitans, après une foible résistance, lui ouvrirent les portes. Le château, l'un des plus beaux de l'Europe, & qui servoit de palais aux rois de Pologne, fut emporté d'assaut, & réduit en cendres, quelque tems après, par un accident.

CRAKOU. (*prise de*) Ce château, bâti dans la partie du comté de Meurs, sur la rive gauche du Rhin, étoit occupé par une garnison Hollandoise. L'armée Espagnole, sous les ordres du comte de Bucquoi, en entreprit le siège, en 1605. Ceux qui le défendoient, attendirent pourtant que le canon eût été mis en batterie, avant de capituler. Mais, comme ils ne pouvoient résister plus long-tems, à cause de la foiblesse de la place, Bucquoi ne voulut les recevoir qu'à discrétion. Il leur laissa néanmoins la vie, quand ils furent sortis.

CRÉCY. (*bataille de*) Edouard III s'étoit retiré dans le comté de Ponthieu, & campoit au village de Crécy, à trois lieues au-dessus d'Abbeville. Une épaisse forêt, qui couvroit sa gauche & la queue de son camp, formoit, avec les retranchemens qu'il fit faire sur sa droite, une espee de croissant. Sa gendarmerie en occupoit le centre. Son infanterie & ses arbalétriers étoient en avant sur les

aïles. L'armée Françoisé, bien supérieure en nombre à la sienne, étoit forte de plus de cent mille combattans. Plusieurs chevaliers, que le monarque François avoit chargés de reconnoître la disposition des ennemis, étant revenus, n'osèrent d'abord lui faire le récit de leur belle ordonnance. Enfin l'un d'eux, appelé le *Moine de Bascle*, pressé par le prince, lui tint ce langage : « Je parlerai, Sire, puis-
» qu'il vous plaît, sous correction de mes
» compagnons. Nous avons chevauché, &
» avons vu le maintien de vos ennemis : sça-
» chez qu'ils sont arrêtés en trois batailles, &
» vous attendent. Si conseille de ma partie, sauf
» tous dits le meilleur conseil, que vous fassiez
» tous vos gens arrêter ici sur les champs,
» & loger pour cette journée : car ainçois
» que les derniers soient venus jusqu'ici, &
» vos batailles soient ordonnées, il sera tard,
» si feront vos gens lassés & sans arroy, &
» trouverez vos ennemis frais & pourvus. Si
» pouvez lendemain au matin ordonner vos
» batailles, & par plus grand loisir aviser vos
» ennemis, par quel côté on les pourra combattre ; car soyez sûr qu'ils vous attendront. »

Le roi goûte ce sage conseil, & fait crier à l'avant-garde : « Arrêtez, bannieres, au nom
» de Dieu & de S. Denis ! » Quelques corps obéissent ; mais ceux qui marchaient sous les ordres du duc d'Alençon, ne veulent rien entendre. Ils s'avancent : ils se précipitent en aveugles. Bientôt les autres les suivent : on méprise les ordres réitérés du prince. En un instant, toute l'armée se trouve en présence

des Anglois. Philippe lui-même imite ses soldats, & partage leur témérité.

Le 26 d'Août 1346, à trois heures après midi, cette bataille, à jamais mémorable, commença. La première ligne des François étoit composée de douze mille archers Génois. Pendant une grosse pluie, qui étoit survenue avant le combat, ils avoient négligé de couvrir les cordes de leurs arbalètes (a), qui, étant mouillées, leur devinrent inutiles.

» Meurtris & déconfits par les flèches que
 » les archers Anglois leur tiroient si vivement,
 » que ce sembloit neige, ils lâchèrent le pied,
 » & se renversèrent sur la seconde ligne. Il
 » falloit s'ouvrir pour les laisser passer; mais
 » il n'étoit pas aisé de faire les mouvemens
 » nécessaires sur un terrain très-étroit, & où
 » tous ces seigneurs, comtes, ducs & barons
 » François ne venoient mie ensemble, mais
 » en confusion, l'un devant & l'autre der-
 » rière. L'impétueux comte d'Alençon voulut
 » leur passer sur le ventre; mais il dérangea
 » sa ligne, & fut tué pendant qu'il s'efforçoit
 » de la rétablir. Philippe, croyant qu'il y
 » avoit de la trahison de la part des Génois,
 » s'écria : Or tôt tuez cette ribaudaille qui
 » nous empêche la voie sans raison. . . .
 » Six pièces de canon, qu'Edouard avoit fait
 » placer sur une colline, commencerent alors

(a) Ce fait très-vraisemblable est attesté par plusieurs historiens véridiques, & traité de fable dans la nouvelle histoire. On souhaiteroit y trouver une autre raison que celle que l'auteur emploie pour appuyer son sentiment.

» à tirer. Ces foudres qui servoient , pour la
» premiere fois , & dont on ignoroit encore
» l'usage en France , inspirerent tant d'épou-
» vante aux troupes Françoises , qu'elles fu-
» rent la principale cause de la victoire que
» les Anglois remporterent. » Philippe se
battoit en soldat. Il fut blessé à la cuisse & à
la tête : son cheval fut tué sous lui. On ne
l'arracha qu'avec peine du champ de bataille.

Jean , roi de Bohême , âgé de quatre-vingts
ans , & aveugle , ayant fait attacher la bride
de son cheval à celles des chevaux de deux
de ses chevaliers , se fit conduire dans la mê-
lée , « où combattant moult vigoureusement ,
» il fut tué , & aussi ses chevaliers. » On trouva
le lendemain leurs corps auprès de celui de
leur roi , & leurs chevaux attachés ensemble.

Pendant la chaleur de l'action , le comte de
Warwick & Geoffroi d'Harcourt envoyerent
un chevalier à Edouard , qui se tenoit sur le
haut d'une colline , éloigné du danger , pour
lui apprendre que les François pressoient vi-
vement le prince de Galles , & qu'il avoit be-
soin de secours. « Mon fils , dit le monarque ,
» est-il mort , ou à terre , ou blessé qu'il ne
» se puisse aider ? » Le chevalier ayant ré-
pondu que non : « Or ça , retournez , re-
» pliqua le roi , devers lui & devers ceux qui
» vous ont envoyé , & leur dites , de par moi ,
» qu'ils ne m'envoient querir d'aujourd'hui par
» aventure qui leur advienne , tant que mon
» fils sera en vie , & leur dites que je leur
» mande qu'ils laissent gagner à l'enfant ses
» éperons. Je veux , si Dieu l'a ordonné , que
» la journée soit sienne , & que l'honneur lui

» en demeure, & à ceux à qui je l'ai baillé
 » en garde. » Les deux généraux rougirent
 de leur frayeur ; redoublèrent leurs efforts, &
 acheverent leur triomphe. Cette sanglante
 défaite coûta trente mille hommes à la France,
 plusieurs princes, douze cens chevaliers, &
 quatre-vingt bannieres. Philippe, suivi d'un
 petit nombre de braves, se retira vers le
 château de Broye. Il arriva au milieu de la
 nuit, & frappa rudement à la porte. « Qui
 » va-là, demanda le châtelain ? » . . . Ou-
 » vrez, répondit le triste monarque ; c'est la
 » fortune de la France. »

CRÉMÈRE. (*journée de*) Ce fut près de
 cette rivière d'Italie, que trois cens fix Patri-
 ciens, tous de la maison des Fabius, bâtirent
 un fort pour arrêter les courses des Véïens,
 & pour les incommoder eux-mêmes par des
 hostilités continuelles. Les avantages de ces
 généreux Romains furent longs & rapides ; &
 bientôt ils s'avancèrent jusques dans le cœur
 du pays ennemi. Leur hardiesse excessive fit
 naître aux Etrusques la pensée de leur tendre
 des embûches en divers endroits. Ils s'empa-
 rent, pendant la nuit, de toutes les hauteurs
 qui dominoient sur la plaine ; y cachent un
 bon nombre de troupes ; &, le lendemain, ils
 répandent dans la campagne plus de bestiaux
 qu'ils n'avoient encore fait. Les Fabius trom-
 pés attaquent un corps d'ennemis qui les gar-
 doit. Ceux-ci prennent la fuite. Les Romains
 triomphans saisissent les bergers & les trou-
 peaux. Aussi-tôt les Etrusques sortent en foule
 de leur retraite ; fondent sur eux ; les environ-
 nent de toutes parts. Ils se battent comme des

lions, & vendent bien cher leur vie. Enfin, accablés par le nombre, & après avoir fait des efforts incroyables, ils périrent tous les armes à la main; & leur château fut détruit par les vainqueurs. La défaite des Fabius fut suivie de près de celle de l'armée Romaine commandée par le consul Ménénus. Les Etrusques, enflés de leur victoire, s'approchèrent de Rome, & y causèrent une grande allarme. Mais Horatius, l'autre Consul, délivra sa patrie du danger où elle se trouvoit, par un grand nombre d'avantages remportés sur l'ennemi. *Avant J. C. 475.*

CREMNA. (*siège de*) L'empereur Probus, prince digne du nom qu'il portoit (a), attaqua cette ville défendue par une troupe d'Isaures. Le chef de ces Barbares étoit vaillant & habile. D'abord, pour prévenir la disette, il abbatit un grand nombre de maisons, & en mit le sol en état d'être labouré; puis il fit sortir toutes les bouches inutiles; &, comme les Romains ne vouloient pas recevoir ces malheureux, il les précipita, hommes, femmes, enfans dans les fondrières qui environnoient la ville. Il creusa une mine qui, passant par-dessous les retranchemens des assiégés, avoit son issue dans la campagne; & par-là il envoyoit des partis qui enlevoient tout ce qu'ils trouvoient de bestiaux & de bleds, & facilitoient ainsi la subsistance de la garnison. Enfin, les Romains lui ayant ôté cette ressource, il diminua encore le nombre

(a) Il veut dire *homme de bien*.

de ceux qu'il avoit à nourrir, & ne garda que des hommes déterminés à s'ensevelir avec lui sous les ruines de la place. Mais un de ses soldats, qu'il avoit outragé, & qui s'étoit rendu aux Romains, l'ayant percé d'une flèche, lorsqu'il se mettoit à une petite fenêtre pour observer tout ce qui se passoit dans le camp ennemi, les Ismaures, vaincus par la mort de leur chef, ouvrirent leurs portes, & se rendirent à l'empereur. *An de J. C. 279.*

CRÉMONE. (*batailles & sièges de*) 1. Une nombreuse armée de Gaulois, s'étant approchée de Crémone, formoit le siège de cette ville, & le pouffoit avec toute l'ardeur imaginable. Le Préteur, L. Furius, en l'absence du Consul, marcha promptement au secours des alliés du peuple Romain. A peine fut-il arrivé devant les ennemis, qu'il leur présenta la bataille. Les Barbares, après une longue résistance, prirent la fuite, & se retirèrent en désordre dans leur camp. L'armée victorieuse les y suivit, l'attaqua & le prit. A peine se sauva-t-il six mille Gaulois. Plus de trente-cinq mille restèrent sur la place, ou tombèrent entre les mains des légions. Quatre-vingt drapeaux, & plus de deux cens chariots chargés d'un riche butin furent les fruits & les ornemens du triomphe. Amilcar, capitaine des Carthaginois, trouva la mort dans ce combat sanglant, avec trois généraux Gaulois des plus distingués. *L'an 200 avant J. C.*

2. Les soldats de Vespasien venoient de l'élever à l'Empire. Mais, pour ceindre le diadème, il falloit l'arracher au barbare Vitellius, & soutenir, les armes à la main, l'é-

lection des guerriers. Le nouveau monarque envoya donc contre le tyran de Rome un de ses lieutenans nommé *Primus*, général habile, qui, après plusieurs avantages considérables, vint attaquer deux légions ennemies postées dans Crémone. Bientôt les deux armées s'entre-choquèrent avec fureur, & combattirent avec un acharnement égal. *Primus* fut sur le point de perdre la bataille; mais son courage & sa fermeté retinrent le soldat qui commençoit à fuir, & lui procurèrent une victoire complète. L'armée triomphante vouloit sur l'heure attaquer Crémone : elle fut arrêtée par l'arrivée soudaine de six légions du parti contraire. Il se donna un combat nocturne entre les vainqueurs & ces nouveaux ennemis. Les succès furent aussi divers que l'obscurité étoit profonde. Comme on ne voyoit point, le courage, la vigueur du bras, l'adresse devenoient inutiles. Cependant la lune, dégagée des nuages qui déroboient sa lumière, répandit tout-à-coup ses rayons, & son pâle flambeau dirigea la fureur des guerriers. Les troupes de *Primus* l'avoient à dos. Les ombres des corps furent prises par les ennemis pour les corps même; &, trompés par cette illusion optique, ils ne donnoient à leurs traits qu'une portée trop foible pour aller jusqu'au but. *Primus* profite de cet avantage. Il encourage ses soldats : lui-même redouble d'activité, & réunit la sagesse du capitaine à la valeur intrépide du simple guerrier. Rien ne put résister à un effort si constant & si unanime. Tout prit la fuite; & *Primus*, vainqueur pour la seconde fois, n'eut plus qu'à

pour suivre & à tuer. Le carnage fut signalé par une de ces aventures tragiques, trop ordinaires hélas ! dans les guerres civiles. Un fils tua son père, sans le connoître : puis, ayant remarqué les traits de son visage, il se livra au désespoir le plus violent, & maudit, mais trop tard, sa coupable fureur. Les troupes de Vespasien, soutenues par le succès, étoient infatigables. Après avoir combattu sans relâche un jour & une nuit, & s'imaginant n'avoir rien fait, tant qu'il resteroit quelque chose à faire, elles attaquèrent sur le champ, & emporterent, avec assez de peine, le camp qui environnoit la ville de Crémone. Cette place alloit aussi tomber sous les efforts redoublés du vainqueur. Elle crut se garantir des tristes effets de sa vengeance, par une soumission prompte & volontaire. Elle se trompa. Le soldat avide & cruel enleva ses biens ; renversa ses murailles ; abbatit, brûla ses maisons ; égorga ses citoyens, & la ruina presque toute entière. *L'an 69 de J. C.*

3. Le prince Eugene avoit gagné un prêtre nommé *Cassoli*, prévôt de Notre-Dame-la-Neuve, collégiale de Crémone. Ce fourbe sacré obtint des magistrats qu'on fit nettoyer un aqueduc qui servoit à conduire les immondices de la ville hors des remparts, & qui passoit sous sa maison. Quand on eut débouché le souterrain jusqu'à la cave du chanoine, le prince y fit passer trois cens grenadiers, la nuit du dernier de Janvier au premier de Février 1702. Il les suivit, & se présenta, à la tête de sept mille hommes d'élite, devant la porte Sainte-Marguerite, qui lui

fut ouverte. Une garde de dix hommes est égorgée. On se saisit de la porte de tous les saints, des principales places, de la plupart des batteries; & l'on met des corps-de-garde dans les rues où logent les officiers généraux, pour les arrêter à mesure qu'ils sortiront. Heureusement pour les François, le régiment d'Entraigues, infanterie, s'étant mis en bataille pour une revue, dès quatre heures du matin, se trouva en état d'arrêter les premiers efforts des Impériaux. Le maréchal de Villeroi, qui étoit venu la veille à Crémone, apprend qu'il y a du désordre dans la ville. Il sort, dès la pointe du jour, pour en reconnoître la cause. On l'arrête aussi-tôt. Le bruit augmente. La garnison prend les armes : elle charge les ennemis. Officiers, soldats, cavaliers, dragons, fantassins, tous combattent par pelotons & pêle-mêle, sans distinction de rang. La valeur supplée à l'ordre. Chaque rue devient un champ de bataille. Les ennemis sont chassés pied à pied de tous les postes qu'ils occupent; & le prince Eugène se voit forcé d'abandonner enfin Crémone, après onze heures de combat. Sa retraite fut tranquille : on ne le poursuivit point; on ne songea pas même à tirer sur ses troupes deux pièces de canon placées sur la porte par où elles défilèrent. On se croyoit trop heureux d'être délivré d'un ennemi devenu si redoutable. Les Irlandois signalèrent leur valeur dans cette journée mémorable. Jamais on ne put les forcer dans leur poste. Ils donnerent aux François le moyen de se rallier, en soutenant seuls tous
les

les efforts des Allemands. Leur bravoure sauva la place.

CREVELT. (*bataille de*) Le prince Ferdinand de Brunswick, général des troupes Hanovriennes, vouloit passer le Rhin à la vue de l'armée Françoisé commandée par le comte de Clermont, & beaucoup plus forte que la sienne. L'habile capitaine affecta, durant quelques jours, de montrer aux ennemis plusieurs têtes de son armée en même tems; & après bien des mouvemens dont le but étoit impénétrable, il faisoit rentrer ses soldats dans ses lignes. Enfin, le 23 de Juin 1758, sur le midi, il présenta la bataille avec cette hardiesse qu'inspire la certitude de vaincre. Plusieurs têtes d'infanterie & de cavalerie menacent tout-à-la-fois le centre & les ailes des François. Ceux-ci se persuadent que ce sont de fausses attaques. La plupart des officiers étoient à table. On sonne l'alarme. En un moment, les tentes sont renversées; les ballots sont faits & chargés; tous les équipages filent sur les derrières, les valets ensuite. Les voitures sont culbutées & abandonnées: les bêtes de charge courent effrayées de toutes parts. Tout annonce un désordre auquel les officiers tâchent d'apporter un prompt remède. Cependant les ennemis, profitant de la surprise, fondent de tous côtés sur les retranchemens François. Quinze bataillons soutiennent d'abord tout leur feu, & disputent le terrain pied à pied. Le comte de Saint-Germain, qui marchoit à leur tête, fait des prodiges, & demande du secours au prince qui, dans l'instant, envoie. Mais ce secours, on ne sçait par quelle

S. & B. Tome I.

K k

fatalité , n'arrive point & s'égare. Les Hano-vriens redoublent d'efforts ; débouchent dans la plaine de Crevelt ; s'y forment & s'y forrifient. Ils sont chargés par quelques escadrons de cavalerie , conduits par le comte de Gisors , fils du maréchal de Belle-Isle. Cette cavalerie , résolue de vaincre ou de mourir , ne confidere point qu'elle n'est soutenue ni à droite ni à gauche ; que le terrain lui est défavorable , & qu'elle va être accablée par les canons chargés à cartouches. Elle part : rien ne l'arrête ; elle renverse tout ce qui se présente devant elle. Un large ravin est franchi. Cavalerie , infanterie , tout est en fuite , ou tué , ou foulé , ou terrassé. Elle arrive enfin sur la lisiere d'un bois où les chevaux ne peuvent pénétrer. L'ennemi l'y attendoit avec de nouvelles troupes. Une horrible décharge de mousqueterie la foudroie. Le comte de Gisors tombe blessé : on l'arrête ; & , quelques momens après , il meurt autant admiré des ennemis , que regretté des François. Le reste de l'armée fit une prompte retraite.

CRIMISE. (*bataille de la*) Timoléon , ayant chassé les tyrans & les Carthaginois de Syracuse , rendit la liberté à cette ville , suivant les ordres qu'il en avoit reçus de Corinthe , sa patrie. Mais les Carthaginois revinrent bientôt en Sicile avec une armée de soixante-dix mille hommes. Timoléon n'avoit pas sept mille fantaffins. Avec une armée si peu nombreuse , il osa marcher à la rencontre de l'ennemi qu'il atteignit près d'une petite riviere nommée *Crimise*. Le suc-

res couronna sa généreuse audace. Les ennemis prirent la fuite, après avoir perdu dix mille hommes, & abandonnerent leur camp aux vainqueurs qui y trouverent des richesses immenses, l'an 340 avant J. C. Cette victoire obligea Carthage à demander la paix.

CROIX-DE-MORTIMER. (*bataille de la*) Marguerite, reine d'Angleterre, après la victoire de Wakéfield, divisa son armée triomphante, & fit marcher la moindre partie contre Edouard, nouveau duc d'Yorck, sous les ordres de Jasper Tudor, comte de Pembrok, frere utérin du roi. Ce général ne justifia pas le choix de la princesse. Il attaqua l'ennemi près de la Croix-de-Mortimer, dans le comté d'Héréfordshire. Edouard le battit; lui tua près de quatre mille hommes, & dispersa toute son armée. Pembrok, confus de sa défaite, chercha son salut dans la fuite. Mais sir Owen-Tudor, son pere, fut fait prisonnier, & décapité sur le champ, par ordre du vainqueur, l'an 1461. Cette pratique féroce, une fois commencée, se continua des deux côtés, & couvrit les fureurs de la vengeance sous le nom de représailles.

CRONEMBOURG. (*prise de*) Wrangel, général du roi de Suède, s'étant approché de Cronembourg, en 1658, en forma le siège qu'il poussa vivement. La ville, pendant trois semaines, se défendit avec tant de valeur, que le capitaine Suédois, désespérant de s'en rendre maître par la force, eut recours à la ruse. Il fit publier, dans son camp, que Coppenhague étoit prise, & que

Kk ij

le roi Frédéric étoit en fuite. Le gouverneur de la place fut la dupe des réjouissances qu'il vit faire dans le camp ennemi, & sur le champ demanda à capituler. Il sortit, le 26 de Septembre, avec tous les honneurs de la guerre.

CROTONE. (*prise de*) Le consul Romain Rufinus attaqua cette ville, dont il espérait se saisir, à la faveur d'une intelligence; mais la trahison fut découverte & punie. Nicomaque, qui commandoit la place pour Pyrrhus, roi d'Epire, fit une terrible sortie sur le Consul, & lui tua beaucoup de monde. Rufinus plia bagage, & feignit de se retirer. Un prisonnier vint annoncer à Nicomaque que les ennemis marchaient contre Locres. Aussitôt il vole au secours de cette ville par des chemins détournés. Rufinus, pour profiter de sa ruse, entre tout-à-coup dans Crotone dépourvue de soldats; s'en rend maître pendant l'absence du commandant, & va au-devant de ce général qui avoit reconnu sa faute, & qui venoit pour la réparer. Nicomaque fut défait, & obligé de prendre la fuite. *L'an 277 avant J. C.*

CTÉSIPHON. (*prise de*) Trajan fut celui des Césars qui humilia le plus l'Empire des Parthes. Ce prince, après un grand nombre de victoires célèbres, mais dont on ignore le détail, se présenta devant Ctésiphon, capitale des Barbares. Cette ville lui ouvrit bientôt ses portes, & mit le comble à ses conquêtes. Il y fit prisonnière une fille de Chosroës; s'empara du trône d'or de ce monarque qu'il voulut dépouiller de sa cou-

ronne, en lui substituant un successeur. Pour honorer de si grands exploits ; le sénat décerna au prince, non pas un triomphe, mais autant qu'il en voudroit ; basse & servile adulation qui ne doit pas étonner dans cette compagnie composée d'esclaves, & qui se faisoit un mérite d'adorer la main qui les opprimoit. S'il est vrai que Trajan y fut sensible, ce trait de vanité ternit l'éclat de sa gloire. *An de J. C. 115.*

Cette ville fut encore assiégée par l'empereur Sévère qui ne triompha de la résistance & des difficultés qu'il y rencontra, que par cette excessive fermeté qui constituoit son caractère. Ctésiphon fut emportée de vive force, & livrée au pillage. On y fit plus de cent mille prisonniers.

CUENÇA. (*siège de*) Les rois de Castille & d'Aragon, ayant réuni leurs forces pour abbatre la puissance formidable des Arabes, formèrent, en 1176, le siège de Cuença. Cette ville, bâtie par les infidèles sur les confins de la Celtibérie, est située sur la pente d'une montagne assez élevée. Le Xeucar & le Guévar, roulant leurs eaux à travers des rochers affreux, coulent, à droite & à gauche de cette montagne, à quelque distance de la place, & forment une barrière qu'il est impossible de franchir. Le seul chemin, dans la montagne, qui mene à la ville, est roide & escarpé. Jamais cavalier n'osa s'engager dans ce sentier dangereux, à peine praticable pour un homme de pied. Il étoit donc impossible de prendre Cuença par force : la famine seule pouvoit en ouvrir les portes. On

Kk iij.

bloqua la ville ; & , après neuf mois de patience , malgré le courage des assiégés , le fléau désiré fit tant de ravage , que les Maures se rendirent.

CULLODEN. (*bataille de*) Plus la fortune rapide du prince Charles-Édouard étoit surprenante , plus il devoit craindre les caprices de cette aveugle divinité. Le moindre revers pouvoit détruire ses flatteuses espérances , & renverser l'édifice de sa grandeur , qui s'affermissoit insensiblement. La victoire de Falkirk avoit beaucoup fait pour sa gloire , mais presque rien pour ses intérêts. Le duc de Cumberland marchoit en Ecosse , suivi de quinze bataillons , de neuf escadrons , d'un corps de montagnards , & d'une artillerie bien servie. Le prince n'avoit guères que huit mille hommes. Les deux armées se trouvèrent en présence , le 27 d'Avril 1746 , à deux heures après midi , dans un lieu nommé *Culloden* , voisin d'Inverness. En un moment , la bataille fut perdue. Les Montagnards ne firent point leurs attaques avec cette impétuosité qui les rendoit si terribles. Les Anglois , au contraire , combattirent serrés , & présentèrent toujours un front épais & solide , contre lequel ne purent rien tous les efforts des rebelles. Le prince Edouard , après avoir fait des prodiges de valeur pour rétablir ses affaires , fut entraîné dans la fuite la plus précipitée , sans même songer à quelques blessures légères , qu'il avoit reçues dans la chaleur de l'action. Il n'y eut pas neuf cens hommes de tués dans ce combat , du côté des révoltés. On ne leur fit que trois cens vingt pri-

sonniers. Tout le reste s'enfuit dans Inverness, & y fut poursuivi par le vainqueur. Il y avoit plusieurs femmes dans l'armée du prince Edouard, une, entr'autres, appelée *madame de Séford*, qui avoit combattu à la tête des troupes de Montagnards, qu'elle avoit amenées. Elle échappa à la poursuite. Quatre autres furent prises avec tous les officiers François. Les Anglois n'eurent que cinquante hommes de tués, & deux cens cinquante-neuf de blessés dans cette affaire décisive.

La défaite du prince Charles Edouard l'exposa aux dangers les plus grands. Il se hâta de passer à la nage la rivière de Ness, & se vit ensuite obligé d'errer dans les affreux déserts des environs, sans provisions, sans ressources, exposé aux injures du tems, sans refuge, sans asyle, n'ayant pour lit que la terre, & toujours sur le point d'être arrêté par l'ennemi. Il se sauva, déguisé en fille, dans le Lochabir, où il évita, comme par miracle, d'être découvert par ceux qui le cherchoient de tous côtés, & qui le virent sans le reconnoître. Enfin il réussit à s'embarquer, & à passer, sans être aperçu, à travers une flotte Angloise, qui croisoit dans la Manche, & à rentrer en France. Tous ceux de ses partisans, qui furent arrêtés, périrent sur l'échafaud.

CUMES. (*combats devant*) 1. Les Campaniens, qui s'étoient soumis à Annibal après la bataille de Cannes, vouloient profiter du secours d'un tel Allié, pour augmenter leur puissance. La ville de Cumes attira leur attention. Ils employèrent d'abord la ruse, & inviterent ceux de Cumes à des fêtes & à des sacrifices

qui se célébroient durant trois jours. Les Cumiéens acceptèrent avec joie, & donnerent avis au consul Sempronius du dessein des Campaniens. On se rendit au lieu marqué ; & les premiers jours se passerent en festins & en réjouissances. Le troisieme jour, Sempronius survint vers le minuit, & tomba sur les Campaniens dont il tua plus de deux mille, & se retira dans Cumes pour éviter d'en venir aux mains avec Annibal qui accouroit au secours de ses Alliés. Dès le matin, le général Carthaginois assiégea le Consul, & livra plusieurs combats ; mais il fut toujours battu & obligé de se retirer honteusement. *L'an de Rome 5, & 215 avant J. C.*

2. Octavien Auguste, qui vouloit ruiner Sextus Pompée, pour se défaire d'un compétiteur redoutable, lui déclara la guerre, & battit sa flotte près de Cumes. Plusieurs autres victoires, qu'il remporta ensuite, dépouillerent ce général, héritier des disgraces de son illustre pere, & de sa puissance, & de la Sicile. *An de Rome 715, & 38 avant J. C.*

3. L'an 553 de J. C. Narsès forma le siège de Cumes défendue par Aligerne, le plus jeune des freres de Totila, & lui fit donner plusieurs assauts qui furent inutiles. Il creusa une mine dans l'autre de la Sibylle ; mais son opération fut infructueuse. Il fut donc obligé de bloquer la ville, pour la réduire par famine. Elle se rendit, après un an de la plus vigoureuse défense.

CUNAXA. (*bataille de*) Ce fut dans les plaines de Cunaxa, à vingt-cinq lieues environ de Babylone, que Cyrus le Jeune en vint aux

maines avec Artaxerxès Mnémon, son frere, roi de Perse, qu'il vouloit déthrôner. Son armée étoit composée de treize mille Grecs, de cent mille Barbares, & de vingt chariots armés de faulx. Celle du roi montoit à douze cens mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Ces deux vastes corps se rangerent bientôt en bataille. Avant le combat, quelqu'un conseilla à Cyrus de mettre sa personne en sûreté derriere les bataillons des Grecs. « Que me » dis-tu là, répondit ce prince ? Quoi ! dans » le tems même où je cherche à monter sur » le thrône, tu veux que je m'en montre indigne ? » Dans le fort de la mêlée, Cyrus découvrant le roi son frere : « Je le vois ! » s'écrie-t-il les yeux étincellans, & pique vers lui. Il écarte tout ce qui s'oppose à son passage ; & déjà il portoit à Artaxerxès un coup terrible, lorsqu'il tomba lui-même sous une grêle de traits. Sa mort dissipa tous ses soldats. Les seigneurs de sa cour, qui l'adoroient, ne voulurent point lui survivre ; ils se firent tous tuer en combattant vaillamment. Les Grecs étoient vainqueurs de leur côté, & ne sçavoient rien de la défaite de Cyrus. Ils se retirèrent en bon ordre. Le roi voulut les contraindre à livrer leurs armes ; mais ils prirent la généreuse résolution de mourir plutôt que de se deshonorcr par cette bassesse. On fut obligé de faire un traité avec eux. Tissapherne se chargea de les conduire jusques dans leur patrie ; mais ce barbare arrêta par trahison Cléarque & quatre autres capitaines, & les fit mourir. Xénophon, cet éloquent historien, se vit alors le principal chef des Grecs ;

& , connoissant par une triste expérience ; combien il falloit peu se fier à la bonne foi des Perses , il conduisit ses compatriotes par l'Arménie & la Paphlagonie , & fit cette marche si vantée dans l'histoire , si admirée même encore aujourd'hui par les gens du métier , & qui est connue sous le nom de *Retraite des dix mille*. La défaite de Cyrus le jeune arriva l'an du monde 3603 ; 401 avant Jésus-Christ.

CYNOSCÉPHALES. (*batailles de*)

1. Alexandre , tyran de Phères , avoit arrêté par trahison le fameux Pélopidas , libérateur de Thèbes ; mais Epaminondas l'obligea bientôt de relâcher son illustre prisonnier. A peine Pélopidas fut-il rendu à sa patrie , qu'il arma ses concitoyens contre le tyran , & pour venger l'injure qu'il en avoit reçue , & pour remettre la Thessalie en liberté. Ce grand homme fut mis à la tête de l'armée. Il assembla ses troupes ; marcha contre Alexandre , & vint camper près des hauteurs appelées *Cynoscéphales*. Le tyran ne l'attendit pas dans sa capitale. Il osa s'avancer contre les Thébains ; & des soldats , qui s'étoient écartés pour piller la campagne , l'apercevant de loin , accoururent en hâte au camp , & annoncèrent à Pélopidas , d'un air effrayé , que l'ennemi approchoit à la tête d'une nombreuse armée. « Tant » mieux , répondit l'intrépide général ! nous » en tuerons un plus grand nombre. » On ne tarda pas à en venir aux mains. On combattit d'abord avec beaucoup d'ardeur ; & le succès étoit incertain , lorsque Pélopidas , s'étant mis à la tête de sa cavalerie , tomba

brusquement sur l'infanterie Theffalienne, & la mit en déroute. Dans ce moment, il aperçoit Alexandre. Hors de lui, il vole vers le tyran; le défie, & fait mille efforts pour l'atteindre. Alexandre n'ose attendre un ennemi si terrible. Il court se cacher dans le bataillon de ses gardes, & oppose cette forte barrière au courage de Pélopidas. Le vaillant Thébain se jette sur les soldats; enfonce les premiers rangs, & immole tout ce qui s'oppose à sa vengeance, oubliant le soin de sa vie & le salut de son armée. Mais enfin, accablé par le nombre, il tomba mort, & périt glorieusement au milieu de ses lauriers, lorsque ses troupes accouroient pour le défendre. Alexandre prit la fuite, après avoir perdu la plus grande partie de ses soldats, & alla se venger de sa défaite, en vexant ses malheureux sujets. *La 364^e année avant J.C.*

2. Les Romains continuant la guerre contre Philippe, roi de Macédoine, donnerent le commandement des troupes à Quintus Flaminius, avec la qualité de Proconsul. Ce général s'arrêta près de Scotusse en Theffalie, où l'ennemi étoit campé. Mais Philippe s'étant retiré du côté des montagnes, s'empara des hauteurs de Cynoscéphales; ce qui engagea le combat. On s'attaqua de part & d'autre avec un pareil acharnement. La victoire fut long-tems incertaine. Mais enfin le roi de Macédoine fut obligé de céder à la valeur & à la fortune des Romains. Il chercha son salut dans une prompte fuite, l'an 197 avant J. C.

CYPRE. (*combat près de l'isle de*) Mégabyse, général des Perses, étoit dans cette

isle avec une grande armée , tandis qu'Artabaze tenoit la mer avec une flotte de trois cens voiles. Cimon l'atteignit ; lui prit cent vaisseaux ; en coula à fond un grand nombre , & poursuivit le reste jusques sur les côtes de Phénicie. Comme si cette victoire n'eût été qu'une préparation à une seconde , il vint trouver Mégabyse ; le chargea ; le défit , & lui tua près de la moitié de ses troupes qui montoient à trois cens mille hommes. *Avant J. C. 450.*

CYZIQUE. (*journée de*) Alcibiade , après s'être enfui de la prison où l'avoit enfermé le satrape Tissapherne , se rendit à la flotte des Athéniens , & la fit cingler vers l'isle de Proconnèse , vis-à-vis de Cyzique. Sa grande attention avoit été que les ennemis ne pussent être avertis de son approche. Une grosse pluie , accompagnée d'un furieux orage , lui servit à surprendre les vaisseaux du Péloponnèse ; & , pour les tromper plus adroitement encore , il laissa derriere lui le gros de sa flotte , & s'avança avec quarante galeres seulement. Les Spartiates , méprisant ce petit nombre , engagent le combat ; mais bientôt les autres vaisseaux Athéniens se montrent , & leur font perdre courage. La victoire fut complete. Alcibiade mit pied à terre ; poursuivit vivement les fuyards , & tua Mindare , général de la flotte ennemie. Cyzique fut emportée sans coup férir ; & cet heureux succès rendit les Athéniens maîtres de l'Helléspont. On surprit des Lettres par lesquelles les Spartiates , avec cette précision qui leur étoit naturelle , donnoient avis aux Ephores

de leur défaite. « Nous sommes vaincus, di-
» soient-ils : Mindare est mort ; l'armée
» meurt de faim : nous ne sçavons que faire
» ni que devenir. » 408 avant J. C.

Sièges de Cyzique. 1. Mithridate, poursuivi
sans cesse, & vivement pressé par Lucullus,
général de l'armée Romaine, se rabatit sur
Cyzique, ville importante, & l'une des clefs
de l'Asie. Il croyoit l'emporter aisément. Il
forma, par terre, dix camps autour de la
place ; &, par mer, il fit environner de sa
flotte les deux issues du détroit qui séparoit
l'isle, où étoit située Cyzique, du continent.
Lucullus ne s'effraya point de ces immenses
préparatifs ; &, merveilleusement secondé
par les assiégés, il espéra réduire le roi de
Pont par la famine, & sans tirer l'épée. Ce-
pendant ce prince faisoit battre vigoureuse-
ment la ville par des machines de toute es-
pece, tortues, béliers, balistes, hélépoles.
Les Cyzicéniens faisoient mille efforts pour
en détourner l'effet. Tantôt ils brisoient les
tortues avec d'énormes pierres : tantôt ils
saisissoient les béliers avec des cordes, & les
élevoient en l'air ; ou bien ils en rompoient
le coup, en y opposant des sacs de laine. Ils
ne purent empêcher la chute d'une partie de
leurs murailles ; & la ville étoit prise, sans
un ouragan terrible, qui, s'élevant tout-à-
coup, brisa toutes les machines qui avoient
coûté des frais immenses. Pour surcroît de
malheur, la famine se mit dans l'armée de
Mithridate qui, pour retarder le progrès de
ce terrible fléau, renvoya une partie de ses
troupes. Mais elles furent rencontrées & tail-

lées en pièces par Lucullus qui fit quinze mille prisonniers, avec six mille chevaux, & une multitude innombrable de bêtes de somme. Enfin le roi de Pont, ce prince si fier, fut obligé d'abandonner son entreprise. Il prit la fuite; & Lucullus, l'ayant poursuivi, lui tua près de vingt mille hommes, & en fit plusieurs prisonniers. On dit que cette malheureuse expédition coûta près de trois cens mille hommes à Mithridate. *L'an 74 avant J. C.*

2. Procope, qui venoit de prendre les armes pour déthrôner l'empereur Valens, fit assiéger Cyzique par terre & par mer, sous la conduite du général Marcel, son parent. Les assaillans furent d'abord accablés d'une grêle continuelle de traits, de pierres & de javelots, qui rendoient leurs attaques inutiles. L'unique moyen de prendre la ville étoit de forcer l'entrée du port. Mais elle étoit fermée d'une grosse chaîne de fer, que les vaisseaux, malgré les plus violens efforts, ne purent jamais rompre. Un Tribun, appelé *Alifon*, obtint qu'on lui permit de faire une dernière tentative. Pour entrer dans le port, il falloit tourner le dos aux murs de la place. Le Tribun, ayant joint ensemble trois navires, s'en servit, comme d'une plate-forme, pour y établir quatre rangs de soldats les uns derrière les autres. Le premier rang étoit debout; & les trois autres s'inclinoient de plus en plus, en sorte que le quatrième se tenoit sur les genoux. Leurs boucliers, qu'ils rejetoient en arrière, étant quarrés & exactement rapprochés par les bords, formoient un talut sur lequel les flèches & les pierres

lancées du haut des murs , couloient comme l'eau sur la pente d'un toit. Cette ordonnance se nommoit *tortue*. Le Tribun , s'étant mis à l'abri sous ce mur d'airain , approche de l'entrée du port ; & , soulevant la chaîne , il place l'un des anneaux sur une enclume ; vient à bout de le rompre , à coups de marteaux & de haches , & ouvre le port à la flotte. La ville se rendit aussi-tôt. 365 *avant J. C.*

CZASLAW. (*bataille de*) Le 17 de Mai 1742, le roi de Prusse rencontra dans les plaines de Czaław en Bohême l'armée des Autrichiens, commandée par le prince Charles de Lorraine. L'attaquer, l'enfoncer, la vaincre, ne fut qu'une même chose pour le nouveau César, qui, vingt jours après son triomphe, fit la paix avec la reine de Hongrie.





[D A L]

DACES. (*défaite des*) Trajan déclara la guerre à Décébale, roi des Daces ; le vainquit ; prit sa capitale ; & , lui ayant fermé tout asyle, il l'obligea de se donner la mort pour n'être point pris vivant. Dans l'une des batailles livrées à ce prince Barbare , un soldat fit une action bien digne d'être admirée de la postérité. Ce généreux Romain , ayant été blessé, se retira d'abord au camp. Mais, ayant sçu que sa blessure étoit mortelle , il revint sur le champ de bataille , pour sacrifier au service du prince & de la patrie le peu de vie qui lui restoit. *An de J. C. 105.*

DALEM. (*bataille de*) La prise de Valenciennes, en 1567, avoit un peu calmé le feu de la sédition ; & les sages tempéramens employés à propos par la célèbre Marguerite d'Autriche, faisoient supporter à la Flandre le despotisme de la cour d'Espagne. Mais l'ambitieux Ferdinand de Tolède, duc d'Albe, détesté des Flamands qu'il n'aimoit pas , se fit substituer, par Philippe II, à la place de la princesse. Dès qu'il se vit seul maître du sort des Flamands, il ne songea plus qu'à suivre le plan de rigueur qu'il s'étoit tracé pour les punir. Son orgueil tyrannique révolta toute la noblesse. La nation ne vit qu'avec horreur tomber les têtes de ses principaux chefs ; & les arrêts sanguinaires de l'impitoyable gouverneur souleverent toutes les

les provinces. Le prince d'Orange, outragé par le Duc, alla susciter par-tout des ennemis au roi d'Espagne. Il se mit à la tête des mécontents ; & , soutenu par quelques Puissances voisines , il se disposa à rentrer dans la Flandre d'où l'arrivée du nouveau gouverneur l'avoit fait sortir. On avoit résolu de surprendre Ruremonde , ville importante , située sur la Meuse. Villiers & Lumay furent chargés de cette expédition. Ils ramassèrent à la hâte environ deux mille hommes de pied & quelque cavalerie , & se mirent en marche. Le succès leur paroissoit infaillible. Ils s'étoient ménagé des intelligences dans la place ; mais le Duc , instruit de leur projet , n'eut pas de peine à le prévenir. Ils échouèrent contre leur attente , & se retirèrent précipitamment dans les Etats de Liège , pour éviter , s'il étoit possible , la rencontre de Lodogno & d'Avila , envoyés à leur poursuite. Ils se portèrent sur Dalera , ville très-foible , quoiqu'entourée de murs & de fossés , lorsqu'ils apperçurent les Espagnols. Ils se réfugièrent aussitôt sous les murailles de cette bicoque ; & , à la faveur d'un ravelin & des chariots de leur bagage , ils se préparèrent à la défense. Les troupes du roi les chargerent presque sans prendre haleine. On ordonna aux Allemands & aux Wallons de se porter de l'autre côté de la ville pour tourner l'ennemi , tandis que le reste de l'armée les attaquoit en front. Les Espagnols se battirent avec tant de valeur , qu'ils rompirent aisément les rebelles , & remportèrent une victoire complète. La plus grande partie des ennemis fut

immolée par la vengeance. Le nombre des prisonniers, parmi lesquels on comptoit Villiers, fut considérable. Le reste se dissipa. 1568.

DAMAS. (*sièges de*) 1. L'an 634, les Sarasins vinrent assiéger Damas avec des troupes nombreuses. Dès qu'ils parurent, les habitans sortirent à la suite de la garnison, & se rangerent en bataille. Un Sarasin fondit sur eux; tua quatre cavaliers, six fantassins, & regagna son rang, après ce prodige de valeur. Il est imité par plusieurs braves. Il se donne plusieurs combats singuliers; enfin les assiégés rentrent sous leurs murs, où les Barbares les tinrent renfermés, jusqu'à l'arrivée d'une armée que l'empereur Héraclius envoyoit au secours de Damas. Alors les Barbares quitterent la ville pour marcher à la rencontre des ennemis; mais la garnison commandée par deux freres d'une grande valeur, nommés *Pierre* & *Paul*, les attaqua dans leur retraite; défit leur arriere-garde, & pilla leurs bagages. On fit un grand nombre de prisonniers. La plus distinguée étoit Caulah, sœur de Dérar. Elle égaloit en courage cet intrépide officier, & surpassoit en beauté toutes les femmes de l'Arabie. Pierre, ébloui des charmes de sa captive, avoit déjà tenté de la traiter en vainqueur; mais la fiere Sarasine l'avoit rebuté avec mépris. Tandis que Pierre & ses soldats se reposoient à moitié chemin, elle persuada aux autres femmes de s'armer chacune d'un piquet de tente, & de s'en servir contre les ennemis, lorsqu'ils viendroient pour les faire partir. Elles se rangerent, & se serrant dos à dos, armées de leurs

piquets, elles se défendirent long-tems contre les sabres & les épées. Pendant ce nouveau genre de combat, Khaled, chef des Musulmans, qui poursuivoit les Romains à toute bride, se montre ; les charge ; &, secondé des femmes, il en fait un grand carnage. Après avoir vaincu l'armée Romaine dans la plaine d'Aïnadin, Khaled revint devant Damas qu'il emporta d'assaut. Les habitans eurent d'abord à essuyer toute la fureur d'un vainqueur inhumain, impitoyable. Mais Khaled, ayant repris des sentimens plus doux, leur accorda trois jours pour se retirer où ils voudroient. Il s'en repentit bientôt, & revint à sa première fureur. Voici ce qui produisit ce changement dans le cœur du Barbare. Une patrouille de Sarasins avoit arrêté, durant la nuit, un cavalier, nommé *Jonas*, qui aimoit une jeune fille de condition, & avec laquelle il devoit sortir de la ville, parce que les parens s'opposoient à leur mariage. Khaled lui offrit de lui rendre sa maîtresse, s'il vouloit se faire Musulman. Jonas, aveuglé par sa passion, accepta cette proposition, & contribua plus que tout autre à faire entrer les Barbares dans Damas. Quand cette ville eut été prise, il chercha son amante ; &, l'ayant trouvée dans un monastere où elle s'étoit consacrée à Dieu pour le reste de ses jours, il lui raconta son aventure, & voulut l'engager à le suivre. Elle le rejetta avec horreur, & partit avec les autres Chrétiens qui profitoient de la permission de Khaled. Jonas, transporté du plus furieux désespoir, ralluma la vengeance du général Sarasin, & scut l'en-

gager à poursuivre ces malheureux fugitifs. Ils furent atteints près de Laodicée ; & l'on en fit un horrible carnage. Jonas y retrouva sa maîtresse : elle se battit contre lui. Mais , ayant été renversée par terre , devenue prisonnière de son amant , elle se perça le cœur d'un couteau. Une autre femme , d'une rare beauté , se distingua par son courage. Elle se battit long-tems contre Rafi , officier Barbare , dont elle tua le cheval , avant qu'il pût l'obliger à se rendre. Khaled , apprenant que cette belle héroïne étoit la veuve de Thomas , tué dans cette occasion , & la fille de l'empereur , la fit conduire à son pere , avec les plus grands honneurs. Héraclius , apprenant la prise de Damas , s'écria : « Adieu la Syrie. »

2. Le roi Louis VII , étant entré dans la Syrie , avec une foule de guerriers que les prédications & les miracles du pieux fondateur de Clairvaux , S. Bernard , avoient armés contre les infidèles , forma le siège de Damas. Cette ville , aussi peuplée qu'opulente , & qui incommodoit également Jérusalem , Antioche & Tripoli , étoit très-fortifiée à l'orient & au midi. Au septentrion , elle étoit défendue par une prodigieuse multitude de jardins fermés de haies & de murailles , entrecoupés de mille petits canaux , & séparés les uns des autres par une infinité de chemins étroits qui formoient comme un labyrinthe où l'on ne pouvoit avancer , sans s'exposer au risque d'être chargé en tête , en queue & en flanc. Ce fut par cet endroit que les Croisés donnerent le premier assaut. Les infidèles se défendirent avec la bravoure la plus intré-

pide ; mais , toujours repouffés , toujours battus , ils furent obligés de rentrer dans la ville , & d'abandonner les jardins , après cinq ou fix jours de réfistance. C'est dans ces occasions que l'empereur Conrad , voyant un Sarafin armé de toutes pièces , qui avoit abbatu un grand nombre de Chrétiens , courut à lui , & lui déchargea un fi furieux revers fur le côté droit du cou , qu'il le fendit en deux.

Cependant la ville étoit vivement pressée ; & les Croisés y feroient entrés fans doute , fi la discorde n'eût rompu leur concert. On se difputoit la poffeffion de Damas ; & les différens Souverains de l'armée s'étoient déclarés pour Thierry d'Alface. Les barons de Syrie , jaloux de cette préférence , n'oublièrent rien pour la rendre inutile. Par leurs confeils perfides , les princes porterent leurs attaques du côté de l'orient & du midi. Les infidèles rentrèrent dans leurs jardins. Damas fut manqué ; & les Croisés se retirèrent honteusement , l'an 1149.

DAMIETTE. (*prife de*) Saint Louis , s'étant croisé pour la Terre-sainte , mit à la voile , & , après quelques jours d'une navigation favorable , arriva , l'an 1249 , à la vue de Damiette. Cette ville , située à une demilieu de la mer , entre deux bras du Nil , fortifiée d'une enceinte de murailles , double le long du fleuve , triple du côté de la terre , avec des fossés aussi larges que profonds , protégée par des tours , ou plutôt par des forteresses qui présentoient un front redoutable , défendue par une garnison nombreuse & aguerrie ; cette ville enfin passoit pour la plus belle , la

plus riche & la plus forte place de l'Egypte; dont elle étoit regardée comme la clef principale. A peine fut-on à la vue de l'ennemi, que le pieux monarque harangua ses troupes, & les remplit de confiance. En un instant, la côte se trouva bordée de toute la puissance du Soudan d'Egypte, « qui étoient, dit Joinville, très-belles gens à regarder. » La flotte ennemie, composée d'une multitude de vaisseaux de toute espece, & rangée dans l'une des embouchures du Nil, étoit prête à fondre sur celle des Chrétiens. C'étoit en affrontant ces deux armées de terre & de mer, qu'il falloit hazarder la descente. Au lever de l'aurore, Louis donne le signal. Les troupes se jettent dans des bateaux plats, & s'avancent fièrement vers le rivage. Le roi, précédé de l'oriflamme, se met à leur tête : une grêle de traits obscurcit le ciel; l'oriflamme aborde; le roi la suit; tous les guerriers descendent en foule, & se hâtent de joindre le monarque qui couroit « droit aux ennemis, » l'écu au cou, son heaume en la tête, & son glaive au poing. » Aussi-tôt la plage retentit du cri ordinaire, « Montjoie ! Saint-Denis ! » On se précipite à travers les vagues; &, malgré la vigoureuse résistance des Sarasins, on prend terre de tous côtés. Bientôt le rivage fut nettoiyé par les archers Chrétiens, ou gagné par les chevaliers, à coups d'épée. Les infidèles prirent la fuite, & ne furent pas plus heureux sur mer. Leurs navires firent d'abord une défense généreuse. Leurs machines foudroyerent les François. Mais, après un combat de plusieurs heures, ils furent con-

traints de plier. Une partie de leurs vaisseaux fut prise , ou coulée à fond : l'autre remonta le Nil ; & les Croisés demeurèrent maîtres de l'embouchure.

Cependant Louis attaquoit les retranchemens des Barbares, qui , après s'être défendus, abandonnerent le champ de bataille , & se sauverent dans la ville. Le lendemain, le roi fit débarquer ce qui restoit d'hommes & de chevaux , & s'avança vers Damiette pour l'assiéger dans les formes. Tout-à-coup il vit cette ville toute en feu. Un instant après , quelques esclaves Chrétiens vinrent lui apprendre que les infidèles , sur le bruit de la mort de leur Soudan , avoient abandonné la ville , & l'avoient livrée aux flammes. Le saint roi fit promptement éteindre l'incendie ; entra dans la place en procession , nus pieds, nuë tête, & fit chanter le *Te Deum* , pour remercier Dieu de sa victoire.

DANTZICK. (*siège de*) Stanislas Leksinski, déjà nommé roi de Pologne, en 1704, fut élu de nouveau, en 1733 ; de la maniere la plus légitime & la plus solennelle. Mais l'empereur Charles VI fit procéder à une autre élection ; & le fils de Charles II, dernier roi , l'emporta sur son concurrent. Stanislas, pour soutenir son droit, alla se renfermer dans la ville de Dantzick. Le grand nombre, qui l'avoit choisi, céda , sans résistance, au petit nombre qui lui étoit contraire. Dix mille Russes firent disparoître toute la noblesse Polonoise ; & bientôt, le monarque abandonné se vit assiégé dans son asyle par le général Laszi, auquel succéda presque aussitôt le fa-

meux comte de Munich. Ce capitaine ouvre la tranchée au commencement de Mars 1734 ; s'empare du fort de Wechelsmunde & de plusieurs autres ouvrages , & presse la ville de toutes parts. Cependant la France faisoit quelque effort pour secourir le roi persécuté. On fit partir une escadre avec quinze cens hommes commandés par un brigadier. Cet officier , quand il fut près de Dantzick , jugeant qu'il sacrifieroit sans fruit ses soldats , alla relâcher en Danemarck. Le comte de Plélo , ambassadeur de France auprès du roi de Danemarck , vit avec indignation cette retraite qui lui paroissoit humiliante. C'étoit un jeune homme , qui joignoit à l'étude des belles-lettres & de la philosophie des sentimens héroïques , dignes d'une meilleure fortune. Il résolut de secourir Dantzick contre une armée redoutable , avec une poignée de soldats , ou de terminer sa vie par une mort glorieuse. Avant de s'embarquer , il écrivit à l'un des secrétaires d'Etat une Lettre qu'il finissoit par ces mots : « Je suis sûr que je n'en revien- » drai pas. Je vous recommande ma femme » & mes enfans. » Il part ; il arrive à la rade de Dantzick ; il débarque ; il s'avance sur trois colonnes vers les retranchemens des Russes ; arrache les palissades ; force les barrières ; est sur le point d'entrer dans la ville. Les ennemis résistent avec courage. Le comte & ses guerriers redoublent d'efforts. La victoire chancelle : enfin le brave Plélo tombe percé de coups , & périt , comme il l'avoit prévu. Ses soldats , animés de son esprit , & que l'exemple de son intrépidité avoit transfor-

més en héros, se retranchent ; fortifient leur camp ; y soutiennent, pendant un mois, un siège & des combats continuels, & ne capitulent qu'au moment d'être forcés. Ils se rendent prisonniers de guerre. On les transporte auprès de Pétersbourg où l'impératrice de Russie les fait traiter avec tous les égards que méritoit leur rare valeur. Le roi Stanislas s'évada de Dantzick, & vit sa tête mise à prix par le comte de Munich, dans un pays libre, dans sa propre patrie, au milieu d'une nation qui l'avoit placé sur le trône, suivant toutes les loix. Il fut obligé de se déguiser en matelot, & n'échappa qu'à travers les plus grands dangers. La ville, réduite à la dernière extrémité, capitula bientôt, & se rendit, après un siège de cent trente-cinq jours.

DANUBÉ. (*combat sur le*) Ce fleuve étoit glacé. Les Jazyges, auxquels l'empereur Marc-Aurele faisoit la guerre, ayant pris la fuite, s'arrêtèrent sur cette glace pour tomber de nouveau sur les Romains. Ils croyoient remporter une victoire facile sur un champ de bataille si peu ordinaire. En effet, les Romains eurent bien de la peine à se soutenir ; mais, ayant jetté leurs boucliers, ils mirent le pied dessus pour affermir leurs pas, & vinrent à bout d'enfoncer les Barbares. La fuite fut plus terrible encore que le combat. Le vainqueur faisoit le vaincu ; & tous deux, faisant des efforts, l'un pour retenir, l'autre pour échapper, ils restoient étendus sur la glace. Enfin la valeur Romaine triompha, & très-peu de Jazyges purent éviter l'esclavage ou la mort. *An 170 de J. C.*

DARA. (*bataille de*) 1. L'empereur Justinien, résolu d'humilier l'orgueil de Cabade, roi des Perses, nomma, l'an 530, le fameux Bélisaire généralissime de ses troupes en Orient. Ce grand capitaine, ayant appris que quarante mille ennemis, commandés par Pérofe, entroient en Arménie pour assiéger Dara, fit camper ses soldats aux portes de cette ville. Il n'avoit que vingt-cinq mille combattans ; mais il sut suppléer à l'infériorité du nombre par la disposition de son armée. A un jet de pierre de Dara, il fit creuser un fossé, en réservant des passages de distance en distance. Ce fossé, d'abord parallèle aux murs de la ville, avançoit en ligne droite vers les ennemis par ses deux extrémités, & se repliant ensuite à droite & à gauche ; s'étendoit au loin dans la plaine ; en sorte que la rencontre de ces directions formoit autant d'angles droits. Bélisaire posta sur la gauche un bon nombre de cavaliers commandés par Buzès, avec trois cens Erules, sous les ordres de Pharas, officier plein de valeur, entre le fossé perpendiculaire aux murailles & une éminence. A leur gauche, justement à l'angle formé par l'aîle prolongée, il posta Sunica & Augan, avec fix cens cavaliers Huns, pour prendre l'ennemi à dos, si Buzès & Pharas étoient enfoncés. L'aîle droite étoit rangée de la même manière, & fortifiée d'une partie de la cavalerie. La ligne parallèle aux murailles étoit bordée du reste de la cavalerie & de toute l'infanterie. Bélisaire, l'ame de ce grand corps, étoit au centre. Au point du jour, les Perses marcherent

aux Romains avec assurance. Mais, lorsqu'ils virent de près le bel ordre des ennemis, ils firent halte, & parurent surpris & embarrassés. Ils doublerent leurs rangs, & se partagerent en plusieurs colonnes, pour passer dans les intervalles du fossé. Le soleil avoit déjà fourni la moitié de sa carrière, quand les Perses détacherent de leur aîle droite un grand corps de cavalerie, qui vint attaquer Buzès & Pharas. Ceux-ci reculèrent pour les attirer en-deçà du fossé. Les Perses, trop impétueux, s'engagèrent dans le passage. Mais bientôt, craignant d'être enveloppés, ils regagnent à toute bride le gros de leur armée, laissant sur la place sept de leurs cavaliers. Pendant que les deux armées s'observoient, sans faire aucun mouvement, un jeune cavalier Persé, s'étant approché des Romains, défia le plus brave de le venir combattre. Personne n'acceptoit le défi, lorsqu'on vit entrer dans la plaine un cavalier inconnu à toute l'armée. C'étoit le baigneur de Buzès, nommé *André*, qui avoit été maître d'escrime à Constantinople. Il courut à l'ennemi, sans lui donner le tems de se reconnoître; &, l'ayant abbatu d'un coup de lance, il lui trancha la tête, au grand étonnement des Romains qui pouissoient des cris de joie. Les Perses, confus de cet affront, firent partir le plus brave & le plus expérimenté de leurs cavaliers, déjà avancé en âge, mais encore plein de vigueur, & d'une taille au-dessus de l'ordinaire. Il s'avança avec fierté, & proposa le même défi. Le nouveau Torquatus s'élance hors des rangs, & va, pique baissée, heur-

ter l'ennemi avec tant de furie , que la violence du choc renverse & les chevaux & les deux cavaliers. Plus dispos que son adversaire , il se relève le premier ; lui plonge son épée dans le corps , & le laisse sans vie. Les Romains applaudissent à cette seconde victoire ; & les Perses , dans un morne silence , retournent à leur camp. Deux jours après , aux premiers rayons de l'aurore , les deux généraux rangerent leurs soldats en bataille , & les exhorterent à bien faire. Pérose partagea ses troupes en deux divisions , l'une derrière l'autre , afin que , la première étant fatiguée , l'autre vînt prendre sa place. Il mit en réserve la cavalerie des Immortels , corps redoutable , & dont le nombre ne diminuoit jamais. Il se plaça lui-même à la tête du centre , & observa le moment de donner le signal. Sur le midi , les Perses firent partir de leurs arcs une nuée de flèches. Les Romains y répondirent , & l'air en étoit obscurci ; mais les premiers , avoient l'avantage dans ce genre de combat. Les carquois étant épuisés , on en vint aux coups de main , & la bataille fut terrible. La victoire incertaine passa long-tems de l'un à l'autre parti. Les bataillons étoient enfoncés tour-à-tour. Pérose & Bélisaire , attentifs à tout , mettoient en œuvre toutes les ressources de l'art. Enfin Pérose fit marcher les Immortels. Les escadrons Romains reculèrent d'abord à la vue de cette formidable cavalerie ; mais Bélisaire les ayant fait soutenir par Sunica , cet officier intrépide pénétra jusqu'à la bannière des Perses , & tue celui qui la porte. Baresmane ,

capitaine Persan, renommé par sa valeur, court en cet endroit, pour sauver cette respectable enseigne : Sunica le renverse d'un coup de lance. La chute de ce guerrier jette l'épouvante parmi les Perses. Ils fuient. Les Romains rapprochent leurs ailes ; les enveloppent, & en tuent cinq mille. Tout se débände du côté des Perses. Les fantassins jettent leurs boucliers pour fuir plus légèrement : la plupart sont massacrés. Dans cet instant, Bélisaire, satisfait d'avoir appris aux Romains que l'ennemi n'étoit pas invincible, pour conserver sa victoire, fit sonner la retraite. Cette action rabatit la fierté des Perses. Ils n'osèrent hasarder une seconde bataille.

2. En 540, Chosroës, après avoir échoué devant Edesse, vint attaquer Dara. Après un assaut inutile, il fit creuser une mine. Les habitans, avertis du danger, contre-minèrent ; tuèrent les travailleurs, & rebuterent tellement le roi des Perses par leur vive résistance, que ce prince abandonna son entreprise. Il fut plus heureux en 573. Après un siège de six mois, durant lequel les habitans firent les plus généreux efforts, Chosroës se rendit maître de Dara qui, depuis soixante-sept ans, avoit toujours été pour les Perses un objet de jalousie & d'inquiétude. La plupart des citoyens périrent dans le massacre, en combattant jusqu'à la mort.

DÉCIME. (*bataille de*) Gélimer avoit déthroné Hildéric, son frere, roi des Vandales, pour régner à sa place. L'empereur Justinien envoya des députés à l'usurpateur, pour l'engager à rendre la couronne à l'in-

fortuné monarque. Gélimer, loin de se rendre à ces sollicitations, fit emprisonner son frere qui bientôt après fut mis à mort. L'empereur irrité lui fit déclarer la guerre, & envoya contre lui le célèbre Bélisaire. Gélimer, pour l'arrêter dans son passage, fit occuper par son frere Ammatas le défilé de Décime, à dix milles de Carthage. Ensuite il détacha son neveu Gibamond avec deux mille hommes, avec ordre de prendre les devants sur la gauche, afin d'envelopper les Romains qui, en arrivant à Décime, se trouveroient enfermés entre la mer à leur droite, Ammatas devant eux, Gibamond à leur gauche, & derriere eux le gros de l'armée. Une disposition si bien concertée auroit jetté Bélisaire dans un péril digne de son grand courage, sans la précipitation d'Ammatas. Au lieu de venir avec toutes ses forces, & de compasser sa marche, pour n'arriver à Décime qu'au moment où l'armée Romaine s'engageroit dans le défilé, il se hâta de partir avec un escadron, après avoir ordonné au reste de la cavalerie de le suivre; &, étant arrivé avant midi, lorsque les Romains étoient encore éloignés, il rencontra trois cens cavaliers commandés par un officier habile, appelé *Jean l'Arménien*. Il le charge incontinent; &, se laissant emporter par une ardeur téméraire, il se jette au milieu des ennemis; tue de sa main douze des plus braves, & est enfin tué lui-même. Ses cavaliers prennent la fuite, & portent l'épouvante parmi les autres Vandales qui venoient les joindre en désordre & par pelotons. Tous prennent la fuite

vers Carthage. Jean les poursuit jusqu'aux portes de la ville ; & , dans cet espace de dix mille pas , il en fit un si grand carnage , qu'on auroit cru que les vainqueurs étoient du moins au nombre de vingt mille. Gibamond n'eut pas un sort plus heureux. A deux lieues de Décime , il rencontra le détachement des Huns qui couvroient la gauche de Bélisaire. Le cavalier Hun , qui , suivant l'usage de la nation , avoit le privilège héréditaire d'aller le premier à l'attaque , s'avança seul pour combattre ; & , comme les Vandales , étonnés de cette audace , demeuroient immobiles , il retourna vers les siens , en criant : « A moi , camarades ! Chargeons ces » agneaux timides ; c'est une proie qui n'attend qu'à être dévorée. » Les Huns fondent avec furie sur les Vandales qui se débandoient aussi-tôt , & périrent tous avec le neveu de Gélimer.

Les deux armées ignoroient également la défaite d'Ammatas & celle de Gibamond. Bélisaire , arrivé à une lieue & demie de Décime , trouva un terrain propre pour un campement. Il y logea son infanterie , & sortit lui-même à la tête de ses cavaliers , voulant reconnoître les forces de l'ennemi , avant que de livrer une bataille générale. Quelques escadrons ayant pris les devants , apperçurent , du côté du midi , une nuée de poussière , au sein de laquelle ils découvrirent bientôt toute la cavalerie Vandale. Aussi-tôt ils en avertirent Bélisaire. En attendant l'arrivée du général , ils voulurent s'emparer d'un poste avantageux. Mais les Vandales , précipitant leur

marche , tomberent sur eux ; les enfoncerent & les mirent en déroute. C'en étoit fait des Romains , si Gélimer , qui venoit de trouver le cadavre de son frere , au lieu de lui rendre les derniers devoirs , eût marché sur le champ contre leurs escadrons rompus & déconcertés de cette défaite. Mais il laissa échapper l'occasion de vaincre , & donna à son ennemi le tems de se remettre. Bélisaire , qui se hâtoit d'arriver , ayant rencontré les fuyards , les rallie ; leur reproche leur lâcheté ; apprend le succès de Jean l'Arménien ; s'instruit de la situation des lieux & de l'état des ennemis ; & , sans perdre un moment , il court aux Vandales. Ceux-ci , mal en ordre & plus occupés des funérailles , que des dispositions nécessaires pour un combat , ne tiennent pas contre cette attaque imprévue. Ils se débloquent : il en périt un grand nombre ; & la nuit seule mit fin au carnage. Gélimer prit la fuite ; & les Romains passerent la nuit , près de Décime , dans la joie & dans le repos. Cette premiere victoire de Bélisaire , en Afrique , fut remportée le 16 de Septembre de l'an 533 de J. C.

DÉLIE. (*bataille & siège de*) La huitieme année de la guerre du Péloponnèse , les Athéniens & les Thébains se rencontrèrent près de cette ville , en Béotie. Il s'y donna une grande bataille , où les Athéniens furent défaits & mis en fuite. Socrate s'y fit beaucoup d'honneur par son courage ; & Platon dit , dans un de ses Dialogues , que , si tous avoient combattu comme ce grand philosophe , Athènes auroit conservé sa gloire à Délie.

Délie. Les Thébains vainqueurs assiégèrent aussi-tôt la ville. Entre les machines qu'ils dressèrent pour la battre, ils se servirent d'une longue pièce de bois, coupée en deux, puis creusée & rejointe, de sorte qu'elle ressembloit assez à une flûte. A l'un des bouts étoit attaché un long tuyau de fer, où pendoit une chaudiere; en sorte qu'avec de grands soufflets qu'on faisoit agir à l'autre bout, le vent, porté par le tuyau, allumoit un grand brasier dans la chaudiere remplie de charbons, de poix & de soufre. Cette machine, approchée des remparts, causa un si grand embrasement, qu'une grande partie fut consumée, & ouvrit la ville aux Thébains. *Avant J. C. 424.*

DELMINIUM. (*siège de*) Les Dalmates, autrefois sujets de Gentius, s'étoient rendus fort incommodes à leur voisins par leurs brigandages. Ceux-ci s'en plaignirent au sénat de Rome. On fit aussi-tôt partir des ambassadeurs qui furent mal reçus. On crut qu'un Consul, à la tête d'une bonne armée, seroit plus respecté de ces Barbares. Figulus entra dans leur pays, & avança tellement les choses, que son successeur Scipion Nasica n'eut, pour terminer la guerre, qu'à former le siège de Delminium, capitale du pays. Ce général prit la place; la rasa, & l'effaça pour toujours du nombre des cités; car aujourd'hui ce n'est plus qu'une bourgade isolée, nommée encore *Delminio*, sur le Drin, dans la Bosnie. *Avant J. C. 155.*

DÉMONT. (*prise du château*) Le prince de Conti vouloit attaquer le roi de Sardaigne
S. & B. Tome I. M m

au milieu de ses propres Etats. Mais , pour exécuter ce grand projet , il falloit braver mille obstacles presqu'invincibles , & franchir ces rochers escarpés qui séparent la Provence du Piémont. Il n'y avoit qu'un seul passage de trois toises , entre deux montagnes qui s'élevent jusqu'aux nuës. Le roi de Sardaigne avoit fait couler dans ce précipice la riviere de Sture , qui baigne la vallée de son nom. Trois digues de terre , peu éloignées l'une de l'autre , larges de douze pieds & de pareille hauteur , s'élevoient au-delà de la riviere. On les avoit renforcées par de gros pilotis & de grosses pierres qui formoient un chemin-couvert ; & elles étoient liées ensemble par un pont fort étroit , fermé par une forte grille de fer : c'est ce qu'on appelloit les *Barricades*. L'auguste général des François , s'en étant approché , le 19 de Juillet 1744 , fit une manœuvre digne de lui. Il commença par une fausse attaque en devant , pendant que deux détachemens pénétroient par des gorges , l'un à droite , & l'autre à gauche , pour aller prendre les Piémontois à dos , & les mettre entre trois feux. La garnison , instruite par des Montagnards de la marche de ces deux corps , ne les attendit pas , & se retira précipitamment au fort Démont. Ainsi ce passage , qui paroissoit impossible , se fit librement , par un trait de sagesse digne d'Annibal , & ne coûta pas une goutte de sang. Le prince marcha droit au fort Démont , château imprenable , bâti avec des frais immenses sur la tête d'un rocher isolé , au milieu de la vallée de Sture. Il ne put résister

à la valeur des François animés par la présence de leur illustre chef. Il fut emporté, le 13 d'Août; & toute la garnison fut faite prisonniere de guerre.

DÉNAIN. (*journée de*) Le prince Eugène, supérieur de vingt mille hommes à l'armée Françoisse, & redoutable par neuf ans de victoires, formoit le siège de Landrecy, place peu forte, mais dont la prise lui ouvroit le chemin de la Champagne & de la Picardie. Le maréchal de Villars, alarmé des progrès rapides du général Allemand, se hâta de secourir la ville attaquée. Il renforça son armée, & s'approcha des lignes ennemies. Elles étoient formées avec tant d'art, tous les corps étoient si bien distribués, tous les postes étoient si sagement fortifiés, qu'il désespéra de réussir dans son projet. On vit, dans cette circonstance critique, par quels secrets & foibles ressorts les grandes affaires de ce monde sont souvent dirigées. Un curé & un conseiller de Douay, se promenant ensemble vers les quartiers des Impériaux, imaginèrent les premiers qu'on pouvoit aisément attaquer Dénain & Marchiennes. Le Fèvre d'Orval (c'étoit le nom du conseiller) donna son avis à l'intendant de la province; celui-ci, au maréchal de Montesquiou, qui commandoit sous le maréchal de Villars. Le général l'approuva, & chercha les moyens de l'exécuter. D'abord ce projet lui parut impossible, parce que l'armée des Alliés, campée à Dénain, étoit trop proche. Mais un changement, qu'ils firent tout-à-coup dans leur disposition, le rendit

M m ij

praticable ; & Villars résolut de le tenter. Pour réussir , il s'agissoit de bien persuader aux ennemis qu'ils feroient attaqués. Le 23 de Juillet 1712, le maréchal fit, sur le soir, plusieurs mouvemens sagement combinés. Le prince Eugène , qui les examina , vit bien que tout l'effort des François tomberoit , le lendemain , à la pointe du jour , sur ses retranchemens. Il rapprocha son aîle droite , qui s'étendoit vers l'Escaut jusqu'au pont de Prouvy , & en renforça sa gauche : c'étoit ce que demandoit l'habile Villars. Aussi-tôt il fait défilér ses troupes qui traversent l'Escaut , sur les huit heures du matin. Un foible détachement pouvoit les arrêter. Mais personne n'étoit en garde de ce côté-là ; & le prince ne fut averti qu'il avoit pris le change , que lorsque le mal fut sans remede. La ligne de communication , par où passaient les convois , se trouva presqu'abandonnée. Le grand camp retranché de Dénain fut attaqué sur les deux heures après midi , & emporté en peu de tems. De dix-sept bataillons qui le défendoient , à peine se sauva-t-il quatre cens hommes. Le reste fut pris , tué , ou noyé en voulant éviter la rencontre du vainqueur. Le duc d'Albermale , qui commandoit , deux princes de Nassau , un prince de Holstein , un prince d'Anhalt & tous les officiers se rendirent aux François. Dans ce moment , le prince Eugène arrive à la hâte avec quelques troupes. Il veut attaquer le pont de Prouvy , qui conduit à Dénain : il y perd sept à huit cens hommes , & retourne dans son camp , après avoir été l'inutile témoin

de sa défaite. Tous les postes vers Marchiennes, le long de la Scarpe, sont emportés l'un après l'autre avec rapidité. On pousse à Marchiennes défendue par quatre mille hommes. On en presse le siège avec tant de vivacité, qu'au bout de trois jours on les fait prisonniers, & qu'on prend avec eux plus de cent pièces de canon, & toutes les munitions de guerre ou de bouche, amassées par les ennemis pour la campagne. Landrecy fut délivrée; &, par cette victoire mémorable, le maréchal de Villars mérita d'être appelé par tous les siècles le sauveur de la France, à laquelle il rendit toute sa supériorité.

» A l'affaire de Dénain, dit le maréchal
 » de Saxe, M. de Villars étoit perdu, si le
 » prince Eugène eût marché à lui lorsqu'il
 » passoit la rivière en sa présence, en lui pré-
 » tant le flanc. Le prince ne put jamais se
 » figurer que le maréchal fit cette manœuvre
 » à sa barbe; & c'est ce qui le trompa. Le
 » maréchal de Villars avoit très-adroitement
 » masqué sa marche. Le prince Eugène le
 » regarda & l'examina jusqu'à onze heures,
 » sans y rien comprendre, avec toute son
 » armée sous les armes. S'il avoit, dit-il,
 » marché en avant, toute l'armée Françoisé
 » étoit perdue, parce qu'elle prêtoit le flanc,
 » & qu'une grande partie avoit déjà passé
 » l'Escaut. Le prince Eugène dit à onze heu-
 » res : Je crois qu'il vaut mieux aller dîner,
 » & fit retirer ses troupes. A peine fut-il à
 » table, que milord d'Albermale lui fit dire
 » que la tête de l'armée Françoisé paroissoit
 » de l'autre côté de l'Escaut, & faisoit mine

» de vouloir l'attaquer. Il étoit encore tems
» de marcher ; & , si on l'eût fait , un grand
» tiers de l'armée Françoisé étoit perdu. Le
» prince Eugène donna seulement ordre à
» quelques brigades de sa droite de se ren-
» dre aux retranchemens de Dénain , à qua-
» tre lieues de-là. Pour lui , il s'y transporta
» à toutes jambes , ne pouvant encore se
» persuader que ce fût la tête de l'armée
» Françoisé. Enfin il l'apperçoit , & lui voit
» faire sa disposition pour attaquer ; & , dans
» le moment , il jugea le retranchement perdu
» & forcé. Il examina l'ennemi pendant un
» moment , en mordant de dépit son gant ;
» & il n'eut rien de plus pressé que de don-
» ner l'ordre qu'on retirât la cavalerie de ce
» poste. Les effets que produisit cette affaire
» sont inconcevables. Elle fit une différence
» de plus de cent bataillons sur les deux ar-
» mées ; car le prince Eugène fut obligé de
» jeter du monde dans toutes les places voi-
» fines ; & le maréchal de Villars , voyant
» que les Alliés ne pouvoient plus faire de
» sièges , tous les magasins étant pris , tira
» des garnisons voisines plus de cinquante
» bataillons qui grossirent tellement son ar-
» mée , que le prince Eugène , n'osant plus
» tenir la campagne , fut obligé de jeter tout
» son canon dans le Quesnoi où il fut pris. »

DERPT. (*siège de*) Tandis que Char-
les XII soutenoit par ses victoires la fortune
de Stanislas Leczinski qu'il avoit fait asseoir
sur le thrône de Pologne , à la place d'Au-
guste II , électeur de Saxe , le Czar Pierre
Alexiowits , qui avoit rendu ses Moscovites

guerriers, entreprit le siège de Derpt, ou Dorpt, ville forte, peu éloignée du lac Péïpus. La place étoit vigoureusement défendue par deux mille Suédois, sous les ordres du sieur Tufenhausen. Mais la persévérance du législateur de Russie, & la disette universelle où étoient les assiégeans, les forcèrent de capituler, après un mois de résistance, le 24 de Juillet 1704.

DERVAL. (*siège de*) Tandis que Brest étoit bloquée par les troupes Françaises, en 1373, le connétable Du Guesclin, pour faire diversion, vint assiéger la ville de Derval, dont la forteresse appartenoit au seigneur Robert de Knolles, gouverneur de Brest. La vivacité des attaques & la vue d'un danger pressant obligèrent Derval à capituler. Elle promit de se rendre, si dans deux mois on ne venoit à son secours; & elle donna des ôtages. Knolles survint; annulla cette capitulation, & ne songea qu'à se défendre. Le terme expiré, il refusa d'ouvrir les portes. On menaça de faire mourir les ôtages: Knolles fit de semblables menaces. Enfin le duc d'Anjou, qui s'étoit rendu devant Derval, indigné de cette audace, condamna les ôtages à la mort. Mais on calma ce premier mouvement de fureur; & il alloit les mettre en liberté, lorsque le célèbre Clifton, homme dur, impitoyable, survint & ralluma toute la fureur du Duc. « Messire Olivier, lui dit » ce prince, faites ce que bon vous sem-
» ble. » A ces mots, Olivier envoie chercher le tranche-tête; fait conduire aux pieds des murailles ces déplorables victimes, &

Mm iv

les fait immoler à la vue des assiégés. Aussi-tôt on vit sortir des fenêtres de la forteresse un échafaud tout dressé, sur lequel on traîna trois chevaliers & un écuyer, dont on fit voler les têtes dans les fossés, en présence des François. Dans le même instant, on fait une sortie. Il se donne aux barrières un combat sanglant, dans lequel Clisson est dangereusement blessé du premier trait lancé par les assiégés. Ensuite les François se retirent.

DETHMOLD. (*bataille de*) C'est ainsi que la plupart des sçavans nomment le lieu où Varus fut défait par les Germains, & que Tacite appelle *Teutoburgiensis Saltus*, c'est-à-dire « le Défilé de Teutoburgium. » P. Quintilius Varus commandoit pour les Romains dans la Germanie. Doux, modéré, tranquille, peu soupçonneux, génie borné, crédule & excessivement avare, il pilla autant qu'il lui fut possible les peuples de sa province, également pauvres & fiers, & à qui les exactions étoient doublement odieuses, & par le tort qu'en souffroit leur modique fortune, & comme preuves d'une servitude qui flétrissoit leur gloire. Pendant qu'il aigrissoit ainsi ces intraitables courages, il ne songeoit en aucune maniere à se garantir de leur ressentiment. Au contraire, il s'étoit mis dans l'esprit le dessein d'adoucir & de policer leurs mœurs. Dans cette idée, il traitoit la Germanie comme une province paisible. Mais Arminius, jeune seigneur de la première noblesse, plein de courage, & indigné de voir sa patrie dans un honteux esclavage, cherchoit à rompre ses fers, pen-

tant que le gouverneur Romain employoit tout pour les rendre éternels. Comme il avoit un accès libre auprès de Varus , il s'insinua dans son esprit , & lui fit croire qu'il étoit adoré des Germains. Tandis qu'il le flatoit par ces belles paroles , il formoit son plan , & prenoit les mesures les plus sages pour surprendre les Romains & les tailler en pièces. Lorsque le moment fut venu , la révolte éclata dans les cantons les plus éloignés. Varus , avec trois légions , marcha contre les rebelles ; & Arminius resta derrière lui , promettant de lui amener incessamment un puissant renfort. Mais bientôt il l'atteignit dans des défilés environnés de bois & de montagnes , & tomba tout-à-coup sur les Romains qui résisterent d'abord avec courage. Après avoir perdu beaucoup de monde , ils furent obligés de plier & de se retirer sur une petite hauteur où ils se retranchèrent. Ce fut pour eux une foible défense. Les vainqueurs les attaquèrent avec une nouvelle furie. Varus fut blessé dans ce second combat ; & , ne voyant aucune ressource , il se perça lui-même de son épée. Sa mort acheva de décourager les Romains. Enveloppés par les Barbares ; fatigués par la difficulté des lieux ; pris comme au piège , un grand nombre se tuerent de leurs propres mains : d'autres allèrent chercher la mort au milieu des bataillons ennemis. La plupart , vaincus par l'assemblage de tant de maux , & amollis par l'exemple d'un officier nommé *Céionius* , mirent les armes bas , & se rendirent à discrétion. Arminius , abusant de sa victoire avec toute l'insolence d'un Barbare ,

les fit tous mourir avec la dernière inhumanité. Les drapeaux, les aigles des légions tombèrent entre les mains des Barbares, qui, en se retirant, laissèrent sur le champ de bataille les témoignages sanglans de leur triomphe. Jamais nouvelle ne causa tant de douleur à Rome. Auguste prit le deuil ; & , dans les transports de son désespoir , il crioit souvent : » Varus, rends-moi mes légions ! » *La 9^e année de l'ère chrétienne.*

DETTINGUE. (*bataille de*) Le combat de Dettingue est la seule action de la campagne de 1743 en Allemagne, où la France & l'Angleterre mesurèrent leurs forces. Le maréchal-duc de Noailles commandoit les François ; & le roi George II étoit à la tête d'une armée qu'on faisoit monter à soixante mille hommes. Voici de quelle manière M. de Voltaire, qu'on nous sçaura gré de citer souvent, détaille les circonstances de cette célèbre bataille livrée le 13 de Juin.

» Le roi d'Angleterre s'étoit posté dans
 » Aschaffembourg, ville sur le Mein, qui ap-
 » partient à l'électeur de Mayence. Il avoit fait
 » cette démarche, malgré le comte de Stairs,
 » son général, & commençoit à s'en repen-
 » tir. Il y voyoit son armée bloquée & affa-
 » mée par le maréchal de Noailles. Le soldat
 » fut réduit à la demi-ration par jour. On
 » manquoit de fourrages au point qu'on pro-
 » posa de couper les jarrets aux chevaux. On
 » l'auroit fait, si l'on étoit resté encore deux
 » jours dans cette position. Le roi d'Angle-
 » terre fut obligé enfin de se retirer pour aller
 » chercher des vivres à Hanau, sur le chemin

» de Francfort ; mais en se retirant , il étoit
» exposé aux batteries du canon ennemi ,
» placé sur la rive du Mein. Il falloit faire
» marcher en hâte une armée que la disette
» affoiblissoit , & dont l'arrière-garde pouvoit
» être accablée par l'armée Françoisse ; car le
» maréchal de Noailles avoit eu la précau-
» tion de jeter des ponts entre Dettingue &
» Aschaffembourg , sur le chemin de Hanau ;
» & les Anglois avoient joint à leurs fautes
» celle de laisser établir ces ponts. Au milieu
» de la nuit , le roi d'Angleterre fit décam-
» per son armée dans le plus grand silence ,
» & hazarda cette marche précipitée & dan-
» gereuse à laquelle il étoit réduit. Le maré-
» chal de Noailles voit les Anglois qui sem-
» blent marcher à leur perte dans un chemin
» étroit , entre une montagne & la riviere.
» Il ne manque pas d'abord de faire avancer
» tous les escadrons composés de la Maison
» du Roi , de Dragons & de Hussards , vers le
» village de Dettingue , devant lequel les
» Anglois devoient passer. Il fait défiler sur
» deux ponts quatre brigades d'infanterie avec
» celles des Gardes-Françoises. Ces troupes
» avoient ordre de rester postées dans le vil-
» lage de Dettingue , en-deçà d'un ravin pro-
» fond. Elles n'étoient point apperçues des
» Anglois ; & le maréchal voyoit tout ce que
» les Anglois faisoient. M. de Vallière , lieu-
» tenant-général , homme qui avoit poussé
» le service de l'artillerie aussi loin qu'il peut
» aller , tenoit ainsi dans un défilé les enne-
» mis entre deux batteries qui plongeient
» sur eux du rivage. Ils devoient passer par un

» chemin creux qui est entre Dettingue & un
 » petit ruisseau. On ne devoit fondre sur eux
 » qu'avec un avantage certain dans un terrain
 » qui devenoit un piège inévitable. Le roi
 » d'Angleterre pouvoit être pris lui-même :
 » c'étoit un de ces momens décisifs, qui sem-
 » bloient devoir mettre fin à la guerre. Le
 » maréchal recommanda au duc de Gram-
 » mont, son neveu, lieutenant-général &
 » colonel des Gardes, d'attendre, dans cette
 » position, que l'ennemi vînt lui-même se li-
 » vrer. Il alla malheureusement reconnoître
 » un guet pour faire encore avancer la cava-
 » lerie. La plupart des officiers disoient qu'il
 » eût mieux fait de rester à la tête de l'armée
 » pour se faire obéir. Il envoya faire occuper
 » le poste d'Aschaffembourg par cinq briga-
 » des ; de sorte que les Anglois étoient pris
 » de tous côtés. Un moment d'impatience
 » déranger toutes ces mesures.

» Le duc de Grammont crut que la pre-
 » miere colonne ennemie étoit déjà passée,
 » & qu'il n'y avoit qu'à fondre sur une arriere-
 » garde qui ne pouvoit résister. Il fit passer le
 » ravin à ses troupes. Quittant ainsi un ter-
 » rein avantageux où il devoit rester, il
 » avance avec le régiment des Gardes, &
 » celui de Noailles infanterie, dans une petite
 » plaine qu'on appelle *Champ des coqs*. Les
 » Anglois, qui défilioient en ordre de bataille,
 » se formerent bientôt. Par-là les François, qui
 » avoient attiré les ennemis dans le piège,
 » y tomberent eux-mêmes. Ils attaquèrent les
 » ennemis en désordre, & avec des forces
 » inégales. Le canon que M. de Valliere avoit

» établi le long du Mein, & qui foudroyoit
» les ennemis par le flanc, & sur-tout les
» Hanovriens, ne fut plus d'aucun usage,
» parce qu'il auroit tiré contre les François
» même. Le maréchal revint dans le mo-
» ment qu'on venoit de faire cette faute.

» La Maison du Roi à cheval, les Carabi-
» niers enfoncerent d'abord par leur impé-
» tuosité deux lignes entieres d'infanterie;
» mais ces lignes se reformerent dans le mo-
» ment, & envelopperent les François. Les
» officiers du régiment des Gardes marche-
» rent hardiment à la tête d'un corps assez
» foible d'infanterie : vingt & un de ces of-
» ficiers furent tués sur la place ; autant furent
» dangereusement blessés. Le régiment des
» Gardes fut mis dans une déroute entiere.
» Le duc de Chartres, depuis duc d'Orléans,
» le prince de Clermont, le comte d'Eu, le
» duc de Penthièvre, malgré sa grande jeu-
» nesse, faisoient des efforts pour arrêter le
» désordre. Le comte de Noailles eut deux
» chevaux de tués sous lui. Son frere, le duc
» d'Ayen, fut renversé.

» Le marquis de Puyfégur, fils du maréchal
» de ce nom, parloit aux soldats de son ré-
» giment ; couroit après eux ; rallioit ce
» qu'il pouvoit, & en tua de sa main quel-
» ques-uns qui ne vouloient plus suivre, &
» qui crioient ; Sauve qui peut ! Les princes
» & les ducs de Biron, de Luxembourg, de
» Richelieu, de Péquigni-Chevreuse, se met-
» toient à la tête des brigades qu'ils rencon-
» troient, & s'enfoncerent dans les lignes des
» ennemis. D'un autre côté, la Maison du

» Roi & les Carabiniers ne se rebutoient
» point. On voyoit ici une troupe de Gen-
» darmes ; là une compagnie des Gardes,
» cent Mousquetaires dans un autre endroit ;
» des compagnies de Cavalerie s'avancant
» avec des Chevaux-légers ; d'autres , qui
» suivoient les Carabiniers ou les Grenadiers
» à cheval , & qui couroient aux Anglois , le
» sabre à la main , avec plus de bravoure que
» d'ordre. Il y en avoit si peu , qu'environ
» cinquante Mousquetaires , emportés par leur
» courage , pénétrèrent dans le régiment de
» cavalerie de milord Stairs. Vingt-sept offi-
» ciers de la Maison du Roi à cheval périrent
» dans cette confusion , & soixante-six furent
» blessés dangereusement. Le comte d'Eu ,
» le comte d'Harcourt , le comte de Beuvron ,
» le duc de Boufflers furent blessés. Le comte
» de la Motte-Houdancourt , chevalier d'hon-
» neur de la reine , eut son cheval tué ; fut
» foulé long-tems aux pieds , & remporté
» presque mort. Le marquis de Gontaut eut
» le bras cassé. Le duc de Rochecouart ,
» premier gentilhomme de la chambre , ayant
» été blessé deux fois , & combattant encore ,
» fut tué sur la place. Les marquis de Sabran ,
» de Fleuri , le comte d'Estlade , le comte
» de Rostaing , y laisserent la vie. Parmi les sin-
» gularités de cette triste journée , on ne doit
» pas omettre la mort d'un comte de Bouf-
» flers ; de la branche de Remiancourt. C'é-
» toit un enfant de dix ans & demi. Un coup
» de canon lui cassa la jambe. Il reçut le coup ;
» se vit couper la jambe , & mourut avec un
» égal sang-froid. Tant de jeunesse & tant de

» courage attendrirent tous ceux qui furent
» témoins de son malheur. La perte n'étoit pas
» moins considérable parmi les officiers An-
» glois. Le roi d'Angleterre combattoit à pied
» & à cheval, tantôt à la tête de la cavale-
» rie, tantôt à celle de l'infanterie. Le duc
» de Cumberland fut blessé à ses côtés. Le
» duc d'Aremberg, qui commandoit les Au-
» trichiens, reçut une balle de fusil au haut
» de la poitrine. Les Anglois perdirent plu-
» sieurs officiers généraux. Le combat dura
» trois heures ; mais il étoit trop inégal. Le
» courage seul avoit à combattre la valeur, le
» nombre & la discipline. Enfin le maréchal
» de Noailles ordonna la retraite.

» Le roi d'Angleterre dîna sur le champ de
» bataille, & se retira ensuite, sans même se
» donner le tems d'enlever tous ses blessés,
» dont il laissa environ six cens, que le lord
» recommanda à la générosité du maréchal
» de Noailles. Les François les recueillirent
» comme des compatriotes. Les Anglois & eux
» se traitoient en peuples qui se respectoient.
» Les deux généraux s'écrivirent des lettres
» qui font voir jusqu'à quel point on peut
» pousser la politesse & l'humanité au milieu
» des horreurs de la guerre.

» Cette grandeur d'ame n'étoit pas parti-
» culière au comte de Stairs & au duc de
» Noailles. Le duc de Cumberland sur-tout fit
» un acte de générosité, qui doit être transmis
» à la postérité. Un Mousquetaire, nommé
» *Girardeau*, blessé dangereusement, avoit
» été porté près de sa tente. On manquoit de
» chirurgiens, assez occupés ailleurs. On al-

» loit panser le prince à qui une balle avoit
 » percé les chairs de la jambe : Commen-
 » cez, dit-il, par soulager cet officier Fran-
 » çois. Il est plus blessé que moi. Il manque-
 » roit de secours, & je n'en manquerai pas.

» Au reste, la perte fut à-peu-près égale
 » dans les deux armées. Il y eut, du côté des
 » Alliés, deux mille deux cens trente-un hom-
 » mes, tant tués que blessés. On sçut ce calcul
 » par les Anglois qui rarement diminuent
 » leur perte, & n'augmentent guères celle
 » de leurs ennemis. Les François souffrirent
 » une grande perte, en faisant avorter le fruit
 » des plus belles dispositions par cette ardeur
 » précipitée, & cette indiscipline, qui leur
 » avoit fait perdre autrefois les batailles de
 » Poitiers, de Crécy, d'Azincourt. »

A ce récit, M. de Voltaire ajoûte qu'ayant
 vu, six semaines après la journée de Dettin-
 gue, le comte de Stairs à la Haye, il prit la
 liberté de lui demander ce qu'il pensoit de
 cette bataille. « Je pense, lui répondit le gé-
 » néral, que les François ont fait une grande
 » faute, & nous deux. La vôtre a été de ne
 » sçavoir pas attendre. Les deux nôtres ont
 » été de nous mettre d'abord dans un danger
 » évident d'être perdus, & ensuite de n'avoir
 » pas sçu profiter de la victoire. »

DEUKALÉ. (*prise de*) Les Arabes de
 Fez & de Maroc ne supportoient qu'à regret
 le joug d'Abdoulmoumen. Ils se révolterent,
 en 1149, & se réfugièrent dans la ville de
 Deukalé, place forte, bâtie sur un terrain
 pierreux & inégal. Les rebelles dressèrent une
 embuscade sur le chemin qui conduisoit à cette
 ville ;

ville ; mais le monarque Africain , trop habile pour se laisser surprendre , se présenta devant la place , par un endroit tout opposé. Deukalé fut emportée d'assaut ; & les habitans furent passés au fil de l'épée. L'on y fit un si grand nombre d'esclaves , qu'une fille ne valoit qu'une drachme d'or.

DÉVENTER. (*siège de*) Le prince Maurice continuoit toujours ses conquêtes , & usoit en héros de sa fortune. Après la reddition de plusieurs villes , il entreprit le siège de Déventer située sur l'Yssel ; & , s'étant avancé vers cette place , le 31 de Mai 1591 , il l'investit des deux côtés de la riviere sur laquelle il jetta deux ponts , afin d'assurer la communication de ses quartiers , & de couper en même tems tout secours aux assiégés. On avança les tranchées , & l'on établit trois batteries. La premiere & la plus forte tiroit sur la partie de l'enceinte qui étoit au long de la riviere. Elle fut si bien servie que , dès la premiere décharge , elle renversa plus de cent brasses de la muraille. Les assiégés se couvrirent aussi-tôt d'une coupure qu'ils formerent derriere ses ruines. Ces braves soldats se défendoient avec le plus grand courage ; mais , leur chef ayant été dangereusement blessé , ils n'osèrent plus résister , & se rendirent , le 10 de Juin , à des conditions avantageuses.

DIMALE. (*prise de*) Démétrius de Pharos , oubliant les bienfaits des Romains , avoit ravagé les terres qu'ils possédoient en Illyrie. La république , pour punir cette noire ingratitude , lui déclara la guerre. Le consul Émi-

lius , pere de celui qui vainquit Persée , roi de Macédoine , ouvrit la campagne par le siège de Dimale , place forte , qui passoit pour imprenable. Les ouvrages furent poussés avec tant d'ardeur , que , le septieme jour , la ville fut emportée d'assaut. Cette victoire abbatit la fierté de Démétrius , qui s'alla réfugier dans Pharos. 219 avant J. C.

DINAMOUD. (*siège de*) Les Polonois , ayant manqué Riga , en 1700 , tournerent leurs forces contre Dinamoud , ou Dunemud , forteresse considérable , qui défend le port de Riga , à quatre lieues au-dessous , & sur le golfe de Finlande. Le général Flemming forma ce siège avec trois mille hommes. Mais le colonel Budberg , qui commandoit dans la place , où il n'y avoit que cinq cens hommes de garnison , repoussa si vigoureusement les ennemis , dès la premiere attaque , qu'il en tua quinze cens ; en fit cent prisonniers , & n'eut lui - même que six vingts hommes tués ou blessés. Cependant ce succès , qui sembloit donner de si belles espérances , n'empêcha point les Polonois de se rendre maîtres de Dinamoud , dont le gouverneur , qui manquoit de vivres , fut obligé de capituler. La garnison sortit avec tous les honneurs de la guerre.

DINANT. (*sièges de*) 1. Les foibles , pour leur bonheur , ne devoient jamais oublier leur foiblesse. Mais on ne voit que trop souvent des peuples , sans puissance & sans forces , courir à leur perte , en bravant aveuglément des princes redoutables. Depuis longtemps , les citoyens de Dinant , excités par le

roi Louis XI , s'emportoient à d'indignes outrages contre le duc de Bourgogne & le comte de Charolois , son fils. Au milieu d'un fossé bourbeux , ils éleverent sur une espece d'estrade une représentation de ce prince , & crioient aux Bourguignons : « Voici le siège » du grand Crapaud votre Duc ! » Les villes voisines les exhorterent à cesser ces horreurs. Ils firent pendre le messager. On leur envoya un jeune enfant , chargé d'une Lettre , dans l'idée qu'ils respecteroient son innocence. Ils le déchirerent en pièces. Enfin le comte de Charolois , frémissant d'indignation , vint châtier ces furieux d'une maniere terrible. Son artillerie nombreuse , qui grondoit jour & nuit , foudroya tous les édifices. En trois jours , les murailles furent ouvertes de tous côtés ; & les tours , ébranlées jusqu'aux fondemens , paroissoient prêtes à s'écrouler. La garnison épouvantée prit la fuite. Les habitans , réduits à leur propre foiblesse , ouvrirent les yeux ; reconnurent leur folie ; offrirent de se rendre. Le Comte les renvoya , sans les entendre. Il alloit donner un assaut général. Ils ne voulurent point insister , & ils ouvrirent leurs portes. Le Comte y entra ; livra la ville au pillage , durant trois jours , après lesquels il y fit mettre le feu. On attachâ deux à deux huit cens citoyens ; & on les précipita tous à la fois dans les flots de la Meuse. Tout le reste fut envoyé à Liège ; l'an 1466.

2. Dinant se releva , dans la suite , par les soins des Liégeois , & devint une place importante. En 1674 , le général Spork , qui commandoit les ennemis de la France , la

prit, le 18 de Novembre. Le château, qu'il attaqua sur le champ, ne put tenir long-tems contre cette activité, cette valeur qui, de valet de tambour, l'avoit placé à la tête des troupes impériales. Dinant fut repris par les François, l'année suivante, après six jours de tranchée ouverte. Le duc de Créqui les conduisoit.

DIVICOTTEY. (*prise de*) Après la conquête de Gondelour, en 1759, M. de Lally, encouragé par le succès, entreprit celle de Divicottey, l'une des principales villes de la domination Angloise dans les Indes. La place ne fit pas une longue résistance; & le capitaine François, sans perdre beaucoup de monde, força la garnison à se rendre prisonniere de guerre.

DOESBOURG. (*prise de*) Le comte de Leicester, général de l'armée Angloise dans les Pays-bas, voulant empêcher la prise de Rhinberg par le prince de Parme, marcha contre Zutphen. Mais, avant d'assiéger cette ville, il crut devoir s'emparer de Doësbourg, place voisine, petite, mais forte, & défendue par trois cens hommes d'infanterie Wal-lone. La tranchée fut à peine ouverte, & l'artillerie en état de tirer, que les assiégés traitèrent de la reddition de la ville, & la remirent au Comte, le 13 de Septembre 1586.

DOL. (*siège de*) Henri II, roi d'Angleterre, sur la fin d'un règne fort glorieux, se vit en proie aux révoltes du jeune Henri, son fils. Ce jeune prince, qu'il avoit fait asseoir avec lui sur son thrône, voulut régner du vivant de son pere; &, soutenu de Louis VII,

roi de France, il se mit à la tête d'une armée, & se disposa à faire la guerre à celui qui lui avoit donné la vie & la couronne. Bientôt le vieux monarque se vit abandonné de sa famille; mais il ne s'abandonna pas lui-même. Ses thrésors immenses le mirent en état de prendre à sa solde vingt mille Brabançons, soldats déterminés, brigands de profession, » pillards, dit un ancien auteur, voleurs, » larrons, infâmes, dissolus, excommuniés. » Ils ardoient les monasteres & les églises; » tourmentoient les prêtres & les religieux, » (c'étoit un grand crime dans ce siècle); » les appelloient *Cantatours* par dérision, & » leur disoient, quand ils les battoient, *Can-* » *tatours*, *Canter*, & puis leur donnoient » grands buffes & grosses gouces.» Ce fut avec de telles troupes que le roi d'Angleterre fit attaquer la ville de Dol, en 1173. Les chefs des révoltés de Bretagne, le comte de Chester & le seigneur de Fougères s'y étoient enfermés. Le monarque les serra de si près; donna des assauts si furieux; ses troupes firent de si grands efforts, que la place ouvrit ses portes; & les rebelles se remirent à la discrétion du vainqueur avec toute la garnison.

DOLE. (*prises de*) 1. Louis XI, ayant déclaré la guerre à l'empereur Maximilien, donna ordre à Chaumont d'Amboise, capitaine habile, d'entrer dans la Franche-Comté. Ce général pénétre jusqu'à Dole; surprend & taille en pièces les milices bourgeoises de cette ville qu'il assiége aussi-tôt. Les historiens de la province, dont on peut sans crime récuser le témoignage, assurent que les François,

repoussés à toutes les attaques, auroient été forcés d'abandonner leur entreprise, si la garnison, presque toute composée d'étrangers, n'eût trahi l'ardeur victorieuse des bourgeois, & livré la place aux assiégeans. Ils racontent que, dans une sortie pratiquée à dessein, les François s'introduisirent dans la ville, sans être reconnus, pénétrèrent jusques dans la place des Arènes, & commencèrent à crier : « Ville gagnée ! » Que, maîtres des portes, & déjà répandus dans tous les quartiers, ils massacrèrent impitoyablement les citoyens ; que ces généreuses victimes d'une fureur brutale se défendirent jusqu'au dernier soupir, & ne périrent qu'après s'être vengés d'un ennemi barbare. Les vainqueurs ont donné du crédit à ce récit, en mettant le feu à la ville qui fut réduite en cendres, l'an 1479. Les titres des familles & les registres publics furent consumés dans cet incendie.

2. En 1668, Louis XIV forma le projet de conquérir la Franche-Comté. Jamais peut-être entreprise ne fut plus digne de ce grand monarque ; & jamais on ne vit à la fois tant d'éclat, tant d'activité, tant de sagesse & de prudence. Au mois de Janvier, on vit des troupes marcher de tous côtés ; aller & revenir sur les chemins de la Champagne, dans les Trois-Evêchés. Des trains d'artillerie, des chariots de munitions s'arrêtoient, sous divers prétextes, dans la route qui mène de Champagne en Bourgogne. Cette partie de la France étoit remplie de mouvemens dont on ignoroit la cause. Les étrangers, par intérêt, & les courtisans, par curiosité, s'épuisoient en con-

jeſtures. L'Allemagne étoit allarmée. L'objet de ces préparatifs & de ces démarches irrégulières étoit inconnu à tout le monde. Jamais le ſecret dans les conſpirations n'a été mieux gardé qu'il le fut dans cette expédition du plus grand roi qui fût alors ſur la terre. Enfin , le 2 de Février, il part de Saint-Germain , avec le jeune duc d'Enguien , fils du Grand-Condé. Il arrive à Dijon. Le même jour , vingt mille hommes , aſſemblés de vingt routes différentes , ſe trouvent en Franche-Comté , à quelques lieues de Beſançon ; & le vainqueur de Rocroi paroît à leur tête , ayant pour ſon principal lieutenant-général Bouteville-Montmorenci , devenu duc de Luxembourg , ſon ami , ſon élève , digne de partager ſes travaux & ſa gloire. Le premier attaque Beſançon. Le ſecond investit Salins. Ces deux villes ne tiennent pas un jour. Elles ouvrent leurs portes , ne demandant , pour capitulation , que la conſervation d'un ſaint Suaire fort révééré dans Beſançon ; ce qu'on n'eut pas de peine à leur accorder. Le roi , inſtruit de ces ſuccès , accourut auſſi-tôt ſe montrer à la Fortune qui faiſoit tout pour lui. Dole fut la ſeule ville qui parut vouloir ſoutenir un ſiége. Le monarque va l'aſſiéger en perſonne. La place étoit réputée forte. Le comte de Montrevelle , homme de grand courage & d'une fidélité reconnue , la défendoit avec quatre cens ſoldats & les citoyens. La tranchée ne fut point pouſſée dans les formes. A peine l'eut-on ouverte , qu'une foule de jeunes Volontaires , qui ſuivoient le roi , courut attaquer la contreſcarpe , pendant

qu'une quarantaine de Mousquetaires se jetoient dans le chemin-couvert. Le prince de Condé admira leur audace. Il les fit soutenir à propos, & partagea leur péril pour les en tirer. « Ce prince étoit par-tout avec son fils, » dit M. de Voltaire, & venoit ensuite rendre compte de tout au roi, comme un officier qui auroit eu sa fortune à faire. Le roi, dans son quartier, montrait plutôt la dignité d'un monarque dans sa cour, qu'une ardeur impétueuse, qui n'étoit pas nécessaire. Tout le cérémonial de Saint-Germain étoit observé. Il avoit son petit-coucher, ses grandes, ses petites entrées, une salle des audiences dans sa tente. Il ne tempéroit le faste du trône, qu'en faisant manger à sa table ses officiers généraux & ses aides-de-camp. On ne lui voyoit point, dans les travaux de la guerre, ce courage emporté de François I & de Henri IV, qui choisissent toutes les especes de dangers. Il se contentoit de ne les pas craindre, & d'engager tout le monde à s'y précipiter pour lui avec ardeur. » Dole ouvrit ses portes, le 14 de Février, le quatrième jour du siège. Cette conquête acheva celle de toute la province qui, en moins de trois semaines, fut soumise à la domination Française. Le conseil d'Espagne, surpris, indigné du peu de résistance, écrivit au gouverneur, « que le roi de France auroit dû envoyer ses laquais prendre possession de ce pays, au lieu d'y aller en personne. » Louis XIV rendit la Franche-Comté par la paix d'Aix-la-Chapelle.

3. Elle resta sous la puissance de l'Es-

gne , jusqu'en 1674 , que , la guerre ayant recommencé , Louis voulut devenir une seconde fois conquérant de cette belle province. Ses armées commencerent à agir. Il vint les animer par sa présence. Une terreur panique tomba sur tout le pays. Gray , Vesoul , Besançon , Salins , furent emportées. Dole fut encore assiégée. Elle se défendit , durant sept jours , & ne se rendit que le 6 de Juin ; de sorte qu'au bout de six semaines , toute la Franche-Comté fut soumise au roi. Elle est restée à la France , & semble y être pour jamais annexée. « Monument de la foiblesse du ministère Autrichien - Espagnol , & de la force de celui de Louis XIV ! »

DORMEILLE. (*bataille de*) Il sembloit que la discorde étoit naturelle aux descendants du grand Clovis ; & toujours la vengeance ou la cupidité armoit ces princes l'un contre l'autre. L'an 599 , Clotaire II , que ses premiers succès avoient enyvré , recommença la guerre contre les rois de Bourgogne , & rencontra leur armée près du village de Dormeille dans le Gâtinois. Le combat fut des plus meurtriers de part & d'autre. Dans le fort de la mêlée , on vit , dit-on , un ange , l'épée à la main ; mais on ne nous apprend pas pour qui l'esprit céleste combattoit. Ce fut sans doute pour les princes Bourguignons , puisque l'orgueilleux Clotaire fut obligé de prendre la fuite , & de demander la paix.

DOUAY. (*siège de*) Le prince Eugène s'étoit rendu maître de Douay , en 1710. Deux ans après , le maréchal de Villars forma le siège de cette ville , défendue par une gar-

nison de quatre mille hommes, sous les ordres du sieur Honspeck, officier plein de valeur. Les Etats de Hollande venoient de dépenser douze cens mille livres pour augmenter les fortifications de la place. Le général François la foudroya, jour & nuit. Des rues entieres furent abîmées par les bombes, & la plûpart des maisons criblées par le canon. Le 27 d'Août, le fort de Scarpe se rendit, après treize jours de résistance. Le prince Eugène, allarmé du progrès des François, accourut au secours de la place; mais à peine eut-il vu leurs retranchemens, qu'il se retira, sans rien entreprendre. La ville, abandonnée à ses propres forces, & vivement pressée, ouvrit enfin ses portes, le 8 de Septembre, vingt-quatrieme jour de tranchée ouverte. La garnison & son chef se rendirent prisonniers de guerre.

DOUVRES. (*siège de*) L'excessive cruauté de Jean-sans-Terre avoit révolté tous les barons Anglois. Ils implorerent le secours de la France, & offrirent la couronne d'Angleterre à Louis, fils de Philippe-Auguste. Ce prince, malgré les anathêmes de la cour de Rome, que le roi Jean avoit gagnée, s'embarqua sur une flotte de sept cens vaisseaux; prit terre à Sandwick, & soumit d'abord toute la province de Kent, excepté Douvres, dont il forma le siège. La place, défendue par le brave Hubert du Bourg, étoit pourvue de tout ce qui étoit nécessaire pour une opiniâtre résistance. Louis mit en usage les offres les plus éblouissantes pour gagner le commandant. Elles ne furent pas plus heureuses que les efforts qu'il fit pour le réduire par la force.

Du Bourg par son courage rebuta la valeur des François, & les contraignit de lever le siège, l'an 1216.

DRÉPANE. (*bataille de*) Durant le siège de Lilybée, le consul P. Claudius Pulcher, homme vain & fier de sa noblesse, voulut surprendre Adherbal dans Drépane. Il étoit persuadé que ce général Carthaginois, après les pertes que venoient de faire les Romains, ne pourroit s'imaginer qu'ils songeassent à se mettre en mer. Mais il avoit à faire à un homme actif & appliqué, dont il ne put tromper la vigilance, qui ne lui laissa pas à lui-même le tems de ranger ses vaisseaux en bataille, & qui l'attaqua vivement, pendant que la flotte étoit encore en désordre & en confusion. La victoire fut complète, du côté des Carthaginois. Quatre-vingt-treize vaisseaux furent pris avec tous les équipages. *An de Rome 503, & 249 avant J. C.*

DRESDE. (*attaque de*) En 1760, le roi de Prusse, voulant opérer une puissante diversion, entreprit le siège de Dresde. Cette ville, capitale de la haute Saxe, est partagée en vieille & en nouvelle cité séparées l'une de l'autre par l'Elbe sur lequel est un beau pont de pierre, qui sert de communication. La cité neuve est bien bâtie; ses rues sont larges: elle est revêtue de bastions, fossés & chemin-couvert. Pour s'en emparer, il faut un siège dans les formes. La vieille ville n'a point ces avantages; ses rues sont étroites: ses maisons avancent jusques sur le rempart; & celles du fauxbourg bordent le fossé. Aussi, sur la connoissance que le monarque Prussien

avoit de cette situation , il ne balançoit pas à former ses attaques de ce côté-là. S'il se fût rendu maître de cette place, quels obstacles avoit-on à lui opposer pour lui fermer l'entrée de la Bohême ? Le général Maguire s'étoit enfermé dans la ville, avec quatorze mille hommes ; déterminé à ne la rendre, que lorsqu'il manqueroit absolument de moyens pour la défendre. D'ailleurs , il présumoit que le maréchal de Daun , qui commandoit une formidable armée aux environs, risqueroit tout, plutôt que de laisser tomber cette résidence électorale entre les mains de son oppresseur. Depuis le 12 de Juillet, jusqu'au 21, Dresde fut foudroyée par une nombreuse artillerie, qui étoit dirigée, non contre les murailles, mais contre les édifices sacrés & profanes les plus magnifiques : bientôt il n'en resta plus que les ruines. Les maisons particulières ne furent pas épargnées. Le feu, répandu par les bombes dans tous les quartiers, annonçoit la destruction entière de cette infortunée capitale ; & le soldat, occupé d'une part à éteindre l'incendie, & de l'autre à défendre son poste, se trouvoit dans la situation la plus affreuse. On fut surpris, dans toute l'Europe, de l'inaction du comte de Daun, qui n'eut jamais une plus belle occasion d'exterminer l'armée des assiégeans. Mais le roi de Prusse, qui connoissoit à fond le génie de ceux qu'on lui opposoit, tenta impunément une entreprise à laquelle il n'auroit jamais osé penser, s'il eût eu pour lors un autre général en tête. Voyant que la conquête de Dresde étoit impossible, il en abandonna le siège, après

avoir fait sentir à cette malheureuse ville tous les maux de la guerre.

DREUX. (*bataille de*) Le prince de Condé, chef des Réformés de France, s'avancant vers la Normandie, fut rencontré, le 19 de Décembre 1562, dans les plaines de Dreux, par le connétable de Montmorenci, le duc de Guise, & le maréchal de Saint-André. Son armée étoit de quatre mille chevaux & de huit mille hommes d'infanterie. L'amiral Coligny commandoit l'avant-garde. Le prince étoit au centre, & Dandelot au corps de réserve. L'armée royale consistoit en treize mille fantassins & trois mille cavaliers. Avant de livrer bataille, les trois généraux du roi voulurent avoir un ordre particulier de la cour. Leurs envoyés se trouverent au lever de la reine-mere qui, pour toute réponse, se tourna vers la nourrice du roi, & lui dit d'un ton mêlé d'indignation :
» Nourrice, voilà des généraux d'armée, qui
» consultent une femme & un enfant, pour
» sçavoir s'ils donneront bataille; qu'en pensez-vous? » On en vient au mains. Le combat dure plus de cinq heures. L'honneur de la victoire demeure aux Catholiques, avec le champ de bataille & quatorze cens prisonniers, à la tête desquels étoit le prince de Condé. Le connétable avoit été pris par les troupes Calvinistes, dans le premier choc qui mit en fuite toute son infanterie. La nouvelle de cette défaite arriva à la cour avant celle du gain de la bataille. La reine dit, en l'apprenant : « Hé bien ! il faudra donc prier
» Dieu en françois. »

DRIZIPERES. (*siège de*) L'an 593 , le Khan des Abares , ayant recommencé la guerre contre l'empereur Maurice , marcha vers la longue muraille , & vint former le siège de Driziperes. Les habitans de cette ville firent bonne contenance , & tinrent même leurs portes ouvertes , comme s'ils eussent été , à tous momens , prêts à fondre sur les Barbares. Ceux-ci construisoient les machines propres à battre les murs , lorsque tout-à-coup , en plein midi , le Khan s'imagina voir une armée innombrable sortir de la place , enseignes déployées. Frappé d'une terreur panique , il prit aussi-tôt la fuite , & alla porter ailleurs le ravage & l'incendie.

DROISSI. (*bataille de*) L'an 594 , Childebart , roi d'Austrasie , animé par la vengeance , déclara la guerre à Clotaire II , roi de Soissons ; mit des troupes nombreuses sur pied , & vint camper à Droissi , à cinq lieues de Soissons. Frédégonde étoit alors régente des Etats de Clotaire , son fils. Si l'on en croit l'auteur des *Faits des Rois de France* , cette princesse étoit aussi habile qu'elle étoit méchante. Elle fit elle-même la revue de ses troupes ; courut de rang en rang , tenant son fils entre ses bras ; leur rappella le serment qui les obligeoit à défendre ce précieux , mais unique reste de la maison de Chilpéric ; se mit à leur tête , & marcha droit à l'ennemi. On avoit coutume de laisser paître librement les chevaux , en paix comme en guerre ; & , pour les retrouver sans peine , on leur attachoit une clochette au col. La régente profita de cette pratique. Par son ordre , cha-

que cavalier de son armée suspendit une sonnette au cou de son cheval, & le chargea de branchages coupés dans une forêt voisine ; après quoi , ils s'avancerent , durant la nuit , vers le camp de Childebert. Les Austrasiens prirent cette cavalerie pour les chevaux du pays , qui païssoient dans la plaine. La naissance du jour les jeta dans une nouvelle erreur. Ils crurent que c'étoit une véritable forêt , & ne reconnurent la vérité , que lorsque Landry , qui commandoit sous les ordres de Frédégonde , fut si près d'eux , qu'ils n'eurent plus le loisir de se ranger en bataille. La déroute fut entière , le carnage horrible , & la victoire complete.

DUNA. (*bataille de la*) L'an 1701 , Charles XII , étant entré en Livonie , pour attaquer le roi de Pologne , parut auprès de cette même ville de Riga , que le roi Auguste avoit assiégée inutilement l'année précédente. Les troupes ennemies , commandées par le maréchal de Sténau & par le prince Ferdinand , duc de Courlande , étoient postées le long de la Duna , qui est fort large en cet endroit. Le roi de Suède osa traverser le fleuve , à leurs yeux , pour les attaquer avec ses invincibles soldats ; & voici comment M. de Voltaire raconte cette mémorable expédition :

» Charles avoit fait construire de grands
 » bateaux , d'une invention nouvelle , dont
 » les bords , beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire , pouvoient se lever & se baisser
 » comme des ponts-levis. En se levant , ils
 » couvroient les troupes qu'ils portoient : en

» se baissant , ils servoient de pont pour le
» débarquement. Il mit encore en usage un
» autre artifice. Ayant remarqué que le vent
» souffloit du nord où il étoit , au sud où
» étoient campés les ennemis , il fit mettre
» le feu à quantité de paille mouillée , dont
» la fumée épaisse , se répandant sur la ri-
» viere , déroboit aux Saxons la vue de ses
» troupes , & de ce qu'il alloit faire à la fa-
» veur de ce nuage. Il fait avancer des bar-
» ques remplies de cette même paille su-
» mante ; de sorte que le nuage , grossissant
» toujours , & chassé par le vent dans les
» yeux des ennemis , les mettoit dans l'im-
» possibilité de sçavoir si le roi passoit ou non.
» Cependant il conduisoit l'exécution de son
» stratagème dont il étoit seul l'auteur. Etant
» déjà au milieu de la riviere : Eh bien ! dit-
» il au général Renchild , la Duna ne sera
» pas plus méchante que la mer de Coppen-
» hague. Croyez-moi , général , nous les
» battons. Il arriva en un quart d'heure à
» l'autre bord , & fut mortifié de ne sauter à
» terre que le quatrième. Il fait aussi-tôt dé-
» barquer son canon , & former la bataille ,
» sans que les ennemis , offusqués de la fu-
» mée , pussent s'y opposer que par quelques
» coups tirés au hazard. Le vent ayant dis-
» sipé ce brouillard , les Saxons virent le roi
» de Suède , marchant déjà à eux. Le ma-
» réchal Sténau ne perdit pas un moment.
» A peine apperçut-il les Suédois , qu'il fon-
» dit sur eux avec la meilleure partie de sa
» cavalerie. Le choc violent de cette troupe
» tombant sur les Suédois , dans l'instant
» qu'ils

» qu'ils formoient leurs bataillons , les mit
 » en désordre. Ils s'ouvrirent : ils furent rom-
 » pus & poursuivis jusques dans la riviere. Le
 » roi de Suède les rallia, le moment d'après,
 » au milieu de l'eau , aussi aisément que s'il
 » eût fait une revue. Alors les soldats , mar-
 » chant plus ferrés qu'auparavant , repousse-
 » rent le maréchal Sténau , & s'avancèrent
 » dans la plaine. Le duc de Courlande sentit
 » que ses troupes étoient étonnées. Il les fit
 » retirer en habile homme dans un lieu sec ,
 » flanqué d'un marais & d'un bois où étoit
 » son artillerie. L'avantage du terrain , & le
 » tems qu'il avoit donné aux Saxons de re-
 » venir de leur derniere surprise , leur rendit
 » tout leur courage. Charles ne balança pas
 » à les attaquer. Il avoit avec lui quinze mille
 » hommes ; Sténau & le duc de Courlande ,
 » environ douze mille , n'ayant pour toute
 » artillerie qu'un canon de fer sans affut. La
 » bataille fut rude & sanglante. Le duc eut
 » deux chevaux tués sous lui. Il pénétra trois
 » fois au milieu de la garde du roi ; mais en-
 » fin , ayant été renversé de son cheval d'un
 » coup de crosse de mousquet , le désordre
 » se mit dans son armée qui ne disputa plus
 » la victoire. Ses cuirassiers le retirèrent avec
 » peine , tout froissé & à demi-mort , du mi-
 » lieu de la mêlée , & de dessous les chevaux
 » qui le fouloient aux pieds. »

Plus de deux mille Saxons restèrent sur le
 champ de bataille : deux cens furent faits pri-
 sonniers , au nombre desquels étoit un colo-
 nel & plusieurs officiers de distinction. Les
 Drabans ou gardes du roi de Suède , & cinq

quante cavaliers du régiment du Corps, commandés par le général Spens, firent des prodiges de valeur en cette fameuse journée. Ils soutinrent d'abord avec intrépidité tout le feu de la cavalerie Saxone, sans tirer un seul coup ; puis, l'ayant chargée le sabre à la main, ils la renversèrent, ils la dissipèrent entièrement. Il y avoit vingt-quatre mille Moscovites aux environs pour soutenir les Saxons ; mais ils prirent honteusement la fuite, quand ils eurent appris la victoire de Charles.

DUNES. (*bataille des*) Louis XIV & Cromwel venoient de conclure une Ligue contre l'Espagne. La prise de Dunkerque étoit l'un des articles du traité. Le vicomte de Turenne fut chargé d'assiéger cette ville ; & ce grand général s'en approcha, au commencement de Juin 1658, pendant que vingt vaisseaux Anglois s'avançoient pour bloquer le port. Situé sur le bord de la mer Germanique, Dunkerque avoit tout ce qui peut rendre une ville imprenable. Défendue à l'orient & à l'occident par ces collines de sable, qui s'élèvent depuis Calais jusqu'à l'Ecluse, & que l'on appelle *Dunes*, elle est entourée, à son midi, de canaux & de marais qui en rendent l'accès presque impraticable. La mer, qui la baigne au nord, vient expirer, dans son flux, au pied des Dunes qu'elle laisse, en se retirant, chargées d'un limon solide que l'on appelle *l'estrang*. Telle étoit la place que le héros François venoit attaquer avec les forces réunies de deux grands royaumes, souvent rivaux, rarement amis. D'abord il commença ses lignes sur le bord de la mer, au pied des

Dunes qui sont à l'orient; & , leur donnant la forme d'un croissant, il les conduisit jusqu'à l'estrang des Dunes opposées; en sorte qu'elles environnoient la ville. Ensuite, pour fermer l'estrang, qui pouvoit donner passage à l'ennemi, il fit faire, depuis l'extrémité des lignes jusqu'à l'endroit où les flots se retirent dans les marées les plus basses, deux fortes estacades défendues par plusieurs pièces de grosse artillerie. Enfin il ouvrit la tranchée, & commença les attaques, qui furent poussées avec toute la vivacité possible.

Cependant l'Espagne se préparoit à disputer la victoire. Dom Juan d'Autriche, & le prince de Condé rassemblèrent toutes leurs troupes, & s'avancèrent, le 13, sur le chemin de Furnes, pour attaquer les assiégeans, & secourir la ville. Ils n'attendoient pour cela que l'arrivée de leur artillerie & de quelques bataillons qui n'avoient pu les suivre. Mais le Vicomte les prévint, contre leur attente, & les jeta dans la plus grande surprise par son apparition soudaine. Résolu de livrer bataille le lendemain, il se saisit des plus hautes Dunes qui étoient aux environs, & passa la nuit à les fortifier par des retranchemens. Ensuite il se coucha dans le sable d'une Dune, enveloppé de son manteau, & dormit ainsi jusqu'au point du jour, qu'il monta à cheval pour ranger son armée.

Il composa sa premiere ligne de dix bataillons & de vingt-huit escadrons, quatorze à l'aîle droite, autant à la gauche, & le canon à la tête. Il forma la seconde de sept bataillons & de dix-huit escadrons, neuf à la droite.

O o ij

& neuf à la gauche. Quatre escadrons de gendarmes furent placés derrière la première ligne, pour soutenir l'infanterie du corps de bataille. Six autres escadrons formerent le corps de réserve, & se posterent à une assez grande distance, afin qu'ils pussent, en cas de besoin, secourir les troupes laissées devant Dunkerque. Toute l'armée occupoit plus d'une lieue de terrain, & étoit commandée à la droite, par le maréchal de Créqui, à la gauche, par le marquis de Castelnau, au corps de bataille, par les marquis de Gadagne & de Bellefond. Turenne, l'ame de ce grand corps, se mit au centre. Le milord Lokard marchoit à la tête des Anglois. Le comte de Ligneville commandoit les Lorrains. Le comte de Soissons commandoit les Suisses, dont il étoit colonel; le marquis de la Salle, les gendarmes; & le marquis de Richelieu, le corps de réserve. Le fameux Buffi-Rabutin remplissoit les fonctions de mestre-de-camp de la cavalerie.

Dom Juan & Condé disposerent leurs troupes à la hâte, & le mieux qu'ils purent, dans un terrain si défavorable, entre-coupé de canaux, rempli de marais, couvert de monticules incommodes. Ils ne firent, à proprement parler, de toute leur armée, qu'un seul corps de bataille sans ailes. Ils mirent sur une seule ligne toute leur infanterie soutenue par derrière de quatre lignes de cavalerie. Ils n'osèrent placer leurs troupes sur l'Estrang, parce que le Vicomte avoit fait avancer vis-à-vis cet endroit une partie des vaisseaux Anglois, avec ordre de faire feu contre tous les Espagnols qui paroïtroient sur le rivage. Le prince

de Condé auguroit si mal du succès de cette journée, qu'il dit dans ce moment au duc d'Yorck, depuis roi d'Angleterre : « Si vous » n'avez jamais vu perdre de bataille, regar- » dez bien; vous sçaurez bientôt comment on » en perd une. »

Les deux armées n'étoient plus éloignées que d'un quart de lieue l'une de l'autre. Tout-à-coup on donne le signal ; & le canon des François, grondant avec un bruit terrible, foudroie les troupes ennemies. Durant trois heures, on épie l'instant de s'attaquer avec avantage. On s'avance : on recule tour-à-tour. On tâte, pour ainsi dire, chaque espace du terrain. On mesure toutes les hauteurs : on combine toutes les distances. Enfin, sur les huit heures du matin, Turenne précipite ses guerriers sur les bataillons Espagnols. Les Anglois, par son ordre, fondent sur une Dune très-haute & très-escarpée, au sommet de laquelle la pointe de leur aîle droite s'étoit postée, tandis que le marquis de Castelnau, à la tête de son aîle gauche, marche le long de l'Estrang pour seconder leurs efforts, en prenant les ennemis en flanc. Les Anglois arrivent au pied de la Dune. Ils y montent aussi-tôt, en bravant les foudres qui les menacent. Ils gravissent dans le sable : ils se poussent l'un l'autre vers la cime, à l'aide de leurs mousquets. Les Espagnols les renversent à coups de piques. La résistance irrite le courage des assaillans. Ils redoublent d'efforts ; ils s'accrochent aux armes même des ennemis : ils saisissent la pointe des hallebardes dont on veut les percer ; enfin ils arrivent

sur le sommet de la Dune. Tout plie sous leurs coups : tout se disperse ou meurt sur la place. Castelnau paroît dans cet instant , & acheve la déroute. Il poursuit les fuyards , & se précipite avec eux sur leur première ligne , qu'il charge de tous côtés. Le désordre devient affreux. Les uns perdent la vie , les autres la liberté ; très-peu ont le bonheur de conserver l'une & l'autre par une fuite précipitée.

Pendant que l'aîle gauche des François se signaloit par une victoire aussi prompte que glorieuse , l'aîle droite étoit sur le point de succomber sous les efforts du grand Condé. Ce prince commandoit l'aîle gauche des Espagnols. Il fut attaqué par le marquis de Créquy. Ce seigneur l'enfonça du premier choc , & le poursuivit l'espace de quatre cens pas ; mais , comme il n'étoit suivi que de quatre escadrons , il recula à son tour. Le prince , qui pouvoit les succès aussi loin qu'ils pouvoient aller , voulut tirer avantage de celui-ci. Il se met à la tête d'un grand corps de cavalerie ; tombe sur le marquis déconcerté ; rompt presque tous les rangs qu'il attaque ; & peu s'en fallut que , perçant à travers l'armée Française , il ne pénétrât jusqu'à Dunkerque ; & ne secourût la ville assiégée , après avoir perdu la bataille. Turenne qui , du haut d'une éminence , examinoit les différentes variations de la fortune , voyant le danger du marquis , part comme un trait ; vole à son secours ; arrête le vainqueur ; rétablit le combat ; attaque , presse , rompt à son tour les ennemis triomphans. Il les charge en tête , en queue , en flanc : il les enveloppe ; il les

culbute : il les renverse ; il les écrase : il les massacre ; il les dissipe. Trois fois Condé rallie ses escadrons ; trois fois il est obligé de fuir. Son cheval est tué sous lui. Groussioles, l'un de ses gentilshommes, lui donne aussitôt le sien, & paye de sa liberté cette action généreuse. Le prince cède enfin & se retire. Dom Juan le suit avec les débris de l'armée vaincue, laissant le champ de bataille couvert de morts & de mourans. On fit plus de quatre mille prisonniers ; & l'on prit toutes les munitions & presque tout le bagage. Cette victoire, qui sauvait la France, fut à peine achetée. L'armée triomphante retourna dans ses lignes, & continua le siège avec cette confiance & cette fierté qu'inspire le succès. Les assiégés, quoique sans espérance de secours, se défendoient toujours avec la même vigueur. Enfin, tous les dehors ayant été emportés, & les François étant logés au pied du dernier ouvrage, la ville se rendit, le septieme jour après la bataille, & le dix-huitieme depuis l'ouverture de la tranchée. Elle fut livrée aux Anglois, comme on en étoit convenu par le traité. Louis XIV. n'y fit son entrée solennelle, que pour la remettre lui-même au pouvoir de milord Lockard, ambassadeur de Cromwel.

On assure que le cardinal Mazarin voulut engager Turenne à lui céder l'honneur de la bataille des Dunes. Du Bec-Crépin, comte de Moret, vint, dit-on, de la part du ministre ambitieux, proposer au général d'écrire une Lettre par laquelle il parût que Son Eminence avoit elle-même arrangé tout le plan

des opérations. Turenne reçut avec mépris ces insinuations, & refusa de donner un aveu qui eût produit la honte d'un grand capitaine, & le ridicule d'un homme d'Eglise.

DUNKERQUE. (*sièges de*) 1. Le duc d'Enguien, qui, dans un âge où les autres ne sont point encore hommes, égaloit déjà les plus grands capitaines, faisoit triompher les armes Françoises dans les Pays-bas. Ce prince s'approcha de Dunkerque, sur la fin de Septembre 1646, & forma le siège de cette place dès-lors très-importante, mais très-mal fortifiée, sur-tout du côté de Furnes, où il n'y avoit pas même de contrescarpe. C'est de ce côté qu'elle fut attaquée. Deux mille cinq cens fantassins & trois cens chevaux, sous les ordres du marquis de Leydes, s'étoient jettés dans la ville. Plus de six mille bourgeois & matelots pouvoient, dans le besoin, prendre les armes & seconder la garnison. Le général François distribua sagement ses troupes en divers quartiers, & fit occuper tous les passages, pendant que l'amiral Tromp, avec la flotte Hollandoise, fermoit entièrement le port. Ensuite on ouvrit deux tranchées, l'une à la gauche & l'autre à la droite ; & l'on avança les travaux avec tant de diligence, que, peu de jours après, la place fut contrainte de capituler. Plusieurs fois, Piccolomini, vieux capitaine instruit par une longue expérience, avoit essayé de secourir Dunkerque. Toutes ses ruses, toutes ses tentatives furent inutiles. Le duc d'Enguien s'étoit trop bien retranché. Les Espagnols n'osèrent pas même s'approcher de ses lignes.

2. Six ans après, les Espagnols, profitant des troubles de la France, formerent le blocus de Dunkerque. Ils étoient secondés par les forces de l'Angleterre. On avoit chargé le duc de Vendôme de secourir la place par mer ; & ce général s'étoit avancé dans la Manche à ce dessein. Mais la flotte Angloise surprit la sienne à la hauteur de Calais, & , sans combat, prit tous les bâtimens, à la réserve de trois qui se sauverent à Fleissingue. Cette disgrâce acheva de décourager la garnison de la ville ; & le comte d'Estrades, qui la commandoit, se rendit aux Espagnols, le 16 de Septembre 1652, après trente-neuf jours de tranchée ouverte.

DUREN. (*siège de*) Charles-quin, ayant déclaré la guerre au duc de Clèves, se mit à la tête d'une florissante armée, & , le 20 d'Août 1543, s'avança vers Duren. C'est une petite ville, à dix lieues de Bonne, mais très-fortifiée. Aussi le conseil de guerre étoit-il d'avis de ne point l'attaquer. Mais l'empereur déclara qu'il vouloit s'en rendre maître, dût-il lui en coûter la vie. Quand un grand monarque parle sur ce ton, tous les obstacles s'évanouissent ; & rien ne paroît impossible. L'armée prit donc ses postes autour de la place. On commença par envoyer un hérault au seigneur de Flattes, qui commandoit la garnison, pour l'engager à se rendre. On lui offroit des conditions honorables & une fortune considérable, s'il vouloit prévenir le courroux de l'empereur. « L'empereur, répondit fièrement ce brave guerrier, connaît donc bien peu mon courage ? Eh bien !

» je vais le lui faire connoître, en répandant
» mon sang pour le service de mon prince.
» Qu'il m'attaque quand il voudra. » Charles
reçut ces paroles avec une modération feinte,
& se contenta de dire : « Ce brave parle
» bien ; nous verrons s'il agira de même. »
Ensuite il alla reconnoître la place ; fit ouvrir
la tranchée le soir même , & dresser toutes
les batteries. Dès le point du jour , on fit
jouer l'artillerie , mais avec peu de succès ,
parce que les digues couvroient tellement les
murailles qui étoient de terre , depuis la moi-
tié de la hauteur , que les boulets ne les pou-
voient presque pas toucher. Quelques heures
après ces inutiles tentatives , les Italiens &
les Espagnols commandés pour l'assaut , las
d'attendre davantage , s'approchent d'une brè-
che que le canon venoit de faire ; franchissent
le premier fossé , & se précipitent dans le se-
cond. L'eau y étoit si profonde , que les sol-
dats de taille médiocre en avoient jusqu'au
col. On surmonte ce nouvel obstacle : on
brave les affiégés ; on les attaque : on les re-
pousse ; on monte à leurs yeux sur les ruines
des murailles. Jamais assaut ne fut plus terri-
ble. Le soldat voyoit voler au-dessus de sa
tête , sous ses pieds , à ses côtés , mille instru-
mens de mort. Le bruit des canons , des
bombes , des grenades , des pétards , de la
mousqueterie ; tout étoit capable d'effrayer le
courage le plus intrépide. Les cris des assail-
lans , mêlés aux hurlemens des blessés , étouf-
foient la voix des généraux , & répandoient
par-tout une horrible confusion. Charles ani-
moit ses guerriers par son exemple , & pro-

mettoit de grandes récompenses à tous ceux qui se distingueroient. De Flattes soutenoit ses soldats par ses vives exhortations, & plus encore par ses exploits inouïs. Il regagnoit peu-à-peu le terrain qu'il avoit perdu ; & déjà même il étoit sur le point de chasser les Impériaux, lorsqu'une maison, près de laquelle il passoit, s'étant écroulée tout-à-coup, ensevelit sous ses ruines & ce grand homme & les espérances de la ville. Les vainqueurs s'en emparèrent alors, presque sans résistance ; & , se livrant aux plus grands excès de l'avarice & de la fureur, ils passèrent tous les habitans au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe ; pillèrent les maisons & les églises, & laissèrent par-tout de tristes preuves de leur victoire.

DYLE. (*bataille de la*) Arnoul, roi de Germanie, voulant se venger de sa défaite près de Gulia, & laver sa honte dans le sang des Normands, mit sur pied toutes les forces de son royaume, & vint camper, à la vue des Barbares, sur les bords de la Dyle. Il les attaqua sur le champ, malgré leur multitude ; & ses troupes seconderent si bien son courage, que, battus de tous côtés, les ennemis se précipiterent dans la riviere, après avoir perdu deux de leurs rois, Godefroi & Sigefroi. Les morts & les noyés furent en si grand nombre, qu'on passoit la Dyle sur leurs cadavres comme sur des ponts. Les vainqueurs prirent seize étendards royaux ; pillèrent le camp ; recouvrèrent leurs richesses. Mais ils ne firent presque point de prisonniers. *L'an 891.*





[E C L]

EBORA. (*bataille d'*) Q. Fulvius, qui commandoit dans l'Espagne citérieure, en qualité de Préteur, donna bataille aux Celtibériens, près de la ville d'Ebora. Il s'y conduisit avec autant de courage que de prudence. Les ennemis laissèrent sur la place vingt-trois mille hommes : on en fit quatre mille huit cents prisonniers. On leur prit plus de cinq cents chevaux, & quatre-vingt-dix-huit drapeaux. Cette mémorable victoire fut suivie de la prise de Contrébie, & d'une nouvelle défaite des ennemis qui y perdirent encore douze mille hommes, quatre cents chevaux, avec soixante & deux drapeaux. Le nombre des prisonniers monta à plus de cinq mille. 181 ans avant J. C.

ÉCLUSE. (*combat naval de l'*) Edouard III, roi d'Angleterre, voulant commencer sa grande expédition contre la France, partit du port de Douvres, le 22 de Juin 1340, avec trois cents vaisseaux. Le lendemain, il rencontra la flotte François, forte de quatre cents voiles, qui l'attendoit vis-à-vis de l'Écluse. Le monarque gagne l'avantage du vent, & met le soleil dans les yeux de l'ennemi. On jette les grappins ; on s'accroche ; on se bat comme sur la terre ferme. Le carnage fut affreux. Edouard reçut un coup de flèche à la cuisse. Quieret ou Kyriel, l'un des amiraux François fut tué en combattant en héros. Il

y avoit neuf heures que le combat duroit ; & la victoire sembloit pencher du côté des François. Dans ce moment , une escadre Flamande paroît , & fait gagner la bataille aux Anglois , en se rangeant de leur côté. Edouard deshonora son triomphe par une lâche cruauté. Il fit pendre l'amiral Bahuchet au grand mât de son vaisseau. Les historiens les plus modérés font monter la perte des vaincus à vingt mille hommes. Quatre - vingt - dix vaisseaux furent pris ou coulés à fond.

Sièges de l'Ecluse. 1. Cette ville , située à deux lieues de la mer , à laquelle elle communique par un large canal , fut assiégée , au mois de Juin 1587 , par les Espagnols. Le prince de Parme , qui les commandoit , commença ses opérations par fermer le canal & tous les passages , pour empêcher qu'on ne pût introduire du secours dans la place qu'il attaqua du côté de la porte de Bruges. Le seigneur de Gronevelt en étoit gouverneur , & n'avoit sous ses ordres qu'environ deux mille hommes. Ce brave officier se défendit long-tems avec la plus grande valeur. Les travaux de la tranchée coûtèrent cher aux assiégeans. Le comte de Leicester , qui , sur ces entrefaites , avoit tenté de ravitailler l'Ecluse , fut obligé de se retirer , & d'abandonner à leurs propres forces les intrépides défenseurs de cette ville. Ils firent les plus étonnans efforts. Plus d'une fois les Royalistes furent repoussés avec perte. Comme ils n'avoient pu former qu'une attaque vers la porte de Bruges , on ne tira que dans cette partie ; mais le feu fut terrible. Cette unique batterie étoit composée de qua-

rante pièces de gros canon. Elle tira, pendant huit heures, plus de quatre mille coups, & renversa plus de deux cens brasses du mur qui touchoit à la porte. On alloit livrer l'assaut par cette brèche, lorsqu'on aperçut derrière les ruines une grande demi-lune qui les soutenoit, & dont il eût été difficile de s'emparer, sans y faire couler des flots de sang. Il fallut donc continuer l'attaque pied-à-pied. On combla le fossé; on employa la sappe & les mines. Enfin, le 6 d'Août, les assiégés, malgré leur vigoureuse résistance, furent forcés de se rendre. On leur accorda la capitulation la plus honorable. Ils étoient réduits à six cens hommes, quand ils sortirent. Elle fut reprise, en 1604, par le prince Maurice, après un siège pénible, durant lequel il fit briller cette rare capacité & toutes ces vertus guerrières qui l'ont rendu immortel.

2. En 1747, l'Ecluse fut attaquée par le comte de Lowendhal; & cette ville fut obligée de se rendre, le 22 d'Avril, à cet infatigable général.

ECNÔME. (*combat naval d'*) Les Romains, après s'être rendus maîtres de presque toute la Sicile & des plus fortes places de la Sardaigne & de la Corse, voulurent porter la guerre & la terreur de leurs armes jusqu'aux portes de Carthage. Les consuls L. Manlius & M. Atilius Régulus mirent à la voile avec une flotte de trois cens quarante vaisseaux, & chargée de cent quarante mille hommes de débarquement. Les Carthaginois leur opposèrent un plus grand nombre de vaisseaux encore, qui avoient l'avantage d'être plus légers,

& d'aller mieux à la voile. Mais le soldat Romain étoit bien supérieur en bravoure aux mercénaires de Carthage. Les deux flottes se trouverent en présence près d'Ecnome en Sicile. Le combat fut long & opiniâtre, & la victoire passa plus d'une fois de l'un & de l'autre côté ; mais enfin les Carthaginois furent vaincus. Plus de soixante de leurs vaisseaux furent pris, & trente coulés à fond. Les Romains en perdirent vingt-quatre, dont aucun ne tomba entre les mains des ennemis. Cette victoire leur ouvrit le passage de l'Afrique, où, étant entrés, la neuvième année de la première guerre Punique, ils prirent d'emblée la ville de Clypéa, & ravagerent ensuite tout le pays ennemi. 256 avant *Jésus-Christ*.

ÉDESSE. (*journées d'*) 1. Ce fut près de cette ville que l'empereur Valérien, si connu par ses disgrâces, en vint aux mains avec Sapor, roi de Perse. Ce malheureux prince, ayant été vaincu, demanda une entrevue au monarque Barbare. Elle lui fut accordée. Mais, au milieu de la conférence, une troupe de Perses l'enveloppa, & le fit prisonnier. Jamais prison ne fut plus désespérante : jamais captivité ne fut plus affreuse que celle du maître de Rome. On sçait les maux qu'il eut à souffrir : on sçait les affronts qu'il eut à dévorer en silence. Son vainqueur superbe le traînoit par-tout à sa suite, chargé de chaînes, & cependant revêtu de la pourpre impériale ; triste débris de sa grandeur, dont l'éclat aigrissoit le sentiment de sa misère ! Quand l'orgueilleux Sapor vouloit monter à

cheval , il falloit que l'infortuné Valérien se courbât humblement jusqu'en terre ; & l'on voyoit un Barbare mettre un pied insolent sur le dos d'un empereur Romain , pour s'en servir comme de montoir. Souvent à ce cruel outrage , le vainqueur ajoûtoit d'insultantes paroles : « Ce n'est pas-là , Valérien , ce n'est » pas-là de ces triomphes en peinture comme » les vôtres , » lui disoit-il avec un ris moqueur , plus sanglant encore que son humiliante remarque. Pour surcroît de malheur , Valérien eut un fils assez lâche , assez ingrat pour oublier un infortuné pere , lorsqu'assis sur le thrône des Césars , il pouvoit venger ses disgraces. Seulement il le mit au rang des dieux , sur une fausse nouvelle de sa mort ; de sorte qu'on adoroit à Rome , & qu'on encensoit les autels de Valérien dans tout l'Empire , dans le tems que Sapor dégradoit ce dieu au-dessous des bêtes. Enfin une mort , dont il eût fallu peut-être hâter les pas , vint terminer la vie du prince captif , sans terminer son ignominie , après un esclavage de trois ans , & même de neuf , selon plusieurs écrivains. Sapor le fit écorcher ; & , pour perpétuer le souvenir de sa barbarie , il ordonna qu'on teignît sa peau en rouge ; qu'on la remplît de paille , pour lui conserver une forme humaine , & qu'on la suspendît dans un temple : monument immortel de la honte des Romains , qu'il avoit soin de montrer à leurs ambassadeurs , pour leur apprendre à rabatre de leur orgueil ! *An de J. C. 260.*

2. Les habitans d'Edesse , fondés sur la promesse , qu'ils disoient que Jesus-Christ avoit faite

faite autrefois à leur roi Abgare , qu'Edesse ne seroit jamais prise , se croyoient en état de braver les plus terribles ennemis. En 503 , Cabade , roi des Perses , s'en approcha , le 17 de Septembre. La confiance des habitans étoit si grande , qu'ils laisserent , pendant un jour entier , leurs portes ouvertes , à la vue de l'armée , sans qu'aucun des Perses osât y entrer pour vérifier l'oracle. On dit même que des enfans , sortis de la ville , alloient impunément insulter les ennemis. Cabade , glacé d'effroi , fit proposer un accommodement. Il fut inutile ; & déjà ce prince dressoit ses batteries , lorsque les habitans firent sur lui une sortie si furieuse , que , sans perdre un seul homme , ils le repoussèrent avec un grand carnage. Le roi des Perses , honteux de cette défaite , prit le parti de se retirer , & regagna ses Etats.

3. En 540 , Chosroës , fils de Cabade , se présenta devant Edesse , & ne réussit pas mieux que son pere. Sur le point d'abandonner cette entreprise , il fit crier par un héraut , qu'il alloit vendre tous les prisonniers d'Antioche. Toute la ville d'Edesse animée par cette charité vive & agissante que la Religion seule peut inspirer , se mit en mouvement pour racheter ces malheureuses victimes de la guerre. Chacun s'empressoit de contribuer en proportion , & même au-delà de sa fortune. Chacun portoit son présent à la grande église qui fut bientôt remplie. Les courtisannes même , enflammées d'un beau zèle , sacrifierent à la compassion les fruits de leurs débauches. Les payfans les plus pauvres ,

S. & B. Tome I.

Pp

qui n'avoient qu'une chèvre ou qu'une brebis, la donnoient avec joie. Cette émulation généreuse produisit une rançon suffisante pour tous les prisonniers. Mais l'avarice de Buzès, commandant pour l'empereur Justinien, & qui se faisoit de toutes ces richesses, empêcha l'effet de cette pitié chrétienne; & Chosroës emmena tous les prisonniers.

4. Quatre ans après, ce même prince vint de nouveau former le siège d'Edesse, & la fit attaquer avec vigueur. Mais les assiégés firent une furieuse sortie, dans laquelle un officier, nommé *Arget*, tua de sa main vingt-sept ennemis; & Chosroës, repoussé avec perte, fit commencer hors de la portée du trait une plate-forme qu'on devoit pousser jusqu'aux murs de la ville. La vue de ce terrible ouvrage engagea les habitans à recourir aux prières. Le médecin Etienne essaya de fléchir le superbe monarque. « Seigneur, lui » dit-il, l'humanité fait le caractère des bons » rois. Les victoires & les conquêtes vous » procureront d'autres titres; mais les bien- » faits peuvent seuls vous mériter le nom le » plus cher à votre siècle, & le plus honorable aux yeux de la postérité. S'il est une » ville au monde qui doive ressentir les effets de cette bonté, c'est celle que vous » menacez de détruire. Edesse m'a vu naître. » J'ai rendu la vie à votre père : j'ai servi votre enfance. Hélas ! quand je con- » seillois à l'immortel Cabade de vous faire » asseoir sur son trône, & d'en écarter vos » frères, je préparois donc la ruine de ma patrie ! Aveugles mortels, nous sommes nous-

» mêmes les artisans de nos malheurs ! Si vous
» vous souvenez de mes services, je vous de-
» mande aujourd'hui une récompense qui ne
» vous sera pas moins avantageuse qu'à mes
» compatriotes. En leur laissant la vie, vous
» vous épargnerez le reproche de cruauté. »
Ce discours adroit & pathétique toucha peu
l'insensible Chosroës. Il fit des propositions si
dures, que les assiégés ne consulterent plus
que leur courage. Ils ruinerent la pointe de
la terrasse ; y creuserent une chambre qu'ils
remplirent des bois les plus combustibles,
frottés encore d'huile de cèdre, de soufre &
de bitume. Le feu y prit aisément ; &, dès
la nuit suivante, on apperçut des tourbillons
de fumée, qui perçoient en différens endroits.
En même tems, les Romains, pour donner
le change aux ennemis, y jetterent quantité
de pots à feu & de flèches enflammées. Les
Perses, ne se doutant pas qu'il y eût d'autre
cause de l'incendie, accouroient de toutes
parts pour l'éteindre, tandis que les Romains
les accabloient d'une grêle de traits. Chos-
roës s'y transporta lui-même, & fut le pre-
mier à découvrir que le feu sortoit des en-
traîlles de la plate-forme. Il fit travailler toute
son armée à jetter de la terre pour étouffer
les flammes, & de l'eau pour les éteindre,
mais sans succès. La fumée, ne trouvant plus
d'issue dans un endroit, s'ouvroit ailleurs un
passage ; & l'eau, versée sur le soufre & le
bitume, augmentoit la violence de l'embra-
sement. Dans l'agitation & le désordre où
étoient les Perses, la garnison sortit de la
ville ; monta sur la terrasse, & fit un grand

carnage. Enfin , la flamme éclatant de toutes parts , il fallut renoncer à cet ouvrage.

Six jours après , Chosroës fit escalader la muraille de grand matin. Mais , après un rude combat , les Perses furent repoussés & obligés d'abandonner les échelles que les assiégés tirèrent dans la ville. Le même jour , à midi , il fit attaquer une des portes. La garnison , les payfans renfermés dans la ville & grand nombre d'habitans sortirent sur les ennemis , & les repoussèrent encore. Enfin le roi des Perses , irrité d'une si généreuse résistance , fit donner un assaut général. Tous les citoyens coururent sur les murailles : tout devient soldat dans Edeffe , & s'empresse d'écarter l'ennemi. Les femmes , les enfans , les vieillards partagent les travaux des combattans , & leur fournissent des armes. Les Perses reculent. Chosroës les menace , les frappe , les oblige de retourner aux murailles. Ils sont encore forcés de céder aux efforts des assiégés. Chosroës , plein de dépit & de rage , regagna son camp , & bientôt après rentra dans ses États. Si l'on en croit Procope , durant cette furieuse attaque , un grand éléphant , portant sur son dos une haute tour chargée de tireurs d'arcs , s'avança vers la ville comme une terrible machine du haut de laquelle pleuvoit une grêle de flèches & de traits. La muraille couroit risque d'être escaladée en cet endroit , lorsqu'un Romain s'avisa de suspendre un porc au haut des créneaux. L'éléphant , effrayé des cris de cet animal , s'arrêta d'abord , ensuite tourna le dos , & se retira pas à pas , malgré les efforts de ses conducteurs.

Edeffe fut prise , l'an 1097 , par le comte Baudouin , l'un des chefs des premiers Croisés ; & ce prince s'y fit reconnoître pour Souverain du vaste & fertile pays qui l'environne.

ÉDIMBOURG. (*prise d'*) Pendant que le feu de la guerre embrasoit presque tous les Etats de l'Europe , le prince Charles-Edouard , fils aîné de Jacques III , plus connu sous le nom de *Prétendant* , ou de *Chevalier de Saint-George* , attendoit à Paris quelque révolution qui pût le placer sur le trône de ses peres. » Que ne tentez-vous de passer sur un vaisseau vers le nord de l'Ecosse , lui dit un jour le cardinal de Tencin ? Votre seule présence pourra vous former un parti & une armée : alors il faudra bien que la France vous donne des secours. » Ce projet , conforme au grand courage de Charles , le détermine tout-à-coup. Sept officiers Irlandois & Ecossois , des premieres familles d'Angleterre , s'offrent de partager les périls de cette expédition hardie. Il s'embarque : il cingle vers l'Ecosse. Au milieu de sa route rapide , il est rencontré par trois vaisseaux Anglois. Il échappe à leur poursuite , & débarque dans un petit canton appelé *le Moidart*. Trois cens Montagnards se joignirent à lui. On fit un étendard royal d'un morceau de taffetas. À chaque moment , la troupe grossissoit ; & le prince n'avoit pas encore passé le bourg de Fenning , qu'il se vit à la tête de quinze cens combattans qu'il arma de fusils & de sabres dont il étoit pourvu. Plusieurs compagnies voulurent arrêter sa marche : elles fu-

rent battues ; & le bruit de leur défaite augmenta jusqu'à plus de six mille hommes l'armée du prince vainqueur. Quelques seigneurs se rangent sous ses drapeaux. Il prend Dundée, Drumond, Neubourg. Enfin, encouragé par tant de succès, il va droit à Edimbourg, capitale de l'Ecosse. Il avoit des partisans dans cette ville ; mais tous les citoyens n'étoient pas pour lui. « Il faut me montrer, » dit-il, pour les faire déclarer tous. » Il arrive : il s'empare de la porte. L'allarme est dans la ville. Les uns veulent reconnoître l'héritier de leurs anciens rois ; les autres tiennent pour le gouvernement. On craint le pillage. Les citoyens les plus riches transportent leurs effets dans le château. Le gouverneur Gues s'y retire avec quatre cens soldats de garnison. Les magistrats se rendent à la porte dont Charles étoit maître. Le prévôt d'Edimbourg, nommé *Stuard*, qu'on soupçonna d'être d'intelligence avec lui, paroît en sa présence, & demande d'un air éperdu ce qu'il faut faire ? » Tomber à ses genoux, lui répondit un habitant, & le reconnoître. » Il fut aussitôt proclamé dans la capitale, tandis qu'à Londres on mettoit sa tête à prix. *Le 19 de Septembre 1745.*

EGOS-POTAMOS. (*combat d'*) La dernière année de la fameuse guerre du Péloponnèse, la flotte des Athéniens, composée de cent quatre-vingt galeres, rencontra celle de Lacédémone, commandée par Lysandre, près d'Egos-Potamos, dans un endroit où l'Hellespont n'a pas deux mille pas de largeur. La proximité des deux armées donna lieu à

de fréquentes escarmouches de la part des Athéniens ; & Lyfandre, pour augmenter leur confiance, affectoit de se tenir tranquille, & sembloit craindre d'en venir aux mains avec des ennemis si terribles. Les bravades des Athéniens durèrent quatre jours ; & ils croyoient enfin se rendre maîtres de la flotte ennemie, lorsque le général Lacédémonien, voulant profiter de l'absence de la plûpart des soldats descendus à terre, tombe sur la flotte ; saisit les vaisseaux ; tue ou met en fuite les soldats qui accouroient au secours ; fait trois mille prisonniers, & termine, dans l'espace d'une heure, une guerre qui avoit déjà duré vingt-sept ans, & qui peut-être, sans cette célèbre victoire, auroit encore coûté bien du sang aux deux républiques. *An du monde 3599, & 405 avant J. C.*

ÉGRA. (*sièges d'*) 1. Le comte de Saxe, qui commandoit en Bohême une partie de l'armée Françoisse, envoyée pour soutenir les droits de l'empereur, forma le siège d'Egra, l'une des plus belles & des plus fortes villes du royaume. Il ouvrit la tranchée le 9 d'Avril 1742, & foudroya tellement la place durant treize jours, que le gouverneur se rendit. Il obtint les honneurs de la guerre, à condition de ne point servir contre l'empereur & ses Alliés, avant d'être échangé.

2. Les François ne jouirent pas long-tems de leur conquête. Ils furent attaqués, l'année suivante ; mais ils se défendirent avec la plus grande bravoure. Enfin, réduits à la plus cruelle famine par un blocus de trois mois, & n'espérant aucun secours, ils ouvrirent les

portes, le 7 de Septembre, & se rendirent prisonniers de guerre.

ÈGRE. (*prise d'*) Mahomet III, voulant finir avec honneur la guerre de Hongrie, commencée par Amurat, son pere, entra dans ce royaume, en 1595, & vint assiéger la ville d'Ègre, place forte, dont ses prédécesseurs avoient tenté vainement la conquête. Il fatigua tellement la garnison par ses fréquens assauts, qu'elle fut obligée de capituler. A peine s'étoit-elle rendue, qu'une nombreuse armée d'Allemands attaqua les vainqueurs avec tant de furie, que plusieurs bataillons pénétrèrent jusqu'aux tentes impériales, où le thrésor étoit gardé. Là, rompant les coffres, ils laissent échapper la victoire, à la vue de l'or qui les aveugle. Le Sultan rallie ses troupes; tombe sur les pillards; environne le reste de l'armée, & taille en pièces tous ceux qui étoient entrés dans le camp. Le Grand-Seigneur se contenta de cet exploit. Il fit la paix avec les Chrétiens, & alla mourir à Constantinople, dans les bras de la mollesse.

ÉIONE. (*siège d'*) Il n'est mémorable que par la fidélité de Bogès qui commandoit dans cette ville pour le roi de Perse. Cimon, avec l'armée des Athéniens, le pressoit vivement, & lui offroit des conditions avantageuses. Mais il ne crut pas qu'en honneur il pût les accepter. Après s'être défendu vaillamment, se voyant sans ressources, il jeta ses thrésors dans le fleuve Strymon; puis, ayant égorgé sa femme, ses enfans & tous ceux qui composoient sa maison, il les fit

jetter dans un bûcher, où il se précipita lui-même. *L'an du monde 3533, & 471 avant J. C.*

ÉKEREN. (*combat d'*) Le baron d'Obdam, général des Alliés, campoit auprès d'Ekeren. Le maréchal de Boufflers vint l'attaquer, le 30 de Juin 1703, & l'enveloppa de toutes parts. Le combat fut rude, & dura depuis trois heures après-midi jusqu'à la nuit. Le succès en fut long-tems douteux. Enfin les ennemis se réfugièrent au village d'Otteren. La victoire coûta quinze cens hommes aux François ; mais les Alliés perdirent quatre mille soldats, sans les blessés & les prisonniers, leurs tentes, leurs bagages, six pièces de canon, quarante-quatre mortiers, leurs munitions de guerre & de bouche, cent cinquante chariots d'artillerie, & un grand nombre de drapeaux & de tymbales.

ÉLATIE. (*siège & prise d'*) Le consul T. Quintius, à qui le sort avoit donné le département de la Macédoine, continuoit ses conquêtes sur Philippe, pere de Persée. Au seul bruit de son approche, la plûpart des villes se rendirent. Mais Elatie, ville de la Phocide, défendue par une bonne garnison, essaya de l'arrêter ; & il fut obligé de l'assiéger dans les formes. Cependant, après une longue & vigoureuse résistance, il la força de céder au courage infatigable des Romains. *198 avant J. C.*

ELBING. (*prise d'*) Le 11 de Décembre 1703, le roi de Suède vint assiéger Elbing, ville riche, forte & marchande, fondée par les chevaliers Teutons, & située sur un bras

de la Vistule. Elle avoit osé refuser passage à ses troupes. Irrité de cette audace, il y fit donner l'assaut, & y entra, le 13, à la tête de quatre mille hommes, la bayonnette au bout du fusil. Les habitans épouvantés se jetterent à genoux dans les rues, demandant miséricorde au vainqueur. Charles les désarma, & exigea une contribution de deux cens soixante mille écus. Il en enleva deux cens piéces de canon & quatre cens milliers de poudre. « Une bataille gagnée, dit l'historien de ce prince, ne lui eût pas valu de si grands avantages. »

ÉLIS. (*bataille d'*) Philippe, roi de Macédoine, pere du roi Persée, s'avança vers cette ville qui avoit reçu garnison Etolienne. Il fit marcher ses troupes jusqu'aux portes, pour engager les Etoliens à faire une sortie. Ils sortirent en effet. Sulpitius, général Romain, s'étoit joint à eux, avec quatre mille hommes. On en vint aux mains. Le combat fut rude. Démophante, chef des Eléens, ayant apperçu Philopémen à la tête de la cavalerie des Achéens, ligués avec le roi de Macédoine, courut à lui & fut terrassé. Le roi, voyant que l'infanterie Romaine enfonçoit sa phalange, se jeta au milieu des bataillons, & fit des prodiges de valeur. Son cheval fut tué sous lui; &, s'étant dégagé, il se retira, & laissa l'avantage aux ennemis.
207 avant J. C.

ELNEY. (*combat d'*) Dans le même tems que les Anglois proclamoient Edmond, fils d'Ethereid II, roi de cette isle fameuse, Canut étoit pareillement proclamé par les Da-

nois. Ces deux compétiteurs se disputèrent vivement le trône, & se livrerent cinq batailles consécutives. Dans l'une de ces batailles, Edrich Stréon, beau-frere du roi Edmond, mais qui avoit passé du côté des Danois, se servit d'un stratagème qui pensa leur donner la victoire. Ayant apperçu dans la mêlée un soldat, nommé *Osmer*, qui ressembloit beaucoup à Edmond, il lui coupa la tête; &, la montrant aux Anglois toute sanglante: « Voilà, leur cria-t-il, la tête de » votre roi! » Les soldats, découragés à ce spectacle, étoient sur le point de prendre la fuite; mais heureusement Edmond se trouva si près du lieu où la scène se passoit, qu'il entendit les cris redoublés de Stréon qui couroit de rang en rang, tenant en main son trophée séducteur. Le monarque, fendant la presse, & levant la visiere de son casque: » Non, braves soldats, dit-il, non, je ne » suis pas mort; reconnoissez Edmond, vous » trê roi. »

La querelle des deux princes fut terminée par un combat singulier, fameux dans l'Histoire d'Angleterre. La petite isle d'Elney, que forme la Saverne, près de Gloucester, fut choisie pour le lieu du combat. Les armes défensives étoient le casque & le bouclier; les offensives, l'épée seulement. Ils passerent dans l'isle, n'ayant pour toute suite que deux pages. Les deux armées, rangées en bataille sur les deux rives de la Saverne, attendoient en silence quel seroit le roi que le sort des armes alloit leur donner. Les deux rivaux combattirent d'abord à cheval. Ils mirent ensuite

pied à terre, & se mesurerent de plus près. Edmond l'emportoit par sa force prodigieuse & par la grandeur de sa taille. Canut, plus agile, plus adroit, & aussi brave que son ennemi, balançoit la victoire. On commença cependant enfin à s'appercevoir que le Danois perdoit du terrain. Il le remarqua lui-même ; & , ne rougissant point de proposer un accommodement , il baissa la pointe de son épée , & dit à Edmond : « Vaillant » prince, c'est assez combattu. Nous avons » également montré notre courage : montrons également notre modération ; & , » après avoir partagé le soleil & l'honneur » de cette journée, partageons ensemble le » royaume qui fait le sujet de notre différend. » Edmond y consentit avec joie. Les deux ennemis s'embrassèrent ; & le traité fut conclu aux acclamations des deux armées. Le nord de l'Angleterre fut cédé à Canut : le sud fut le partage d'Edmond. *L'an 1016 de J. C.*

ELOS. (*siège d'*) La ville d'Elos étoit située assez près de Sparte. Ses habitans, que les Lacédémoniens avoient plusieurs fois vaincus, ne pouvant vivre dans une servile obéissance, essayèrent de rompre leurs fers. Ils furent assiégés sur le champ, & forcés de se rendre, après une vive & longue résistance. Agis, roi de Sparte, ne voulut point verser le sang des vaincus. Il leur laissa la vie ; mais il les réduisit tous à la dure condition d'esclaves, & les appella *Ilotes*. On sçait les indignes traitemens que ces malheureux eurent à essuyer de la part des superbes Spartiates. On

leur confia sur-tout la culture des terres, dont ils devoient rendre les fruits, tous les ans, à leurs maîtres qui s'attachoient, pour récompenser leur zèle, à rendre plus insupportable le joug dont ils les accabloient.

EMESSE. (*bataille & siège d'*) 1. Aurélien poursuivoit ses victoires sur Zénobie. Après la bataille d'Immoë, il vint attaquer, près d'Emesse, les troupes de cette princesse. Les avantages furent très-variés; & l'on se battit avec un acharnement extrême. La cavalerie ennemie, plus nombreuse que celle de l'empereur, enfonça la cavalerie Romaine, qui, pour n'être point enveloppée, avoit fait un mouvement, afin de s'étendre en front. Mais, enflée d'un si heureux succès, elle s'amusa à poursuivre les fuyards; & l'infanterie Romaine, dont la force étoit invincible, voyant celle de Zénobie dénuée du secours de sa cavalerie, avança sur elle; la poussa; la mit en désordre. Alors un corps de troupes, qu'Aurélien avoit armé de massues, se jeta sur les ennemis, & en fit un horrible carnage. La cavalerie Romaine, ranimée par le courage des fantassins, se rallia, & vint achever la victoire qui fut complète, & qui décida presque du sort de Zénobie. *An de J. C. 272.*

2. L'an 636, Abou-Obéïdah, général des Sarasins, se présenta devant Emesse. Comme la ville étoit forte & abondamment pourvue pour un long siège, il s'avisa d'un stratagème. Il offrit aux habitans de se retirer, pourvû qu'on voulût fournir des vivres à ses troupes pour cinq jours. On y consentit; & bientôt il sçut trouver moyen d'engager les citoyens

à lui vendre toutes leurs provisions de bouche. Il se retira ensuite, dans l'intention de revenir incessamment. L'intervalle ne fut pas long. Il reparut devant la ville avec une armée victorieuse. Pendant deux mois que dura ce siège, ce ne furent que combats continuels, toujours à l'avantage des assiégés. Dans l'une de ces actions, le fameux Khaled fit preuve d'une vigueur extraordinaire. Son épée s'étant rompue, tandis qu'il se battoit contre un cavalier, il se jeta sur lui; le saisit, & le serra si fortement, qu'il lui brisa les côtes, & le renversa mort de dessus son cheval. Enfin on eut recours à la ruse. Les Barbares décampent en tumulte, & feignent de prendre la fuite; les assiégés les poursuivent assez loin. Les fuyards font volte-face; enveloppent les Emeffiens, & les taillent en pièces. La ville, qui, dans cette action, venoit de perdre son gouverneur & la meilleure partie de ses défenseurs, & qui d'ailleurs manquoit de vivres, consentit à capituler, & ouvrit ses portes aux disciples de Mahomet.

EMÉUS. (*journée d'*) Antiochus, irrité de la défaite de Séron, près du village de Béthoron, chargea Lyfias du soin de faire la guerre aux Juifs rebelles, & de les forcer à rentrer dans le devoir. Ce gouverneur envoya en Judée une armée de quarante mille hommes de pied, & de sept mille chevaux, sous la conduite de Nicanor. On ne douta plus alors de la ruine entière du peuple Juif. Le général ennemi, qui étoit campé près d'Eméüs, bourgade de Judée, s'en tenoit si assuré, qu'il envoya dans toutes les villes ma-

ritimes , pour inviter les marchands à venir acheter les Juifs qu'on leur donneroit à très-vil prix. Il en vint jusqu'à mille au camp des Syriens , avec beaucoup d'or & d'argent. Déjà le présomptueux Nicanor avoit arrêté l'emploi qu'il devoit faire de l'argent de cette vente. L'insensé ne pensoit pas à la vengeance du Tout-puissant, qui menaçoit sa tête. En effet , Judas Machabée , ayant encouragé les siens , en leur mettant devant les yeux & les merveilles que le Dieu de leurs peres avoit opérées en leur faveur , & les sentimens qui doivent animer de braves gens qui combattent pour leur religion , leur liberté & leur patrie , il les fit marcher à l'ennemi. Nicanor ne put soutenir leur impétuosité. Il prit la fuite , après avoir perdu beaucoup de monde , & regagna promptement la Syrie , la honte & le désespoir dans le cœur. Les vainqueurs firent un riche butin , & ramassèrent tout cet or & cet argent qui devoit être le prix de leur liberté.

EMPORIES. (*journée d'*) Quoique la seconde guerre Punique fût terminée , les Espagnols occupoient toujours les Romains ; & les peuples belliqueux de ces contrées leur faisoient acheter bien cher l'honneur de les subjuguier. Le consul P. Caton fut chargé de marcher contre eux. Les deux armées se rencontrèrent près de la ville d'Empories. Caton s'empara d'un poste avantageux , sans avoir été apperçu , & présenta la bataille. Les Espagnols l'acceptèrent avec joie. Le combat recommença deux fois avec la même ardeur ; & les Romains auroient été vaincus , ou no-

tablement affoiblis , si le Consul n'eût fait avancer les cohortes qu'il avoit mises sagement au corps de réserve, en cas d'accident. Le désordre se mit bientôt parmi les bataillons ennemis. Les Romains , encouragés par leurs succès , ranimerent leur valeur , & suivirent les fuyards jusqu'à leur camp , qu'ils emportèrent sans beaucoup de peine. Le carnage fut si grand , que les peuples intimidés vinrent en foule reconnoître la puissance de Rome , & demander la paix au Consul. Caton les désarma , & fit abbatre toutes les murailles de leurs villes. *An de Rome 557 , & 195 avant Jesus-Christ.*

ENNA. (*siège d'*) Après la prise de Tauroménium , le consul Rupilius poursuivit les esclaves dans Enna , ville regardée comme imprenable, mais qui , manquant bientôt de vivres , se rendit aux Romains. Eunus , ce roi imaginaire , se sauva dans des lieux escarpés , & presque inaccessible , avec six cens hommes de sa garde , tristes débris de sa puissance. Cet infortuné monarque fut poursuivi par le vainqueur qui les réduisit tous à un tel désespoir , que , pour se dérober à la honte des supplices qui leur étoient préparés , ils se tuèrent les uns après les autres. Eunus seul eut le courage de supporter la vie qu'il aimoit beaucoup , & se cacha dans des cavernes obscures & profondes , d'où il fut tiré. Il n'avoit avec lui que quatre compagnons , dont le salut lui étoit aussi cher que le sien. Ces quatre personnages étoient (exemple rare d'un grand discernement !) le cuisinier , le baigneur , le boulanger & le bouffon du prince.

On

On le jetta dans un cachot, où, bientôt après, il périt de la maladie pédiculaire. 132
avant J. C.

ENS. (*prise d'*) En 1741, l'électeur de Bavière, ayant appris que les Autrichiens avoient évacué la ville d'Ens, place forte de la haute Autriche, que sa situation, sur la rive droite du Danube, rendoit importante, envoya, le 15 de Septembre, un détachement qui s'y établit, & qui y trouva dix pièces de canon & quantité de munitions de guerre. Mais l'heureux électeur ne jouit pas long-tems de cette acquisition. Le comte de Kewenhuller se présenta devant la ville, au mois de Juin 1742; l'attaqua; la prit; en chassa les Bavares, & la fit rentrer sous la domination Autrichienne.

ENSHEIN. (*bataille d'*) Les Impériaux étoient campés au village d'Ensheim, à quelques lieues de Strasbourg. Le vicomte de Turenne résolut de les aller combattre. Après un jour & une nuit de marche continuë, il arrive sur les hauteurs de Moltezeim, d'où il découvre le camp des ennemis; &, sans perdre de tems, ses Dragons, par son ordre, se saisissent des ponts qu'on avoit jettés sur deux petites rivières, & qu'on avoit négligé de rompre ou de garder. Le lendemain, 4 d'Octobre 1674, à la pointe du jour, on se prépare à la bataille. Le duc de Bournonville, général de l'empereur, comptoit sous ses ordres cinquante mille hommes, & plus de vingt-deux princes souverains d'Allemagne. Il les range derriere le village d'Ensheim, sur deux lignes fort épaisses & fort longues,

S. & B. Tome I.

Qq

& forme un corps de réserve avec tout ce qu'il a de plus braves guerriers. Il s'empare d'un petit bois qui étoit à sa gauche ; y fait passer de l'infanterie & du canon ; protege ses différens corps par des retranchemens de toute espece , & attend les François , avec l'espérance de les vaincre. Turenne s'approche à la tête de vingt-cinq mille combattans qu'il place sur deux lignes. Il compose la premiere de dix bataillons , & de vingt-huit escadrons partagés également sur les deux ailes ; & la seconde , d'un pareil nombre d'escadrons , mais seulement de huit bataillons. Il met cinq escadrons entre les deux lignes , derriere l'infanterie de la premiere , pour la soutenir ; & deux bataillons , avec six escadrons qui lui restoient au corps de réserve. Il entre-mêle tous les escadrons de divers pelotons d'infanterie pour les soutenir dans le besoin. On marche vers le bois : on attaque ; on enfonce deux corps de cavalerie , qui en défendoient l'entrée. Les Dragons s'y jettent , sous les ordres du chevalier de Boufflers. Cinq cens Mousquetaires les suivent. Le combat devient terrible. On triomphe : on cede tour-à-tour. Une grosse pluie , qui survient tout-à-coup , suspend l'animosité des guerriers. Elle cesse : le carnage recommence avec plus de fureur. Boufflers , déterminé à vaincre ou à périr , fait mettre pied à terre à ses braves Dragons. Ces soldats intrépides affrontent six pièces de canon , qui tiroient à cartouches. Ils sautent par-dessus les abbatiss d'arbres : ils montent sur les retranchemens ; ils chargent les ennemis , l'épée à la main : ils les foudroient

avec leur propre artillerie, dont ils se rendent maîtres, & qu'ils tournent contr'eux. La bataille est des plus sanglantes. Turenne & Bournonville envoient de part & d'autre des corps nombreux pour soutenir les combattans. Durant quelques heures, la victoire balance. On se charge avec furie dans tous les vuides du bois. Les ennemis se retirent d'arbre en arbre. A chaque pas, il faut former de nouvelles attaques. On se presse corps à corps. Le péril est à son comble; le succès est incertain. Turenne vient partager le danger. Sa présence fixe la fortune. Tout fuit; tout se disperse. Les François sont maîtres du bois, & poursuivent les vaincus jusqu'aux retranchemens du village d'Enshein. Bournonville les attendoit avec des forces encore supérieures. Il fond le premier sur leur corps de bataille. On le reçoit avec cette intrépidité qu'inspire la victoire. Il se retire; & le comte de Caprara, par son ordre, se jette sur l'aîle droite, avec les Cuirassiers de l'Empereur, qui n'avoient point encore combattu. La première ligne, déconcertée par cette attaque foudaine, se précipite sur la seconde: celle-ci court vers le corps de réserve, qui s'avance pour la soutenir, & l'ébranle par son impétuosité. Les Impériaux les pressent de toutes parts. Ils triomphent. La terreur saisit tous les esprits. Les valets se sauvent vers le bagage. Ceux qui le gardoient prennent la fuite avec eux. Tout étoit perdu. Les comtes de Lorges & d'Auvergne paroissent dans ce moment; arrêtent les ennemis; rétablissent le combat. Les Allemands étonnés reculent d'abord pas

à pas, mais se défendent avec vigueur, jusqu'à ce qu'enfin, entièrement rompus, ils cherchent leur salut sous les fortifications d'Enshein, après un combat de dix heures. Ils perdirent plus de trois mille hommes, dix pièces de canon, trente drapeaux ou étendards, & une grande partie de leur bagage. Mais la victoire coûta plus de deux mille soldats aux François.

ÉPHÈSE. (*combat près d'*) La vingt-quatrième année de la guerre du Péloponnèse, la flotte des Athéniens, commandée par Antiochus, en l'absence d'Alcibiade, & celle des Lacédémoniens, conduite par Lysandre, se rencontrèrent proche du port d'Éphèse. Le lieutenant d'Alcibiade, contre la défense expresse de son général, livra bataille aux Spartiates. Il paya cher sa témérité. Il fut battu, & perdit quinze galères. Cette défaite réveilla les ennemis d'Alcibiade. On le condamna à l'exil pour la seconde fois. *An du monde 3597, & 407 avant J. C.*

ÉPIDAMNE. (*siège d'*) C'étoit une ville maritime de Macédoine, & une colonie de Corcyréens, dont Phalie, de Corinthe, fut le fondateur. On l'a nommée, dans la suite, *Dyrrachium*. Elle étoit devenue fort peuplée & fort puissante. La discorde s'y mit; & le peuple en chassa les plus riches habitans qui se joignirent aux nations voisines, & l'infestèrent par leurs courses fréquentes. Dans cette extrémité, elle eut recours d'abord aux Corcyréens, &, à leur refus, aux Corinthiens qui la prirent sous leur protection, y envoyèrent du secours, & y établirent de nouveaux

habitans. Ils ne demeurèrent pas long-tems paisibles possesseurs de cette importante acquisition. Les Corcyréens, avec une flotte nombreuse, vinrent y mettre le siège. Ceux de Corinthe accoururent pour la secourir ; mais, ayant été battus sur mer, la ville se rendit. Les vainqueurs tuèrent tous les prisonniers ; à la réserve des Corinthiens qui furent jetés dans de noirs cachots, & firent un grand dégât dans tout le pays. L'année suivante, les Corinthiens mirent sur pied une nouvelle armée, plus nombreuse que la première. Ceux de Corcyre, qui se voyoient hors d'état de résister seuls à des ennemis si puissans, envoyèrent rechercher l'alliance d'Athènes. Après une longue & difficile délibération, sur l'avis de Périclès, on la leur accorda. Bientôt cette guerre devint très-sérieuse, & intéressa toute la Grèce : on peut même dire qu'elle donna naissance à celle du Péloponnèse. *Avant J. C. 432.*

ÉRESBOURG. (*siège d'*) Charlemagne étoit à peine monté sur le trône, que, l'an 772, les Saxons, tant de fois vaincus, jamais domptés, l'obligèrent à porter ses armes au-delà du Rhin, & à commencer une guerre sanglante, qui dura trente-trois ans. Le monarque François mit à feu & à sang le pays des rebelles ; les défit dans une grande bataille, & vint assiéger le château d'Eresbourg, l'une de leurs plus fortes places. Il fut emporté, après un vigoureux assaut ; & les Saxons intimidés implorèrent la clémence du vainqueur qui leur pardonna.

ÉRÈTE. (*bataille d'*) Ce fut près de cette ville du pays des Sabins, que se donna, l'an de Rome 164, un combat long & sanglant entre les Romains, commandés par Tarquin l'Ancien, & les peuples d'Etrurie, conjurés pour arrêter les progrès rapides de cette nation conquérante. Les Etrusques, après plusieurs années de guerre, y furent tellement abbatus, qu'ils vinrent se jeter aux pieds du roi de Rome; remirent toutes leurs villes à sa discrétion; le déclarerent Roi de toute l'Etrurie, & lui présentèrent les marques de cette suprême dignité.

ÉRISANE. (*siège d'*) Le proconsul Fabius Servilianus mena son armée devant Erisane, ville importante, & en forma le siège. Viriathus trouva moyen de s'y glisser de nuit, sans être apperçu. Au point du jour, il fit une rude sortie; tua un grand nombre de Romains, & poussa le reste de l'armée dans un poste d'où il lui étoit presque impossible de se tirer. Le général Espagnol, aussi sage, aussi modéré que brave & intrépide, ne se laissa point éblouir par ses victoires. Il proposa la paix; & l'on arrêta « qu'il y auroit paix & » amitié entre le peuple Romain & Viriathus, & que, de part & d'autre, on conserveroit ce que l'on possédoit actuellement. » Ce traité, quoique très-capable d'humilier la fierté Romaine, fut ratifié par le peuple: tant Viriathus s'étoit rendu redoutable à cette nation terrible ! 141 avant J. C.

Cette paix ne fut pas longue. L'année sui-

vante, le consul Cépion, frere de Fabius, marcha contre le capitaine Espagnol, qui, hors d'état de lui résister, songea à procurer une retraite avantageuse au petit nombre de ses troupes. Quelque diligence qu'il fit, il fut atteint par le Consul sur les frontieres de la Carpétanie; & il y auroit succombé, si son génie, fécond en ressources, ne l'eût tiré de ce mauvais pas. Il choisit ce qu'il a de cavaliers plus alertes; les range en bataille sur une hauteur, comme pour donner le combat; & cependant il fait défilér par un vallon obscur & tortueux le reste de ses troupes, dont le détachement, qu'il sembloit disposer, couvroit la retraite. Quand elles eurent pris assez d'avance, il partit lui-même à toute bride, sans que l'ennemi pût découvrir quelle route il avoit prise. Peu de tems après, Cépion, fatigué de la guerre, voulut la terminer. Son courage lui devenoit inutile : il eut recours à la perfidie. Deux officiers de Viriathus, séduits par ses promesses, entrèrent, de nuit, dans la tente de leur brave général, & l'ayant trouvé endormi, l'immolerent à leur coupable ambition. Ils vinrent aussi-tôt instruire le Consul de l'exécution de ses ordres, & demander la récompense promise. « Ce » n'est point à moi, répondit-il; c'est au sénat qu'il appartient de statuer si l'on doit » récompenser des officiers qui ont tué leur » général ? » La mort de Viriathus porta la désolation & le désespoir dans le cœur de tous ses soldats, & termina une guerre qui duroit depuis plus de dix ans.

Qq iv

ÉRIX. (*prise d'*) Le consul Junius , pendant le siège de Lilybée , s'empara de cette ville par le moyen de quelques traîtres qui la lui livrerent. Elle étoit située sur une montagne , un peu au-dessous du sommet ; & l'on n'y pouvoit monter que par un chemin très-long & très-escarpé. Junius plaça une partie de ses troupes sur le sommet , & le reste au pied de la montagne , s'imaginant , après ces sages précautions , n'avoir plus rien à craindre. Mais Amilcar , surnommé *Barca* , pere du fameux Annibal , trouva le moyen d'entrer dans la ville qui étoit entre les deux camps des ennemis , & de s'y maintenir. De ce poste si avantageux , il ne cessoit de harceler les Romains ; ce qui dura pendant deux ans. *Avant J. C. 246.*

ESERNIA. (*combat près d'*) Sylla s'étoit engagé dans un défilé auprès de la ville d'Esfernia ; & il avoit en tête une armée de Samnites , commandée par Papius Mutilus. Le général Romain étoit homme de ressource. Il trouva moyen de lier une conférence avec le général ennemi , comme pour convenir d'un accommodement. Il ne se conclut rien. La trêve avoit produit une grande sécurité parmi les Samnites. Sylla en profita ; & , à la faveur de la nuit , il fit partir ses troupes , ne laissant dans son camp qu'un Trompette , pour sonner , selon l'usage , le commencement de chaque veille , de trois heures en trois heures. A la quatrième veille , le Trompette partit lui-même , & alla rejoindre l'armée qui étoit déjà hors de péril. Sylla ne se contenta pas

d'avoir sauvé ses troupes : il voulut encore moissonner des lauriers. S'étant approché du camp ennemi, il l'attaqua par l'endroit où on l'attendoit le moins ; vainquit les Samnites, & prit leur camp. Papius se sauva blessé dans Esernia. Sylla finit cette glorieuse campagne par la prise de Bovianum, ville considérable, qu'il emporta en trois heures. 89 ans avant J. C.

ESTAMPES. (*bataille d'*) L'an 603, Clotaire II, qui ne songeoit qu'à se venger de sa défaite près de Dormeille, leva des troupes, dont il donna le commandement à Mérovée, son fils, âgé de cinq à six ans, sous la conduite du duc Landry, & les fit entrer dans les provinces de Bourgogne. Thierry, sur cette nouvelle, rassembla promptement une armée, & marcha à la rencontre des ennemis. Landry s'étoit campé près d'Estampes, résolu de combattre les Bourguignons au passage de la rivière qui porte ce nom. Les soldats de Clotaire furent taillés en pièces. Landry prit la fuite ; & le jeune Mérovée fut fait prisonnier.

EU. (*siège d'*) Les Normands, quoiqu'établis en France, ne cessoient pas de désoler ce royaume, à la faveur des guerres civiles. Raoul, qui avoit succédé à Charles le Simple, voulut réprimer leurs brigandages. L'an 925, il chargea le comte de Vermandois de faire le siège d'Eu, ville de leur dépendance. Le Comte y fit donner l'affaut, & s'en rendit maître. Tous les hommes & tous les garçons furent inhumainement massacrés. En ré-

compense de ce grand exploit, le vainqueur obtint l'archevêché de Reims pour son fils qui n'avoit que cinq ans. C'est le premier exemple d'une cupidité si sacrilège & si peu conforme aux loix ecclésiastiques.

EUPHRATE. (*bataille de l'*) David livra près de ce fleuve fameux une grande bataille à Adad, roi de Damas & de Syrie, qui venoit au secours des Philistins, & le força de se réfugier dans ses Etats, après lui avoir tué vingt mille hommes. Le roi d'Israël l'y suivit bientôt avec son armée victorieuse; prit les plus fortes places; rendit toute la Syrie tributaire, & commença par ce glorieux triomphe à porter la terreur des armes des enfans de Jacob au-delà des bornes étroites de la Palestine. 1027 avant J. C.

EURYMÉDON. (*journée d'*) Jamais capitaine Grec n'humilia l'orgueilleuse puissance du roi de Perse, comme le fit Cimon l'Athénien. Après avoir chassé les Perses de la Grèce, il eût la hardiesse d'aller attaquer leur flotte à l'embouchure du fleuve Eurymédon, quoiqu'elle fût de trois cens cinquante voiles, & soutenue de l'armée de terre, campée sur le rivage. Elle fut bientôt mise en déroute. On prit plus de deux cens vaisseaux, sans compter ceux qui furent coulés à fond. Non content de cette victoire, Cimon mit ses soldats à terre, & les mena droit contre les Barbares qui soutinrent leur premier choc avec valeur. Mais enfin, obligés de plier, ils prirent la fuite. Le carnage fut grand. On fit une multitude immense de prisonniers & un riche bu-

tin. Cimon, qui, par ce double triomphe, venoit de s'égalier à Miltiade, son pere, pour mettre le comble à son bonheur, alla sur l'heure au-devant d'un renfort de quatre-vingt vaisseaux Phéniciens, qui venoient de Chypre pour se joindre aux Perses, & ne sçavoient rien de leur défaite. Ils furent tous pris ou coulés à fond, & presque tous les soldats tués ou noyés. 470 avant J. C.

EXILES. (*combat d'*) « Pour pénétrer
» en Italie, malgré les armées d'Autriche &
» de Piémont, quel chemin falloit-il pren-
» dre, dit M. de Voltaire? Le général Es-
» pagnol La Mina vouloit qu'on tirât à Fi-
» nal, par ce chemin de la côte du Ponent,
» où l'on ne peut aller qu'un à un; mais il
» n'avoit ni canons ni provisions. Transpor-
» ter l'artillerie Françoisse; garder une com-
» munication de près de quarante marches,
» par une route aussi serrée qu'escarpée, où
» tout doit être porté à dos de mulet; être
» exposé sans cesse au canon des vaisseaux
» Anglois, de telles difficultés paroissoient
» insurmontables. On proposoit la route de
» Démont & de Coni; mais assiéger Coni,
» étoit une entreprise dont tout le danger
» étoit connu. On se détermina pour la route
» du Col d'Exiles, à près de vingt-cinq
» lieues de Nice; & on résolut d'emporter
» cette place.

» Cette entreprise n'étoit pas moins ha-
» zardeuse; mais on ne pouvoit choisir qu'en-
» tre des périls. Le comte de Belle-Isle faisoit
» avidement l'occasion de se signaler. Il avoit

» autant d'audace pour exécuter un pro-
» jet , que de dextérité pour le conduire ;
» homme infatigable dans le travail du ca-
» binet & dans celui de la campagne. Il part
» donc , & prend son chemin , en retour-
» nant vers le Dauphiné , & s'enfonçant en-
» suite vers le col de l'Assiette , sur le che-
» min d'Exiles. C'est-là que vingt-un batail-
» lons Piémontois l'attendoient derriere des
» retranchemens de pierre & de bois , hauts
» de dix-huit pieds , sur treize de profondeur ,
» & garnis d'artillerie.

» Pour emporter ces retranchemens , le
» comte de Belle-Isle avoit vingt-huit ba-
» taillons , & sept canons de campagne ,
» qu'on ne put guères placer d'une maniere
» avantageuse. On s'enhardissoit à cette en-
» treprise , par le souvenir des journées de
» Montalban & de Château-Dauphin ; qui
» sembloient justifier tant d'audace. Il n'y a
» jamais d'attaques entièrement semblables ;
» & il est plus difficile encore & plus meur-
» trier d'attaquer des palissades qu'il faut ar-
» racher avec les mains , sous un feu plon-
» geant & continu , que de gravir & de com-
» battre sur des rochers ; & enfin , ce qu'on
» doit compter pour beaucoup , les Piémon-
» tois étoient très-aguerris ; & l'on ne pou-
» voit mépriser des troupes que le roi de
» Sardaigne avoit commandées. L'action ,
» (qui s'engagea le 19 de Juillet 1747 ,)
» dura deux heures ; c'est-à-dire que les Pié-
» montois tuèrent , deux heures de suite , sans
» peine & sans danger , tous les François

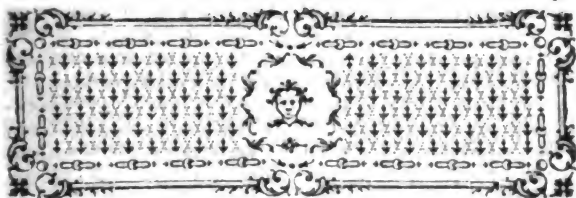
» qu'ils choisirent. M. d'Arnaud, maréchal-
 » de-camp, qui menoit une division, fut
 » blessé à mort, des premiers, avec M. de
 » Grille, major-général de l'armée.

» Parmi tant d'actions sanglantes, qui
 » signalèrent cette guerre de tous côtés, ce
 » combat fut un de ceux où l'on eut le plus
 » à déplorer la perte prématurée d'une jeu-
 » nesse florissante, inutilement sacrifiée. Le
 » comte de Goas, colonel de Bourbonnois,
 » y périt. Le marquis de Donge, colonel de
 » Soissonnois, y reçut une blessure dont il
 » mourut, six jours après. Le marquis de
 » Brienne, colonel d'Artois, ayant eu un
 » bras emporté, retourna aux palissades, en
 » disant : *Il m'en reste un autre pour le ser-*
 » *vice du roi ; & il fut frappé à mort. On*
 » *compta trois mille six cents quatre-vingt-*
 » *quinze morts, & seize cents six blessés ; fa-*
 » *talité contraire à l'évènement de toutes les*
 » *autres batailles, où les blessés sont toujours*
 » *le plus grand nombre. Celui des officiers,*
 » *qui périt, fut très-grand. Tous ceux du*
 » *Bourbonnois furent blessés ou moururent ;*
 » *& les Piémontois ne perdirent pas cent*
 » *hommes.*

» Belle-Isle désespéré arrachoit les palis-
 » sades ; & , blessé aux deux mains, il tiroit
 » des bois encore avec les dents, quand en-
 » fin il reçut le coup mortel. Il avoit dit
 » souvent qu'il ne falloit pas qu'un général
 » survécût à sa défaite, & ne prouva que trop
 » que ce sentiment étoit dans son cœur. Les
 » blessés furent menés à Briançon, où l'on

» ne s'étoit pas attendu au désastre de cette
» journée. M. d'Audifret, lieutenant-de-roi,
» vendit sa vaisselle d'argent pour secourir les
» malades. Sa femme, prête d'accoucher,
» prit elle-même le soin des hôpitaux ; pansa
» de ses mains les blessés , & mourut en
» s'acquittant de ce pieux office : exemple
» aussi triste que noble , & qui mérite d'être
» consacré dans l'Histoire ! »

Fin du Tome premier.



T A B L E

ALPHABÉTIQUE

*Des grands Hommes, des Généraux,
des Officiers & des Guerriers célè-
bres, dont il est parlé dans ce Dic-
tionnaire.*

A*BARUS*, chef des am-
bassadeurs Numantins,
vient supplier Scipion de
donner la paix à *Numance*.

Abdarahman, fils du Calife
Abou-Bèkre, signale sa va-
leur au siège de *Bosra*.

Abdérame, prince Sarasin,
vaincu & tué près de *Poi-
tiers*, 1.

Abdérame, prince Maure,
assiégé, par Charlemagne,
dans *Pampelune*, 1.

Abdoullah, brave officier
Arabe, est tué à la ba-
taille de *Mouta*.

Abdoullah, général Arabe,
gagne la bataille d'*Ya-
coubé*.

Tome I.

Abdoullah-ben-Zobéir, ca-
pitaine Arabe, fait gagner
la bataille d'*Yacoubé*.

Abdoulmélek s'empare du
trône de *Tunis*, 4.

Abdoulmoumen, souverain
des Arabes d'Afrique, fait
la conquête de *Fez*, de
Maroc, de *Deukalé*, &
de *Tunis*, 2.

Abdoulrahman, nommé par
les Chrétiens *Abdérame*,
est vaincu près d'*Alvéda*.

Abia, roi de *Juda*, triomphe
à la journée de *Samaron*.

Abimélech, bâtard de *Gé-
dôn*, s'empare de *Sichem*,
& trouve la mort devant
Thèbes en Palestine.

R r

624 TABLE ALPHABÉTIQUE

- Abou - Abdoullah*, roi de *Grenade*, perd cette Capitale & ses Etats.
- Abou-Aioub*, capitaine Musulman, est tué au siège de *Constantinople*, 2.
- Abou - Obéidah*, général Arabe, prend *Baalbec*, *Emesse*, 2; *Arrestan*, *Alep*, 1, & *Antioche*, 2.
- Abou-Sofian*, chef des *Khorraïscites*, triomphe à la bataille d'*Ohod*; est vaincu à celle de *Bédre*.
- Abou-Zékéria - Abi-Haffi*, roi de *Tunis*, vient inutilement au secours de *Valence*, 2.
- Abtradate*, roi de la *Susiane*, est enveloppé dans la défaite de *Nériglissor*, après laquelle il se rend à *Cyrus*, & meurt à son service à la journée de *Thymbrée*.
- Abraham*, le plus saint des patriarches, sauve *Sodome*.
- Absalon*, révolté contre *David*, son pere, est tué à la journée de *Mahanaïm*.
- Abu-Sofian*, capitaine Sarasin, gagne la bataille d'*Yarmouc*.
- Achab*, roi d'*Israël*, est assiégé deux fois dans *Samarie*, 1, 2. Il est tué au siège de *Ramoth*.
- Achanouar*, roi des *Huns*, gagne la bataille de *Gorgo*.
- Achaz*, roi de *Juda*, est assiégé dans *Jérusalem*, 3.
- Aché* (le chevalier d') est blessé à la bataille de *Fontenoi*.
- Aché* (le fleur d') bat les Anglois non loin d'*Arcate*.
- Achillas*, ministre & favori du roi d'*Egypte*, attaque *César* dans *Alexandrie*, 1.
- Achille*, fils de *Pélée*, s'immortalise au siège de *Troie*.
- Achis*, roi des *Philistins*, gagne la bataille de *Gelboë*.
- Acilius*, consul & général Romain, défait *Antiochus le Grand* au Pas des *Thermopiles*, 2, & prend *Héraclée*.
- Acron*, roi des *Sabins*, est tué par *Romulus*, devant *Cénine*.
- Adad*, roi de *Damas*, est vaincu sur les rives de l'*Euphrate*.
- Adad*, roi de *Syrie*, assiège inutilement *Samarie*, 1; est fait prisonnier, *ibid.* 2; défend vaillamment *Ramoth*.
- Adad*, roi de *Syrie*, fils du précédent, assiège *Samarie*, 3.
- Adelstan*, roi d'*Angleterre*, gagne la bataille de *Burnamburgh*.
- Adherbal*, général Carthaginois, bat les Romains à *Drépane*.
- Adherbal*, roi des *Numides*, est assiégé dans *Cirte*, 1.
- Adorno* (le marquis d) défend avec courage le château de *Savonne*.
- Adrasle*, roi des *Argiens*, l'un des sept Preux devant *Thèbes en Béotie*, 1.
- Adrets*, (le baron des) capitaine Huguenot, prend *Montbrison*.
- Adrien I*, pape : ses démêlés avec *Didier*. *Pavie*, 3.
- Adrien-Van den Berg*, con-

- Directeur de bateaux de tour-
 bes, surprend *Bréda*, 1.
Aïlle, Amazone qui combat
 contre Hercule à la bataille
 du *Thermoodon*.
Aérius, général de l'Empire,
 bat les François près du
Vieil Hesdin; délivre *Or-
 léans*, 1; triomphe aux
 champs *Catalauniques*.
Afranius, vaincu près de la
Tenna.
Affry, (M. d') maréchal-de-
 camp, se signale au siège
 de *Colorno*.
Agamemnon commande les
 Grecs au siège de *Troie*.
Agathocle, tyran de *Syracuse*,
 descend en Afrique,
 & prend la *Grande-Ville*.
Agénois (le duc d') se signale
 à la prise de *Château-Dauphin*.
Agéfilas le Grand, roi de
 Sparte, est rappelé au se-
 cours de sa patrie, *Némée*;
 a l'avantage à la ba-
 taille de *Coronée*. Sa con-
 fiance après celle de *Leuc-
 tres*.
Agésipolis, roi de Sparte,
 meurt au siège d'*Olynthe*, 1.
Agilon, officier Romain,
 contribue à la prise d'*A-
 quille*, 2.
Agis, roi de Sparte, prend
Elos.
Agnès-Sorel, maîtresse de
 Charles VII, ranime le
 courage de ce prince. V.
Orléans, 2.
Agricola, général Romain,
 soumet l'isle *Mona*, &
 bat les habitans de la gran-
 de Bretagne à *Grampius*;
Agrippa (Furius) bat les Vols-
 ques à *Corbion*.
Agrippa, lieutenant, puis
 gendre d'Auguste, com-
 mande la flotte de ce prince
 à la bataille de *Nauloque*,
 & l'aîle gauche à celle
 d'*Actium*. Il bat les Can-
 tabres à *Médullius*, & les
 Astures à *Lencia*.
Agrippa, roi des Juifs, ex-
 horte en vain à la soumis-
 sion les Rebelles assiégés
 dans *Gamala*.
Aguaasco, (Ferdinand d') ca-
 pitaine Espagnol, sert de-
 vant *Middelbourg*.
Aiguillon (le duc d') défend
 vaillamment *Saine-Cast*.
Aimille, évêque de Nar-
 bonne, commande un corps
 de François au siège de *Val-
 lence*, 2.
Ajax, fils d'*Oïlée*, se signale
 au siège de *Troie*.
Ajax, fils de *Télamon*, se
 distingue au siège de *Troie*.
Alachis est vaincu & tué
 dans la plaine de *Côme*, 2.
Alain de Rouci, officier
 François, se distingue à
 la bataille de *Muret*.
Alaric, roi des Goths, ga-
 gne la bataille de *Pollence*,
 & saccage deux fois la ville
 de *Rome*, 7.
Alaric, roi des Visigoths;
 est vaincu & tué à *Vouglé*.
Albe (le duc d') prend
Pampelune, 2.
Albe, (Ferdinand de Tolè-
 de, duc d') combat vail-
 lamment à la bataille de
Mulberg; ordonne la mal-
 heureuse bataille d'*Héli-
 gerlée*; gagne celle de *Gerny*.
 R r ij

626 TABLE ALPHABÉTIQUE

- minghen* ; prend *Mons* , 1 ;
& fait assiéger *Harlem*.
- Alberg* (le comte d') défend heureusement *Riga* , 1.
- Albermale* (le duc d') commande à la journée de *Dénain*.
- Albermale* (le comte d') sert à la bataille de *Fontenoi* ; prend la *Havane*.
- Albert* , empereur , est assassiné , en marchant contre les Suisses rebelles. *Zurich*.
- Albert* , (Jean) fils de Casimir IV , roi de Pologne , assiége inutilement *Cassovie* , 3.
- Albert* , (l'archiduc) gouverneur de Flandres , prend *Hulst* 1 , est vaincu à *Nieuport* , 1.
- Albergoti* , commandant au siège de *Turin* , 4.
- Albin* perd la bataille de *Lyon*.
- Alboin* , roi des Lombards , prend *Pavie* , 2.
- Albert* , connétable de France , signale son courage au siège de *Ham* ; fait engager témérairement la bataille d'*Azincourt*.
- Albret* (le seigneur d') se joint aux guerriers qui assiégeoient *Bayonne*.
- Albret* , (Jean d') roi de Navarre , rend *Pampelune* , 2.
- Alcibiade* , général Athénien , signale ses premières armes au siège de *Potidée* ; triomphe à la journée de *Cyzique* , 1 ; prend *Byzance* , 1 ; assiége *Syracuse* , 2.
- Alcime* , général du roi de Syrie , gagne la bataille de *Berfeth*.
- Alcipe* , Amazone qui combat contre Hercule , sur les bords du *Thermodoon*.
- Alègre* , (Yves d') capitaine François , commande à la prise de *Bresse* , & conduit l'arrière-garde à la bataille de *Ravenne* , 3.
- Alençon* (le duc d') combat témérairement , & trouve la mort à la journée de *Crécy*.
- Alençon* (le duc d') fait de grands efforts à la journée d'*Azincourt* ; prend *Jargeau* ; gagne la bataille de *Patai* ; attaque *Paris* , 4.
- Alençon* , (le duc d') beau-frère de François I , se trouve à la bataille de *Pavie* , 4.
- Alençon* , (le duc d') frère de Charles IX , sert au siège de la *Rochelle* , 2.
- Alexandre le Grand* , roi de Macédoine , signale ses premières armes à la bataille de *Chéronée* , 1 ; prend *Thèbes en Béotie* , 3 , *Lampsaque* ; gagne la bataille du *Granique* ; entre dans *Milet* , 2 ; emporte *Halicarnasse* , *Célènes* , *Gordion* ; gagne la bataille d'*Issus* , 1 ; prend *Tyr* , 2 ; *Gara* , 1 ; triomphe à *Arbelles* ; dompte les *Uxiens* ; s'empare de *Persepolis* ; triomphe sur les rives de l'*Iaxarte* ; soumet les *Scythes* , 3 ; escalade *Pétrax* ; assiége & prend *Nyse* , *Maçaguc* , *Aorne* ;

bat Porus sur les bords de l'*Hydaspe* ; subjugué les *Oxydraques* & les *Indiens* , 4 ; extermine les *Cosséens*.

Alexandre , tyran de Phères , vaincu à *Cynocéphales* , 1.

Alexandre II , pape , se prête à l'ambition de Guillaume le Conquérant. V. *Hastings*.

Alexis , empereur Grec , est assiégé par les Croisés dans *Constantinople* , 3.

Alfonse le Vengeur , roi d'Espagne , emporte , après un pénible siège , la ville de *Algésire*.

Alfonse VI , roi de Castille , prend *Tolède* . & perd la bataille de *Zélaka*.

Alfonse VII , roi de Castille , prend *Almería*.

Alfonse VIII , roi de Cast. triomphe à *Muradal*.

Alfonse XI , roi de Castille , gagne la bataille du *Salado*.

Alfonse le Batailleur , roi d'Aragon , prend *Sarragosse* , 2.

Alfonse V , roi d'Aragon , prend *Naples* , 6.

Alfonse I , roi de Portugal , prend *Lisbonne*.

Alfonse V , roi de Portugal , est vaincu à *Toro*. Voyez *Zamora*.

Ali , officier Turc , se distingue au siège de *Belgrade* , 1.

Ali , second *Bacha* , défend , jusqu'à la dernière extrémité , la ville de *Neuhau-sel* , 3.

Ali , Grand-Vizir , perd la bataille de *Péterwaradin*,

Ali , capitaine Ottoman , sert à la bataille de *Giulnabat*.

Ali Attar , capitaine Arabe , défend heureusement *Loja*.

Aligerne , le plus jeune des frères de *Totila* , est assiégé dans *Cumes* , 3.

Alifon , Tribun Romain , contribue à la prise de *Cyrique* , 2.

Allart , général du Czar , donne à ce prince un bon conseil à la bataille de *Pultowa*.

Almagro (*Diegue d'*) entreprend l'expédition du Pérou. *Tumber*.

Almagro , fils du précédent , succède à son pere , malgré les ministres de *Charles-Quint* , & aspire à la souveraineté du Pérou. *Tumber*.

Almansour , chef des Arabes , gagne la sanglante bataille de l'*Astura*.

Almeyda . (*Edouard d'*) officier Portugais , signale sa valeur à *Toro*. Voyez *Zamora*.

Almothanna , chef des Arabes , gagne la bat. d'*Hirah*.

Alp-Arslan , Sultan des *Selgiucides* de Perse , prend le château de *Berzem*.

Althias , capitaine de *Bélsaire* , triomphe à *Tigisi*.

Alvarado , (*Alfonse*) partisan des *Pizarres* , au Pérou. *Tumber*.

Alvarédo , lieutenant de *Cortez* , dans la conquête du Mexique. *Tabasco*.

Alvéguin, l'un des Seize,
Paris, 6.

Alviane, (Barthelemy d')
général Espagnol, perd la
bataille d'*Agnadel*.

Alyatte, roi de Lydie, as-
siège *Milet*, 1.

Amalaric, roi des Visigoths,
vaincu près de *Narbonne*, 2.

Amberst, général Anglois,
assiège *Mont-réal*, pour
délivrer *Québec*.

Amelong, brave soldat Lom-
bard, se signale à la ba-
taille de *Castellone*.

Amsreville (M. d') se distingue
à l'action de *Suffelsheim*.

Amilcar, général Carthagi-
nois, tué au siège d'*Hi-
mère*, 1.

Amilcar Barca, pere du
grand *Annibal*, prend *Tu-
nis*, 1; défend *Erix*; est
vaincu près de *Lilybée*, 1.

Amilcar, général Carthagi-
nois, vaincu à *Illiturgis*, 1.

Amilcar, capitaine Cartha-
ginois, est tué à la bataille
de *Crémone*, 1.

Amingh, général François,
est battu sur les bords de
l'*Adige*.

Ammatas, frere de *Gélimer*,
est tué à la bataille de
Décime.

Amphiaraus, l'un des sept
preux devant *Thèbes* en
Béotie, 1.

Amri prend *Therza*.

Amrou, général Sarasin,
prend, l'épée à la main,
Gara, 3; *Césarée*, *Mes-
rah* & *Alexandrie*, 2.

Amurat I, empereur Otto-
man, prend *Bolina*, &

trouve la mort à la bataille
de *Cassovie*, 1.

Amurat II, empereur Otto-
man, gagne la bataille de
Varne, celle de *Casso-
vie*, 2; & assiège *Bei-
grade*, 1.

Amurat IV, empereur Otto-
man, assiège *Bagdad*, 2, 3.

Anaximène, maître d'Ale-
xandre le Grand. *Lamp-
saque*.

Ancus - Marcius, roi de
Rome. *Fidènes*, 2. *Mé-
dullie*.

Andelot. Saint-Quentin.

André, capitaine Romain,
Béjude, *Dara*.

Andriscus. Pydna.

Andromaque, veuve d'*Hec-
tor*. *Troie*.

Andronic. Tyr, 2.

Anello, Maçon, contribue
à la prise de *Naples*, 6.

Angoulême (le comte d')
Tournai, 3.

Angoulême. (le duc d')
Rochelle, 2.

Anguien. (le comte d') *Cé-
risfoles*.

Anhalt-Dessau. (Il y a un
grand nombre de Princes
de cette auguste maison,
qui ont signalé leur intré-
pide valeur dans les com-
bats. Voici les articles où
il en est parlé.) *Leypsfick*,

Namslaw, *Neiff*, *Nicu-
port*, *Stralzund*.

Anienus, ou *Saint-Agnan*,
évêque d'*Orléans*, 1.

Anière (M. d') *Namur*, 2.

Anjou. (le duc d') *Derval*,
Lourde.

Anne d'Auttiche. Paris, 7.

Annibal, général Cartha-

- ginois , meurt au siège d' *Agriente* , 1.
- Annibal* , capitaine Carthaginois , *Himère* , 2. *Sélinonte*.
- Annibal le Grand* , *Sagonie* , *Rhône* , *Alpes* , *Turin* , 1 ; *Téfin* , *Trébie* , *Trafimène* , *Caslin* , 1 , 2 ; *Larine* , *Cannes* , *Nole* , *Lucanie* , *Capouè* 1 ; *Rome* 5 ; *Salapie* , 1 , 2 ; *Herdonée* , *Canouse* , *Péulia* , *Gru-mante* , 1 ; *Métaure* , *Zama* , *Sida*.
- Anson* , fameux marin Anglois , gagne la bataille du Cap *Finistère*.
- Antalas* , roi des Maures. *Thébeste* , *Sicca-Vénéria*.
- Anténor*. *Troie*.
- Anteroche* , (le comte d') lieutenant des Grenadiers , répond aux Anglois qui inviroient les François à tirer les premiers à la bataille de *Fontenoi*.
- Antémus*. *Sardique*.
- Antigone* , Capitaine d'Alexandre le Grand , & Roi d'une partie de l'Asie , après la mort de ce conquérant. *Cappadoce* , *Gabène* , *Ipsus* , *Nora* , *Orcynium* , *Tyr* , 2.
- Antigone Doson* , roi de Macédoine. *Corinthe* , 1 ; *Mégalopolis* , *Silafie*.
- Antigone-Gonatas* , roi de Macédoine. *Argos*.
- Antiochus* , lieutenant d'Alcibiade. *Ephèse*.
- Antiochus le Grand* , roi de Syrie. *Chalcis* , *Coryque* , *Magnésie* , *Thermopyles* , 2 ; *Raphia*.
- Antiochus-Eupator* , roi de Syrie. *Bethsura* , 2.
- Antiope* , reine des Amazones. *Thermodoon*.
- Antipater* , capitaine d'Alexandre le Grand , & régent de Macédoine après la mort de ce monarque. *Cappadoce* , *Lamia*.
- Antoine* , consul & collègue de Cicéron , défait Catilina à *Pistoie*.
- Antoine (Marc)* triumvir ; commande l'aile gauche à la bataille de *Pharsale* ; triomphe à *Philippes* ; bat Sextus-Pompée à *Nauloque* ; est vaincu à *Actium*.
- Antoine* , grand bâtard de Bourgogne. *Saint-Omer*.
- Aphaate*. *Sisarbane*.
- Apollonide*. *Orcynium*.
- Apollonides* , ami de Caton. *Utique* , 2.
- Appius-Claudius* , général Romain. *Messine* , 1.
- Apronius-Pagyda*.
- Apté* (le bacha) est tué à la prise de *Bude* , 3.
- Aquillius* , général Romain. *Triocales*.
- Araspe* , seigneur Persan. *Nériglissor*.
- Aratus* , chef des Achéens. *Caphyes* , *Corinthe* , 1 ; *Sicyone*.
- Arbace*. *Ninive* , 1.
- Arbétion*. *Thyatire*.
- Arbitrion* , en se réunissant à Théodose , fait gagner la bataille du *Frigidus*.
- Arbogaste* , Capitaine ambitieux , vaincu par Théodose à *Frigidus*.
- Archélaüs* , général de Mithridate , roi de Pont ,

630 TABLE ALPHABÉTIQUE

- est battu à *Chéronée*, 2,
& assiégé dans *Athènes*, 4.
Archias. *Thèbes en Béotie*, 2.
Archidams, roi de Lacédémone. *Platée*, 2.
Archimède. *Syracuse*, 3.
Arco (François d') officier Espagnol, défend *Amiens*.
Aremberg. (le comte d') *Héligerlée*.
Aremberg. (le duc d') *Desingue*.
Arembourre. (le général d') *Plaisance*.
Aréthas. *Nagra*.
Aréthas, chef des *Saracins*, à la bataille de *Callinique*.
Arget, vaillant officier, signale son courage au siège d'*Edeffe*, 4.
Argenson, (le comte d') ministre de la guerre, assiste à la bataille de *Fontenoi*.
Argouges. (le marquis d') *Tidon*.
Arimate. *Petra Oxiana*.
Aristandre, devin, est employé, par *Alexandre le grand*, à la bataille d'*Arbelles*.
Ariste *Zurte*.
Aristéas, Argien, ouvre à *Pyrrhus* les portes d'*Argos*.
Aristide, capitaine Athénien. *Platée*, 1.
Aristion, tyran Athénien, est assiégé & pris dans *Athènes*, 4.
Aristobule, roi des Juifs. *Jérusalem*, 5.
Aristodème, général Lacédémonien, gagne la bataille de *Nemée*.
Aristomene, prince Messénien, ce qu'il fait. *Amphée*.
Aristonic. *Stratonice*.
Arixayaval. (François) *Méshém*.
Armenieres. (le marquis d') *Leutzmeritz*, *Munster*, 2.
Arminius, prince Gaulois. *Dœhmold*, *Indistavifus*, *Longs Ponts*.
Arnaud, abbé de *Cîteaux*, l'un des chefs ecclésiastiques des *Croisés*, contre les *Albigéois*. *Béziers*.
Arnauld (M. d') sert au siège de *Lérida*, 2, & à la bataille de *Nordlingen*.
Arnaud. (d') *Exiles*.
Arnaud de Berne. *Lourde*.
Arnégiscle. *Ute*.
Arnaul, roi de *Germanie*, est battu par les *Normands*, près de *Gulia*. Il les bat à son tour près de la *Dyle*.
Arondel, (le comte d') capitaine Anglois. *Lagny*, 1, *Paris*, 3, *Saint-Malo*.
Arfinoé. *Raphia*.
Artabane. *Nisibe*, 2.
Artabaze, général Persan. *Cypre*.
Artabaze, capitaine Arménien. *Vérone*, 4.
Artabase, capitaine Romain. *Faënza*.
Artagnan. (le comte d') *Mastreicht*, 3.
Artaxerxès Mnémon, roi de Perse, triomphe de son frere à *Cunaxa*.
Artémise, reine d'*Halicarnasse*. *Latmus*, *Salamine*, 1.
Artémise, reine de *Carie*. *Rhodes*, 1.
Artémon. *Samos*.
Artevelle. *Rosbac*.
Artois, (le comte d') frere de *S. Louis*. *Thanis*.

- Arrois*. (le comte d') *Courtray*, 1.
Aruns tue la brave *Camille* à la bataille de *Laurence*.
Arzémidokht, reine de Perse, veut chasser les *Sarains* de ses Etats. Elle perd la bataille d'*Hirah*.
Asbade. *Lentagio*.
Ascarie, roi des *Francs*. *Tarragone*.
Ascelin. (évêque d') *Laon*.
Asdrubal, capitaine *Carthaginois*, est vaincu à *Illiturgis*.
Asdrubal, général *Carthaginois*, forme le siège de *Panorme*, 2.
Asdrubal, fils d'*Amilcar*, & frere d'*Annibal* le grand, bat les *Romains* à *Anitorgis*; est vaincu à *Bétule*; pris sur les rives du *Métaure*, où il est tué.
Asdrubal, fils de *Gisgon*, capitaine *Carthaginois*, bat les *Romains* à *Anitorgis*; est vaincu à *Silvia*.
Asdrubal, capitaine *Carthaginois*, & gouverneur de *Sardaigne*, perd la bataille de *Cornus*.
Asdrubal, général *Carthaginois*, veut inutilement empêcher le siège d'*Utique*, 1.
Asdrubal, général *Carthaginois*, défend inutilement, & rend *Carthage*.
Asfeld. (le baron d') *Bone*, 2.
Asfeld. (le maréchal d') *Philisbourg*, 4.
Aspremont (le général d') abandonne *Belgrade*, 5.
Asraff. *Nichabur*.
Assan-Bacha, *Neuhausel*, 3.
Aster, célèbre tireur d'arc. *Méthone*.
Astérie, Amazone. *Thermoodoon*.
Astingo. *Zuccarello*.
Astley. *Naesby*.
Atahualpa, empereur du Pérou. *Tumber*.
Athénion. *Triocales*.
Athénodore, l'un des chefs des *Israëles* rebelles, vaincu à *Cotyée*.
Atilius, consul & général Romain. *Télamon*.
Atilius, consul & capitaine Romain. *Lucérie*, 2.
Atilius-Régulus. *Mytistratè*.
Atlas, roi de *Mauritanie*, vaincu par *Persee*. *Gorgones*.
Atros. (M. d') *Philisbourg*, 4.
Attila, roi des *Huns*. *Orléans*, 1, *Catalauniques*, *Aquilée*, 3, *Asemonta*. *Ute*.
Aubeterre (M. d') sert, à la tête de son régiment, à la bataille de *Fontenoi*.
Aubigné. (le comte d') *Philisbourg*, 4, *Pesack*, *Prague*, 2.
Aubigni. *Séminare*.
Audifred, (M. d') Lieutenant-de-roi, secourt les débris du combat d'*Exiles*.
Audley (le lord) battu à *Blone Héath*.
Augan. *Dara*, *Mamma*.
Auguste, premier empereur Romain, gagne la bataille de *Philippes*; signale sa valeur au siège de *Métulum*; bat *Sextus Pompée* près de *Cumes*, 2, & de *Nauloque*; triomphe à *Adium*.

Auguste I., (Frédéric) roi de Pologne, est vaincu à *Cracovie* ; leve le siège de *Riga*, 1.

Auguste II., (Frédéric) fils du précédent, roi de Pologne, est bloqué dans son camp de *Pyrna*.

Augustin. (S.) Son zèle pastoral durant le siège d'*Hipponc*.

Augustule. *Pavie*, 1.

Aulus. *Suthul*.

Aumale (le duc d') tué au siège de la *Rochelle*, 2.

Aumale. (le duc d') *Paris*, 6, *Saint Denis*, 2, *Senlis*.

Aurélien, empereur Romain. *Emesse*, 1, *Imma*, *Palmyre*, *Tyane*.

Aurélius, officier Romain. *Lipari*.

Auschéric. *Paris*, 2.

Ausilas. *Lentagio*.

Auteuils. *Sbarras*.

Autriche, (dom Juan d') gouverneur de *Flandres*. *Dunes*, *Gemblours*, *Riminante*, *Nivelle*, *Philippeville*.

Auvergne (le comte d') commande une division à la journée d'*Enshéim*.

Avalon. (Pierre d') *Thanis*.

Avalos, (César d') officier Espagnol, sert à la bataille de *Gemminghen*.

Avila. (d') *Dalem*, *Gemminghen*, *Middelbourg*, *Tergoës*.

Avitus. *Narbonne*, 1.

Ayen. (le duc d') *Dettingue*.

Aylva. *Maßfreicht*, 5.

Aza. *Saphet*.

Azaréthès, général Persan, fait balancer la victoire

dans la plaine de *Callinèque*.

Azincourt. (M. d') capitaine au régiment de *Normandie*, se distingue à la prise de *Gand*, 2.

Azzès. *Rome*, 8.

B *ACCHIDE*, général de *Syrie*. *Berferth*.

Bade. (le prince de) *Haguenau*, 2.

Bade Dourlach. (le prince de) *Suffelsbêim*, *Vimphen*.

Bagnasque. *Montmélian*.

Bahuchet. *Ecluse*.

Baillon. (Jean-Paul) *Bresse*.

Bajazet I. *Angora*, *Nicopolis*, *Razboc*.

Balazzo. *Zathmar*.

Balchobaude. *Châlons-sur-Marne*.

Balincourt. *Philisbourg*.

Baltagi. *Pruth*.

Bar. (Henri & Philippe de) *Nicopolis*.

Barne. *Thabor*.

Barbazan. *Melun*, 2.

Barberousse, fameux Corsaire, roi de *Tunis*. *Tunis*, 3.

Barchoquebas. *Bitther*.

Barcoc *Albe-Royale*, 1.

Barcsmane. *Dara*.

Barge. (la) *Rhétel*.

Barhadade, évêque de *Constantine*.

Barlemont. (Gilles de) *Buren*.

Barleroi. *Rocoux*.

Barnet. *Madrafs*.

Barre. *Valenciennes*.

Barri de-saint-Aunez. *Leucate*.

Barrochio, (properce) ingénieur, *Anvers*, 3.

- Bart.* Lézart.
Basile. Tyr.
Baslon. Séminare.
Basset. (de) Calais , 1.
Bassompierre. Montalban ,
 Rochelle.
Bathori. Pleskaw , Polocz.
Baton. Arduba.
Baudouin. Antioche , 3 ;
 Constantinople , 3 ; Edesse ,
 4.
Baudricourt. Orléans , 2.
Baviere. Nous rassemblerons
 sous ce titre tous les ex-
 ploits où les ducs & élec-
 teurs de Baviere ont eu
 part. Ath , 1 ; Belgrade 4 ;
 Bude , 3 ; Ens , Holschedt ,
 1 ; Landen , Lawfeld , Lintz ,
 2 ; Mohats , Mooch , Mun-
 derkingen , Munich , 2 ,
 Neuhaufel , Passaw , Pra-
 gue.
Bay. (le marquis de) Sa-
 ragosse , 3.
Bayard , le plus vertueux &
 le plus intrépide héros qui
 ait peut-être paru dans la
 France. Bresse , Marignan ,
 Mézieres , Mirandole , Pa-
 doue , Rebec , Théroutanne.
Bayt. Paris , 6.
Beaufort. (la duchesse de)
 Amiens.
Beaufort , (le duc de) l'i-
 dôle des Parisiens. Paris , 7.
Beaufort. (le duc de) Can-
 die.
Beauharnois. (M. de) Gua-
 deloupe , Lézart.
Beaujeu. Thanis.
Beaujeu. Holschedt , 1.
Beaumanoir. Trente.
Beaumont. (Charles de) sé-
 néchal de Saint-Dié. Nan-
 ci.
- Beaumont.* (Jean de) Bayou-
 ne.
Beauveau. Ypres.
Beauvin. Middelbourg.
Beck. Lens , 2.
Bedfort. Outre le fameux
 duc de Bedfort , régent de
 France , pour le roi d'An-
 gleterre , durant l'usurpa-
 tion des Anglois , il y a plu-
 sieurs grands hommes de ce
 nom , que les articles suivans
 feront connoître. Cassel en
 Hesse , Compiègne , La-
 gny , 1 ; Karikfergus , Or-
 léans , 2.
Bégué de Vilaines. Montiel.
Béléfis. Ninive , 1.
Bélisaire , l'un des plus
 grands généraux qui aient
 existé. Auxime , Callini-
 que , Constantinople , 1 ;
 Dara , Décime , Fésules ,
 Orviette , Panorme , Ur-
 bin , Pappuas , Ravenne ,
 Gisaurene , Membresse ,
 Mindone , Naples , 1 ; Ri-
 mini , Rome , Rusciane ,
 Tricamaré.
Bellefond. Dunes.
Belle-ifle. Les guerriers de
 l'illustre famille de ce nom
 seront connus par les arti-
 cles Exiles , Montalban ,
 Philisbourg , 4 , Prague ,
 2 ; Suffelsheim , Rhinfeld ,
 Trarbach.
Bellenave. Nordlingen.
Ben-Abad-Zélaca. Séville.
Bénédicté. (Jean) Compiè-
 gne.
Benoît VIII. pape. Luni,
Béranger. Philisbourg.
Bergh. Linghen.
Berinklaw. Munich , 1 , 2 ;
 Prague , Scherding.

634 TABLE ALPHABÉTIQUE

- Bernard.** (le comte) Pavie, 3.
Bernard. (S.) Méandre.
Bernard. (le petit P.) Paris, 6.
Béry. (le duc de) Saint-Malo.
Berry, (le duc de) Frere de Louis XI. Montlhéry, Paris, 5.
Bertoalde. Véfer.
Berwick, (le duc de) maréchal de France. Almanza, Barcelone, 4; Nice, Philisbourg, 4.
Besons. Landau, 3.
Bessas. Rome.
Bessus. Arbelles.
Beuvron Dettingue.
Béthune. Philisbourg.
Bévis. Gaza, 1.
Bierne. Brissac, 1.
Bigane Chlomaré.
Bing. Port-Mahon, Syracuse.
Biron. (Il y a plusieurs héros de ce nom; la plupart ont été décorés du bâton de maréchal de France. Voici les articles où l'on en parle.) Amiens, Arque, Aumale, Ivry, Dettingue, Fontenoi, Jarnac, Lagny, 2; Prague, Saint-Jean-d'Angeli.
Blainville. Keyserwert.
Blaisel. Gießen.
Blakney. Port-Mahon.
Blanchard. Rouen, 2.
Blanche. Melun, 1.
Blénaque. Martinique.
Bligh. Saint-Cast.
Blois. (Charles de) Auray.
Blois. [M. de] Lezart.
Bocchus, roi de la Mauritanie. Ciste, 2.
Bogès. Sione.
Bohémond. Nicée.
Bois-Jourdan. Trèves.
Boisot. Leyde Zircacée.
Bois-Rosé. Fescamp.
Boissieux. Parme, 2.
Boleslas II. Kiovie, 1; Przemyssie.
Boleslas III. Glogaw.
Boleslas-Chrobri. Kiovie, 1.
Bondocdar. Thanis.
Boniface. Hippone.
Bonneval. Paris, 4.
Bonneval. (le comte de) Péterwaradin.
Bonniver. Pavie, 4.
Borgia. Lokéno.
Boscawen. Lagos, Louisbourg, 2; Pondichery.
Boson. Vienne en Dauphiné.
Bossu. Rimenante, Zuidesée.
Botta. Gènes, Tidon.
Boyle. Arras, 3.
Bouchard. San-Germano.
Boucfaule. Nicopolis.
Boufflers. [Outre le fameux maréchal de ce nom, vous trouverez dans les articles suivans plusieurs personnages de sa famille qui se sont glorieusement distingués.] Ath, 1; Dettingue, Ekeren, Ensheim, Gènes, Kenoque, Lille, 3; Malplaquet, Philisbourg, Steenkerque, Mons, 3; Namur, 2; Nimègue, Prague, 2.
Bouillon. (Godefroi de) Jérusalem, 10; Nicée, 1.
Bouillon. (le duc de) Paris, 7.
Boulaye. (la) Amiens.
Bourbon. (Jacques de) Brignais, Nicopolis.

- Bourbon**, (le prince de) seigneur de Préaux. Melun, 2.
Bourbon, (le connétable de) Marseille, 3; Pavie, 4; Rebec, Rome, 2.
Bourbon, (Antoine de) roi de Navarre. Rouen, 4.
Bourbon, (le duc de) Landen, Mons, 2; Steenkerque.
Bourdaisiere, (la) Chartres, 5.
Bourdonnaye (de la) Finistère.
Bourg, (le comte du) Hochstedt, 1; Rumsheim.
Bourgogne, (les ducs de) Il y a un grand nombre de princes de ce nom. Pour connaître leurs exploits, lisez les articles suivans.
Ardres, Bilsac, 2; Dinant, 1; Ham, Liège, Lille, 3; Nimègue, Paris, 3; Saint-Malo, Saintes, Thann, Tongres, Beauvais, Grandson, Morat, Nanci, Paris, 5.
Bourgois, Paris, 6.
Bournonville, (Enguerrand de) Soissons, 3.
Bournonville, Enshelm.
Bouffac, Lagny, 1; Orléans, 2.
Bouteillier, (Guile) Rouen, 2.
Boutieres, Padoue.
Bonzols, Hochtled, 1.
Bracamonté, Mooch.
Brancazzo, Naples, 6.
Brandebourg, (l'électeur de) Bone, 2; Mulhausen, Rhimberg.
Brandon, Bosworth.
Brasidas, Amphipolis, 1.
Brembro, Trente.
Brennus, chef des Gaulois, Allia, Rome, 3.
Bréréton, Saint-George. Wadavsch.
Bresagne, (le duc de) Montlhéri.
Bretesch, Lewe.
Breüner, Péterwaradin.
Brézé (Louis de) Nicopolis.
Brézé, Montlhéri.
Brézé, maréchal de France. Avein.
Brienne, Exiles.
Brillac, Anvers, 2.
Brimeu, (le maréchal de) Compiègne.
Briséis, esclave chérie d'Achille. Troie.
Brissac, Paris, 6.
Britomaris, Arrétium.
Britt, Létida, 2.
Brocar, Fontenoi.
Broglie, (le duc de) maréchal de France. Berghen, Corback, Griffen, Göttingen, Grumberg, Guastalla, 2; Marburg, Minden, 2; Parme, 2; Prague, 2; Pyseck, Sahai, Rhinberg, Sandershausen, Warbourg, Wilhinghausen.
Broglie, (le comte de) Létida, 2.
Broussel, Paris, 7.
Browne, Grasse, Guastalla, 3; Lowositz, Neiss; Parme, 2; Prague, Wilshoven.
Brugnon, Lézart.
Brulard, Namur, 5.
Brunswick, (Othon de) Naples, 5.
Brunswick, (le prince héréditaire de) Corback, Crevelt, Joannesberg, Rhimberg, Munster, 1; Warbourg.
Brutus, fondateur de la liberté Romaine. Ardée,

636 TABLE ALPHABÉTIQUE

Brutus, le fameux vengeur de la liberté Romaine.
Xanthe, Philippes, Vénètes.

Bruyère. (la) Paris, 6.

Bucelin. Castiln, 3.

Bucquoi. Crakou, Neuhausel, Vachtendonck.

Budberg. Dinamond.

Buëno. (Diégo) Goméza.

Bulonde. Conti.

Buras. Apiaria.

Burcenne. Auxime.

Bureau, (Jean) grand maître de l'artillerie. Bordeaux, 1; Castillon, Cherbourg, 1; Harsteraze, 2; Meaux, 2.

Bureau, (Gaspard) frere du précédent. Cherbourg, 1.

Bussy. Pondichéry.

Bussy-le-Cler. Paris, 6.

Bussy-Rabutin. Dunes, Montalban.

Buzé. (le marquis de) Anvers, 4.

Buzés. Dara, Edesse, 3; Mindone, Onogure.

C *AAB-EBN-DAMARAH*.
 Alep, 1.

Cabade, roi de Perse. Amide, 2, Constantine, 2, Edesse, 2.

Cadet. Montlhéri.

Cadrieux. Parme, 2.

Caius Atinius, prêteur Romain. Asta.

Calandre. Lézart.

Caligula, empereur. Germain.

Callieratidas, général Lacédémonien, Arginules.

Calvo. Mastrecht, 4.

Cambel. Fontenoi.

Cambyse, fils du grand Cy-

rus, & roi de Perse. Péluse.

Camille, princesse guerrière. Laurente.

Camille, général Romain. Falerics, Lanuvium, Vétes, Sutrium, Rome, 4; Téveron, Satrique.

Camille. (le jeune) Pompéin.

Camulogène. Paris, 1.

Candace. Napata.

Candale. (le duc de) Bordeaux, 3.

Candorier. Rochelle, 1.

Canidius, lieutenant d'Antoine. Actium.

Canut. Elney.

Capitolinus, (Titus-Quintius) général Romain. Corbion.

Capliers. (le comte de) Vienne en Autriche.

Capponée, l'un des sept Preux devant Thèbes en Béotie, 1.

Caprara. Neuhausel, Cassovie, 4; Sintzeim.

Caracène. Courtray, 3; Roquette.

Caraffé. (don Jérôme) Amiens.

Caraffé. (le comte de) Guastalla, 3.

Cararic. Soissons.

Carausius. Boulogne-sur-mer.

Carbon. Rome, 5.

Cardonne. Naples, 6.

Caroli. Rosemberg.

Carte. (le marquis de la) Château-Dauphin.

Carvajal. Tumbes.

Carvilius, général Romain. Cominium, Samnites.

Casimir, roi de Pologne. Ploësko.

- Casimir.* (le prince) Chartres, 4.
Cassandra, princesse Troyenne. Troie.
Cassandre. Iphus.
Cassius. Ichnée, Philippes.
Cassoli. Crémone, 3.
Castanaga Palamos.
Castelar. Guastalla, 3; Rhege, Tidon.
Castellan. Parme.
Castelnan. Dunes.
Castries. Rhinberg, Saint-Goar.
Catilina. Pistoie.
Catinat, maréchal de France. Ath, 1, Marfaille, Montmélian, 2; Nice, Philisbourg, Staiffarde.
Caton. Empories, Thermopyles, 2.
Caton le jeune. Utique, 2.
Cauchon, (Pierre) évêque de Beauvais. Compiègne.
Caulah, femme Arabe. Ainnadin, Damas, 1, Yarmouk.
Caunitz. Bruxelles, 2.
Caurelée. Auray.
Ceccolin. Albe-Royale, 1.
Cécil. Oran.
Cécina. lieutenant de Germanicus. Adrama, Longs-Ponts.
Cécilius, Préteur Romain. Arrétium.
Céionius. Detmold.
Célène. Thermodoon.
Censorinus, général Romain. Carthage.
Centénius Pénula. Lucanie.
Cephisodore. Thèbes en Béotie, 2.
Cépion, général Romain. Toulouse, 1; Erisane.
Césaire, (S.) évêque d'Arles.
- César*, (Caius Julius) surnommé le Grand. Aduatigues, Alexandrie, 1; Alise, Atégua, Avaricum, Bibracte, Briudes, Confinium, Gergovie, Gonthi, Marseille, 1; Munda, Pharsale, Rhin, 1; Rimini, Sambre, Thapsus, Vénètes, Utique, 2; Uxellodunum.
Chabane. Fontenoi.
Chabot. Nordlingen.
Chabrier. Fontenoi.
Chaila. (M. de) Coni.
Chaiibec. Alep; 2.
Chamailly. Stenav.
Chanclos. Ostende, Bruxelles, 2.
Chandos. Auray, Poitiers.
Charilaüs. Tégée.
Charles-Martel Amblef, Cologne, Poitiers, 1; Vinci.
Charlemagne, empereur & roi des François. Eresbourg, Lihési, Pampelune, Pavie, 3; Roncevaux, Lintal.
Charles le Gros, roi de France. Haffou, Paris, 2.
Charles IV, roi de France. Chartres, 1; Rosbec, Soissons.
Charles V, roi de France. Thouars.
Charles VI, roi de France. Bourges, 2, Soissons.
Charles VII, roi de France. Bordeaux, 2, Harfleur, 2; Pontoise, Montereau-Fault-Yonne, Orléans, 2, Paris, 4, Rouen, 3, Troies, Verneuil.
Charles IX, roi de France. Paris, 6, Saint-Jean d'Angeli.
Charles, comte d'Anjou, roi

638 TABLE ALPHABÉTIQUE

- de Sicile. Bénévent, 3.
 Tunis, Messine, 1; San-
 Germano, Tagliacozzo,
Charles de Duras. Naples, 5;
 Nocéra.
Charles de Blois. Quimper-
 corentin.
Charles-Quint, empereur.
 Duren, Florence, 2; Lan-
 decies, 1; Metz, Mézie-
 res, Mulberg. Tunis,
 Renti, Théroouanne.
Charles, duc de Lorraine.
 Laon.
Charles XII, roi de Suède,
 l'Alexandre de son siècle.
 Coppenhague, Bender,
 Borislou, Duna, Elbing,
 Grodno, Guran, Holoffin,
 Léopold, Narva, Setzur,
 Thorn, Pultowa, Frédé-
 riks-Hall, Smolensko,
 Stralzund.
Charles I, roi d'Angleterre.
 Keynton, Naësbey.
Charles II, roi d'Angleterre.
 Worcester.
Charles-Hai. (milord) Fon-
 tenoi.
Charles. (le margrave) Glo-
 gaw.
*Charles-Léopold de Mecklem-
 bourg.* Schwérin.
Charni. Poitiers.
Charolois, (le comte de)
 prince de Dombes. Bel-
 grade, 6; Monthéri.
Charolois. (le comte de)
 Dinant, 1.
Charon. Thèbes en Béotie, 2.
Chartres. (les ducs de) Lan-
 den, Mons, 2.
Chasse Diable. Tunis, 3.
Château-Renard. Coutras.
Châteauroux. Anyers, 2.
Châtel. Thanis,
Châtelet. (du) Hastembour-
Châtillon. Les guerriers de
 ce nom se trouveront aux
 articles Arques, Arras, 2;
 Avein, Lens, Lérída, 2;
 Marfée, Thanis, Saint-
 Omer, Tibériade.
Châtre. (de la) Parme, 2.
Chaulnes, (le duc de) ma-
 réchal de France. Arras,
 2.
Chaulnes (le duc de) Fon-
 tenoi.
Chaumont d'Amboise. Dole,
 1.
Chauvelin. (M. de) Coni.
Chavagnac. Narbonne, 1.
Chayla. (du) Gand, 1.
Chéitan Ibrahim-Bassa, Neu-
 hausel, 2.
Chefney. Bosworth.
Chester. Dol.
Chétardie. Tidon.
Chevert. (M. de) Asti, Châ-
 teau-Dauphin, Lutzelberg,
 Prague.
Chevreuse. Montauban.
Chevrier. Fontenoi.
Childebert, roi de France.
 Narbonne, 1; Droissi, Sa-
 ragosse.
Chilpéric, roi de France.
 Vinci.
Chimay. (le prince de) Bo-
 ne, 1; Luxembourg.
Chiomare. Olympe.
Chilpéric II, roi de France.
 Cologne, Amblef.
Chinica Gismondi. Pise.
Choiseul. Les guerriers de
 cette illustre famille trou-
 veront l'histoire de leurs
 exploits aux articles Can-
 die, Coni, Hochstedt, 1.
Choriane. Hippis.
Chorsamante, Rome.
 Chofroës,

Chofroës. Autriche, 1; Bérée, Dara, Sura, Edesse, 3, 4; Méliune, Pétra.

Chofroës II, roi de Perse. Balarath, Ganzac.

Christien. (Louis) Schwérin.

Chrysante, officier de Cyrus. Arménie.

Churchil. Fontenoi.

Chzafonowski. Trembawla.

Cicéron; surnommé *le Père de la Patrie*. Pindénissus, Pistoie.

Cid. Tolède, Valence.

Cimon, général Athénien. Athènes, 1; Citium, Cypre, Eione, Eurimédon, Tanagre, Thase.

Cincinnatus, (Quintius) dictateur Romain. Algide.

Cinna. Rome, 5.

Civile. (François) Rouen.

Civilis; prince Gaulois. Gulduba, Vétéra.

Clairambaut. Hochstedt, 2.

Clamouze. Namur, 3.

Clare. Philisbourg, 4.

Clarence. Pontoise.

Claude, empereur. Camulodunum.

Claude II, Naïssus.

Claudius Pulcher, général Romain. Vésuve.

Cléarque. Cunaxa.

Clélie. Rome, 2.

Clément VII. Florence, 2; Rome.

Clément. Paris, 6.

Cléombrote. Leuctres.

Cléomène. Mégalopolis, Sélasie.

Cléon, Athénien. Amphipolis, 1.

Cléon. Pyle.

Cléopatre, reine d'Egypte. Actium.

Tome I,

Cléophe Mazagues.

Cleri. Tagliacozzo.

Clermont. (Louis de Bourbon Condé, comte de) Anvers, 4; Ypres, 3; Crévelt, Dettingue, Furnes, 2; Lawfeld, Namur, 3; Philisbourg, 4; Prague.

Clermont-Galerande. Ath, 3; Colorno.

Clermont. (le marquis de) Philisbourg, 4.

Climchamp. Paris, 7.

Cliffort. (le lord) Saint-Albans, Tawnton, Sandal.

Cliffon. (Olivier de) Auray, Commines, Derval, Randau; Vannes, Rosbac.

Cliffon. (M. de) Fontenoi.

Clitus, capitaine & ami d'Alexandre le Grand. Granique.

Clive: Colicotta.

Clodion, roi de France. Cambrai, 1; Vieil-Hesdin, Tournai, 1.

Clodomir. Véseronce.

Closen. Grumberg; Willinshausen.

Clotaire II, roi de France. Dormeil, Droissi, Estampes, Vêler, Saragosse.

Clovis; roi de France. Arles, Tolbiac, 1; Vouglé, Soissons, 1.

Cluentius. Pompéii.

Coëtivi. Cherbourg, 1.

Cauvres. [M. de] Malaga.

Coglione. Ricardi.

Cogni. Fribourg, 3; Guastalla, 2; Milan, 2; Parme, 2; Reignac, Weissembourg, Novare.

Cohem. Aire.

Coligny, amiral de France; Dreux, Jarnac, Montcontour, Saint-Quentin.

S f

640 TABLE ALPHABÉTIQUE

- Coligny*, petit-fils du précédent. Nieupoit.
- Collatin*, mari de la chaste Lucrèce, Ardée.
- Colonne*. [Fabrice] Capouë, 3; Ravenne.
- Côme II*, grand-duc de Toscane. Monte-Murlo.
- Coméginés*. Ardres.
- Commentiole*. Sifarbane.
- Commerci*. [le prince de] Belgrade, 4; Hersan.
- Commolet*. Paris, 6.
- Comnène*. [Manuel] Méandre.
- Concoléian*. Télamon.
- Condé*. [le grand] Arras, 3; Bléneau, Dole, 2; Dunes, Dunkerque, 1; Fribourg, 1; Furnes, 1; Landrecies, Lens, 2; Lérída, 2; Nortlingue, Paris, 7; Philisbourg, Questnoy, Rocroy, Saverne, Senef, Thionville, Ypres, 2; Rhin, 2; Montmedy.
- Condé*. [les princes de] Voici les articles où l'on a parlé de ces héros. Coutras, Dreux, Hastenbeck, Jarnac, Joannesberg, Meppen, Minden, Montcontour, Rochelle, 2; Saint-Denis.
- Conflans*. [M. de] Hochstedt, 1.
- Conflans*. [M. de] maréchal de France. Belle Isle, 1.
- Conigzeg*, Guastalla, 2.
- Conon*, général Athénien. Cnidos.
- Conon l'Isaurien*. Ancône.
- Canon*, évêque d'Apamée. Cotyée.
- Conon*, évêque de Claudio-polis.
- Conrad*, empereur. Damas, 2; Méandre, Naples, 4.
- Conrad III*, empereur. Wensperg.
- Conradin*. Tagliacozzo.
- Constance-Chlore*, empereur. Boulogne sur-Mer, Langres.
- Constance*, empereur. Murse, Singare.
- Constance de Cézelli*. Leucate.
- Constant II*, empereur. Bénevent, 2.
- Constantin le Grand*. Andrinople, 1; Chrysopolis, Cibales, Suze, Mardick, Marseille, 2; Tarragonne, Tibre, Turin, Véronne.
- Constantin*, fils de l'empereur Héraclius. Antioche, 2; Césarée.
- Constantin*, prince Ecoffois. Burnembourg, 5.
- Contades*, maréchal de France. Hastenbeck, Minden, Sas-de Gand.
- Conti*. [les princes de] Landen, Mons, 2; Neuhaufel, 3; Paris, 7; Steenkerque.
- Conti*. [Louis-François de Bourbon, prince de] Charleroi, Château Dauphin, Coni, Demont, Ville-Franche en Piémont, Mons, 4; Philisbourg, 4; Saint Guislain.
- Coores*, Gorongoloy, Pondichery, Wondiwass.
- Cope*. Preston Pans.
- Corbagat*. Autriche, 3.
- Corbulon*. Artaxates, Tigranocerte, Volandum.
- Cornélius*, général Romain. Saucule, Alérix, Mincio. Gaurus.

DES GRANDS HOMMES. 641

- Cornish.* Cavite.
Coriolan. [Marcius] Corioliens.
Coffé. Rochelle, Jarnac.
Coffus. Véiens.
Côte-Messelière. [M. de la] Suffelsheim.
Coublan. Paris, 6.
Couci. [le sire de] Nicopolis.
Courbuisson. [de] Berg-op-Zoom, 2.
Courserac. Lézart.
Court. [M. de] Toulon.
Courten. [M. de] Coni, Fontenoi.
Cousance. Tagliacozzo.
Cramail. Veillane.
Craon. Rheims.
Craon. Fontenoi.
Crassus. Brutium, Ichnée, Myfiens.
Crassus, fils du précédent. Ichnée.
Crastinus. Pharfale.
Cratere, l'un des capitaines d'Alexandre le Grand. Capadoce.
Cratésipolis. Sicyone.
Crawford. Belle-Isle, 2.
Crémille. Mastreicht, 5.
Créqui. Cette famille, féconde en héros, trouvera ses guerriers aux articles Compiègne, Luxembourg, Paris, 4; Dinant, 2; Dunnes, Fribourg, 2; Rhin-feld, Brème, Trèves.
Crillon. (le brave) Mont-contour.
Crillon. Gand, 2.
Crispe, fils du grand Constantin. Tarragonne.
Croi. [le duc de] Belgrade, 5.
Croi. [le prince de] Narva.
Croiff. Fontenoi.
Cromwel. Naëby, Worcester, York.
Cromstrom. Berg-op Zoom, 2.
Croy, [le prince de] Gand, 1.
Crucé. Paris, 6.
Crussol. Pfaffenhoffen.
Cruzol. Parme, 2.
Cucupietre, ou *Pierre l'Her-mite.* Malleville, Nice.
Culant. Orléans, 2.
Culembach. Parme, 2.
Cumberland. [le duc de] Culloden, Fontenoi, Dettingue, Falkirk, Hastenbeck, Lawfeld, Verden.
Cunibert. Côme.
Curiaces. [les] Albe.
Curius, général Romain. Bénévent, 1.
Curs. Méritine.
Custine. [de] Berg-op-Zoom.
Cutilas. Rome.
Cuzès. Mindone.
Cufinas. Mamma.
Cyaxare, roi des Mèdes. Arménie, Ninive, 1.
Cyprien. Fésules.
Cyrus le Grand, roi de Perse. Arménie, Babylone, 1; Scythes, 2; Nériglissor, Tymbrée, Sardes, 1.
Cyrus le jeune. Cunaxa.
DACNAS. Zachar.
Dagysthée. Hippiis.
Damasithymus. Salamine.
Damés, esclave Sarasin; Alep, 1, Antioche, 2.
Damnitz. Fribourg, 3.
Dandelot. Dreux.
Dardorff. Smolensko, Stralzund, Bender.
Darius I, roi de Perse. Babylone, 2; Indiens, 3; Scythes, 3.

642 TABLE ALPHABÉTIQUE

- Darius*, roi de Perse. Arbèles, Issus, Granique.
Darmstadt. (le prince de) Barcelone, 1, 2; Lérida, 3.
Das-Minas. (le marquis de) Almanza.
Datis. Marathon.
Daun. (le comte-maréchal de) Chotemitz, Dresde, Lignitz, Maxen, Olmütz, Prague, Torgaw, Vienne.
David, roi des Juifs. Jérusalem, 1; Euphrate, Mahanaïm, Philistins, 1.
David, roi d'Ecosse. North-Allerton, Salisbury.
Débora. Thabor.
Dèce, empereur. Vêrone.
Décébales. Daces.
Décius-Mus, général Romain. Véséris.
Décius. Pagyda, Tiferne, Saticule, Sentines.
Déjac. Antioche, 2.
Déjanire, Amazone. Thermoodon.
Delli-Ponti. Rhetel, Courtrai, 3.
Démétrius Poliorcète. Gaza, 2; Ipfus, Rhodes, 2; Salamine, Tyr, 3.
Démétrius de Pharos. Dimale, Pharos.
Démétrius. Utique.
Démétrius. Naples, 2.
Démophante. Elis.
Démosthène, général Athénien. Pyle, Syracuse.
Démosthène l'Orateur. Chéronée, 1.
Denys, tyran de Syracuse. Motya, Rhège, Syracuse.
Dérar-Ebn-Alazouar. Aina-din.
Desbarres. Bouvines.
Des-Haies. Verceil.
Desnonville. Hochstedt, 2.
Desquernes. Aire, Guinegate.
Deux-Ponts. (les princes de) Jarnac, Leypfick, Meissen.
Devonshire. Tewkelsbury.
Diaus. Corinthe, 2.
Didier, roi des Lombards. l'avie.
Dieffenthaler. Vintimille.
Diégo. Dinant. Amiens.
Diesbach. (le baron de) Cassel en Hesse.
Dillon. Fontenoi.
Dinocrate. Meffène.
Diocles. Corinthe, 1.
Diogene. Claudiopolis.
Diogenes. Rome.
Diomede, héros de l'antiquité. Troie.
Diomede, secrétaire de Cléopâtre, reine d'Egypte. Actium.
Diophane. Pergame.
Dolabella, général Romain. Tubusque, Arrétium.
Dolon. Saint-Pierre-le Mou-tier.
Dolorouky. Narva, 1.
Domitius, général Romain. Arrétium. Corfinium.
Domitius Ahénobarbus. Pharsale.
Domitius Calvinus. Pharsale.
Doria. (Roger) Belvédère, Médine, Mulheim, Veil-lanz.
Doria. (le prince) Gènes.
Dorothee. Satalé.
Douglas. Shrewsbury.
Drack. (François) Carthage en Amérique, 1.
Dragut. Malthe.
Drillon. Lawfeldt.
Drappoz. Catite.

Dreun. Philisbourg, 3.
Drouart. Paris, 6.
Drusus. Germains.
Dubois. Pondichéry.
Ducasse. Carthagène en Amérique, 1.
Dugna. Aquilée, 3.
Duguay-Trouin. Lézart, Rio-Janéro.
Du-Guesclin, connétable de France. Auray, Brest, Derval, Melun, 1; Montiel, Najara, Pont-Orson, Randa, Rennes, Thouars, Valognes.
Du-Guesclin. (Jeanne) Pont-Orson.
Du-Guesclin. (M. du) Fontenoi.
Duilus. Myle.
Duménage. Lézart.
Du-Muy. Warbourg.
Dunaan Nagra.
Dunois. (le comte de) Bayonne, Bordeaux, 1; Caën, Chartres, 3; Harfleur, 2; Laguy, 1; Montargis, Orléans, 2; Rouen.
Dupleix. Pondichéry.
Dupleffis-Bourré. Beauvais.
Dupleffis-Mornai. Aumale.
Dupleffis-Praslin. Roses.
Dupleffis-Bellievre. Arménitières.
Duras. Philisbourg, 3.
During. Stralzund.
Dury. Saint-Cast.
Duslep. Pennamondre.
Du-Tillet. Suffelsheim.

EBN-AMRAM, esclave Sarasin. Bagdad, 1.
Ebn Habib-Ellahmi. Ausenc.
Ebole. Paris, 2.
Ebulon. Istrie.
Estainvilliers. Paris, 7.

Edmond. Elney.
Edouard II, roi d'Angleterre. Bannockbury, Blakmène.
Edouard III, roi d'Angleterre. Caën, 1; Calais, 1; Cambrai, 2; Crécy, Escluse, 1; Rheims, Salisbury, Tournai.
Edouard IV, roi d'Angleterre. Barne, Lewes, Tawnton, Tewkelsbury, Strafford.
Edouard, prince de Galles. Limoges, Najara, Poitiers, Crécy.
Edouard. (le prince Charles) Culloden, Prestons-Pans, Edimbourg, Falkirk, Inverness.
Edouard. (le prince) Cherbourg, 2.
Edrick-Stréon. Elney.
Eglon. Ancide, 3.
Egmont. Saint-Quentin; Ivri.
Eléazar, Machabée. Bethsura, 2.
Eléazar. Jérusalem, 7; Machéronte, Massada.
Elizabeth-Pétrowna, impératrice des Russies. Zorn-doff.
Elisée. (le prophète) Samarie.
Elliot. Karixfergus.
Emerag. Thanis.
Emilius. (Lucius) Cannes.
Emilius, général Romain. Dimale, Lilybée, 2; Mionèse, Pallance, Pharos, Télamon, Sursum.
Emmanuel (Philibert.) Saint-Quentin.
Emmanuel. Péterwaradin, Témefwar.

Emmonot. Paris, 6.

Empreüs. Bender.

Enée, chef des Troyens fugitifs. Laurente, Troie.

Enguien. (les ducs d') Courtray, 3; Dole, 2; Limbourg.

Ennés. Rome.

Epaminondas, général Thébain. Leuctres, Mantinée, 1.

Ephestion, ami d'Alexandre le Grand. Coissiens.

Epinoi. (la princesse d') Tournai.

Epiphane. Pavie, 1.

Epulon. Nésartie.

Equitius. Philippopolis.

Erard (Guillaume) Compiègne.

Ergine. Corinthe, 1.

Erinchild. Aland.

Erlach. (d') Lens, 2.

Eros, esclave d'Antoine. Actium.

Escalon. Ostaltic.

Eslaba. (dom Sébastien de) Carthagène en Amérique, 2.

Espinet. (Guillaume) Compiègne.

Essarts. (des) Paris, 3.

Essex. Keinton. Rouen.

Esling. Marlborough, Topponoly.

Estevan. Rhétel.

Estouteville. (d') Chartres, 3.

Estrades. (le comte d') Bordeaux, 3; Dettingue, Dunkerque, 2; Mortagne.

Estrées. (le maréchal d') Alger, Barcelone, 1; Fontenoi, Grébenstein, Hastenbeck, Lawfeld, Joan-nesberg.

Estuandaire. Finistère.

Etendart. Tagliacozzo.

Ethéocle, roi de Thèbes en Béotie, 1.

Etienne. Edesse, 4.

Etienne. Nicée.

Etienne. Naples, 1, 2.

Etienne de Blois. Oxford, Wallingford.

Eu. (les comtes d') Dettingue, Fontenoi, Rouen.

Eudes. Meaux, 1; Montfaucon, Paris, 2.

Eugene. Frigidus.

Eugene. (le prince) Belgrade, 4; Bude, 3; Casfane, Coni, Crémone, 3; Denain, Douay, Hochsted, Landrecies, Lille, 3; Malplaquet, Mantouë, Marseille, Péterwaradin, Philisbourg, 4; Pizighitone, Quesnoi, Rhège, Témelwar, Turin, Mons, 3; Oudenarde, Toulon.

Eumene. Il y a eu plusieurs grands hommes de ce nom; pour les connoître, il faut lire les articles Cappadoce, Gabène, Corice, Gytium, Nora, Orcynium, Pergame.

Eunone. Théodosiopolis.

Eunus. Enna. Tauroménium,

Euphaës. Ithome.

Euryale. Gorgones.

Euriales, fils du roi Evandre. Laurente.

Eurybée. Thermodoon.

Eurybiade. Salamine.

Eurystée. Thermodoon.

Eustache. Wallingford.

Eustache de Saint-Pierre. Calais, 1.

Eutyche. Thermopyles

Eutycrate. Olynthe.

Evandre. (le roi) Laurente,

Excester. Meaux , 2.

Ezéchias , roi de Juda. Jérusalem , 3 ; Philistins.

FABERT , maréchal de France. Senay.

Fabien. Ravennes.

Fabius. (les) Crémère , Mévaux , Samitès , Tiferne , Vollinies , Sentines , Surtium.

Fabius Maximus , surnommé le Temporisateur. Caslin , Larine , Tarente.

Fabius Ambustus. Anxur , Vérouse.

Fabrice. Santo-Mago. Mulheim.

Facardin. Thanis.

Fagel. Quefnoy , Valencia d'Alcantara.

Fairfax. Naesby , Colchester , York.

Falcombridge. Tawton.

Falkenberg. Savonne.

Fannin. Limerick.

Fare. (de la) Saint-Guilain.

Farjaux Mastrecht , 3.

Fastol. Orléans , 2 ; Patay.

Fatima. Salado.

Faucon. (de) Berg-op-Zoom. Brete.

Faustus. (Cornelius) Jérusalem , 5.

Fay. Philisbourg.

Fayel. (du) Acre.

Féderovits. Narva.

Felleton. Pontorson.

Fénelon. Rocoux.

Ferdinand V. Grenade.

Ferdinand , roi de Castille & d'Aragon. Antequera , Atelle , Vélez-Ronda-Baza , Malaga , 1 ; Zamora , Séville , Loja , Oran.

Ferdinand II. , roi de Castille & de Léon. Cordouë , 2.

Ferdinand. , frere de Charle-
quint. Bude , 2 ; Mulberg.

Ferdinand , fils naturel du
duc d'Albe. Gemminghen.

Ferdinand , duc de Courlan-
de. Duna.

Ferdinand de Brunswick.
Giessm , Grunberg , Lignitz , Leytspeck , Harbourg , Minden , Göttingen , Berghen , Caisel - en-Hesse , Warbourg , Willinghausen.

Fernamonde. Philisbourg.

Ferner. Zorndorf.

Fernand Cortez. Tabasco.

Ferrare , (le duc de) Bastie ,
Ravenne , Ricardi.

Ferrucci. Gavignana , Volterra.

Ferté , (M. de la) maréchal
de France. Landécies , 2 ;
Montmedy.

Fertigny. (Jean de) Char-
tres , 3.

Feuillade. (le maréchal de
la) Condé , Nice , 2 ; Saint-
Godart , Turin , Valen-
ciennes.

Fèvre. (le) Paris , 6.

Fief. Bender.

Figulus , consul Romain.
Delminium.

Fimarcon. Parme , 2.

Finck. Maxen.

Firme. Iasiens.

Fitz-James. Minden.

Flaminius. Adda , 1 ; Aôis , 1 ;
Cynoscéphales , 2 ; La-
cédémone , 2 ; Trasimène.

Flandres. (le bâtard de) Ni-
copolis.

Flattes. Duren.

S f iv

646 TABLE ALPHABÉTIQUE

Flavi. Compiègne.
Flavius Sylla. Massada.
Flemming. Dinamond, Riga.
Flestan. Amiens.
Fleuri. (le comte de) Dettingue.
Florence. Satalé.
Florent De Ville. Muret.
Foix. (le comte de) Bayonne, Castelnaudari.
Folch. (Raimond) Girone.
Fontenailles. Beauvais.
Font-Pertuis. Anvers, 2.
Fontrailles. Théroüanne.
Forbin. Lézatt.
Force. (de la) Coni, Montauban, Mothe.
Forgatz. Neuhausel.
Foucher d'Orléans. Nicée.
Fougères. Dol.
Fouquerolles. Amiens.
Fouquet. Landshut.
Fourilles. Rhin, Seneff.
François I, roi de France.
 Marignan, Marseille, 3;
 Mézières, Pavie, 4.
Franisperg. (Georges) Govenno.
Fravite. Hellepont.
Frédegonde. Droissi.
Frédéric, empereur. Acte.
Frédéric II. Parme.
Frédéric Barberousse, empereur. Alexandrie de la Paille.
Frédéric de Tolède. Alcmaër, Zutphen, Harlem.
Frédéric, roi de Prusse. Brieg, Chotemitz, Czaślaw, Dresde, Francfort, Friedberg, Frudentall, Glogaw, Gortlitz, Gritkau, Hennerdorff, Iglaw, Kesseldorff, Leutzméritz, Liisa, Lowositz, Maxen, Molvitz, Néiss, Olaw, Olkirkén, Olmutz,

Otmachow, Pirna, Prague;
 Prandnitz, Pyseck, Rosback, Torgaw, Zorndorff, Schweidnitz, 2.
Fritigérne, Andrinople, 2.
Froulai. Lawfeldt.
Fulbert. Soissons.
Fulvius. Ambracie, 2; Eboræ, Herdonée, Salluviens, Samé.
Furius, (Lucius) préteur Romain. Crémone, 1.
Furtemberg. Belgrade, 4.

GADAGNE. Dunes.
Gadamas, paysan. Amide, 3;
Gages. Campo-Santo, Château-Dauphin, Tortone.
Gaïfre Bourges, 1.
Gainas. Hellepont.
Galba. Tribola.
Gallés. Pavie, 4.
Galles. (les princes de) Rémourentin, Tewkelsbury.
Gallien, empereur. Murse.
Gallissoniere. (M. de la) Port-Mahon.
Galon de Montigny. Bouvines.
Galloway. (milord) Almanza, Alcantara, Valencia-d'Alcantara.
Gamaches. (Philippe de) Compiègne, Meaux, 2.
Game. (David) Azincourt.
Garcias, roi de Navarre. Almería.
Garcias de Gômes. Xérès.
Garetto. Zuccarello.
Gassion. Courtray, 3; Lens, Philisbourg, Prague, Rocröy.
Gaston de Foix. Lourde.
Gaucourt. Chartres, Lagny, 1; Orléans, 2.

- Gauri.** (le Sultan) Alep, 2.
Gauthier-sans Argent. Malle-ville, Nicée.
Gauthier de Breteuil. Nicée.
Gauthier. Thanis.
Gauthier de Mauni. Calais, 1.
Gauzlin. Paris, 2.
Gazeli-Beg. Alep, 2.
Gédéon, l'un des juges des enfans de Jacob. Gédéon.
Gélimer. Papponas, Tricamare.
Gélon, tyran, ou roi de Syracuse. Himère, 1.
Génissac. Hotérage.
Genlis. Hotérage, Mons, 1.
Gennadius. Constantinople, 4.
Genséric, roi des Vandales. Hippone.
Gentius. Scodra.
Geoffroi-Burel. Nicée.
Gerard-Scrophe. Bouvines.
Gerbaut. Paris, 3.
Germain, comte d'Afrique. Scales.
Germain. (le comte de Saint-) Corback.
Germanicus. Adrana. Ardu-ba, Indistavifus.
Géoghégan. Arcate.
George II. Dettingue.
Giafar. Mouta.
Giafer-ben-Ali. Zénata.
Giambelli, ingénieur. An-vers, 3.
Gibamond. Décime.
Gié, (M. de) maréchal de France. Aire, Guinegatte.
Gilbert, comte de Gloucester. Bannockburn.
Gildon. Ardalion.
Gilles de Rais. Orléans, 2.
Girardeau. Dettingue.
Gisele. Haslou.
Giselle. Chartres, 3.
Gisles. Zurich.
Gisors. (le comte de) Crevelt.
Givri. Aumale, Corbeil.
Givri. (le baron de) Château-Dauphin.
Glacidas. Orléans, 2.
Glén. Nordlingue.
Glimes Middelbourg., Phil-lippeville.
Glocester. Tewkelsbury.
Goas. Exiles.
Godsfroy. Haslou, Dyle.
Godemar du Fay. Tournai.
Gautz. Brissac.
Goix. Paris, 3.
Goliath. Philistins, 1.
Gollouin. Narva.
Gondi. Paris, 6.
Gonsalves. Cérignoles, Nap-les, 7.
Gourdon. (Bertrand) Cha-lus.
Gracchus. (Tibérius) Ca-lore, Numance.
Grammont. (le duc de) Det-tingue, Fontenoi, Fri-bourg, 1; Lens, Lérida, 2; Nordlingue, Rhinberg, 3; Ypres.
Grancey. Roquette.
Grand Ferré. Longueil.
Grassin. Gand, 2.
Gramby. Warbourg.
Granville. Ingolstadt.
Graville. Gand, 2.
Gray. Northampton.
Grégoire. (le patrice) Ya-coubé.
Grijalva. Tabasco.
Grille. (de) Exiles, Fonte-noi.
Grimaldi. Cassel-en-Hesse.
Grimoald. Bénévent.
Gronevelt. Ecluse, 1.
Grouffotes. Dunes.

648 TABLE ALPHABÉTIQUE

- Grothusen.* (le baron de) Stralsund, Bender.
Guadt. Philisbourg.
Guatimozin Tabasco.
Gubaze. Hippis.
Guébriant. (M. de) Wolfenbutel, Brissac.
Guerchi. Philisbourg, Fontenoi.
Guérin. (frère) Bouvines.
Guesle. Paris, 6.
Guest. Edimbourg.
Guevarra. (dom Balthazar) Corfou.
Guiche. Renti.
Gui de Lusignan, roi de Jérusalem. Acre, Tibériade.
Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre. Gerberoy, Hastings, Mantes.
Guillaume le Roux. Mont-Saint-Michel.
Guillaume III, roi d'Angleterre. Boyne, Landen.
Guillaume l'Allouette. Longueuil.
Guiscard. Namur, 2.
Guise. Calais, 3; Dreux, Metz, Montauban, Orléans, Paris, 6; Renti.
Guitri de Chaumont. Mons, 1.
Gullenstjerne. Holoffin.
Guras. Nisibe, 1.
Gustave. (le grand) Lutzen. Manenverden.
Gusman. (Henri, duc de) Alhama.
Gusman. (Jean de) Amiens.
Guzman. (dom Pédre de) Cambrai, 3.

HAILLIER. (du) Arras, 2.
Halluin. Leucate, 2.
Hamilton. Paris, 6.
Hamrah. Ohod.
Hannon, capitaine Carthaginois. Agrigente, 2; Calore, Cornus, Lilybée, 1; Saléra, Scissis.
Harald II, roi d'Angleterre. Hastings.
Haranguet. (Charles) Bréda, 1.
Harcourt. (Geoffroi d') Caën, 1; Crécy.
Harcourt. (le comte d') Cambrai, 4; Dettingue.
Harcourt. (le duc d') Fontenoi, Rhèze, Roses, Turin, Saverne, 2; Straubing.
Hareth. Khaïbar.
Harpag. Xanthe.
Hassan. Baza.
Havre. Willinghausen.
Hawke. Belle-Île, 1; Finistère.
Hawley. Falkirk.
Hausler. Belgrade, 4.
Hautesfort. Parme, 1.
Hector. Troie.
Hégétoride. Thasse.
Heister. (le comte de) Belgrade, 6.
Hélène. Troie.
Hémert. Grave.
Hendad. Ohod.
Henri II, roi de France. Ivoi, Renti.
Henri III, Paris, 6; Rochelle, 2; Jarnac, Montcontour, Saint-Jean-d'Angeli, 1.
Henri IV. Amiens, Arques, Aumale, Cahors, Chartres, 5; Coutras, Fontaine-Françoise, Ivry, Jarnac, Lagny, 2; Montcontour, Paris, 6; Rouen, 5.

- Henri I*, roi d'Angleterre.
 Brenneville.
Henri II, Dol, Verneuil.
Henri III, Lewes.
Henri IV, Saint-Albans,
 Shewsbury.
Henri V, Meaux, 2; Me-
 lun, 2; Azincourt, Châ-
 teau-Gaillard, 2.
Henri VI, Compiègne,
 Northampton, Tawnton.
Henri VIII, Théroutanne,
Henri V, empereur, Glogaw.
Henri le Pieux, Lignitz.
Henri de Castille, Taglia-
 cezzo.
Henri de Léon, Vannes.
Henri de Translamare, Mon-
 tiel.
Héraclius, Gaurac, Sanis,
 Sifarbane, Zab.
Herbis, Baalbec.
Hercule, Thermodoon.
Hermocrate, Syracuse, 1.
*Hernandes Teillo-Porto-Car-
 rero*, Amiens.
Hérode le Grand, Jérusalem,
 6; Samarie, 5.
Héroutille, Ostende, 2;
 Prague, 2.
Hesse-Philipstadt (le prince
 de) Berg-op-Zoom, 2;
 Gibraltar, Malplaquet,
 Spierbach.
Heudicourt, Hochstedt, 1.
Herges, Zurphen, Schonon-
 ren, Oude-Water, Mas-
 treicht, 2.
Hieron, Messine, 1.
Hilbourgausen, Rosback.
Himérius, Adrumette.
Hippolite, Thermodoon.
Hippomédon, Thèbes en Bé-
 otie, 1.
Hircan, Samarie, 5.
Hire, (la) Montargis, Or-
 léans, 2; Chartres, 3.
Hirtuléius, Italique.
Ho, Tonquin.
Hodaisa, Nahavend.
Hogdson, Belle-Isle, 2.
Hohendoë, (le comte d') Au-
 vers.
Hohenloë, Groningue, 1.
Holagu-Khan, Bagdad.
Holopherne, Béthulie.
Holstein, (le duc de) Cra-
 covie.
Holstein-Ploën, (le prince
 de) Hochstedt, 2; Nieu-
 port.
Honorat, Toscan, Lézart.
Hoorn, Narva, 1; Nord-
 lingen, 1.
Hôpital, (le maréchal de l')
 Rocroy.
Hoquincourt, (le maréchal d')
 Arras, 3; Blénau.
Horace, Philippes.
Horaces (les) Albe.
Horatius, Ciémérie, Sabins.
Horatius Coclès, Rome, 2.
Hord, Bender.
Hormisdas, Thyatire.
Hospeck, Douai.
Houffain, Baik.
Fowe, Saint-Cast, Ticon-
 déraga.
Huastar, Tumber.
Hubert du Bourg, Douvres.
Hugues, Soissons, Saintes.
Hugues le Grand, Nicée, An-
 tioche, 3.
Hugues-Capet, Laon.
Huldin, Florence, 1.
Humières, Valenciennes, 2;
 saint Guillaïn, Philis-
 bourg, 3; Cassel, 2;
 Condé.
Huniade, Varne.
Hussein, Candahar.
Hypace, Suphtin.

I *IAHAN*. Tolède.
Ibrahim. (Bacha.) Albe-Royale, 2.
Iche. (d') Mothe.
Idoménée. Troie.
Igmazen. Ifauiens.
Idiger. Pétra-lata.
Illiers. (d') Chartres, 3.
Illus. Papyre.
Imilcon, général Carthaginois. Agrigente, 1; Motya, Syracuse.
Inarus. Byblos.
Indacilius. Aculum, 3.
Indibilis. Ausétans.
Indus. Cotyée.
Ingénuus. Murse.
Ingolsbi. Fontenoi.
Innocent II, pape. Galluccio.
Ioufès-Tasfin. Zélaka, Séville, Valence.
Iréton. Colchester, Limerik.
Isaac-Comnène, empereur de Constantinople. Acre.
Isabelle, reine de Castille, épouse de Ferdinand d'Aragon. Grenade.
Isdegerde, roi de Perse. Ros-tam, Gialoulah.
Issembourg. (le prince d') Berghen, Sandershausen.
Isenghien. (le prince d') Philisbourg.
Ishak. Maroc.
Isle. (le baron de l') Castillon.
Ismaël Sophi. Tauris.
Isidore. Constantinople, 4.
Ioufès-Zeiri. Zénata.

J *JABLIER*. Paris, 6.
Jablonowski. Barkam, Vienne en Autriche.
Jacques I. Valence.

Jacques II, roi d'Angleterre. Boyne, Londondéry.
Jacques, (le prince) fils de Jean Sobieski, Barkam.
Jaille. Lézat.
Jalognes. Castillon.
Jayme (dom) Belvédère.
Jean II, roi de France. Poitiers, 2.
Jean le Sanguinaire. Mucelle.
Jean-Frédéric. Mulberg.
Jean le Bossu. Claudiopolis.
Jean de Campistron. Belgrade, 2.
Jean Picart. Mézières.
Jean, roi de Bohême. Crécy.
Jean l'Arménien. Décime.
Jean Corvin, nommé encore Huniade. Belgrade, 2.
Jean de Vert. Nordlingue.
Jean, prêtre Jacobite. Alexandrie, 2.
Jean d'Aire. Calais, 1.
Jean-Sans-Terre, roi d'Angleterre. Rouen.
Jean de Giscata. Jérusalem, 7.
Jean de Vienne. Calais, 1; Nicopolis.
Jean de la Poll. Montargis.
Jean-Georges III. Vienne.
Jeanne Hachette. Beauvais.
Jeanne Fouquer. Beauvais.
Jeanne I^{re}, reine de Naples, 1.
Jeanne d'Arc, surnommée la Pucelle d'Orléans. Orléans, 2; Jargeau, Patay, Saint-Pierre-le-Moutier, Troies, Paris, 4; Compiègne.
Jéhu. Ramoth.
Jephthé, chef des Hébreux. Ammonites.
Jérémie, prophète. Jérusalem, 4.

Jéroboam, roi d'Israël. Samaron.

Jérôme de Cardie. Nora.

Jérud. Marie) Commynes.

Joab. Jérusalem, 1; Mahanaim, Rabba.

Joachim, roi de Juda. Jérusalem, 4.

John-Lord-Norwich. Angoulême.

Joinville, (le sire de) sénéchal de Champagne. Bélinas, Thanis.

Joinville. (le prince de) Amiens.

Jonas. Damas, 1.

Jonathas. Gelboé, Philistins.

Jonquière. (de la) Finistère.

Joram. Moabites, Ramoth, Samarie.

Josaphat, roi de Juda. Asphaltide, Moabites, Ramoth.

Joseph l'Historien. Jotapat, Jérusalem, 7.

Joseph Cothual. Bezem.

Josias, roi de Juda. Magédo.

Josué, chef des Hébreux. Amalécites, Chananéens, Haï, Jéricho.

Jourdain. Rouen.

Jovin. Aquilée, Châlons sur-Marne, Scarponne.

Joyeuse. (le duc de) Courtras, Landen.

Judas Machabée. Berseth, Bethoron, 1, 2; Bethsura, 1, 2; Eméüs.

Judith. Béthulie.

Jugurtha, roi des Numides. Ciste, 1, 2; Thala, Suthul.

Jules II, pape. Boulogne en Italie, Mirandole.

Julien l'Apostat, empereur.

Anatha, Aquilée, 2;

Maogamalgue, Maranga, Pirlabore, Strasbourg.

Julien. (le comte) Léchée.

Jumelles. Hotérage.

Jumilhac. Fontenoi.

Junius. Acerres, Erix, Néfartie.

Justin. Fésules, Phase.

Justiniani. Constantinople, 4.

Justinien. Mélitine.

KARA - MUSTAPHA. Vienne en Autriche.

Kara-Méhémet. Barkam, Bude, Saint-Godart.

Keith. Olkirken.

Kémar-ben-Medin. Aschir.

Keppel. Belle-Isle, 2.

Kercado. Hochstedt, 1.

Ketab. Aschir.

Kewenhuller. Ens, Passaw, Straubing, Munich.

Khaled-ebn-Valid. Ainadiu, Akébah, Alep, 1; Arrestan, Bostu, Damas, 1; Emesse, 2; Jérusalem, 9.

Kielman Segg. Vienne en Autriche.

Kirch. Londondéry.

Kiuperli-Mustapha ou *Kuprogli*. Belgrade, 5; Kaminié, Neuhausel.

Knolles (Robert de) Brest, Derval.

Konigseg. Fontenoi, Prague.

Kyriel. Ecluse, Fourmigay, Saint-Albans.

LABIENUS. Paris, 1.

Labynit. Babylone, 1.

Laclue. Lagos.

Lacolonie. Belgrade, 6.

Ladislas. Belgrade, 2.

652 TABLE ALPHABÉTIQUE

La-Ferté. Arras, 3.
La-Fin. Lagny, 1.
La Lande. Landrecies, 1.
Lally. Divicottei, Fontenoi,
 Gondelour, Pondichéry,
 Saint-David, Saint-Geor-
 ges, Wondiwass.
Lamacus. Syracuse, 1.
Lambert. Belle-Isle, Tortose.
Lamboi. Bruxelles, 2.
Lancastre. Saint-Malo.
Landry. Droissy, Estampes.
Langey. Fontenoi.
Lanoi. Bruxelles, 2; Pavie, 4;
 Quesnoi, 1.
Lanoue. Mons, 1.
Laocoon. Troie.
Lappara. Verrue.
Lascy. Afoph, Berlin, Dant-
 zick.
Lasthène. Olinthe.
Latinus. Lavinie.
Laubanie. Landau, 2.
Laube. Mortagne.
Laudhon. Landshut, Lignitz,
 Schweidnitz.
Launai. Namur, 3.
Laurus. Laurente.
Lautrec. Joffeau, Marignan.
Laval. Gand, 2; Hastem-
 beck, Philisbourg, 4; Rau-
 coux.
Lavardin. Aumale.
Layet. Rouen.
Légal. Munderkingen, Lé-
 rida, 3.
Léganez. Turin, Marseille,
 Brène.
Léicester. Zutphen, Lewes,
 Grave, l'Ecluse, Doëf-
 bourg.
Lélius. Zama.
Lémos. Namur, 1.
Lentulus. Pharsale, Béné-
 vent.
Léon. Aazaz.

Léon IX, pape. Civitade.
Léonat. Iamnia.
Léonce. Papyre, Constan-
 tine, 1.
Léonide. Thermopyles, 1.
Léontidas. Thèbes en Béotie,
 2.
Léontius. Palée.
Léopold. Zurich, Ypres, Vien-
 ne en Autriche, 2; Pra-
 gue, 3; Lens, Glatz, Glo-
 gaw, Armentières, Arras, 3;
 Agria.
Léotychide. Mycale.
Lépidus. Naulouque.
Lefdiguieres. Saint-Damien,
 Montauban, Amiens.
Leutrum. Valence.
Leve. Rimenante, Ravenne, 3;
 Pavie, 4.
Levinus. Siris.
Levy. Hochstedt, 1.
Lewenhaupt. Selbourg, Pul-
 towa, Mittau, Lefzno.
Li. Tonquin.
Liconius, empereur. Andri-
 nople, 1; Chrysopolis,
 Cibales.
Licinius. (autre) Mardie,
 Pénée.
Licinius-Crassus. Stratonie-
 cée.
Lichtenstein. Plaisance.
Lieren. Thorn.
Ligne. (prince de) Bruxel-
 les, 2.
Ligneville. Dunes.
Ligni. Compiègne.
Lignieres. Chartres, 4.
Ligonier. Lawfeld.
Lilinge. Cotyée.
Lipara. Mirandole.
Lippe. Rées.
Liques. Lyde, Middelbourg.
Liste. (de) Colorno, Parme.
Liste-Adam. Lagni, 1; Pa-

- ris, 4; Pontoise, Rhodés, 3.
- Liste-Jourdain*. Bergerac.
- Litorius*. Narbonne.
- Livius*. Coryce, Corique, Métaure; Seste.
- Lobkowits*. Sahai, Prague, 2; Leutmeritz.
- Lodogno*. Gemminghen, Dalem.
- Lohéac*. Vannes, Castillon.
- Lokard*. Dunes.
- Lomont-du-Châtelet*. Namur, 2.
- Longammi*. Fontenoi.
- Longueville*. Senlis, Rhin, 2; Paris, 7.
- Loppei*. Thanis.
- Lore*. Orléans, 2; Lagny, 1.
- Lorges*. Turckheim, Valenciennes, 2; Lagny, 2; Fontenoi, Ensheim, Condé, Altenheim.
- Lorraine*. (le duc de) Sintzeim, Weissebourg, Vienne en Autriche, 2; Pavie, 4; Paris, 6; Neuhauzel, Mohats, Mayence, Hersan, Friedberg, Gzaf-law, Courtrai, Belgrade, 6, Baikam.
- Los-Rios*. Bruxelles, 2.
- Lotharic*. Fontenai.
- Louchard*. Paris, 6.
- Louis VI*, ou *le Gros*. Breneville, Chartres, 2; Gisors.
- Louis VII*. Méandre, Verneuil, Damas, 2.
- Louis VIII*. Douvres, Lincoln; Avignon.
- Louis IX*. Damiette, Fontenay, Thanis, Saintes, Tunis.
- Louis X*. Courtray.
- Louis XI*. Liège, Paris, 5; Pontoise, Quesnoy, 1; Zurich, Montereau - Faut-Yonne; Monthéry; Beauvais.
- Louis XII*. Saint Aubin.
- Louis XIII*. Hesdin, Montauban, Rochelle, 3; Royan.
- Louis XIV*. Besançon, Bléneau, Bouchain, 1; Cambrai, 5; Condé, Dole, 2; Lille, 2; Limbourg, 2; Mastrecht, 3; Mons, 2; Montmédy, Stenay, Namur, 1; Paris, 7; Rhin, 2; Rhinberg, Tournai, 5; Valenciennes, 2.
- Louis XV*. Menin, Bruxelles, 2; Fontenoi, Fribourg, 3; Lawfeld, Liège, Tournai, 6.
- Louis*, dernier dauphin. Fontenoi.
- Louis de Bade*. Munderkingen.
- Loupien*. Lencate.
- Louvigny*. Parme, 2.
- Louvois*. Strasbourg, 1; Tournai, 5; Mons, 2.
- Lovelace*. Saint-Albano.
- Lowdon*. Francfort.
- Lowendhal*. Sas-de-Gand, Lille, Louvain, Philippi-ne, Berg-op Zoom, 2; Bruxelles, 2; l'Ecluse, 2; Fontenoi, Gand, 2; Nieupport, Ostende, 2; Oudenarde, 1. Prassendal.
- Lubomirski*. Vienne en Autriche, 2.
- Luc*. Aazaz.
- Lucas*. Aazaz.
- Lucrece*. Ardée.
- Lucrétius*. Haliarte, Ofella, Prénelle.
- Lucullus*. Amisus, Arsamias, Cauca, Intercatie, Cyzi-

654 TABLE ALPHABÉTIQUE

- que, 7; Lemnos, Triocales, Sinope, Nisibe, Tigranocerte.
- Lude.* Quésnoi, 1.
- Luines.* Montauban.
- Lumay.* Dalem.
- Lunebourg.* Trèves, 2.
- Luques.* Tumbéz.
- Lutatus.* Lilybée.
- Luttau.* Fontenoi.
- Luxembourg.* Bodegrave; Cambrai, 5; Cassel, 2; Dettingue; Furnes, 1; Mons, 2; Namur, 1; Philisbourg, 2; Rhin, Valenciennes, 2; Steenkerque, Landen, Fleurus, Leuze, Dole, 2.
- Lyez.* philisbourg, 4.
- Lyonnel.* Compiègne.
- Lysandre.* Athènes, 2; Egospotamos, Ephèse.
- Lysias,* orateur. Athènes, 3.
- Lysias,* général. Bethsura, 1; Eméus.
- Lysimaque.* Ipsus.
- M**ACAUCAS. Mefrah.
- Macéda.* Mirandole, 2.
- Machanidas.* Mantinée, 2.
- Macrin,* empereur. Aquilée, 1; Nisibe, 2.
- Madate.* Uxiens.
- Mademoiselle.* Paris, 7.
- Maderfeldt.* Kalisk.
- Magenno.* Fontaine-Françoise.
- Magnence.* Murse.
- Magon.* Carthagène, Cornus, Illiturgis, Trébie, Silpia.
- Maguire.* Dresde.
- Mahé de la Bourdonnaie.* Madrafs.
- Mahmoud.* Giulnabat, Ispahan.
- Mahomet le Prophete.* Bédre, Honain, Khaïbar, la Mecque, Ohod.
- Mahomet II,* empereur. Belgrade, 2; Constantinople, 4; Rhodes.
- Mahomet III.* Egte.
- Mahomet IV.* Kaminiék.
- Mahoni.* Carthagène d'Amérique.
- Mahzam.* Hirah.
- Maillebois.* Colorno, Konigstein, Modène, 3; Novy, Plaitance, Port-Mahon, Prague, 2; Tortone, Valence en Milanez, 2.
- Mailli d'Harcourt.* Montauban.
- Maine.* Montlhéri.
- Mainfroi.* Bénévent, 3.
- Maisons.* Parme, 2.
- Maisoncelles.* Hochstedt, 2.
- Majorien.* Vieil-Heldin.
- Malatesta.* Florence, 2.
- Malauze.* Briteste.
- Malec.* Aazaz.
- Malestroit.* Saint-Malo.
- Maligny.* Barkam.
- Mamercus.* Fidènes, 4.
- Manahen.* Thériss.
- Mancél.* Rothelle, 1.
- Mancinus.* Numance.
- Manlius-Acidinus.* Calloguris, Cornus, Ecnôme, Istrie, Nésartie, Olympe, Rome, 4; Téveron.
- Manlius-Torquatus.* Véséris.
- Mansfeldt.* Amiens, Anvers, 3; Gertruidenberg, Grave, Ivoi, La-Capelle, Vachtendonck.
- Mansole.* Rhodes, 1.
- Manuel,* général Romain, Alexandre, 3; Yarmourc.
- Marc-Aurele.* Danube.
- Marcel.* Cyzique, 2; Thannis.
- Marc ellus.*

- Marcellus.** Arc, Canouse, Casilin, 2; Clastidium, Côme, Nole, Périlia, Salapiè, Syracuse, 3.
- Marche.** (le comte de la) Hæstembeck, Northampton, Sandal.
- Marchesla.** Yorck.
- Marcian.** Philisbourg, 4.
- Marcilli.** Belgrade, 6.
- Mardonius.** Salamine, Plâtée.
- Marguerite,** reine d'Angleterre. Croix-de-Mortimer, Northampton, Sainr-Albans, Tewkelsbury, Thanis, Sandal.
- Marialve.** Villaviciosa.
- Marie,** reine d'Angleterre. Calais, 3.
- Marignan.** Sienne.
- Marin-Spizzico.** Naples, 6.
- Marius.** Arc, Capsa, Circe, 2; Mulucha, Numance, Rome, 6; Sacriport, Tolénu, Verceil, Vacca.
- Mark.** Fontenoi, Pfaffenhofsen, Rîota.
- Marlborough.** Bouchain, 1; Hochstedt, 2; Ramillies, Lille, 3; Limbourg, 3; Malplaquet, Mons, 3; Oudenarde, 1.
- Marpée.** Thermædoon.
- Mars-Hall.** Mastreicht, 5; Olmultz.
- Marillac.** Paris, 7.
- Marfin.** Hochstedt, 2; Lérida, 2; Nordlingen, 2; Turin, 4.
- Martin.** (frère) Compiègne, Pétra-Lata, Phase, Zachan.
- Martinengue.** Gemminghen, Rhodes, 3.
- Martinet.** Rhin, 2.
- Mascezil.** Ardalion.
- Masfistius.** Platée.
- Masos.** Ploësko.
- Massembach.** Hochstedt, 1.
- Massiniffa.** Salèta, Zetna.
- Mateinski.** Bärkam.
- Mathews.** Toulon, 2; Villefranche en Piémont.
- Mathilde.** Nort-Allerton; Oxford.
- Mathos.** Tunis, 1.
- Maulévrier.** Ardrès.
- Mauny.** Aiguillon, Château-Gaillard, 2.
- Maurice.** Constantine, 3; Mulbeig, Zorülle.
- Mauvoisin.** Thanis.
- Maxencè.** Tibre, Turin, 2; Vêrone, Suze.
- Maxime.** Pétau, Siscia.
- Maximien.** Marseille, 2.
- Maximilien,** empereur. Guinégatte, Padouë, Thérouanne.
- Maximilien - Emmanuel.** Vienne en Autriche, 2.
- Maximin.** Germains.
- Mayennè.** Amiens, Arques, Corbeil, Ivry, Paris, 6; Montauban, Nérac.
- Mazarin,** cardinal. Arras, 3; Bléneau, Cambrai, 4; Dunes, Lérida, 2; Paris, 7.
- Mazel.** Rhin, 2.
- Mazierès.** Gertruidenberg.
- Mecklembourg-Siréliq.** Tongaw.
- Médisis.** (Alexandre de) Florence, 2.
- Médisis.** (Jean de) Govenno, Ravenne, 3.
- Médisis.** (Cathérine de) Paris, 6.
- Médisis.** (Laurent de) Ricardi.
- Médisis.** (Côme de) Sienne;
- Médina Céli.** Mons, 1.

656 TABLE ALPHABÉTIQUE

- Médiniglia.** Middelbourg.
Medley. Gènes.
Méduse. Gorgones.
Mégabyse. Chypre.
Mégar. Bétée.
Mégaré. Biblos.
Mégret. Frédériks-Hall.
Mégrigni. Tournai, 5.
Megre. (le comte de) Hé-
 ligerlée.
Méhéméd. Bagdad, 1.
Méhéméd Abou-Saïd. Mar-
 tos.
Méhéméd-el-Nafir. Murada.
Meilleraie. (la) Arras, 2;
 Hesdin, Perpignan.
Mélac. Landau, 1.
Melle. Thanis.
Mello de Castro. Cassel-en-
 Hesse.
Mélos. Rocrroi.
Melun. (Jean de) Caën.
Memnon. Milet, 2; Troie.
Ménalippe. Thermoodon.
Mendoza. Mooch, Tumber,
 Zamora.
Ménélas. Murse, Salamine,
 Troie.
Ménénius. Crémère.
Menzel. Munich, 1.
Menzikoff. Kalisk.
Merci. Belgrade, 6; Fri-
 bourg, 1; Mariendal,
 Nordlingen, 2; Parme, 2;
 Rumsheim.
Mercaur. Albe-royale.
Merméroës, roi de Perse.
 Archéopolis, Téléphis,
 Satale.
Mérovée. Estampes.
Mérula. Modène, 1.
Meslem. Médine.
Mézellus. Baléares, Contré-
 bie, Nergobrige, Panora-
 me, Pydna, Thala, Vacca,
 Ergontra, Eucrone.
- Métzseau.** Rochelle, 3.
Méthuen. Turin, 4.
Meuze. Fontenoi.
Meyerfeldt. Pofnanie.
Mézence. Laurente.
Mézière. Fontenoi.
Midi. (Nicolas) Compiègne.
Miles de Noyers. Cassel, 1.
Milon. Sybaris.
Miltiade. Marathon.
Mina. (la) Exiles, Ville-
 franche en Piémont.
Mindare. Cyzique, 1; Féla.
Minucius. Algide.
Minucius-Rufus. Cassin, 2;
 Larine.
Mirabeau. Anvers, 2.
Mirandole. (le comte de la)
 Mirandole, 1.
Mirepoix. Bénévent, 3;
 Montésimo.
Misa. Moabites.
Mithridate. Arsamlas, Stra-
 tonicée, 2; Cyzique, 1;
 Lemnos, Orchomène,
 Panticapée.
Moavie. Arade.
Modene. Château-Dauphin,
 Milan, 1; Novi.
Mohammed. Kiernal.
Moine. Créti, Momlhéri.
Moinerie-Miniac. Lézart.
Mélac. Prague, 2.
Molard. Bresse.
Monaco. Fontenoi, Ro-
 coux.
Moncalm. Chouéguen, Ti-
 condérage, Québec.
Mondragon. Anvers, 3;
 Zitricée, Gand, 1; Mas-
 treicht, 2; Tergoës.
Mongeis. Cordoue, 1.
Monsieur, frere de Louis
 XIV. Cassel, 2; Mours,
 2; Saint-Omer.
Monson. Saint-George.

- Montagu.* Paris, 3.
Montaigne. Barnet.
Montauban. Montlhéry, Trente, Parme, 2.
Montausier. Philisbourg, 1.
Montbason. Amiens.
Montbrun. Maîtreicht, 3.
Monteckton. Martinique.
Montécuculli. Haguenau, Saint-Godart, Salzbac, Saverne, Neuhaufel.
Montefelero. Ricardi.
Montemar. Bitonto, Mantouë, Mirandole, Monte-Philippe, Oran, 3.
Monterey. Bouchain.
Montesson. Fontenoi.
Montesquieu. Dénain, Jarnac.
Montéguma. Tabasco.
Montfort. (Jean de) Auray.
Montfort. (Simon de) Castelnaudari, Tagliacozzo, Thanis, Toulouse, 2; Murat.
Montgaillard. Brème.
Montgomeri. Rochelle, 1.
Monti. Bone 1; Mooch, Prague, 2.
Montluc. Sienné.
Montmorenci. Castelnaudari, 2; Dreux, Montauban, Saint-Denis, 1; Thérouanne, Saint-Quentin, Veillane.
Montorel. Nicopolis.
Montpensier. Atelle, Rochelle, 2; Saint-Quentin.
Montrevel. Ath, 1; Dole, 2.
Moore. Guadeloupe.
Morbac. Poitiers, 2.
More. Cavite.
Moret. Dunes.
Morin. Paris, 6.
Morlière. Paris, 6.
- Mosseilamah.* Akrebah.
Mestafem. Bagdad, 1.
Molin. Riotà.
Motte. Ath, 1.
Motte Houdancourt. Dettigue, Lérida, 1; Plaisendal.
Motterie. Ypres, 2.
Moufa. Léhé.
Moussaie. Lérida, 2; Nordlingen, 2.
Moyse. Amalécites, Méroë.
Mucius. Rome, 2.
Mugel. Luni, Pise.
Mullern. Bender.
Mummus. Corinthe, 2.
Mummol. Ambrun.
Mundilas. Milan, 1.
Munich. Asoph, Dantzick.
Muslay. Québec.
Muslima. Alexandrie, 3.
Mustapha. Angora, Malthe, Rhodes, 3.
Mutilus. Efernina.
Muzamaldo. Volterre.
- N** *ABIS*, tyran de Sparte.
 Hythium, 2; Lacédémone, 2.
Nabopolassar. Ninive.
Nabuchodonosor. Jérusalem, 4; Ragau, Tyr, 1.
Nachoragan. Phafe.
Nadafli. Guastalla, 3; Sa-verne.
Narsès. Adige, Anglon, Balarath, Caslin, 3; Compfa, Cumes, 3; Lucques, Lentagio, Rome, Vésuve.
Nasruddin-Hoja. Jénishéhir.
Nassau. (les princes de) Grevorden, Axel, Grol, Groningue, 2; Steenvich, Ecluse, 1; Gertruidenberg, Deventer, Grave,

658 TABLE ALPHABÉTIQUE

- Hulft**, 1 ; **Bois-le-Duc**,
Bommel, Bréda, 1, 2 ;
Knotsembourg, Linghen,
Lokem, Zutphen, Mul-
heim, Nieuport, Olden-
sel, Rhinberg, Vachten-
donck, Gemminghen,
Héligerlée, Mons, 1 ;
Mooch, Saarbruck, Key-
serwert, Malplaquet, Mé-
zières, Ruremonde, Va-
lenciennes.
Natuspardon. Sultz.
Navailles. Candie. Paris, 7.
Navarese. (Jeanne de) An-
 vers, 1.
Navarre. Baste, Boulogne
 en Italie, Naples, 7 ;
 Oran, Pavie, 4 ; Ravenne.
Navarro. Toulon.
Nécao Magédo.
Néhémie. Jérusalem, 4.
Nemours. (Louis d'Arma-
 gnac duc de) Cérignoles.
Nemours. Paris, 6.
Néoptoleme. Cappadoce.
Népos. Pavie.
Nérigliffor, roi de Baby-
 lone. Nérigliffa.
Néron, consul & général
 Romain. Grumante, 1 ;
 Métaure.
Nesle. (le connétable de)
 Courtrai, 1.
Nesmond. Lézart.
Nestor. Troie.
Nestorius. Antioche, 2.
Neuperg. Molvitz.
Neuville. Mortagne.
Nevers. Nicopolis. Rochelle.
Névius, officier Romain.
 Aous.
Newcastle. York.
Newa. Pultowa.
Nicanor. Bétchoron, 1 ;
 Emmaus.
Nicéas. Jérusalem, 8.
Nicias. Syracuse.
Nicoclès. Sicione.
Nicomague. Crotone.
Nicomede, roi de Bithynie ;
 Amnias.
Niger. Issus, 2.
Nigrin. Aquilée, 1.
Niaus, roi d'Assyrie. Baëre.
Ninus le Jeune. Ninive, 1.
Nisus. Laurente.
Noailles. Dettingue, Fon-
 tenoi, Ostaltic, Palamos,
 Phillisbourg, Suffelsheim,
 Reignac.
Noamon. Nahavend.
Negent. Rhin, 2.
Noircarmes. Gemminghen
 Mons, 1 ; Valenciennes.
Noirmoustier. Lens, 1.
Normands. Paris, 6.
Normandie. (le duc de) fils
 de Philippe de Valois. Ai-
 guillon.
Noradin. Méandre.
Norris. Steenvich.
Northumberland. Saint-Al-
 bans, Shrewsbury.
Norvis. Riménante.
Nouë. (de la) Lagny, 1 ;
 Senlis.
O **ADAM**. Ekeren.
Ochofias. Ramoth.
Odoacre, roi d'Italie. Adda,
 2 ; Pavie, Ravenne, Vé-
 rone, Soutius.
Ofeirah. Ainadin.
Offemont. Meaux, 2.
Ogilwi. Prague.
Oglethorpe. Saint-Augustin.
Okcnelly. Corongoloy.
Olberg. Lutzberg.
Omar. (le Calife) Jérusalem, 9.
Ophni, Amphéc.

- Oppas* , évêque. Ausène ,
Léthé.
- Orange.* (les princes d') Ath, 1 ;
Berg-op-Zoom, 1 ; Gronin-
gue, 1 ; Harlem, Zuticée,
Schonoven, Bouchain, 1 ;
Bréda, 2 ; Condé, Da-
lem, Mons, 1 ; Cassel, 2 ;
Florence, Gavignana, Mas-
treicht, 4 ; Naerden, Paris,
3 ; Rhin, 2 ; Rome, Se-
nef, Steenkerque.
- Orcan.* Nicée, 2.
- Oreste.* Pavie, 1.
- Orkney.* Hochstedt.
- Orléans.* (les ducs d') Cout-
trai, 3 ; Dettingue, Fri-
bourg, 3 ; Lérída, 3 ;
Mardick, Paris, 3 ; Pa-
ris, 7 ; Poitiers, Turin,
Steenkerque.
- Orval.* (le Fèvre d') Denain.
- Ofse.* Samarie.
- Oféra.* Yarmouc.
- Ofmer.* Elney.
- Oforio.* (Joseph) Bordeaux, 3.
- Oforio d'Angulo.* Middel-
bourg.
- Ofsembrouk.* Rhin, 2.
- Othon* , empereur Romain.
Bédriac.
- Othon IV* , empereur. Bou-
vines.
- Othryade.* Thyra.
- Oudinet.* Paris, 6.
- Ovalla.* Middelbourg.
- Owerkerque.* Ath, 2.
- P***ACHECO.* Tergoës.
- Paër.* Tenremonde.
- Pagan.* Gisors.
- Palavicini.* Milan.
- Palence.* Anréquéra.
- Paléologue.* Constantinople,
- Palisse.* Padouë, Ravenne, 3.
- Pallas.* Laurente.
- Palfi.* Belgrade, 6 ; Parme, 2 ;
Témefwar.
- Paludi.* Modène, 4.
- Pamprénus.* Papyre.
- Panthée.* Nérigliffor.
- Papius.* Acerres.
- Papirius-Cursor.* Aquilonté ;
Lucérie, Samnites, Sépine.
- Pappenheim.* Lutzen, Mag-
debourg.
- Pâris.* Troie.
- Parménion.* Atbelles.
- Parthénopé.* Thèbes en Béoti-
e, 1.
- Passart.* Paris, 6.
- Patkul.* Polnanie, Riga.
- Patintho.* Oran, 3.
- Patrice.* Amide, 2 ; Suphrim.
- Patrocle.* Troie.
- Paul* , prêtre. Adrumet ;
Damas, 1 ; Lentagio.
- Paul-Emile.* Lusitanie, Pydna.
- Paul de Cilicie.* Rome, 10.
- Paulu-Inca.* Tumber.
- Pausanias.* Platée.
- Pausistrate.* Panorme.
- Pavelli.* Brissac, 1.
- Pedre.* (dom) Messine.
- Pélage.* Ansène, Rome, 9.
- Pélopidas.* Cynoscéphales, 1 ;
Olynte, 1 ; Tégyre ;
Thèbes en Béotie, 2.
- Pembrok.* Aiguillon, Bam-
bury, Lincoln.
- Penthésilée.* Troie.
- Penthièvre.* (le duc de)
Dettingue.
- Pépin.* Bourges, 1 ; Testri.
- Perche.* Lincoln.
- Perdiccas.* Lavande.
- Périgord.* (le comte de)
Berg-op-Zoom, 2 ; Gand, 2.
- Pérose.* Dara, Gorgoz.
- Perpena.* Stratonice, 1.

660 TABLE ALPHABÉTIQUE

- Perfée.* Gorgones, Pénéc, Pydna, Urcana.
Perth. Inverness.
Péruse. Harbourg.
Pescaire. Pavie, 4; Ravennne, 3; Rebec.
Pétersborough. Almanza, Barcelone, 2.
Pétilien. Padouë.
Pétréius. Pistoie.
Pétronius. Napata.
Peyre. Fontenoi.
Phacé. Jérusalem, 3.
Phalie. Epidaurne.
Phanès. Péluse.
Pharamond. Trèves, 1.
Pharas. Pappuas, Dara.
Pharnabazé. Cnidos.
Pharnace. Panticapée.
Phénix. Thèbes en Béotie, 3.
Philibert. Renti.
Philippe, pere d'Alexandre. Amphipolis, 2; Pirame, 2; Chéronée, 1; Méthone, Olynthe, 2; Périnthe, Phocéens.
Philippe, pere de Perfée. Abyde, Elis, Lissus, Octolophe, Palée, Thèbes de Phiotide, Pélphis, Ambracie, 1; Aoüs, Cynoscéphales, 2; Therme.
Philippe, tyran de Thèbes. Thèbes en Béotie, 2.
Philippe I, roi de France. Mante.
Philippe II. Acre, Courcelles, Paris, 6; Rouen, Boves, Bouvines, Châteaueau-Gaillard, 1; Fréteval.
Philippe III. Gironne.
Philippe IV. Mons-en-Puelle, Lille, 1; Courtrai, 1; Cassel, 1.
Philippe VI. Crécy, Cassel, 1; Tournai, 2.
Philippe II, roi d'Espagne. Saint-Quentin, Valenciennes, 1.
Philippe III. Tunis, 3; Saint-Omer.
Philippe V. Oran, 3; Alménéra, Luzara.
Philippe, duc de Bourgogne. Aiguillon.
Philippe. (l'infant dom) Coni, Milan, 3; Nice, 2; Parme, 3; Valence en Milanéz, 1; Villefranche en Piémont.
Philippe d'Artois. Nicopolis.
Philippe de Flandres. Mons-en-Puelle.
Philippique. Solacon, Martyropolis, 2.
Philostète. Troie.
Philomèle. Phocéens.
Philopémen. Sélasie, Mantinée, Elis, Gythium, 2.
Philotas. Arbelles.
Phinée. Amphéc.
Phobée. Thermodoon.
Phocion. Périnthe, Byzance, 2.
Phraorte. Ragau.
Phyton. Rhège.
Piaz (de) Berg-op-Zoom, 2.
Picard. Rouen, 5.
Picolomini. Dunkerque, 1.
Piennes. Théroüanne.
Piercy. Shrewsbury.
Pierre le Grand, Czar de Moscovie. Aland, Derpt, Botoulou, Grodno, Letzno, Narva, 1, 2; Pruth, Pultowa, Wibourg.
Pierre le Cruel, roi de Castille, Montiel, Najara.
Pierre II, roi d'Aragon. Muret.
Pierre le Roi, Courtrai, 1.

DES GRANDS HOMMES. 661

- Pierre*, (autre) Damas, 1.
Pignatelli. Tidon.
Piles, (de) Saint-Jean-d'Angeli, 1.
Pindare. Philippes.
Pinel. Oran, 3.
Pini. Belgrade, 4.
Piper. Pultowa.
Pisandre. Cnidos.
Pison. Tauroménium.
Pitxia. Margus.
Pizarre. Tumber.
Plato. Anvers, 3; Steenvich.
Plautius. Tribola.
Plédo. Danzick.
Pléminius. Lorres.
Pleffis-Praflin Rhétel.
Pocok. Arcate.
Pointis. Carthagène des Indes, 1.
Poitiers. Thanis.
Pokock. Havane.
Pole. Pavie, 4.
Polixene. Troie.
Polixénidas. Coryce, Coryque, Myonnèse, Panorme.
Poll. Orléans, 2.
Poltror. Orléans, 3.
Polvilliers. Mons, 1.
Polydette. Gorgones.
Polygnote. Marathon.
Polymnestor. Tégée.
Pompée le Grand. Brindes, Coracésium, Corfinium, Jérusalem, 5; Laurone, Pharfale, Ségontia, Succrone.
Pompée. (Sextus) Munda, Nauoque, Numance.
Pompéius-Strabon. Asculum, 2; Rome, 6; Tanna.
Poniatoski. Pultowa, Stralzund.
Pons, (le prince de) Belgrade, 6.
Pontius. Caudium, Lucérie.
Popillius. Caryste, Numance.
Popoli. Barcelone, 2.
Porfenna. Rome, 2.
Porus. Hydaspé.
Posomby. Fontenoi.
Passevin. Pleiskow.
Posthumius. Caudium, Litane, Régille, Sabins.
Praflin (le marquis de) Castel-en-Hesse, Montauban.
Preaux. Melun, 2.
Prêtre anonyme. Amide, 2.
Priam. Troie.
Priarius. Argentaria.
Primus. Crémone, 2.
Prince. (M. le) Haguenau, 1; Mons, 2.
Prisque. Tomes, Zurulle.
Probus, empereur. Cremna.
Procope. Cyzique, 2; Napolie, Thyatire.
Protéfilas. Troie.
Prothoe. Thermodoon.
Prothuse. Thèbes en Béotie, 3.
Psamménite. Péluse.
Psammétique. Azot.
Ptolémée. Salamine, Rapsin, Ipsus.
Publicola. Aërium.
Publius. Lucérie, 1.
Publius-Philo Palépolis.
Pulcher. (Claudius) Drépane.
Pulci. Rome, 11.
Puyfégur. Dertingue, Fontenoi, Hésdin.
Puyfieux. Paris, 3.
Pyrrhus, roi d'Épire, Siris, Troie, Asculum, 1; Argos, Bénévent, 1; Ipsus, Lacédémone, 1.
Pyrrhus, (autre) officier Musulman. Antioche, 3.

QUILLAVACA. Tabasco.
 Quénant. Philisbourg.
 Quéne. (M. du) Alger. Mes-
 sine, 2.
 Quintius, (Titus) général
 Romain. Elatie.
 Quintius, général Romain.
 Vénus.

RADAGAISE. Floren-
 ce, 1.
 Radulphe. Unstrudt, 2.
 Ragaise. Tarragonne.
 Ragnachaire. Soissons, 1.
 Rahab. Jéricho.
 Raimond, comte de Barce-
 lone. Almerie.
 Raimond-de-Bréis. Nicée.
 Raimond, comte de Tou-
 louse. Nicée, Tolède,
 Toulouse, 2.
 Rais. Lagny, 2.
 Ramire. Alvéda.
 Rantzau. Hellsmbourg, Y-
 pres, 2.
 Raoul, sire de Coucy. Acre.
 Raoul. (autre) Boves, Eu,
 Caën.
 Rasi. Damas, 1.
 Rasin. Jérusalem, 3.
 Raffenghiem. Valenciennes, 1.
 Ravillius. Tauroménium.
 Ravoie. Montalban.
 Rayski. Glogau.
 Rebbing. Narva, 1.
 Réchiaire. Orbeguc.
 Regnaris. Compsa.
 Regnaute-de-Claie. Nicopo-
 lis.
 Regulus. Adis, Ecnome.
 Reinac. Limbourg.
 Renaud. Cassel, 1.
 Renchild. Duna, Travens-
 ta, Pultowa.
 René. Nanci, Naples, 6.

Renneberg. Gronningue, 1.
 Steenvich.
 Renzi. Lagny, 2.
 Requesens. Leyde.
 Retz, Paris, 7.
 Reventlau. Calcinato.
 Rhésus. Troie.
 Rhétogene. Nergobrige.
 Rhingrave. Hotesage.
 Richard. Acre, Bosworth, 2.
 Chalus, Courcelles, Fré-
 teval, Lewes.
 Richelieu. (cardinal de) Ar-
 ras, 2; Rochelle, 3.
 Richelieu. (marquis de) Du-
 nes.
 Richelieu. (maréchal-duc de)
 Dettingue, Fontenoi, Hal-
 tenbeck, Verden.
 Richemont. Bosworth, Meaux,
 3, Senlis.
 Riviere. (l'abbé de la) Cour-
 trait, 3.
 Roboam. Jérusalem, 3.
 Robecq. Berg-op-Zoom, 2.
 Robert-Brus. Bannokburn,
 Keinton, Lille, 1; Mont-
 Saint-Michel, Naërbj,
 Nicée, Tinchebrai.
 Robert d'Artois. Vannes,
 Yorck, Soissons, 2.
 Rochechouart. Dettingue.
 Rochefort. Berg-op-Zoom,
 2; Naërdén.
 Rochefoucault. Paris, 7.
 Roche-sur-Yon. Metz, Neu-
 hausel.
 Roche-Tesson. Beauvais.
 Rocos. Philisbourg, 4.
 Rodney. Martinique.
 Rodrigue. Léthé.
 Raux. Ath, 1.
 Roger-Bernard. Castelnau-
 dari, 1.
 Roger-de-Lanci. Château-
 Gaillard, 1.

- Roger-de Sanguiner.* Belvédère.
Roger. (autre) Galluccio.
Rohan. Rhinsfeld, 1.
Rohaut. Paris, 5.
Rollon. Chartres, 1.
Romain. Bostria.
Romanzoff. Colberg.
Romero. Gemminghen, Houterage, Mons, .
Romoald. Hénévent, 2.
Romont. Guinegate.
Romule. Murse, 2.
Romulus. Camers, Cénine, Fidènes, Véiens, Rome, 1.
Roncero. Anvers, 1.
Ronel. Thorn.
Roppen. Stralzund.
Roquebertin. Montiel.
Roquelaure. Bresse.
Roquevert. Namur, 1.
Rosacés. Granique.
Rose. Ath, 1; Mariendal, Paris, 6.
Rosen. Bender.
Rosne. Cambrai, 3.
Rostaing. Dettingue.
Rostam. Cadésie, Giulnabar, Nahavend.
Ronault. Beauvais.
Roubais. Anvers, 3.
Rouma. Nagra.
Rouvroi. Landshur.
Rufin. Mamnia.
Rufinius. Crotone.
Rupillius. Tautoménius, Enna.
Ruricius. Vérone.
Rutilius. Vacca, Tolénus,
Rutooski. Pirna.
Ruyter. Messine, 3.
Rye. Rhinberg.
- Sabrai.* Dettingue.
Sacrovir. Autun.
Sadyatte. Milet, 1.
Said. Cadésie, Gialoulah, Modin.
Sagittaire. Ambrun.
Saint-Afrique. Berg-op-Zoom, 2.
Saint-Agnan. Anvers, 2.
Saint-André. Belle-Isle.
Saint-André. (le maréchal de) Dreux.
Saint-André-Montbrun. Candie.
Saint-Bélin. Montlhéri.
Saint-Blancart. Anvers, 2.
Saint-Blas. Orian, 3.
Saint-Aldegonde. Anvers, 2.
Sainte-Croix. Belle-Isle, 2.
Saint-Frémont. Turin, 4.
Saint-Georges. Fontenoi.
Saint-Géran. Montauban.
Saint-Germain. Crevelt, Liphadt.
Saint-Hilaire. Salsbach.
Saint-Lary-Bellegarde. Livron.
Saint-Maigrin. Paris, 7.
Saint-Paul. Lagny, 1; Nicopolis, Rouen, 3.
Saint-Pierre. Ath, 2.
Saint-Pol. Pavie, 4.
Saint-Preuil. Arras, 2.
Saint-Remi. Messine, 2.
Saint-Ruth. Ahgrim.
Saint-Sauveur. Coutras, Fontenoi, Gand, 2.
Saint Severin. Pavie, 4.
Saladin. Acre, Jérusalem 11; Tibériade.
Salaçar. Beauvais.
Sale. Marseille.
Salis. Château-Dauphin.
Salisbury. Orléans, 2; Saint-Albans; Salisbury, Sandal.
- S**ABARIS. Arménie.
 Sabinien. Margus.

Salle. (de la) Dunes.

Salmanazar. Samarie, 4.

Salomon. Burgaon, Geminien, Mamma, Thébeste, Zerbule.

Salone. Ambrun.

Salve. Lens, 2.

Salvius. Sultz.

Saméas. Jotapat.

Samuel. Amalécites, Maspha.

Sanders. Québec.

Sania. Micanda.

Sans-Raison. Namur, 1.

Santa Cruz. Oran, 3.

Saoli. Zuccarello.

Sapérius. Béjude.

Sapiétha. Selbourg.

Sapor I, roi de Perse. Amide, 1.

Sapor II, Bézabde, Edesse, 1; Nisibe, 3; Singare.

Saracus. Ninive, 2.

Sarbar. Jérusalem, 8; Sarus.

Sardaigne. (le roi de) Château Dauphin, Coni, Guastalla, 2; Modène, 4; Nice, 3; Navarre, Novi, Pizzighitone, Rhège, Pavie, Tidon, Valence en Milanese, 2.

Sardanapale. Ninive, 1.

Sargines. Thanis.

Sarpédon. Troie.

Sarrafsn. Chartres, 3.

Sarus. Florence, 1.

Satyrus. Triocales.

Saül. Amalécites, Gelboë, Jabès, Philistins.

Saumeri. Fontenoi.

Savine. Parme, 2.

Savoye. (le duc de) Marsaille, Pavie, Saint Damien, Turin, 4; Verruc, Verceil, Staffarde.

Savoye. (le bâtard de) Pavie, 4.

Saxe. (Maurice, comte de) Axel, 2, Bruxelles, 2; Egra, 1; Fontenoi, Namur, 3; Prague, 1; Rocoux, Mastrecht, 5; Gadelbuitch, Gand, 2; Lawfeld.

Sbignée. Tannenberg.

Schaffenberg. Belgrade, 4.

Scha-Culi. Bagdad, 3.

Seha-Tahmas. Nichapour.

Seharamétow. Mittau, Narva, 1.

Schenck. (Martin) Bone, 1; Groningue, 1; Nimègue, Rhimberg.

Schewerin. Fruidentall, Ot-machow, Prague.

Schimez. Marignan, 3, 4.

Schlippenbach. Petzur.

Schomberg. Boine, Castelnau-dari, 2; Condé, Ivry, Mariaille, Mastrecht, 4; Montauban, Perpignan, Rochelle, 3; Valenciennes, 2; Villaviciosa.

Schutlembourg. Corfou, Travenstald, Novi, Posnanie, Tanaro.

Scipion. (Publius) Anitorgis, Illiturgis, 1.

Scipion. (Cnéius) Anitorgis, Illiturgis, 1.

Scipion l'Africain. Bétule, Carthagène, Utique, 1; Carthage, Néphétis, Numance.

Scipion-Nasica. Delminium, Intreatie.

Scipion l'Asiatique. Magnésie, Ovingis, Pharsale, Tésin, Salera, Trébie, Volaterra, Utique, 2; Scillus, Silpia.

Sébastien. Sultz.
Seckendorff. Belgrade , 6 ;
 Munich , 2 ; Nissa.
Sédécias. Jérusalem , 4.
Ségur. Lintz , Pfaffenhoffen ,
 Lawfeld.
Séleucus. Iplius , Petzame.
Sélim I. Alep , 2 ; Tauris.
Sémiramis. Baëtre , Indiens , 1.
Sempronius. Casilin , 2 ; Cu-
 mes , Trébie , Volsques.
Sénauld. Paris , 6.
Sennacherib. Jérusalem , 3.
Senneterre. Coni.
Sergiabil. Césarée.
Sergius. Tadun , Vêës.
Sérini. Vienne en Autriche ,
 2.
Séron. Béthoron , 1.
Sersaon. Sinuelle.
Sertorius. Castulon , Hénar-
 res , Laurome , Rome , 6 ;
 Ségontia , Sucrone.
Servilianus. Erisane.
Servilius. Suessa-Pométia.
Sésac. Jérusalem , 2.
Sésostris. Indiens , 3.
Sésuald. Bénévent , 2.
Sévere, empereur. Atra , By-
 zance , 3 ; Crésiphon , Is-
 sus , 2 ; Lyon.
Sextius. Salluviens.
Sextus-Tarquin. Ardée , Ga-
 bies.
Sforce. Riota.
Sibille. Jérusalem , 11.
Sickengen. Mézieres.
Sicon IV. Naples , 3.
Sigebert. Uastrudt.
Sigefroi. Dyle.
Sigismond. Nicopolis , Zath-
 mar.
Silius. Aurun.
Simon. Jérusalem , 7.
Sinan. Tunis , 4.
Sinclair. Orient,

Sinon. Troie.
Sisara. Thabor.
Siskowitz. Olmultz.
Sittas. Martyropolis , Satale.
Sobasso. Mulberg.
Sobieski. Barkam , Choczyn ,
 Vienne en Autriche , 2 ;
 Woignaff , Zetchin.
Socrate. Potidée.
Soissons. (le comte de) Cou-
 tras , Dunes , Marée , 2.
Soldats Daces. Furnes , 1 ;
 Hippis.
Solenci. Château-Dauphin.
Soliman. Nicée , 1.
Soliman II. Albe-royale , 1 ;
 Belgrade , 2 ; Bude , 1 , 2 ;
 Rhodes , 1 ; Vienne en Au-
 triche , 1 ; Sigeth.
Solms. Houst. Nieuport , 1.
Soltikoff. Francfort.
Sommerzet. Rouen , 3 ; Saint-
 Albans.
Sonate. Délie.
Sophonie. Jérusalem , 9.
Soréas. Valenciennes , 1.
Sofias. Jérusalem , 6.
Soubise. Fontenoi , Fribourg ,
 3 ; Malines , Grébenstein ,
 Joannesberg , Lipstadt , Lut-
 zelberg , Rosback , Wil-
 linghausen , Saint-Goar.
Souliard. Colorno.
Souragé-Doulah. Colicotta.
Souvré. Gand , 2.
Sparre. Bender.
Spartacus. Brutium , Vé-
 suve.
Spens. Duna , Petzur.
Spinola. Ath , 2 ; Berg-op-
 Zoom , Bréda , 1 ; Groll ,
 Linghen , Mulheim , Ol-
 densel , Ostende , 1 ; Rhim-
 berg.
Spitobate. Granique.
Sporck. Dinant , 1.

666 TABLE ALPHABÉTIQUE

Sporken. Warbourg.
Stainville. Grumberg, Halberstadt, Willinghausen.
Stairs. Dettingue.
Stanope. Alménéra, Villaviciosa.
Stanislas-Leckzinski. Dantzick, Gurau.
Stanley. Bosworth.
Staremborg. Saragosse, 3, Tortose, Verruë, Vienne en Autriche, 2; Villaviciosa.
Statilius. Aëtium, Utique, 2.
Steinbock. Gadelbusch, Helimbourg, Tonniggen.
Sténélus. Troie.
Sténo. Gorgones.
Steur. Mirandole.
Stevens. Pondichéry.
Stinam. Belgrade, 4.
Stilicon. Poilence.
Storas. Sicca-Vénéria, Membrisse.
Strabon. Philippes.
Strozzi. Monte Murlo, Sienne.
Stuard. Coppenhague, Edimbourg, Saint-Denis.
Styrum. Hochstedt, 1.
Suétonius. Mona.
Suffetius. Veïens, 2.
Suffolck. Jargeau, Orléans, 2.
Suger. Méandre.
Sulli. Montméliant, 1.
Sulpicius. Elis, Gaulois, Octolophe, Rome, 6; Tenna.
Sunica. Dara.
Suréna. Jehnie.
Suzian. Grasse.
Suze. Villefranche.
Suzi. Fontenoi.
Swiski. Pleskow.
Syagrius. Soissons, 1.
Sylla. Rome, 6; Sacriport, Pharsale, Pompéii, Préneste, Athènes, 3; Ché-

ronte, 2; Orchomène.
Sylvéira. Oïa.
Syphax. Utique, 1.
Syfigambis. Uxiens, Issus.

TACFARINUS. Tubusque.

Talbot. Bordeaux, 2; Castillon, Meaux, Orléans, 4; Paray, Pontoise, 2; Rouen, 3.

Tallard. Brissac, 2; Hochstedt, Keyserwert, Landau, 2; Spierbach.

Tam-Chosroës. Constantine, 2.

Tamerlan. Angora, Balk, Jénishéhir.

Tancrede. Acre.

Targoné. Groll.

Tarik. Murcie.

Tarmut. Rome, 8.

Tarpéia. Rome, 1.

Tarquin l'Ancien. Sabins, Fidènes, Téveron, 1; Sueffa Pométia, Erète.

Tarquin le Superbe. Ardée, Gabies, Rome, 2.

Tartas. Bayonne.

Tarius. Rome, 1.

Tecmesse. Thermodoon.

Tékéli. Cassovie, 4.

Télane. Ravenne, 1.

Téleutias. Olynthe.

Téligny. Anvers, 8.

Tell. Zurich.

Tellier. (le) l'un des Seize, Paris, 6.

Tellier. (autre Le) Philisbourg, 4.

Témin. Saragosse, 2.

Temple. Nicuport, 1.

Tempranius. Volsques.

Tencin. Edimbourg.

Téocliste. Rome, 8.

Terring. Scherding.

- Tessé.** (le maréchal de) Barcelone, 3; Prague, 2; Toulon, 1.
- Thalua.** Pydna.
- Thamas-Kouli-Khan.** Bagdad, 4; Nichabour, Candahar, Cars, Kiermal.
- Thaum.** (comte de) Campo-Santo.
- Théia** Vésuve.
- Thémistocle.** Andros, Athènes, 1.
- Théodebert.** Milan, 2; Tolbiac, 2; Toul.
- Théodore.** Aazaz, Béjude, Burgaon.
- Théodoric.** Adda, 2; Arles, Catalauniques, Ravenne, 1.
- Théodose.** Frigidus, Isaffiens, Pétau, Tarragonne, Silcia.
- Thermes.** (Olivier de) Bélinas.
- Théron.** Himère.
- Thérouenne.** Paris, 4.
- Thésée.** Thérmodoon.
- Thibaut de Marueil.** Cambrai, 1.
- Thiers III.** Testri, Tolbiac, 2; Toul, Unstrudt.
- Thierri d'Alsace.** Damas, 1.
- Thomarie.** Arade.
- Thomas de Savoye.** Avein.
- Thomas de Hollande.** Caën, 1.
- Thomas-Guéraud.** Montcreau-saut-Yonne, Turin, 3.
- Thomé.** Colorno.
- Thownsend.** Québec.
- Thrasibule.** Athènes, 3; Millet, 1.
- Thurot.** Karixfergus.
- Tibere,** empereur. Arduba.
- Tigrane.** Arsamas, Arménie, Tigranocerte.
- Tilli.** Magdebourg, Malplaquet, Minden, 1; Vimphen.
- Timoclée.** Thèbes en Béotie, 3.
- Timolcon.** Crimise.
- Tingri-Montmorenci.** Malplaquet, Philisbourg, 4.
- Tiridate.** Tigranocerte.
- Tiriot.** Rochelle, 3.
- Tissapherne.** Cunaxa.
- Tithrauste.** Némée.
- Tite.** Japha, Jérusalem, 7; Tarichée.
- Titilia.** Fzanza.
- Tivet,** capitaine Anglois. Alfuro.
- Tolède.** (Ferdinand de) Dalem, Mons, 1; Mooch, Verceil.
- Tolumnius.** Fidènes, 4; Veïens, 3.
- Tomyris.** Scythes, 1.
- Topal-Osman.** Bagdad, 4.
- Tostane.** (le grand duc de) Lintz.
- Totila.** Lentagio, Naples, Rome, 9, 10; Vétone, Sinigaglia.
- Totleben.** Bertin. oulcihak. Césarée.
- Toulouse.** (le comte de) Barcelone, 3; Malaga, 2; Mons, 2; Namur, 1.
- Tourouvre.** Lézart.
- Tourville.** Palamos.
- Trajan,** empereur. Asia, Césiphon, Daces, Japha, Rome, 8.
- Trafilla.** Ulca.
- Traffard.** (Jean) Compiègne.
- Trémouille.** (le duc de la) Colorno, Nicopolis, Parme, 2; Riosa, Saint-Aubin.
- Tressémanes.** Hochstedt, 1.
- Tribigilde.** Hellefpont.
- Trivulce.** Marignan, Miran-

dole, Mulheim, Riota.
Troconde. Papyre.
Troïle. Troie.
Tromp. Dunkerque, 1.
Trouffe. Lérida, 2.
Tudor. (Jasper & Owen)
 Croix-de Mortimer.
Tullus-Hostilius. Albe, Fi-
 dènes, 2; Médullie, Sa-
 bins, Veïens, 2.
Turenne. Arras, 3; Bléneau,
 Brissac, 1; Dunes, En-
 heim, Fribourg, 1; Lan-
 drecies, Mardick, Ma-
 riendal, Montmedy, Mul-
 hausen, Nimègue, Nord-
 lingen, 2, Paris, 7;
 Quefnoy, Rhétel, Rhin, 2;
 Salsbach, Sintzeim, Som-
 mershausen, Tournai, 5.
Turnus. Laurente.
Turkian. North-Allerton.
Tusenhausen. Derpr.
Tyrtée. Ira.

ULADISLAS Plowcre.
Uladiflas V. Tannen-
 bourg.
Uladiflas VI. Varne.
Uldès. Hellefpont.
Uluchali. Tunis.
Ulyffe, roi d'Ithaque. Troie.
Unigat. Auxime.
Union. Namur, 2.
Uraïas. Milan, 1.
Urbain II, pape. Malleville.
Urbain VI, pape. Naples, 5;
 Nocéra.
Urbîn. (le duc d') Mirandole.
Urfins. (Raimond des) No-
 céra.
Urfins. (Virgile des) Atelle.
Urfins, (Nicolas des) comte
 de Pétiglliane. Agnadel.
Uffon. Hochstedt, 1.
Uxelles. Mayence.

VACCA de Castro. Tumb-
 ber.
Vaifi. Thanis.
Valbelle. Messine, 3.
Valdecagnas. Oran, 3.
Valdek. Fontenoi, Vienne
 en Autriche, 2.
Valdès. Leyde.
Valens, empereur. Andri-
 nople, 2; Chalcédoine,
 Nacolie.
Valentin. Namur, 2.
Valentinien. Sultz.
Valere. Pomptus, Sueffula.
Valéri. Tagliacozzo.
Valérien. Edesse, 1; Sultz.
Valérius. Aoius, Gaurus.
Valérius-Publicola. Sabins.
Valette. (cardinal de la)
 Landrecies.
Valette. (Jean de la) Malte.
Valiaris. Faënza
Valiere. (de) Berg-op-
 Zoom, 2.
Valker. Londondery.
Valliere. Dettingue, Lé-
 rida, 2.
Vallor. Martinique.
Valois. Mons-en-Pueche.
Valon. Paris, 7.
Valvidia. Tumber.
Van-Balen. Groningue, 2.
Vandalair. Rome, 8.
Vandeneffe. Agnadel.
Vanderdoës. Leyde.
Vanderduin. Bruxelles, 2.
Vanderwald. Zurich.
Vantidius. Aradus.
Van-Galen. Lokou.
Varame. Balarath.
Varane. Théodosiopolis.
Vargas. Harlem, Mas-
 treicht, 1.
Varinius. Brutium.
Varron. Cannes.
Varus. Deithmold, Ultz, 1.

- Vasco Nugnès de Vêla.* Tumbér.
- Vauban.* Ath, 1; Brisac, 2; Philisbourg, 3; Mastreicht, 3; Rhin, 2; Valenciennes, 2.
- Vaubecourt.* Rocoux.
- Vaubrun.* Altenheim.
- Vaudreuil.* Chouéguen, Fontenoi, Québec.
- Vaurus.* Meaux, 2.
- Vêlasco.* Fontaine-Françoise, Mulheim.
- Vêlasquez.* Tabasco.
- Vendôme.* (le duc de) Barcelonne, 1; Bordeaux, 3; Birette, Calcinato, Casano, Compiègne, Governolo, Guastalla, 1; Ivree, Lille, 3; Luzara, Marseille, Mons, 2; Montauban, Oudenarde, Palamos, Steenkerque.
- Ventidius.* Aradus.
- Vercingétorix.* Alise, Gergovie.
- Verdan,* général Romain. Ainadin.
- Verdan.* (autre) esclave. Alexandrie, 2.
- Vérémonde ou Bermude.* Astura.
- Vérius.* Cahors.
- Vermandois.* (le comte de) Eu.
- Vernon.* Carthagène en Amérique, Porto Bélo.
- Vespasien.* Gamala, Jérusalem, 7; Jotapat, Tarichée.
- Véturius.* Caudium.
- Veze.* (François de) Nieuport, 1.
- Viard.* Belgrade, 6.
- Vicq.* Saint-Denis, 2.
- Viesville.* Plaisance.
- Vieuxport.* Ypres, 2.
- Villa Hermosa.* Mastreicht, 4.
- Villandras.* Lagni, 1.
- Villaret.* Rhodes, 2.
- Villars.* (Branças de) Rouen, 5.
- Villars.* Bouchain, Dénain, Douai, Hagenau, 2; Hochstedt, 1; Kell, 1; Landau, 3; Malplaquer, Marchienne, Landrecies, 2; Munderkingen, Quenoi, Senef.
- Villeroi.* Ath, 1; Bruxelles, 1; Crémone, 3; Landen, Namur, 1; Ramillies.
- Villiers.* Dalem, Nivelle, Rosbec.
- Vins.* Rochelle, 2.
- Virginus.* Veñes.
- Viriathus.* Erifane, Ithaque.
- Viridomare.* Clastidium.
- Visconti.* Bitonto, Milan, 2.
- Vitelli.* Gemminghen, Hote-rage, Mons, 1; Volterra.
- Vitellius.* Bédriac.
- Vitigès.* Ancône, Margus, Ravenne, 2; Rimini, Rome, 8.
- Vitiking.* Lihézi, Sintal.
- Vitri.* Meaux, 3.
- Virtemberg.* Pultowa.
- Vivonne.* Messine, 3.
- Vocula.* Gelduba.
- Volomnie.* Rome, 3.
- Volicire.* Orient.
- Vrilliere.* Hochstedt, 1.
- Vurmbrand.* Straubing.
- W***AINON.* (Raoul de) Thanis.
- Walberg.* Bender.
- Waldeck.* (le prince de) Fleurus, Leuze, Mastreicht, 4.
- Walkerbath.* Stralzund.
- allis.* Leutzméric.

670 TABLE ALPHABÉTIQUE, &c.

Warren. Louis-Bourg, 1.
Warwick. (les comtes de)
 Barnet, Cîtecy, Northampton,
 Stratford, Lagny, 1; Mont-
 targis, Poitiers, 2; Saint-
 Albans, Tawton.
Watson. Chandernagor,
 Saint-Cast.
Weimar. (le duc de) Brif-
 sac, Luizon, Nordlingen,
 Rhinfeld.
Weld. Liège.
Wells. Stratford.
Wenlock. Tewksbury.
Wentworth. Calais, 3.
Wesel. Tortose.
West. Rhinberg, Rhinfeld.
Wicles. Hochstedt, 2.
Widin, seigneur Goth. Adige.
Wiesnowski. Selbourg.
Windham. Goméra.
Wirtemberg. (les princes de)
 Hochstedt, 1, 2; Pé-
 tervaradin, Phillisbourg,
 Pott-Mahon, Weisberg.
Wirtemberg. (Alexandre,
 prince de) Belgrade, 6;
 Colberg, Colorno.
Wisant. (Jacques & Pierre)
 Calais, 1.
Walse. Québec.
Wolwiesen. Straubing.
Wrangel. Sommershausen,
 Cronembourg.
Wutgenau. Phillisbourg, 4.

XAINTRAILLES. Com-
 piègne, Lagny, 1;
 Orléans, 2; Paray.
Xantippe, Athénien. Mycale.
Xantippe, général Lacédé-
 monien. Adis.
Xénophon. Cunaxa.
Xerxès, roi de Perse. Athè-
 nes, 1; Thermopyles, 1;
 Salamine.

Ximènes (Rodrigue) Mu-
 radal.
Ximènes. (le cardinal
 Oran.

YABDAS, roi des Maures.
 Gémilien, Tigoli, Tu-
 mar, Zerbule.

Yésid I, (le Calife) Mé-
 dine.

Yésid, capitaine Sarasin.
 Constantinople, 2; Tyr.

Yoland d'Aragon. Orléans, 2.

Yorck. (les ducs d') Pen-
 toise, Saint-Albans, Sau-
 dal.

Youkinna. Azzaz, Alep, 1;
 Antioche 2; Tyr.

Yvain de Galles. Mottagne,

ZABA, Saphar.

Zacharie. Jérusalem, 18.

Zaid. Mounta.

Zainab. Khaibar.

Zambri. Therza.

Zamer. Roquette.

Zannequin. Cassel, 1.

Zarzor, frere de Gélimer.
 Tricamare.

Zastroff. Schweidnitz.

Zavala. (dom Pedro de)
 Cambrai, 1.

Zéiri. Aschir, Zénara.

Zénobie. Emesse, Iamæ,
 Palmyre.

Zénon. Papyre.

Zénon. (le Diacre) Côme, 2.

Zian. Valence.

Zibus. Pétra.

Zopyre. Babylone, 2.

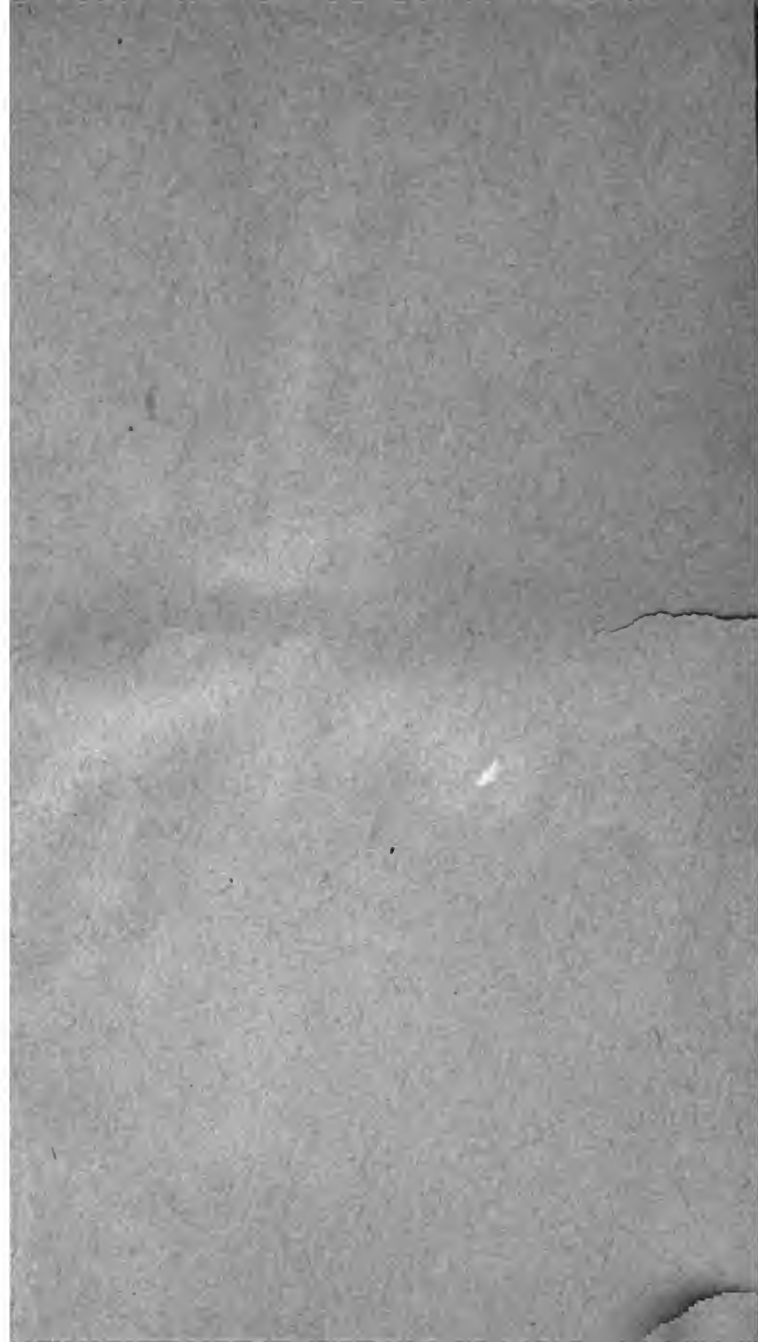
Zorobabel. Jérusalem, 4.

Zubergan. Constantinople, 1.

Zugal. Vêlez.

Zur Lauben. (le baron de)
 Hochstedt, 2.

Fin de la Table alphabétique.



**THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT**

**This book is under no circumstances to be
taken from the Building**

